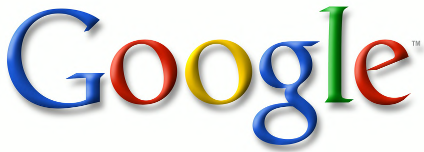
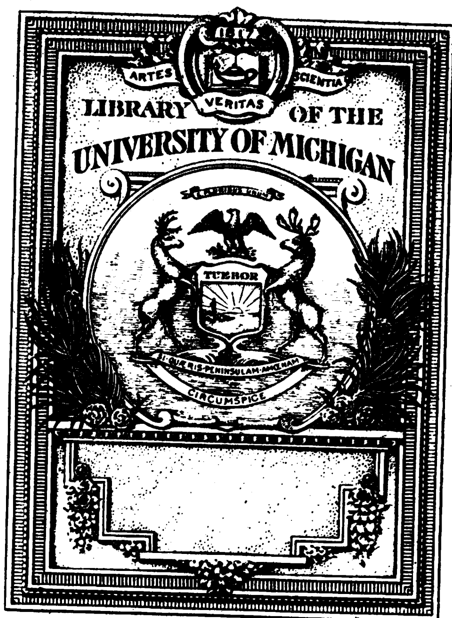
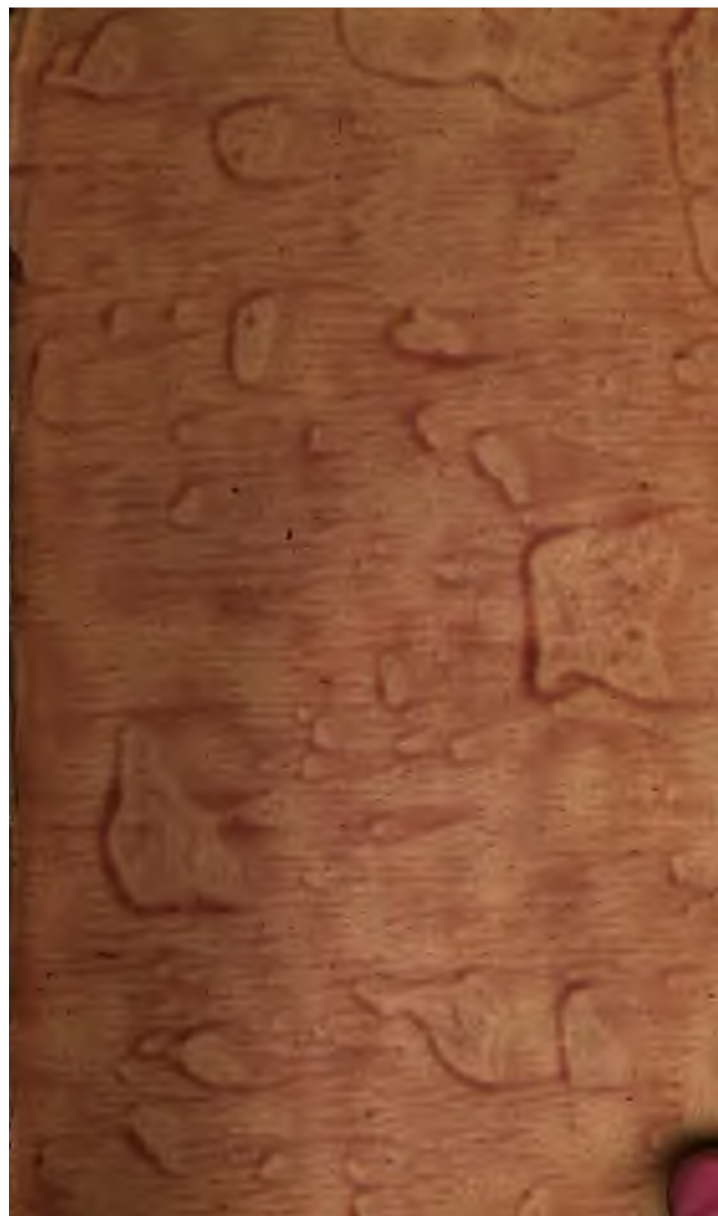



ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE







LES PLUS BELLES LETTRES
DES MEILLEURS AUTHEURS FRANCOIS
AVEC DES NOTES PAR P. RICHELET.
Billets Amoureux
Lettres de Critique
Lettres de Consolation
Relations
Lettres Galantes

L E

F

SU

Tirée

Avec des (

Nouvelle

tres, et d

les de

Aux D



AVE

L'ap
jo
M
fe
ic
re quelqu
l'on a l'ho

Tout
a été, phil
raison qu
sont ordin
rémédier
celle-ci, q
qu'il faut
pourtant,
moins les

AVERTISSEMENT.

Pour rendre cet ouvrage plus agréable aux lecteurs Allemands, pour l'usage desquels cette édition est principalement faite, on a ajouté des notes Allemandes qui expliquent les Gallicismes et les Phrases les plus difficiles etc. C'est une petite peine dont on se croira assez recompensé, si elle n'est pas tout-à-fait méprisée. A la fin de ce recueil on a mis quelques lettres qui ont paru assez belles pour y meriter une place.

Au reste, on a exactement suivi la dernière edition d'Amsterdam de 1737, de manière que l'on trouvera non seulement toutes les lettres qui se trouvent dans celle-là, mais encore toutes les notes; quoiqu'à dire la verité, on auroit bien pû se passer de plusieurs remarques historiques et géographiques assez communes, et que personne ne s'avisera de chercher dans un tel recueil: mais pour ne laisser rien à desirer, on a mieux aimé laisser tout que d'en retrancher la moindre chose, ajoutant néanmoins ce qui a été necessaire.

AVER-

AVERTISSEMENT
DE L'EDITION D'AMSTERDAM DE 1737.

Quoiqu'il y ait eu plusieurs Editions de ce Livre, nous pouvons assurer qu'il n'en a point encore paru qui approche de celle-ci pour l'agrément et pour l'utilité. Voici en quoi consistent ses principaux avantages.

I. Jusqu'à présent on s'étoit contenté d'imprimer, au commencement du I. Volume, un fatras de Remarques intitulé *des Lettres et de leur Stile*, où il n'y avoit que des lieux communs assez inutiles, et indignes d'occuper une place dans un Recueil qui porte le nom de Richelet. A la place de cette mauvaise rapsodie nous avons substitué une Dissertation qui n'a point encore paru et où l'on traite *du Stile* et *du Cérémonial*, avec assez d'étendue pour servir de guide à ceux qui n'ont point encore par eux-mêmes le secours du bel usage.

II. On a crû devoir faire des changemens considérables dans les *Particularités* de la *Vie des Auteurs François* dont plusieurs étoient très-defectueuses, et ne contenoient que quelques louanges séches et de mauvais goût. On a retranché ces phrases inutiles et on a mis en leur place des particularités de la Vie de ces Ecrivains. Comme plusieurs de ces Auteurs sont décedés depuis

Richelet, on a marqué la date de leur mort. On y a même ajouté de nouvelles Vies, comme celle de Richelet, etc.

III. On s'est donné la même licence à l'égard de ses Notes. Il y en avoit plusieurs où la passion l'avoit aveuglé, et que le Jugement du Public n'a point confirmées. On les a un peu changées; par exemple, celles où il traite comme un miserable l'Abbé Furetiere qui n'avoit point d'autre défaut, par rapport à Richelet, que d'avoir fait aussi-bien que lui un Dictionnaire François. On a jugé qu'il étoit de l'honneur de ce dernier de lui retrancher quelques-unes des ordures qu'il dit contre un homme que le Public n'a point méprisé. Tout le monde convient que les Notes de Richelet ont plus de vivacité que de bon sens et de justesse. On a tâché de remédier à ce défaut dans cette Edition.

IV. On a inseré dans ce Recueil plusieurs Lettres très-excellentes qui n'avoient point été employées dans les autres Editions.

V. On a marqué plus exactement les veritables Auteurs des Lettres.

VI. On a ajouté quelques nouvelles Notes qui ont paru nécessaires. On a eu la précaution de mettre entre deux crochets [.] les nouvelles Notes, ou les changemens que l'on a faits aux anciennes. Mais il faut avouer que les Imprimeurs n'ont pas toûjours été fort exacts à mettre ces distinctions.

TABLE

TABLE GENERALE
DES DIFEERENS
CHARACTERES
DE
LETTRES
Contenus dans ces deux Volumes.

TOME I.

TOME

TOME II.

OBSER-



OBSERVATIONS

Sur l'Art d'écrire des

LETTRES;

Où l'on examine ce qui regarde le ſtile, les bienſéances, et le Cérémonial.



L'ART d'écrire des Lettres n'eſt point difficile à un homme qui a du monde, et qui s'eſt fait une longue habitude de penſer juſte et de s'exprimer purement en ſa Langue.

Un ſtile naturel, un arrangement aiſé des matiéres, une grande netteté dans l'expreſſion et la ſcience du Cérémonial, ſont les talens néceſſaires à quiconque y veut acquerir quelque perfection.

Le commerce de Lettres étoit d'abord un commerce de néceſſité. On s'écrivoit ſimplement ce que l'on auroit voulu dire à ſon ami, ſi l'on eût été avec lui. Ce n'eſt preſque plus aujourd'hui qu'un commerce de flaterie, ou tout au plus de bienſéance, où l'on cherche à faire briller ſon eſprit. Ce qu'on appelle une belle Let-

tre eſt un Ouvrage penible, rempli de penſées brillantes, extraordinaires, exprimées d' une maniére qui fait ſentir à celui qui lit, toute la peine que l'on s'eſt donnée pour lui perſuader que l'on ſait dire les choſes finement.

Les Lettres des hommes les plus illuſtres de l'Antiquité ſont très-naturelles. Il y regne une ſimplicité fort éloignée de l'affectation que Voiture et Balzac ont amenée. Le premier que je ſache qui ait abandonné cette précieuſe ſimplicité chez les Latins, c'eſt Pline le jeune. Ceux qui n'entendent pas ſa Langue, peuvent comparer la Traduction qu'en a faite Monſieur de Saci, avec les Lettres de Ciceron, le plus éloquent des Romains. Ce dernier ſe fait eſtimer, au lieu que l'autre cherche à ſe faire admirer.

Une Lettre, pour être bonne, doit ne contenir que ce qu'on diroit à la perſonne même, ſi elle étoit préſente; et cela ſans affectation. Toute la diférence qu'il doit y avoir, c'eſt que dans la converſation, on n'a pas toûjours le tems de digérer, ni de mettre dans un ordre exact, tout ce que l'on avoit à dire ſur une matiére; au lieu que dans une Lettre, la Reflexion doit venir au ſecours et l'on a tout le tems de retrancher ce qui eſt étranger au ſujet dont il eſt queſtion.

Ceux qui ont dit que, pour bien écrire, il faut écrire comme l'on parle, ont ſuppoſé ſans doute que cette règle ne regardoit que ceux qui parlent bien. En ce cas elle eſt très-utile. On ne ſauroit diſconvenir qu'il n'y ait bien des gens dont la converſation eſt très-agréable et qui néanmoins n'ont pas le même charme ſur le papier.

Ce défaut vient de l'un de ces deux excès; à ſavoir de l'extrême négligence, ou de ce qu'ils affectent de dire mieux qu'ils ne peuvent. Il ſemble que le commun des Gentilshommes François donne plus dans le premier, et que quelques étrangers ſont plus ſujets à tomber dans le ſecond.

Je ne ſais lequel de ces deux excès eſt le plus à blâmer: mais je ſuis perſuadé qu'un homme bien élevé doit toûjours écrire poliment. Dans une converſation on

on traite familiérement son ami. L'usage veut qu'on pardonne, qu'on oublie même beaucoup de bagatelles qui échapent à un ami qui nous parle. Mais ce qui est attaché au papier par l'écriture revient plusieurs fois devant les yeux. Il arrive souvent que cela peut passer entre les mains d'un Juge qui nous est moins favorable: quand même la personne avec laquelle nous avons crû badiner, ne s'en formaliseroit pas.

C'est une grande impolitesse que de marquer du mépris à quelqu'un; et c'est lui témoigner que l'on n'en fait guères de cas que de lui écrire avec trop de négligence. Il y a encore un autre inconvenient à craindre; c'est qu'on se fait insensiblement une mauvaise habitude, et lors qu'ensuite on a besoin d'écrire d'une façon plus réguliere, on est dépaïsé et l'on ne sait plus où s'y prendre.

Il y en a d'autres au contraire qui se persuadent que leurs Lettres seront montrées à toute la terre, et qui voudroient y pouvoir mettre toutes les finesses de l'Art. Ils se piquent d'écrire mieux que les autres. Vous les voyez voltiger de recueil en recueil, ils essayent de tous les Auteurs, et comme la différence des Génies produit bien des sortes de stiles, ils se trouvent suspendus entre le Riant du Chevalier d'Her**, l'Enflure de Balzac, le Badinage de Voiture ou le Boufon de Scarron. Ils ne savent à quoi se fixer.

Les Etrangers sont plus sujets que personne à hésiter dans ce choix. Passionnés pour notre Langue, ils regardent comme une des parties les plus essentielles de leur mérite le talent de la parler et de l'écrire purement. S'ils rencontrent un François à qui ils trouvent de l'Elegance et du Goût, ils le prient aussi-tôt de leur indiquer quelque Auteur Epistolaire qui puisse leur servir de modelle; et comme ils font successivement la même priére à plusieurs, chacun leur recommande celui qu'il connoît ou qu'il estime davantage et rarement celui qui convient le plus à leur genie.

Richelet qui vivoit à Paris et qui s'étoit fait de la réputation dans les Païs étrangers par son Dictionnaire,

avoit souvent les visites de ces Messieurs. Ce fut pour se délivrer de ces sortes de demandes qu'il dressa un petit Recueil de Lettres de divers Auteurs. Les Notes dont il les accompagna, n'étoient pas toûjours ni fort justes, ni fort nécessaires; Son Livre eut néanmoins un promt débit. A chaque fois que ce Recueil fut réimprimé, on l'augmentoit; et l'on est enfin parvenu à le remplir d'un grand nombre de modelles pour chaque genre de Lettres.

C'est déja un grand avantage que de trouver dans un seul Livre, ce qu'il y a de plus excellent en fait de Lettres sur toutes sortes de sujets. Mais un jeune homme qui ne s'est point encore essayé, est dans le même embarras où seroit une personne qui ayant besoin de quelques fleurs pour un bouquet, se trouveroit dans un jardin où l'abondance l'empécheroit de se déterminer. Pour bien choisir entre tant de bons modelles il a besoin de Conseils; voici ceux que je voudrois lui donner. Je n'ose les appeller des préceptes, il ne m'appartient pas d'en faire à qui que ce soit.

La différence qui se rencontre entre le grand nombre des Lettres qui sont contenues dans ce Recueil vient de trois sources. 1. Des diverses sortes de Temperament, de Goût, et d'Etude dans ceux qui écrivent. 2. De la différence des Matiéres, et 3. de cette multitude de Raports qui se trouvent entre les personnes qui font ou qui reçoivent la Lettre.

Balzac qui étoit naturellement flegmatique plaisante gravement. Voiture qui avoit l'humeur enjouée, traite les sujets les plus serieux d'une maniere toute badine. L'Abbé de Montreüil l'homme du monde le plus porté à la joie, trouve le mot pour rire dans un sujet où tout autre que lui auroit paru de mauvaise humeur; témoin ce Billet.

*A Mr. l'Abbé **.*

Un cheval borgne ne vaut pas grand' chose, mais un cheval aveugle vaut encore moins. Votre cheval a trouvé à propos de manger un des yeux de mon bidet pour son

son dejeuné. Il est à croire que pour son diné, (qui le laisseroit faire) il ne manqueroit pas de manger l'autre. Liberal comme je vous connois, vous voudriez me le payer. Civil comme je suis, je serois obligé de vous faire des complimens là-dessus et de n'en rien prendre. Pour éviter tout cet embaras, j'ai mis votre cheval dans la rue. Vous y pouvez donner ordre.

Le même Abbé avoit un débiteur à St. Cloud qui le payoit fort mal; voici un des Billets qu'il lui écrivit sur ce sujet.

MONSIEUR OLIVIER,

Je vous prie de m'excuser de ce que malgré la résolution que j'avois faite, j'ai laissé passer mercredi sans envoyer exécuter vos meubles. S'il n'étoit pas fête aujourd'hui, au lieu d'avoir la peine de lire ma Lettre, vous auriez le plaisir de voir un Sergent. N'esperez pas que je me laisse plus long-tems corrompre par votre mauvais exemple; quoique vous ne m'ayez jamais tenu parole, je suis résolu cette fois-ci de vous tenir la mienne, et bien que vous ayez l'honneur d'être le plus méchant payeur de St. Cloud, je ne suis pas résolu d'être le plus patient homme de Paris. Adieu jusqu'à demain.

Il faut avoir un grand fond de gayeté, pour en répandre sur de pareilles matiéres. Cela ne peut provenir que du temperament de l'Ecrivain. Car les sujets qu'il traite ne comportent guère naturellement le stile qu'il y employe.

Nous trouvons au contraire des personnes d'un Caractere tout opposé à celui-ci. Arnaud d'Andilli, par exemple, ne sort point du stile grave et serieux qu'il s'est rendu propre. Quelque matiére qu'il traite, à quelque personne qu'il écrive, sa maniere est toûjours noble et concertée. Ce n'est pas l'esprit qui lui manque; car il en met toûjours assez, comme il est aisé d'en convenir en lisant ce Billet adressé à Madame de Liancour.

L'état où vous êtes et ma joie de ce que Dieu vous a retirée d'entre les bras de la Mort, s'accordent fort bien ensemble;

semble; l'un ne veut point ouïr parler, et l'autre ne se peut exprimer par des paroles. Je demeure donc aisément d'accord de ne point nuire à votre santé, pourvû que vous lisiez dans mon cœur ce qu'un autre s'efforceroit de vous faire voir dans une Lettre.

Veut-on voir comment l'Auteur des deux autres Billets auroit traité le même sujet? Il n'y a qu'à lire ce qu'il écrivit à une Dame dans une occasion presque semblable.

Quand je considere votre mal, je crois bien que je devrois encore passer ce jour-ci sans vous voir. Mais quand je considere le mien, je sens bien qu'il faut nécessairement que je vous voye. Je vous suplie, Madame, par toutes les bonnes et mauvaises heures que vous me donnez, de ne pas tant songer à vous, que vous n'ayez un peu d'égard à moi, et de vous persuader fortement que ma passion me met en tel état qu'il faut malgré moi, que deux fois la semaine pour le moins je me rende importun, ou que vous me rendiez miserable.

St. Evremond étoit homme de Réflexion. Beaucoup d'usage du grand monde, et un commerce continuel avec des personnes également spirituelles et polies, avoit cultivé en lui le talent de bien parler et de bien écrire. Il faisoit part à ses amis avec assez de facilité des Observations qu'il avoit faites ou de lui-même, ou à l'occasion de quelque entretien qu'il avoit eu. De là vient que ses Lettres sont toutes pleines de Réflexions, et la plûpart sont plûtôt des Dissertations que des Lettres.

Avant que de se déterminer à préferer la maniére d'un Auteur, on doit auparavant examiner son propre genie, et le suivre autant qu'il sera possible. Je remarquerai seulement que la perfection du stile soutenu est plus aisée à acquerir que celle du stile enjoué.

De la matiére des Lettres.

Il n'y a point de Sciences, point d'Affaires, point de Sentimens qui ne puissent fournir la matiére d'une Lettre. Il ne s'agit point ici de celles qui sont purement dogmatiques, comme la plûpart de celles du celèbre Descar-

Descartes, ni de ces Traités écrits en forme de Lettres comme les Lettres de Seneque, celles de Mr. l'Abbé de Bellegarde, et moins encore de ces rapsodies, telles que sont les Lettres Historiques et Galantes de Me. du Noyer, et tant d'autres Livres de cette nature. Je parle de celles qu'on écrit par la seule nécessité de se communiquer à une personne absente, avec laquelle on a des liaisons d'Affaires, de Plaisir, d'Amitié, ou de Bienséance.

Les Lettres d'Affaires.

Les Lettres d'Affaires doivent être simples, claires, et dans les termes qui conviennent à la nature de l'affaire dont il est question. Ceux qui croyent qu'on les entendra à demi-mot, et qu'on est aussi rempli qu'ils le sont de ce qu'ils écrivent, ne s'expliquent point assez, et embarassent celui qui reçoit la Lettre. Ils ne laissent qu'entrevoir leur pensée, sans la montrer entierement; il faut se déveloper dans une Lettre.

D'autres au contraire s'imaginent qu'on ne les comprendra jamais assez. Ils reprennent au milieu et à la fin d'une Lettre, ce qu'ils ont déja traité au commencement. Ils recommencent éternellement un sujet et fatiguent à force de rebatre toûjours la même chose. Ce défaut produit deux mauvais effets; car premierement ces redites dégoûtent, et en second lieu ils font croire par leur précaution excessive, qu'ils n'ont pas assez bonne opinion de l'esprit de celui à qui ils parlent. Cette défiance qu'ils ont de sa pénetration, est outrageuse.

Les Placets et les Memoires.

Les Placets et les Memoires doivent être écrits d'un stile qui interesse en faveur de celui qui expose ou qui suplie. L'ordre, la briéveté, et le vrai y sont absolument nécessaires. Il faut bien se garder d'y mêler des choses qui détournent l'attention de-dessus l'affaire qui en est le sujet, ni d'y faire de longs raisonnemens qui sont ennuyeux, ou même suspects.

En fait de Placets, on n'a rien de plus beau que ceux que la Femme du Surintendant Fouquet presenta au Roi pendant la disgrace de son Mari. En voici un des

plus excellens; elle prit occasion de le donner à Sa Majesté, le jour de St. Louis.

SIRE,

C'est aujourd'hui la plus grande Fête du monde, puisque c'est la Fête de Votre Majesté, comme celle d'un grand Saint et d'un grand Roi qui compte la Clémence et la Bonté entre ses vertus heroïques et divines. Mais, Sire, quelque célèbre que ce jour ait été jusqu'ici; la posterité le trouvera sans comparaison plus mémorable, si Votre Majesté le signale par le pardon que j'ose encore lui demander pour le plus malhûreux de ses Sujets, et qui a le plus de regret de l'avoir offensée. Toutes les fleurs, Sire, que Votre Majesté reçoit aujourd'hui, ne seront plus rien demain: Mais si nous recevons d'Elle ce que sa seule Clémence et sa seule Magnanimité nous font espérer, Elle se couronne elle-même de fleurs éternelles à qui chaque jour, chaque année, et chaque siecle donneront un nouvel éclat. J'ose, Sire, en conjurer Votre Majesté, par tout ce qu'Elle aime le mieux, c'est-à-dire, par sa propre gloire, et pour accorder ma douleur avec une journée de joie comme celle-ci, je prie Dieu, Sire, qu'il rende pour jamais Votre Majesté aussi hûreuse que je suis miserable.

Tout le monde sait que ce Placet ne produisit rien et que le Roi prévenu contre ce Ministre qui d'ailleurs avoit poussé trop loin son ambition, fut insensible à tout ce qu'on lui put dire en sa faveur. Celui de Patru à la Reine Mere du Roi pour l'Abbé de Mercy est aussi fort beau. Les Lettres que le Comte de Bussi Rabutin écrivoit au Roi durant son exil, sont de véritables Placets. Mais je ne sais si la forme de Lettres n'étoit pas trop familiere.

Je remarquerai ici que les Relations ne doivent point être entrecoupées par des Réflexions, à moins qu'elles ne viennent bien à propos.

On se sert quelquefois du stile de Placets pour badiner, lors qu'il n'est point question d'affaires ni de graces à solliciter. Il y a quelques années qu'une personne

d'Esprit

d'Esprit se divertit à en composer un qui est, à proprement parler, une ingénieuse Satire. Le voici.

Au Roi, Protecteur des beaux Arts.

SIRE,

Personne n'ignore les grandes obligations qu'a le Genre humain aux Poëtes. Nous et nos Commentateurs avons pris tant de soin d'en parler à toute occasion, que personne n'en peut prétendre cause d'ignorance. C'est nous qui avons retiré les hommes de la Compagnie des Bêtes, bâti les Villes, établi les Loix, formé les Héros. Les hommes à la vérité en ont paru quelques siècles fort reconnoissans. On sait dans quelle estime nous avons été auprès d'Alexandre et d'Auguste. De notre côté nous en avons usé le mieux du monde. Prodigues du pouvoir que nous avions de placer les hommes dans le Ciel, nous l'avons rempli de tant de Divinités, que tout vaste qu'il est, il s'est trouvé trop petit pour les contenir. On a été obligé d'envoyer dss Colonies célestes peupler de Dieux la Mer, la Terre, et l'Enfer même. Nous n'avons pas perdu cette inclination bienfaisante. Nous offrons encore de l'encens à tous nos Bienfaiteurs, et s'il ne se fait plus de nouvelles Divinités, ce n'est pas assurément notre faute. Mais votre Majesté le croira-t-elle ? Nous ne pouvons trouver place à la table de ceux que nous plaçons à la table des Dieux ; et ceux à qui nous bâtissons des Temples, nous refusent de quoi payer une chambre de louage. Nous nous flations, Sire, que l'exemple de votre liberalité suffiroit pour reformer ces desordres. Nous nous sommes trompés : le mal s'augmente de jour en jour. Il en faut venir aux remedes les plus violens, ou l'on verra bien-tôt le Parnasse changé en Hôpital general. Les Libraires même ne veulent plus de nos Ouvrages. Le siècle, disent-ils, est dégoûté de vers.

Plaise donc à votre Majesté, faisant justice aux Supplians, ordonner par un Edit, 1. *Que tout vers donnant l'immortalité sera taxé au prix d'un Louïs d'Or, que le Héros du Poëme sera obligé par Corps de payer dans six*

 mois,

mois, commençant du jour de la présentation de l'Ouvrage. 2. Que les Partisans qui voudront être loués sur leur Noblesse antique, les grands Seigneurs ignorans et stupides qui voudront qu'on fasse valoir leur bon goût, les poltrons qui exigeront qu'on chante leurs exploits, seront tenus de payer le double.

La demande des supplians ne peut être plus juste ni plus moderée. Un Empereur donna une somme immense pour un assez méchant Poëme; et le grand Cardinal de Richelieu donna à Colletet (a), *Sire, cinquante Pistoles de deux vers qui n'étoient pas à sa louange et qui n'avoient rien de fort admirable. Le Théatre a été quelque tems notre refuge. Il ne falloit pas être des Corneilles, ni des Racines pour y faire fortune. Pradon y a vécu vingt ans aux dépens du Public. Helas! ce Port nous est fermé: les Comediens sont devenus Poëtes Nous nous consolerions, s'il s'en trouvoit quelqu'un qui comme la Thuillerie* (b) *achetât nos Piéces pour les faire paroître sous son nom: mais la Thuilerie n'a point d'imitateurs, et Dancourt* (c) *regne sur le Théatre. Arrêtez, Sire, une licence*

(*a*) Voyez l'Histoire de l'Academie Françoise par Pelisson, où cette generosit du Cardinal de Richelieu est racontée. Les vers de Colletet étoient:

> La canne s'humecter de la bourbe de l'Eau,
> D'une voix enrou e, et d'un battement d'aile,
> Animer le Canard qui languit après elle.

Colletet charmé de cette liberalité, et peu accoutumé à en recevoir de pareilles, fit les deux vers qui suivent:

> Armand, qui pour deux vers m'as donné cinq cens livres
> Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

(b) La Thuilerie étoit un Comedien de Paris qui achetoit les Comedies des Po tes, et les payoit bien, à condition qu'ils lui cederoient le titre d'Auteur; et comme en les revendant à la Troupe, il y trouvoit ordinairement son compte, ce profit joint à l'honneur qu'il en retiroi, le récompensoit assez de l'avance qu'il faisoit aux veritables Auteurs. On a un Recueil sous son nom. La principale Piéce est Hercule qu'il dédia à Madame la Dauphine comme s'il l'eût composée.

(*c*) Dancourt connu par un Recueil de Comedies auxquelles il a très-peu de part, achetoit des Ecrivains faméliques, ou qui ne vouloient point passer pour tels, les Comedies qu'ils lui apportoient,

ce si effrenée: bornez le Comedien à son emploi, à moins qu'il n'ait le mérite de Moliere ou de Baron; et rendez le Théatre purgé d'équivoques grossieres, de fades plaisanteries, aux Héros de la Grece et de Rome: ils y paroîtront dans tout leur éclat. La Grange (a), *Nadal* (b), *Danchet* (c), *Crébillon* (d), *Delin*, *Pelegrin* (e), *n'ont plus Dancourt pour Juge et pour partie. Peut-être que Genêt, Abeille, la Fosse, ne dédaigneront pas de contribuer au rétablissement de la Scène Françoise: Corneille peut revivre en eux. Quelle gloire à votre Majesté, d'assûrer pour toûjors à la France l'honneur d'égaler et peut-être de surpasser Rome et Athenes, dans le genre de Poësie le plus excellent et le plus difficile!*

Comme

toient, et avec peu de changemens, les donnoit au Public comme étant de sa façon. Comme il s'étoit fait dans la troupe de Paris une espece de charge d'hommes d'affaires de la Troupe, il faisoit alors tomber les Pièces dont les Auteurs ne s'étoient pas adressés à lui.

(*a*) La Grange est un Auteur qui pour avoir écrit une satire indiscrete, fut relegué aux Isles de Ste. Marguerite, où ayant composé depuis peu une satire atroce contre le Gouvernement, il a été transferé dans un Cachot de Pierre-encise, Prison de Lion, d'où il ne sortira jamais selon les apparences. On a un Recueil de ses Piéces de Theatre.

(*b*) Nadal est Auteur de la Tragedie de Saül. Les vers en sont très-durs, et le Caractere de David est celui d'un franc Gascon. Cet Abbé a mêlé quelque chose de sa façon au bout des Oeuvres Posthumes de Meré.

(*c*) Danchet est de l'Academie Françoise. Il a donné quelques Piéces; mais sur-tout des Opera.

(*d*) Crébillon s'est fait connoître par des Tragedies où le Terrible domine, sur-tout dans son Atrée et Thyeste. Ses Oeuvres sont imprimées en corps d'Ouvrages.

(*e*) Pelegrin est un Prêtre de Paris qui a composé quelques Farces pour les Marionnettes, et son Frére, des Odes sur divers sujets, le nouvel Opera de Telemaque, et une mauvaise Traduction d'Horace en vers François, sur laquelle Mr. de la Monnoye a fait l'Epigramme suivante.

Il faudroit, soit dit entre nous,
A deux Divinités offrir ces deux Horaces;
Le Latin à Venus, la Deesse des Graces,
Et le François à son Epoux.

Comme il ne faut rien cacher à Votre Majesté, nous avoüons, Sire, que ceux qui veulent s'enquinauder (a) sont assez bien payés de leurs Opera. Nous ne pouvons cependant prendre ce parti : c'est, à parler sincerement, se faire voleur pour éviter la faim. Car tous ces Opera prétendus nouveaux, sont des Lambeaux de Quinaut mal-assortis. Un pillage si audacieux mérite l'attention d'un Prince équitable. C'est dans cette équité que mettent leur confiance tous les Poëtes de Votre Royaume.

Les affaires dont on écrit sont ou publiques, ou particulieres. Les Lettres qui ne regardent que des intérêts de famille ne s'impriment guères, soit parce qu'elles contiennent des secrets qui ne doivent pas être divulgués, soit parce que le Public se soucie peu d'en être informé. Celles qui sont publiées, sont ordinairement plus remarquables par la forme que par la matiére. Ordinairement parlant les Lettres d'affaires domestiques ne sont point faites pour être imprimées.

Les Lettres sur les Affaires d'Etat.

Celles qui regardent le Ministère sont d'un autre genre, car outre qu'elles font partie de l'Histoire du tems, on les estime par elles-mêmes quand elles sont aussi instructives que celles du Cardinal d'Ossat, ou écrites avec autant de précision que celles du Comte d'Estrades. Ces deux Auteurs peuvent être proposés pour modelles à ceux qui sont destinés aux Legations.

Les Lettres Galantes.

Les Lettres de Plaisirs sont ou Galantes ou Passionnées. La Galanterie est un usage si établi qu'il ne s'écrit guères de Lettres à une Dame, qu'on ne la loue sur sa beauté, sur ses agrémens, sur un je ne sai quoi qui plaît en elle, selon qu'elle est plus ou moins charmante. Si elle n'est ni jeune, ni jolie, on la dedommage par les louanges que l'on donne à son Esprit. La Ga-

(a) *S'enquinauder* : Imiter Quinaut qui se loua quelque tems pour composer les Paroles des Opera.

Galanterie au reste est un jargon qui s'apprend comme une autre Langue. Il n'y faut point d'autre Dictionnaire ni d'autre Grammaire, que l'usage du monde, et nous voyons souvent des personnes de la Cour qui sans avoir beaucoup d'esprit savent dire les plus jolies choses à une femme. Voiture, Costar, Bussi Rabutin, le Chevalier de Meré, le Chevalier d'Her ** etc. ont fait des Lettres Galantes d'autant plus belles qu'ils avoient beaucoup d'esprit et ils ont porté la Galanterie jusqu'où elle peut aller.

Les Lettres Passionnées.

Les Lettres Passionnées ont quelque chose de plus serieux. On ne doit y parler que par sentimens, et pour le bien faire, il suffit d'avoir un peu d'esprit et beaucoup d'amour. Cette passion a une éloquence qui lui est propre, et que l'Art imite mal. Les Lettres * d'une Religieuse Portugaise sont des Chef-d'œuvres. Quelques-uns ont trouvé à dire qu'elles soient si longues, mais, comme dit le Comte de Bussi, l'Amour est un grand recommenceur; et ce qui justifie la prétendue Religieuse, c'est qu'écrivant à un amant fort éloigné d'elle et n'ayant pas souvent occasion de lui faire tenir de ses Lettres, elle ne croit jamais avoir assez dit. Celles d'Abeilard et d'Héloïse ont aussi de grandes beautés.

Les Lettres d'Amitié.

Les Lettres d'Amitié doivent être familieres, c'est le cœur seul qui a droit de les dicter. L'esprit n'en est pas exclus; mais il ne faut pas qu'il y brille. On y observe si peu les égards de respect et le cérémonial, que l'on s'y tutoye, quand on est assez intime pour cela. Quelques-uns jugent qu'il y a de la grossiéreté à le faire. Nous voyons pourtant dans les Oeuvres de Patru que cet excellent Orateur et son ami d'Ablancourt qui n'étoient rien moins que grossiers, ne s'écrivoient que par

toi.

1) *On les attribue à Mr. de Guilleragues, Secretaire du Cabinet du Roi.*

toi. Mr. de Maucroix Chanoine de Reims, l'un des plus polis Ecrivains de nos jours, tutoyoit aussi dans ses Lettres le célèbre la Fontaine † Ce sont des exemples illustres. Mais il faut convenir que cette familiarité ne sied pas à tout le monde, et qu'il faut être bien sans façon pour en user de la sorte.

Quoique ces Lettres soient familiéres, et que l'esprit ne doive pas y briller, ce n'est pas à dire pour cela qu'il soit permis d'y jetter sans choix et au hazard tout ce qui vient au bout de la plume. Un ami est toûjours bien aise de voir qu'on l'estime assez, pour ne lui rien écrire que ce qui est digne de lui et que ce qui peut lui être utile ou agréable.

Il ne faut être ni avare, ni prodigue de ses Conseils: mais il est bon de les donner avec quelque ménagement. Si l'amitié ne permet pas de les refuser à un ami qui en a besoin, elle veut qu'on juge de lui favorablement, et qu'on lui croye assez d'esprit pour se gouverner soi-même. Il y a des occasions où l'on peut passer sur ce scrupule, comme lors qu'il s'agit d'une chose très-importante et dont notre ami n'est pas à portée de connoître aussi-bien que nous toutes les conséquences.

Je voudrois qu'en écrivant à son meilleur ami, on s'abstînt de faire de mauvais contes contre l'honneur des filles, ou des femmes en particulier; et que l'on renonçât à ces railleries sanglantes qui flétrissent la réputation d'un homme que l'on n'aime pas. Le tort que font ces Ecritures scandaleuses est presque toûjours irréparable; et il arrive souvent qu'il en coute cher à celui qui croyoit déposer les secrets de son cœur entre les mains d'un ami discret. Plus la plaisanterie est maligne et ingenieuse, moins l'ami peut se résoudre à la brûler. L'exil du célèbre St. Evremond est un bel exemple de l'utilité de cet avis.

La prudence nous dit aussi de ne point écrire, même à nos meilleurs amis, sans une extrême nécessité, des choses dont ils puissent se servir contre nous, si nous venions à perdre leur amitié, par leur faute ou par la nô-

† Voyez la derniere Edition des Oeuvres de Boileau, IV. Partie.

nôtre. Le manque de précaution sur ce danger perdit le Comte de Bussi Rabutin.

Il seroit inutile d' avertir qu'il sied mal de placer dans une Lettre ces juremens qui sont condamnables dans la conversation, quoiqu'ils y soient moins condamnés; mais j'ose dire ici mon sentiment sur une façon de parler dont on abuse extrèmement dans notre Langue. C'est ce mot, *mon Dieu*! dont on a fait un proverbe d' exclamation. J'ai honte de l'indigne place que des Ecrivains très-fameux lui donnent dans leurs Ouvrages. Je suis persuadé qu'ils ne le font point par mépris; mais sans affecter un zèle hors de saison, je suis témoin que les Etrangers en sont scandalisés, et regardent cet abus comme un très-grand crime.

Le Recueil des Lettres du Comte de Bussi Rabutin est plein d'excellentes Lettres familieres et autres. Celles de la Marquise de Sevigni, du P. Bouhours et du P. Rapin Jésuites, de l' Abbé de Thesut, et de quantité d'autres sont très bien écrites, celles de l'Abbé de Choisi ne sont que de jolies Gazettes. C'est dommage que dans celles du Comte de Bussi il régne un air de vanité qui n'est point assez autorisé par sa naissance, ni par le rang qu'il tenoit avec justice entre les beaux Esprits du siècle passé. Il sent trop ses avantages et veut trop les faire sentir aux autres. A cela près c' est un modelle de politesse pour le stile et pour les Sentimens. Ce Recueil-ci est rempli de très-belles Lettres en ce genre.

Les Lettres de Compliment.

Les Lettres de Compliment sont les plus difficiles de toutes; car bien souvent elles ne roulent que sur un sujet qui ne fournit rien. Il faut créer sa matiére. Les lieux communs sont si usés qu'on n'ose plus s' en servir, et cependant la bienséance veut que l'on écrive quelque chose; c'est alors qu'on a besoin de son esprit.

Il n'est point rare que l'on soit obligé d'écrire à quelqu'un sans savoir que lui dire. On bâtit une Lettre où sont prodigués les mots d'estime, d'attachement, &c. qui

qui ne ſignifient preſque plus rien dans ces occaſions, et l'on finit par des offres de ſervices. C'eſt un uſage très-déraiſonnable, mais il eſt établi. Que faire? Il faut s'en prendre à l'importune oiſiveté de certaines gens qui n'ayant point aſſez de véritables occupations, paſſent toutes les matinées des jours de Poſte à écrire au tiers ou au quart, ſeulement afin de s'amuſer et de paſſer pour gens à correſpondance. Ils vous mandent quelque bagatelle. Que répondre?

Un homme qui avoit été Secretaire d'un grand Seigneur ſe plaignoit que ſon Maître lui donnoit ſouvent des Lettres pour y faire Réponſe, ſans lui dire un ſeul mot de ce qu'il faloit mander. Un jour qu'il lui demandoit ce qu'il écriroit à un Baron dont il tenoit la Lettre: Tout ce que vous voudrez, dit ce Seigneur, *écrivez lui que je ſuis ſon Serviteur*. Voilà dequoi dire de belles choſes! Le Secretaire ajoutoit qu'il dreſſa un verbiage qui ſembloit ſignifier quelque choſe et qui au fond n'étoit qu'un Galimatias harmonieux. Mais le Baron qui n'avoit écrit que pour avoir une Réponſe, fut charmé de celle-là. Quand il vient de ces corvèes, il faut s'en tirer comme l'on peut; et il eſt pardonnable de payer de paroles obligeantes ceux qui ne demandent qu'une ſignature qu'ils puiſſent montrer.

Je ne parle donc ici que des Lettres de Compliment qui ont un ſujet réel. C'eſt dans celles-là qu'il eſt permis d'être éloquent, mais ſans affectation. Leur perfection conſiſte dans un tour gracieux qui adouciſſe l'encens trop fort des louanges directes; dans un certain air de ſincerité qui perſuade que celui qui félicite ou qui loue, penſe effectivement tout ce qu'il dit et que ſon cœur eſt penetré d'eſtime, ou de reſpect au delà de ce que ſa plume en témoigne.

Comme dans cette ſorte de tribut on ſe propoſe de plaire, il faut n'y rien mettre qui ne convienne à la perſonne à qui on le rend, y éviter les redites, s'exprimer ſans enflure et ſans baſſeſſe, d'une maniere noble et ingenieuſe, et ne pas chercher bien loin les penſées que l'on veut employer. C'eſt à la matière de les fournir.

Un

Un homme de bon goût fut consulté par une Dame sur une Lettre qu'elle écrivoit à un de ses amis à qui le Roi venoit de donner une Charge sur les Frontiéres. La Dame avoit pris bien de la peine pour remplir quatre grandes pages de toutes les phrases qui servent à marquer sa joie en de pareilles occasions. Celui à qui elle la lisoit lui demanda ce qu'elle vouloit faire savoir à son ami par ce long discours. Je veux, répondit-elle, lui marquer que personne n'est plus sensible que moi à la justice que Sa Majesté vient de lui rendre; que cette charge en l'éloignant d'ici, ne lui doit point faire oublier ses amis; que je lui demande une place dans son souvenir et que je la mérite par l'intérêt que j'ai toûjours pris à sa fortune. Eh Madame, repartit ce galant homme, mandez-lui cela. Votre Lettre vaudra infiniment mieux que tout ce que vous lui écrivez. Elle le crut, et dans la suite elle profita de ce conseil pour ses autres Lettres.

Mille gens craignent qu'une Lettre trop courte passe pour un effet de leur sterilité. Ils se trompent; elle n'est courte que quand les sentimens qu'on y veut exprimer, sont, pour ainsi dire, avortés et n'ont pas l'étendue qu'il faut pour être bien intelligibles. Plus on honore la personne, moins on doit être prolixe. Il faut être bien persuadé qu'elle a du tems de reste, et qu'elle aime ce qui lui vient de notre part, pour lui envoyer une longue Lettre. Il y a d'ailleurs plus de difficulté à se resserrer dans de justes bornes qu'à se donner carriere, et tout le monde sait le bon mot du savant Pascal: *Je n'ai fait celle-ci plus longue, que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte.* Quatre lignes d'un tour nouveau et délicat valent mieux qu'une Harangue où il est difficile qu'on ne dise quelque chose qui convient moins au sujet, et que l'on se soutienne dans une égalité de pensées et d'expressions.

Il faut consulter le goût de celui à qui on fait compliment, et c'est une grande habileté que de s'y conformer autant que cela se peut. Voiture voulant écrire

à Balzac, fut si bien attraper dans sa Lettre (1) le stile pompeux de celui-ci, qu'au jugement des connoisseurs elle ne ressemble à pas une de toutes celles que Voiture a faites.

Ceux à qui nous écrivons sont ou nos Egaux, ou nos Inférieurs, ou nos Supérieurs ; A l'égard des Inférieurs et des Supérieurs il vaut mieux les honorer un peu trop que trop peu. La civilité gagne les cœurs, et ne sauroit produire un mauvais effet. Il y a bien des degrés de supériorité et d'infériorité, ce qui joint aux divers genres de matiéres produit une grande varieté dans le stile dont on se doit servir selon les occasions.

Versibus exponi tragicis res comica non vult,

dit Horace. Le bon sens tout seul nous enseigne que l'on console une Veuve affligée sur un ton fort different de celui que l'on prend pour féliciter une nouvelle mariée, ou un homme placé depuis peu. On se souvient de la plaisanterie qui fut faite sur une Lettre ridicule que l'on écrivoit à une personne pour la consoler. Un railleur dit que c'étoit une véritable Lettre de consolation, parce qu'elle faisoit rire.

On se sert du stile soutenu pour les personnes que l'on respecte ; du stile aisé, du badin, du railleur même pour son ami. On employe le stile galant pour les Dames en géneral, et le stile passionné pour sa Maitresse. On ne badine point avec les personnes d'un rang plus élevé. Voiture l'a fait avec succès ; mais avant que de l'imiter, il faudroit savoir badiner aussi finement que lui et être bien assuré que ceux avec qui on badine, préféreront cette maniére à une plus reservée. Il arrive quelquefois qu'un grand Seigneur honore de son amitié un homme de moindre condition et trouve bon qu'il lui écrive sans tant d'apparat, parce que cet enjouement le divertit. En ce cas il est permis d'user de la privauté qu'il donne ; mais il y a de l'impudence à en abuser, et il est bon de faire connoître en tems et lieu qu'on est toûjours prêt de rentrer dans les termes du respect.

De

(1) C'est la premiére de son Recueil de Lettres.

De l'Imitation et des Copistes.

Les Recueils de Lettres imprimées étant entre les mains de tout le monde; il y auroit de la bêtise à transcrire celles qui viennent à notre sujet; comme font quelques-uns dont les larcins sont ordinairement payés de confusion. Il n'est pas même avantageux d'imiter, parce que ce ne sont pour la plûpart que des jeux d'esprit qui ont rarement été portés à la poste. Cette imitation ne sert souvent qu'à gâter le talent naturel que nous avons. On doit seulement les lire pour se former le goût, enrichir son stile de quantité d'expressions fines et spirituelles, d'un tour nouveau, et s'accoutumer peu à peu à mettre ses pensées dans un jour riant. Mais je ne conseille à personne de vouloir écrire d'après aucun de ces agréables originaux. Le Chevalier d'Her**, par exemple, est un Auteur tout propre à deshonorer son copiste.

Boileau, pour se divertir, a copié Voiture et Balzac dans sa Lettre au Marêchal de Vivonne. Son but étoit de montrer qu'il ne lui étoit pas impossible d'attraper, s'il l'eût voulu, la maniére de ces deux E'crivains. Mais il ajoutoit que leur stile n'est point naturel et que par conséquent il ne vaut rien pour les Lettres où l'affectation est toûjours un très-grand vice. Le Païs avoit beaucoup d'esprit, si l'envie de copier Voiture ne l'eût point gâté, il l'a imité jusqu'à repéter comme lui *sans mentir;* ce qui est ridicule.

Conseils utiles.

1. Quand on écrit sur un sujet il faut l'envisager tout entier avant que de former sa Lettre et traiter tout de suite ce qui le regarde, pour n'être pas obligé d'y revenir après avoir parlé d'autre chose.

2. Ceux qui ont plusieurs sujets à traiter dans une même Lettre, font bien de commencer par les plus importans, car si la personne à qui on écrit est interrompue en la lisant, pour peu qu'elle ait trouvé quelque chose d'intéressant, elle en aura plus d'impatience d'en reprendre la lecture.

3. Plusieurs ont coûtume de commencer une nouvelle ligne à chaque changement de matiére; cet usage est très-commode et mérite d'être suivi.

4. On met plus de pensées aujourd'hui qu'on n'en mettoit autrefois. On épuisoit une idée avant que de la quitter et on la tournoit en cent façons. On se contente aujourd'hui de la présenter par le côté le plus convenable et d'une maniere vive, et l'on passe à un autre.

5. Il y a des gens qui ont des phrases favorites qu'ils employent dans toutes leurs Lettres. C'est un grand défaut, et rien ne plaît tant que la variété.

6. Pour ne point tomber dans les redites, il seroit bon de garder des Copies de tout ce qu'on écrit avec une certaine attention; on éviteroit par-là de redire les mêmes choses à la même personne.

Fautes à éviter.

1. Après avoir écrit *Madame*, ou *Mademoiselle*, au haut de la Lettre, c'est une faute que de commencer la Lettre par l'un de ces mots, par exemple, *Monsieur, Mademoiselle votre sœur m'écrit que.* Il faut tourner cette phrase autrement et dire, *Monsieur, j'apprends par une Lettre que m'écrit Mademoiselle votre Sœur*, &c.

2. Ce seroit une grande impolitesse que de dire *votre Pére, votre Mére.* On dit toûjours *Monseigneur* ou *Monsieur, votre Pere*, &c.

3. Il ne faut point nommer au vocatif la personne à qui on écrit; c'est une faute contre le respect. J'ai connu un Marchand qui avoit le titre d'Agent pour le commerce, et qui écrivant à un homme de grande qualité, lui mettoit au haut de sa Lettre *Monsieur le Comte de N.****. C'est une extravagance dans un Ministre de ne pas savoir mieux observer le respect dû à ses Supérieurs.

4. Il faut bien se garder dans une Lettre écrite à une personne digne de respect d'y faire ses complimens à quelqu'un. Il faut écrire à ce troisiéme ce qu'on veut lui faire savoir.

5. Si

5. Si après que la Lettre est écrite on est obligé d'y changer ou d'y ajouter, il ne faut pas l'envoyer ainsi pleine de ratures & d'apostilles ; il faut la transcrire.

6. Les mots de *Monseigneur*, *Monsieur*, *Madame*, *Mademoiselle*, *Majesté*, *Altesse*, *Excellence*, &c. ne doivent point être écrits par abbreviation, soit au vocatif, soit en parlant en troisiéme personne, lors qu'il s'agit de quelqu'un qui a quelque rapport avec celui qui doit recevoir la Lettre.

7. Les Chifres 1, 2, 3, 4. &c. ne sont employés que pour les sommes et pour la date. On n'écrit point 2. jours, 4. hommes, 3. semaines. Ces Nombres s'écrivent tout au long.

8. Ceux qui écrivent beaucoup de Lettres, craignant de les confondre, mettent au haut, ou au bas, de la Lettre le nom de celui à qui ils écrivent. C'est très-mal fait de le mettre dans la premiére page. Il seroit plus excusable dans la quatriéme ; mais il est mieux de ne le point faire du tout, sur-tout à l'égard d'un Supérieur. C'est une grossiéreté que de lui faire connoître que l'on craint de le confondre avec qui que ce puisse être.

DU CE'RE'MONIAL.

J'entens par le mot de Cérémonial de certains usages qui se sont introduits, et qui marquent le plus ou le moins de respect que l'on a pour la personne avec laquelle on est en commerce de Lettres. Cette matiére n'est pas aisée à traiter, et il seroit impossible d'en donner des règles invariables. Car excepté les Cours des Princes Souverains qui ont un Cérémonial fixe duquel elles ne s'écartent jamais, jusque là même qu'Elles s'abstiennent souvent d'écrire lors que ce Cérémonial est ignoré à l'égard de la Puissance qu'elles ne savent comment traiter. Entre tous les Particuliers le Cérémonial change selon les differens rapports de supériorité ou d'infériorité qu'il y a entre ceux qui écrivent ou reçoivent la Lettre, ou même selon les païs qui ont des usages différens et auxquels le meilleur est de se conformer. Par exemple, tel est *Monseigneur* pour un hom-

me, qui n'est que *Monsieur* pour un autre. Deux Princes qui ne sont pas Souverains, ou même qui le sont, s'appellent entr'eux *Monsieur* tout simplement. Le Prince et Duc de Marlboroug écrivant à l'Electeur de Baviere au sujet des prémiéres propositions de Paix que la France fit faire en 1706. commence ainsi sa Lettre:

Monsieur,

Ayant communiqué à la Reine ma Maîtresse ce que Votre Altesse Electorale m'a fait l'honneur de m'écrire par sa Lettre du 21. du passé, &c.

Il finit ainsi: *Au reste Votre Altesse Electorale me fera toûjours la justice, d'être persuadée du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être*, &c. Il prenoit sans doute cette liberté en qualité de Ministre Anglois, car sa qualité de Prince de l'Empire ne lui donnoit point ce droit, et les Ducs de l'Empire donnent le *Monseigneur* aux Electeurs. On ne peut pas dire qu'il le regardoit comme déchû de l'Electorat, puis qu'il le qualifie *Altesse Electorale.* Un Prince, écrivant au Roi de France, suivra, s'il est Souverain, l'usage qui est déja établi, et mettra au haut de sa Lettre, *Sire*, ou *Monseigneur*, ou *Monsieur*. L'Electeur de Cologne écrit *Sire*, et l'Electeur de Brandebourg dans une Lettre qu'il adressa au Roi, après le Traité de Nimegue, dans laquelle il supplioit Sa Majesté de ne le pas dépouiller de ses conquêtes sur la Suède, n'usa que du titre de *Monseigneur*. Le Duc de Lorraine ne lui donne aussi que ce titre, & finit sa Lettre par *Votre très-humble et très-obéissant Cousin et serviteur.* Le Comte de Vaudemont traiteroit de même, s'il vivoit indépendemment et hors des Etats et services de Sa Majesté. Les Rois et les Reines écrivant en François disent, *Monsieur*, &c. Les Rois y ajoutent quelque degré de parenté comme de *Frere*, de *Beaufrere*, de *Cousin*, &c. Nous n'avons pas dessein de nous étendre sur cette partie du Cérémonial, parce que ceux qui en ont besoin, le trouvent dans les Memoires que leur fournit

la

la Cour qui les employe. Il s'agit ici du Cérémonial qui regarde les Particuliers. Géneralement parlant un supérieur, ou un égal, se contente d'appeller, *Monsieur*, celui à qui les inférieurs donnent un titre plus relevé. Il en est de même des titres de *Grandeur* ou d'*Excellence*, que l'on retranche bien souvent en ces occasions: je dis bien souvent, car de *Ministre* à *Ministre* le titre d'*Excellence* ne s'obmet presque jamais.

Après avoir établi cette maxime fondamentale, à savoir que le Cérémonial varie selon les différens rapports qu'il y a entre ceux qui s'écrivent, j'entrerai dans un plus grand détail de ses parties. Puisqu'il n'est établi que comme une marque de respect des inférieurs pour les supérieurs, ou de faveur des supérieurs envers ceux qu'ils veulent honorer; il semble que l'on soit convenu de certains signes qu'on pourroit reconnoître comme des témoignages de ce respect des uns ou de cette faveur des autres. Ces signes sont la Forme intérieure ou la forme extérieure de la Lettre.

La Forme intérieure de la Lettre comprend les titres et les qualités que l'on donne à la personne à qui il est juste de les donner; les phrases plus ou moins obligeantes dont on se sert; la maniére plus ou moins respectueuse dont le commencement et le corps de la Lettre sont disposés; les termes plus ou moins humbles dont on se sert pour la souscription, et la suscription ou l'Adresse.

La Forme extérieure de la Lettre regarde la grandeur du Papier, les espaces de blanc qu'il faut laisser entre le Vocatif qui est au haut de la Lettre & la premiére ligne; entre la derniére, le même Vocatif, & la souscription, la maniére de plier la Lettre, le choix, et l'application du Cachet. Je dirai quelque chose de chacune de ces différences; je marquerai l'usage tel que je l'ai vû pratiquer, et me servirai de ce qui a déja été observé par les plus habiles gens en ces matiéres.

DES TITRES ET QUALITÉS.

Lorsque l'on écrit aux Ecclésiastiques, on se sert de différens titres à proportion des dignités dont ils sont revêtus. Les voici.

Au Pape.

Au haut de la Lettre *Saint Pere*, ou *Très-saint Pere.* Et au lieu de vous, *Votre Sainteté*, ou *Votre Béatitude*,

A un Cardinal Prince.

Monseigneur; Votre Altesse Eminentissime.

A un Cardinal.

Monseigneur; Votre Eminence.

A un Archevêque, ou Evêque.

Monseigneur; Votre Grandeur.

A un Abbé, ou Prieur, ou Doyen, ou Curé, ou Prêtre.

Monsieur; Vous.

A un Religieux.

Mon Pére, ou bien *Mon Réverend Pére*, ou bien, *Mon très-Réverend Pére; Vous* ou *Votre Réverence.*

A une Religieuse.

Ma Réverende Mére, Vous ou *Votre Réverence.* Ce mot de *Réverence* est beaucoup moins usité que *vous*, et ne se dit guères qu'aux Religieuses qui ont quelque dignité dans leur Monastère. Si une Princesse est Abbesse, elle doit toûjours avoir le titre d'*Altesse;* et on la traite de *Madame* au haut et dans le corps de la Lettre.

Aux Personnes Séculieres.

A l'Empereur, et à l'Imperatrice.

On dit au Vocatif: *Sacrée Majesté;* et au lieu de Vous, *Votre Majesté Impériale.*

Aux Rois.

Sire; Votre Majesté.

Aux

Aux Reines.

Madame; Votre Majesté.

Au Frére du Roi.

Monseigneur; Votre Altesse Royale; quoiqu'en parlant de lui on dise *Monsieur* par excellence, il n'est pas permis de lui donner ce titre. Il faut toûjours en parlant à lui-même dire, *Monseigneur.*

Au Dauphin de France et à ses Fils.

Monseigneur; Vous. On le considére comme d'un Rang très-supérieur à l'*Altesse.* La même chose se doit dire des Enfans de France. Nous avons un grand nombre d'E'pitres Dédicatoires composées par des E'crivains très-polis qui suivent tous cette maniére de dire *Vous,* sans aucune qualité, en parlant, soit au Dauphin, soit au Duc de Bourgogne. A l'égard du Dauphin, autrefois quand on parloit de lui en troisiéme personne, on disoit *Monsieur,* comme on le dit encore du Frére du Roi, quand il en a un. Cette coûtume qui avoit commencé, dit-on, sous le Regne de François I. a été reformée sous Louis le Grand qui a rendu au Dauphin le titre de *Monseigneur.* Quelques-uns doutent, s'il appartient à un Dauphin qui ne seroit que le fils d'un autre Dauphin, & selon eux le Duc de Bourgogne ne devoit être appellé après la mort de son Pére que *Monsieur le Dauphin.* Mais ce doute ne fait pas la moindre différence, quand on écrit à un tel Prince; car en lui adressant la parole, tout le monde convient qu'on doit dire *Monseigneur.*

A un Electeur de l'Empire.

Monseigneur; Votre Altesse Electorale. Entr'eux ils se donnent le titre de *Votre Dilection.*

A un Prince Souverain.

Monseigneur; Votre Altesse Serenissime.

A un Prince.

Monseigneur; Votre Altesse. Il faut remarquer. 1. Que les Princes des Branches Appanagées ou Collaterales des Maisons d'Allemagne, prennent tous les mêmes titres que le Chef de la Maison, et que pour les distinguer on

joint le nom de Baptême du Prince, qui avec le nom du lieu où la Lettre est adressée fait toute la distinction. En 2. lieu, il y a certains Païs E'trangers où l'on croit le titre d'*Altesse* supérieur à celui de *Serenité* que l'on donne aux Doges.

Autrefois les Princes d'Italie ne prenoient que le titre d'*Excellence;* mais lors que les Cardinaux que l'on qualifioit alors de *Seigneurie Illustrissime*, se firent appeller *Eminence*, les Princes se firent traiter d'*Altesse*, *Altezza*, que les autres Nations ont aussi donné à leurs Princes.

A un Ambassadeur, sur-tout s'il est Ambassadeur Extraordinaire, ou Plénipotentiaire.

Monseigneur; Votre Excellence.

Aux Ministres du second rang.

Monsieur; Votre Excellence.

A un Duc & Pair.

Monseigneur; Votre Grandeur.

A un Duc.

A un Maréchal de France.

Au Controleur-Général des Finances.

Aux Sécretaires et Ministres d'E'tat.

Au Surintendant.

Au Chancelier.

Au Prémier-Président d'un Parlement.

On dit *Monseigneur*, et *vous*.

Pour les Dames.

A une Electrice.

On dit *Madame; Votre Altesse Electorale.*

A une Princesse Souveraine.

Madame; Votre Altesse Sérenissime.

A une Princesse.

Madame; Votre Altesse.

Les

Les titres de *Grandeur*, et d'*Excellence* ne se communiquent point aux Dames.

Les personnes du sexe qui ne sont pas mariées s'appellent toutes *Mademoiselle*. Mais les filles du Roi s'appellent *Madame* dès le berceau.

Il faut être fille de Roi
Pour être Madame et Pucelle.

C'est sur cette espèce de commun Adage que le Comte de Bussi Rabutin se fondoit pour refuser à une femme mariée la qualité de *Madame*, sous prétexte que le Mariage n'avoit pas été consommé. Mais c'est une plaisanterie, et comme il n'est permis à qui que ce soit de pénetrer dans les mystéres de l'hymenée, il suffit qu'une femme de condition ou de qualité soit mariée, pour être *Madame*.

Les femmes d'un rang au-dessous se contentent du titre de *Mademoiselle*, qui cependant ne se devroit donner qu'aux filles. L'usage a voulu que la fille aînée de *Monsieur* frére du Roi, fut appellée *Mademoiselle*, quand on parle en seconde & en troisiéme personne.

En Allemagne les filles de qualité s'offensent du nom de *Mademoiselle*. Elles veulent qu'on les appelle *frâuleins* titre attaché aux filles qui ont quelque naissance. On prononce *freulein*. Les François l'écrivent *Frêle*, mais outre la faute de langage, ils disent une injure sans y penser.

Dans les Cours d'Allemagne le titre de *Monseigneur* est très-rare ; en récompense celui d'*Excellence* y est fort commun. On le prodigue à tous ceux qui ont à la Cour quelque charge un peu considérable. Les Conseillers du Prince le reçoivent sans trop s'en défendre, quoiqu'il devroit n'appartenir qu'aux Conseillers privés, ou intimes, dont les filles se font nommer *frâuleins*. Il n'y a pas jusqu'aux Professeurs et aux Régens des Académies, qui ne se fassent traiter d'*Excellence* par leurs Ecoliers. Peut-être que cet abus est venu de ce que quelques Professeurs sont Conseillers titulaires du Souverain,

verain, et que l'Excellence a passé d'eux aux Professeurs qui n'étoient pas Conseillers.

Des Phrases obligeantes.

Ceux qui ont une exacte connoissance de la Langue, et des usages de la Cour, savent assez quelles sont les maniéres de s'exprimer les plus obligeantes. J'en donnerai un exemple où il sera aisé de remarquer les divers degrés de respect.

J'ai reçû la Lettre dont il vous a plû m'honorer, le 12. du mois passé.

J'ai reçû la Lettre que vous m'avez fait la grace *de m'écrire, le 12. du mois passé.*

J'ai reçû la Lettre que vous m'avez fait l'honneur *de m'écrire, le 12. du mois passé.*

J'ai reçû la Lettre que vous vous êtes donné la peine *de m'écrire, le 12. du mois passé.*

J'ai reçû votre Lettre du 12. du mois passé. Ces degrés comme l'on voit sont placés ici en diminuant.

Il y auroit un grand nombre d'observations à faire sur le choix des phrases, qu'il faut préferer. Mais comme elles regardent encore plus l'Art de parler que l'Art d'écrire, j'aime mieux renvoyer le Lecteur au Livre de l'Art de bien parler François, par Monsieur de la Touche, où il trouvera quantité d'excellentes remarques qui regardent la délicatesse & les bienséances du stile, surtout dans la nouvelle Edition qu'on vient de donner cette année (1737.) (†)

Du Commencement de la Lettre.

Plusieurs commencent leurs Lettres par ces paroles: *J'ai bien reçû la vôtre, du 12. du courant*, c'est une faute, il faut dire *votre Lettre*. Ce stile qui est celui de tous les Marchands, n'est pas digne d'une personne qui écrit poliment. Il faut varier, et ne pas s'attacher à un formulaire. Entre toutes les Lettres de ce Recueil, il seroit difficile d'en trouver deux qui commencent de la même maniére. Il ne s'agit pas toûjours d'un commencement ingénieux; il faut du moins qu'il n'ait rien de plat et de trivial.

Quel-

(†) la plus nouvelle est de 1747.

Quelques-uns, fur-tout les Allemands, mettent le titre au Vocatif, au commencement, et s'ils écrivent à un Confeiller, à un Capitaine, à un Doyen, ils commenceront par l'un de ces Vocatifs, *Monfieur le Confeiller; Monfieur le Capitaine; Monfieur le Doyen*. Ce qui eft une civilité en leur Langue eft une groffiereté dans la nôtre. On fe contente de dire *Monfeigneur*, ou *Monfieur*, felon le rang de la perfonne à qui on s'adreffe.

J'ai vû des Lettres où des François qui ne favoient pas leur Langue, mettoient au haut de la Lettre au Vocatif *Votre Alteffe; Votre Excellence;* cela eft ridicule. Ces dénominations ne doivent être employées qu'à la place de *Vous*, comme plus refpectueufes, mais elles ne font point propres à remplacer, *Monfieur* ou *Monfeigneur;* ni à être mifes au Vocatif.

Après que l'on a mis *Monfieur* ou *Madame* au haut de la Lettre, il faut bien fe garder de commencer le difcours par l'un ou par l'autre de ces deux mots. Par exemple, *Monfieur, Madame la Duchesse de ** que j'ai eu l'honneur de faluer ce matin, m'a chargé de vous faire favoir que*, &c. il faut tourner cette période autrement et dire, *Monfieur, j'ai eu ce matin l'honneur de faluer Madame la Duchesse de ** qui m'a chargé de vous faire favoir*. (†)

Cet exemple n'a rien qui choque les yeux & l'oreille, comme l'autre qui eft très-defagréable. Les Allemans ont une délicateffe à laquelle je doute fort qu'aucun François ait fait attention, c'eft de ne fe point fervir du pronom de la premiére perfonne, avant que d'avoir parlé de la perfonne que l'on refpecte. Par exemple on ne dira point felon eux, *Apres les graces que j'ai reçû de vous, il y auroit de l'ingratitude a* &c. parce que *je* fe trouve devant *vous*, ce qui feroit une incivilité à leur fens; mais ils diront *Apres les graces que vous m'avez faites;* parce que *vous* précéde *me*. Cette Remarque ne feroit pas inutile à un homme qui auroit à écrire à un Seigneur de ce goût-là qu'il auroit intérêt de contenter; hors de ce cas-là elle eft frivole, & nous voyons que

(†) Cette Remarque fe trouve déja p. XX.

que les meilleurs E'crivains ne font point difficulté de dire au Roi et aux Princes dans des Lettres imprimées, *La liberté que je prends de présenter à Votre Majesté* ou *à Votre Altesse*,&c,

Des personnes qui se piquent de bien écrire une Lettre, répetent le Vocatif, *Monseigneur*, après les premiers mots du discours, parce qu'ils regardent celui qui est au haut comme une pièce détachée, et qui appartenant à toute la Lettre en géneral ne dispense point de la règle qui veut qu'à chaque *a linea* il y ait un pareil Vocatif, ou le mot d'*Altesse*, d'*Excellence*, &c. selon la personne.

Du Corps de la Lettre.

Ce que je viens de dire de la répetition du Vocatif qui a commencé la Lettre, paroit si essentiel à quelques-uns qu'ils en regarderoient l'omission comme un manque de respect. Mais il y a de la difficulté à la bien placer. Monsieur de Vaugelas en convient, et il a fait sur ce sujet une excellente remarque dont j'ornerai ce discours.

„Ces mots que l'on doit insérer dans les Lettres que „l'on écrit, ou dans les discours que l'on fait aux person„nes de condition, ou de respect, ne se peuvent pas met„tre indifféremment en tous lieux. D'ordinaire on les „place fort mal. Voici quelques règles pour ne tomber „pas dans ce défaut. Premiérement il ne faut jamais „dans la premiére période d'une Lettre ou d'un discours, „quelque longue qu'elle soit, répeter le mot par lequel „on a commencé; c'est-à-dire, que si vous avez par ex„emple commencé ainsi, *Monseigneur*, ou par quelqu'un „des autres, et que la premiére période soit fort longue, „il ne faut point répeter, *Monseigneur*, ou *Monsieur*, ou „aucun des autres, que la période ne soit achevée; par„ce qu'une période n'en peut souffrir deux, et ce seroit „importuner et non pas respecter la personne que l'on „prétend honorer, d'user de cette répetition si proche „l'une de l'autre, avant que le sens soit complet.

„La seconde Règle est qu'après *vous*, quand ce pro„nom personnel finit le membre de la période, il faut

„met-

„mettre *Monseigneur*, ou l'un de ces autres mots; par „exemple, si je dis, *il n'appartient qu'à vous, Monseigneur*, ou l'un des autres, je dirai beaucoup mieux, que „si je disois seulement, *il n'appartient qu'à vous de faire*, &c. Car ainsi je parlerai à cette personne-là, que „je dois et que je veux honorer, avec beaucoup plus de „respect, que si je disois simplement *vous*, qui de soi est „un terme commun à tous, et par conséquent peu respectueux. C'est pourquoi il n'y a point d'endroit dans „la Lettre où cette répetition puisse avoir meilleure „grace, qu'après ce pronom, parce qu'elle y est nécessaire. Il faut donc tâcher de l'y mettre toûjours. Que „s'il se rencontre qu'on l'ait mise ailleurs en un lieu fort „proche, il la faut ôter de là pour la placer après *vous*, „Ce qui se pratique en deux façons, ou en le répetant „immédiatement après *vous*, comme en l'exemple que „nous avons donné, *il n'appartient qu'à vous, Monseigneur*, „ou en le répetant médiatement, comme *pour vous dire*, „*Monseigneur*, ou *pour vous assurer, Monseigneur*. Mais „en cette derniére façon il n'est pas du tout si nécessaire qu'en l'autre, quoiqu'il y ait toûjours bonne grace, „et qu'il soit bon de l'y mettre autant qu'il se peut.

„Il est bien placé aussi après les particules, ou les termes de liaison, qui commencent les périodes, comme „après, *car*, *mais*, *au reste*, *après tout*, *enfin*, *certes*, *certainement*, *c'est pourquoi*, et autres semblables.

„On n'a guères accoûtumé de le mettre au commencement de la période. Il semble que cette place ne lui „appartient qu'à l'entrée de la Lettre ou du discours, et „qu'après cela on le met toûjours ensuite de quelques „autres mots, qui ont commencé la période. Mais „pourtant je ne le voudrois pas condamner, si ce n'est „dans une Lettre fort courte, où véritablement il seroit „très-mal placé; car dans une longue Epître, ou dans un „long discours, il est certain qu'on peut encore en quelque endroit lui faire commencer une période avec „beaucoup de grace et d'emphase. Il est vrai que je ne „voudrois pas que ce fût plus de deux fois en tout, et „encore en y comprenant celle qui est à la tête de la „piece.

„Il

„Il faut prendre garde, à ne le mettre point après un „verbe actif; à cause de l'équivoque ridicule qu'il peut „faire, et avec le verbe, et avec le nom qui en est regi, „comme, *je ne veux pas acheter, Madame, si peu de cho-„se à si haut prix;* car qui ne voit le mauvais effet que „cela produit et devant, et après, en disant *acheter Ma-„dame*, et, *Madame, si peu de chose?* Et quand le nom „qui est regi par le verbe ne fait point d'équivoque, „comme si je dis, *je ne veux pas achever, Madame, un „Ouvrage*, il ne laisse pas de faire que le mot de *Mada-„me*, ne soit mal placé; parce que deux substantifs de „suite après un verbe qui en regit un, ne s'accommo-„dent point bien, et ne sauroient avoir que mauvaise gra-„ce. Comme j'écrivois ceci, on m'a donné un Livre où „en l'ouvrant, j'ai vû, *je ne saurois jamais oublier, Mon-„seigneur, cet hûreux séjour;* cela m'a choqué. Mais „aussi n'est-il pas vrai, que ce n'est pas écrire nettement „que de mettre *Monseigneur*, en cet endroit-là? Il fal-„loit dire, *je ne saurois, Monseigneur, jamais oublier cet „hûreux séjour*, ou, *jamais je ne saurois, Monseigneur, „oublier*, ou enfin, *je ne saurois jamais, Monseigneur, ou-„blier*, &c.

„C'est donc une des principales maximes, ou peut-ê-„tre la seule en ce sujet, de ne mettre jamais *Monsieur*, „ni *Madame*, ni leurs semblables en aucun endroit où „ce qui va devant et ce qui va après puissent faire équi-„voque; car encore que ces équivoques pour l'ordinai-„re soient déraisonnables, et ne se puissent pas dire équi-„voques, sans faire violence à la phrase d'une façon gros-„siére et impertinente, comme est celle qui est si trivia-„le et si importune, mais que l'exemple m'oblige d'alle-„guer, *voulez-vous du veau, Monsieur?* Si est-ce qu'il ne „faut pas laisser de les éviter, et avec d'autant plus de „soin, qu'il y a plus de personnes déraisonnables et im-„pertinentes, qu'il n'y en a de l'autre sorte. Il ne faut „point non plus mettre ces mots, *Monsieur*, ni *Madame*, „ni leurs semblables entre le substantif et l'adjectif, si „l'adjectif se rencontre du même genre, que *Monsieur*, „ou *Madame;* par exemple, *c'est un adversaire, Mon-„sieur, très-insolent*, et l'on a beau mettre une virgule,

com-

„comme il la faut mettre après *Monsieur*, on ne se paye „pas de cela, et on ne laisse pas d'en rire. De même au „féminin, *c'est une procedure, Madame, desapprouvée de* „*tout le monde*.

„Il est bien placé devant le *que*, comme, *je ne crois* „*pas, Madame, que*, &c. *il est certain, Madame, que* &c. „et devant *de*, comme, *c'est un effet, Madame, de votre* „*bonté*. Et après *oui*, et *non*, comme, *oui, Madame, non*, „*Madame, il ne se voit rien*, &c.

„Il semble qu'il est inutile d'avertir qu'il ne le faut „point mettre à la fin de la période; car cela est trop „visible. Néanmoins il se pourroit faire qu'il y trou„veroit sa place, et de bonne grace; car pourquoi n'écri„roit-on point en finissant une période, *Ne le croyez* „*point, Madame. Ne le croyez point, Monseigneur*. Mais „il n'en faut pas user souvent.

„On ne doit jamais aussi mettre ni *Sire*, ni *Mon*„*seigneur*, ni *Madame*, après *Votre Majesté*, ou *Votre Emi*„*nence*, ou *Votre Altesse*, comme, *Votre Majesté, Sire, ne* „*souffrira pas;* &c. *Votre Majesté, Madame, Votre Emi*„*nence, Monseigneur, Votre Altesse, Monseigneur*. Mais „on les peut mettre devant, comme, *Sire, Votre Majes*„*té ne souffrira pas; Madame, Votre Majesté est si sage*, „et ainsi des autres.

„Il est à propos d'ajouter ici qu'il y a force gens en „écrivant, aussi bien qu'en parlant, qui répetent trop sou„vent *Monsieur*, jusqu'à s'en rendre insupportables. En „toutes choses l'excès est vicieux. Ils veulent honorer „et ils importunent. Il est bien-aisé de se corriger de „cette faute en écrivant, mais très-difficile, en parlant, „si une fois on a contracté cette mauvaise habitude, „comme ont fait plusieurs que je connois, où il n'y a „plus de remede.

Voici encore une autre remarque qui n'est pas moins juste que celle-là. „Si vous écrivez une Lettre qui ne „soit pas fort longue, il faut toûjours mettre, *Votre* „*Majesté*, et jamais *vous*. Je sai bien les inconvéniens „qu'il y a de s'assujettir à cela, et de parler toûjours en „la troisiéme personne, soit en disant, *Votre Majesté*, soit

„en disant *Elle;* mais en une Lettre courte, il se faut „un peu contraindre, et il n'y a point d'apparence de „s'émanciper dans un si petit espace; *Elle* doit être re„pété beaucoup plus souvent que *Votre Majesté*, quoique „ce dernier le doive être souvent, mais avec une certai„ne mesure judicieuse, qui empêche qu'on ne se rende „importun en voulant être respectueux.

„Que si c'est une longue Lettre, ou un discours de „longue haleine, il n'y aura point de danger de mêler l'un „avec l'autre, et de dire tantôt *vous*, et tantôt *Votre Majesté*, „mais plus souvent *Votre Majesté*. Les plus scrupuleux a„voueront qu'il y a même des endroits où il faut né„cessairement dire *vous*, comme, *vous êtes*, *Madame*, *la* „*plus grande Reine du monde*. Il est certain qu'il faut „nécéssairement dire ainsi, et non pas, *Votre Majesté*, „*Madame*, *est la plus grande Reine du monde*, qui seroit „une expression impertinente; tellement qu'en cet „exemple on pourroit mettre *vous*, dans une Lettre de „douze lignes, et en quelques autres cas semblables qui „se pourroient présenter.

„Quant aux autres titres de grandeur, moindres que „la Royale, on ne doit faire aucune difficulté de mêler „l'un avec l'autre, notre Langue s'étant reservé cette li„berté que l'Italienne ni l'Espagnole n'ont pas; à cau„se que *Vous*, en ces deux Langues est un terme incom„patible avec la civilité, sur-tout *Vos* en Espagnol, ce „qui n'est pas en la nôtre. Les Latins sont bien enco„re moins céremonieux; qui disent toûjours *tu*, à qui „que ce soit, et il me semble que nous avons pris un „milieu et un temperament bien raisonnable entre ces „deux extrémités, en donnant par honneur le nombre „pluriel à une seule personne quand nous lui disons *vous*, „et en évitant dans le commerce continuel de la vie, la „fréquente et importune répetition des termes dont les „Italiens et les Espagnols se servent en sa place.

Cette Remarque est approuvée non seulement par l'observation que Messieurs de l'Académie ont faite pour la confirmer; mais aussi par l'usage des personnes qui savent le mieux écrire. Monsieur le Prince, l'homme de son siècle le plus poli et qui savoit le mieux la

Cour

Cour, n'a mis qu'une seule fois le mot de *Vous* dans la Lettre qu'il écrivit au Roi peu avant que de mourir. Elle est trop belle pour n'être pas inserée ici.

Je supplie très-humblement Votre Majesté de trouver bon que je lui écrive pour la derniére fois de ma vie. Je suis dans un état où apparemment je ne serai pas longtems sans aller rendre compte à Dieu de toutes mes actions. Je souhaiterois de tout mon cœur que celles qui le regardent, fussent aussi innocentes, que presque toutes celles qui regardent V. M. *Je n'ai rien à me reprocher sur tout ce que j'ai fait quand j'ai commencé à paroître dans le monde, je n'ai rien épargné pour le service de V. M. et j'ai tâché de remplir avec plaisir tous les devoirs auxquels ma naissance et le zèle sincére que j'avois pour la gloire de V. M. m'obligeoient. Il est vrai que dans le milieu de ma vie j'ai eu une conduite que j'ai condamnée le prémier, et que V.* M. *a eu la bonté de me pardonner. J'ai ensuite tâché de réparer ma faute par un attachement inviolable à V.* M. *et mon déplaisir a toûjours été depuis ce tems là de n'avoir pû faire d'assez grandes choses qui méritassent les bontés que Vous avez eues pour moi. J'ai au moins cette satisfaction de n'avoir rien oublié de ce que j'avois de plus cher et de plus précieux pour marquer à V. M. que j'avois pour elle et pour son Etat tous les sentimens que je devois avoir. Après toutes les bontés dont V. M. m'a comblé, oserois-je encore lui demander une grace, laquelle dans l'état où je me vois réduit, me seroit d'une consolation très-sensible: C'est en faveur de M. le Prince de Conti. Il y a un an que je le conduis, et j'ai cette satisfaction de l'avoir mis dans des sentimens tels que V.* M. *le peut souhaiter. Le Pére de la Chaise en sait la verité, il le pourra témoigner à V.* M. *quand il lui plaira. Ce Prince a assurément du mérite, et si je ne lui avois pas reconnu pour V. M. toute la soumission imaginable, et une envie très-sincére de n'avoir point d'autre règle de sa conduite que la volonté de V. M. je ne la prierois pas, comme je fais très-humblement, de vouloir bien lui rendre ce qu'il estime plus que toutes choses du monde, l'honneur de ses bonnes graces. Il y a plus d'un*

 an

en qu'il soûpire et qu'il se regarde en l'état où il est, comme s'il étoit en purgatoire. Je conjure V. M. de l'en vouloir tirer, et de lui accorder un pardon général. Je me flatte peut-être un peu trop; mais que ne peut-on pas espérer du plus grand Roi de la terre, de qui je meurs, comme j'ai vécu, le très-humble, et très-obéissant et très-fidelle serviteur et Sujet.

LOUÏS DE BOURBON.

D'un autre côté plusieurs E'crivains qui ont adressé au Roi des E'pîtres Dedicatoires, n'ont pas fait difficulté d'employer le mot *Vous*. Segrais en dédiant sa Traduction de l'Eneïde le met deux fois dans la même ligne, et pour épargner un grand nombre d'Exemples, l'Académie elle même se sert dix-sept fois du mot *Vous* dans la belle E'pître qu'elle a mise au devant de la nouvelle Edition de son Dictionnaire qu'elle a dedié à Louïs XV.

De la Fin et de la Souscription.

On se donnoit autrefois bien de la peine pour finir avec esprit, et c'est de cette sorte de soins que Mr. Despreaux se raille agréablement, lorsque dans une Lettre qu'il suppose avoir été écrite par Voiture, il lui fait dire: *Car en verité vous ne sauriez croire quelle incommodité c'est que de n'avoir pas tout son Esprit; sur-tout lors qu'on écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon stile est aujourd'hui tout changé, sans cela vous me verriez encore rire comme autrefois avec mon Compére le Brochet, et je ne serois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous disant que je suis*, &c. On s'est debarassé de cette contrainte, et on finit simplement par ces mots *Je suis*, &c.

Il faut prendre garde que la souscription devant être précedée de *Monseigneur*, ou *Monsieur*, ou *Madame*, ou *Mademoiselle* au Vocatif, il est mieux de la mettre au Nominatif. C'est ce qui donne la préference au verbe *être*. Ce n'est pas qu'on ne puisse employer l'Accusatif pour la souscription; car il produit ce même effet, mais

plusieurs

plusieurs le trouvent moins bon que le nominatif. Le Genitif, le Datif et l'Ablatif ne valent rien du tout, et font une équivoque fort choquante; par exemple, *j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très-humble*, &c. Ou bien, *faites moi la grace de me croire, Monsieur, Votre très-humble*, &c. valent beaucoup mieux que: *C'est la résolution de, Monsieur, Votre très-humble* &c. et que: *je vous prie de faire cette grace à, Monsieur, Votre très-humble*, &c. Qui est-ce qui ne voit pas qu'il y a une amphibologie très-vicieuse dans ces derniéres façons de parler.

Il n'est pas nécessaire d'observer ici qu'il est impertinent de finir une Lettre comme certains garçons de Comptoir qui concluent toûjours ainsi, *étant, nous sommes* &c. le ridicule en est trop visible.

On ne met guères, *je suis*, tout simplement sans y ajouter l'une de ces phrases. *Avec le plus profond respect. Avec un profond respect. Avec beaucoup de respect. Avec respect. Avec la plus parfaite soumission. Avec un parfait dévouement. Avec un attachement parfait. Avec passion. Avec estime*, &c. les premiéres expressions sont plus civiles que les derniéres. Aux personnes qui ont le titre de *Majesté*, d'*Altesse*, d'*Eminence*, de *Grandeur*, &c. on dit *je suis de Votre Majesté, de Votre Altesse*, &c. *Le très-humble*, &c.

Le mot *affectionné* ne se dit qu'à un Inferieur, et Furétiere a fait une lourde faute de dire au Roi dans une Epître Dedicatoire qu'il étoit son *très-affectionné serviteur*. Le Pére Bouhours rapporte qu'un grand Ministre d'Espagne, ayant reçu une Lettre d'un Prince de France, qui lui donnoit du *très-affectionné*, déchira la Lettre devant tout le monde et se plaignit hautement de l'incivilité de ce Prince. Il ajoute que le Favori Espagnol fit voir par-là qu'il entendoit le terme françois.

M. de Vaugelas fait une autre Remarque au sujet du mot *parfaitement* ou *infiniment* joints avec *très-humble*.

„C'est une faute que beaucoup de gens font quand „ils finissent une Lettre, de dire par exemple, *je suis parfaitement, Monsieur, votre tres-humble serviteur*; car

„cet adverbe *parfaitement*, ayant la même signification, „et au même degré que *très* qui est la particule et la „marque du superlatif, lequel superlatif exprime la per„fection de la qualité dont il s'agit, il y a le même in„convénient à dire *parfaitement très-humble*, qu'à dire „deux fois de suite *parfaitement*, *parfaitement humble*, „ou bien *très très-humble*, ce qui seroit une chose imper„tinente et ridicule; aussi plusieurs se sont apperçûs, et „corrigés de ce pléonasme, où des meilleurs Esprits de „France étoient tombés sans y penser et sans y faire „réflexion. Qui diroit, *je suis parfaitement votre servi„teur*, diroit fort bien, mais *je suis parfaitement votre „très-humble serviteur*, ne se peut dire qu'en ne sachant „ce que l'on dit, ou du moins, n'y songeant pas. Il en „est de même d'*infiniment* dont on se sert aussi souvent „que de *parfaitement*, et *je suis infiniment votre très„humble serviteur*, est pour la même raison aussi mauvais „que l'autre.

Il faut encore noter que les mots *estime* et *affection*; par exemple, *Je suis avec une parfaite estime*, ou bien *avec une sincère affection*, ne se disent qu'en écrivant à des personnes d'un rang fort inférieur. Le Pére Bouhours, l'un des plus grands Maîtres de notre Langue, nous apprend qu'une Duchesse faisant réponse à une Dame qui s'étoit servie du mot *Estime* en lui écrivant, s'expliqua d'une maniére à lui faire sentir que cette façon de parler est contre le respect. Voici la Lettre même de la Duchesse. *Je me trouve si hûreuse, Madame, qu'une personne d'aussi bon goût que vous êtes, me dise qu'elle m'*estime, *que j'abandonnerois volontiers les intérêts des dignités pour vous l'entendre dire plus d'une fois. Je sens même mon amour propre si fort d'intelligence avec vous, qu'il n'y a plus que l'envie que vous avez de savoir mon sentiment, qui me donne le courage de vous avouer, que si le bon sens est pour vous, l'usage est contre, d'écrire à une personne au-dessus de nous, que nous l'estimons. Il me semble qu'en lui marquant que nous avons des sentimens particuliers pour elle, on peut faire comprendre aisément que l'*estime *s'y trouve renfermée: et j'ai oui dire qu'il y avoit plus de délicatesse à faire plus*

enten-

entendre qu'on ne dit. Mais, Madame, ne vous repentez point de ce qui m'a fait tant de plaisir: l'idée que j'ai de mon peu de mérite m'auroit peut-être empêché de découvrir ce qui m'est si avantageux, si vous l'aviez expliqué avec plus d'obscurité.

Ce que le Pére Bouhours ajoute est fort à remarquer. „Il est certain qu'*Estime* tout seul n'est pas assez civil „ni assez respectueux; mais ce mot accompagné et soû„tenu de quelque autre mot qui le releve, n'a rien de „choquant; sur-tout quand on est un peu en commer„ce avec la personne de qualité à qui on écrit: j'ai pour „vous *un profond respect et toute l'estime possible:* car qui „diroit simplement, j'ai toute l'*estime possible* pour vous, „ne diroit pas assez et ne garderoit pas les bienséances „que la dignité de la personne demande.

„M. de Voiture qui entendoit si bien l'Art de plaire, „et qui n'abusoit pas de la familiarité avec laquelle les „gens de qualité le traitoient, écrit à Mademoiselle de „Rambouillet: quoique nous soyons de parti contraire, „je croi que je puis dire sans crime qu'il n'y a person„ne dans le nôtre que je suive si volontiers que vous, et „que je serai toute ma vie avec toute sorte de respect „et de véritable estime, &c. *Avec toute sorte de respect „et d'estime*, n'eût pas été peut-être si bien qu'*avec tou„te sorte de respect et de véritable estime*.

„Mais ce n'est pas seulement à l'égard des personnes „particulieres de grande qualité qu'on peut user du mot „d'*estime* rectifié; c'est même à l'égard des Princes et „des Têtes Couronnées: et M. le Comte de Bussi qui „ne sait pas moins la Cour que la Langue, dit dans une „Lettre qu'il a écrite au Roi: *Je supplie très-humble„ment Votre Majesté de croire que la justice que je me „suis faite sur les châtimens que j'ai reçûs, m'a laissé tou„te la tendresse, tout le zèle, toute l'estime et toute l'ad„miration dont V. M. est digne.*

„ Ces mots *toute la tendresse, toute l'estime* ne sont „point contre le respect, étant mis avec *tout le zèle et „toute l'admiration.*

„Il dit dans une Lettre qui n'est point adressée à Sa „Majesté: *Je passe le reste de ma vie à rendre grace à*

„*Dieu de mes adversités, à tâcher d'en profiter, et à don-*
„*ner au Roi des marques de l'*estime infinie et de l'ad-
„miration *que j'ai pour Sa Majesté, qui serviront peut-ê-*
„*tre un jour à sa gloire plus que les services que j'aurois*
„*pû lui rendre.*

„*Estime* est relevé par *infinie*, et soutenu par *admira-*
„*tion*. Ces exemples autorisent l'usage d'*estime* à l'égard
„de quelque personne que ce soit.

La Souscription est une des choses les plus faciles à savoir et contre laquelle on péche le plus souvent. En voici en commençant par les plus respectueuses: *Votre très-humble, très-obéïssant et très-soumis serviteur; Votre très-humble et très-obéïssant serviteur; Votre très-humble et obéïssant serviteur; Votre très-humble et très-affectionné serviteur; Votre très-humble et affectionné serviteur; Votre très-affectionné et obligé serviteur; Votre très-humble serviteur; Votre très-obéïssant serviteur; Votre très-affectionné serviteur; Votre bien-humble serviteur; Votre affectionné serviteur; Votre affectionné à vous servir; Votre bon Ami; Tout à vous.*

Quelques-uns ne veulent pas que l'on mette plus de deux *très* en écrivant aux personnes de la premiére qualité; excepté quand on écrit à son Souverain, car ils conviennent qu'alors on doit dire *de Votre Majesté*, *ou de Votre Altesse, le très-humble, très-obéïssant et très-fidelle sujet et serviteur.*

De la Forme extérieure de la Lettre.

La Forme extérieure de la Lettre consiste dans la forme du Papier, dans les Intervales, dans le lieu où l'on date, dans la maniére de plier la Lettre, de la cacheter et de mettre l'Adresse. Je dirai quelque chose sur l'usage qui est établi.

Les Lettres en Placet, les Requêtes, et celles que l'on écrit par devoir, et pour demander une grace à un Prince très-distingué, doivent être in folio, c'est-à-dire sur une feuille de Papier dans toute son étenduë. Comme l'on a pris la coûtume de vendre dans toutes les Villes du Papier doré, il est bon de s'en servir toûjours

pour

pour écrire à ses Supérieurs. Il y a des pays étrangers où les Lettres d'une personne qui est en deuil, ont une bordure noire tout autour, il faut se conformer à l'usage.

Les Espaces de blanc, c'est-à-dire, les Intervales qu'on doit laisser entre le bord supérieur du Papier et le Vocatif, et entre ce même Vocatif et la premiére ligne, sont très-differents selon le degré d'inferiorité ou de superiorité. Plus ils sont grands, plus ils sont respectueux. Il faut observer qu'on commence toûjours la premiére ligne au-dessous du milieu de la page, quand on écrit respectueusement; mais la seconde page commence plus haut, c'est-à-dire, une ligne au-dessous du Vocatif. Dans de certaines Lettres où le Respect ne permet pas de mettre plus de 4. ou 5. lignes dans la premiére page, il feroit ridicule et très-incommode de n'en mettre qu'autant à chacune; mais il faut se ménager de telle sorte qu'il reste assez d'espace à la fin pour que la souscription soit respectueuse; car pour être telle, elle doit être tout au bas du Papier, et avoir un grand espace de blanc auparavant.

La Date de la Lettre se met quelquefois au commencement, quand on écrit à un inférieur; mais avec ses égaux il est mieux de la mettre à la fin; à l'égard des Supérieurs c'est un devoir. Cet usage est fondé sur la raison, car en ouvrant la Lettre on voit d'abord le nom de la personne qui écrit, et le lieu d'où elle écrit; ce qui a sa commodité, sourtout quand il y a plusieurs pages d'écriture.

Toute Lettre écrite à un Supérieur doit être pliée d'une grandeur raisonnable, c'est-à-dire, le quarré de Papier en quatre tout au plus. Il doit toûjours y avoir une enveloppe, et il ne faut jamais s'en dispenser, sous prétexte que cela augmente le port. Ce sont des attentions qu'il faut supposer qu'un Supérieur n'a point.

La maniére de cacheter est aussi une des parties du Cérémonial. C'est manquer de respect que de cacheter avec du pain à cacheter, il faut de la cire d'Espagne. Il y a cependant des cas de necessité où on le préfere; comme lorsque l'on craint que quelqu'un ne

leve le Cachet pour savoir le secret qui est contenu dans la Lettre. Cette maniére de cacheter étant plus sure et moins aisée à falsifier, on s'en sert dans ces occasions plus volontiers que des Cachets en cire d'Espagne que l'on peut plus facilement lever, et imiter par des compositions faites exprès. Mais pour les Lettres de compliment ou de simple respect, il vaut mieux se servir de cire d'Espagne.

On ne doit point cacheter une Lettre respectueuse avec une Antique, il est plus civil de se servir de ses Armes ou même d'un Chifre. Car il y a une espece de vanité à faire parade de ses Armes devant un plus grand Seigneur que soi.

Il me reste encore à parler de l'Adresse ou Souscription de la Lettre. Quand on écrit au Roi de France on met simplement *Au Roi*. Cela doit s'entendre des François, car les Etrangers font mieux de mettre: *A sa Majesté très-Chrétienne*, ou: *Au Roi très-Chrétien*. Aux autres Rois on met *A sa Majesté Catholique; A sa Majesté Britannique*, ou bien, *A sa Majesté le Roi de la Grande Bretagne*; *A sa Majesté le Roi de Pologne*, etc.

Lors qu'un Seigneur a plusieurs titres, on choisit celui qui est le plus considérable en lui, et on obmet les autres, pour ne pas faire une Kyrielle de toutes ses qualités. En Allemagne on les met tout au long; mais l'usage de France veut qu'on n'en mette qu'un ou deux tout au plus.

Aux personnes qui ont le titre d'*Altesse*, d'*Eminence*, d'*Excellence* &c. on met: *A son Altesse*, ou: *A son Altesse Serenissime* (si c'est un Souverain), *Monseigneur le Prince de N.* *A son Eminence Monseigneur le Cardinal de Polignac*, *A son Excellence Monsieur de N.*

Le titre de *Grandeur* ne se met jamais sur l'adresse de la Lettre, on met simplement *A Monseigneur*. Surquoi il faut remarquer qu'après le titre d'*Altesse*, d'*Eminence*, etc. on met *Monseigneur*, ou *Monsieur*, avant le nom de la personne qualifiée. Dans la repetition des mots, *Monseigneur* ou *Monsieur*, la premiére fois

est

eſt au datif et la ſeconde au nominatif. *A Monſeigneur, Monſeigneur l'Evêque de N.*

Au Reverend, le Reverend Pére D. Jean Mabillon. Quelques-uns ſuppriment *le*, et veulent qu'on diſe *Au Reverend, Reverend Pére.*

Quand on écrit aux perſonnes du plus bas rang, comme ſi un Duc faiſoit écrire de ſa part à ſes gens de livrée, non ſeulement on ne met point *Monſieur*, mais encore au lieu du Datif on met *pour* N.

Aux Princes, et aux perſonnes diſtinguées par une très-grande Charge à la Cour, on ne met point le lieu ſur l'Adreſſe. La raiſon eſt que leur Lettre étant envoyée ſous le couvert d'une perſonne qui doit la leur préſenter, le lieu où ils ſont ne ſauroit être ignoré.

On ne doit mettre *franco* ſur une Adreſſe, qu'en cas que l'on écrive à quelque perſonne pauvre que l'on craint d'incommoder en lui faiſant payer le port; ou bien à moins que la Lettre étant deſtinée pour les païs étrangers, il ne faille l'affranchir par les Règlemens du Bureau des Poſtes.

Des Billets.

Les incommodités du Cérémonial, ont mis en uſage une eſpece de Lettres où l'on n'en obſerve preſque point et que nous appellons Billets.

Dans les Lettres écrites en Billet on met la date au haut de la Lettre. On commence enſuite le diſcours à deux doigts au deſſous, et on met le Vocatif, *Monſieur*, dans la premiére ligne. On finit le Billet par quelqu'une de ces phraſes, *Je ſuis, Monſieur, tout à vous: Je ſuis entierement à vous: Je ſuis, Mr. eſſentiellement à vous.* Les derniéres ſont les plus obligeantes.

Les expreſſions de compliment dans un Billet ne tirent point à conſéquence; mais les Dames ne finiſſent point par celles que je viens de dire, elles ſignent ſimplement leur nom à l'égard des égaux. Le Vocatif de la derniére ligne eſt eſſentiellement néceſſaire: mais pour les inférieurs on l'obmet, ſi l'on veut: encoreeſt-il mieux de le mettre. Si pourtant la diſtance étoit trop grande entre celui qui écrit, et celui pour qui eſt le Billet, on ne mettroit, *Monſieur*, ni au commencement, ni a la fin. On

On n'écrit en Billet, ni aux Dames, ni aux Supérieurs, parce qu'il n'a été inventé que pour éviter la Cérémonie, et les jalousies que cause l'opinion de la prééminence; ce qui ne peut être qu'entre des égaux; ou pour debarasser un Supérieur de la crainte qu'il a de s'avilir en faisant trop d'honneur à un inferieur, et de le chagriner, en ne lui en faisant pas assez.

On peut voir par ce qui précede, que c'est une précaution inutile de mettre au haut d'une Lettre, comme font quelques Etrangers, ces deux lettres S. T. qui signifient *Salvo titulo*, c'est-à dire, *Sauf le titre*, lorsqu'ils ne savent pas bien toutes les qualités. Il y a pourtant des Allemands qui trouveroient mauvais qu'on y manquât: mais ce ne sont pas les plus polis, ni ceux qui ont quelque usage du monde.

Il me reste à donner un conseil aux Etrangers; c'est de s'attacher davantage à la pureté du François, et à la politesse du stile, qu'à de certaines formalités qui ne sont pas essentielles en France, comme elles le sont dans leur païs. Ils se perfectionneront dans notre Langue, s'ils étudient soigneusement *l'Art de bien parler François*, dans le Livre que je leur ai recommandé. Ils y pourront joindre ensuite les Livres qui sont cités au commencement du second Volume de cet Auteur.

Voilà à peu près les Observations que je crois les plus essentielles sur l'Art d'écrire des Lettres. Je n'ai garde de prétendre que ce soient des règles infaillibles. Les goûts sont différents, les modes changent, et je ne me flatte pas de posseder cet Art assez à fond pour en donner des préceptes. J'ai seulement rassemblé ce que j'ai pû apprendre par la lecture des bons Auteurs, et par l'habitude de voir les Lettres d'un grand nombre de personnes très-polies.

B. L. M.

Fin des Observations.

PAR-



PARTICULARITE'S DE LA VIE DES AUTEURS FRANÇOIS, QUI ONT E'CRIT DES LETTRES.

ABLANCOURT. Nicolas Perrot, Seigneur d'*Ablancourt*, nâquit à Châlons en Champagne, le 5. d'Avril 1606. Dès son enfance il donna des marques d'un esprit vif et ardent. Il étudia très hûreusement à Sedan; et à treize ans il avoit fait ses Humanités, et sa Philosophie. On l'amena ensuite à Paris où ayant appris le Droit, il fut reçû Avocat, et fréquenta le Barreau. Cependant son Pére vint à mourir; et quelque tems après, il quitta la Robe. On parla alors de le marier; mais comme il changea de Religion, cela rompit le dessein de son mariage, et il ne songea qu'à se faire des connoissances parmi les Gens de Lettres. L'un des premiers qu'il connut, ce fut *Patru*, Avocat au Parlement, avec qui il eut une amitié de frére et qui le porta à faire la Préface du Livre de *l'Honnête femme*, du Pére *du Bosc*, Cordelier. D'Ablancourt s'étant acquis quelque réputation par cette Préface, qui est un petit Chef-d'oeuvre, voyagea en Hollande, et en Angleterre. De ces Païs, lors qu'il eut particuliérement connu Saumaise, et d'autres Illustres, il revint à Paris revoir ce qu'il y avoit de plus beau et de plus savant. Il fit liaison avec *Conrart*, qui l'engagea à traduire *Minutius*

nutius felix, et quatre Oraifons de Ciceron. Après, il fut en 1637. reçû de l'Académie Françoife, avec un applaudiffement général; et il entreprit auffi-tôt la Traduction de *Tacite*. Pour la faire, il fe retira fur fa Terre d'Ablancourt où il demeura jufqu'à la mort; et où il traduifit fes autres Ouvrages. Il ne quittoit ce Lieu, que pour venir à Paris faire imprimer fes Livres, et tâcher de fe guérir d'une gravelle qui l'incommodoit. Les Oeuvres qu'on a de lui, ce font le Difcours mis devant le Livre de l'Honnête femme, les Préfaces et les Epîtres dédicatoires qu'on voit à la tête de fes Livres, un *petit Traité de la Bataille des Romains*, et ces Traductions-ci, *Minutius Felix*; *Quatre Oraifons de Ciceron*, *Tacite*, *La Retraite des Dix Mille*, *Arrian*, *Les Commentaires de Céfar*, *Lucien*, *Thucydide*, et l'Hiftoire Grecque de *Xenophon*, *Les Apophthegmes des Anciens*; *Les Stratagémes de Frontin*, *L'Hiftoire d'Afrique par* Marmol, qu'il laiffa par Teftament à Richelet, fon Ami.

D'Ablancourt écrivoit d'une maniére vive, exacte et reguliére, et pour bien parler de Siége et de Bataille il s'étoit fait inftruire à fond de tous les Termes de Guerre par un fort habile Capitaine: et il s'exprimoit auffi fur ces matiéres fi hûreufement, que Monfieur le Duc d'Enguien, Prince de Condé, admiroit, qu'un homme qui n'avoit jamais porté les armes, parlât avec tant d'agrément de la guerre. Ses Traductions les plus eftimées ce font *Tacite*, *Céfar* et *Lucien*. Celle-ci eft fi belle, que la copie égale l'original.

D'Ablancourt avoit le génie vif, l'imagination féconde, et l'efprit pénétrant, et rempli de toutes les belles connoiffances. Les amis qu'il confulta davantage, ce furent *Conrart* et *Patru*. D'Ablancourt étoit prefque de la riche taille. Il avoit le vifage plein, et le front large, et élevé, les yeux gris, mais vifs. Ses cheveux étoient châtains; mais à fa vieilleffe ils fe trouvérent mêlés.

D'Ablancourt ne travailloit de fuite que deux heures. Après, il fe relâchoit; puis, il retournoit à fon travail. Jamais homme ne danfa mieux en grotefque:

Il

Il avoit l'oreille bonne et juste; il savoit à fond le Grec et le Latin. Il avoit le jugement bon. Il étoit enjoué; ce n'étoit que vivacité, et tout cela avec un tour qui charmoit. Il étoit naturellement prompt, sincére, généreux, indulgent, sobre, modeste, sans avarice, sans envie, et sans venin. Personne ne le vit aussi jamais, qu'il ne l'aimat. (Il mourut le 17. de Novembre de l'année 1664. Voici son Epitaphe par l'excellent des Reaux; et elle est du moins aussi vraye qu'agréable.

L'Illustre d'Ablancourt repose en ce Tombeau.
Son genie à son Siècle a servi de flambeau.
Dans ses fameux E'crits toute la France admire
Des Grecs et des Romains les précieux trésors.
A son trépas on ne peut dire,
Qui perd le plus des vivans, ou des morts.

ARNAUD D'ANDILLY, étoit Seigneur d'*Andilly* et d'une famille noble et illustre. Son Pére qui parut avec éclat dans la Robe, eut trois Fils. Celui-ci fut l'ainé, le second, feu Monsieur l'Evêque d'Angers, si célèbre par sa vertu, et par sa piété, et M. Arnaud Docteur de Sorbonne, fameux par la profondeur de son érudition, et par la solidité de ses Ouvrages. Leur Pére les éleva avec un soin extrême: et comme il destinoit celui-ci au monde, il lui fit apprendre tout ce qui l'y pouvoit faire réussir. Ensuite et lors qu'il le vit à la fleur de son âge, il l'allia dans une Maison considérable. Arnaud d'Andilly s'embarqua, un peu de tems après, à la Cour, et servit vingt ans le Roi et l'Etat. On lui donna pour récompense de ses fidèles services huit mille livres de pension, qui furent réduites à six. Avec cela il se retira à Pomponne, Village à sept ou huit lieues de Paris. Là, détrompé des vanités du monde, il mena une vie véritablement chrêtienne, et composa plusieurs Ouvrages: ce sont *ses Lettres*, *un Poëme sur la Vie de* JESUS-CHRIST, *un Discours sur la réformation de l'Homme intérieur; l'Echelle de Saint Jean Climaque, la Vie du bienhûreux Lopez, celle des*

Péres Hermites, *l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, *les Confessions de Saint Augustin*, *Joseph de l'Histoire des Juifs*, *les Oeuvres de Sainte Thérése*, *et celles de d'Avila*. Arnaud d'Andilly fit ses Lettres, lors qu'il étoit jeune. Elles sont graves, et renferment, presque toutes, quelques pensées chrêtiennes: et en cela on le pourroit, ce semble, accuser d'un peu d'affectation. On diroit qu'il le reconnoît bien, puis qu'il s'en excuse souvent. Son stile est naturel; mais diffus; il n'est pas toûjours pur, ni toûjours exact. La meilleure de ses Traductions est celle de Joseph. Un jour que Richelet l'alla voir à Pomponne, comme il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit en lumiére; la conversation ensuite de quelques discours, tomba sur la maniére dont les Auteurs travailloient. Comme il savoit que Richelet connoissoit particuliérement le célèbre d'Ablancourt, il lui demanda combien de fois cet excellent Homme retouchoit chaque Ouvrage qu'il donnoit au Public? *Six fois*, répondit Richelet. *Et moi*, lui repliqua Monsieur Arnaud, *j'ai refait dix fois l'Histoire de Joseph. J'en ai châtié le stile avec soin, et l'ai beaucoup plus coupé, que celui de mes autres Oeuvres.*

Arnaud d'Andilly avoit la taille belle, le visage agréable, les yeux vifs, et le nez un peu aquilin. Il étoit obligeant, honnête, sincére, et passionné Ami. Il aimoit l'honneur, et avoit l'ame grande et à l'épreuve de tout intérêt.

Dans sa retraite après sept ou huit heures d'étude chaque jour, il se divertissoit à prendre les plaisirs de la campagne; et sur-tout à cultiver ses arbres. Il lui venoit de si beau fruit, qu'il en envoyoit tous les ans à la Reine Anne d'Autriche: et cette Princesse le trouvoit si à son goût, que dans le tems elle demandoit qu'on lui en servît.

Arnaud d'Andilly fut aimé de plusieurs personnes de la prémiére qualité; et principalement du Cardinal de la Valette, qui eut tant d'estime pour une sagesse si éclairée qu'il lui ouvrit son coeur, et le fit confident de ses plus secrétes pensées.

Les

Les Gens de Lettres et de mérite avec qui Monsieur d'Andilly eut de particuliéres liaisons, furent Messieurs *de Saint Cyran*, dont la disgrace le toucha très-vivement, *Godeau*, *Balzac* et *le Maitre* Avocat célèbre au Parlement de Paris.

Arnaud d'Andilly a laissé des enfans qui ont hérité de ses vertus, et de ses lumiéres, et *Messire Simon Arnaud de Pomponne*, si connu dans toutes les Cours des Princes de l'Europe, est un témoin irréprochable de cette vérité.

Arnaud d'Andilly mourut le 27. de Septembre 1674. âgé de quatre-vingt-cinq ans, cinq mois, et fut enterré à Port-Royal des Champs où il rendit l'esprit, pleuré de tous ses amis, et regretté des personnes, qui ont de l'amour pour les Belles Lettres.

BALZAC. Jean Louïs Guez, Seigneur *de Balzac*, naquit à Angoulême en 1594. Il avoit une ardente passion pour les Belles-Lettres; et il les étudia aussi très-hûreusement; car dès qu'il eut achevé ses Humanités Latines, il se donna tout entier à sa Langue.. Il réfléchit sur les Auteurs de son tems, et sur ceux qui étoient plus ancies, et il trouva le secret d'écrire d'un aîr plus juste, et plus délicat, qu'ils n'avoient fait; de sorte qu'il apprit le prémier à faire d'agréables Lettres. Mais d'abord comme le mérite extraordinaire est fort souvent envié, Balzac eut des gens, qui se déclarérent les ennemis de son langage, et de ses moeurs. *Théophile* lui marqua sa haine, par une Lettre à laquelle Balzac ne daigna faire réponse. (†) Le Pére *Goulu*, Religieux Feuillant, se déchaina davantage contre lui; car il composa une sanglante Critique contre ses Ecrits; et cela auroit pû causer quelque chagrin à cet éloquent Homme, si M. *Ogier*, jeune Ecclesiastique, n'eût montré par une Apologie, que le bon Pére avoit tort. Comme cette Piéce est ingénieuse, elle fut favorablement reçûe, et fit une belle réputation à son Auteur.

(†) Cette Lettre qui est très-mordante se trouve dans le prémier Tome de ce Récueil; C'est la sixiéme d'entre les Lettres satiriques.

On reprenoit Balzac d'avoir presque pris tout ce qu'il avoit de bon, et de donner trop dans l'hyperbole, et la métaphore. Il pourroit bien être quelque petite chose de cela; mais toûjours, on ne sauroit nier que Balzac n'ait embelli d'une nouvelle grace les choses qu'il a empruntées, et qu'il n'ait hûreusement poli notre Langue. Il fut, à la faveur de ses Ouvrages, reçû dans l'Académie Françoise: et ceux qui ont fait le plus de bruit, ce sont *ses Lettres, le Prince, l'Aristippe, ses Entretiens, ses Dissertations morales, politiques, et autres*, qui furent imprimées après sa mort en deux volumes *in folio*. Un peu avant que de mourir, il fonda un Prix d'Eloquence. Il consiste en une Médaille de deux cens francs, qu'il supplia Messieurs de l'Académie d'assigner tous les deux ans, et de distribuer le jour de la Saint Louïs à celui qui l'auroit méritée. Les Amis de Balzac furent parmi les gens de Lettres, d'*Ablancourt*, *Conrart*, *Chapelain*, *Ogier*, *Patru*, *Vaugelas*, *Voiture*. Mais la liaison qu'il eut avec ce dernier, fut un peu moins sincére, que celle qu'il avoit avec les autres: et cela, parce que Voiture et lui, étoient rivaux en matiére d'Ouvrages d'esprit. Voiture faisoit scrupule de faire paroître ses Lettres, au même tems que celles de Balzac: et à légard de Balzac, il craignoit pour les siennes, à cause des agrémens de la Prose de Voiture: Celui-ci n'appréhendoit l'éloquence de Balzac que par modestie; car dès que ses Oeuvres parurent, elles diminuérent la passion qu'on avoit pour les Ouvrages de Balzac. En effet, la moitié de la France quitta l'exact et le sérieux Balzac pour ne lire que le badin et enjoué Voiture. Balzac néanmoins a toûjours eu ses partisans qui, à la vérité, ne furent pas en si grand nombre: et l'un de ces honnêtes gens composa cette Epigramme sur le tableau de son illustre Ami.

C'est le portrait de l'Eloquence,
Qui par sa divine puissance,
Sous le nom de Balzac, charme tous les esprits,
Mais pour la mieux connoître, écoute son langage.

Elle

Elle est vivante en ses Ecrits ;
Et n'est que peinte en son image.

Balzac étoit presque toûjours malade. Il avoit la taille assez belle, les cheveux noirs, le visage plein, les yeux vifs et une grosse barbe en pointe avec deux moustaches bien relevées, comme on les portoit de son tems. Il mourut en 1654.

BERGERAC. Cyrano de *Bergerac*, naquit Gentilhomme; et fut élevé pensionnaire chez un Curé de campagne. Au sortir de là, comme son Pére ne se mettoit pas fort en peine de son éducation; il l'envoya à Paris où il vécut sur sa bonne foi jusqu'à vingt ou vingt-deux ans. Il entra alors dans les Gardes; il s'y rendit redoutable par ses duels, et il y fut regardé comme le *Démon de la Bravoure*. Il se battoit presque tous les jours, mais seulement en qualité de second. Ce qui est surprenant, tous ses combats ne l'empêchoient point d'étudier, et dans le Corps de Garde même il composoit. Il fit quelques Campagnes: Il reçût au Siège de Mouson un coup de mousquet: et en 1640. au Siège d'Arras il eut un coup d'épée à la gorge. Il guérit de toutes ses blessures, et après, il quitta les armes pour s'appliquer entiérement à l'étude. Il nous a laissé un *Volume de Lettres*, son *Voyage de la Lune*, et *une Comédie en Prose* qui porte pour Titre: *Le Pédant joué.* (Piéce extravagante; mais où il y a des Saillies fort plaisantes.) Ses Lettres sont d'un caractére qu'on ne doit point imiter: A l'égard de son Voyage de la Lune, on a dit que quand il le fit, il en avoit déja un quartier à la tête. Cyrano avoit lû les anciens Philosophes; et il disoit, que les modernes n'en étoient que les échos. Il bûvoit rarement du vin, et croyoit qu'il s'en faloit garder comme de l'arsenic. Il étoit au reste très-modéré en son manger, et il en bannissoit tous les ragoûts; Il avoit un extrême respect pour le beau sexe: et son bien n'étoit pas moins à ses Amis, qu'à lui. Il en eut aussi beaucoup et de fort considérables, soit dans l'épée, ou dans les Lettres. Il mourut âgé de tren-

te-cinq ans, chez M. Cyrano son Cousin, qui demeuroit à la campagne; et où après une longue maladie, il s'étoit fait porter cinq jours avant que de mourir.

* EDME BOURSAULT, est un des hommes célèbres par leurs Ecrits et qui pourtant n'ont aucune obligation au Collége. Il étoit de Bar-sur-Seine. Il eut étant jeune un demêlé avec Moliére. M. Despréaux le mit alors dans une de ses Satires, d'où il l'ôta ensuite charmé des maniéres nobles de Boursaut et après que celui-ci eut donné au Public divers Ouvrages qui sont fort estimés. Les principaux sont, Un Recueil de Lettres charmantes, et remplies de mille agréables choses. Il n'en a presque fait aucune, qui ne soit embellie de quelque petit Apologue propre au sujet. Le Théatre de Boursault où l'on trouve les *Fables d'Esope*, et *Esope à la Cour*, deux Comédies qui ont été fort applaudies, etc. Il mourut en 1701.

BUSSY, Roger de Rabutin, Comte de *Bussy*, illustre par sa naissance, par son esprit et par son emploi, étoit Mestre de Camp de la Cavalerie-legére: et il servit long-tems avec honneur en cette qualité. Il étoit de l'Académie Françoise: et on l'y reçût en 1665. quelque tems après la mort de l'excellent d'Ablancourt. Les Ouvrages du Comte de Bussy l'ont rendu célèbre, et ceux que nous avons de lui, ce sont *des Lettres*, quelques *Mémoires* et *l'Histoire amoureuse de France*. Ce Livre l'a fait comparer à Petrône, et obligé de lui donner par excellence le nom de *Satiriographe François*. Nous n'avons rien de mieux écrit en notre Langue. Ce petit Roman ne lui fut pas moins funeste, que glorieux. Comme il y est un peu trop libre, et que sa liberté eut le malheur de déplaire au Roi, elle obligea Sa Majesté à le faire mettre dans la Bastille, où il a demeuré assez long-tems; et il n'en est sorti qu'à la sollicitation de ses Amis: mais parce que le Roi ne voulut plus qu'il se presentât devant lui; il se vit con-

traint de se retirer sur ses Terres, où il mourut en 1693. Le Comte de Bussy avoit les yeux grands et doux, le front avancé, le nez un peu aquilin, le visage ouvert, et la physionomie hûreuse, les cheveux blonds et déliés. Il étoit d'une belle taille, et dans l'esprit il avoit de la délicatesse, de la force et de l'enjouement. Il parloit bien, et écrivoit juste et agréablement. il étoit brave sans ostentation, il aimoit les plaisirs; mais il aimoit la gloire plus que tout; et il étoit très-galant auprès des Dames. Il est rare de posséder toutes ces qualités ensemble.

De la Chambre étoit du Mans, et fut Médecin du Roi. Il se rendit célèbre non seulement dans la Médecine, mais encore dans la Philosophie et dans les Belles-Lettres. Il fut de l'Académie Françoise, et de l'Académie des Sciences. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages estimés des Savans. Il mourut en 1669. âgé de 75. ans.

Conrart (Valentin) étoit de Paris et d'une bonne maison bourgeoise. A l'âge de vingt-cinq ans, il s'allia à une honnête famille. Après, il acheta une Charge de Secretaire du Roi; mais il ne s'attacha pas extrêmement à en faire les fonctions, parce qu'il aimoit avec ardeur les Belles-Lettres, et qu'il ne songeoit qu'a s'y rendre illustre. L'Académie Françoise commença de se former chez lui; et dès que le Cardinal de Richelieu l'eut établie, il en fut le Secretaire perpetuel. De tous les honnêtes gens qui ecrivoient alors en vers, ou en prose, il n'y en avoit presque point qui ne lui rendît visite, qui ne le consultât, et qui n'eût de la joie de faire amitié avec lui. Il les obligeoit aussi; mais autant par vanité que par Affection. Il aimoit passionnément la gloire, et il étoit ravi qu'on dît, qu'il connoissoit les personnes de mérite, et qu'il leur rendoit de bons offices. Si dans ce siècle les mignons de la fortune étoient de cette humeur-là, quantité d'honnêtes gens n'iroient pas en poste à l'Hôpital. Les plus fameux Amis de Conrart, furent, d'*Ablan-*

court, *Godeau*, *Balzac*, *Vaugelas*, *Sarazin*, *et Boisrobert*. Conrart étoit civil et poli. Il passoit pour un homme qui savoit extrêmement bien sa Langue; et il avoit de la joie d'avoir cette réputation. Il la méritoit aussi: Car il parloit, et écrivoit poliment; et hormis quelque peu de tems qu'il avoit employé à apprendre l'Italien, il s'étoit seulement applique à étudier le François; à en lire les bons Auteurs, à les consulter, et à faire dans sa Langue diverses piéces. Il a composé des Lettres qui sont estimées de ceux qui les ont lûes; mais elles n'ont pas encore vû le jour, et elles ne le verront peut-être jamais. Les Lettres familiéres que Felibien a fait imprimer de cet illustre mort, en seront en partie la cause. On craint que le Public n'aille juger par-là des autres Ouvrages du célèbre Conrart. Ses Billets à Félibien n'ont jamais été écrits pour être imprimés. Il s'y trouve trop de négligences, qui n'y seroient point, s'il les avoit faits pour être lûs par d'autres que par celui à qui il écrivoit. Ce qu'il y a d'imprimé de Conrart, et qui ne fait point de tort à sa mémoire, ce sont quelques piéces qu'on trouve dans l'Histoire de l'Académie Françoise, et une Balade sur la misére des Gouteux, au nombre desquels il fut presque toute sa vie. Il jouït d'une belle réputation tant qu'il vécut et il la conserve encore. Il mourut en 1677. à Paris, étant de la Religion; et alors il avoit environ soixante et huit ans.

COSTAR (Pierre) nâquit à Paris en 1603. au mois de Février, et eut pour Pére un Marchand Chapelier, qui s'appelloit *Coustard;* et dont il changea le nom en celui de *Costar*, qu'il trouva plus doux, et plus facile à prononcer. Il étudia très-hûreusement; et parce qu'il avoit beaucoup d'esprit, et qu'il étoit né avec une mémoire excellente, durant ses classes, il l'emporta sur tous les jeunes gens de son âge; et après qu'il les eut achevées, il s'appliqua entiérement aux Belles-Lettres; et apprit par cœur tout ce qu'il y avoit presque de plus beau dans les Auteurs Grecs, Latins, et Italiens, tant Poëtes qu'Orateurs. Ensuite il s'adonna tout entier à la

la Theologie, et se fit recevoir Bachelier. Cependant M. l'Evêque de Bayonne qui le connut, et qui fut charmé de son agréable capacité, le prit auprès de lui en qualité d'homme de Lettres. Quelque tems après, on nomma ce Prélat à l'Evêché d'Angers; et il l'y suivit. Il eut la première Prébende, qui vaqua dans l'Eglise Saint Martin, et plusieurs autres Bénéfices comme celui de Prieuré, et d'Archidiaconat. Costar se voyant alors du bien, prit pour l'aider dans ses études le Sieur *Pauquet*, qui le servit très-utilement. Car il lui fit des Recueils de presque tous les Péres de l'Eglise, et des endroits de l'E'criture les plus beaux, qu'il rangea en lieux communs, et qui dans les occasions servirent hûreusement à Costar; à cause que lors qu'il prêchoit, il les mettoit si adroitement en usage, qu'ils le firent passer pour très-docte, et très-eloquent. Costar en effet avoit beaucoup d'éloquence, mais il n'avoit pas moins de bon sens en matiére de critique. Balzac qui n'étoit point persuadé de cela, jaloux que les Lettres de Voiture eussent plus de cours que les siennes, pria le savant *Girac* de faire une Dissertation qui découvrît tant soit peu, les fautes des Ouvrages de Voiture; et détrompat la plûpart des honnêtes gens, des sentimens où ils étoient en faveur de cet agréable Ecrivain. Girac s'en acquita très-bien, et plut si fort à Balzac, qu'il envoya l'Ouvrage de son Ami à Costar, dans la créance qu'il n'y pourroit de sa vie faire une réponse qui contentât les habiles.

Costar ravi de rencontrer une si favorable occasion de se faire glorieusement connoître, fit, avec honneur, la Défense des Oeuvres de Voiture. Elle fut approuvée de tous les Connoisseurs, et même du Cardinal Mazarin qui ordonna à M. Colbert son Intendant d'envoyer à Costar une Lettre de change de cinq cens écus, pour être executée par le Receveur des Tailles du Mans. Cette hûreuse avanture donna tant d'orgueil et de plaisir à Costar, qu'il lui prit envie de faire imprimer ses Entretiens, qu'on regarda comme de véritables Lieux communs. Ensuite il publia un Volume de ses Lettres; et bien qu'elles n'eussent pas un fort grand succès il en donna un autre Tome, qui malgré toute

son espérance, n'eurent pas un plus hûreux destin que les prémiéres: Le stile néanmoins en est aisé, naturel et agréable: Costar s'y explique très-bien. Le défaut qu'il y a, et qui s'y remarque le plus, c'est que leur Auteur paroît quelquefois trop affecté. Scaron, à cet égard, disoit qu'*il aimeroit mieux que Costar se servit de* mangit, *pour* mangea, *et qu'il donnât des soufflets à Ronsard, que d'être toûjours si ajusté*. Quand Costar travailloit à quelque chose, il se mettoit en un coin de sa chambre, où après avoir donné ordre qu'on ne laissât entrer personne, il demeuroit immobile environ une demi-heure, et dans une profonde méditation, il composoit ce qu'il vouloit faire, et puis faisant approcher son Secretaire *Pauquet*, il le lui dictoit.

Costar avoit une grande douceur, et une grande complaisance. Il étoit aussi très-propre, et très-bien fait; ce qui obligea un jour Conrart, de dire que *Costar étoit le Pedant le plus Galant, et le Galant le plus Pédant qu'on pût voir*. Costar étoit très-magnifique; car il tenoit table ouverte, il l'avoit fort bonne; et fort délicate, et prenoit plaisir à traiter agréablement ses Amis. Cette humeur galante, et beaucoup d'autres qualités, le firent aimer de bien des gens, qui le regrettérent après sa mort. Il fut attaqué d'un asthme; et d'une hydropisie, et comme il en pensoit guérir, il fit venir les violons et les Musiciens, et se réjouït avec eux. Mais il ne tarda guéres à retomber plus malade, et il mourut en 1660. à cinquante ans, ou un peu plus. Voici son Epitaphe.

Hic jacet venerabilis Dominus Petrus COSTAR, *Presbyter Parisiis natus; in sacra Theologiae Facultate Baccalaureus: obiit decimâ tertiâ die Maji, anno Salutis 1660.*

CHARLES COTIN étoit de Paris, et d'une famille fort honnête; qui prit plaisir à l'élever: Il se mit, dès qu'il entra dans le monde, à faire des vers: depuis, il les abandonna, et prit le parti de l'Eglise: et comme c'est la coûtume, on l'appella *Monsieur l'Abbé*. Cotin qui avoit de l'esprit, et de l'ambition, crut que s'il

s'il prêchoit, il pourroit se faire connoître à la Cour, et en obtenir quelque grace. Ainsi, il eut le bonheur de monter dans quelques Chaires des meilleures Paroisses de Paris, et d'y annoncer les Verités Evangéliques. Mais enfin comme il vit qu'on étoit toûjours assis au large à ses Sermons, et qu'il se fatiguoit inutilement, il quitta la Prédication, et se remit à rimer. Il commença alors d'écrire des Lettres, et de faire force Epigrammes, et Madrigaux: et il en fit imprimer un Livre qui se vendit. Il composa aussi un Recueil d'Enigmes, et le Cantique en vers. Ces Ouvrages furent estimés, et le firent recevoir de l'Académie Françoise.

Cotin étoit un homme assez bien fait, de médiocre taille, toûjours fort propre, avec une perruque blonde, et bien frisée. Il avoit les yeux vifs, le visage rond, et l'humeur agréable; mais à ce qu'on croit, un peu trop coquette pour un Abbé: Car il fréquentoit sans cesse les femmes. Il n'en aimoit, il est vrai, que l'esprit et la conversation, dans la pensée où il étoit, qu'elles polissoient les moeurs. Ses Amis furent *d'Ablancourt*, *Conrart*, *Chapelain*, *Boileau le Contrôleur*. Et l'on compte parmi ses ennemis *Despreaux*, qui le raille en plusieurs Satires; *Molière* dans les Femmes Savantes l'appelle *Trissotin;* et s'en moque agréablement sous ce nom: *Menage* le piquà aussi; mais Cotin lui répondit par un petit Livre, qui porte pour Titre *la Ménagerie:* et c'est un Recueil de Prose, semé de plusieurs Epigrammes contre Menage. Ce Livre se vendit et eut ses Approbateurs; il trouva même sa place au Cabinet des hommes de Lettres, qui aiment les jolies bagatelles. Cotin mourut à cinquante-cinq ans, ou environ, et fut enterré en 1673. à Saint Merry.

GOMBAULD nâquit près de Brouage en Saintonge. Il fut un des prémiers Membres de l'Académie Françoise. Outre ses Lettres et plusieurs autres E'crits en Prose, il fit plusieurs Poësies entre lesquelles on estime particuliérement ses Epigrammes. Il mourut en 1666.

*Mr. de GUILLERAGUES étoit de Bourdeaux où il avoit été prémier Président de la Cour des Aides. S'étant fait connoître à Mr. le Prince de Conti Gouverneur de Languedoc, il le servit en qualité de Sécretaire de ses commandemens, et quitta la Province. Il eut ensuite l'agrément du Roi pour la Charge de Sécretaire de la Chambre et du Cabinet du Roi, qui le nomma enfin Ambassadeur à Constantinople où il alla en 1674. Il mourut d'Apoplexie quelques années après. Personne n'entendoit mieux que lui la fine raillerie. On lui attribue les Lettres d'une Religieuse Portugaise.

*LE CHEVALIER D'HER **. Ce n'est plus un secret dans la République Savante que les Lettres du Chevalier d'Her **. et les nouveaux Dialogues des Morts sont de la même plume. On y trouve ce tour original qui est particulier à Monsieur de Fontenelle. Leur Auteur l'un des plus savans, et des plus spirituels qu'il y ait en France, est Sécretaire de l'Académie des Sciences dont il continue depuis 1699. de donner l'Histoire. Il est aussi de l'Académie Françoise où il fut reçû en 1691. à la place de Mr. de Villayer Doyen du Conseil d'E'tat. L'Académie des Belles-Lettres le reconnoît aussi pour un de ses plus Illustres Membres, et il y occupe actuellement le rang d'Associé véteran. On a encore de lui des Entretiens sur la Pluralité des Mondes, une Histoire des Oracles, un Volume de Poësies Pastorales et quelques autres Poësies très-délicates. Quant à ses Lettres, elles sont d'un stile riant et plein de fleurs. Je n'en connois guères de plus difficiles à imiter. Tout y est pensée, et délicatesse. (†) On a voulu ôter à Monsieur de Fontenelle la gloire d'avoir fait ce petit Chef d'Oeuvre, dans la 2de partie du 19me Volume de la Bibliotheque Françoise, où il y a une Lettre dans laquelle on prétend qu'un certain Chevalier d'Hermainville en soit l'Auteur; Mais dans la 1re partie du 21me Volume de la même Bibliotheque, on lit une autre Lettre de Monsieur d'Hermainville même où il nie cette chose, et se plaint hautement de la crédu-

crédulité des Journalistes. On trouve cette histoire tout au long dans le Préface que Monsieur de *Steinwehr* a mis à sa tête de la traduction Allemande de ces Lettres.

Des Jardins, (Marie Catherine) nâquit à Alençon, petite Ville, dont son Pére étoit Prévôt. Des qu'elle eut dix-neuf à vingt ans, elle commença de jetter les yeux sur son peu de bien; et se voyant pauvre et avec autant d'esprit que d'ambition, elle vint à Paris, dans le dessein de s'y faire connoître, et de changer sa fortune. Elle ne se trompa point tout-à-fait là-dessus. A la faveur de son génie, elle fit bien-tôt parler d'elle; et l'on chercha à en avoir la connoissance. M. de Ville-Dieu, Gentilhomme bien fait, et assez accommodé, fut l'un des prémiers qui connût Mademoiselle des Jardins. Il l'estima, il l'aima, quoiqu'elle ne fût pas belle, et l'épousa. Mais par malheur quelque tems après, il mourut. La pauvre femme se retira de regret en Religion; mais lors qu'elle y eut un peu soulagé sa douleur, elle en sortit; elle rentra dans le monde, et épousa en secondes nôces M. de la Châte, qu'elle enterra aussi. Touchée de ce nouveau malheur, elle renonça entiérement au mariage, et se résolut de passer le reste de ses jours dans la Galanterie. Elle se mit donc à prêter l'oreille aux fleurettes des Galans: et à leur faire réponse par des Vers, et par des Lettres où il y a un caractére fin et délicat. Elle eut effectivement en tous ses Ouvrages, de nouveaux tours, de nouvelles expressions, et des sentimens d'amour, auxquels l'esprit avoit plus de part que le cœur. L'un de ses Galans composa cette petite Piéce en faveur de cette ingénieuse Dame:

Plus je rélis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes.
Il ne faut que vous mettre en train,
Tout le monde, Iris, vous admire.
Si les Dieux se mêloient d'écrire,

Ils

Ils emprunteroient votre main.
Vous faites des choses si belles,
Si justes et si naturelles,
Que votre stile est sans égal:
Sans cesse je vous étudie:
Qui peut être votre copie,
Passe pour un original.

Cette Epigramme, quoiqu'un peu flateuse, marque bien des vérités, et ne les dit pourtant pas toutes; car outre que Mademoiselle des Jardins avoit un caractére d'esprit excellent, elle avoit une humeur charmante. Elle aimoit à railler finement, et souffroit la raillerie d'une maniére qui lui gagnoit l'estime et le cœur de tout le monde.

MALHERBE étoit un Gentilhomme de Caën, qui s'adonna particuliérement à la Poësie Françoise. Il a fait, outre ses Lettres, des Paraphrases de Pseaumes, des Odes, des Stances, des Sonnets et quelques Epigrammes. L'Ode sur le Voyage du Roi Henri IV. à Sedan, est celle qu'il estimoit le plus. Il avoit un génie merveilleux pour ce genre de Poësie. Monsieur Despreaux fait parfaitement connoître le caractére de ce Poëte, quand il dit (Art Poët. chant I.)

Enfin Malherbe vint, et le prémier en France,
Fit sentir dans les Vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir;
Par ce sage Ecrivain la Langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le Vers sur le Vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses Loix, et ce guide fidele
Aux Auteurs de ce tems sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas: aimez la pureté,
Et de son tour hûreux imitez la clarté.

Il avoit dit auparavant:

Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits.

On

On a encore dit de lui :

C'est de notre Pére Malherbe
Que nous avons appris cet agréable tour,
Qui donne au stile un si beau jour.
Ayant le superbe avantage
D'avoir poli notre Langage,
Ses E'crits se liront toûjours ;
Sa gloire sera sans seconde ;
D'avoir poli par ses discours
Le plus poli Peuple du monde.

On l'a pourtant accusé de trop de sécheresse ; c'est pourquoi le Cavalier Marin disoit, sur ce que ce Poëte crachoit pour le moins six fois en récitant une Stance de quatre Vers, qu'il n'avoit jamais vû d'homme plus humide, ni de Poëte plus sec. On dit qu'il étoit si mauvais récitateur, qu'il gâtoit ses Vers en les prononçant, quelque bons qu'ils fussent. On dit encore qu'il n'avoit point d'oreille pour la Musique, et que jamais il n'a pû faire des Vers sur les airs que les Musiciens lui donnoient. Il préferoit Stace à tous les autres Poëtes Latins. Quelques-uns prétendent qu'il montroit trop de vanité dans ses Ouvrages, comme, par exemple, dans ces Vers qu'il adressa à la Reine Marie de Medicis.

Apollon, à portes ouvertes,
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toûjours vertes,
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas sû de toutes personnes ;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange,
Qui demeure éternellement.

Et encore dans ceux-ci au Roi Louïs XIII.

Mais qu'en de si beaux faits, vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon Roi : c'est le comble du soin,
Que de vous obliger ont eu les Destinées ;

Tous

Tous vous savent louer, mais non également,
Les Ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Il dit encore sur le même ton au Roi dans une Ode.

Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta Victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'Auteur?

De tous les Sonnets qu'il avoit faits, celui-ci lui plaisoit le plus.

Beaux et grands bâtimens d'éternelle structure,
Superbes de matiére, et d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roi, qui soit en l'Univers,
Aux miracles de l'Art fait céder la Nature.
Beau parc, et beaux jardins, qui dans cette clôture
Avez toûjours des fleurs et des ombrages verds,
Non sans quelque démon, qui défend aux Hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture.
Lieux, qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, Fontaines, Canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste:
Ce n'est pas qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais quoique vous ayez, vous n'avez pas Caliste,
Et moi, je ne voi rien, quand je ne la voi pas.

Malherbe mourut en 1628. âgé de 73. ans. Gombaut lui fit cette Epitaphe.

L'Apollon de nos jours, Malherbe, ici répose;
Il a vécu long-tems sans beaucoup de support.
En quel siécle, Passant? Je n'en dis autre chose,
Il est mort pauvre; et moi, je vis comme il est mort.

MAYNARD (François) étoit de Toulouse, et de fort bonne famille. Il vint en sa jeunesse à la Cour, où on le fit Secretaire de la Reine Marguerite: Il y vit Desportes, et Regnier, et eut avec celui-ci une amitié particuliére. Après on le mit avec Monsieur de Noailles, Ambassadeur du Roi à Rome.

Là il eut l'honneur de connoître le Cardinal *Bentivoglio*, et le *Pape Urbain VIII*, et à son rétour d'Italie, il fut reçû de l'Académie Françoise. Il composa ensuite plusieurs petits Poëmes en faveur du Cardinal de Richelieu, qu'il supplia de le favoriser: Néanmoins ce Cardinal n'eut jamais de bonté pour lui, témoin cette ingénieuse Epigramme, où Maynard le sollicite adroitement de lui faire quelque grace.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte:
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.
C'est où je serai des suivans
*De ce bon Monarque * de France,*
Qui fut le Pére des Savans
Dans un siécle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta Vie:
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie.
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde;
Et quels biens j'ai reçû de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

* François prémier.

Le Cardinal de Richelieu mit au bas de cette agréable Pièce, *Rien:* et cela donna à Maynard tant de dégoût pour la Cour, qu'il se rétira chez lui, et fit mettre au dessus de la porte de son Cabinet ces vers:

Las d'espérer, et de me plaindre
Des Grands, des Muses et du Sort,
C'est ici que j'attens la Mort,
Sans la désirer, ni la craindre.

Il mourut le 24 de Decembre 1646. âgé d'environ 64. ans.

ans. Il laissa deux Volumes de ses Ouvrages, l'un de ses Poësies, et l'autre de sa Prose. Ses vers n'ont eu proprement cours, que parmi les gens du métier. Le tour en est admirable en comparaison de celui de sa prose qui n'est qu'un Tome de Lettres d'un stile, à la vérité, aisé et familier; mais au jugement des Connoisseurs assez peu châtié.

M. MAUCROIX nâquit à Noyon. Il vint à Paris, n'ayant que dix-sept à dix-huit ans. Il y étudia en Droit, s'y fit recevoir Avocat; et porta avec honneur la Robe au Palais: mais comme l'amour des Belles-Lettres, pour lesquelles il se sentoit un penchant particulier, l'emportoit sur l'attachement, qu'il avoit aux choses de pratique; il faisoit quelquefois des Epigrammes, des Madrigaux, des Elegies, de petites Odes, et à la faveur de toutes ces Piéces, il charmoit les Connoisseurs. Il auroit apparemment continué à se divertir de cette maniére, si on ne lui eût résigné un Canonicat de l'Eglise de Reims. Cela l'obligea de se mettre dans les saints Ordres, auxquels il se sentoit appellé, et de quitter la Poësie enjouée, pour ne s'appliquer uniquement qu'à son devoir, et dans ses heures de loisir, à quelques Ouvrages solides et sérieux. Ainsi il traduisit les *Philippiques de Demosthene*, des *Dialogues de Platon*, la plus belle *Verrine de Ciceron*, quelques *Homelies* de Saints Péres; *Le Schisme d'Angleterre* par *Sanderus*, *Lactance de la mort des persécuteurs*, *le Rationarium temporum du P. Petau*, et quelques autres Ouvrages. Ses plus fameux Amis étoient d'Ablancourt, Conrart, des Reaux, Tallemant, Patru, la Fontaine: Il vécut en frére avec ce dernier. On lui donne la louange d'avoir été toûjours sincére, toûjours généreux, toûjours obligeant. (Il mourut en 1708. le 9. Avril, âgé de 90. ans.)

LE CHEVALIER DE MERE' étoit de Poitou. Il nâquit avec peu de bien; mais il trouva moyen d'en acquérir. Comme il avoit de l'esprit, qu'il parloit noblement, et savoit à fond sa Langue, Madame la Maréchale de Lesdiguiéres eut pitié de lui, et lui fournit géne-

généreusement de quoi subsister en honnête Gentilhomme. Après la mort de cette Dame, la Maréchale de Clérambaut eût la même bonté pour lui, et donna ordre qu'il ne ressentît rien des rigueurs de la fortune. Il étoit bien fait, et beau parleur. Il croyoit qu'il n'y avoit personne qui fît si galamment une Lettre que lui. Mais cette créance étoit un tant soit peu visionnaire; car il y a des Lettres qui ont au moins un caractére aussi aisé, et aussi naturel, que celui des siennes. Il nous en laissa deux Volumes avec un petit Traité *de la Justesse*. Ce Discours mérite d'être lû, et montre que Meré avoit l'esprit vif et delicat. Mais ces qualités ne sont pas les seules qu'il ait eues. Il étoit brave, et hardi. Il s'étoit battu en duel plusieurs fois: et y avoit été si blessé, qu'il en demeura incommodé le reste de sa vie, Il mourut assez vieux en 1682. estimé, et regretté de plusieurs personnes de mérite.

MONTREUIL (Matthieu) fils d'un Avocat au Parlement nâquit en 1620. à Paris. Son Pére qui s'attachoit à le bien élever, s'appercevant qu'il aimoit l'étude, et la vie tranquile, le destina à l'Eglise, lui fit prendre le petit collet; et dès lors on appella Matthieu de Montreuil, *Monsieur l'Abbé.* Nul état ne lui pouvoit jamais être plus propre; car il étoit naturellement coquet, galant, et bien fait; qualités qu'il faut à un jeune Abbé pour faire *flores* parmi les Belles. Montreuil, qui avoit de l'esprit, et qui se vouloit faire connoître, se mit aussi-tôt à rimer; et il y réüssit. Mais il affecta, ce semble, un peu trop, de mettre ses vers dans les Recueils de Poësie qu'on faisoit alors: et cela fit dire à M. Despreaux, qui, à cet égard, desapprouvoit les maniéres de Montreuil.

On ne voit point mes vers à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un Recueil.

Les Recueils de Poësies de Sercy en semblent effectivement un peu trop pleins. Mais comme les Ouvrages de Montreuil sont jolis, et qu'ils rendent les

Recueils plus agréables, on lui peut pardonner la passion qu'il eut de briller; puisque l'estime qu'il acquit, l'encouragea de donner au Public en 1676. ses Oeuvres toutes entiéres. Elles contiennent ses Lettres, et ses Vers. L'on y voit du brillant, et de l'esprit par-tout. Ses Lettres sont naturelles, et agréables; et ses Poësies ne le sont pas moins. Ses Madrigaux sur-tout l'emportoient alors au dessus de tous ceux de ses Confréres les enfans d'Apollon; car ils sont naifs et délicats, et ils firent aussi passer Montreuil pour Bel-Esprit.

M. l'Evêque de Valence, touché de cette réputation, le voulut avoir auprès de lui, et Montreuil qui alors avoit presque tout mangé son bien, fut ravi de trouver lieu de servir cet illustre Prélat en qualité de Secretaire et d'homme de Lettres. Il s'en acquita avéc honneur; et mourut à Valence environ l'an 1682. regretté de tous ceux qui le connoissoient.

Le Païs (René) étoit de Nantes en Bretagne, où après s'être entiérement appliqué aux affaires qui regardent les Droits du Roi, et avoir fait connoître qu'il les entendoit à fond, on lui donna la Direction génerale des Gabelles de Dauphiné, et de Provence. Le Païs avoit assez bien étudié; et sur-tout sa Langue. Il savoit la Fable, l'Histoire, et les principes généraux de toutes les Sciences. Il avoit l'esprit vif et agréable, et composoit sur le champ fort hûreusemenr, vers ou prose. Il brilloit dans la conversation. Il y disoit de bons mots, et charmoit par les Contes qu'il y faisoit, Il étoit enjoué, railleur, sincére, aimant passionnément l'honneur, et son devoir, et incapable de faire la moindre bassesse pour sa fortune; mais sensible à l'estime des honnêtes Gens. Il ne composa qu'afin de la gagner. Il étoit à la fleur de son âge, lors qu'il donna ses *Amitiés*, *Amours et Amourettes* au public en 1664. et les Libraires de Lion qui les imprimérent les premiers, et qui y trouvérent leur compte, lui dédiérent pour l'en remercier, les Oeuvres de Théophile: et le cajolérent sur ce qu'il en avoit la facilité. Cependant Théophile n'étoit pas son Héros; mais Voiture

re dont il fut appellé *le Singe.* (Il mourut à Paris en 1690. et fut enterré a St. Eustache où Voiture est aussi enterré.) Les Lettres de le Païs ont en effet quelque chose de l'air aisé, et naturel de l'excellent Voiture ; mais elles n'ont pas ce je ne sai quoi de charmant, qui ravit, et qui jusqu'ici n'a encore été bien trouvé, que dans quelques Ouvrages de cet agréable Esprit.

PATIN (Guy) étoit Professeur Royal en Médecine à Paris. Il avoit la taille belle, l'air hardi, le visage plein, l'œil vif, le nez aquilin, et les cheveux courts et frisés. Il eût été plus propre au Barreau, qu'à la Médecine ; car il étoit naturellement éloquent : Il avoit la mémoire hûreuse, et l'esprit vif, pénétrant, et naturellement railleur. Un jour il plaida dans la grand' Chambre contre le Sieur *Renaudot*, qui étoit un peu camus, et Docteur en Médecine de Montpellier, qu'il vouloit pratiquer à Paris, comme s'il eût été aggregé au Corps des Médecins. Patin, après l'avoir emporté sur son adverse partie, l'aborda au sortir de l'audience, et lui dit d'un grand sang froid ; *Monsieur Renaudot! vous avez perdu, et pourtant vous avez gagné, et ainsi tout le monde vous croit hûreux, Hé! comment*, répartit Renaudot : *C'est*, repondit Patin, *que quand vous êtes entré au Palais, vous étiez camus, et vous en sortez à cette heure avec un bon pied de nez.* Patin railloit toûjours de cette force, et d'un sérieux qui emportoit la pièce. Il disoit, lorsqu'il parloit de l'*Apoticaire*, *que c'étoit un animal* (†) *faisant bien ses parties, et gagnant à merveille.* Il n'aimoit pas aussi trop les Chirurgiens : et il assuroit qu'il ne s'y faloit fier, qu'avec beaucoup de précaution ; que *la lancette guérissoit entre les mains d'un habile Homme, mais qu'entre celles d'un maladroit, elle estropioit, et envoyoit en poste à l'autre Monde.* Il étoit aussi contre ceux qui se servoient trop facilement de l'Antimoine : Il avoit fait un gros Livre de ceux que l'Antimoine avoit tués ; et il

(†) Animal bene faciens partes suas, et lucrans mirabiliter.

l'appelloit plaisamment *le Martyrologe de l'Antimoine.* Ses Lettres sont quelquefois remplies de ces sortes de bons mots : er elles ont aussi une certaine facilité, qu'on peut louer sans trop de complaisance. On les trouve libres, naturelles, enjouées, remplies de contes, ou de faits curieux : et ces choses doivent obliger à ne point regarder de si près au langage. Car il n'est pas toûjours selon Vaugelas, ni Patru. Patin étoit consideré des Savans de France, et de plusieurs Etrangers. Il avoit aussi mille bonnes qualités. Car outre qu'il étoit très-habile, il étoit très-honnête homme, véritable, et sincére Ami, ennemi de fourberie, aimant les personnes véritablement savantes, et admirateur des Anciens. Il étoit agréable et charmant en conversation : et plusieurs personnes de la premiére qualité l'aimoient à cause de cela. D'ailleurs, il avoit une des plus belles Bibliothéques de France. Il fut élu Doyen de la Faculté de Médecine en 1652. ensuite Professeur Royal, et il mourut à soixante-dix-ans en 1672.

PATRU (Olivier) nâquit en 1604. à Paris et étoit Fils d'un Procureur de la Cour. Il aima dès son enfance les Lettres, et s'y appliqna avec ardeur. Il étudia hûreusement dans l'Université ; car il en remporta trois ou quatre fois le prix. Ses classes faites, son plus grand soin fut de savoir le Droit. Il l'apprit en peu de tems : et puis dans la pensée de se polir davantage, et d'acquérir de nouvelles connoissances, il voyagea en Italie. Durant son voyage il connut à Turin M. d'Urfé, qui lui découvrit une partie de ses secrets de l'*Astrée*, qu'il venoit de mettre au jour. Tandis que Patru fut hors de France, il acquit parfaitement les Belles-Lettres Italiennes ; et à son retour il se fit passer Avocat. Il fréquenta le Barreau, et cultiva avec bonheur le talent extraordinaire qu'il avoit pour la Langue. Son éloquence faisant alors du bruit, Messieurs de l'Académie, qui venoient d'être établis, le reçurent de leur Corps ; et il les remercia d'un air si agréable, qu'ils ordonnérent que personne à l'avenir ne seroit admis parmi eux ; à moins qu'il ne fît comme Patru, un compli-

pliment à la Compagnie, ce qui s'est depuis pratiqué toûjours. Patru s'attacha particuliérement à savoir la Langue à fond; de sorte que sur la réputation où il étoit de la posséder, Vaugelas le consulta pour ses Remarques, et en reçut des lumiéres qui le satisfirent. Quand à l'exemple du célèbre Patru, on s'amuse plus aux beautés d'une Langue, qu'aux choses solides de sa Profession, on ne fait guère une grande fortune. Celle de Patru ne fut pas aussi fort considérable; et sans quelques-uns de ses Amis qui le secoururent généreusement, il eût eu de très grands chagrins. L'Ami qui l'obligea davantage, ce fut M. *Despreaux*, à qui Patru vendit son bien (a): M. Despreaux le lui paya, et le lui laissa pour que Patru en joüit le reste de sa vie. Ceux qui consultérent le plus Patru, ce furent d'Ablancourt, des Reaux, Tallemant, Maucroix, Despreaux, et Richelet. Quelques années avant sa mort, l'illustre Patru fit imprimer ses Ouvrages. Depuis on en a fait une seconde Edition, qui consiste en dix-sept Plaidoyers, en quelques Harangues, en des Placets, des Eloges, des Lettres, de petites Traductions et en un Traité des Decimes. Tous ces Ouvrages sont très-estimés: ils sont écrits avec éloquence et avec exactitude. Ce que de certaines gens y trouvent à dire, est qu'il y a des endroits qui, à ce qu'ils croyent, manquent quelquefois un peu de force; mais toûjours ils les trouvent très-polis: et pour donner la derniére main à ses chéres Oeuvres, Patru se retira dans le plus beau quartier du Fauxbourg Saint Marceau, en une petite maison assez agréable qui avoit un Jardin, une Basse-cour, et toutes les petites commodités des charmans reduits de la Campagne. Là il vécut en vrai Philosophe Chrétien, et mourut le 16. de Janvier 1681. Doyen de l'Académie Françoise, âgé de 77. ans, et fut enterré en l'Eglise Saint Medard, Paroisse du Fauxbourg qu'il avoit choisi pour passer tranquillement le peu de jours qu'il avoit à vivre. Voici son Epitaphe par le charmant des Reaux.

(a) C'est-à-dire sa Bibliothéque.

Le célèbre Patru sous ce marbre repose,
Toûjours comme un Oracle il s'est vû consulter,
Soit sur les Vers, soit sur la Prose,
Il sut jeunes et vieux au travail exciter:
C'est à lui qu'ils doivent la gloire,
De voir leurs noms gravés au Temple de mémoire.
Tel Esprit qui brille aujourd'hui,
N'eût eu sans ses avis, que lumiéres confuses,
Et l'on n'auroit besoin d'Apollon, ni de Muses,
Si l'on avoit toûjours des hommes comme lui.

PELLETIER (Pierre) étoit de Paris, Fils d'un bon Bourgeois: et comme, dès sa plus tendre jeunesse, il fit connoître qu'il aimoit les Livres, son Pére dans l'espérance d'en faire quelque chose, eut soin de le pousser à l'étude. Il étudia au Collége de Harcour à Paris; mais si-tôt qu'il fut en troisiéme, au lieu de composer des Vers Latins, il n'en faisoit que de François. Ses Régens tâchérent en vain de l'en détourner. Tous les sujets qu'ils lui donnoient pour en composer des Vers Latins, il les rendoit en Vers François. Son Pére averti de cet amour extraordinaire, pria le Professeur de le laisser faire, dans la pensée que cela pourroit un jour réüssir. Pierre Pelletier commença donc dès le Collége à rimailler; ce qu'il fit avec passion toute sa vie: néanmoins parce qu'il aimoit à être connu, et qu'il vit que la rime ne lui donnoit point à cet égard, ce qu'il désiroit ardemment, il s'appliqua à faire des Lettres Françoises, et il en fit imprimer un petit Volume: et c'est ce qui m'a obligé de lui donner place ici: mais comme elles firent peu de bruit, il prit du dégout pour les Ouvrages de Prose: et il se rappliqua entiérement à rimer et sur-tout à faire des Sonnets Panégyriques. C'est, je pense, de ces petits Poëmes de Pelletier que se moque l'agréable M. Despreaux, quand il dit au Roi:

Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connoît qui te peuvent louer.
Oui, je sai qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.

Pelletier, en effet, n'étoit pas un excellent Panégyriste: toutefois il tâchoit de faire rage là-dessus: et il prodiguoit sans différence son pauvre encens à tous ceux qui en vouloient. C'étoit un bon homme, qui mettoit toute sa gloire en cela; car dès qu'il savoit qu'un Auteur faisoit imprimer quelque chose, il l'alloit voir aussi-tôt; et lui portoit un Sonnet en faveur de l'Ouvrage, qui s'imprimoit. Ceux qui ont voulu rire de cette conduite, ont appellé Pelletier, *Portier du Parnasse*. A l'âge d'environ trente ans, il quitta un peu la passion qu'il avoit pour Messieurs les Auteurs; et devint amoureux d'une jeune Demoiselle en faveur de qui il composa tant de bons et de méchans Sonnets, qu'elle se laissa gagner; et lui donna son coeur, et Pelletier l'épousa. Il fut hûreux en cela, parce que cette Fille qui étoit sage, adroite et laborieuse, le fit subsister avec honneur; et l'empêcha d'aller en poste à l'Hôpital. Pelletier subsista donc doucement parmi ses Livres sans aller, comme dit le Satyrique, *crotté jusqu'à l'échine, chercher son pain de cuisine en cuisine.* Pelletier mourut à Paris à cinquante-huit ans; il laissa pour quinze cens francs de Livres; et fut enterré en 1663. en l'Eglise Saint Severin, sa Paroisse.

* RICHELET (Pierre) Parisien, Avocat au Parlement de Paris, s'est rendu célèbre par son Dictionaire de la Langue Françoise, par un Dictionaire de Rimes, par ce Recueil de Lettres choisies de divers Auteurs, et par divers autres Ouvrages. On m'a assuré que l'Histoire d'Abissinie ou d'Ethiopie tirée du grand Ouvrage de M. Ludolphe est de Richelet. Cet Auteur s'étoit fort attaché à la Gramaire Françoise, et ses notes ont d'ordinaire quelque chose de vif et de satirique; comme on peut juger par celles qui sont

dans ce Recueil. Le talent de faire des notes lui étoit venu comme par heritage; puisqu'il étoit petit-neveu de Nicolas Richelet, dont nous avons les Commentaires sur les Poësies de Ronsard. Celui dont il s'agit ici, mourut en 1698.

* SARASIN étoit fils d'un Avocat du Roi, et Trésorier de France à Caën où il nâquit. Nous avons de lui des Ouvrages de Poësie et de Prose très-agreablement et tres-ingénieusement écrits. Il fut dans la suite de sa vie Secretaire des Commandemens de Monsieur le Prince de Conti. Il mourut en 1657. (à Pesenas où il fut enterré sans éclat, comme il convenoit à un domestique disgracié. On dit que ce fut de chagrin, pour s'être mêlé d'une affaire qui lui attira un mauvais traitement de son Maître. (Le Prince peu content du mariage qu'il avoit fait avec Anne Marie Martinozzi Niéce du Cardinal Mazarin, ne put pardonner à Sarazin dé s'être entremis pour l'y porter. Il entra même un jour dans un si grand emportement contre lui, que passant des reproches aux coups, il s'oublia jusqu'à le frapper. Sarazin saisi de ce traitement se mit au lit et ne releva plus.)

SCARRON étoit de Paris et d'une très-ancienne Maison de cette Ville. A l'âge de 27. ans une paralysie le rendit perclus de tous ses membres. Il excella particuliérement dans la Poësie burlesque, comme on le voit dans son Virgile travesti, dans sa Gigantomachie, &c. Sa prose avoit aussi beaucoup de ce caractére. Il mourut en 1660. (J. Wetstein et G. Smith ont donné au Public en 1737. une nouvelle Edition de toutes ses Oeuvres en 10. Volumes, in 12. C'est l'Edition la plus complette et la plus correcte, qui ait encore paru. On a mis à la tête du premier volume une Histoire de Scarron et de ses Ouvrages, et un Discours sur le stile Burlesque en général, et sur celui de Scarron en particulier. Ces deux Pièces qui viennent de bonne main n'avoient jamais été imprimées.)

VO-

VOITURE (Vincent) nâquit au commencement du dernier siècle à Amiens, Capitale de Picardie; mais il fut nourri à Paris et à la Cour, et élevé avec des gens de la premiére qualité. Son Pére étoit Marchand de vin en gros, suivant la Cour: et il disoit de son fils qu'on le lui avoit changé en nourrice, parce qu'il ne bûvoit que de l'eau. L'on railloit souvent Voiture là-dessus. Un jour par hazard étant entré dans un lieu du Palais d'Orléans (*a*) où des Officiers étoient en débauche, l'un lui cria, le verre à la main,

Quoi! Voiture, tu dégénére?
Hors d'ici, maugrebleu de toi,
Tu ne vaudras jamais ton Pére,
Tu ne vends du vin, ni n'en boi. (*b*)

Une autre fois sur ce qu'on croyoit qu'il recherchoit en mariage la fille d'un Pourvoyeur qu'on appelloit *la Prou*, l'on compôsa cette jolie Chanson.

Ah! que ce beau couple d'Amans
Va goûter de contentemens!
Que leurs délices seront grandes!
Ils seront toûjours en festin;
Car si la Prou fournit les viandes;
Voiture fournira le vin.

Une fois Madame Desloges, jouant au jeu des Proverbes avec Voiture, et voulant en rejetter quelqu'un des siens: *Celui-là*, lui dit-elle, *ne vaut rien, percez-nous en, s'il vous plaît, d'un autre.* On attribue à Monsieur de Bassompierre ce bon mot sur Voiture. *C'est dommage qu'il ne soit du métier de son Pére; car aimant les douceurs comme il fait, il ne nous auroit fait boire que de l'hypocras.* On croit aussi que cette raillerie est du même Seigneur: *Le vin qui fait revenir le coeur aux autres, le fait pâmer.* Voiture ne souffroit

(a) Aujourd'hui le Luxembourg.

(b) Pelisson, Histoire de l'Académie.

qu'avec une extrême peine qu'on le raillât sur sa naissance: et c'étoit en lui une véritable foiblesse. Il vaut mieux être honnête Homme de basse origine qu'homme de qualité sans coeur et sans esprit.

Monsieur d'Avaux introduisit Voiture à la Cour, parce qu'ils s'étoient aimés dès le Collége, où ils avoient étudié ensemble à Paris. Monsieur de Chaudebonne le mena à l'Hôtel de Rambouillet. Ensuite Voiture passa à Monsieur le Duc d'Orléans, qui l'envoya pour quelques affaires en Espagne, d'où par pure curiosité Voiture alla en Afrique. Il eut plusieurs pensions; et il seroit mort riche sans la passion qu'il avoit pour le Jeu; car il faisoit des pertes au delà d'un homme de sa condition.

Voiture étoit doux, civil, amoureux, ou du moins il feignoit de l'être, *et il se vantoit d'en avoir conté depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette; et depuis la Couronne jusqu'à la Cale.* Il mourut à cinquante ans ou environ (*a*). Il étoit bien fait, toûjours fort propre, et disoit les choses d'une maniére fine et délicate. Les Ouvrages qu'il nous a laissés, en font de glorieuses preuves. On a de lui des Lettres et des Vers. Sa Prose, qui consiste environ en deux cens Lettres, et en un petit Roman qu'on appelle *Alcidalis*, est plus chatiée, que sa Poësie. Ses Lettres où il badine et où il ne parle point d'Amour, sont presque toutes tournées d'un air admirable et ce sont, en quelque sorte, autant d'Originaux. Il avoit pris dans sa Prose pour modèle la douce et charmante naiveté de Ciceron: et dans ses vers celle de Clement Marot et de Mellin de Saint Gelais; et il a infiniment surpassé ces deux derniers.

(*a*) L'an 1648.

BILLETS



BILLETS AMOUREUX ET GALANS.

Maniére de faire un Billet.

On entre d'abord en matière (1) dans le Billet, et l'on y explique sa pensée d'un air aisé et ingénieux. Le stile en doit être vif et coupé, simple et naturel; mais sans bassesse. On finit le Billet d'une façon naïve, qui ne paroisse point étudiée, et qui, s'il est possible, ait toûjours quelque chose qui pique agréablement le coeur, ou l'esprit, ou tous les deux ensemble.

(1) Entrer d'abord en matière, *gleich zur Sache selbst kommen.*

BILLETS D'UNE AMANTE (a) A SON AMANT. (b)

Coeur demandé pour Etrennes.

PREMIER BILLET.

Si votre cœur est à donner, (1) je vous le demande pour mes étrennes; et de vous je ne saurois recevoir autre chose. S'il est en votre disposition (2), obligez moi de me l'envoyer, ou de me l'apporter: et soyez sûr, que je n'ai rien, je dis rien, que je doive refuser à la récompense d'un présent qui me sera si cher.

BILLET II.

Plainte de ne s'être pas trouvée au logis.

Je fus hier bien marrie de ne m'être pas trouvée au logis lorsque vous y vintes. C'est mal profiter du pré-

(1) *Wenn ihr Herz zu verschenken ist.*

(2) *in ihrer Gewalt.*

(a) C'étoit une Demoiselle de très-bon air, et autant bien faite qu'on le sauroit être. On ne la nomme point parce qu'il n'est pas nécessaire, et l'on ne dit rien de son esprit, parce que ses Billets en marquent assez.

(b) L'Amant étoit feu Monsieur de la Sabliere. Il écrivoit ingénieusement en Vers et en Prose: Il faisoit de si jolis Madrigaux, que M. Conrart lui donna, en qualité de Secretaire des Muses, des Lettres de grand *Madrigalier François.* Cette galanterie répandu dans le Monde Poetique, Barbin qui le fréquentoit et qui est toûjours alerte, a tant fait après la mort de l'agréable Mr de la Sabliere qu'il a eu de ses amis la plûpart de ses Madrigaux. Il les a imprimés dans la pensée d'en faire un grand débit. Neanmoins, comme les Livres ont leur destin, et que le Recueil des Poesies de Mr. de la Sabliere a été imprimé sous une malheureuse étoile, le Public n'a pas répondu à l'atente de Barbin. Cependant il y a dans ce petit Livre, des Madrigaux très-jolis et très-bien tournés. Mais il n'a pas assez de variété, et la variété est l'ame de tout ce qui n'est fait que pour plaire.

prémier témoignage d'amitié que vous m'avez donné; et si vous m'aimez un peu, vous devez m'en savoir mauvais (1) gré. Je meurs d'envie de me disculper auprès de vous; et ce ne sera jamais sitôt que je le souhaite.

BILLET III.

C'est la cajoller que de lui dire qu'elle écrit bien.

Je ne saurois plus écrire depuis que vous m'avez dit, que je faisois assez bien un Billet. Il y a plus d'un quart d'heure, que je songe à celui-ci, et plus (2) je m'efforce de mériter la louange que vous me donnez, plus je découvre que je ne la mérite point. Ce que je vous dis là, est pourtant assez joli: et je continuerois, si je n'avois à vous faire savoir que mon voyage est rompu. (3) Ne m'en ayez aucune obligation. C'est par pure fortune; et je serai assez satisfaite, si vous en avez seulement de la joie. Ecrivez, ou venez.

BILLET IV.

Elle lui mande qu'elle va à la Campagne.

Je ne sai si je dois être fâchée de n'avoir point été ici quand vous y êtes venu. Comme vous êtes d'une humeur insupportable en ce qui me touche, il vaut mieux pour moi, bien que je parte demain, que je ne vous aie pas vû. Il n'importe, votre Billet me tiendra lieu de vous-même; (4) et quoiqu'il ne soit point des plus galans, il ne laisse pas de l'être plus que vous. Souvenez-vous de ce que vous m'y promettez, ou plûtôt de ce que vous m'y donnez: et s'il n'est pas tout à fait dégagé de celle qui le possede peut-être avec moins de justice que moi, achevez cet Ouvrage durant mon absence, et vous assurez, que je sai fort bien donner le prix à toutes choses, et que je ne suis point ingrate.

BIL-

(1) *schlechten Dank wissen.*
(2) plus - - plus, *je mehr - - desto mehr.*
(3) rompu, signifie ici: *Zurückgegangen, eingestellt.*
(4) *wird mir statt ihrer selbst dienen.*

BILLET V.

A sa Rivale.

Elle tâchera de lui enlever son Amant.

C'est pour vous défier, et non pas pour vous écrire, que je vous envoie ce Billet. Qui que vous soyez, je ne saurois vous aimer: et quoique nous ayons un même dessein, il n'y a point de sympathie entre nous. Je suis belle, j'ai de l'esprit, et je suis dangereuse. Encore que notre Juge soit préoccupé en votre faveur, ne vous croyez pas trop, en sûreté. Les moyens de vaincre ne manquent jamais à qui (1) en a le désir et le courage.

BILLET VI.

A sont Amant.

Elle lui écrit qu'elle va à la Campagne.

Je pars demain avec le seul regret de vous quitter. La personne que je vais trouver, ne m'en consolera point: et si j'ai quelque satisfaction dans mon voyage, je la devrai à vos soins et à votre assiduité. Adieu, souvenez-vous de moi, ou ne vous souvenez plus de ce que je vous ai promis.

BILLET VII.

Elle lui mande de ses nouvelles.

Quoique depuis trois semaines je ne vous aie point écrit, ne croyez pas que je vous aie oublié. Et je ne veux pas même m'en justifier. Sachez seulement que je me divertis autant que je le puis sans vous voir. Je suis fort engraissée, et fort embellie. Iris (a) à mon re-

(1) à qui *au lieu de:* à celui (à celle) qui.

(a) C'étoit sa Rivale: Elle avoit un air de beauté particuliére; mais, à ce que dit l'Histoire amoureuse de ce tems-là, elle n'avoit ni tant d'esprit, ni de si beaux yeux, que l'aimable Demoiselle qui a fait ces Billets: et en amour l'esprit et les yeux sont de francs enchanteurs, et les charmes les plus puissans des Belles.

retour n'a qu'à se bien tenir (1). Il n'y aura point d'enchantement à l'épreuve de ce que je vaudrai. Dites-lui que je vous donne encore un mois à l'aimer, et qu'ensuite vous ne l'aimerez plus. Je ne suis pas assez sotte pour croire que vous lui disiez cela; mais je suis assez vaine pour ne point douter que vous ne le fassiez, dès que vous m'aurez vûe. Je me regarde à mon miroir; mais de ma vie je ne me suis trouvée si raisonable (2), ni si bien coëffée. Malheur à tous les Hobereaux (3) qui me verront aujourd'hui.

BILLET VIII.

Elle lui témoigne de l'amour et de la jalousie.

Qu'on a de peine à vivre en un lieu, quand on a l'esprit ailleurs: si je ne dépendois que de moi-même, je serois où vous êtes. J'ai pour vous des momens de mélancolie si avantageux, que vous me faites justice, si vous m'aimez plus que toutes choses. Iris m'importune furieusement, et il me semble qu'on ne sauroit faire des Vers aussi passionnés, que ceux que vous avez faits pour elle, sans avoir une véritable passion. Donnez-moi, je vous prie, quelque éclaircissement là-dessus, ou plûtôt dites-moi, que vous ne l'aimez pas, et dites vrai. Je suis folle de vous écrire ainsi tout ce que je pense. N'en ayez point de vanité (4), et mesurez les avantages que vous en devez prendre, sur l'affection que vous desirez avoir pour moi. Vous êtes honnête homme, et je me flate que vous en userez de la sorte (5). Adieu, ne m'écrivez pas.

BILLET IX.

Elle le prie de lui écrire tendrement.

J'Ai été quelque tems fâchée contre vous, de ce que vous ne m'aviez point écrit: et quoiqu'en cela vous n'ayez

(1) n'a qu'à se bien tenir, *darf nur auf ihrer Hut seyn.*
(2) raisonnable, *ici: artig.*
(3) Hobereaux, *Land-Juncker, Krippen-Reuter.*
(4) *werden sie nicht hochmüthig darüber.*
(5) *daß sie so verfahren werden.*

n'ayez fait que suivre l'ordre que je vous ai donné, il ne faut pas toûjours obéir si ponctuellement. Je pardonne une entreprise hardie quand elle a un succès agréable. Ecrivez-moi par qui vous savez; et puisque de quelque tems je ne vous saurois voir, ne perdez pas une occasion de me donner cette joie. Ne manquez point à remplir vos Lettres de ce tendre et de ce passionné que vous avez pour une autre si fort à commandement (1). Trompez-moi plûtôt que de m'écrire d'une autre façon, ou imaginez-vous que je suis Iris quand vous ferez votre Lettre. Un Marquis de ce Païs a quelque assiduité pour moi (2): mais un homme de votre air et de votre mérite ne doit rien craindre. Le Page et le Postillon sont des animaux qui ne me font point de peur. Je vous dirai tout à mon retour. Adieu, cher Ami, et encore plus cher que vous ne sauriez vous l'imaginer.

BILLET X.

Elle lui demande des nouvelles de ses amours.

Monsieur le Marquis est presque mort de mon absence, et vous êtes le seul qu'elle ne rende point malade. Je serois fort aise de savoir de vous comment vous vous en portez. Mais je ne me fie à personne, et pour plus de sûreté, je me veux bien priver de cette satisfaction; nous allons dans peu de jours à Blois, (a) où nous serons le reste de l'Hiver. Dites à Monsieur - - - à quoi vous passerez votre Car-

(1) que - - commandement, *welches ihnen für eine andere so sehr zu Gebote steht.*

(2) a quelque assiduité pour moi, *hat ein Auge auf mich; oder macht mir seine Aufwartung.*

(a) Ville agréable et polie, Capitale d'un petit Païs qu'on appelle en France, le Blesois: Elle est sur la Loire, et est fameuse par les E'tats qui s'y tinrent en 1576. par la Ligue qu'on y signa contre ceux de la Religion; par la mort de Messieurs de Guise, et par plusieurs autres choses. *Voyez l'Histoire de M. de Thou.*

Carneval et si votre Iris, cette insupportable Iris, est toûjours avec vous comme de coûtume. Adieu, j'ai sans cesse les mêmes sentimens que j'ai eus pour vous, et dans les occasions mon cœur ne vous trahit point. Mes yeux mêmes sont si scrupuleux en votre faveur, que quand vous seriez présent, et que vous m'aimeriez comme vous devez, vous n'auriez aucun sujet de vous plaindre.

BILLET XI.

Elle ne pense qu'à l'aller revoir.

On parle de retourner (*a*) à Paris, et moi je songe à retourner où vous êtes. Vous ne doutez point que je n'appuie ce dessein avec cette adresse que vous n'ignorez pas, et que vous éprouverez un jour aux dépens d'Iris. Elle aura beau s'en prendre aux Astres innocens; (1) pourvû qu'elle ne s'en prenne point aux Astres (*b*) qui en seront coupables; et qu'elle ne me saute pas aux yeux, je ne m'en soucie nullement. Quoi que je vous aye dit, (2) j'appréhende que vous ne m'é-

(1) Elle - - innocens, sie mag immerhin die unschuldigen Sterne anklagen.

(2) Was ich Ihnen auch gesagt haben mag, so = = =

(*a*) Voyez dans ce Recueil les Lettres où l'on assure de son amitié, Lettre premiére, et l'Histoire de Paris ancien et moderne: on y remarque une partie des choses curieuses de cette célèbre Ville.

Elle doit faire notre amour:
Car on trouve en ce beau sejour
Tout ce que la vie a de charmes,

(*b*) Elle appelle agréablement ses yeux *des Astres*, et en cela elle imite les Poëtes galans, qui disent que les yeux de leurs Philis sont des Astres, des Soleils ou des Lumiéres adorables.

Los ojos de Diana son mas hermosos que las estrellas. Voyez la Diane de Monte-Mayor.

Les yeux de Diane sont plus beaux que les Astres

Bramar non deggio
Cosa che turbi il bel lume sereno
A gli occhi cari. Tasso, *Aminta.*

Je ne dois rien souhaiter, qui trouble la clarté de vos aimables yeux.

 J'ai

m'écriviez, non point de peur qu'on ne nous découvre; mais de peur que vous ne me mandiez pas ce que je veux. Ne laissez pourtant point de m'écrire. Fâchez-moi, surtout, le moins que vous pourrez: et faites semblant d'être ce qu'il faudra que vous soyez. Adieu. Je desespére tous les jours Monsieur le Marquis, et je garde toute ma pitié pour les premiéres peines que vous souffrirez en m'aimant.

BILLET XII.

A sa Confidente.

Elle la prie d'assurer Monsieur D. L. S. qu'on l'aime.

Dites à ce grand Garçon, que je me souviens fort bien de lui, et qu'il n'a que faire (1) de m'en solliciter. Assurez-le qu'il n'y a point de jour qu'il ne m'ait obligation, et que je ne fasse quelque chose pour lui. Il y a des malhûreux qui lui en pourroient dire des nouvelles.

BILLET XIII.

L'Amant à sa Maîtresse.

Il l'assure de la continuation de son amour.

La défense que vous m'avez faite jusqu'ici, de vous écrire, est un des grands témoignages d'amitié que vous m'ayez donné: et par-là vous m'avez épargné la hon-

J'ai des plaisirs auxquels rien n'est égal;
Et je vois au fort de mon mal
Les Cieux ouverts dans les yeux que j'adore.
Voiture, *Poësies.*

Quittez le serieux,
Pour un moment jettez un peu les yeux,
Ces beaux Soleils aux mortels adorables,
Sur ces Vers que l'on vous écrit.
Sarasin *Poësies.*

On pourroit encore ici rapporter plusieurs Vers qui disent tous la même chose, mais on ne veut point fatiguer le Lecteur par des lieux communs. Monsieur Ménage réussit mieux en cela qu'homme du monde, et l'on feroit scrupule de lui ravir un honneur dont il jouit depuis si long tems.

(1) Qu'il n'a que faire, daß er nicht nöthig hat.

honte de vous envoyer des Lettres fort au dessous des vôtres : mais puisque vous m'obligez à rompre un silence qui m'étoit avantageux, ce ne sera que pour vous remercier de ces bontés : et vous assurer que je serai toute ma vie dans les sentimens où vous m'avez laissé. Il faudroit que cette Iris imaginaire fût une admirable personne pour vous en faire douter, et votre esprit aussi-bien que votre visage me doivent assez justifier auprès de vous. Croyez, je vous en supplie, ma Chere, ce que je vous dis : et ne songez qu'a revenir au plûtôt. Il m'ennuie cruellement, et je souffre de l'absence tout ce qu'on en peut souffrir.

BILLET XIV.

Réponse de l'Amante.

Elle reproche à son Amant son peu de galanterie.

Vous êtes le plus ridicule et le plus insupportable homme que je connoisse. Quoi! vous vous imaginez que je sois assez stupide pour ne reconnoître point vos façons d'agir? Vous ne méritez pas le moindre bonheur, et voici la derniére fois que je vous écrirai. Rendez tous vos Billets à celle qui vous les a donnés. Je ne m'en retournerai de trois semaines, et si je pouvois faire pis, je le ferois. N'avez vous point de honte de m'avoir envoyé une Lettre si peu galante, et de me traiter comme vous mériteriez qu'on vous traitât. Si vous ne l'avez faite avec Iris, je ne vous le pardonnerai jamais, et il n'y a que cela seul qui puisse un peu vous excuser. Ne manquez point de m'en faire savoir la vérité : ou plûtôt profitez du moyen que je vous donne de vous justifier auprès de moi, et faites que je ne puisse vous haïr avec justice.

BILLET XV.

Elle lui demande une Lettre un peu tendre.

N'est-ce pas une chose qu'on ne peut souffrir? Nous partons de N. - - - sans retourner à Paris, et nous allons voir des lieux, qui, à cause de vous, vont

passer (1) dans mon esprit pour des déserts effroyables. Je suis si mortifiée de cette disgrace, qu'il est impossible de me reconnoître; et si vous ne me mandez quelque chose qui me plaise, j'ai peur de devenir malade. Bien qu'il y ait du hazard à recevoir de vos Lettres, je ne m'en soucie pas. Je souffre tout le mal qui m'en peut arriver. Il n'y a plus de danger à craindre, et il y a beaucoup de joie à espérer. Qu'elles soient longues, sans équivoques, passionnées, dignes enfin d'une personne qui n'est inconsolable que pour l'amour de vous. Adieu. J'apprehende d'être surprise de mon Incommode.

BILLET XVI.

Elle lui écrit de ses nouvelles.

Vous ne m'avez demandé qu'un Billet. Le voici. Mais l'esprit de galanterie se perd, où il n'y a point de Galant. Je ne laisse pas de plaire à mille personnes qui me déplaisent. Un ruisseau qui coule doucement au milieu d'un bois solitaire, a seul de charmes pour moi; et vous êtes mêlé dans les rêveries qui me font passer d'agréables heures. Voilà ma vie, Vous ne me dites rien de la vôtre. Je n'ai point de reproches à vous faire de votre conduite. Ma vangeance est dans votre crime. Elle durera autant que lui, et j'ai sujet d'avoir à votre égard plus de pitié que de haine. Je vous trouve assez malhûreux de vous être mis en état de ne pouvoir plus mériter que je vous aime.

AUTRES BILLETS.
DE DIVERSES PERSONNES.

A Monsieur Voiture.

On l'a promis pour Amant.

Je vous ai promis pour Galant (2) à deux belles Demoiselles de mes amies. Vous ne trouverez pas, je m'as-

(1) Vont passer, werden gehalten werden.

(2) Pour galant, zu einen Liebhaber.

m'assûre, cette entreprise-là trop grande, et je sai que vous dégagerez ma parole si-tôt que vous les aurez vûes.

A MADAME
DE SAINTOT

Il voudroit voir les Belles à qui on l'a promis.

Faites-moi voir, le plûtôt que vous pourrez, ce que j'aime, J'en meurs d'impatience, Madame, et puisque vous m'avez obligé d'aimer, faites aussi que je sois aimé. J'ai pensé toute la nuit aux deux Dames que vous savez. J'écris à l'une d'elles: donnez, je vous supplie, le Billet que vous trouverez sous votre couvert, à celle que vous croyez que j'aime le mieux. En reconnoissance de vos bons offices, vous disposerez toûjours de mes affections, et je n'aimerai jamais personne tant que vous, que quand je serai persuadé que vous le voudrez tout de bon. (1)

Déclaration d'Amour à une Maîtresse inconnue.

Il n'y eut jamais d'inclination si extraordinaire, que celle que j'ai pour vous. Je ne sai du tout, Mademoiselle, qui vous êtes; et je ne vous ai de ma vie entendu nommer. Cependant, je vous aime, et il y a un jour que vous me faites souffrir. Sans avoir vû votre visage, je le trouve beau, et votre esprit me semble agréable, encore que je n'en aye point entendu parler. Vos actions me ravissent, et je m'imagine en vous je ne sai quoi, qui me fait passionnément aimer je ne sai qui. Quelquefois je pense que vous êtes blonde, quelquefois brune: tantôt grande, tantôt petite, avec un nez aquilin, ou avec un nez retroussé. De quelque maniére que je me figure que vous soyez, (2) vous me paroissez très-belle, et sans savoir quelle sorte de beauté vous avez, je jurerois que c'est la plus charmante. Si vous me connoissez aussi peu, et que vous m'aimiez autant, j'en rends graces à l'Amour et aux Etoiles:

 mais

(1) Tout de bon, im Ernst.

(2) De - - soyez, auf was für eine Art ich mir auch ihre Gestalt vorstelle, so - - -

croire, je n'ai donné à chacune de mes Maîtresses que cent Pistoles afin d'avoir leurs bonnes graces; et pour les vôtres, j'irai jusques à deux mille. Faites réflexion là-dessus, je vous en conjure, et songez que l'argent est plus rare que jamais (a).

REPONSE DE LA MAITRESSE.

Je m'étois déja apperçûe par les conversations que j'ai eues avec vous, que vous aviez beaucoup d'esprit; mais je ne savois pas que vous écrivissiez si galamment. Je n'ai rien vû de si joli que votre Billet; je serai ravie d'en recévoir souvent de semblables, et cependant j'aurai bien de la joie de vous entretenir ce soir.

TROIS CAVALIERS à trois Dames du Palais Roïal.

Ils souhaiteroient d'être aimés.

Nous sommes trois, vous êtes trois; jusqu'ici la partie est assez égale. Voici ce qui la rendra inégale; nous vous aimons, et vous ne nous aimez point. Nous ne laissons pas d'espérer. Tout (1) amant espére, et c'est ainsi que nous fondons notre espérance. Pour plaire, il faut être bien faits, nous le sommes: jeunes, nous le sommes: et parceque vous êtes aimables jusques à l'adoration, nous vous aimerons jusques à vous adorer. Tout cela, mes Dames, est quelque chose, mais s'il ne produit rien, nous vous haïrons autant que nous vous aimons. Notre haine est quelque chose aussi, et par une suite de notre sincérité nous vous conseillons de vous faire aimer.

(1) Tout, *ici*: ein jeder.

(a) [Cette Lettre est de Mr. Paget homme assez âgé, de basse naissance, mais fort riche; et la Réponse est de la Comtesse d'Olonne. Voyez *l'Histoire amoureuse des Gaules* du Comte de *Bussi Rabutin*.]

A MADEMOISELLE **

*Le Chevalier d'Her **. lui dit qu'il l'aime.*

Mon devoir m'oblige, Mademoiselle, à vous découvrir une chose qu'il y a long-tems que je vous cache. Je vous aime il y a justement aujourd'hui un mois. Si vous le trouvez mauvais, j'en suis au desespoir. Mais rien n'est plus injuste que de voir une aussi charmante Personne que vous, sans l'aimer. L'amour est le revenu de la beauté; et qui voit la beauté sans amour, lui retient son revenu, d'une maniére qui crie vengeance.

* Ce billet est pris de la sixiéme Lettre du Chevalier d'Her**. que l'on peut voir toute entiére dans son livre.

A MADEMOISELLE **

L'Auteur lui mande qu'il est tout à elle,

Si je vais chez vous cette après-dinée, ce sera plus pour vous voir, que pour voir vos Amies. Quand on vous a vûe, on ne pense plus à rien voir de beau, et l'on ne se soucie point de paroître agréable à d'autres yeux qu'aux vôtres. Cela veut dire que je ferai ma visite dans ma négligence ordinaire. Pour les assauts qu'on livrera à mon cœur, ce sera à vous à les repousser et à garder une place qui vous appartient.

A MADEMOISELLE **

Montreuil lui marque qu'il l'aime.

Vous savez ce que je vous dis hier touchant l'estime, et quelque chose de plus que j'ai pour vous. Je vous supplie très-humblement de le croire par amitié; aussi bien je vous en rendrai tant de temoignages, que je vous le ferai croire par force. Ne m'en laissez point venir à ces extrémités-là, je ne vous en aurois pas la moitié tant d'obligation, et vous rougiriez un jour d'avoir douté d'une chose si véritable.

LET-

LETTRES TENDRES.

REFLEXIONS SUR LES LETTRES TENDRES.

Les Lettres tendres doivent être extrêmement claires et naturelles. On ne parle en amour que pour se faire entendre, et l'on soupçonne de peu de sincérité, tout ce qui n'imite pas ingénieusement la nature. Il faut avec adresse en attraper l'air dans les Ouvrages où le cœur a plus de part que l'esprit, et être persuadé que leurs plus grands défauts, c'est le brillant, l'enjouement, et l'affectation: la tendresse est simple et sincère, et n'aime point ce qui n'a pas ce charmant caractère.

MONSIEUR ** A MADAME **

Le Comte de Bussi.

Déclaration d'Amour.

Je suis au desespoir, Madame, que toutes les déclarations d'amour se ressemblent, et qu'il y ait quelquefois tant de différence dans les sentimens. Je vous aime plus que tout le monde n'a accoûtumé d'aimer; et je ne saurois vous le dire, que comme tout le monde vous le dit. Ne prenez donc pas garde, (1) je vous en conjure, à mes paroles qui sont foibles, et qui peuvent être trompeuses: mais faites réflexion, s'il vous plaît, sur la conduite que je vais avoir (2) pour vous: et si elle vous témoigne, qu'afin de la continuer long-

(1) Ne prenez donc pas garde. Sehen sie also nicht.
(2) Que je vais avoir, welche ich haben (beobachten) werde.

long-tems de même force, il faut être vivement touché, rendez-vous à ses témoignages, et croyez que puisque je vous aime si fort, n'étant point aimé de vous, je vous adorerai, quand vous m'aurez obligé d'avoir de la reconnoissance.

REPONSE DE MADAME *
A MONSIEUR ***.

Elle lui dit qu'elle jugera de son amour par sa conduite.

S'il y a quelque chose qui vous empêche d'être crû, quand vous parlez de votre amour, ce n'est pas qu'il importune, c'est que vous en parlez trop bien. Les grandes passions sont plus confuses. Il me semble que vous écrivez en homme qui a beaucoup d'esprit, qui n'est point amoureux, et qui veut faire accroire (1) qu'il l'est. Et puisqu'il me le semble, à moi qui meurs d'envie que vous disiez vrai, jugez ce qu'il sembleroit à des gens à qui votre passion seroit indifférente. Ils s'imagineroient aussi-tôt que vous voulez rire: mais moi qui ne veux point faire de jugement téméraire, j'accepte le parti que vous m'offrez, et je veux bien juger, par votre conduite, des sentimens que vous aurez pour moi.

MADAME **
A MONSIEUR **

Elle lui marque les inquiétudes où elle est pour lui.

On dit que vous avez été battu; (*a*) c'est peut-être un faux bruit de vos envieux: mais c'est peut-être aussi une vérité. Ah! mon Dieu, dans cette incerti-

(1) Faire accroire, glauben machen.

(*a*) L'amant de l'ingénieuse Dame à qui l'on attribue ce Billet commandoit pour lors les Trouppes en qualité de Général: c'étoit un galant homme; on en diroit bien quelque chose de plus, et même on le nommeroit très-volontiers; mais cela n'est pas permis; et c'est tout dire. [Ce Général est le Duc de Candale, et la Lettre est de la Comtesse d'Olonne. Voyez *l'Histoire amoureuse des Gaules* du Comte de *Bussi Rabutin.*]

titude je vous demande la vie de mon Amant, et je vous abandonne l'Armée; oui, mon Dieu, l'Armée, l'Etat, et tout le monde. Depuis qu'on m'a appris cette nouvelle, j'ai fait par jour vingt visites. J'ai jetté des propos de guerre (1) pour voir si je n'apprendrois rien qui pût me soulager, et l'on m'a assûré partout que vous aviez été battu; mais on ne m'a point parlé de vous en particulier. Je n'oserois demander ce que vous êtes devenu; (2) non que j'appréhende de faire voir que je vous aime. Je suis dans de trop grandes allarmes pour avoir rien à ménager, mais je crains d'apprendre plus que je ne voudrois; c'est l'état où je suis, et où je serai jusqu'au premier ordinaire, si j'ai la force de l'attendre.

MADAME **
A MONSIEUR **

Elle lui témoigne de la jalousie.

Hé quoi! ne me laisserez-vous jamais en répos? Serai-je toûjours dans des craintes de vous perdre, ou par votre mort, ou par votre changement? Tant que la Campagne dure, (a) je suis en de perpétuelles allarmes. Les Ennemis ne tirent pas un coup (3) que je ne m'imagine que ce ne soit à vous. J'apprens ensuite que vous perdez un combat sans savoir ce que vous êtes devenu, et quand après mille inquiétudes mortelles, je sai que ma bonne fortune vous a sauvé, l'on dit que vous êtes en Languedoc, (b) où vous vous

(1) J'ai - - de guerre, ich habe den Krieg aufs Tapet gebracht.
(2) Je - - - devenu, ich mag mich nicht unterstehen zu fragen wo sie hingekommen sind.
(3) Les - - coup, die Feinde thun nicht einen Schus.

(a) Son Amant étoit un homme de qualité et de mérite, qui avoit dans l'Armée une Charge très-considerable. Quand on aura la liberté d'en dire davantage, on se fera un plaisir de contenter les honnêtes gens. [Cette Lettre est encore de la Comtesse d'Olonne qui l'écrivoit au même Duc de Candale.]

(b) Province de France qui est séparée de l'Espagne par les Pyrénées; elle se divise en haut et bas Languedoc: Elle a été appel-

vous consolez de toutes vos disgraces entre les bras de Mademoiselle - - - Si cela est, je suis bien malhûreuse que vous n'ayez pas perdu la vie dans la bataille. Oui, j'aimerois mieux vous voir mort qu'inconstant. J'aurois le plaisir de croire, que si vous aviez vécu, vous m'auriez toûjours aimée; au lieu que je n'ai que la rage dans le cœur, de me voir abandonnée pour une autre, qui ne vous aime pas tant que moi.

MADEMOISELLE S***

A MONSIEUR LE COMTE D**

Elle lui mande qu'il a tort de ne pas croire qu'elle l'aime.

Que vous êtes cruel, mon cher Comte, avec vos reproches! N'avez-vous point d'autre moyen de vous faire dire que je vous aime, qu'en m'accusant de ne vous aimer pas? Regardez, je vous en supplie, mes yeux: tout le monde y voit ma passion; êtes-vous le seul qui ne puissiez découvrir qu'il n'y en a que pour vous? Oui, cher Comte, il n'y a que votre vûe qui me donne de la joie; et que votre absence qui me chagrine. Vous êtes l'unique charme de mon cœur; et toutes mes actions vous en assûrent. Je tâche

ellée de ce nom, comme si l'on disoit *Langue de Got*, à cause que les Gots, qui sont les plus braves Peuples du Nord, l'ont possédée long-tems, et qu'ils y ont laissé plusieurs de leurs mots. D'autres en rapportent une autre origine, que l'on peut voir dans le savant M. Becman, *Historia civilis cap.* 3. On tirera l'étymologie du Languedoc d'où l'on voudra: Ce qu'il y a de plus certain, c'est que les Languedociens, et les Gascons ont de l'esprit et du courage; mais ils sont, pour la plûpart, un peu trop pointilleux et un peu trop délicats sur le point d'honneur. Les principales Villes du Languedoc, sont Toulouse, où il y a un Archevêché et un Parlement, Carcassonne, Alby, Narbonne, Beziers, Montpellier, et Nîmes. *Louis Auguste de Bourbon*, Duc du Maine, Colonel Général des Suisses et Général des Galéres, est Gouverneur de cette Province. [Ce Prince est mort le 14 de Mai 1736. dans la soixante septiéme année de son âge, étant né le 31 Mars 1670. Il avoit épousé le 19 Mars 1692. Louïse Bénédictine de Bourbon, Princesse du Sang, fille de Henri Jules de Bourbon, Prince de Condé, et d'Anne Palatine de Baviere. Il laisse trois enfans de ce Mariage, le Prince de Dombes, le Comte d'Eu et Mademoiselle du Maine.]

che à les démentir, (1) quand je suis avec des personnes indifférentes : mais on ne laisse point de juger par ma conduite, que je vous adore ; et néanmoins, Cruel ! vous en doutez. Hé bien ; je vais mourir pour vous en convaincre.

A MADEMOISELLE DE G**

L'Auteur des sentimens sur les lettres.

MADEMOISELLE,

Je fus hier reçû Duc et Pair, et l'on me flate de n'être pas le plus mal fait, ni le plus mal-honnête homme de la Cour. Cependant vous me dites que vous n'êtes point née pour moi. Si quelqu'un vous méritoit, je n'aurois pas besoin de ma raison pour vous souhaiter à lui. Mon amour se fera toûjours un intérêt particulier de votre bonheur. Mais si tous les hommes sont indignes de vous, pour quel autre êtes-vous née ? Les plus belles femmes me déplaisent dès les premiers jours, ou par le peu de goût que vous me laissez pour elles ; ou par le remords de les avoir regardées. Je suis sans cesse seul à la promenade et aux spectacles, afin de mieux nourrir une passion qui me sera inutile. Par-tout où je ne vous trouve point, ma tristesse, ou mon impatience m'apprennent que c'est vous seule que j'y cherchois. Ainsi réduit à paroître incivil, inquiet, ou solitaire, je me fais haïr de tout le monde, à cause que je ne puis aimer que vous. Ne me plaindriez-vous pas, si je devois mes malheurs à l'indifférence d'une autre ? Et parce qu'ils viennent de vous, est-ce une raison pour n'en être point touchée ? Le plus solide plaisir c'est d'avoir fait des graces au delà de toute reconnoissance. Aussi-tôt que je vous suppose un peu tendre, je cesse de vous regarder simplement comme ce qui est de plus aimable ; et je ne puis retenir ces mots, si vous m'aimiez, je vous adorerois.

A

(1) Dementir, verstellen.

A MADAME **

Le Comte de Bussi lui mande qu'il craint, qu'elle n'ait changé de sentiment pour lui.

Après m'avoir dit, Madame, que vous consentiez que je vous visse, puisqu'il m'étoit impossible de vous voir sans vous assûrer que je vous aime, ou du moins sans vous l'écrire; je devrois me flater que ma Lettre ne sera pas mal reçûe. Cependant je tremble, et l'amour qui n'est jamais sans crainte de déplaire, me fait imaginer que vous avez pu changer de sentiment. Faites-moi, je vous en supplie, la faveur de m'en éclaircir. Si vous saviez avec quelle passion je le souhaite, et avec quels transports je recevrai ce que vous m'écrirez, vous ne me jugeriez point indigne de cette grace.

REPONSE.

Pourquoi seroit-on changée Monsieur? Mais, mon Dieu, (†) que vous êtes pressant! N'êtes-vous pas satisfait de connoître vos forces, sans vouloir encore triompher de la foiblesse d'autrui?

(†) C'est un exemple du mauvais usage que l'on fait de cette exclamation, et dont l'Auteur des observations mises à la tete de ce Recueil parle p. XV.

LET-

LETTRES GALANTES ET AMOUREUSES.

REFLEXIONS SUR LES LETTRES GALANTES ET AMOUREUSES.

Dans les Lettres galantes et amoureuses on s'explique d'un air tendre et brillant. L'esprit y a autant de part que le cœur, et l'on tâche d'une maniére fine et touchante, de persuader à la personne de qui l'on veut se faire aimer, qu'on a une véritable passion pour elle. Une jolie Dame n'est pas là-dessus de fort difficile créance, et pour lui grossir davantage les idées que l'amour propre lui donne de ses charmes, et l'extrême penchant qu'on a pour elle, on la cajolle avec adresse; cela acheve de l'enchanter d'elle-même, et lui inspire de l'estime pour celui qui l'a encensée agréablement. Et s'il est vrai qu'il n'y ait qu'un pas de l'estime à l'amour, la belle y passe avec joie en faveur de son galant panégyriste; et c'est ce que l'on demande. On choisit encore le sujet sur lequel on veut entretenir la Dame qu'on aime; et on lui écrit là-dessus, d'un air enjoué et naturel, quelque chose d'agréable et de flateur. Si elle a du penchant pour nous, les jolies choses qu'on lui dit, et les louanges délicates qu'on lui donne, fortifient son inclination. Tout cela dispose doucement la Belle à nous donner des marques de son amour, et l'on est hûreux quand on peut porter sa Maîtresse à en venir là.

A MADEMOISELLE PAULET.

Voiture lui dit qu'il a de l'amour pour elle.

MADEMOISELLE,

Si je pouvois, vous auriez plus ſouvent de mes nouvelles (1): mais d'ordinaire nous arrivons en des lieux où l'on trouve plus aiſément toute autre choſe que de l'encre et du papier. Et puis il vous faut écrire avec tant te retenue, qu'étourdi comme je ſuis, (2) je ne prens jamais la plume, que je ne tremble de peur d'en trop dire, et que je ne faſſe d'étranges efforts pour m'en empêcher. A cette heure même je meurs de vous entretenir de choſes qu'il eſt plus à propos de taire, et qui peut-être ne vous ſembleroient pas trop bonnes. Car vous m'avez défendu de parler d'amour, et il faut que je vous obéïſſe quelque peine que j'y aie. (3) Je ne puis pourtant, Mademoiſelle, que je ne vous diſe que malgré la paſſion que j'ai pour la guerre, j'en ſens une autre qui eſt plus forte, et je connois que nos premiéres inclinations (*a*) ſont toûjours les Maitreſſes. (4) Nous ne rencontrons rien qui nous réſiſte; nous nous approchons tous les jours du Païs

(1) Vous - - nouvelles, ſo würden ſie öfterer Nachricht von mir bekommen.

(2) Qu'étourdi comme je ſuis, daß, weil ich etwas unbeſonnen bin.

(3) Quelque peine que j'y aie, wie ſchwer es mir auch werden mag.

(4) Sont toûjours les Maîtreſſes, allezeit die Oberhand behalten.

(*a*) Mademoiſelle Paulet, fille de Charles Paulet, Secretaire de la Chambre du Roi, fut l'une des premiéres Maîtreſſes de Voiture, et l'une de celles qui eut le plus de paſſion pour lui. Voiture, de ſon côté, ne fut pas inſenſible pour la Belle, parce qu'elle avoit du bien et du mérite. On l'appelloit *la Lionne*, à cauſe de ſon courage et de ſes cheveux dorés; et il y a pluſieurs petites piéces de Poëſie qui en parlent de la ſorte. *Voyez la Lettre 21. de Voiture, et le Recueil de Poëſies, imprimé chez Sercy.*

Païs (a) des melons, des Figues, des Muſcats: et nous allons combattre dans des lieux, où nous ne cueillerons * point de Palmes, qui ne ſoient mêlées de Fleurs d'Orange et de Grenade. Mais je quitterois volontiers ma part de toutes nos victoires pour avoir l'honneur d'être à vos pieds; et j'eſtimerai toûjours moins le titre de Conquerant, que celui

MADEMOISELLE,

De votre, etc.

* On diroit aujourd'hui *Cueillirons.*

A MADEMOISELLE **

Déclaration d'amour.

Je ſors d'auprès de vous, (1) Mademoiſelle, pour être plus avec vous que je n'y étois. Madame ** m'obſervoit, et je n'oſois vous regarder. Je craignois même, comme elle eſt habile, que cette affectation ne me découvrît. On ſait ſi bien qu'il faut vous regarder quand on eſt auprès de vous, qu'on croit que qui ne vous regarde pas, y entend fineſſe. (2) Si je ne vous vois point à préſent, au moins ne s'apperçoit-on pas que j'aye de l'amour, et j'ai la liberté de ne l'apprendre qu'à vous. Mais que je ſerois hûreux, ſi je pouvois vous le perſuader au point qu'il eſt, et qu'alors vous ſeriez injuſte, ſi vous n'aviez quelque bonté pour moi.

A

(1) Je ſors d'auprès de vous, ich komme aus ihrer Geſellſchaft.

(2) Y entend fineſſe, eine Liſt darunter verberge.

(a) Il déſigne l'Italie, ou l'Eſpagne qui ſont les Païs des Figues, des Pêches, des Oranges, des Raiſins et des Melons. C'eſt de ceux-ci que le Seigneur Berni a dit *Capitolo delle Peſche:*

Oh frutto ſopra ogni altro benedetto!
Buono inanzi, nel mezzo et dietro paſto,
Ma inanzi buono, et di dietro perfetto.

O fruit le meilleur de tous! Bon avant le repas et dans le repas; mais ſur-tout très-excellent après le repas.

A MADAME DE SEVIGNI.

Scaron lui mande qu'il meurt d'impatience de la voir.

MADAME,

Je vis de régime (1) le mieux qu'il m'est possible, et cela pour obéir au commandement que vous m'avez fait, de ne point mourir que vous ne m'ayez vû : mais avec tout mon régime, je me meurs tous les jours d'impatience de vous voir. Si vous aviez mieux mesuré vos forces et les miennes, je ne serois pas en cet état. Vous autres Dames de prodigieux mérite, vous pensez qu'il n'y a qu'à commander. (2) Nous autres malades (a) nous ne disposons point ainsi de notre vie. Contentez-vous, de faire mourir plûtôt qu'ils ne veulent, ceux qui vous voient; et ne songez pas à faire vivre, autant que vous le souhaitez, les personnes qui ne vous voient point. Si là-dessus je ne vous puis obéir, ne vous en prenez qu'à vous-même : (3) vous en êtes la seule cause, et si rien me console, c'est que si je vous avois vûe, j'en serois mort d'une maniére bien plus cruelle. Vous êtes une dangereuse Dame, et les gens qui ne vous regardent pas sobrement, (b) en sont très-ma-

(1) Je vis de régime, ich lebe nach der Diät.
(2) Qu'il n'y a qu'à commander, daß man nur befehlen dürfe.
(3) Ne vous en prenez qu'à vous même, So geben sie sich es nur selbst Schuld.

(a) Scaron s'appelloit *le Malade de la Reine*, c'est à dire, de la Reine Anne d'Autriche, et il disoit qu'en cette qualité, il n'y avoit personne qui la servit mieux que lui.

Scaron par la Grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ni feu, ni lieu,
Mais bien du mal et de la peine,
Prie humblement Sa Majesté - - -

Oeuvres burlesques. t. P.

(b) Cette pensée est galante, elle est dans la bouche, et dans les ouvrages des Amans ingénieux qui ont la peau du cœur tant soit

malades et ne la font guére longue. (1) Je me tiens à la mort que vous me donnez, et je vous le pardonne volontiers. Adieu, Madame, je meurs votre très-humble serviteur, et je prie le Ciel que tous les divertissemens que vous aurez en Bretagne, (a) ne soient pas troublés par les remords d'avoir fait mourir un homme qui ne vous avoit jamais offensée.

Et du moins souvien-toi, Cruelle,
Si je meurs, sans te voir,
Que ce n'est point ma faute.

La Rime n'est pas trop bonne: mais à l'heure de la mort, on songe à bien mourir, plûtot qu'à bien rimer.

(1) Ne la font guére longue, machen es insgemein nicht lange. C'est un idiotisme dans la langue Allemande aussi bien que dans la Françoise; Encore la Phrase suivante: je me tiens à la mort, ich halte mich an dem Tode, est de cette nature.

soit peu effleurée. Un Poëte Espagnol a dit presque la même chose de sa Philis, mais il l'a dit d'une façon un peu plus fine et qui tient plus de l'air de son Païs.

Son los ojos de Jacinta
Basiliscos al reves,
Que matan quantos los miran
Y a los que no pueden ver.

Les yeux de Jacinte sont des basilics, qui tuent ceux qui les regardent.

(a) Province qui a été long-tems possedée par des Ducs, ou des Duchesses et qui n'a été unie à la Couronne de France qu'en 1491. par le Mariage de la Duchesse Anne, avec Charles VIII. Voyez *Gaguin*. On n'a rendu souverainement la Justice en Bretagne qu'en 1553. que Henri II. y établit un Parlement. Voyez Girard, *Livre* 1. *tit.* 61. Il y a neuf ou dix ans que le Roi donna de la maniére la plus obligeante du monde, son agrément à Monseigneur Phelipeaux de Pont - Chartrain pour la Charge de premier Président de ce célèbre Parlement: et jamais dignité n'a été plus hûreusement remplie, soit qu'on regarde la gloire, ou les interets de sa Majésté, ou ceux de toute la Province et des honnêtes gens qui demandent justice

A MADAME LA COMTESSE DE BRIENNE.

Scarron lui écrit qu'il ne sauroit la voir sans l'aimer.

MADAME,

Vous pouvez bien n'avoir de votre vie souffert qu'on vous fît une déclaration d'amour; mais qu'on n'ait osé vous en faire, comme cela n'a pas dépendu de vous, permettez-moi d'en douter, tant que vous ne me commanderez pas absolument de le croire.

Si vous étiez de ces Beautés vulgaires,
Un sévére regard, une noble fierté,
Pourroient vous garantir des discours téméraires
D'un Amant emporté.
Mais peut-on, quand on vous a vûe,
Avec tous les attraits dont vous êtes pourvûe,
N'être pas d'amour embrasé?
Et peut-on, vous aimant, vous cacher qu'on vous aime?
Hélas! je juge par moi-même,
Que lorsque l'Amour est extrême,
Le secret en est mal-aisé.

Avouons de bonne foi, Madame, que nous avons manqué d'ingénuité, l'un et l'autre, dans les premiéres Lettres que nous nous sommes écrites: et que s'il est impossible qu'on n'ait osé vous parler d'amour, charmante comme vous êtes, (1) il ne l'est pas moins qu'ayant du discernement, j'aye pû me réduire à n'être que de vos amis. Si cet aveu a le bonheur de ne vous pas déplaire, vous verrez qu'à la Cour il y aura presse (2) à se fai-

(1) Charmante comme vous êtes, da Sie so reizend sind.
(2) Qu'à la Cour il y aura presse, daß es bey Hofe ein Gedränge darum seyn wird.

faire estropier (a). Il n'importe, je n'en tâcherai pas moins à mériter, par l'impétuosité de ma passion, ce que votre langueur naturelle me permet d'espérer : et cependant qui ne sera pas assez malade pour vous plaire, à son dam.

A MADAME LA COMTESSE DE BRIENNE

Scaron lui témoigne qu'il l'aime

MADAME,

Vous avez eu, comme la Reine (b) de Suède, (c) la

(a) Scaron étoit acablé de maux :

Hopital allant et venant,
Des jambes d'autrui cheminant,
Des siennes n'ayant plus l'usage.

Poësies, Requête à la Reine.

Il dit plaisamment aussi que ce n'est qu'à ses maladies, qu'il doit les bonnes graces de l'aimable Comtesse de Brienne ; et que plusieurs Courtisans, jaloux de ce bonheur, se feront estropier, pour avoir celui de les partager avec lui.

(b) Il parle de Christine, Reine de Suède, Fille du Grand Gustave, qui à l'âge de trente-huit ans, fut tué à la bataille de Lutzen, * en 1632. Elle lui succeda et régna en ** Suède jusques à l'année 1654. qu'elle céda par une grandeur d'ame toute particuliére le Royaume, à Charles Gustave de Baviére-Deux-Ponts, son Cousin-germain, se réservant seulement deux cens mille écus de revenu. Ensuite elle embrassa la Religion Catholique, et se retira à Rome, où elle trouva bon qu'on l'appellat *** Christine-Alexandre, à cause d'Alexandre VII, qui gouvernoit alors l'Eglise. Elle y mourut le 19. d'Avril 1689. en sa soixante et troisiéme année.

(* Ville de la haute-Saxe, Païs d'Allemagne. ** *Loccenius*, Histoire de Suède, dans la Vie de Christine. *** *Ab Alexandro VII. Christina Alexandra appellari gestit.* Becmannus.)

(c) C'est un Royaume situé dans la Scandinavie. Il est composé de plusieurs Provinces remplies de Peuples braves et courageux, qui sortirent autrefois de leurs Païs pour se répandre partout

toute la Terre, (†) et sur cette assûrance on nomme la Suède *Vagina Gentium*.

(†) C'est de quoi Monsieur Cluver et plusieurs autres Historiens Allemands ne conviennent pas, parceou'ils prétendent, que ça été l'Allemagne qui a fourni les peuples qui inonderent autrefois tant de Provinces.

Elle a pour Capitale *Stockholm*, fameuse par son antiquité, sa grandeur, son Port de Mer, son Sénat, et par une quantité de Seigneurs et de Gentilshommes, qui l'ont choisie pour leur demeure. Stockholm est commode à cause de sa situation et de toutes les choses qu'on y trouve pour les nécessités et les plaisirs de la vie. Charles XI. regne en Suède: il est Fils de Charles-Gustave: il tient sa Cour à Stockholm; ce qui rend cette Ville très-considérable. Ce Prince a quarante-trois ans. Il a le visage beau, les cheveux bruns, l'air noble et fier, le cœur grand et une conduite qui le fait adorer de ses Sujets sur lesquels il régne absolument. Il y a environ 17. ans qu'il gagna lui-même à la tête de son Armée trois Batailles sur les Danois (La bataille de Helmstad, de Lunden et de Landscron.) Ensuite la Paix s'étant faite, il épousa en 1680. Ulrique Eleonor-Sabine Fille de Frederic III. Roi de Dannemarck. C'est une Princesse d'un rare mérite. Charles XI. en a eu sept enfans, dont il ne reste que le Prince Charles, né en 1682. et deux Princesses, Hedvvige Sophie, et Ulrique Eleonore. Il y a plusieurs Medailles du Roi et de la Reine de Suède, qu'on peut voir entre les mains de Messieurs Vaillant et Morel, Antiquaires de Louis XIV. Charles XI. a pour devise DOMINUS PROTECTOR MEUS, et pour Armes trois Couronnes, un faisceau de Fléches et deux Lions, qui sont les suppports de ces Couronnes. [Presentement (*en* 1736.) Frederic Landgrave de Hesse-Cassel, est Roi de Suède. Il est né le 28. Avril 1676. et épousa le 4. Avril 1715. Ulrique Eleonore née le 23. Janvier 1688. fille de Charles XI. et Sœur du Roi Charles XII. après la mort duquel elle parvint à la Couronne au mois de Decembre 1718. Mais elle renonça à la souveraineté. Frederic son époux fut ussi declaré Roi le 4. Avril 1720.] (†) Le Prince qui regne maintenant en Suède est *Adolphe Frederic*, issu de la Maison Ducale de Holstein. Il naquit le 14. Mai 1710. et devint 1727. Evêque de Lubec. L'an 1743. les l'Etats de Suède le delarerent du vivant du Roi Frederic leur Princ Successeur. Il parvint à la Couronne 1751. Son Epouse est Louise Ulricque Fille du feu Roi de Prusse Frederic Guillaume. Elle est née le 24 Juillet 1720. Les hautes vertus de ce Monarque sont au dessus de tout ce qu'on en pourroit dire.

La Suède est recommandable par ses Mines de cuivre de fer, et même d'argent. Les Historiens de ce Royaume sont *Loccenius*, *Olaus Verelius*, *Scheffer et Rudbeck*; Professeurs dans l'Université d'Upsal. De ces Historiens il n'y a que Scheffer qui soit traduit en François. (On a outre cela un excellent Abregé de l'Histoire de Suède par Pufendorf dans son Introduction sans parler de la grande Histoire du même Auteur.) (1)

curiosité de me voir; (a) vous devriez comme elle, me permettre d'être amoureux de vous (b) et vous faire honneur d'une chose qui ne dépend plus de votre consentement. Si vous croyez que je vous demande ce que vous ne devez pas m'accorder, ou que j'entreprens trop, je veux bien me réduire à n'être que de vos amis, et à vous cacher ce que je vous serai davantage. Vous pouvez vous imaginer après cette déclaration, que je ne voudrois pas vous tromper pour quelque chose que ce fût. (1) Dans cette pensée je m'en vais vous apprendre (2) les bonnes et les mauvaises qualités de celui qui se donne à vous. Le corps en est si irrégulier, qu'on défend aux femmes grosses de le voir. Mais c'est la meilleure ame du monde; et sur ce chapitre il ne se troqueroit avec personne, si ce n'étoit avec vous. Quand il aime, c'est avec tant de violence, qu'il en a honte quelquefois; et puis qu'il vous faut tout dire, quoiqu'il soit très-ponctuel dans les devoirs de l'amitié, il ne l'est pas trop à écrire à ses amis. En récompense, il en dit du bien par-tout, et souvent jusqu'à fatiguer: et lorsqu'il est obligé à prendre le parti des gens qu'il aime, un Lion et lui c'est la même chose. Si vous me voulez tel que je me viens de représenter, je me donne à vous corps et ame. (3) En

(1) Pour quelque chose que ce fût, um was es auch wäre.

(2) Je m'en vais vous apprendre, will ich ihnen berichten.

(3) Corps et ame, mit Leib und Seele.

(a) Christine, après son entrée à Paris, eut envie de voir les Personnes dont les Ouvrages faisoient le plus de bruit, et elle fit cet honneur à Monsieur Scaron, de qui tout le monde parloit.

(b) Scaron dans l'une de ses Lettres, loue la Reine Christine, des charmes qu'elle a, et lui dit qu'il est impossible de la voir sans l'aimer. Il n'en usa de la sorte, que parceque cette incomparable Princesse le lui permit, et qu'elle étoit bien aise de voir comme un Bel-esprit se serviroit en galant-Homme de cette liberté.

En attendant que vous vous déclariez sur mon bon ou mauvais destin, je suis et je serai,

De votre Langueur naturelle, MADAME,
L'homme du monde le plus charmé,
Scaron.

A MADAME **

Le Chevalier de Meré lui dit qu'il ne sauroit se défendre de l'aimer.

J'ai fait tout ce que j'ai pû, Madame, pour vous oublier, et je n'ai jamais rien entrepris de plus difficile, ni qui m'ait si mal réussi. Ce qui me passe d'aimable par l'imagination, me rappelle dans l'esprit vos maniéres; elles sont honnêtes et engageantes. Je suis malade, et quelques mots que vous me faites l'honneur de m'écrire, s'ils ne m'ont pas rendu toute ma santé, ils m'obligent au moins à souhaiter de ne pas mourir. Un homme qui auroit assez de modération pour ne vous aimer que de la sorte que vous le desirez, seroit hûreux auprès de vous. Il pourroit admirer une très-agréable et très-généreuse Dame, et joüir tranquillement de son amitié. Mais il est difficile de s'en tenir là, (1) quand on a le goût de ce qui plaît. Il y a dans votre personne et dans vos moindres actions, des graces qui enchantent. J'en suis charmé; et elles me font être votre très-humble serviteur, avec plus de passion, que qui que ce soit.

A MADEMOISELLE **

Costar lui mande qu'il ne peut s'empêcher de l'aimer.

Rendez-moi ma parole, je vous en conjure, Mademoiselle, je vous allai promettre l'autre jour (2) bien étourdiment, que je n'aurois pour vous qu'une de ces amitiés sages, qui n'altérent point le repos; mais je ne saurois faire ce que je vous dis; et j'avois mal mesuré vos forces et les miennes. Quelques efforts que j'aie faits, il ne m'a pas été possible de me défendre

(1) De s'en tenir là, es dabey bewenden zu lassen.
(2) Je vous allai promettre l'autre jour, ich versprach ihnen dieser Tagen.

dre des troubles qui accompagnent les grandes affections. Il y a trois jours que je me combats là-dessus, et tout cela n'a servi qu'à me rendre plus abbatu. Pardonnez moi, si je ne vous tiens point la promesse que je vous ai faite. Vous me trouverez véritable en toute autre chose: et cependant souffrez que je vous dise, que si je vous trompe aujourd'hui, vous m'avez trompé, la première; et qu'encore que vous m'ayez paru l'une des plus charmantes personnes qui vivent, je n'aurois jamais pensé que vous eussiez été si redoutable à une âme comme la mienne, si peu née à la servitude, et si rebelle naturellement.

A MADAME **

Costar écrit qu'il est charmé de l'avoir vûe, et de l'avoir entendu parler.

J'ai l'esprit et le cœur pleins des merveilles d'hier, et de long-tems il n'y aura place pour autre chose. On ne sauroit les remplir de rien de plus beau, ni de plus charmant; et afin de vous bien exprimer les plaisirs que j'eus à vous voir, et à vous entendre, c'est de vous protester, qu'il n'y a au monde que vous, qui m'en puissiez donner de plus grands, s'il vous plaisoit, c'est à dire, si je vous plaisois assez pour cela. Vous seriez adorable, si vous étiez un peu plus sensible. C'est là votre seul defaut, et il n'y en a point dont il ne soit plus aisé de vous corriger. Je suis pourtant résolu de ne me pas rebuter, et d'employer à ce dessein le reste de mes jours, avec ce seul regret de n'y avoir pas donné les plus beaux. (a)

(a) Costar, à la fleur de la jeunesse, où le sang bouillonne dans les veines, ne faisoit la Cour qu'aux Muses; il ne commença de sacrifier aux Graces et à l'Amour, que quand son sang commençoit de se refroidir. Alors pour tâcher de réparer le tort que lui faisoient les années, il étoit toûjours très-propre, poudré et frisé comme un jeune homme, qui fait de son ajustement son plaisir.

Une Dame qui ne l'aimoit pas, et qui d'ailleurs avoit trouvé peu de goût dans la lecture de ses Entretiens, à cause du Grec et du

A UNE INCONNUE, qui lui avoit écrit.

Déclaration d'amour,

MADAME, OU MADEMOISELLE,

Votre Lettre est si galante, que je brûle de savoir qui vous êtes. Cependant, il me semble que pour mon repos, il vaudroit mieux que nous demeurassions vous et moi, comme nous sommes. Il n'y a point de jeu avec les personnes qui se font tant aimer, avant que de se faire connoître: qui sont des *surpreneuses de cœurs*, (1) et qui les obligent de se rendre à discrétion. Je n'ai rien vû de vous, que quelques rayons de votre esprit dans ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et ils allument en moi des désirs qui me troublent. Que seroit-ce, si j'avois eu le bonheur de voir ce même esprit briller dans vos yeux, et jetter de là feux et flammes. L'Amour est un Dieu qu'il est très-dangereux de tenter, et il le faut combattre en Cravate (a) plûtôt en lâchant le pied, qu'en lui résistant. Mais helas! ces belles moralités sont hors de saison. (2) Je suis tombé dans l'embuscade que vous

du Latin dont ils sont pleins, dit un jour en le voyant ajusté de la sorte, *que c'étoit le Galant le plus pédant, et le Pédant le plus galant qui fût au monde.* Cette Dame avoit plus d'esprit que de raison; chose assez ordinaire au beau sexe. Elle me pardonnera, si je lui dis qu'il vaut mieux qu'un homme de Lettres soit habillé en galant homme, que d'être comme le savant Varillas, le sec du Perier et le melancolique Cassagne, qui sont faits en véritables Crieurs d'Edits.

(1) Qui sont des surpreneuses de cœurs, welche die Herzen unvermuthet überfallen. Le mot de *surpreneuses* n'est point du bel usage, et l'Auteur ne s'en est servi qu'en badinant.

(2) Hors de saison, zu ungelegner Zeit.

(a) Le mot de *Cravate* vient de l'Allemand, et signifie autant que si l'on disoit un fier et hardi Cavalier de Croatie, Païs qui appartient à l'Autriche, et qui est proche de la Carniole, de l'Esclavonie, et de la Dalmatie. Les Cravates sont des Cavaliers au service de l'Empereur: ils combattent avec tant de courage, que quand même ils sont obligés de lâcher le pied, et qu'ils

vous m'avez dressée, et je me sens piqué en la plus tendre partie de mon ame. Si cette déclaration vous choque, prenez-vous-en à vous-même. On est sujette à faire de mauvaises rencontres, quand on va deguisée. Je ne vous connois point, et je ne serai pas marri de vous obliger à me dire des grosses dents (a) je vous apprendrai bien à qui vous parlez. C'est tout ce que je vous demande. Découvrez moi cette Divinité à qui j'adresse mes voeux, devant qui je brûle mon encens, et qui prend plaisir, comme elle dit, à pêcher les cœurs en eau trouble. (1) L'amour est aveugle, mais il n'en est point (2) qui le soit tant que le mien. Donnez-lui de bons yeux, et je vous engage ma foi, que cessant d'être aveugle, il commencera d'être muet au cas que la liberté que je prens de vous entretenir, ne vous soit pas agréable. Je suis,

MADAME, OU MADEMOISELLE,

Votre très, etc.

A MADAME **

Costar lui mande qu'il va rompre, si elle continue à la maltraiter.

MADAME,

Comme votre très-humble serviteur, mon devoir veut

qu'ils se retirent, ils ne laissent pas de résister avec cœur à l'Ennemi et de faire une glorieuse retraite. C'est de la manière de ces Cavaliers, qu'est venu le Proverbe François, *combattre en Cravate*, c'est-à-dire faire tête à son ennemi en s'éloignant de lui. (On devroit dire *Quate.*)

(1) Pêcher en eau trouble, *signifie*: profiter des desordres où les choses se trouvent; en Allemand: im trüben Wasser fischen.

(2) Il n'en est point, *au lieu de*: il n'y en a point.

(a) *Parler des grosses dents*, c'est parler en colere, et *pêcher en eau trouble* signifie ici, prendre dans la foule, et sans que l'on soit découvert. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiere. Le Dictionnaire Burlesque que je ferai peut-être bien tôt imprimer, mettra le tout dans son jour. (Ce Dictionnaire n'a point paru; mais un autre Auteur en a fait un.) (†) C'est Msr. Philibert Ioseph le Roux qui l'a fait imprimer sous le Titre: *Dictionnaire* Comique, Satyrique Critique, Bourlesque, Libre et Proverbial, à Lion (*nouv. edit.*) 1735. en grand 8.

veut que je vous avertisse que mon cœur se va mutiner; et que si vous ne m'aidez, je ne puis l'obliger de vous conserver la fidélité qu'il vous a jurée. Il m'a empêché, toute la nuit, de fermer l'œil; et il n'a cessé de me représenter les cruelles paroles que vous me dites hier, et qui le percérent de part en part. (1) Il menace de rompre ses chaînes, si vous continuez à le maltraiter. Il se plaint que depuis quinze jours, vous le faites languir dans une tristesse mortelle; lui qui d'ordinaire ne se nourrit que de joye et de plaisir. Il dit qu'à chaque moment, vous retranchez de ses espérances, quelque modestes quelles soient, et que vous abusez du pouvoir absolu qu'il vous a donné sur lui. Enfin, Madame, il m'a puissamment sollicité de finir ma misére par un généreux dépit, et de chercher ailleurs le repos que je ne trouve pas à votre service. Je ne le croirai point; mais en récompense, croyez-moi; un si brave cœur mériteroit plus de bonté, qu'il ne vous plait de lui en faire paroître. J'espére le retenir dans l'obéissance qu'il doit à sa Souveraine; cependant de votre côté, usez mieux de votre toute-puissance, et regardez sa foiblesse avec plus de pitié que de mépris. Je suis,

MADAME, votre très, etc.

A MADAME **

Costar lui mande qu'elle devroit se rendre à l'amour qu'il a pour elle.

Dequoi vous avisez-vous, Madame, de me vouloir donner à tout le monde? voici la quatre, ou la cinquiéme fois que vous m'avez offert, et qu'il n'a pas tenu à vous (2) que vous ne m'ayez livré. Encore que je sois à vous, à la vie et à la mort, je n'y suis ni à vendre ni à engager. Vous êtes Maitresse absolue de ma personne, hormis que vous n'en pouvez pas faire un présent comme de vos perles et de vos bijoux. Mon cœur est un fonds d'une autre nature: Il

(1) De part en part durch und durch.
(2) Qu'il n'a pas tenu à vous, daß es nicht an ihnen gelegen.

Il ne se peut aliéner, et vous le garderez tant qu'il vous plaira, ou que vous lui plairez, et que vous serez aussi aimable que vous l'êtes. Mais quand vous vous lasserez de moi, ne prétendez point vous en défaire à la premiére de vos amies. Vous en avez un plus sûr et un plus court moyen: c'est celui dont vous vous servîtes l'autre jour, lorsque vous me voulûtes étrangler. Si cela vous semble un peu violent, et que vous appréhendiez qu'on n'en murmure; rendez-moi plûtôt à moi-même, et remettez-moi dans ma premiére liberté. Je ne sai néanmoins si je le voudrois, tant je suis fou; (1) si vous me mettiez entre les mains les clefs de ma prison, je ne m'en servirois pas pour en sortir. Non, Madame, ne me rendez point tout ce que vous m'avez pris, mais rendez-vous vous-même, et ne résistez plus avec tant de rigueur et d'ingratitude à une affection aussi constante que la mienne. Quand vous y serez résolue, je vous supplie de me disposer tout doucement à une si étrange révolution de ma fortune, de peur qu'une joye si surprenante ne me tue, et ne soit plus forte que n'a été le desespoir.

A MADEMOISELLE **

Montreuil lui témoigne qu'il veut aimer sans espérance.

Depuis que je vous vois, je ne saurois, Mademoiselle, ni prier Dieu, ni dormir. Je sens dans ma conscience et dans ma santé, un desordre épouvantable; et si je suivois le conseil de mon Directeur, ou de mon Médecin, je ne vous verrois jamais: ils ont beaucoup de raison, et je n'en ai guéres. Votre sévérité m'en devroit fournir une bonne pour ne point songer à vous, et si j'étois sage, l'assurance que vous m'avez donnée de n'avoir de votre vie, de bonté pour moi, me rebuteroit d'un service dont je ne puis espérer de récompense. Mais non,

Pour éteindre des feux naissans,
Vous m'assurez en vain, que je perdrai mon tems,

A

(1) Tant je suis fou, so thöricht bin ich.

A toutes vos rigueurs malgré vous je m'expose.
Vous voir, et vous servir est un assez grand bien.
Autrefois quand j'aimois, j'aimois pour quelque chose,
Mais vos yeux m'ont appris, qu'on doit aimer pour rien.

A MADAME DE G **

*Le Chevalier d'Her * lui écrit que lorsqu'elle aura moins d'Amans, il lui découvrira qu'il l'aime.*

Il y a long-tems, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez eu le loisir d'être aimée de moi: mais parceque vous avez je ne sai combien de soupirans, j'ai cru qu'il étoit à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque occasion favorable où je la placerai. (1) Peut-être votre Cour sera-telle moins grosse durant quelque petit intervalle. Peut-être serez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie à quelqu'un, en faisant paroître tout d'un coup un nouvel Amant. Comptez, Madame, que vous en avez un de réserve, (2) dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je tiendrai toûjours mes soins, et mes vœux tout prêts; vous n'avez qu'à me faire signe que je commence, et je commencerai. Adieu, Madame, jusqu'à nos amours.

A MADEMOISELLE **

*Le Chevalier d'Her * lui déclare qu'il réussira à se faire aimer d'elle.*

Vous vous êtes bien gendarmée (3) de ma déclaration; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte vous m'aimerez? Oui, vous m'aimerez: je sai ce que je dis, et ce que je sens. N'ayez point, je vous supplie, si bonne opinion de votre indifférence. J'ai

(1) Où je la placerai, wo ich sie anbringen werde.
(2) De réserve, im Vorrath.
(3) Vous vous êtes bien gendarmée, sie sind sehr entrüstet worden.

J'ai de la constance pour vaincre quatre indifférences comme la vôtre. Rien ne me coûte en matiére d'aussi charmantes filles que vous. Faut-il des années? Hé bien soit. Je n'ai rien de plus agréable à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous jouerai le tour d'aimer jusqu'à vos cruautés. Vous ne me ferez que de légéres faveurs? Elles me paroîtront d'un très-grand prix. Vous m'opposerez des rivaux, je les ferai déserter par le desespoir où je les mettrai de vous rendre autant de services que moi. Enfin, prenez tel parti qu'il vous plaira, je ferai enrager votre indifférence; et après beaucoup de tems, comblée d'amour, de tendresse et de respects, vous ne saurez plus de quel côté vous tourner, et vous m'aimerez.

LETTRES
D'AMITIÉ.

REFLEXIONS
SUR
LES LETTRES
D'AMITIÉ.

On porte les gens à croire qu'on les aime si on les loue avec esprit, sur les qualités qu'ils possédent; on leur proteste qu'elles leur gagnent notre amitié; qu'on ne sauroit s'empêcher de leur en donner des marques; et que jamais on ne peut s'aquiter là-dessus de son devoir avec autant d'ardeur qu'on le souhaite.

A MONSIEUR
DE CHAVIGNY.

Voiture lui témoigne qu'il l'aime plus que jamais, et qu'il ne peut vivre content sans lui.

MONSIEUR,

C'est l'amitié qui m'oblige à vous écrire, et à vous assurer que je languis d'être si long-tems sans vous. Après avoir si fort souhaité de sortir de Rome, (*a*) je m'ennuïe davantage à Paris (*b*) que je ne faisois à Turin (*c*), et quoique j'aie un très-bel appartement à l'Hôtel

(*a*) Rome est sur le Tibre. C'est la Capitale d'Italie, autrefois la demeure des Empereurs Romains, et aujourd'hui celle des Papes. Quelques-uns ont loué cette fameuse Ville et d'autres en ont fait cette Satire:

Rome n'a rien de son antique orgueil,
Et le vuide enfermé dans ses vastes murailles,
N'est qu'un affreux objet, et qu'un vaste cercueil.

Saint Amand, parmi les François, s'en est mocqué d'une maniere un peu trop gaillarde dans un Poëme qui a pour titre, *Rome Ridicule*. M. Baillet, dans le *Jugement des Savans*, *sur les Poëtes*. No. 1493. croit que cette Satire est la meilleure Piece de ce Poëte, et d'autres pensent que sa *Solitude* l'emporte.

(*b*) Paris est sur la Seine. C'est un Archevêché et un Parlement. C'est la premiere, la plus grande et la plus considérable Ville de France, la Cour y avoit toûjours été. Elle fut ensuite à Versailles, Chateau de plaisance, à quatre lieuës de cette fameuse Ville, et où Louis XIV. a fait bâtir un magnifique Palais, et des choses qui surprennent. (Depuis sa mort la Cour est revenue à Paris.) Elle est retournée à Versailles depuis plusieurs années.] Ce superbe endroit n'a point de pareil, et

Paris est sans comparaison,
Il n'est plaisir dont il n'abonde,
Chacun y trouve sa maison,
C'est le Païs de tout le monde.

(*c*) Turin, Ville Capitale du Piémont sur le Pô, et où le Duc de Savoye tient sa Cour qui est l'une des plus belles et des plus galantes de l'Europe.

tel de Créquy, (d) je desire souvent la Chambre de la Grave. (e) Ce jour que le vent et la pluïe me firent le nez d'une si plaisante sorte, (1) j'eus plus de plaisir que je n'en ai à Paris dans les plus belles journées; et afin de vous faire tout comprendre, je consentirois d'entretenir quatre heures tous les soirs Monsieur - - - pour avoir l'honneur de vous voir une demi-heure tous les jours. Il ne se passe point de moment, que je n'ajoute à l'affection que je vous porte; et soit que j'aye eu plus de loisir de me reconnoître, et de considérer les obligations que je vous ai, ou qu'étant mêlé avec les autres hommes je connoisse mieux l'extrême différence qu'il y a de vous à eux, je vous aime beaucoup plus que je ne faisois dans le voyage, lorsque je vous aimois déja plus que moi même. Pardonnez-moi, Monsieur (f) si je vous dis cela avec des termes si libres, et ne trouvez

(1) Ce - - - sorte, den Tag als mich Wind und Regen auf eine so lustige Art verirten.

(d) Monsieur de Sainte-Marthe en son *Livre de Genéalogies* a parlé de la Maison de Crequy, et le Maire a dit quelque chose de l'Hôtel de cette illustre Famille, dans son Histoire de Paris, la meilleure qui jusqu ici ait été faite de cette fameuse Ville. Cassandre nous en promet une autre, qui, à ce qu'on dit, est admirable. Mais helas! quand viendra-t-elle?

(e) C'est apparemment le nom d'une Chambre au de là des Monts, où Voiture

E'toit couché mal à son aise,
Entre la puce et la punaise.

(f) Quand une personne est au dessus de nous, le respect ne veut pas qu'on lui dise qu'on l'aime. Voiture, qui étoit un galant homme, et qui avoit pris cette liberté avec Monsieur de Chavigny, lui en demande pardon. Le monde poli croit qu'à cet égard Voiture en a usé fort galamment, et il n'y a que la conduite du gentil Mr. Furetiere. * qui semble le condamner. Car pour lui il écrit librement au Roi, qu'il est son très-affectionné Serviteur. Ces maniéres, on l'avoue, ont tout à fait l'air du beau monde; et font assez voir ou que le Seigneur Furetiére l'a bien fréquenté, ou qu'il a, quoi qu'on en dise, une Naissance qui lui a donné lieu de faire de nouvelles découvertes dans le Païs de la civilité et du respect.

vez pas étrange, s'il vous plaît, que parlant avec beaucoup de passion, je parle un peu inconsidérément. Avec toute cette liberté j'ai pour vous tout le respect que je suis obligé d'avoir. Je vous honore aussi véritablement que vous le méritez, et suis plus que je ne le saurois dire, et autant que je le dois,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

A MONSIEUR DE LIONNE.

Voiture lui mande qu'il l'aime, mais qu'il voudroit aussi qu'il l'aimât.

MONSIEUR,

Quoique vous m'ayez donné les plus mauvaises heures que j'aye eues durant mon voyage, et que personne ne m'ait si mal-traité en Italie (*a*) que vous, je n'y ai point vû d'homme que je desirasse tant revoir, ni que je servisse si volontiers. Lorsqu'on ruïne les gens, on n'acquiert pas leur amitié. Cependant, Monsieur, cela vous est arrivé avec moi: et je ne vous ai pû empêcher de gagner mon argent et mon cœur. Si j'ai été

Chi non hà di farfalla
O vero d'oca il cervello, o d'assiuolo
Vedrà che io dico il vero.

* Voyez l'Epitre Dédicatoire d'un Essai de Dictionaire.

(Richelet fait paroitre dans ses Notes une jalousie injuste et très-mordante contre Furetiere. *Figulus Figulo invidet.* Cependant Furetiere avoit tort de se servir du mot *très-affectionné* en parlant au Roi.)

(*a*) Voiture fit un voyage à Rome: Là il joua avec M. de Lionne, et perdit son argent. A son retour à Paris, il écrivit cette Lettre à Mr. de Lionne, qui étoit encore à Rome. Voiture aimoit passionnément à jouer, et jouoit gros jeu. Sans cette passion qui le tyrannisa toute sa vie, il fût mort aussi riche que Chapelain, le mieux renté, et néanmoins le plus pauvre de tous les Gens de Lettres de son tems.

Voyez la Lettre au Marquis de Pisani, et Monsieur Pelisson, Histoire de l'Academie.

été si hûreux, que de trouver (1) place dans le vôtre, cela me dédommage de toutes mes pertes, et j'ai plus profité que vous, au commerce que nous avons ensemble. Quoique j'aie acheté fort cher votre connoissance, je ne l'ai pas payée ce qu'elle vaut, et j'en donnerois avec joie encore autant, pour trouver à Paris un aussi galant et aussi honnête homme que vous. Je me flate que vous aurez la bonté de me croire là-dessus, et d'être persuadé que je ferai toûjours ce qui me pourra conserver un honneur que j'estime infiniment; et que je ne perdrai jamais un ami, qui m'a tant coûté. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

A MONSIEUR
CALPRENEDE.

Costar lui promet qu'il l'aimera toûjours.

Quand vous me demandez mon amitié, Monsieur, vous me demandez une chose qui vous appartient. Les deux plus belles Princesses du monde, (a) *Cassan-*

(1) Que de trouver, daß ich gefunden habe.

(a) *Cassandre* et *Cleopatre* sont le nom de deux Romans de Calprenede, fameux par ces sortes d'Ouvrages.

Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenede et Corneille
C'est-à-dire vulgairement,
Les Vers, l'Histoire et le Roman,
Nous divertissent à merveille.

(Sarazin. Lettre à Madame de Montausier.)

Calprenede nâquit en Périgord, et se nommoit *Gautier de Costes* Sieur de la Calprenede; il vint à Paris à l'age de vint ans, et fut Cadet au Régiment des Gardes. Tandis qu'il portoit le mousquet, il composa une Comedie qui fit quelque bruit. Elle avoit pour titre SILVANDRE. Il s'accommoda de cette Pièce avec un Libraire; et de l'argent qu'il en eut, il s'habilla d'une maniére bizarre. Il s'en alla avec cet habit à la Cour: l'une des Filles de la Reine qui le connoissoit, le cajola sur l'air dont il s'étoit ajusté. Et comme elle lui eut temoigné que la couleur qu'il avoit prise, lui plaisoit extrêmement, elle lui en de-

dre et Cléopatre, m'ont obligé de vous la donner, et deux heures de votre entretien m'ont persuadé, que j'avois raison de vous avoir fait ce présent. Les nouvelles faveurs dont vous m'avez comblé, augmentent de beaucoup cette prémiére affection. Je n'en ai point qui soit digne de lui être comparée; et c'est pour toute ma vie que je suis à vous.

Maniére de faire réponse à des Lettres d'Amitié.

La personne qui nous a témoigné de l'affection, sera en quelque sorte engagée à nous la continuer, si on l'assûre qu'on est très-sensible à l'honneur qu'elle nous fait: Qu'un procédé aussi obligeant que le sien, nous comble de graces: Que les bontés qu'elle a pour nous, sont au delà de ce qu'on mérite: mais qu'on tâchera de s'en rendre plus digne par la reconnoissance qu'on en aura.

A MONSIEUR ***

Balzac lui écrit qu'il est ravi d'en être aimé.

(Lettres premiéres.)

Vous ne pouvez, Monsieur, vous imaginer le contentement que j'ai reçû de votre Lettre, et des choses qu'elle m'a apprises. Le moyen de me contre-

di-

demanda le nom, et Calprenede lui répondit que c'étoit *du Silvandre.* Après cette Comédie, il en fit une autre, et pria Boisrobert, qui étoit le serviteur des Muses incommodées, de la montrer au Cardinal de Richelieu. Boisrobert la lui fit voir, et le Cardinal lui dit qu'il y trouvoit quelque chose de bas. Calprenede étant allé trouver Boisrobert, apprit les sentimens du Cardinal: et aussi-tôt il s'écria: *Comment quelque chose de bas dans Calprenede! ha cadédis, cet homme là est fou, ou yvre.* Calprenede étoit vain, fier et peu judicieux. Il épousa une femme qui avoit cinq maris, et en fut separé par Arrêt du Parlement. Son meilleur Ouvrage est *Cleopatre.* Son stile est un peu enflé, mais ses expressions sont vives et il a une agréable variété dans ses pensées, et dans ses caractéres.

dire quand je m'appelle malhûreux, (a) c'est de me faire savoir que vous vous portez bien; et que vous me faites l'honneur de m'aimer. Si je n'en étois persuadé, je me laisserois mourir de tristesse. Vous m'êtes, Monsieur, nécessaire pour vivre, et si vous souhaitez d'avoir, dans peu de tems, ma succession, vous n'avez qu'à m'ôter vos bonnes graces. (1) Mais je ne crains point cette perte. Vous n'êtes pas attaché aux biens de la Terre; et vos sentimens sont trop nobles. N'en changez jamais, je vous supplie; et quoique je sois toûjours mélancolique, (b) faites-moi la faveur de croire qu'il y a des yeux qui pleurent si agréablement qu'on est amoureux de leurs larmes. Obligez-moi de me mander de vos nouvelles: mais si vos Lettres sont cour-

(1) Vous - - - graces, so dürfen sie mir nur ihre Gewogenheit entziehen.

(a) Balzac se plaint souvent dans ses Lettres, et Phyllarque s'en mocque dans les siennes, mais à tort. Balzac ne fait point de plainte qui n'ait quelque chose d'ingenieux, de nouveau et d'éloquent. On en jugera par cet échantillon: *Si vous voulez savoir qui vous écrit, c'est un homme qui est plus vieux que son Père, et qui est aussi usé qu'un vaisseau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes.* Il s'exprime ainsi en un autre endroit. *Il n'y a pas assez de force en toutes les paroles du monde pour vous dire les maux que j'endure. Je combats continuellement avec la Mort; et je commence à regretter la Fiévre, et la Sciatique, comme des biens que j'ai perdus.* Il dit dans ses premiéres Lettres: *Mon corps est si foible, qu'il ne faudroit que le souffler pour l'abbattre. Les Médecins travaillent tant qu'ils peuvent à m'en donner un tout neuf, et à me rendre ce que j'ai perdu; mais en vain. Je serois trop hûreux s'ils étoient gens de parole.* Voici comme il parle de la Sciatique. *La Sciatique est un ennemi qui ne fait point de tréve: il n'y eut jamais de si furieux Monstre; et si les Tyrans dont la mémoire nous est odieuse, eussent eu de tels instrumens de leurs cruautés, c'auroit été la Sciatique que les Martyrs eussent endurée, et non pas le feu.*

(b) Balzac avoit aussi une mélancolie douce et ingénieuse: Elle paroit dans ses Lettres, et il n'en parle jamais sans inspirer de la joie, *Les beaux yeux*, comme il dit, *pleurent de si bonne grace, qu'il se trouve souvent des gens qui sont amoureux de leurs larmes.* Il y a une certaine mélancolie pleine de charmes, et qui vaut mieux que toute la gaïeté de quantité de personnes.

courtes, je les lirai si souvent, qu'elles deviendront longues malgré vous. Je suis,

Votre très-humble, etc.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE VILLAINES. (a)

Costar témoigne qu'il est sensible aux bontés qu'il a pour lui.

Puisque vous aimez mon avancement, Monsieur, j'y veux songer tout de bon; et ce que je ne ferois pas pour ma fortune, je le ferai pour l'amour de vous. J'ai tant de plaisir à faire ce que vous voulez, qu'afin de vous obéir, je me résoudrois en un bésoin (1) à avoir de l'ambition, et à faire vœu de me rendre Cardinal comme cet autre (b) dont vous avez entendu parler. Mais ce seroit plus pour être en état de vous témoigner l'estime que je fais de vous, que pour tous les

(1) En un bésoin, im Nothfall.

(a) Ce Marquis étoit de la Maison de *Bourdin*, homme de Lettres, ami des personnes d'érudition, et la meilleure ame du monde. Il fut sur la fin de ses jours, Gouverneur de Vitry-le-François, Ville des plus jolies de la Champagne. Il n'y eut pas tout le contentement qu'il en espéroit, et qu'il en devoit attendre. Le mérite tout pur parmi les Provinciaux n'est pas fort considéré. La plûpart de ces Messieurs ne jugent d'ordinaire des gens que par les seuls dehors: et dans les Provinces on n'honore les personnes, qu'autant qu'on s'imagine qu'elles peuvent être utiles.

Dans ces lieux-là, comme aux lieux où nous sommes,
Par la faveur on mesure les hommes;
Mais les humeurs diffèrent en ce point,
Qu'on souffre ici ceux qui ne servent point;
Mais en Province on méprise, on offense
Ceux que l'on croit avoir peu de puissance.

(b) Cela est dit plaisamment par Costar qui étoit Archidiacre. Il désigne, à ce qu'on croit, un Capucin fameux du tems de la Ligue, lequel par une humilité Apostolique, et par un entier renoncement aux vanités du monde, s'étoit obligé par vœu de se faire Cardinal.

les avantages qui m'en reviendroient. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, de n'en pas douter, ou du moins de vous en éclaircir au plûtôt: et de me donner occasion de mériter l'honneur que vous me faites de me vouloir tant de bien.

A MONSIEUR ARNAUD, (a) ABBÉ DE S. NICOLAS.

Costar lui marque qu'il se réjouit d'en être toûjours aimé.

MONSIEUR,

Il m'est impossible de haïr ceux qui m'ont voulu faire accroire que vous m'aviez condamné. Quelques mauvaises heures qu'ils m'ayent fait passer, je ne leur en veux point de mal; ils vous ont donné occasion de m'écrire une Lettre fort tendre, et fort obligeante. Vous m'y assûrez que je n'ai pas perdu l'honneur de votre amitié, et je vous en rends mille très-hûmbles graces. Je vous honore, je vous estime, et je vous aime véritablement: et parceque je n'ai point remarqué ailleurs tant de vertu, je ne dois pas avoir de plus pure, ni de plus sensible joie, que d'apprendre que vous me souffrez dans la place que j'ai depuis si longtems en votre cœur. Je la conserverai en repos comme si je ne pouvois la perdre, et avec toute sorte de soins, comme si j'en appréhendois la surprise. J'aurai la satisfaction des personnes qui possédent, et l'ar-

(a) L'Illustre Abbé, à qui Costar écrit, est *Henri Arnaud* depuis Evêque d'Angers, qui ne devoit cette Dignité qu'à sa seule vertu. Il étoit frere du fameux Antoine Arnaud, Docteur de Sorbonne; et de Robert Arnaud, Seigneur d'Andilly, l'un et l'autre très renommés par leur piété, et par leurs excellens Ouvrages. [Henri Arnaud mourut au mois de Juin 1692.]

deur de celles qui poursuivent des choses d'où dépend leur félicité; et cette conduite fera que vous en aimerez davantage,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.



LETTRES

Où l'on assure de *SON SOUVENIR*.

Maniére d'écrire aux gens, pour leur faire connoître qu'on se souvient d'eux.

C'est assûrer une personne qu'on ne l'a point oubliée, que de lui dire qu'elle est aussi présente à notre souvenir, que les objets qui frappent nos yeux. Nous la persuaderons là dessus sans beaucoup de peine, si nous l'entretenons, avec adresse, de son mérite, et des honnêtetés qu'elle a eues pour nous: que toutes ces choses nous obligent à l'honorer véritablement, et à l'avoir sans cesse dans l'esprit; et que si on lui pouvoit témoigner cela par quelques solides services, on en auroit bien de la joie et de la gloire.

A MONSIEUR VOITURE.

Balzac lui dit qu'il se souvient de lui, et qu'il voudroit toûjours être en sa compagnie.

MONSIEUR,

Quoique la moitié de la France nous sépare, (a) vous êtes aussi présent à mon esprit, que les objets qui touchent

(a) Voiture étoit à Paris, et Balzac en Angoûmois, petite Povince de France, à quatre vingt et dix lieuës de la Capitale de ce Royaume.

chent mes yeux; et vous avez part à toutes mes pensées. Les Riviéres, les Campagnes, les Forêts ont beau s'oppofer à ma fatisfaction, (1) elles ne fauroient m'empêcher de fonger en vous, et de repaffer les bonnes chofes que vous m'avez dites. Votre compagnie qui me fut d'abord très-agréable, m'eft devenue entiérement néceffaire: et c'eft malgré moi que je fouffre que vous foyez fi long tems au pouvoir de votre Maîtreffe, (a) et qu'elle jouiffe de mon bien fans m'en rendre compte. Tous les momens qu'elle vous oblige à lui donner, font autant d'ufurpations qu'elle fait fur moi. Ce que vous lui dites à l'oreille, font des fecrets que vous me cachez; et c'eft s'enrichir à mes dépens, que d'avoir votre converfation, tandisque je fuis à cent lieuës de vous. Il n'y a cependant point d'apparence de haïr une belle Rivale, à caufe que vous êtes tous deux hûreux, ni que je faffe mon affliction du contentement que vous avez l'un et l'autre. Pourvû qu'à mon retour à Paris l'abfence ne m'ait pas effacé de votre efprit, et que l'amour y laiffe quelque place à l'amitié, j'aurai toûjours pour moi le tems qui fe paffera à attendre l'heure d'un rendez-vous, et vous viendrez m'aider quelquefois à me confoler du malheur du fiécle et de l'injuftice (b) des hommes. Je la fouffre avec courage au lieu où je fuis: et fi je n'y ai que de petites joies, je n'y ai point de grands déplaifirs. La fortune qui eft fans ceffe occupée à ruïner les Villes et les Royaumes, n'a pas le loifir de venir faire du mal au Village. J'y rencontre (c) des

 Ber-

(1) ont beau s'oppofer à ma fatisfaction, mögen sich immer meinem Vergnügen widersetzen.

(a) Patru mon ami, m'a dit que la Maitreffe dont parle Balzac, n'avoit pas été fort cruelle à Voiture et que c'étoit l'aimable Pouponne, de qui Voiture avoit eu une fille naturelle.

(b) Le Géneral des Feuillans, qu'on appelloit *le Père Goulu*, écrivoit alors contre Balzac. La Critique qu'il fit a pour titre *Lettres de Phyllarque* - - C'eft le nom de guerre que ce Religieux prit pour tâcher à detruire, en fureté de confcience, la réputation du grand *Epiftolier François*.

(c) Il parle agréablement des Nymphes Bocageres du Village où il demeuroit qui s'appelle *Balzac;* et dont en qualité de Seigneur, il avoit pris le nom. Celui de fa famille étoit *Guez*.

Bergéres, qui ne savent qu'*oui* et *non*, et qui sont trop simples pour être trompées par un habile homme. (1) Mais au moins, Monsieur, le fard leur est aussi peu connu que l'éloquence, et à cause que je suis leur Maitre, elles souffriroient que je leur montrasse, si je voulois, qu'il n'y a pas loin de la puissance à la tyrannie. Au lieu des bons mots, et des belles paroles de vos Dames, il sort de leur bouche une haleine douce, qui se mêle parmi leurs baisers, et qui leur donne un goût que vous ne trouvez point à la Cour. Je mets hors de comparaison, la charmante Personne que vous servez, et pour ne pas croire que vous choisissez mieux que je ne rencontre, je fais trop particuliére profession de m'arrêter à votre jugement, et d'être (2)

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

Maniére de faire réponse aux personnes qui nous assûrent de leur souvenir.

C'est être sensible à la grace qu'une personne nous fait de se souvenir de nous, que de lui dire qu'on en a une extrême joie: que la maniére dont elle nous témoigne cet honneur, est très obligeante: que la reconnoissance qu'on en a, est aussi très-sincére, et qu'on seroit hûreux, si nos paroles ou nos services pouvoient la faire connoitre telle qu'elle est au fond de notre cœur.

A MON-

(1) Qui font - - homme, welche gar zu einfältig sind, als daß sie durch einen geschickten Menschen sollten betrogen werden.

(2) La Construction est celle: et je fais trop particuliére - - pour ne pas croire etc. ich lasse mir es gar zu besonders angelegen seyn : : : als daß ich nicht glauben solte ꝛc.

Voiture Lettre 1.

A MONSIEUR DE BALZAC.

L'Auteur se plaint à lui de ce qu'il a trop tardé à lui faire savoir qu'il ne l'avoit point oublié.

MONSIEUR,

S'il est vrai que j'aye toûjours tenu, dans votre souvenir, la place que vous me dites, vous avez, ce semble, trop tardé à me donner une si bonne nouvelle, et vous avez souffert trop long-tems que je fusse hûreux sans le savoir: mais vous avez peut-être crû, que ce bonheur étoit si fort au delà de ce que je devois espérer, qu'il vous faloit à loisir chercher des termes pour me persuader, que vous ne m'aviez point oublié; et au moins, Monsieur, êtes-vous bién juste, ne me voulant donner que des paroles pour toute l'affection que vous me devez, de les avoir choisies si riches et si belles, que je doute si les effets valent beaucoup mieux. Toute autre amitié que la mienne en seroit payée. Il me déplaît seulement que tant d'éloquence ne puisse me déguiser la vérité; et qu'en cela je ressemble à vos Bergéres, qui sont trop simples pour être trompées par un habile homme. Mais pardonnez-moi, Monsieur, si je me défie d'un Art, qui peut trouver des louanges pour la Flévre quarte (a) et pour Neron, et qui a plus de charmes et de force entre vos mains, qu'il n'en eut jamais entre celles de personne. Toutes les beautés de votre Lettre sont plutôt des marques de votre esprit, que de votre bonne volonté: et de tant de choses que vous avez dites en ma faveur, ce que j'en puis croire pour me flater, c'est que j'aye eu quelque part en vos pensées, et que vous ayez seulement songé que vous m'aimiez. De m'imaginer que vous m'ayez gardé quelque place dans un esprit qui est occupé à faire les partages de la Gloire, et

(a) Quelques beaux Esprits, pour montrer leur éloquence, ont pris des sujets extraordinaires: l'un a choisi les louanges de Neron; l'autre a fait le Panégyrique de la Fiévre-quarte, de la Folie et de l'ignorance, et Furetiere n'a pas dedaigné d'adresser une Lettre au Bourreau.

et à récompenser les vertus; j'ai trop bonne opinion de vous pour me le persuader: et je ne voudrois pas que vos ennemis (*a*) eussent cela à vous reprocher. La seule affection que vous puissiez justement avoir, est celle que vous vous devez: et ce précepte de se connoître soi-même, qui est, pour tout autre, une leçon d'humilité, doit avoir pour vous un effet contraire, et vous oblige à mépriser tout ce qui est hors de vous. Aussi, sans prétendre aucune part en votre amitié, je me serois contenté que vous eussiez voulu conserver, avec quelque soin, celle que je vous avois vouée: mais vous n'avez pas été assez jaloux de m'avoir ici laissé auprès d'une belle Rivale, qui s'est enrichie de vos pertes, et qui a gagné ce que j'avois mis entre vos mains. Pour peu de défense que vous eussiez voulu faire, (1) vous auriez encore la meilleure partie de moi-même; et vous êtes cause qu'elle a si fort avancé ses conquêtes sur mon cœur, que quand je vous aurois donné tout ce qui me reste, vous n'auriez pas la moitié de ce que vous avez perdu. Néanmoins, Monsieur, vous avez regagné dans mon estime la même place qu'on vous a ôtée dans mon affection: et dès que j'ai commencé à vous aimer moins, j'ai été contraint de vous honorer davantage. Je n'ai rien vû de vous depuis votre départ, qui ne m'ait paru au dessus de ce que vous avez jamais fait; et par ces derniers Ouvrages (*b*) vous avez le bonheur d'avoir surmonté ce-

(1) Pour peu - - faire, wenn sie sich nur ein wenig hätten vertheidigen wollen.

(*a*) Théophile et le Père Goulu, Général des Feuillans, étoient les deux plus grands ennemis de Balzac, et ceux qu'il avoit le plus à craindre. Théophile a fait contre cet Auteur, une Lettre sanglante, mais agréable: et le Père Goulu, sous le nom de *Phyllarque*, en a composé deux Volumes, qui font presqu'autant bailler que le *Roman Bourgeois* de Furetière.

(*b*) On entend parler du Prince, et de l'Aristippe de Balzac; ce sont les deux plus éloquentes piéces de ce fameux E'crivain. On le cajole là-dessus; et on lui dit, quil a surpassé Ciceron, le plus grand Maitre d'éloquence qui ait jamais été et qui sera peut-être jamais.

celui qui a passé tous les autres. Il est étrange, Monsieur, qu'avec tant de raison d'être content, vous ne le puissiez être; que les grands hommes soient satisfaits de vous, et qu'il n'y ait que vous seul qui ne le soyez pas. Toute la France vous écoute; et il n'y a personne qui sache lire, à qui vous soyez indifferent. Ceux qui sont jaloux de l'honneur de ce Royaume, ne s'informent pas plus de ce que fait Monsieur le Maréchal de Créquy, que de ce que vous faites; et nous avons plus de deux Généraux d'Armée, qui ne font pas tant de bruit avec trente mille hommes, que vous en faites dans votre solitude. (a) Ne vous étonnez donc point, qu'avec tant de gloire, vous ayez beaucoup d'envieux; et ne trouvez pas mauvais, qu'on ne vous donne point tout d'un coup ce que vous méritez. On a de coûtume de haïr en autrui les mêmes qualités qu'on y admire: et l'on souffriroit plûtôt un vice commun, qu'une vertu extraordinaire. Si nous avions en usage cette Loi (b) qui permettoit de bannir les plus puissans en autorité et en réputation, l'envie publique se déchargeroit sur votre tête; (1) et Monsieur le Cardinal (c) ne courroit pas tant de fortune (2) que vous.

Mais

(1) Se dechargeroit sur votre tête, würde über ihren Kopfe losbrechen.

(2) Ne courroit pas tant de fortune, würde nicht so viel Gefahr laufen.

(a) Par ce mot de Solitude, il désigne le Village qu'on nomme *Balzac*. C'est un petit lieu auprès d'Angoulême; où Monsieur de Balzac s'étoit retiré pour étudier en repos. Il le nomme lui-même tantôt sa *Solitude*, et tantôt son *Hermitage*. On appelle aussi cet homme éloquent *l'Hermite de la Charente;* Mainard, son ami, lui donne ce nom lorsqu'il en parle à la France.

Sans une ingrate cruauté
Pourrois tu cacher son mérite?
Ton langage n'a pris sa force et sa beauté,
Que du charmant desert de ce fameux Hermite.

(b) Autrefois à Athenes, où le Peuple gouvernoit, on envoyoit quelque tems en exil ceux qui étoient les plus riches, ou qui avoient le plus de credit, ou le plus d'amis: et cette sorte d'exil s'appelloit: *Ostracisme*.

(c) Il entend parler du Cardinal de Richelieu, Ministre d'Etat, le plus grand et le plus hûreux, le plus craint et le plus

haï

Mais gardez-vous bien d'appeller votre malheur ce qui n'est que celui du siécle : et ne vous plaignez plus de l'injustice des hommes, puisque ceux qui ont quelque mérite, sont de votre côté. Entre ces gens-là il n'y en a point qui soit plus dans vos intérêts, et qui ait plus d'estime et de passion pour vous que,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

Lett. 7. liv. 5.

A MONSIEUR HEINSIUS.

Balzac lui marque qu'il lui est obligé de son souvenir.

Vous êtes trop honnête, Monsieur, de vous souvenir de moi, et de mettre au nombre de vos favoris, un homme qui n'a plus de rang dans le monde. (a) Puisque j'ai renoncé à tous les devoirs de la Société civile, je ne dois plus prétendre à aucune grace; et c'est une action de justice, de ne rien donner à celui qui est accoûtumé de ne rien rendre: mais vous êtes généreux, et vous ne songez qu'à me faire des faveurs. Une conduite si désintéressée m'oblige, et j'en aurai toute ma vie du ressentiment.

Lett. 7. liv. 5. 2. part.

A MONSIEUR DE BOISSAT (b).

Balzac lui témoigne qu'il a de la joie de ce qu'il se souvient de lui.

Vos Lettres, Monsieur, ne me peuvent être qu'agréables. J'ai senti de la joie à la seule vûe de vo-

hal qui peut être ait jamais été : il mourut en 1643. cinq mois avant Louis XIII.

(a) Balzac, quelques années avant sa mort, se retira, chez les Capucins d'Angoulême; et il y étoit, lorsqu'il écrivoit ce Billet au savant Heinsius.

(b) Pierre de Boissat, Chevalier et Comté Palatin, de l'Académie Françoise, nâquit en 1603. à Vienne en Dauphiné et mourut le 28. Mars 1662. Voyez son éloge dans *l'Histoire de l'Académie Françoise*, de M. l'Abbé *d'Olivet*, p. 57. Ed. d'Amsterdam.

votre nom; et l'honneur que vous m'avez fait de vous souvenir de moi, m'est très-cher. Je vous en remercie de toute mon ame. Vos faveurs obligent sensiblement: et lorsqu'on a de l'affection pour vous, on est juste; mais si vous rendez la pareille, vous faites des graces. Je reçois avec gloire celles dont vous me comblez: et je suis ravi, que mon inclination me réussisse; et de n'être pas haï d'une personne que j'aimerois, quand même elle me haïroit.

A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

Lett. 163. pag. 474. Tom. I.

Costar lui marque la joie qu'il a d'être dans son souvenir.

MADAME,

Si je pouvois vous témoigner la joie que j'ai de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moi; j'ose croire que vous m'en voudriez du bien; et que vous jugeriez que je ne suis pas tout-à-fait indigne de cette grace. Je ferois de bon cœur toutes choses pour la mériter; parcequ'il n'y en a point dont je connoisse mieux la valeur, et que je mette à un plus haut prix. Si vous en doutez, Madame, je ne dois pas me promettre de vous pouvoir jamais rien persuader, car je ne vous dirai jamais rien où il y ait plus d'apparence. Je me souviendrai toûjours combien j'ai passé d'agréables heures auprès de vous; et combien vous êtes spirituelle et généreuse. Le fond d'une si belle ame m'a charmé; et depuis je n'ai rien souhaité plus ardemment que de m'y voir dans le rang de vos-très-humbles serviteurs.

Lett. 192. Tom. I.

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE LISIEUX.

Costar lui mande qu'il est sensible à l'honneur de son souvenir.

MONSEIGNEUR,

Il y a quelque tems que Madame la Maréchale de Brezé me fit voir dans une de vos Lettres, de glorieuses marques du souvenir dont il vous plaisoit de m'honorer. Je les reçûs avec toute la sensibilité possible: et si dès lors je manquai à vous le témoigner, ce fut de crainte de ne m'en pouvoir acquiter d'assez bonne grace, (1) et de peur qu'un mauvais compliment ne fît juger, que je ne méritois point la faveur qui m'obligeoit à le faire. Je pensai qu'il valoit mieux ne paroître pas si sensible à cette obligation, que de vous faire voir par les paroles que j'eusse employées à la reconnoître, combien j'en étois peu digne. Mais à présent, Monseigneur, que vous avez voulu que je fusse de nouveau, que le tems ne m'avoit pas effacé de votre mémoire, et que vous ne vous lassiez point de dire du bien de moi, en un lieu d'où (a) j'en pouvois attendre, vous ne devriez pas me le pardonner, si la réputation de mon esprit m'étoit plus chére que l'intérêt de ma conscience: et si je ne vous protestois qu'il n'y a personne qui croye vous devoir davantage, et qui soit plus à vous que j'y suis et que j'y serai toute ma vie. Je n'en excepte point tant de nobles créatures, que vous avez faites, puisqu'il n'y a rien de plus glorieux dans les bienfaits dont vous les avez comblées, que le principe qui les a produits. C'est, Monseigneur, la faveur de votre bienveillance et de votre approbation. Vous avez eu agréable (2) de m'en assûrer; ce que je me puis promettre au delà, ne dépend

(1) De ne m'en pouvoir acquiter d'assez bonne grace, daß ich solches nicht anständig gnug würde verrichten können.

(2) Vous avez eu agréable, es hat ihnen beliebt.

(a) On croit que Costar parle de l'Hotel du Cardinal Mazarin, où Monsieur de Lisieux avoit du credit, où il disoit du bien de Costar, et d'où Costar attendoit des faveurs. Son esperance ne fut pas vaine de ce côté là. Il eut cinq cens écus de rente du Cardinal Mazarin; et il les avoit pour écrire l'Histoire de Louïs XIV. Messieurs Despreaux et Racine ont eu ordre de la faire. Monsieur Pelisson étoit chargé du même soin, et n'étoit pas moins bien renté de Sa Majesté, que ces Messieurs.

pend plus que de la fortune qui ne doit pas avoir de part aux obligations que je vous aurai, comme elle n'en a point à la parfaite vénération que j'ai toûjours eue pour votre vertu. Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très etc.

A MONSIEUR L'ABBE' TALLEMANT.

Costar lui marque qu'il a de la joye de recevoir des marques de son souvenir et de son amitié.

MONSIEUR,

Je me serois bien passé de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moi d'une maniére si obligeante. Je m'accoutumois à la Province, (*a*) et à force de raisonnemens je ne regrettois presque plus Paris; et vous êtes venu troubler tout cela, et ruiner un ouvrage qui étoit fort avancé. Néanmoins, Monsieur, je ne saurois m'empêcher de vous savoir un gré particulier du mal que vous ne m'avez point fait à mauvais dessein, et que je ne souffre qu'à cause que vous étes un très-honnête homme. Mais je ne puis assez acheter la joie que j'ai de me voir encore aimé d'une personne, pour qui j'ai toûjours eu tant d'estime et de tendresse. Depuis notre séparation j'ai sujet de me confirmer dans ces sentimens; car vous avez embras-

(*a*) Lorsque Costar écrivoit cette Lettre, il étoit au Mans, Capitale du Maine, l'une des plus jolies Provinces de France. C'est de là que viennent tous les ans à Paris, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, ces excellens Chapons gras, et ces friandes Gelinottes, qui font le ragoût des bonnes Tables. Costar dans des lieux si aimables regrettoit pourtant Paris, et il avoit raison: Il y a dans cette fameuse Ville plus de politesse et de galanterie, les plaisirs y sont plus purs, les esprits plus délicats, plus solides et plus adroits en toutes sortes d'exercices, qu'en aucun lieu du monde: il y a même à Paris plus de véritable gloire et de courageuse émulation que dans la Province.

braſſé avec chaleur mes intérêts. (*a*) J'en ſuis pénétré autant que je dois; et encore que je ſois attaché ici par de belles chaînes, je les trouve peſantes toutes les fois que je penſe qu'elles m'arrêtent loin de vous, et qu'elles m'ôtent le moyen de vous temoigner avec quelle paſſion je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très etc.

Maniére de promettre de ſe ſouvenir d'une faveur reçûe.

On dit à la perſonne qui vous a rendu un bon office, qu'on en a un particulier reſſentiment, et qu'on en aura un perpétuel ſouvenir: qu'elle s'y eſt priſe d'un air trop honnête, (1) *pour oublier les généreux égards qu'elle a eus pour nous; et que les gens qui ſavent, comme elle, l'art d'obliger de bonne grace, ne ſortent jamais ni du cœur ni de la mémoire de ceux qu'ils ſe ſont acquis.*

A

(1) Qu'elle - - honnête, daß ſie ſolches auf eine gar zu gute Art verrichtet.

(*a*) Les Gens de Lettres en ont ſouvent d'autres pour ennemis: *Balzac* a eu le P. Goulu et Theophile; *Vaugelas*, la Mothe le Vayer et Dupleix; *Chapelain*, Boileau Deſpreaux, et Liniere; D'*Ablancourt*, l'Abbé de Maroles; *Menage*, Gilles Boileau, le P. Bouhours et Baillet: *Coſtar*, Girac. C'eſt de celui-ci dont on parle dans cette Lettre. Il écrivit à Balzac une Diſſertation Latine, où il découvre les fautes auſſi bien que les beautés des Ouvrages de Voiture. Coſtar qui alors n'étoit pas fort connu, fit une Réponſe au ſavant Girac, et l'adreſſa malignement, mais ingenieuſement, à Balzac: Il y défend Voiture d'une maniére ſi délicate, qu'on peut dire que c'eſt ſon Chef-d'œuvre; et la ſeule choſe qui lui ait acquis de la réputation. Girac répondit en François à la Défenſe des Oeuvres de Voiture, et Coſtar le ſoûtint par un autre Ouvrage, qui ne fit pas tant de bruit que ſa Défenſe: Enfin la conteſtation s'échauffa, et l'on peut dire que ce fut l'une des plus belles diſputes d'eſprit, qui de notre tems ſe ſoit vûe ſur le Parnaſſe: mais l'un et l'autre en vinrent aux injures; ce qui n'eſt point pardonnable à des gens d'eſprit. On ne ſouffre ces baſſeſſes qu'aux Furetiéres, et autres Grenouilles des marais du Parnaſſe.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE VILLAINES.

Costar lui témoigne qu'il ne perdra point le souvenir des obligations, qu'il lui a.

MONSIEUR,

Ce n'est pas pour me souvenir de vos bontés, qu'il me faudroit faire des efforts de mémoire; les obligations que je vous ai, sont trop particuliéres; et vous m'en avez comblé de trop bon air (1) pour les oublier. Mais si j'ose vous l'avouer, il y a des momens que je voudrois pouvoir rompre les chaînes qui me lient à vous. Cette envie me prend toutes les fois que je pense que je ne saurois jamais mériter l'honneur que vous me faites; et que n'ayant encore pû contribuer à votre divertissiment, je pourrois passer pour un ingrat parmi ceux qui ne regardent que le dehors des choses. De crainte, Monsieur, qu'on ne me fasse ce tort, je vous supplie de dire de tems en tems, que je conservè pour vous dans le cœur toute la reconnoissance que doit avoir un homme de bien, à qui vous témoignez si souvent, et de si bonne grace tant d'estime et d'amitié: Vous empêcherez, par-là, les médisances et les mauvais bruits; et vous protégerez

Votre très-humble
Serviteur. etc.

(1) De trop bon air, auf eine gar zu gute Art.

LETTRES POUR ASSURER DE SON SERVICE.

Manière d'assurer quelqu'un de son service.

On dira que l'amitié qu'on nous porte, et que tous les bons offices qu'on nous rend, ou qu'on nous a rendus, nous sollicitent sans cesse d'en témoigner notre reconnoissance par nos très-humbles services. On protestera qu'on doit compter sur l'ardeur qu'on a de s'acquiter d'un si juste devoir, et s'assurer que l'on conservera jusques à la mort une passion si raisonnable.

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE D'AIRE (*a*).

Balzac lui marque qu'il est tout à lui.

Monseigneur,

Quelque peu de soin que vous preniez à me conserver, vous ne me sauriez perdre: et il faudroit que Dieu changeât mes plus fortes inclinations pour m'empêcher d'être votre très-humble serviteur. Il me fâche que vous ne me témoigniez point ce que vous en croyez, et que pouvant me rendre hûreux par une Lettre, j'aye plus de peine à vous l'arracher, que je n'en

(*a*) On trouve quelques Villes qui portent le nom d'Aire. Il y en a une en Flandre sur la Lis: et une autre en Gascogne sur l'Adour: c'est à l'Evêque de celle-ci, que Balzac écrit.

n'en aurois à obtenir trois Brefs (*a*) de notre Saint Pere. Cependant, Monseigneur, je ne puis encore m'imaginer, que vous me mettiez au nombre des choses qui vous sont indifférentes: et que vous ne vous souveniez plus de ce que vous m'avez promis sur les cendres (*b*) des Martyrs, et dans la source même de la Vérité. Je me flate plûtôt, que vous avez résolu de m'aimer secrétement, afin de ne donner de jalousie à personne; et qu'il y a dans votre silence plus d'artifice que de froideur. Si cela n'étoit, et que j'eusse perdu vos bonnes graces, je ne voudrois pas vivre; et je penserois n'avoir plus rien à ménager. Mais c'est se figurer des choses impossibles, et faire des songes, que d'avoir la pensée que vous n'aimiez plus celui qui est, et qui sera toute sa vie avec respect, et avec passion,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

(*a*) Balzac dit qu'il a beaucoup de peine d'avoir une Lettre de M. d'Aire, et pour cela il se sert d'une hyperbole d'autant plus ingénieuse, qu'il parle à un Evêque. *Peletier* dans son Instruction, et *Charbreau* en son Abregé des Matiéres bénéficiales, traitent des Brefs; on peut les consulter. C'est assez pour moi, qu'on sache qu'en général le Bref est un Ecrit du Pape, en peu de mots Latins, qui est ordinairement expédié sur du parchemin, avec le Sceau appellé *l'Anneau du Pêcheur*, imprimé en cire rouge, et qui contient d'ordinaire quelque grace de sa Sainteté.

(*b*) C'est à Rome où sont morts plusieurs Martyrs, et où est le Saint Siége, que les Catholiques Romains regardent comme la source de la Vérité; et dont les décisions sont reçûes en France, pourvû qu'elles ne choquent point les libertés de l'Eglise Gallicane. Voiez là-dessus Pithou, et les Commentaires sur son Traité des Libertés.

Lett. 286. Tom. I.

A MONSIEUR DE CHANTELOU.

Costar lui mande qu'il sera toûjours son serviteur.

J'ai grand dépit, (1) Monsieur, que ma Lettre ne vous ait pas été rendue. J'y ai perdu une Réponse, qui m'eût fait admirer votre esprit en me témoignant votre affection. Je m'en estime très-glorieux, c'est de l'honneur de votre affection dont je parle, et rien ne me touche plus au cœur; encore que sans vanité ce cœur soit une place que de fort aimables Personnes regardent avec dessein. Je leur en ouvrirois les portes, si je pensois qu'elles y dûssent apporter la joie: Mais dans la crainte qu'elles n'y veuillent entrer que pour y mettre tout à feu et à sang, et y régner en Tyran, je suis résolu de soutenir un long siége, et de défendre avec courage les dehors que la Raison a réguliérement fortifiés, après avoir pourvû la Citadelle de bonnes munitions, comme vous pourriez dire de raisonnemens, de réfléxions morales, et d'exemples. Une déclaration si sincére n'est point si hors de propos, que vous le croiriez: elle vous assure que je serai à vous tout entier, et que si vous avez à partager avec quelqu'un, ce ne sera pas au moins avec ces injustes et ces violentes blondes, ou brunes qui sont ennemies de toute société, et qui se rendent insupportables à un pauvre cœur.

A MONSIEUR **

Assûrance de service, au commencement de l'année.

Vous direz ce qu'il vous plaira, Monsieur, je ne saurois voir recommencer l'année sans vous assûrer de mon respect, et de mes services. Si je ne craignois de vous importuner, je vous donnerois souvent de pareilles assûrances. Mais comme je ne saurois être vo-

(1) J'ai grand dépit, es verdrieſt mich ſehr.

votre serviteur utilement, je me contente de l'être dans le cœur ; et d'y faire des vœux qui partent d'une passion ardente et sincére. Si je la croyois, elle vous romproit à tout moment la tête. Les personnes foibles et inutiles sont incommodes quand ils se mettent à prêcher leur bonne volonté. Je ne veux point vous fatiguer de cette maniére : et je satisferai le moins qu'il me sera possible, le violent desir que j'ai de vous protester que je suis plus que personne,

Votre très-humble
Serviteur, etc.

LETTRES PASSIONNÉES.

REFLEXIONS

Sur la maniére de faire des Lettres Passionnées.

Les Lettres passionnées sont celles où d'une maniére touchante on explique les sentimens de son cœur, à une personne qu'on aime ardemment. Leur caractére est pathétique ; leur expression vive, et peint d'après nature l'état auquel la passion réduit un Amant. On entre en matiére d'un air qui marque de quelle sorte l'ame est agitée, et ces Lettres se remplissent de pensées, qui portent l'esprit à la pitié. Cette passion s'excite par quelque récit des peines qu'on souffre, et par des plaintes, ou des reproches, mêlés quelquefois de sentimens moraux. Elle s'excite aussi par quelques figures courtes et vives qui s'adressent à la personne aimée. On ne parle aux choses insensibles, qu'ensuite d'un grand sujet de douleur, et qu'a-

qu'après avoir fait voir qu'on n'espére plus en l'objet de son amour : et même ce qu'on leur dit, ne doit point être long. Il faut revenir à la personne à qui l'on écrit ; et continuer de lui faire voir le plus sensiblement qu'il est possible, les troubles où l'on est à son sujet. C'est dans cette naïve peinture que consiste l'une des plus grandes beautés des Lettres passionnées ; et où le cœur doit parler comme il aime. S'il est véritablement touché, et qu'il exprime d'un air naturel ce qu'il sent, il obligera les gens qui sont cause de ses maux, d'en avoir compassion ; et il partagera les plaisirs que goûtent assez souvent les personnes que l'amour a fait long-tems soupirer.

A MADEMOISELLE **

Amant au desespoir du mariage de sa Maitresse.

On veut me persuader, qu'après votre changement, je ne dois plus me souvenir de vous. Mais non, Mademoiselle ; ne vos flatez point, que je vous méprise assez pour vous oublier. J'aime mieux vous faire honneur par ma rage, que de vous mettre en oubli, et de vous donner par là du repos. Mille nuits employées à pleurer, et à vous attendrir, enfin tout ce qui faisoit mon bonheur, je le vais publier pour vous perdre. Vangez-vous, donnez des ordres contre ma vie ; il n'importe ; je n'ai que faire de vivre. (1) Ce n'est point jalousie. Non, non ; à quel prix que vous voulussiez revenir, je voudrois moins de vous, que de la derniére malhûreuse. (2) C'est haine ; et je serois satisfait, si dans l'ardeur que vous avez d'avoir un mari, vous tombiez entre les bras d'un farouche. Que ne mourûtes-vous lorsque la nouvelle de ma blessure vous réduisit à l'extrémité ; ou du moins que ne puis-je, par tout mon sang, assurer votre mort ; Que vois-je, mon Dieu, des larmes ! Encore des larmes pour une infidéle ! Oui, mes yeux surpris de pleurs m'apprennent

(1) Je n'ai que faire de vivre, ich mag nicht leben, ich mache mir aus dem Leben nichts.

(2) Je voudrois - - malhûreuse, so verlange ich sie weniger als die allerliederlichste Weibs-Person.

nent que la mort me feroit agréable. Helas! qui eût dit qu'un jour, je ferois le plus dangereux de vos ennemis! Mais aussi est-il possible que vous ayez le courage de chercher des plaisirs ailleurs? et cette premiére passion si belle, si ardente qui vous a souvent fait écrier, que vous ne demandiez rien au Ciel, souffrira-t-elle que vous soyez satisfaite d'une seconde, et d'une seconde qui vous coûtera de cruels remords? Le souvenir de ce passé bien hûreux ne vous touche-t-il point? Ne vous ai-je pas coûté assez cher pour vous être précieux? Hé! Mademoiselle, par pitié - - - Un des Valets que j'envoye sans cesse à * * * m'apprend qu'il n'y a plus d'espérance pour moi. Vous allez donc être mariée? Vous allez donc passer les nuits auprès d'un homme? Non, je suis un lâche, ou vous ne les y passerez point. C'en est fait, et je vous verrois à mes pieds implorer cette même pitié, que je vous ai si souvent demandée; tout feroit inutile; ou je ne pourrai, ou je vous rendrai déteſtable à toute la Terre; et je pars pour vous perdre dans l'esprit de mon Rival. Misérable que je suis, emporté, brutal! Est-ce là, la récompense que je vous dois? Votre injustice vaut-elle les bontés que vous avez euës? Ne suis-je pas encore assez haï! Ne craignez rien, Mademoiselle, ne craignez rien, je mourrois plûtôt, que de vous donner la moindre fâcherie: car je suis,

Votre très-humble et très-passionné serviteur * * *

MADAME **. à Mr. **.

Elle lui marque qu'il a tort d'être jaloux.

Sur quoi fondez-vous la jalousie, que vous avez? sur ce que je vous ai écrit de ce prétendu Amant? Cette exactitude à vous rendre compte des moindres choses, ne vous prouve-t-elle pas (1) que je ne suis occupée que de vous? Me pouvez-vous dire que j'ai

 des

(1) Cette - - pas, beweist ihnen nicht die genaue Rechnung, die ich ihnen von den geringsten Dingen ablege.

des sentimens secrets en sa faveur: Une femme qui a aimé dix ans, n'est plus Novice en amour; et les mouvemens d'une passion n'échappent point à sa connoissance. En vérité, vous ne vous faites pas une juste idée de ce que je souffre; si vous le connoissiez bien et que vous m'aimassiez tendrement, vous souhaiteriez que j'eusse plus de dissipation, mais vous n'êtes nullement capable de cela, et vous comparez avec hardiesse ce que vous faites pour moi, à ce que je souffre pour vous. Cependant, il me semble que vous ne devriez point avoir tant de peine à me céder l'avantage de savoir mieux aimer que vous. Helas! Que je l'achette cher et qu'il m'en coûte de tourmens!

MADAME ***

A MONSIEUR **

Lui disant adieu, elle l'assure de la continuation de son Amour.

Je vous aime plus tendrement que jamais: et je vous conserverai mon cœur malgré l'absence, et les efforts que l'on fait pour vous l'ôter. En reconnoissance d'une tendresse si parfaite, souvenez-vous quelquefois des malheurs que vous me causez. Si ceux que je souffre, vous étoient connus, vous auriez pitié d'une personne qui n'est infortunée, que parcequ'elle vous aime. Adieu, mon cher, si l'on mouroit de douleur, j'expirerois en prononçant ce cruel Adieu. Sont-ce-là les douceurs que j'espérois goûter à mon arrivée à Paris? J'y passe toutes les nuits en larmes, et rien n'égale mes tourmens: car je n'ai pas même la liberté de pleurer. Que de peine fait souffrir une véritable passion! Adieu, encore une fois, mon cher enfant: Croyez que je ne vous saurois exprimer combien je suis, et serai toute ma vie à vous.

A

A MONSIEUR **

*Madame *** lui mande que son absence lui est insupportable.*

Ah! Que ne pouvez-vous voir l'amour qui est dans mon cœur, et connoître tous les maux que me cause votre absence! Vous abandonneriez bientôt la fortune pour venir essuyer mes larmes. Les laisserez-vous encore long-tems couler? Est-ce une absence de plusieurs années, que j'ai à craindre? Annoncez-moi, cruel, mon malheur! Vous ne m'avez que trop flatée. Helas! dans quel aveuglement étois-je de me laisser persuader que notre séparation ne dureroit pas? Si je l'eusse crûe aussi longue que je vois qu'elle le doit être, je serois morte à vos yeux, et vos ne m'auriez point vû survivre à nos derniers adieux. N'aurois-je pas été hûreuse d'éviter tout ce que je souffre depuis trois mois, et tout ce qui me reste à souffrir avant que de vous revoir? Mais ce qui augmente ma douleur, c'est que la vôtre n'est pas aussi vraie, que la mienne. Non, vous ne sentez point l'absence aussi cruellement que moi. C'est vous qui m'avez voulu quitter, et vous n'avez pas regardé comme le plus grand des malheurs pour vous, ce qui devoit me causer des douleurs si terribles. Ingrat! N'ai-je pas pû vous inspirer une passion digne de la mienne? Et ne serai-je aimée que médiocrement d'un homme que j'aime avec tant de violence? Pardonnez-moi, mon cher, si j'augmente par mes reproches, l'ennui de la vie que je méne depuis votre départ. Je ne vous en ferai plus; ils sont inutiles dans l'état où nous sommes. J'oublie le passé, et puisque ce qui nous sépare, est sans reméde, pensez au moins à rendre votre éloignement utile à votre fortune: et je ne penserai moi qu'au bonheur de votre rétour. Si l'ardeur de mes désirs pouvoit l'avancer, je vous verrois dant cet instant. Que je vous dirois de choses tendres! Il me semble que je n'ai jamais bien exprimé tout mon amour, et je sens en ce moment, une ardeur capable de réparer tout ce que j'ai man-

qué à vous dire. Ah! rien ne feroit comparable à tout ce que l'amour met de transport et de feu dans mes yeux, et dans tous mes sens: Mais pourquoi augmenter mon tourment par l'image d'un bonheur si parfait, et dont je suis si éloignée de jouir? Adieu, cruel Amant! Pensez quelquefois au milieu de vos affaires, que vous êtes plus aimé qu'homme du monde.

MADAME ***
A MONSIEUR **.

La Solitude où l'on a vû ce que l'on aime fortifie l'Amour.

Je ne croyois pas que la tendresse que j'ai pour vous, pût augmenter; et je m'imaginois que la solitude n'y pouvoit rien ajoûter; mais helas! que je me suis trompée; et qu'une vie solitaire dans des lieux où l'on a vû ce qu'on aime, est propre à fortifier une passion! Tout ceci exprime la mienne: chaque arbre de ce bois, chaque lieu où je vous ai parlé, l'augmente, et je desire vous y revoir avec une telle ardeur, que si vous avez autant d'amour et aussi peu de raison que moi, vous ferez la folie d'y revenir.

MADAME ***
A MONSIEUR ***

Elle est fâchée de lui avoir écrit avec aigreur.

Je vous demande pardon, mon cher, de vous avoir écrit aigrement. Le principe qui m'a fait agir, ne doit point vous déplaire, je suis une Divinité plus juste que vous ne croyez: mais selon l'usage des Dieux, je gronde; je menace suivant mes caprices; la crainte peut faire souvent ce que la reconnoissance ne feroit pas.

MA-

MADAME **

A MONSIEUR **

Elle ne lui sauroit donner le portrait qu'il demande.

Les sentimens de votre cœur n'échappent ni à mes lumiéres, ni à mon amour. Vous êtes, Monsieur, tel qu'on doit être pour se faire uniquement aimer; aussi vous aimai-je jusqu'à la folie. Mon cœur est à vous indépendemment de la tendresse du vôtre; et vous devez compter que je ne profiterois de ma vie (1) du mauvais exemple que vous me donneriez, si vous deveniez infidéle; je vous aimerois même quand vous n'auriez pour moi que de l'indifference. Mais je veux espérer que vous n'éprouverez point jusqu'où pourroit aller la force de l'affection que j'ai pour vous; et que vous pouvez toûjours soupçonner ma passion, d'être mêlée de reconnoissance: ainsi j'avoue que je ne puis me résoudre à vous donner mon portrait. Tenez-vous en à l'idée qui vous demeurera de moi. Tant de choses qu'on ne peut peindre, y doivent entrer, que j'ose me flater, qu'elle ne me sera pas si désavantageuse, que le portrait que je vous pourrois donner.

A MONSIEUR LE C*

Absence insupportable,

Considére, mon Amour! combien! tu as manqué de prévoyance. Ah malhûreux! Tu as été trahi, et tu m'as trahie par de trompeuses espérances. Une passion sur laquelle tu avois fait tant de projets de plaisirs, ne te cause qu'un mortel desespoir, où te jette l'absence de ce que tu aimes éperdument. Quoi! cette absence à laquelle ma douleur, toute ingénieuse qu'el-

(1) De ma vie, in meinem Leben.

qu'elle eſt, (1) ne ſauroit donner un nom aſſez cruel, me privera pour toûjours de ces charmans yeux, où je voyois tant d'amour, qui me combloient de joie; et me tenoient lieu de toutes choſes. Helas! les miens ont perdu la ſeule lumiére qui les animoit: ils n'ont que des larmes, et depuis que vous avez quitté ces lieux, ils ne m'ont ſervi qu'à pleurer. Je vous envoye mille fois le jour, des ſoupirs: ils vous cherchent par-tout, et pour récompenſe de mes inquiétudes, ils me rapportent à tous momens: *Ceſſe, ceſſe, pauvre Marianne, de te conſumer en vain, et de chercher un Amant*, que tu ne verras jamais, qui a paſſé les Mers pour te fuïr, qui eſt au milieu des plaiſirs, qui ne penſe point à tes douleurs, et qui te diſpenſe de tous ces tranſports. Mais non: je ne puis me réſoudre à juger ainſi de vous, et je ſuis trop intéreſſée à vous juſtifier. Je ne veux point m'imaginer que vous m'ayez oubliée. Ne ſuis-je pas aſſez malhûreuſe ſans me tourmenter par de faux ſoupçons? et à quel propos (2) faire des efforts pour ne me plus ſouvenir des ſoins que vous avez pris de me témoigner de l'amour. J'en ai été ſi charmée, que je ſerois une ingrate, ſi je ne vous aimois avec les mêmes emportemens, que ma paſſion me donnoit, quand j'avois des témoignages de la vôtre. Comment ſe peut-il faire (3) que le ſouvenir de ces agréables momens ſoit devenu ſi cruel? et faut-il que contre ſa nature, il ne ſerve qu'à tyranniſer mon cœur? Helas! votre derniére Lettre le réduiſit en un étrange état. Il eut des mouvemens ſi ſenſibles, qu'il fît des efforts pour ſe ſéparer de moi, afin de vous aller trouver; et je me ſentis ſi accablée, que mes ſens m'abandonnérent plus de trois heures. Je ne voulois pas revenir à une vie, que je veux perdre pour vous, puiſque je ne ſaurois la conſerver pour vous. Enfin, néanmoins je revis la lumiére malgré moi; et alors je ſentis que je mourois d'amour. Après cet

(1) Toute ingenieuſe qu'elle eſt, ſo ſinnreich als er auch iſt.
(2) à quel propos, aus was für einer Abſicht.
(3) Comment ſe peut-il faire, wie iſt es möglich.

cet accident, j'en ai eu d'autres; mais puis-je être sans maux, tant que je ne vous verrai pas? Je les supporte sans murmurer, parceque vous me les causez. Quoi! Est-ce là la récompense que vous me donnez, de vous avoir tendrement aimé? Il n'importe, je suis résolue à vous adorer toute ma vie, et à ne voir jamais personne, et vous ferez bien aussi de n'aimer qui que ce soit. Pourriez-vous être content d'une passion moins ardente que la mienne? Vous trouverez peut-être plus de beauté, mais vous ne trouverez de votre vie, tant d'amour, et tout le reste n'est rien. Ne remplissez plus vos Lettres de choses inutiles, et ne me priez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier; et je n'oublie pas aussi, que vous m'avez fait espérer que vous reviendriez ici. Helas! Pourquoi n'y voulez-vous point passer le reste de vos jours? Si je pouvois m'échapper, je n'attendrois pas l'effet de vos promesses: J'irois, sans garder des mesures, vous chercher, vous suivre, et vous aimer par tout le monde. Je n'ose me flater que cela puisse être: je ne veux point nourrir une espérance qui me donneroit quelque plaisir; et je ne veux plus être sensible, qu'aux douleurs. Cependant, j'avoue que l'occasion que mon Frére m'a donnée de vous écrire, a surpris en moi des mouvemens de joie, et qu'elle a suspendu un moment le desespoir où je suis. Je vous conjure de me dire pourquoi vous vous êtes attaché à m'enchanter, puisque vous saviez que vous deviez m'abandonner? et pourquoi vous vous êtes si acharné à me rendre malhûreuse? Que ne me laissiez-vous en repos dans ma solitude? Vous avois-je fait quelque tort? Mais je vous demande pardon; je ne vous impute rien, je ne suis point en état de penser à me vanger. J'accuse seulement la rigueur de mon destin. Il sépare nos corps, mais il ne sauroit séparer nos cœurs. L'Amour qui est plus puissant que lui, les a unis pour toute notre vie. Si vous prenez quelque intérêt à la mienne, écrivez-moi souvent. Je mérite que vous m'appreniez l'état de votre cœur, et de votre fortune, sur-tout venez me voir. Adieu, je ne

puis quitter ce papier: il tombera entre vos mains; et je voudrois bien avoir le même bonheur. Hélas! Insensée que je suis, (1) cela n'est pas possible. Adieu, encore une fois, aimez-moi toûjours, et faites-moi souffrir moins de maux.

A MONSIEUR le C - - -

Je fais tort aux sentimens de mon cœur de tâcher à vous les faire connoître. Que je serois hûreuse, si vous en pouviez juger par la violence des vôtres. Mais je ne dois pas me rapporter à vous de cela: (2) et je ne saurois m'empêcher de vous dire moins vivement que je ne le sens, que vous ne devriez point m'oublier d'une maniére qui me met au desespoir, et qui est honteuse pour vous. Il est juste que je vous en témoigne mes ressentimens, et que vous souffriez que je me plaigne des malheurs que j'avois prévûs, quand je vous vis déterminé à me quitter. Je me suis abusée de croire que vous auriez un procédé de bonne foi; parceque l'excès de mon amour me mettoit au dessus de toute sorte de soupçons, et qu'il méritoit plus de fidélité qu'on n'en trouve d'ordinaire. La disposition que vous aviez à me trahir, l'a emporté sur les égards que vous deviez avoir pour tout ce que j'ai fait en votre faveur. Je ne laisserois pas d'être malhûreuse, si vous ne m'aimiez qu'à cause que je vous aime, et je voudrois tout devoir à votre seule inclination: mais je suis si éloignée d'être en cet état, que depuis six mois je n'ai pas reçû de vous une seule Lettre. J'attribue ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis attachée à vous: ne devois-je point prévoir que mes plaisirs finiroient plûtôt que mon amour? Pouvois-je espérer que vous demeureriez toute votre vie en ce Païs, et que vous renonceriez à votre fortune, et à votre Patrie pour ne pen-

(1) Insensée que je suis, ich unvernünftige.

(2) Mais - - de cela, aber ich darf mich hierinnen nicht auf sie beziehen.

penser qu'à moi. Mes douleurs ne peuvent recevoir de soulagement, et le souvenir de mes déplaisirs me comble de désespoir. Quoi! tous mes desirs seront inutiles, et je ne vous verrai jamais avec toute l'ardeur, et tout l'emportement que vous me faisiez voir? Helas! je me trompe, et je connois trop que les mouvemens qui occupoient mon cœur, n'étoient excités en vous que par quelque légére satisfaction, et qu'ils finissoient aussi-tôt qu'elle: il faloit que dans ce moment j'appellasse ma Raison à mon secours pour modérer l'excès funeste de mes délices, et m'annoncer tout ce que je souffre, mais je me donnois entiérement à vous, et je n'étois pas en état de songer à ce qui pouvoit empoisonner ma joie, et m'empêcher de jouïr des témoignages de votre passion. Je m'appercevois trop agréablement que j'étois avec vous, pour penser que vous seriez un jour éloigné de moi. Je me souviens néanmoins, de vous avoir dit quelquefois, que vous me rendriez malhûreuse. Mais en un moment ces frayeurs étoient dissipées. J'étois ravie de vous les sacrifier, et de m'abandonner à la mauvaise foi de vos protestations. Je voi le reméde à tous mes maux, et j'en serois bien-tôt délivrée, si je ne vous aimois plus. Mais, quel reméde? Non, j'aimerois mieux que mes peines s'augmentassent que de vous oublier. Helas! Cela dépend-il de moi? Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous aimer plus. Vous êtes plus à plaindre que je ne le suis; et il vaut mieux endurer ce que j'endure, que de jouïr des plaisirs languissans que vous donnent vos Maîtresses. Je n'envie point votre indifférence; et vous me faites pitié. Je vous défie de m'oublier tout-à-fait. Je me flate de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des contentemens imparfaits; et je suis plus hûreuse que vous; parceque je suis plus occupée. Ceux qui me parlent, croyent que je suis folle. Je ne sai ce que je leur répons. Ah! j'envie le bonheur d'Emanuel, et de Francisque. Pourquoi ne suis-je pas toûjours avec vous, comme eux? Je vous eusse accompagné, et je vous eusse servi de meil-

leur cœur. Je ne souhaite rien que de vous voir: Au moins souvenez-vous de moi. Je me contente de votre souvenir; mais je n'ose m'en assurer. Je ne bornois pas là mes espérances, lorsque je vous voyois tous les jours; mais vous m'avez bien appris qu'il faut me soumettre à tout ce que vous voulez. Cependant, je ne me repens point de vous avoir adoré. Je suis fort aise, que vous m'ayez séduite. Votre absence rigoureuse, et peut-être éternelle ne diminue pas l'emportement de mon amour. Je veux qu'on sache que je n'en fais point de mystére; et que je suis ravie d'avoir tout entrepris pour vous. Je ne méts plus mon honneur qu'à vous aimer éperdûment toute ma vie, puisque j'ai commencé à vous aimer. Je ne vous dis pas cela pour vous obliger à m'écrire; non, ne vous contraignez point. Je ne veux de vous que ce qui viendra de votre pur mouvement, et je refuse tous les témoignages d'amour que vous pourriez vous empêcher de me rendre. J'aurai de la satisfaction à vous excuser; parceque vous en aurez peut-être à ne prendre pas la peine de m'écrire: et je sens un particulier penchant à vous pardonner toutes vos fautes. Un Officier de nos quartiers a eu la bonté de m'entretenir de vous ce matin plus de trois heures. Il m'a dit que la Paix étoit faite. Si cela est, ne pourriez-vous pas me venir voir? Mais je ne le mérite point: faites tout ce qu'il vous plaira. Mon amour ne dépend plus de la maniére dont vous me traiterez. Depuis que vous êtes parti, je n'ai pas eu un seul moment de santé, et je n'ai aucune joie qu'en nommant votre nom mille fois le jour. Quelques personnes qui savent l'état déplorable où vous m'avez mise, me parlent souvent de vous. Je sors le moins qu'il m'est possible du lieu, où vous êtes venu tant de fois; et je regarde sans cesse votre Portrait qui m'est mille fois plus cher que la vie. Il me donne du plaisir; mais il me donne aussi de la douleur de penser que je ne vous verrai peut-être jamais. Pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous voie peut-être de ma vie? M'avez-vous abandonnée pour toûjours? Je

ſuis au déſeſpoir; votre pauvre Mariane n'en peut plus; elle s'évanouït en finiſſant cette Lettre. Adieu, adieu, ayez pitié de moi.

A MONSIEUR le C **

Que deviendrai-je, et que voulez-vous que je faſſe? Je me vois bien éloignée de ce que j'avois prévû. J'eſpérois recevoir de vos Lettres, de tous les endroits où vous paſſeriez; que ces Lettres ſeroient longues; que vous ſoutiendriez ma paſſion par l'eſpérance de vous revoir, et que le fond que je faiſois ſur votre fidélité, (1) me donneroit quelque ſorte de répos. Je penſois même à me guérir ſi je pouvois connoître que vous m'euſſiez oubliée. Votre abſence, la crainte de ruïner le reſte de ma ſanté, le peu d'apparence de votre retour, la froideur de vos derniers adieux, et votre départ, fondé ſur d'aſſez méchans prétextes, ſembloient me promettre un ſecours aſſuré. Je n'avois enfin à combattre que contre moi-même, et je ne pouvois me défier de mes foibleſſes, ni appréhender ce que je ſouffre. Helas! Que je ſuis à plaindre de ne point partager mes douleurs avec vous, et d'être toute ſeule malhûreuſe! Cette penſée me tue, et j'ai peur que vous n'ayez jamais été ſenſible à tous nos plaiſirs. Oui, votre mauvaiſe foi m'eſt connue; vous m'avez trahie quand vous m'avez dit que vous étiez ravi d'être ſeul avec moi. Ce n'eſt qu'à mes importunités que je dois tous vos empreſſemens et tous vos tranſports. C'eſt de ſens froid que vous aviez fait deſſein de m'enflammer: Vous n'avez regardé ma paſſion que comme une victoire, et votre cœur n'en a jamais été véritablement touché. N'êtes-vous pas bien à plaindre de n'avoir ſû profiter de mes emportemens? Et comment eſt-il poſſible qu'avec tant d'amour, je n'aie pû vous rendre tout à fait hûreux? Je regrette, mais ce n'eſt qu'à cauſe de vous, les contentemens infinis que vous avez perdus. Faut-il que

 vous

(1) Et que.. - fidelité, und daß die Rechnung, ſo ich mir auf ihre Treue machte.

vous n'ayez point voulu en jouir? Ah! Si vous les connoissiez, vous trouveriez qu'ils sont plus sensibles, que celui de m'avoir trompée, et vous auriez éprouvé, qu'on sent quelque chose de plus touchant lorsqu'on aime avec violence, que lorsqu'on est aimé. Je ne sai ni ce que je fais, ni ce que je désire. Je suis déchirée de mille mouvemens contraires. Peut-on s'imaginer un état si déplorable? Je vous aime éperdûment, et je vous ménage assez pour n'oser souhaiter que vous soyez agité des mêmes transports. Je mourrois de chagrin, si j'étois assurée que vous n'eussiez aucun repos; que votre vie ne fût que trouble, et que tout vous fût odieux. Je ne saurois supporter mes maux, comment pourrois-je souffrir la douleur que me donneroient les vôtres, qui me seroient mille fois plus sensibles que les miens. Néanmoins je suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la joie en notre Païs; et je ne puis me résoudre à désirer que vous ne pensiez pas à moi. Je m'imagine que vous en aurez seulement pitié, mais je ne veux point de votre pitié. Ah! Que j'ai de dépit de ma conduite, quand je fais réfléxion sur tout ce que je vous ai sacrifié. Je me suis exposée à la colére de mes parens, à la sévérité des Loix, et à votre ingratitude, qui me paroît le plus grand de tous les malheurs. Je sens toutefois que mes remords ne sont pas veritables; parceque je voudrois de tout mon cœur avoir couru pour vous de plus grands dangers, et avoir hazardé ma vie, et mon honneur, afin de vous témoigner mon amour. Il me semble même que je ne suis pas trop satisfaite, ni de mes douleurs, ni de l'excès de ma passion. Helas! Infidèle que je suis, je vis, et je fais autant de choses pour conserver ma vie, que pour la perdre. Ah! J'en meurs de honte, mon désespoir n'est plus que dans mes Lettres. Si je vous aimois autant que je vous l'ai dit, ne serois-je pas morte il y a long-tems? Je vous ai trompé, c'est à vous à vous plaindre de moi. Hé! Pourquoi ne vous en plaignez-vous point? Je vous ai vû partir; je ne puis espérer de vous voir jamais de retour, et je respire. Je vous ai trahi, je vous supplie de me

le pardonner; mais non; traitez-moi avec rigueur. Ne trouvez pas que mes sentimens ayent assez de violence. Soyez plus difficile à contenter. Mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous; et je vous conjure de me donner secours, afinque je surmonte la foiblesse de mon séxe, et que je termine mes irrésolutions par un véritable désespoir. Une fin tragique vous obligeroit à penser souvent à moi. Ma mémoire vous seroit chére, et vous seriez peut-être sensiblement touché d'une mort extraordinaire. Hé! Ne vaut-elle pas mieux que l'état où vous m'avez réduite? Adieu, je voudrois bien ne vous avoir vû de ma vie. Ah! je sens la fausseté de ce que je dis, et je connois au moment que je vous parle, que j'aime mieux être malhûreuse en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vû. Ainsi sans murmurer, je consens à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, si je meurs de tristesse, promettez-moi que vous me regretterez tendrement; et qu'au moins la violence de mon amour vous donnera du dégoût de toutes choses. Cette consolation me suffira, et s'il faut que je vous abandonne pour toûjours, je voudrois, de toute mon ame, ne vous point laisser à une autre. Ne seriez-vous pas cruel de vous servir de mon désespoir, afin de vous rendre plus aimable? Adieu, encore une fois. Mes Lettres sont trop longues. Je n'ai pas assez d'égard pour vous. Je vous en demande mille et mille pardons, et j'ose espérer que vous aurez de l'indulgence en faveur d'une pauvre insensée, qui ne l'étoit point avant qu'elle vous aimât. Adieu. Je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis: Je vous rends graces dans le fond de mon cœur, du désespoir que vous me causez, et je déteste la tranquillité où j'ai vêcu avant que de vous connoître. Adieu, ma passion augmente à chaque moment. Ah! Que j'ai de choses à vous dire!

A MONSIEUR le C. de C***

Votre Lieutenant vient de me dire qu'une tempête vous a obligé de relâcher sur la Côte de. . . . . Je crains que vous n'ayez beaucoup souffert sur Mer; et cette appréhension m'a tellement occupée que je n'ai plus pensé à mes maux. Etes-vous bien sûr, que votre Lieutenant prenne plus de part que moi, à tout ce qui vous arrive? Pourquoi en est-il mieux informé? et enfin pourquoi ne m'avez-vous point écrit? Je suis malhûreuse, si depuis votre départ vous n'en avez eu aucune occasion, et je la suis encore plus, si vous en avez eu sans m'écrire. Votre ingratitude est extrême; mais je serois au désespoir, si elle vous attiroit quelque malheur; et j'aime mieux qu'elle demeure sans punition, que si j'en étois vangée. Je résiste à toutes les apparences qui me devroient persuader, que vous ne m'aimez guéres; et je sens plus de penchant à m'abandonner aveuglément à ma passion, qu'aux raisons que vous me donnez de me plaindre de vous. Que vous m'auriez épargné d'inquiétudes, si votre procédé eût été aussi froid, les premiers jours que je vous vis, qu'il me l'a paru depuis quelques mois! Mais qui n'auroit été abusée par tant d'empressemens, et à qui n'eussent-ils semblé sincéres? Qu'on a de peine de se résoudre à soupçonner long-tems la bonne-foi de ceux qu'on aime! La moindre excuse nous suffit; et sans que vous preniez le soin de m'en faire, l'amour que j'ai pour vous, vous sert si fidélement, que je ne puis consentir à vous trouver coupable, que pour avoir le contentement de vous justifier. Vous m'avez enflammée par vos transports, charmée par vos complaisances, et assurée par vos sermens. Mon inclination m'a trompée, et les suites de ces commencemens si agréables et si hûreux ne sont que des larmes et des soupirs. Il est vrai qu'en vous aimant, j'ai eu des plaisirs fort sensibles; mais ils me coûtent d'étranges douleurs. Si j'avois résisté à votre amour, si je vous avois donné quelque sujet de chagrin et de jalousie, pour vous engager davantage: si vous aviez remarqué quelque ménagement artificieux dans ma conduite; si en-

enfin j'avois voulu opposer ma Raison au penchant que j'ai pour vous, vous pourriez me punir sévérement. Helas! Vous me parûtes aimable, avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez: Vous me témoignâtes une ardente passion, j'en fus ravie, et depuis je vous aimai éperdûment. Vous n'étiez pas aveugle comme moi, pourquoi avez-vous souffert que je fusse réduite en l'état où je me trouve? Vous saviez que vous ne seriez pas toûjours en ce Païs-ci; et pourquoi m'y avez-vous choisie pour me rendre malhûreuse? Vous y eussiez trouvé quelque femme qui eût été plus belle, avec qui vous auriez eu de grossiers plaisirs, qui vous eût aimé tandis qu'elle vous eût vû; que le tems eût consolée de votre absence, et que vous auriez pû quitter sans dureté, et sans perfidie. Votre procédé est plus d'un Tyran attaché à persécuter, que d'un Amant qui ne doit penser qu'à plaire. Pourquoi éxercer (1) tant de cruauté sur un cœur qui est à vous? Vous êtes aussi facile à vous laisser persuader contre moi, que je l'ai été à me laisser persuader en votre faveur, J'aurois résisté, sans avoir besoin de tout mon amour, à de plus fortes raisons que ne peuvent être celles qui vous ont porté à m'abandonner. Elles m'auroient semblé foibles, et il n'y en a point qui eussent pû m'arracher d'auprès de vous. Mais vous avez voulu profiter du prétexte de vous en retourner. Un Vaisseau partoit, que ne le laissiez-vous partir? Votre Famille vous avoit écrit, ne savez-vous pas les persécutions que j'ai souffertes de la mienne? Votre honneur vous engageoit à me quitter, ai-je pris quelque soin du mien? Vous étiez obligé d'aller servir votre Roi; si tout ce qu'on dit de lui, est vrai, il n'a pas besoin de vous. J'eusse été trop hûreuse, si nous avions passé notre vie ensemble. Néanmoins, puisqu'il faloit qu'une absence cruelle nous séparât, je dois être bien aise de n'avoir point été infidéle, et je ne voudrois pas, pour quoi que ce fût, (2) avoir commis une action si noire. Quoi! Vous avez con-

 nu

(1) Pourquoi exercer, warum wollen sie ausüben.
(2) Pour quoi que ce fût, um was es auch wäre.

au le fond de mon cœur, et vous avez pû vous résoudre à me laisser pour jamais, et à m'exposer aux frayeurs que je dois avoir, que vous ne vous souveniez plus de moi que pour me sacrifier à une nouvelle Amour? Ah! Je vois que je vous aime comme une folle: Cependant, je ne me plains point de toute la violence des mouvemens de mon cœur: Je m'accoûtume à ces troubles, et à ces maux, mais je suis sans cesse persécutée de la haine, et du dégoût que j'ai pour toutes choses. Ma famille, mes amis et le lieu où je suis, me sont insupportables. Tout ce que je suis obligée de voir, et tout ce qu'il faut que je fasse, m'est odieux. Je suis si jalouse de ma passion, qu'il semble que toutes mes actions vous regardent. Oui, je fais scrupule de ne vous pas sacrifier tous les momens de ma vie. On s'est apperçû de ce desordre; les personnes les plus sévéres en ont pitié, et il les oblige d'avoir quelque ménagement (1) pour moi. Tout le monde est touché de mon amour, et vous demeurez dans une profonde indifférence sans m'écrire que des Lettres froides et pleines de redites. La moitié du papier n'est pas rempli, et il paroît que vous mourez d'envie de les avoir achevées. Emilie me persécuta, ces jours passés, pour me faire sortir de ma chambre, et croyant me divertir, elle me mena sur le Balcon, d'où l'on voit le Port. Je la suivis; et je fus aussi-tôt frappée d'un souvenir cruel qui me fit pleurer le reste du jour. Elle me ramena, et je me jettai sur mon lit, où je fis mille réfléxions sur le peu d'apparence que je vois de guérir jamais. Ce qu'on fait pour me soulager, aigrit ma douleur; et je trouve dans les remédes mêmes, des raisons particuliéres de m'affliger. Je vous ai souvent vû passer en ce lieu avec un air qui me charmoit, et j'étois sur ce Balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets de ma malhûreuse passion. Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connussiez point. Je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étoient avec moi. Je m'imagi-

1) Ménagement, Nachsicht.

ginai que quand vous vous arrêtiez, vous étiez ravi que je vous visse mieux, et que j'admirasse l'adresse que vous aviez à pousser votre cheval. J'étois surprise de quelque frayeur, lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile: Enfin je m'intéressois secrétement dans toutes vos actions. Je sentois que vous ne m'étiez pas indifférent; et je prenois pour moi ce que vous faisiez. Vous ne connoissez que trop les suites de ces commencemens; et encore que je n'aie rien à ménager, je ne dois pas vous les écrire, de peur de vous rendre plus coupable, s'il étoit possible, que vous ne l'êtes, et d'avoir à me reprocher tant d'efforts inutiles pour vous obliger à m'être fidèle; vous ne le serez point. Puis-je espérer de mes Lettres, et de mes reproches, ce que mon amour n'a pû obtenir de votre ingratitude? Je suis trop assurée de mon malheur: Votre conduite ne me laisse aucun lieu d'en douter, et je dois tout craindre, puisque vous m'avez abandonnée. N'aurez-vous des charmes que pour moi? Et ne paroîtrez-vous pas agréable à d'autres yeux? Je croi que je ne serai pas fâchée, que les sentimens des autres justifient en quelque façon les miens: Oui, je voudrois que toutes les femmes vous trouvassent aimable, que pas une ne vous aimât, et que pas une ne vous plût. Ce souhait est ridicule; n'ai-je pas assez éprouvé que vous n'êtes point capable d'un grand attachement; et que vous pourrez bien m'oublier sans y être contraint par une nouvelle passion? Peut-être voudrois-je que vous eussiez quelque raisonnable prétexte; je serois plus malhûreuse, mais vous ne seriez pas si coupable. Je voi que vous demeurerez en votre Païs sans de grands déplaisirs, avec une entiére liberté; la fatigue d'un long voyage, quelque petite bienséance, la crainte de ne répondre pas à mes transports, vous retiendront. Ah! Ne m'appréhendez point: je me contenterai de vous voir de tems en tems, et d'être assurée que nous sommes au même lieu. Mais je me flate peut-être, et vous serez plus touché de la rigueur d'une autre, que vous ne l'avez été de mes faveurs. Est-il possible que vous puissiez être enflammé par de mauvais traitemens? Helas! Avant que de vous engager dans quelque nou-

vel amour, pensez à l'excès de mes douleurs, à la diversité des passions dont je suis agitée, à l' extravagance de mes Lettres, à mes confiances, à mes désespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie. Ah! Vous allez vous rendre malhûreux! Profitez, je vous conjure, de l'état où je suis, et qu'au moins ce que je souffre, ne vous soit pas inutile. Vous me fites, il y a cinq ou six mois, une fâcheuse confidence, et vous m'avouâtes de bonne foi, que vous aviez aimé une Dame de votre Païs. Si elle vous empêche de revenir, mandez-le moi, afin que je ne languisse plus. Quelque reste d'espérance me soutient encore, et je serai fort aise, si elle ne doit avoir aucune suite, de la perdre tout-à-fait, et de me perdre moi-même. Envoyez-moi le Portrait de cette Dame avec quelques-unes de ses Lettres, et écrivez-moi ce qu'elle vous dit. J'y trouverois peut-être des raisons de me consoler, ou de m'affliger davantage. Je voudrois aussi avoir le Portrait de votre cœur. Tout ce qui vous est quelque chose, (1) m'est cher, et je suis entiérement dévouée à ce qui vous touche. Il y a des momens où je m'imagine que j'aurois assez de soumission pour servir celle que vous aimez. Vos mépris m'ont si abbatue, que je n'ose penser seulement, qu'il me semble que je pourrois être jalouse sans vous déplaire; et je croi même avoir grand tort de vous faire des reproches. Je suis souvent convaincue, que je ne dois point vous faire voir des sentimens que vous desavouez. Il y a long-tems qu'un Officier attend cette Lettre. J'avois résolu de l'écrire d'un air à vous la faire recevoir sans dégoût; mais elle est trop extravagante, il la faut finir. Helas! Il n'est pas en mon pouvoir de m'y résoudre; je m'imagine que je vous parle quand je vous écris, et que vous m'êtes un peu plus présent. Il y aura, dans peu de jours, un an que je m'abandonnai toute à vous. Votre amour me paroissoit ardent et sincére, et je n'aurois jamais pensé que mes faveurs vous eussent assez rebuté, pour vous obliger à faire cinq cens lieuës et à vous exposer à des naufrages pour me quitter. L'Officiér qui vous doit porter cette Lettre, me mande pour la qua-

(1) Tout ce qui vous est quelque chose, alles was sie etwas angeht.

quatriéme fois qu'il veut partir; qu'il est pressant! Il abandonne quelque malhûreuse en ce Païs. Adieu, j'ai plus de peine à finir ma Lettre, que vous n'en avez eu peut-être à me quitter pour toûjours. Adieu, je n'ose vous donner mille noms de tendresse, ni me laisser aller à mes mouvemens. (1) Je vous aime mille fois plus que ma vie, et mille fois plus que je ne pense. Que vous m'êtes cher! Et que vous m'êtes cruel! Vous ne m'écrivez point, je n'ai pû m'empêcher de vous dire encore cela. Je vais recommencer, et l'Officier partira. Qu'importe? qu'il parte. J'écris plus pour moi que pour vous. Je ne cherche qu'à me soulager, aussi-bien une si longue Lettre vous fera peur. Vous ne la lirez point. Qu'est-ce que j'ai fait pour être si malhûreuse? Et pourquoi avez vous empoisonné ma vie? Que ne suis-je née dans un autre Païs. Adieu, pardonnez-moi. Je n'ose plus vous prier de m'aimer. Voyez où mon destin m'a réduite. Adieu.

A MONSIEUR

*Le C. de C****

Je vous écris pour la derniére fois; et j'espére vous faire connoître que vous m'avez persuadée que vous ne m'aimiez plus, et que je ne vous dois plus aimer. Je vous renvoyerai, par la premiére commodité, ce qui me reste de vous. Ne craignez point que je vous écrive. Je ne mettrai pas même votre nom sur le paquet. J'ai chargé de tout cela Emilie. Ses soins ne me seront pas si suspects que les miens. Elle prendra les précautions nécessaires pour m'assurer que vous avez reçû le Portrait, et les Bracelets que vous m'avez donnés. Cependant, je veux que vous sachiez que, malgré toutes les foiblesses que je vous ai fait voir, je me sens en état de bruler ces chers gages de votre amour; et que je suis ravie de vous donner au moins quelque dépit. Mais je me suis apperçûe, à ma honte, que j'étois plus attachée à ces baga-

(1) Ni me laisser aller à mes mouvemens, noch mich von meinen Bewegungen hinreissen zu lassen.

gatelles, que je ne veux vous le dire, et j'ai senti que, pour m'en défaire, j'avois besoin de toute ma Raison. Je les ai mises entre les mains d'Emilie: Ah! Que cette résolution m'a couté de larmes! Après mille troubles que vous ne sauriez vous imaginer, et dont je ne vous rendrai pas compte, je l'ai conjurée de ne m'en parler jamais; de ne me les rendre jamais, quand même je les lui redemanderois, et de vous les renvoyer sans m'en avertir. Je n'ai bien connu l'excès de mon amour, que depuis que j'ai voulu faire tous mes efforts pour m'en guérir; et je n'aurois osé l'entreprendre, si j'eusse prévû tant de difficultés et de violences. Je suis persuadée que j'aurois senti des mouvemens moins desagréables, en vous aimant tout ingrat que vous êtes, qu'en vous quittant pour toûjours. J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion; et j'ai eu d'étranges peines à la combattre, après que votre procédé m'a rendu votre personne odieuse. L'orgueil ordinaire de mon séxe ne ma point aidée à prendre des résolutions contre vous. Helas! J'ai souffert vos mépris: j'aurois supporté votre haine, et toute la jalousie que m'eût donné l'attachement que vous eussiez pû avoir pour une autre. J'aurois eu au moins quelque passion à vaincre; mais votre indifférence m'est insupportable, vos impertinentes protestations d'amitié, et les civilités ridicules de votre derniére Lettre m'ont fait voir, que vous aviez reçû toutes celles que je vous ai écrites; qu'elles n'ont causé dans votre cœur aucun mouvement; et que néanmoins vous les avez lûes. Ingrat! je suis encore assez folle pour être au désespoir de ne pouvoir me flater, qu'elles ne soient pas venues jusques à vous, et qu'on ne vous les ait pas rendues. Je déteste votre bonne foi. Vous avois-je prié de me mander la vérité? Que ne me laissiez-vous ma passion? Vous n'aviez qu'à ne me pas écrire. (1) Je ne cherchois point à être éclaircie. Ne suis-je pas malhûreuse de n'avoir pû vous obliger à prendre quelque soin de me tromper, et de n'être pas en état de vous excu-

cu-

(1) Vous - - écrire, sie durften mir nur nicht schreiben.

causer. Sachez que je m'apperçois que vous êtes indigne de tous mes sentimens, et que je connois vos méchantes qualités. Cependant, si ce que j'ai fait, afin de vous obliger, peut mériter que vous ayez quelques petits égards pour les graces que je vous demande, je vous conjure de ne me plus écrire, et de m'aider à vous oublier tout à fait. Si vous me témoigniez, foiblement même, que vous avez eu quelque peine en lisant cette Lettre, je vous croirois peut-être; cela me donneroit du dépit, et de la colére, et me pourroit renflammer. Ne me faites rien savoir, je vous en supplie, qui détruise mes desseins. Ne troublez pas l'état que je me prépare, et ne m'ôtez point de mon incertitude: j'espére que j'en ferai quelque chose de tranquille. Je vous promets de ne vous pas haïr. Je me défie trop des sentimens violens pour oser l'entreprendre. Je suis persuadée que je trouverois peut-être en ce Païs un Amant plus fidèle, et mieux fait. Mais helas! Qui pourra me donner de l'amour? La passion d'un autre m'occupera-t-elle? La mienne a-t-elle pû quelque chose sur vous? N'éprouvai-je pas qu'un cœur attendri n'oublie jamais ce qui lui a inspiré des transports qu'il ne connoissoit point; que tous ses mouvemens sont attachés à l'Idole qu'il s'est faite; que ses premiéres idées, et que ses premiéres blessures ne peuvent être ni guéries, ni effacées; que toutes les passions qui s'offrent à son secours, et qui font des efforts pour le remplir, lui promettent vainement une sensibilité qu'il ne retrouve plus; que tous les plaisirs qu'il cherche, sans aucune envie de les rencontrer, ne servent qu'à lui faire voir, que rien ne lui est si cher que le souvenir de ses douleurs. Pourquoi m'avez-vous fait connoître le desagrément d'une passion qui ne doit pas toûjours durer, et les desordres qui suivent un amour violent, lorsqu'il n'est point réciproque. Cruel! Pourquoi me rendre malhûreuse par votre fuite? Ne l'étois-je pas assez, en vous voyant tous les jours. Je mourois de frayeur que vous ne me fussiez pas fidelle. Je voulois vous voir à tous momens, et cela étoit imposible. J'étois troublée par le péril que vous couriez en venant

me

me voir, je ne vivois pas lorsque vous étiez à l'Armée: j'étois au désespoir de n'être pas plus belle, et plus digne de vous. Je murmurois contre la médiocrité de ma condition: je croyois que l'attachement que vous paroissiez avoir pour moi, vous pourroit faire quelque tort: il me sembloit que je ne vous aimois pas assez. J'appréhendois pour vous la colère de mes parens, j'étois dans un état aussi pitoyable, que celui où je suis. Si vous m'eussiez donné quelques témoignages de votre passion depuis que vous n'êtes plus en ce Païs, j'aurois fait tous mes efforts pour en sortir. Je me fusse déguisée pour vous aller trouver. Helas! Que serois-je devenue, si vous ne vous fussiez plus soucié de moi, après que j'eusse été en vos quartiers! Quel desordre, et quel comble de honte! Je vous ai aimé comme une insensée, et vous n'en avez aucun ressentiment. Avez-vous tâché de me plaire? Quel sacrifice m'avez-vous fait? Avez-vous renoncé au jeu et à la chasse; n'êtes-vous pas allé le premier à l'Armée? N'en étes-vous pas revenu le dernier? Vous vous y étes exposé follement, quoique je vous eusse prié de vous ménager pour l'amour de moi. Vous n'avez pas cherché les moyens de vous établir en ce Païs-ci, vous en êtes parti sans hésiter un moment, et j'ai sû que durant le voyage, vous avez été de très-belle humeur. Je suis obligée à vous haïr mortellement. Ah! Je me suis attirée tous mes malheurs. Je vous ai d'abord accoutumé à une grande passion avec trop de bonne foi, et il faut de l'artifice pour se faire aimer. Il faut chercher avec quelque adresse les moyens d'enflammer, et *l'amour tout seul ne donne point d'amour.* Vous vouliez que je vous aimasse; et comme vous aviez formé ce dessein, vous eussiez tout fait pour y parvenir: mais vous avez connu que vous pouviez réussir dans votre entreprise sans passion. Quelle perfidie? Croyez-vous avoir pû impunément me tromper? Si quelque hazard vous ramenoit en ce Païs, je vous déclare que je vous livrerois à la vangeance de mes parens. J'ai vécu dans un abandonnement, et dans une idolâtrie qui me donnent de l'horreur, et mon remords me persécute.

Quand

Quand ferai-je délivrée de ce cruël embarras? Cependant, je ne vous fouhaite point de mal, et je me réfoudrois à confentir que vous fuffiez hûreux; mais comment pourrez-vous l'être, fi vous avez le cœur bien fait? Je veux vous écrire une autre Lettre, afin de vous faire voir que dans quelque tems je ferai peut-être plus tranquille. Que j'aurai de plaifir de vous pouvoir reprocher vos injuftes procédés après que je ne ferai plus fi vivement touchée! Je vous ferai connoître que je vous méprife; que je parle avec indifférence de votre trahifon; que j'ai oublié tous mes déplaifirs; et que je ne me fouviens de vous, que quand je veux. Je demeure d'accord, que vous avez de grands avantages fur moi, et que vous m'avez donné une paffion qui m'a fait perdre le fens. Vous en devez tirer peu de vanité. J'étois jeune; j'étois crédule; on m'avoit depuis mon énfance enfermée dans un lieu éloigné du monde. Je n'avois vû que des gens defagréables, et je n'avois jamais entendu les louanges que vous me donniez fans ceffe. Il me fembloit que je vous devois les charmes et la beauté que vous me trouviez, et dont vous me faifiez appercevoir. J'entendois dire du bien de vous; tout le monde me parloit en votre faveur. Vous faifiez tout ce qu'il faloit pour me donner de l'amour. Mais je fuis revenue de cet enchantement, je ne retomberai plus dans mes foibleffes. Ah! Qu'elles me coutent cher, et que j'aurois été hûreufe, fi vous aviez voulu fouffrir que je vous euffe toûjours aimé! Je connois que je fuis encore trop occupée de mes reproches et de votre infidélité. Néanmoins fouvenez-vous que je me fuis promife un état tranquile, et que j'y parviendrai, ou que je prendrai contre moi quelque réfolution extrême. Je fuis folle de vous redire fi fouvent les mêmes chofes. Adieu, il faut vous quitter, et ne penfer plus à vous.

PORTRAITS.

REFLEXIONS

SUR LES

PORTRAITS.

Le Portrait est une description grave, enjouée, ou satirique de quelque personne. Il a pour matiére le corps, l'esprit, les vertus, ou les vices. Son caractére est fleuri, et naturel. On fait le Portrait en vers ou en prose; ou bien en vers et en prose tout ensemble. Les choses s'y tournent d'une maniére à inspirer de l'estime, de l'amour, ou de la haine: (1) *Et l'on travaille à y marquer naturellement l'air, le visage, les mœurs et les inclinations des gens. L'une de ses plus sensibles beautés consiste en cela. Il ne faut pourtant pas peindre si fort d'après nature, qu'on n'aille un peu au delà,* (2) *mais sans choquer la ressemblance. Les grands Peintres le pratiquent de la sorte, et on doit les imiter.*

(1) Les choses - - - haine, die Sachen werden darinn auf eine solche Art eingekleidet, daß sie Hochachtung, Liebe oder Haß erregen.

(2) Qu'on n'aille un peu au delà, daß man solche nicht ein wenig überschreite.

Le Comte de Bussi.

PORTRAIT
DU
ROI D'ANGLETERRE.

Charles (a) Roi d'Angleterre avoit de grands yeux noirs, les sourcils fort épais, et qui se joignoient; le teint brun, le nez bien fait, la forme du visage longue, les cheveux noirs et frisés. Il étoit grand, et avoit la taille belle. Il avoit l'abord froid: (1) et cependant il étoit doux, et civil dans la bonne, plus que dans la mauvaise fortune. Il étoit brave, c'est-à-dire, qu'il avoit le courage d'un Soldat, et l'ame d'un Prince. Il avoit de l'esprit: il aimoit ses plaisirs; mais il aimoit encore plus son devoir. Enfin c'étoit l'un des plus grands Rois du monde; néanmoins quelque hûreuse naissance qu'il eût, l'Adversité qui lui avoit servi de Gouverneur, avoit été la principale cause de son mérite extraordinaire.

PORTRAIT
DE MADAME. (b)

Madame avoit la taille médiocre, et dégagée; le teint blanc et d'un incarnat inimitable: les traits du vi-

(1) Il avoit l'abord froid, er war etwas kaltsinnig.

(a) Ce Prince de qui l'on vient de faire le Portrait, s'appelloit Charles II. Fils aîné de Charles I. Roi d'Angleterre, qui durant le tems de CromWel eut la tête coupée devant son Palais de White-Hall, à Londres. Charles II. après avoir regné trente-sept ans et quelques jours, mourut d'apopléxie dans ce Palais, le 16. de Février de l'année 1685. et fut fort regretté de tous ses Sujets, parcequ'il les aimoit avec tendresse; et que de leur côté, ils le regardoient comme leur Pére.

(b) C'étoit la premiére femme de *Monsieur*, Frére unique de Louïs XIV. Elle s'appelloit *Henriette-Anne*, Fille de Charles I. Roi d'Angleterre, et d'Henriette Marie de France, Sœur de Louïs XIII. Madame étoit une très-charmante, et une très généreuse Princesse: Elle mourut d'une colique de *miserere* en 1670. le

visage réguliers, et délicats : la bouche petite et relevée : les levres vermeilles ; les dents bien rangées, et de la couleur des perles : les yeux bleus, vifs, languissans, en un mot adorables : les cheveux d'un blond-cendré le plus beau du monde, la gorge, les bras, et les mains d'une blancheur achevée. Son esprit étoit vaste, brillant, et digne de mille Empires, ses sentimens grands et élevés ; et l'assemblage de tant de belles choses produisoit un effet si admirable, qu'elle paroissoit plûtôt un Ange, qu'une Créature mortelle.

Le Comte de Bussi.

PORTRAIT DE MONSIEUR LE PRINCE.

Monsieur le Prince (a) avoit les yeux vifs, le nez aquilin, et serré : les joues creuses, et déchar-nées : le visage long, la physionomie d'une Aigle, les cheveux frisés, les dents mal rangées, l'air négligé, et la taille belle. Il avoit du feu, et de la justesse dans l'esprit avec un génie admirable pour la guerre, et particuliérement pour les Batailles. Le jour du combat, il étoit doux aux amis, et fier aux ennemis. Il avoit une force et une netteté de jugement qu'on ne sauroit assez admirer, une facilité de s'exprimer sans égale.

POR-

le trentiéme de Juin, quelques jours après son retour d'Angleterre, en sa maison de Saint-Cloud, petit Bourg sur la Seine auprès de Paris. Le 4. de Juillet on enterra son corps en l'Abbaye de Saint Denis, et ses entrailles dans la Chapelle d'Orleans, des Celestins de Paris.

(a) On peint ici *Louis* II, de Bourbon, Prince de Condé, premier Prince du Sang : Fils de Henri II. de Bourbon, et de Charlotte-Marguerite de Montmorency ; il nâquit à Paris le 8. de Septembre 1621. et sous le nom du *Duc d'Enguien* quil porta tandis que son pere vécut, il gagna la bataille de Rocroi, et fit à l'âge de vint-deux ans d'autres belles actions dont on parlera toûjours.

PORTRAIT DU DUC DE CANDALE.

Le Duc de Candale avoit les yeux bleus, le nez bien fait, les traits du visage irréguliers, la bouche grande et desagréable, mais de fort belles dents. Les cheveux blond-dorés (1) en très-grande quantité. Sa taille étoit charmante. Il s'habilloit galamment, (a) et les plus propres tâchoient de l'imiter. Il avoit l'air d'une personne de grande qualité, et tenoit en France un des premiers rangs. Il étoit tombé, dans ses pre-

(1) Les cheveux blond-dorés, goldgelbe Haare.

(a) *Louïs-Charles-Gaston de la Valette*, et de Foix, Duc de Candale, Pair de France, étoit fils de Bernard de la Valette, et de Foix, Duc d'Epernon, Colonel Général de l'Infanterie Françoise. Il mourut le 28. de Janvier 1658. à l'âge de trente ans: et sans avoir été marié. C'est lui qui avoit imaginé une mode de s'habiller toute nouvelle, d'une maniére de haut-de-chausses larges, qu'on appelloit *Haut de chausses à la Candale*. Moliére les nomme assez plaisamment des *Cotillons*: et on ne les a quittés que pour prendre des Culottes qui sont infiniment plus commodes. Cependant cette mode de Monsieur de Candale a été longtems suivie: Moliére la décrit agréablement; et les Vers dont il se sert pour cela, méritent d'être rapportés.

Ne voudriez-vous point, dit-je, sur ces matiéres
De vos jeunes muguets m'inspirer les maniéres?
M'obliger à porter de ces petits Chapeaux,
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure,
De ces petits Pourpoints sous les bras se perdans,
Et de ces grands Colets jusqu'au nombril pendans,
De ces manches qu'à table on voit tâter les sausses
Et de ces Cotillons appellés Haut-de chausses,
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons patus,
Et de ces grands Canons, ou, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les Galans,
Marcher équarquillés ainsi que des Volans.

miéres amours (a) entre les mains d'une Dame, qui avoit infiniment de l'esprit: et comme ils s'étoient tous deux fort aimés, elle avoit pris tant de soin de le dresser, et lui de plaire à cette Belle, qu'il étoit devenu très-honnête et très-galant.

Le Comte de Bussi.

PORTRAIT DE MADAME DE ***

Madame de .. a les yeux petits, noirs et brillans; la bouche agréable, le nez un peu retroussé, les dents belles, le teint trop vif, les traits fins et délicats, et le tour du visage charmant. Ses cheveux sont noirs, longs et épais. Elle est très-propre, et l'air qu'elle soufle, est plus pur que celui qu'elle respire. Sa gorge est admirable; ses bras et ses mains faites au tour. (1) Elle n'est ni grande ni petite: mais d'une taille fort aisée, et qui sera toûjours aimable, si elle la peut sauver de l'incommodité de l'embonpoint. (2) Son esprit est vif et pénétrant. Elle parle, et écrit avec une facilité surprenante. Elle est quelquefois distraite en compagnie; et on ne peut lui dire guéres de choses d'assez grande conséquence pou. occuper toute son attention. Elle craint la solitude, aime la Musique et la Poësie et fait de très-jolis vers. Il n'y a point de femme de sa qualité, qui chante mieux, ni qui danse avec tant de grace. Elle est bonne amie jusqu'à prendre ardemment le parti de ceux pour qui elle a de l'affection, et à leur donner tout son bien, s'ils en avoient besoin. Elle garde religieusement leur secret: elle sait vivre avec tout le mon-

(1) Faites au tour, wie gedrechselt.

(2) Si ... embonpoint, wenn sie solche für der unbequemlichen Fettigkeit in acht nehmen kan.

(a) L'Historiographe Amoureux et Satirique des Gaules, qui est le Comte de Bussi, a parlé dans ses Ouvrages, des Amours de Monsieur de Candale, et j'y renvoye ceux qui auront la curiosité d'en savoir quelque chose.

monde; elle est civile comme il faut qu'elle soit, et encore qu'elle aime assez à ne facher personne, sa civilité tient plus de la gloire, que de la flaterie. Cela fait qu'elle ne gagne pas si-tôt les cœurs, que beaucoup d'autres plus insinuantes: mais quand on connoît sa fermeté, l'on s'attache plus fortement à elle, qu'à toutes les personnes de son séxe.

Sarazin, Conspiration de Walstein p.7. Edition 1658. à Rouen.

PORTRAIT DE WALSTEIN.

Albert Walstein *(a)* avoit l'esprit grand et hardi, mais inquiet, et ennemi du repos; le corps haut et robuste, et le visage plus majestueux qu'agréable. Il étoit naturellement sobre. Il dormoit peu, travailloit toûjours, supportoit aisément le froid et la faim, fuyoit les délices, et surmontoit par la tempérance et l'exercice, les incommodités de l'âge, et de la goute. Il parloit peu, et pensoit beaucoup. Il étoit vaillant et judicieux, admirable à lever et à faire subsister des troupes; sévére à punir les Soldats, prodigue à les récompenser, ferme contre le malheur, civil dans le besoin, et hors de là fier et superbe, ambitieux, jaloux de la gloire d'autrui, et de la sienne; implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, promt à se mettre en colére; ami de la magnificence et de la nouveau-

(a) *Albert de Walstein*, Duc de Fridland, étoit fils d'un Báron des confins de Bohéme; c'est-à dire d'un grand Seigneur de ce Païs là. Il fut un des premiers Capitaines de son tems, habile en Politique et en Astrologie, et très-adroit à gagner l'affection des Officiers et des Soldats: mais son ambition le perdit; car ayant entrepris de se faire Roi de Bohéme, l'Empereur Ferdinand II. dont il commandoit les Armées, pour prévenir ses mauvais desseins, le fit massacrer à Égra en Bohéme, le 25. Février en 1634. étant à la cinquantiéme année de son âge: (On reproche à Sarazin d'avoir récueilli d'une douzaine d'anciens portraits dequoi faire celui-ci.)

veauté; extravagant en apparence; mais ne faisant rien sans quelque vûe, et ne manquant jamais de prétexte du Bien public, quoiqu'il rapportât tout à sa fortune: méprisant la Religion qu'il faisoit servir à la Politique; artificieux à paroître désintéressé, très-curieux et très-clair-voyant dans les desseins d'autrui, adroit à conduire les siens, et à les cacher; et d'autant plus impénétrable qu'il affectoit d'avoir de la candeur, et blâmoit en autrui la dissimulation.

Scaron Oeuvres Poëtiques 2. part.

PORTRAIT DE MONSIEUR SCARON.

Au défaut de la peinture, je m'en vais vous dessiner mon air. Ma tête est un peu grosse pour ma taille: j'ai le visage assez plein, encore que j'aye le corps très-décharné; des cheveux assez pour ne porter point de perruque: j'en ai en dépit du proverbe (a) beaucoup de blancs; j'ai la vûe bonne, quoique j'aye les yeux gros, je les ai bleus et il y en a un plus enfoncé que l'autre du côté que je panche la tête: j'ai le nez d'assez bonne prise: (1) mes dents, autrefois perles quarrées, sont de couleur de bois, et elles seront bientôt de couleur d'ardoise, j'en ai perdu une et demie

(1) J'ai le nez d'assez bonne prise, ich habe eine ziemliche Nase.

(a) Le Proverbe dit, *tête de feu ne blanchit jamais*. Scaron ne parle ainsi de soi, que pour rire, et pour s'accommoder au sentiment de certaines gens, qui s'imaginent que le timbre des Poëtes est un peu fê le: mais on peut leur faire la Réponse, que fit un jour un illustre Enfant d'Apollon, à un innocent qui lui reprochoit un petit grain de folie, parcequ'il n'étoit pas mal avec les Muses.

'accord avecque vous,
les Poëtes sont foux;
un Poëte vous n'êtes,
..ux ne sont pas Poëtes.

mie du côté droit, et j'en ai deux un peu égrinées: mes jambes et mes cuisses on fait premiérement un angle obtus, puis un égal, (*a*) et enfin un aigu: mes cuisses, et mon corps en font un autre, et ma tête se panchant sur mon estomac, je ne représente pas mal un Z. J'ai les bras rétrécis aussi bien que les jambes; et les doigts aussi bien que les bras: en un mot je suis un Racourci de la misére humaine. C'est là à peu près comme je suis fait. Mais parceque je me trouve en si beau chemin, je vous découvrirai quelque chose de mon humeur. J'ai toûjours été un peu colére, un peu gourmand, et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et un peu après, *Monsieur;* (*b*) je ne hais personne, Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis fort aise quand j'ai de l'argent, et je le serois encore plus si j'avois de la santé. Je me réjouis assez en compagnie, je suis assez content, lorsque je suis seul, et je supporte mes maux assez constamment.

Costar Lettre 430. Tom. 2.

PORTRAIT DE MADAME DE LAVARDIN.

Madame la Marquise de Lavardin a la taille un peu au dessus de la médiocre; et elle est grasse sans être grosse; ses yeux vifs et brillans égayent son visage. Il n'est rien de plus uni que son teint: les Lis sont moins blancs, et ils n'ont pas tant de fraicheur: ses cheveux tirent sur le brun, (1) et semblent être

 faits

(1) Ses cheveux tirent sur le brun, ihre Haare fallen ins bräunlichte.

(*a*) Il faloit dire un droit.

(*b*) Cela est dit aussi véritablement que plaisamment; mais il semble que Scaron ait eu en vûe cette Epigramme de Martial, qui se moque de *Cinna*, qui s'en faisoit accroire à cause qu'en lui parlant, on l'avoit traité de *Monsieur.*

Cum voco te Dominum, noli tibi, Cinna placere;
Saepe etiam servum sic resaluto meum.

ſaits tout exprès (1); ſon nez a un certain tour galant, que la nature n'a pas trouvé du premier coup. Elle a ſur ſes lévres le plus beau rouge du monde : et pour ſes dents, on diroit qu'elles ſont des perles; ſes mains et ſes bras répondent à tout cela, et lorsqu'on les voit agir d'un air qui charme, on croîroit que les Graces n'ont qu'à en conduire les mouvemens: elle a un petit parler gras (2) qui flatte l'oreille, et qui n'a rien de contraint. On ne ſauroit s'exprimer plus naïvement qu'elle fait; les mots lui naiſſent avec les choſes, et elle n'a point la peine de les chercher, ils s'offrent d'eux-mêmes, et lui viennent tout choiſis et tout rangés. S'il y a de l'art, il y eſt caché, et il faut être très-fin pour le découvrir. Sa pénétration eſt ſi grande, que ceux qui l'ont reconnue, ne lui célent rien de leurs plus ſecretes penſées, parcequ'ils ſavent qu'elle ne manqueroit pas de les deviner. Son diſcernement eſt délicat, la pierre de touche n'eſt pas plus ſûre. Il n'eſt point de feinte qui lui échappe, et les plus vieux routiers en diſſimulation ont beau ruſer, (3) elle en démêle les voyes ſans prendre le change. (4) Le feu de ſon eſprit n'éclate pas davantage dans ſes actions et dans ſes paroles, que la candeur et la bonne foi. Ces qualités jointes à celles qui la mettent au-deſſus des perſonnes de ſon ſéxe, obligent à l'admirer, et font qu'on ne peut deſſiner qu'imparfaitement ſon mérite.

Coſtar.

PORTRAIT
DE MADAME N*.

Madame N* eſt toute belle et toute agréable. Il ne lui échappe rien qui n'ait ſon charme. S'il y a quel-

(1) faits tout exprès, recht mit Fleiß gemacht.

(2) Elle a un petit parler gras, ſie hat eine etwas liſpelnde Ausſprache.

(3) Et les - - ruſer, und die in der Verſtellung am allergeübteſten mögen immerhin liſtige Streiche machen.

(4) Sans prendre le change, ohne ſich zu betrügen.

quelques fautes en son visage, la nature a pris soin de les réparer, et il semble qu'il y auroit quelque chose à dire, qu'il n'y en eût point. Son esprit est solide, brillant, vif et juste; il donne au but, (1) quoiqu'il ne paroisse point qu'il y vise, et trouve sans peine ce qu'il y a de plus beau et de plus délicat: elle est gaie sans emportement, sérieuse sans chagrin, libre sans indiscrétion, complaisante sans bassesse, particuliére sans bizarrerie, et bien faisante, d'un air galant et aisé. Elle choisit ses amies avec un discernement admirable, et conserve pour elles une affection tendre et ferme: mais elle croit facilement le mal qu'on lui dit. Elle prend même plaisir à le débiter, (2) et à y ajoûter des circonstances propres à le rendre vrai-semblable, et cela ternit une partie de ses qualités.

Cotin.

PORTRAIT DE MADAME R**.

Madame R**. est trop belle pour être peinte d'après nature. La main la plus hardie n'en sauroit faire qu'une légére ébauche; (3) et rien ne peut bien la représenter, que la glace de son miroir. On ne vit jamais dans une même personne un air, ni si doux, ni si noble. Elle a tout ce qui peut faire une beauté parfaite, la proportion et la délicatesse des traits, le beau tour du visage, (4) et cet agrément qui jusqu'ici n'a point eu de nom. Elle a cet avantage sur toutes les aimables personnes de son séxe, qu'elle n'est point journaliére: (5) son teint est toûjours admirable, et il est au-dessus de toute comparaison. Sa bouche est belle, et ses dents blanches et petites en augmentent le charme. Elle a les yeux de la plus

(1) Il donne au but, er trift den Zweck.

(2) Debiter, erzehlen.

(3) Qu'une légére ébauche, als einen schlechten Entwurf.

(4) Le beau tour du visage, die schöne Gesichts-Bildung.

(5) Journaliére, unbeständig.

agréable couleur que l'on puiſſe imaginer. Ils ſont d'un bleu pâle; ce qui les rend extrêmement doux et touchans. On ne voit point de gorge ſi bien taillée que la ſienne; et l'éclat de ſa blancheur éblouit; ſes bras et ſes mains ne le cédent point à tout le reſte. Le Ciel fit tous ſes efforts pour loger une belle Ame dans un ſi beau Corps. Elle eſt née généreuſe et obligeante: mais ce qu'on admire autant, elle a une grande modération dans une grande fortune, et beaucoup de fermeté dans les plus ſenſibles diſgraces. Elle eſt d'une humeur agréablement égale: ſa converſation eſt ſpirituelle et délicate: elle juge très-bien de la plûpart des belles choſes, je dirois de toutes, ſi elle jugeoit aſſez avantageuſement d'elle-même; mais elle ne ſe fait point juſtice. Je donnerois des louanges à cette modeſtie, ſi je ne ſavois qu'elle ne peut les ſouffrir; et c'eſt ce qui m'empêche d'achever ſon Portrait, je ne le puis finir ſans la louer, et je ne puis la louer ſans lui déplaire.

E'PITRES DEDICATOIRES.

REFLEXIONS SUR L'E'PITRE DE'DICATOIRE.

Ce que le Sonnet eſt dans la Poëſie, l'E'pître dédicatoire l'eſt dans la Proſe: c'eſt un chef-d'œuvre, quand

quand elle est bien faite. Il faut, pour y réussir, trouver aux actions de son Héros, quelque chose de vrai et de grand, qui lui soit particulier, et qui le distingue de quelque autre personne que ce soit. On met en son plus beau jour ce qu'on a trouvé; (1) parlant d'une maniere nouvelle et délicate à celui à qui l'on rend des témoignages publics de son respect. On l'oblige, avec esprit, d'agréer ce qu'on prend la liberté de lui offrir. L'air dont on s'exprime dans les Epîtres dédicatoires, doit n'avoir aucune apparence de flaterie, et être plus brillant, plus fleuri, plus exact, et plus soûtenu que dans les Lettres ordinaires. Le Panégyrique le demande de la sorte. L'Epître dédicatoire en est un, et c'est tout dire. (Mr. de la Chambre est le plus parfait modelle en ce genre.)

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

M. de la Fontaine.

Rien n'est propre à le divertir que les Fables.

MONSEIGNEUR, (*a*)

S'il y a quelque chose d'ingénieux, c'est la maniére dont Esope (*b*) a débité sa Morale. Il seroit à sou-

(1) On - - trouve, man setzt dasjenige was man gefunden hat, in ein recht helles Licht.

(*a*) Sous les Régnes de Henri IV. et de Louïs XIII. et bien auparavant on appelloit MONSIEVR, le Fils aîné du Roi. On l'a nommé ainsi quelque tems sous celui de Louïs XIV. mais depuis quelque tems Sa Majesté a voulu qu'on le nommât MONSEIGNEVR. On n'a fait que lui redonner la qualité qu'il avoit eue avant le Régne de François I. On peut lire les Cent Nouvelles nouvelles, et l'on verra que je ne dis rien là-dessus que de vrai.

(*b*) Il étoit Grec de naissance: il a écrit en Prose, des Fables qui ont été éstimées et traduites en toutes les Langues: et à la faveur de ces agréables inventions, il a enseigné plus déli-

souhaiter qu'un autre que moi, y eût ajoûté les ornemens de la Poësie que le plus sage (*a*) des Anciens n'y a pas jugés inutiles, J'ose, MONSEIGNEUR, vous présenter quelques essais de cette charmante Morale. Ce sont des Entretiens propres à de premiéres années. Vous êtes dans un âge, (*b*) où l'amusement et les jeux sont permis aux Princes: mais il semble que vous devez en même tems vous appliquer à des réfléxions sérieuses. La Fable (*c*) donne lieu d'en faire, et elle sert d'enveloppe à des choses importantes. Je ne doute pas que vous ne regardiez favorablement une invention si utile et si agréable: (*d*) car l'on ne sau-

délicatement que tous les Philosophes, la maniére de vivre en véritable sage

Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.

(*a*) Il parle de Socrate qui fut déclaré *Sage* par l'Oracle.

(*b*) Monseigneur le Dauphin n'avoit que huit à neuf ans, lorsque la Fontaine lui dédia ses Fables. [Ce Prince mourut à Meudon de la petite verole, le 14 Avril 1711. dans sa cinquantiéme année. Il laissa de son Mariage avec Marie Anne de Raviére morte en *1690*. trois fils, Louïs Duc de Bourgogne, Philippe V. Roi d'Espagne et Charles Duc de Berri. Le Duc de Bourgogne, devenu Dauphin par la mort de son Pére, mourut le 8 Février 1713 dans la 30 année de son âge. Il laissa de son mariage avec Marie Adelaïde de Savoye morte 6. jours avant lui deux fils, l'ainé mourut âgé de 5 ans le 8 Mars de la même année. Louïs XV. Roi de France à present regnant est son second fils. Charles Duc de Berri troisiéme fils du premier Dauphin mourut le 4. Mai 1714. âgé de 28. ans. Il avoit épousé en 1710. Mademoiselle. Cette Princesse mourut le 21 Juillet 1719. Il ne reste point d'enfans de ce Mariage.

(*c*) Castelvetro, parlant des Fables, en dit: *il loro fine è d'insegnarci buoni costumi, o d'indurci à fare, o à fuggire alcuna cosa. Parte prima principale, particella quarta.* Leur but est de nous enseigner les bonnes mœurs, ou de nous apprendre à faire ou à fuïr quelque chose.

(*d*) Les Fables en effet renferment des instructions sages et divertissantes: *Fabulis utilissima civilis sapientiae Capita continentur, quibus privatorum vitia jucunde castigantur.* Voyez l'Epître de Mr. Rigaut au Président de Thou.

sauroit souhaiter que ces deux points, l'utilité et l'agrément. Ils ont introduit les Sciences parmi les hommes, et Esope a trouvé l'art de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand imperceptiblement dans une ame les semences de la vertu, et lui montre à se connoître sans qu'elle s'en apperçoive. C'est une adresse dont s'est servi très-hûreusement celui (*a*) sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous instruire. Il fait que vous apprenez avec plaisir, ce qu'il faut qu'un jeune Prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite; mais il y a des choses qui nous font espérer davantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance. C'est l'exemple que tous les jours il vous donne, quand vous le voyez former de si grands desseins, que vous le considérez qui regarde sans s'étonner les machines que l'Europe (*b*) remue pour le détourner de son entréprise; qu'il pénétre dès sa prémiére démarche jusques dans le cœur d'une Province, (*c*) où l'on trouve à chaque pas des bar-

(*a*) Monseigneur le Dauphin a eu deux Précepteurs: le premier étoit le Président de Perigni, et le second Mr. Bossuet Evêque de Meaux, illustre par son érudition, par sa piété, par ses Ouvrages, et pour Sous Précepteur Monsieur Huet, qui est un homme de Lettres d'un grand mérite; et pour Gouverneur Mr. le Duc de Montausier, qui étoit un grand Capitaine, un très-honnête homme, et l'ami des gens de Lettres. L'agréable Mr. de la Fontaine entend parler ici de Mr. le Président de Périgni qui étoit un homme d'esprit et un honnête homme, savant d'une maniére solide et charmante. Le généreux et obligeant Monsieur de Reaux Talemans lui avoit proposé Mr. Richelet pour le soulager dans les services qu'il rendoit à Monseigneur. Mr. Richelet eut le bonheur de plaire à Mr. de Périgni; néanmoins il n'eut pas celui de partager ses soins. Mr. le Président Nicolai le sollicita en faveur de Monsieur Doujat Docteur en Droit: et le porta en quelque façon à se rétracter pour obliger Monsieur Doujat.

(*b*) Il désigne la Triple-Alliance que l'Angleterre, l'Espagne, et la Hollande firent ensemble pour arrêter les Conquêtes du Roi.

(*c*) Il parle de la Flandre, où le Roi fit la guerre en 1667. et prit Douay, Tournay, Oudenarde, Ath, Alost, et Lille.

barriéres, (*a*) et qu'il en subjugue une autre (*b*) en huit jours pendant la saison la plus ennemie de la guerre. (1) Avouez-le, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire, et vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son Rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoins que ces nobles inquiétudes, cette ardeur, ces marques d'esprit et de grandeur d'ame que vous faites paroître. C'est une joie bien sensible à notre Monarque, et un spectacle bien agréable à toute la France de voir croître une jeune Plante qui couvrira de son ombre tant de Peuples. Je devrois m'étendre sur ce sujet: mais comme le dessein que j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces, que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables; et je n'ajoûterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci: Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

M. d'Ablancourt.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGUIEN. (*c*)

On le compare à Alexandre.

On ne sauroit mieux dédier les Guerres d'Alexandre qu'à un jeune Conquerant, de qui toutes les Cam-

(1) Pendant la saison la plus ennemie de la guerre, in der zum Kriege am allerunbequemsten Jahrszeit.

(*a*) Strada, en son Histoire de Flandre, dit que le Dieu Mars a voyagé par-tout, et qu'il n'y a qu'en Flandre où il se soit arrêté pour se bâtir des Places imprenables, qui sont comme autant de barriéres à ceux qui veulent faire la conquête de ce Païs. *In alias Terras peregrinari Mars ac circumferre bellum, hic sedem fixisse videtur.* Famianus Strada *de Bello Belgico*, *Decade* 1. *l.* 1.

(*b*) C'est la Franche-Comté qu'il conquit en 1668. On l'appelle le *Comté* de *Bourgogne*, pour la distinguer de la Bourgogne-Duché. La Ville Capitale de la Bourgogne-Comté est Besançon sur le Doux, et la Capitale de la Bourgogne-Duché, Dijon, où il y a d'excellens hommes.

(*c*) C'est celui que nous appellions *Monsieur le Prince*, Louïs de Bourbon II. du nom, Prince de Condé, l'un des plus braves

Campagnes ſont une ſuite continuelle de Victoires et de Conquêtes : qui à l'âge de vingt ans a gagné des Batailles, forcé des Retranchemens, pris des Villes, et ſoûtenu l'Etat chancelant dans l'éclipſe de ſon Prince. (a) Il n'y a que le Duc d'Enguien, ou Alexandre qui ait pû faire ces grandes et immortelles actions. Il ſe rencontre dans tous les ſiécles peu de Monarques, que l'on puiſſe comparer à ce Héros, et néanmoins, Monſeigneur, en votre Hiſtoire, on trouve des choſes qui non ſeulement égalent ſes exploits, mais qui les ſurpaſſent. Il a vaincu des Peuples efféminés et amollis par les délices de l'Aſie : et vous avez dompté les deux plus fiéres Nations (b) de l'Europe. Vous avez défait à Rocroi la fleur (c) de l'Infanterie Eſpagnole; à Fribourg, (d) et à Norlingue l'Armée in-

ves et des plus grands Capitaines de l'Europe. Il nâquit le 8. de Septembre 1621. et mourut le 11 de Décembre 1686.

(a) Cinq jours après la mort de Louïs XIII. qui arriva le 14 de Mai 1643. Monſieur le Duc d'Enguien gagna la Bataille de Rocroi, Ville ſur les confins de Champagne; et ſauva par ce Combat une partie de la France, qui ſeroit tombée au pouvoir des Eſpagnols, s'ils euſſent remporté la Victoire. Ce Prince n'avoit environ que vingt deux ans, lorſqu'il defit les Troupes Eſpagnoles : l'Eſpagne, depuis n'en a jamais pû mettre ſur pied, ni de ſi belles, ni de ſi leſtes. Monſieur Chapelle a fait une Relation de cette Bataille, qui merite d'être lûe.

(b) Il déſigne les Allemans et les Eſpagnols, qui ſont les uns et les autres de très braves Soldats.

(c) Elle étoit commandée par le Comte de Fontaines, qui en étoit Meſtre de Camp Général : il fut trouvé mort auprès de ſa chaiſe, à la tête de l'Infanterie : c'étoit un Capitaine vaillant, ſage et très-expérimenté. Les fatigues de la guerre lui avoient cauſé la goutte : et il ſe faiſoit porter en chaiſe pour mieux s'acquiter de ſon devoir. *Voyez la Relation des Campagnes de Rocroi et de Fribourg.*

(d) L'Armée de Baviére, à la Bataille de Norlingue, étoit commandée par les Généraux Mercy et Gléen. Le premier y fut tué, et l'autre fut fait priſonnier le 3. d'Août 1645. Ce fut aux environs de Fribourg, que le Duc d'Enguien remporta quelques avantages ſur le Général Mercy; enſuite il prit Philipsbourg, et défit deux ans après, à Norlingue, les Troupes Bavaroiſes.

invincible de Baviére. S'il a forcé des Remparts et pris des Places, vous avez emporté Thionville et Philipsbourg, les deux clefs de deux grands (*a*) E'tats. Il a été ſept mois devant Tyr, (*b*) vous n'avez pas été tant de ſemaines à prendre (*c*) les Fortereſſes d'Allemagne. Il étoit Roi, et avoit une Armée triomphante. Je ne dis rien de la vôtre, Monſeigneur, ſinon qu'elle n'a pas toûjours ſecondé votre courage. Enfin vous ne cédez à Alexandre, ni en eſprit, ni en valeur, et les avantages qu'il a ſur vous, ſont des avantages de la Fortune. Vous avez fait les mêmes choſes que lui. Il a défait plus d'hommes, et vous plus de Soldats; et vous n'êtes qu'au commencement de la carriére. (*d*) Mais ne croyez pas, Monſeigneur, que pour relever vos actions, je veuille abaiſſer celles de ce grand Héros. Quelles louanges ne mérite point un Prince dont l'E'tat n'eſt pas plus grand que votre Gouvernement, qui a l'aſſurance d'aller affronter le Mo-

(*a*) Il entend parler de la Flandre, et de l'Allemagne, qui ſont les deux grands E'tats, où alors les François pouvoient entrer après la priſe de Thionville et de Philipsbourg.

(*b*) Ville de Phenicie, partie de Syrie. Cette Place étoit dans une Isle, et étoit très-forte: elle ſe défendit aſſez longtems et avec beaucoup de courage: mais enfin elle fut emportée d'aſſaut; on y mit tout à feu et à ſang, et après le maſſacre, Alexandre y fit des choſes que le Duc d'Enguien n'eût jamais faites: il fit mettre en croix deux mille hommes, qui s'étoient dérobés à la fureur du Soldat. *Voyez Quinte Curſe, liv* 4.

(*c*) Il gagna en 1644. la Bataille de Fribourg, prit enſuite Kupenheim, Pfortzheim, Durlach, Baden et Landau; il n'y eut que Worms et Mayence, qui ſe rendirent au jeune Prince victorieux, ſous des conditions honorables. *Voyez la Relation des Campagnes de Rocroy et de Fribourg.*

(*d*) Sanſon qui étoit habile dans les choſes qui regardent la Géographie, m'a aſſuré que quand Alexandre commença la guerre contre Darius, les E'tats d'Alexandre étoient auſſi grands que la moitié de la France. Ainſi, lorſque d'Ablancourt a écrit qu'ils n'avoient pas plus d'étendue que la Bourgogne, dont le Duc d'Enguien étoit Gouverneur ſous le nom de *Prince de Condé*, il a parlé figurément.

Monarque de l'Asie, (*a*) qui l'a vaincu dans trois Batailles rangées, qui avec trente ou quarante mille hommes, lui en a défait des millions; et comme si ç'eût été peu pour son courage que d'en avoir triomphé, il est allé attaquer un (*b*) autre Prince sur les rives de l'Hydaspe, (*c*) et s'il eût été suivi, il portoit ses conquêtes jusqu'au Gange, (*d*) ou plûtôt par toute la Terre. Mais je n'aurois de ma vie fait, si je voulois m'embarquer (1) dans les louanges du Duc d'Enguien et d'Alexandre! C'est un champ trop vaste pour moi, et je retarderois trop votre curiosité. Lisez, Monseigneur, les faits de l'Alexandre qui vivoit il y a deux mille ans, en attendant que l'Europe agitée mette ses armes entre les mains du nouvel Alexandre pour la vanger du Tyran (*e*) de l'Asie. Ce sont les souhaits les plus ardens de toute la Chrêtienté, et ceux que fait en faveur de votre Altesse,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

PERROT D'ABLANCOURT.

A

(1) Si je voulois m'embarquer, wenn ich mich einlassen wollte.

(*a*) C'etoit *Darius*. Alexandre le défit plusieurs fois, et la Bataille où il eut le plus d'avantage, fut celle d'*Arbelles*. Darius depuis eut toûjours du malheur, et enfin deux de ses Capitaines conspirérent contre lui, et l'assassinérent cruellement.

(*b*) Il parle de *Porus*, le plus vaillant Roi des Indes. Il s'opposa courageusement à Alexandre, mais il en fut vaincu. Il tomba même entre les mains du Victorieux, qui le fit panser de ses blessures, et le reçut ensuite au nombre de ses amis. *Voyez Quinte Curse, liv. 8. chap. 12. 13. et 14.*

(*c*) Fleuve considérable dans les Indes.

(*d*) C'est le Fleuve le plus grand et le plus fameux de toutes les Indes.

(*e*) Il parle de l'Empereur des Turcs. (Ce souhait étoit alors fort à la mode.)

M. d'Ablancourt.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU (a)

Son éloge, et celui de Tacite.

MONSEIGNEUR,

Quoique ce ne soit pas une honte de devoir à une personne à qui toute la France est obligée, votre Eminence permettra, s'il lui plait, que pour reconnoître l'honneur qu'elle m'a fait, de me donner place dans son (b) Académie, je lui présente la Traduction de Tacite; (c) et la paye du bien d'autrui, puisque je n'ai pas de quoi la payer du mien. Cet Auteur est si grand et si admirable, qu'encore que je lui aye ôté une partie de ses graces, et presque toute sa force, il ne laisse point, en l'état qu'il est, de conserver de la majesté. Il est depuis quinze cens ans (d) l'Oracle de la Politique. On l'a traduit en toute Langue. On a fait des sentimens de toutes ses lignes, des mystéres de

(a) *Armand Jean du Plessis* fut d'abord Evêque de Luçon, dans le bas Poitou, il devint Sécretaire d'Etat, ensuite il fut fait Cardinal à la sollicitation et par la faveur de sa Reine Marie de Medicis. *Voyez de Marôles et l'Histoire de France.*

(b) L'Académie Françoise commença de s'établir en 1634. et son établissement ne fut achevé qu'au mois de Février de l'année suivante, sous l'autorité du Cardinal de Richelieu, qui s'en étoit déclaré le Protecteur. *Voyez Pelisson, Histoire de l'Académie.*

(c) C'est un Historien Latin qui a été traduit par plusieurs hommes de Lettres; mais on croit que celui qui lui a donné en François le plus beau tour et l'air le plus vif, c'est d'Ablancourt. Son stile est serré et a quelque chose de la force de son original. Amelot de la Houssaye ne le trouvant pas assez fidelle en a recommencé une Traduction litterale, ornée de Notes Historiques et Politiques, très estimées.

(d) *Tacite* nâquit environ quatre-vingts ans après JESUS-CHRIST; et depuis qu'on a publié ses Ouvrages, il a été regardé comme l'Auteur d'une très-fine Politique.

de tous ses mots; et si l'on avoit assemblé les Livres qui ont été composés pour l'admirer, et pour l'éclaircir, il s'en pourroit faire une Bibliothèque. C'est lui qui a donné lieu à toute la Politique d'Espagne, et d'Italie. Ses Ouvrages instruisent en l'Art de régner; et il n'y a que lui que les Princes de la Maison d'Autriche consultent tous les jours: mais, Monseigneur, j'aurois mauvaise grace (1) de faire l'éloge de Tacite et de ne rien dire des louanges de votre Eminence. C'est elle qui a sçû mettre en usage ses grandes Maximes; et qui laissant à nos Ennemis, les moins généreuses, a réuni sous le Régne de Louïs (*a*) le Juste, la Politique (*b*) de Louïs XI. et la Magnanimité de François I. sans avoir les défauts de l'un ni de l'au-

H 2 tre.

(1) J'aurois mauvaise grace, es würde mir übel anstehen.

(*a*) On donna à Louïs XIII. le nom de *Juste*, parce qu'il gardoit inviolablement sa parole et qu'il rendoit fidélement la justice à tout le monde. Il étoit Fils de Henri IV. et de Marie de Medicis. Il nâquit en mil six cens un, le 27. de Septembre, à Fontainebleau, Maison Royale à quatorze lieuës de Paris, où il y a un desert fort agréable. Les Rois de France vont quelquefois s'y délasser, et prendre aux environs de cette Ville les plaisirs de la Chasse. Louïs XIII. fut marié en 1614. avec Anne, Infante d'Espagne. Il en eut vingt-trois ans après son Mariage, deux Princes, Louïs XIV. et son Frére, Monsieur le Duc d'Orléans; enfin il mourut à la fleur de son âge, le 14. de Mai 1645.

(*b*) La maniére de gouverner du Cardinal de Richelieu a été adroite et courageuse; et elle a eu toute la finesse de Louïs XI. cinquante-quatriéme Roi de France, qui commença de régner en 1461. et mourut en 1483. au Plessis, Maison de plaisance auprès de Tours, Ville Capitale de la Touraine. Il étoit soupçonneux, jaloux, injuste, cruel et sans amour pour ses Sujets, mais habile à pénétrer les desseins de ses Ennemis, et à tourner les choses à son avantage. * François I. cinquante septiéme Roi de France commença de régner en 1515. et mourut en 1547. le dernier jour de Mars, au Château de Rambouillet. Il étoit généreux, brave, magnifique, et aimoit les Gens de Lettres avec passion: mais il étoit prodigue, téméraire, et ne prévoyoit point les malheurs qui lui pouvoient arriver. *Voyez du Bellay, Memoires de François. I.*

* (*Voyez Comines Histoire de Louïs XI.*)

tre. (*a*) Arras, Nancy, la Rochelle, Casal, Pignerol, Perpignan sont d'éternelles preuves de ces vérités: cent Villes conquises ou défendues, la Flandre, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie qui tremblent dans l'attente des desseins de votre Eminence; la Maison d'Autriche (*b*) ébranlée en tous ses E'tats, ses Provinces

(*a*) Arras est la Capitale de l'Artois, Païs de Flandre: Nancy, de la Lorraine; la Rochelle, du païs d'Aunis, sur la côte de la Mer de Gascogne, si célèbre par son Siége, et par sa digue qu'inventa *Pompée Targon;* elle empêcha les Vaisseaux étranger d'entrer dans le Port, et d'y porter des vivres. Casal et Pignerol sont dans le Montferrat: et Perpignan dans le Roussillon sur la côte de Catalogne. *De Marolss en ses Mémoires.*

(*b*) La Maison d'Autriche possédoit alors l'Empire et l'Espagne. D'Ablancourt entend ici par la Maison d'Autriche, les Royaumes, les Duchés, les Comtés, les Provinces, et les Places qui appartiennent seulement à l'Empereur, en qualité d'Archiduc d'Autriche; et quand il dit que cette auguste Maison a été ébranlée, il s'exprime d'un air hardi et figuré pour mieux faire sa Cour au Cardinal de Richelieu. La Maison d'Autriche tire son origine du Comte Rodolphe de Habsburg, * qui fut élu Empereur à Francfort, le dernier jour de Septembre 1273.

* *Ridolfo si puo et si deve dire la base della Casa d'Austria.* Leti, Ceremon. Hist. p. 3 Rodolphe se peut et se doit appeller la base de la Maison d'Autriche.

Quelque tems après, il eut guerre avec Ottocare II. Roi de Bohème. Il le défit, et s'empara ensuite de l'Autriche, l'une des plus considerables Provinces de l'Allemagne. Il en prit le nom, et ses descendans à son exemple, le préférérent à celui de Habsburg. De cette glorieuse Maison qui s'est rendue si riche et si puissante par ses Mariages, il y a eu seize Empereurs et six Rois d'Espagne. Le dernier de ces Empereurs s'appelle Charles VI. qui régne à présent. † Il tient sa Cour à Vienne, Capitale de l'Autriche: la derniére fois que les Turcs l'assiégérent, ce fut en 1683. Elle étoit alors défendue par le Comte de Stahrenberg, brave et fidèle Capitaine, et elle fut secourue par le Roi de Pologne; *Jean Sobieski*, aidé de l'Electeur de Bavière, de celui de Saxe, du Duc de Lorraine, et de plusieurs Princes d'Allemagne.

(†) L'Empereur Charles VI. mourut 1740. et ne laissa que 2. Princesses, dont l'ainée Marie Therese lui succeda dans tous ses états. C'est cette incomparable Princesse dont tout le monde a admiré la constance dans la derniére guerre. Son époux est l'Empereur François I. qui régne maintenant, et qui fait le bonheur de l'Allemagne.

ces désolées, ses Villes désertes, et ses Peuples vaincus apprendront à la postérité ce qu'ont pû l'esprit et le courage de votre Eminence; mais je n'ai pas entrepris de faire son Panégyrique dans une Epître; c'est un champ trop vaste que sa gloire; et je me borne seulement à l'admirer, et à tâcher de montrer que je suis avec un zèle véritable et respectueux.

MONSEIGNEUR

de Votre Eminence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

PERROT D'ABLANCOURT.

Patru

A MONSEIGNEUR HENRY DE MESMES (a) PRESIDENT AU PARLEMENT.

MONSEIGNEUR,

Puisque nous n'avons rien que nous ne devions à vos bienfaits, ou à votre protection, il est bien juste qu'en vous consacrant tout le fruit de nos travaux, nous vous rendions pour le moins quelques foibles marques de notre respect, et de notre reconnoissance. L'Ouvrage que nous prenons la hardiesse de vous offrir, est une nouvelle Traduction d'un Livre qui a fait les délices de plusieurs Saints; et qui fut plûtôt un sacré présent du Ciel qu'une hûreuse production de la Terre. Et certainement, Monseigneur, quand nous pensons à vos bontés, quand nous pensons qu'une Veuve et des Orphelins ont trouvé en vous quelque cho-

 se

(a) Dans cette Epître et dans la suivante, on ne dit rien qui ne soit vrai de la Maison de Messieurs de Mesmes. Les grands hommes qui ont porté ce nom, sont illustres par la solidité de leur esprit, par la hauteur de leur courage, et par la bonte qu'ils ont toûjours eue pour les Gens de Lettres.

se de plus et qu'un Pére et qu'un Mari ; à qui dédier l'Imitation (a) de JESUS-CHRIST, qu'à un homme plein de charité, et qui imite ce divin Consolateur des affligés? Vous lirez avec peine ce que vous avez fait avec une générosité qui a peu d'exemples. Mais comment se taire de tant de graces, dont vous nous comblez tous les jours? Il faut, Monseigneur, que le monde sache que tout le bien que vous faites ne se voit pas, et que tant d'héroïques qualités que la France admire en vous, ne sont qu'une partie de votre vertu. Soutenir une famille désolée, et toute prête à tomber; cherir les morts et leur mémoire; n'épargner pour eux, et pour ce qu'ils ont aimé, ni son bien, ni son crédit, et tout cela comme en cachette et presque aux yeux de Dieu seul, ce sont véritablement des actions dignes de vous, et de cette vraie magnanimité, qui regarde la gloire même avec mépris, et qui ne s'apprend qu'à l'école de JESUS-CHRIST. Parle qui voudra de la splendeur de votre Race, et de la vertu de vos Ancêtres, de la grandeur de votre génie, et de cette éloquence si vive, qui a tant de fois étonné le Parlement et le Louvre. Pour nous, Monseigneur, que vous venez de tirer comme de l'abîme, c'est assez de publier vos bontés secrettes, et ces soins si charitables qui ont relevé notre petite fortune. Nous n'ignorons pas qu'il faut, et d'autres mains que les nôtres pour vous ériger des Statues, et un autre champ qu'une Epître pour étaler toutes les richesses de votre ame. Nous doutons même, si les esprits les plus éle-vés

(a) L'Imitation de JESUS-CHRIST est attribuée à plusieurs Auteurs; et elle a été plusieurs fois traduite en notre Langue. Mais la Traduction la plus estimée est celle de P. R. [Louïs-Isaac le Maître, vulgairement de Saci, est Auteur de cette Traduction et il la publia sous le nom du Sieur de Beuil. [Il mourut le quatriéme Janvier 1684, à l'âge de 71. ans, dans le Château de Pompone où il s'etoit retiré sur la fin de ses jours.] Monsieur de S. Andiol Archidiacre d'Arles qui est homme de qualité et de merite a mis ce Divin livre en vers Latins: P. Corneille l'a mis en vers François, et a été imité dans les païs étrangers.

vés pourroient dignement parler des merveilles de votre vie. Puissiez-vous, Monseigneur, jouïr longues années de tous ces dons si précieux, que le Ciel a si hûreusement répandus sur vous. Soyez beni à jamais, vous, et tous ceux qui portent, ou qui porteront encore aux derniéres heures du Monde le glorieux nom des de Mesmes. Ce sont les vœux que nous faisons tous les jours, et que nous ferons toute notre vie, nous qui sommes autant par inclination, que par devoir

MONSEIGNEUR,

Vos très-humbles, etc.

A MONSEIGNEUR
JEAN-JACQUES DE MESMES.
PRESIDENT A MORTIER (a) etc.

M. Maucroix lui témoigne qu'il fait revivre avec gloire l'illustre nom de Mesmes.

MONSEIGNEUR,

Si le Public pouvoit tirer quelque utilité de mon Ouvrage, (b) ce seroit à vous qu'il en auroit l'obliga-

(a) On dit Président à Mortier, mais plus ordinairement Président au Mortier. Ces mots *Président à Mortier*, ou *au Mortier* sont une sorte d'Ellipse Françoise, qui signifie autant que si l'on disoit *Président qui a un Mortier*. Le Mortier est un bonnet de vélours noir, rond, plat et large, bordé par en haut, d'un large galon d'or, à la distinction du bonnet du premier Président, qui a deux galons d'or, l'un en haut et l'autre en bas. Voyez au mot *Président*, le Dictionnaire de Richelet, et l'Histoire des Présidens au Mortier.

(b) C'est l'Abregé Chronologique de l'Histoire Universelle Latine du Pére Petau, qui étoit un savant homme Monsieur de Maucroix l'a traduite en notre Langue d'une maniére naturelle et élégante, et elle mérite d'être lûe. Il y a seulement dans cet Ouvrage une chose sur laquelle il semble qu'on doive faire ré-

gation. Vous m'avez inspiré le dessein de l'entreprendre, et la passion que j'ai eue de vous plaire, m'a donné le courage de l'achever. Je tiendrois à grand honneur si j'avois réussi dans ce dessein. Quelle fin plus noble pourrois-je me proposer de mon travail, que de plaire au digne héritier de tant de grands hommes, qui ont été les Protecteurs des Loix et des Lettres? D'ordinaire, Monseigneur, les Héros sont à charge à leurs Neveux; et il faut bien du mérite pour soutenir un nom Illustre; mais dans votre Famille, les hommes passent, et les vertus se conservent. Ces grands noms *de Mesmes* et *d'Avaux* ne pesent point à ceux qui les portent. On trouve en vous, Monseigneur, toutes les excellentes qualités, que les Régnes précédens ont admirées dans vos Ayeux. Cette louable inclination pour les beaux Arts; mais sur-tout cet inviolable amour pour la Justice. Vous ne la rendez pas seulement dans l'auguste Tribunal où vous avez tant de fois garanti le foible de l'oppression du puissant. Vous l'exercez encore en secret, et nous sommes témoins, que quand vous venez jouïr du repos de la Province, (*a*) vous amenez, s'il faut ainsi dire, la Paix avec vous. Les haines, les dissensions de vos Voisins s'appaisent à votre vûe, et par votre autorité vous les obligez quelquefois, malgré eux, à consentir à leur bonheur. Un grand pouvoir est une arme bien dangereuse entre les mains d'un homme qui en abuse, mais que les Peuples sont hûreux, quand il

réflexion. Le Pére Petau, et avant lui Scaliger, Eusebe et autres célèbres Chronologistes se sont trompés de plus de quinze siécles dans leur calcul de la durée du Monde, parcequ'ils n'ont pas suivi la Version des Septante, et qu'ils se sont attachés au Texte Hebreu, qui a été corrumpu des Juifs. Dom Paul Pezron Religieux Bernardin a découvert dans son Livre *de l'Antiquité des Tems*, une erreur si considerable, et on lui en a l'obligation. [Richelet entendoit peu la matiére dont il parle ici.]

(*a*) Il entend parler de la Champagne, où demeuroit Monsieur de Maucroix, et où Monsieur de Mesmes durant les Vacations alloit quelquefois se délasser dans des maisons de Plaisance, qu'il avoit en cette Province.

il ne s'en sert que pour leur bien! Ainsi, Monseigneur, quelles louanges ne méritez-vous pas de faire un si bon usage d'une chose, dont on en pourroit faire un si mauvais? d'être puissant et bien-faisant tout à la fois? Mais il faut laisser cette matiére à ceux qui travailleront à votre Eloge. Je ne pense, pour moi, qu'à vous rendre un témoignage public du respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

A MONSIEUR PATRU. (a)

Le P. Bouhours lui écrit qu'il est charmé de son Eloquence, et qu'il veut être de ses amis.

MONSIEUR,

Je n'ose donner mes Remarques au Public, ni espérer qu'elles en soient bien reçûes, sans les faire paroître sous votre nom. Les Livres qui regardent la Langue Françoise, vous doivent en quelque façon hommage; (1) et il ne faut pas un moindre credit que le vôtre pour leur donner cours. (2) On vous consulte il y a long-tems sur le Langage; et Monsieur de Vaugelas (b) qui étoit lui-même un si grand Maî-

(1) Vous doivent en quelque façon hommage, sind ihnen gewisser masen Unterthänigkeit schuldig.

(2) Pour leur donner cours, um sie in Ansehen zu bringen.

(a) Cette E'pitre est du P. Bouhours l'un des plus polis et des plus agréables Auteurs que nous ayons. Il a plus de justesse dans son stile que de force dans ses pensées. Cependant Monsieur Patru a toûjors estimé les Ouvrages de ce Pére.

(b) Monsieur de Vaugelas étoit un habile homme, qui dès sa jeunesse avoit été nourri à la Cour, et qui après avoir étudié la Langue à fond, fit un Volume de Remarques très-curieuses, et

tre, avoue (*a*) qu'il vous doit ses principales lumiéres. Il vous nomme un des plus grands ornemens du Barreau et de l'Académie; et quoique la jeunesse ne soit pas trop un âge à Oracle, (1) il vous compte entre les Oracles de la Langue, lorsque vous n'étiez que dans la fleur de vos années. Après cela, je ne m'étonne point, Monsieur, que la plûpart des Auteurs les plus polis (*b*) jugent leurs Ouvrages indignes du jour jusqu'à ce que vous les ayez vûs. Car vous avez le sens le plus droit, et le goût le plus sûr, qui fût jamais; quand on est assez hûreux pour vous plaire, on peut n'être pas malcontent de soi, et l'on est presque assûré de contenter les personnes raisonnables. Mais, Monsieur, ce que j'admire davantage en vous c'est le bon ami, et l'honnète homme; ce cœur si bien fait, et si genereux; cette humeur si agréable, et si égale jusques dans la mauvaise fortune; ces principes de probité et d'honneur, que vous avez reçûs du Ciel en naissant, me charment encore plus que votre savoir et votre éloquence. Toutes ces bel-

(1) Et quoique - - Oracle, und obgleich die Jugend nicht ein solches Alter ist, dessen Aussprüchen man gar zu sehr trauen kan.

et les meilleures qui aient été faites jusques ici. Le P. Bouhours et Menage en ont depuis composé chacun un Volume. Le P. Bouhours dit d'excellentes choses et ses decisions sont très-justes. [Le P. Bouhours donna en 1693. un second volume de Remarques.] Pour ce qui est de Monsieur Menage, il est savant et profond; (mais il a bien des observations inutiles.)

(*a*) C'est dans la Préface de ses Remarques, en sa Remarque sur le mot *Pourpre*, et en celle du mot *quel*.

(*b*) Les Auteurs qui entr'autres ont consulté Monsieur Patru, sont Perrot d'Ablancourt; Gilles Boileau et Despreaux son Frére, Fremont d'Ablancourt; Mr. Maucroix, le P. Bouhours, et Richelet. M. Patru dans quelques Ouvrages qu'on verra peut-être un jour, avoue ce dernier pour son *Elève*. Cependant ni à cause de cela, ni d'autre chose, Richelet n'est pas assez vain pour se mettre au rang des Auteurs polis de qui parle le P. Bouhours, et l'on ne fait ici mention de Richelet qu'afin de faire savoir *à tous ceux qu'il appartiendra*, qu'un excellent esprit lui a fait

belles qualités vous attirérent autrefois l'amitié du grand Pomponne de Belliévre, (*a*) et ce sont elles aussi qui vous ont gagné les bonnes graces de son illustre Successeur. (*b*) Je ne prétens point, Monsieur, relever votre mérite par les choses que je dis de vous, et que je sens beaucoup mieux que je ne les dis. Les personnes qui vous connoissent, et qui entendent notre Langue, savent ce que vous valez; vos Ouvrages font votre éloge. Mais après nous avoir donné des modèles, que nous avons de la peine à imiter, il est juste que vous nous donniez des règles (*c*) que nous puissions suivre. C'est ce que nous attendons avec impatience, et mes lumiéres ne sont à l'égard des vôtres, que ce qu'est à l'égard du jour cette clarté foible qui le précéde; et qui l'annonce. Je ne publie aussi ces Remarques que pour avertir le monde de celles que vous préparez, ou si j'ai quelque autre vûe, c'est de vous témoigner publiquement, qu'on ne peut vous estimer, ni vous aimer plus que je fais. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

A

fait l'honneur de l'aimer, et de vouloir qu'il partageât les graces qu'il faisoit à des personnes d'un mérite connu.

(*a*) Il fut prémier Président au Parlement de Paris, et fut employé dans diverses Ambassades. Voyez son Eloge dans les Oeuvres de Mr. *Patru*.

(*b*) On désigne Mr. de Lamoignon, qui succeda à Mr. de Belliévre: il remplit aussi avec gloire cette place. *M.* de Lamoignon, Advocat Général, a marché sur les traces de son *Pére*, et en a fait revivre avec éclat les rares et charmantes qualités.

(*c*) On attendoit de lui une Rhétorique, et il l'auroit très-bien faite, s'il eût eu autant de loisir qu'il lui en faloit: mais à présent l'on n'assiste guères le mérite tout pur; et s'il ne va à l'Hôpital, il n'en va pas loin. Cassandre y seroit sans Maucroix et Despreaux. (Le pauvre Cassandre Traducteur de la Rhétorique d'Aristote mourut si pauvre que sa misére le jetta dans un desespoir peu Chrétien. Voyez la nouvelle Edit. De Boileau Tom. 1. pag. 11.)

A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

Corneille lui marque qu'il lui est obligé de sa générosité, et de ses louanges.

MADAME,

Le Portrait (*a*) que je vous offre, représente un Héros, (*b*) que l'on reconnoît assez aux Lauriers qui le couvrent. Sa vie a été une suite de Victoires, son corps porté dans son Armée a gagné des Batailles après sa mort, et au bout de six cens ans, il vient triompher en France. On l'y a reçû trop favorablement pour se repentir d'être sorti de son Païs, et d'avoir appris une autre Langue, que la sienne. Les louanges que vous lui avez données, lorsqu'il a eu l'honneur de paroître devant vous, lui ont attiré les applaudissemens de toute la Cour. Mais, Madame, votre générosité ne s'arrête point à des éloges stériles. Elle prend plaisir à s'étendre sur ceux qui font des Pièces qui

(*a*) Le *Cid* est une des plus célèbres Tragédies du fameux Corneille, et la premiére qui l'ait fait connoître. Elle partagea la Cour dès qu'elle parut. Scudery, qui faisoit alors des Pièces de Théatre, jaloux de la réputation de celle-ci, la critiqua, et pria l'Académie Françoise d'en juger. L'Académie en étant d'ailleurs sollicitée, fit imprimer ses Sentimens sur le Cid, et sur la Critique de Scudery.

(*b*) Ce Heros est le Cid, fameux Capitaine Espagnol, et premier personnage de la Tragédie qui porte son nom. Monsieur Corneille a pris le sujet de cette Pièce, de Dom *Guillen de Castro*, qui est un Poëte Espagnol, connu et estimé; mais ses Comédies ne se jouent plus. *Dom Christoval Moreno*, qui sait en galant homme les belles Lettres Espagnoles, Italiennes et Françoises, m'a assuré qu'on ne représentoit point à Madrid les Comédies de Lopé, qu'on ne les eût rajustées avant que de les mettre sur le Théatre, et que celles de *Dom. Pedro Calderon* et de *Dom Antonio Solis* étoient en Espagne, ce que les Corneilles, les Racines et les Molieres sont en France.

qui vous agréent; et vous employez en leur faveur, le crédit que votre mérite et votre qualité vous ont acquis. J'en ai ressenti de particuliers effets; (a) et pour vous en rendre les très-humbles graces que je dois, je souhaiterois que mon Ouvrage eût quelque durée; afin de faire voir là-dessus à la Postérité les véritables sentimens de mon cœur; et de lui apprendre que je suis obligé d'être avec toute sorte de respect,

MADAME,

Votre très-humble, etc.

A MADAME. (b)

Moliere lui avoue qu'il ne sait que lui dire, en lui présentant l'E'cole des Femmes.

MADAME,

Je me trouve le plus embarassé du monde, lorsque je me vois obligé à dédier un Livre; et je suis si peu fait (1) au stile d'E'pître Dédicatoire, que je ne sai par où finir celle-ci. Un autre diroit cent belles choses de votre Altesse Royale sur le titre de l'*E'cole des Femmes*, et sur l'offre qu'il lui en feroit. Pour moi, Madame, j'avoue mon foible. J'ignore cet art, et je ne saurois m'imaginer des rapports entre des choses si peu proportionnées. Quelques belles lumiéres que mes Confréres Messieurs les Auteurs me donnent sur de pareil-

(1) Et je suis si peu fait, ich bin so wenig geschickt.

(a) Marie de Vignerod, Duchesse d'Aiguillon, qui étoit Niéce du Cardinal de Richelieu. Elle avoit beaucoup de crédit auprès de son Oncle, et elle l'engagea de faire de solides faveurs à Monsieur Corneille, qui les aimoit un peu plus que l'encens tout pur. Elle mourut l'an 1675.

(b) Elle étoit Fille de Charles I. Roi d'Angleterre, et premiére Femme de Monsieur, Frére Unique du Roi. Elle fut mariée à Paris en 1661. dans la Chapelle du Palais-Cardinal, en présence de toute la Cour. [Elle mourut le 30 Juin 1670. âgée de 26. ans.]

reil sujets, je ne vois point ce que Votre Altesse Royale peut avoir de commun avec la Comédie que je lui presente. On n'est pas en peine, Madame, de trouver de quoi faire votre Eloge. La matiére saute aux yeux; et de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre qualité sur qualité. Votre naissance, votre rang, obligent toute la Terre à vous regarder avec respect; les charmes de votre personne, et la grandeur de votre Esprit vous font admirer. Cette bonté généreuse que vous faites paroître pour tout le monde, et cette douceur pleine d'appas dont vous daignez temperer la fierté des grands titres que vous portez, vous font, si l'on ose ainsi dire, aimer de tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Ces derniéres qualités m'enchantent; mais je ne sai pas le moyen de les faire entrer ici. (1) Ce sont des choses d'une trop vaste étendue: et je n'ai en dédiant cette Comédie, qu'à vous assurer simplement que je suis avec une respectueuse passion,

MADAME,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble et très-obéïssant Serviteur.

A LA REINE DE SUEDE (*a*)

Scaron la loue, en lui disant qu'il s'acquitte envers Sa Majesté du tribut qu'il lui doit.

Offrir à Votre Majesté une Comédie, et de ma façon c'est lui faire un présent fort indigne de sa quali-

(1) De les faire entrer ici, sie hier anzubringen.

(*a*) C'est Christine Reine de Suède, Fille du Grand Gustave, l'une des plus généreuses et des plus admirables Princesses qui peut-être ait jamais été, et qui sera peut-être jamais. *Voyez l'His-*

lité et de son mérite. Mais chacun doit être taxé selon ses forces au payement du tribut que lui doivent ceux qui se mêlent d'écrire. (1) Au Siècle d'Auguste (a) on payoit en Vers, et en Prose, ce même tribut au Patron des beaux Esprits, défunt Mécénas, qui a été un très-galant homme. Quelque bruit pourtant que son nom ait fait, il n'a sur Votre Majesté que l'avantage de la primauté seulement, (2) et je gagerois le peu de bien que j'ai au Parnasse, que Votre Majesté lui auroit ôté toute sa pratique, (3) et l'auroit fait enrager comme votre Pére, le Grand Gustave, auroit fait enrager son Maître Auguste, s'ils avoient eu à disputer ensemble l'Empire de l'Univers. Mais, Madame, s'il est permis à un petit malhûreux comme moi, de faire des questions à une grande Reine; Votre Majesté n'est-elle point incommodée d'être si fort Héroïne? (4) Le mérite extraordinaire a ses incommodités, et toutes ces Dédicaces que nous voulons faire passer pour de l'encens aux personnes que nous prétendons *heroïser*, (5) ne sont pas toûjours d'un mê-

l'Histoire de Suède par Loccenius. [Cette Princesse mourut à Rome en 1688.]

(1) Qui se mêlent d'écrire, welche sich mit dem Schreiben abgeben.

(2) Il n'a - - - seulement, er hat vor Ihro Majestät nichts anders zum voraus, als daß er eher da gewesen.

(3) Toute sa pratique, alle seine Kundleute.

(4) Votre Majesté - - - Heroïne, fällt es Ihro Majestät nicht beschwerlich daß Sie eine so grose Heldin sind.

(5) Heroïser, zu Helden machen. On ne s'en sert que dans le stile burlesque.

(b) C'est le second Empereur de Rome; Mécénas, Chevalier Romain, en étoit le Favori, et c'est à lui que tous les beaux Esprits de ce tems-là adressoient leurs Ouvrages. Il aimoit les Lettres, et étoit l'apui des Muses à la Cour de son Maître. Ménage dans ses *Observations sur la Langue Françoise*, premiére partie, assure qu'on dit Mécénas et Mécene. Mainard semble être de ce sentiment,

Tous les Arts nous sont faciles.
O qu'un Mécene aujourd'hui
Pourroit faire de Virgiles!

(Mainard Poësies pag 119.

même prix. Il se trouve de ces drogues qui ne parfument guéres, et qui font beaucoup de fumée ; et je ne sai si ce que j'offre à Votre Majesté, passera en sa Cour pour pastilles d'Espagne, ou pour pastilles communes. Le feu Prince d'Orange (a) en usa autrefois, et ne s'en trouva pas mal. Si Votre Majesté s'en trouve bien, qu'elle ne l'épargne point. Je n'en ai plus que pour Elle, qui au jugement de toute la Terre l'a emporté (1) sur les Princes des Siécles passés, qui a effacé ceux du présent : et qui servira d'exemple à ceux de l'avenir. Cela est aussi vrai, qu'il est vrai, que je suis passionnément,

DE VOTRE MAJESTE',

MADAME,

Le très-humble, etc.

A TRES-HONNETE ET TRES DIVERTISSANTE CHIENNE, DAME GUILLEMETTE, SALUT.

Scaron fait la Satire des Auteurs, et de ceux à qui ils dédient.

DAME GUILLEMETTE,

Je suis Auteur par la grace de Dieu, si c'est assez pour avoir cette qualité, que d'être imprimé avec bon Privilége. J'avoue pourtant, qu'elle se donne à trop bon marché ; et que le peu qu'elle me coûte, ne me de-

(1) L'a emporté sur les Princes des siécles passés, die Fürsten der vergangenen Jahrhunderte übertroffen.

(a) Il entend parler de Guillaume II. Prince d'Orange ; c'étoit un très-grand et très-brave Prince. Monsieur Sca-

devroit avoir acquis que le titre de *Poëte burlesque*. Avec ce modeste aveu, vous ne laisserez pas de croire que je me vante; et vous aurez de la peine à vous imaginer (si ce Proverbe, *que nul n'est Prophète en son Païs*, a lieu parmi vous autres Chiens) qu'un homme que vous voyez tous les jours à Paris, où il est né et natif, qui a la tête (a) de côté, qui ne bouge d'une chaise, enfin qui n'est pas fait comme les autres, ait eu l'esprit de s'ériger en Auteur. Par Apollon, Guillemette, il n'y a rien de plus vrai; et par ce même Apollon, je ne pense point pour cela avoir fait une fort grande prouesse. (1) Encore qu'il y ait tantôt quatre ans que Toussaint Quinet (b) rompe la tête à tous ceux qui vont et qui viennent dans la Gallerie du Palais, du Typhon (c) et du Jodelet

(1) Une fort grande prouesse, eine grose Heldenthat. Scaron lui dédia une Comédie, et lui adressa quelques Odes. Il paroit par ces Vers que ce généreux Prince lui fit quelque bien.

Quelque Misanthrope Animal
Dira que mon stile est trop mince,
Et mon Pegase un franc cheval;
Mais il n'importe, bien ou mal,
Je dois remercier mon Prince:
Et j'aime mieux passer pour Rimeur languissant,
Que pour Rimeur méconnoissant.

(Scaron Oeuvres Poëtiques 1. P. Remerciment à Monsieur le Prince d'Orange.)

(a) Monsieur Scaron étoit un peu *Torticolis* et cela à cause d'une maladie qu'il avoit eue dans sa jeunesse, et dont il n'avoit pas été bien guéri.

(b) Libraire qui de son tems étoit fameux au Palais. Il a laissé des gens de son nom et de son négoce. Ils marchent sur ses traces, et avant que d'avoir achevé leur fusée, ils n'auront pas moins de réputation dans la Librairie, que leur Parent.

(c) C'est le nom d'un Poëme Epique burlesque qui est divisé en cinq Chants, et qui est le plus agréable et le plus délicat Ouvrage de Monsieur Scaron, l'un des plus joyeux Esprits de son Siècle.

Maestro et Padre del burlesco Stilo,
Sempre in quello si ben dire et fare,
Insieme colla penna, et col cervello;
Ch'invidarsi si puo ben, non gia imitare.

(1) Fa-

let (a) qui m'ont fait fameux Ecrivain; je consens que mes Oeuvres ne passent que pour ce qu'on appelle *fatras de Livres*, (1) comme sont quantité de Tragédies, et autres productions de demi-beaux Esprits, que l'on ne prise pas plus que des Almanacs de l'année passée, où l'on voit aussi bien que dans ces Pièces, la mort d'un Grand, Trahisons en Campagne, et autres pareilles choses. Dès la première impression, ces Ouvrages serviroient aux Beurriéres du Marché-neuf, s'il ne venoit des Provinciaux à Paris, et qu'ils ne se vendissent point à la faveur de ces merveilleuses Comédies, et de ces agréables Romans, (b) qui enrichissent ceux qui les composent, et qui sont souvent matiére de guerre civile entre les Libraires. Quand on estime peu une chose, on dit qu'elle n'est pas bonne à jetter aux Chiens. Comme votre air et votre beauté vous mettent au-dessus de ce quolibet, (2) et qu'il n'a pas été fait pour les Chiens de votre sorte, je m'en sers seulement, afin de persuader aux hommes que n'étant pas fort persuadé du mérite de mes Oeuvres, j'aime mieux vous les dé-

(1) Fatras de Livres, nichtswehrte Bücher.

(2) Quolibet, ungereimte Rede.

Auteur et Maître du Stile burlesque, il fut si bien dire et si bien faire dans ce Stile, avec son esprit et sa plume, qu'on peut bien lui porter envie, et non pas l'imiter.

(a) Il y a deux Comédies de Scaron qui portent le nom de *Jodelet*. L'une s'appelle *Jodelet Duelliste*, et l'autre *Jodelet*, ou le *Maître-Valet*. Elles sont imitées de *Dom Francisco Roxas*, Poëte Espagnol de qualité et de réputation: et elles passent, en matiére de plaisanterie, pour deux petits Chefs d'œuvre.

(b) Il désigne l'Astrée, Polexandre, Cassandre, Cléopatre, le grand Cyrus, et Clelie qui sont nos Romans les plus fameux. Honoré d'Urfé a composé *l'Astrée*, et Monsieur Patru a fait sur ce Roman quelques éclaircissemens qui méritent d'être lûs. Marin le Roi Sieur de Gomberville, est l'Auteur de *Polexandre*. Comme il me faisoit la grace de me parler confidemment, il m'a dit que ce Roman étoit son Ouvrage favori, qui lui avoit donné de la réputation, et qui lui avoit aidé à faire bouillir sûrement sa marmite. Calprenede a fait Cassandre et Cléopatre. Son Stile a quelque chose qui sent les bords de la Garonne: mais en récompense Calprenede a de beaux caractéres. Scudery a composé le grand Cyrus, et Mademoiselle sa Sœur la Clélie, le plus beau et le plus ingénieux des Romans, qui ayent été mis en lumiére sous le Régne de Louïs XIV.

dédier, qu'à quelque Satrape (a) de qui j'irois troubler le repos. Un Auteur, le Livre à la main, est redoutable à ces Messieurs; et ils n'en craignent (b) guéres moins la vision, que celle d'un Créancier. Ce n'est point qu'il n'y ait de grands Seigneurs très-généreux; mais il y a des Auteurs qui le sont si peu, qu'ils dédient plûtôt leurs Ouvrages à ceux dont ils espérent du bien, qu'à ceux qu'ils aiment, ou qu'ils estiment. Ces mauvaises copies de Virgile et d'Horace ne veulent connoître un grand Seigneur, que par son nom, pour lui donner à tout hazard celui de Mécénas, et lui attribuer des vertus qu'il n'a point, pour en tirer de l'argent, s'il en a. On diroit que ces Enfans prodigues du Parnasse en veulent aliéner le domaine: ils donnent l'immortalité au plus offrant; et un brevet de demi-Dieu va seulement pour un habit de drap de Hollande. Ce qui console les honnêtes amis des Muses, est que ces lâches Escrocs (1) ne réussissent pas toûjours, et qu'on se passe bien mieux de leurs louanges, que de l'argent qu'ils demandent. Les Grands mêmes, sans que ces Messieurs se puissent plaindre, ont trouvé l'adresse de ne leur rien donner. Les uns leur disent, *Apollon vous assiste*, les autres leur font civilité, et les reconduisent jusques à la rue, c'est-à-dire, les mettent hors de chez eux. (2) Il y en a même qui leur rendent encens pour encens.

(1) Escrocs, Geldschneider.

(2) Les mettent hors de chez eux, jagen sie aus ihrem Hause.

(a) Ce mot signifie un grand Seigneur de l'ancien Royaume de Perse: mais ici l'on s'en sert plaisamment pour désigner quelque riche François de qualité.

(b) Un jour la Serre qui, à ce que dit Gabriël Guéret, son Eleve, composoit un Livre sur le dos d'un Imprimeur, alla trouver, la Dédicace à la main, un Satrape François qu'il encensoit de toute sa force. Ce Satrape qui étoit fort avare, se mit aussitôt dans l'esprit que la Serre, à la faveur de sa Dédicace, avoit envie de lui escamoter quelques Louïs d'Or. Cette imagination et l'encens qu'il lui donnoit qui étoit un peu fort, lui firent si mal à la tête et au cœur, qu'il en tomba en syncope, et ainsi il sauva sa bourse des tours d'adresse de l'incomparable la Serre. (Parnasse Reformé.)

Pas un ne les retient à dîner; et cela desespére Monsieur l'Auteur. Car lui qui s'imaginoit ce jour-là, manger de l'entremets, ou se faire traitér opulemment dans quelque bon cabaret aux dépens du Seigneur libéral, est contraint de s'en retourner dans son petit bouge, plus pauvre qu'il n'étoit de ce qu'il a dépensé à couvrir son Livre de Vélin, ou de Maroquin, pestant tout son saoul (1) contre le Siécle et les mœurs, ou contre la destinée, selon qu'il est Orateur, ou Poëte. J'oubliois à vous dire, Guillemette, que les Auteurs sont quelquefois payés en la même marchandise qu'ils ont débitée, et qu'ils ne recueillent d'autres fruits de leurs fleurettes, *qu'E'pitre pour E'pitre, ou Sonnet pour Sonnet.* En cela, les grands Seigneurs croyent faire comme Auguste, (a) mais on ne se joue pas deux fois à ceux qui en savent tant. Ces considérations et d'autres que je ne vous dis pas, m'obligent, Guillemette, à vous dédier mon Livre. Il me semble que je vous en vois déja ronger les cordons; que vous vous en battez les joues, (2) et que vous le déchirez faisant mille gambades, qui me satisferont bien plus, que le froid accueil d'un grand Seigneur, qui ne me sauroit point de gré de mon présent, dans la pensée qu'il auroit, que je lui en demanderois un autre. Maudit soit le Poëte, tant Poëte soit-il, qui s'est servi le premier des productions de son esprit comme d'un hameçon. Depuis que les Auteurs font les gueux en Vers, ou en Prose, l'E'pitre * Liminaire ne passe que pour une estocade, et

(1) Pestant tout son saoul, indem er sich recht satt fluchet.
(2) Que vous vous en battez les joues, daß ihr es tapfer herum schüttelt.

(a) Second Empereur de Rome. Il aima les belles Lettres et fit du bien aux gens de mérite. Ciceron l'a encensé, Virgile et Horace ont chanté ses louanges; mais parcequ'ils florissoient de son tems, ils l'ont flaté. Tacite et Suétone sont plus sincéres; ils n'ont ni craint, ni espéré, ni reçû de ce côté-là; et c'est tout dire.

* Il falloit dire Préliminaire.

et quand le Mécénas (a) n'a pas eu la force de la parer, (b) il ne regarde plus celui qui la lui a portée, que comme le ravisseur de son bien. Un Auteur a beau présenter son Livre en souriant, celui qui le reçoit, n'en devient que plus sérieux, et l'on en a vû devenir plus pâles que des morts, à la vûe d'un Ouvrage qui ne leur promettoit pas moins que de les faire vivre éternellement. Ils ont grand tort, ces méchans *Dédieurs de Livres*, d'aller faire peur à ces nobles Seigneurs jusques dans leurs chambres. Ils devroient considérer que ces Dédicaces qui demandent à qui ne leur doit rien, sont quelque chose de plus rude qu'un exploit : et je ne trouve pas étrange que le Mécénas ne prenne point tant de plaisir à se voir issu d'Hector (c) ou de Sarpédon, (d) qu'il a de regret à l'argent

 qu'il

(a) On dit *Mécénas* et *Mécéne*. En attendant que l'Academie se déclare sur cette bagatelle, on saura que Mécénas étoit un ancien Chevalier Romain qui avoit beaucoup de crédit à la Cour d'Auguste, et qu'il favorisoit auprès de cet Empereur Horace et Virgile. Depuis on a appellé *Mécénas* celui qui appuye les amis des Muses : mais helas ! Qu'il y a peu de Mécénes en ce tems-ci ! La plûpart des enfans du Parnasse et autres qui se mêlent de grifonner, meurent de faim et ne sont couverts que de simple Bureau. Le pauvre Cassandre et le pauvre duPerier sont de tristes exemples de cette vérité.

Ma foi, leur fortune est petite,
Le Feu de la Prose et des Vers
Ne fait plus bouillir la marmite.

(b) Cela est dit d'une maniére figurée et plaisante ; la figure est prise des Maîtres d'armes, et montre que souvent pour écrire en galant homme, on doit savoir les termes des beaux Arts. Les honnêtes gens qui voudront voir les mots dont on se sert pour faire un coup d'épée, n'ont qu'à les lire dans le Livre de Monsieur de *Liancour*. L'Ouvrage est curieux et celui qui l'a composé est habile dans sa Profession.

(c) Cela est dit avec esprit contre les faiseurs de Dédicaces, qui donnent sottement une naissance avantageuse à des gens qui n'en ont qu'une obscure. Hector étoit un Prince et un Capitaine célèbre. Il défendit Troye contre les Grecs, et tant qu'il fut en vie, on ne put jamais la prendre. Il fut tué d'un coup de flêche par Achille.

(d) C'étoit un grand Roi et un grand Capitaine : il embrassa le parti des Troyens, et fut tué par Patrocle au Siége de Troye.

Sa-

qu'il a donné à Monsieur l'Auteur pour s'habiller comme les autres hommes. Ils font sagement ces Auteurs de ne paroître point en public de la maniére qu'on les voit au commencement de leurs Livres. N'est-il pas vrai; Guillemette, que vous aboyeriez bien fort, si vous en voyez un, l'épaule nue, un manteau de Bohémien (1) attaché sur l'autre, et une couronne de Laurier sur le front? Ce n'est pourtant point la crainte des Chiens, ni la huée des Enfans qui les empêchent de se mettre en masque; ils n'ont peur que des Suisses. Ils seroient en effet trop reconnoissables aux Portiers, qui n'aiment pas les gens qui font, comme Messieurs les Auteurs, métier de demander en ce tems où l'on diroit que les beaux Esprits ont fait serment de n'entrer en aucune maison, qui n'ait l'honneur de s'appeller Hôtel. On ne voit autre chose dans les Hôtels des Grands. L'Hôtel de Bourgogne en regorge jusques sur le Théatre, parcequ'ils ne payent rien non plus que les Pages; mais ô malheur du Siécle! Je crains qu'on n'en trouve à l'Hôtel-Dieu dequoi faire une Académie complette. Le tems ne leur est plus favorable. J'ai vû qu'il n'y avoit pas un Poëte, qui ne tirât mille belles conséquences pour sa fortune de celle des Abbés (a) Desportes, et de

(1) un manteau de Bohémien, einen Zigeuner Mantel.
Saevus ubi Æacidae telo jacet Hector, ubi ingens Sarpedon.
Voyez l'Eneïde de Virgile et l'Iliade d'Homere.

(a) *Philippe Desportes* étoit de Chartres en Beauce, d'une famille pauvre, mais honnête. Il vint à Paris où il s'attacha à un Evêque, avec qui il alla à Rome, et il y apprit parfaitement l'Italien. A son retour, il se mit à faire des vers, et passa pour bel Esprit. Un Seigneur de la Cour le prit chez lui: et quand le Duc d'Anjou partit pour la Pologne, Desportes l'accompagna et en revint à sa suite. Ce Prince qu'on appella alors Henri III. à cause qu'il avoit succedé à Charles IX. son Frére, donna plusieurs Bénéfices et entr'autres l'Abbaye de Thiron à Desportes, qui se vit riche de trente mille livres de rente: c'étoit aussi l'un des plus charmans Poëtes de ce tems-là. Desportes prit pour modèle les Italiens, et tâcha de les imiter dans tous ses Ouvrages. Après l'assassinat du Roi son Maître

de (*a*) Boisrobert, et des autres confrères en *Apollon prélatisiés* pour leurs belles et bonnes Oeuvres. La pension de six cens livres les faisoit aller vétus honnêtement. Ils se poudroient avec profusion comme font les plus déterminés godelureaux, (1) et ils faisoient bien: car ils ont l'imagination si chaude, que la tête souvent leur en sue. Mais à cette heure que le Cothurne, et l'Escarpin se crottent également; (2) des Poëtes les uns ont abjuré la Poësie, et les autres ont pris parti (3) chez les Comédiens et les Libraires. (*b*) Soit

 que

(1) Les plus determinés godelureaux, die allerfeckesten Jungfern-Knechte.

(2) Que le Cothurne et l'Escarpin se crottent également, da die schwülstige und hochtrabende Schreib-Art so wohl als die leichte und flüchtige gleich übel daran sind.

(3) Ont pris parti chez les Comédiens et les Libraires, haben sich bey den Comödianten und Buchhändlern verdungen.

Maître, il se retira à la Campagne où il mourut. Ses amis furent Ronsard, Ste. Marthe, Pasquier, et Nicolas Richelet mon Oncle, qui aimoit autant Ronsard, que j'ai aimé et que j'aimerai toute ma vie l'illustre d'Ablancourt et le célèbre Patru.

(*a*) Boisrobert qui se nommoit *François de Metel*, Sieur de Boisrobert, étoit Normand et Fils d'un Avocat: il avoit environ vingt ans, lorsqu'il s'embarqua à la Cour: il eut le bonheur d'y plaire au Cardinal de Richelieu qui lui fit du bien. Il avoit l'esprit beau, enjoué, et naturellement si plaisant, qu'il prenoit l'air et représentoit la passion qu'il vouloit. Quelques-uns aussi l'ont appellé l'Abbé *Mondori*, du nom de l'un des plus agréables Comédiens qui ait jamais été en France. Boisrobert a fait imprimer diverses Poësies; mais celles qui lui ont acquis le plus de réputation, ce sont deux Volumes d'Epîtres. Elles sont écrites d'une maniére très aisée. Cependant j'ose dire qu'il n'y en a que cinq ou six qui soient bonnes; et que dans les autres, il y a peu de chose qui mérite d'être lû. [Boisrobert naquit à Caen, et étoit fils d'un Procureur de la Cour des Aides de Rouen. Il mourut en l'année 1662. Voyez son Eloge et la liste de ses Ouvrages dans *l'Hist. de l'Academie Fr.* de Mr. l'Abbé d'*Olivet*, p. 64. Ed. d'Amst.]

(*b*) Les Auteurs qui ont pris parti chez les Libraires, sont le plus à plaindre. Car la plûpart de ces Messieurs les vendeurs de Livres pipent en matiére de . . . je ne veux pas dire, et pour un malhonnête homme que je veux de cette profession là, j'en trouve plus de mille.

que la Nécessité soit Mére de l'Invention, ou que l'Invention soit partie essentielle du Poëte, quelques Poëtes (a) au grand colier (1) ont été chercher dans les Finances ceux qui dépensoient leur bien aussi aisément qu'ils l'avoient amassé. Je ne doute point que ces Marchands Poëtiques n'ayent donné à ces Publicains libéraux, toutes les vertus jusqu'aux militaires; et qu'ils ne les ayent au moins fait descendre du Trésorier des menus plaisirs de Clodion (b) le chevelu, ou du Neveu du premier Aumonier de Clovis: mais cela n'a réussi qu'à ceux de qui l'applaudissement général fait réussir les Oeuvres. Les autres qui ont voulu les imiter, n'y ont gagné qu'un bon repas, et peut-être ensuite quelque fâcheuse indigestion. Il ne faut avoir qu'autant d'esprit que vous en avez, c'est-à-dire qu'un Chien, pour me reprocher que j'ai fait ce que je condamne dans les autres. Il est vrai, Guillemette, j'ai dedié une Comédie à un homme (c) de mérite et de quali-

(1) Au grand colier, von grosem Ansehen.

(a) Il marque malignement le célèbre Pierre Corneille, qui, comme il le dit lui-même, n'aimant point les louanges steriles, ne voulut jamais dédier Cinna à Montoron, que ce fameux Partisan ne lui comptât auparavant les Louïs d'Or dont il souhaitoit de le gratifier.

(b) Cela est dit plaisamment contre ceux qui donnent une illustre naissance aux personnes qui n'en ont qu'une obscure. On sait que Clodion le Chevelu fut le second Roi François, et Clovis le cinquiéme. Clodion ordonna qu'il n'y auroit que les gens libres qui porteroient de longs cheveux. Clovis fut le premier Roi Chrêtien François et celui qui dans une Bataille à quatre ou cinq lieuës de Poitiers, tua Alaric Roi des Wisigots.

(c) Il entend parler de Mr. le Commandeur de Souvré; à qui il dédia Jodelet ou le Maître-Valet, qui est une Comédie fort plaisante.

C'est que le petit homme
Que tu connois et dont on peut prêcher;
L'esprit est promt mais infirme est la chair.
A translaté de la Langue Espagnole
N'a pas long-tems Comédie tant folle,
Ou Jodelet est si plaisant garçon,
Qu'Italiens il jette hors d'arçon.

Scaron en usa de la sorte envers Mr. de Souvré, parcequ'il en étoit aimé, et que Mr. de Souvré lui faisoit toucher tous les ans cinq cens écus de pension, que lui donnoit la Reine Anne d'Autriche.

qualité: mais j'ai l'honneur d'en être aimé, et c'est par son moyen que la Reine me continue une pension que l'Illustre Maréchal de Schomberg m'a procurée, à cause que je suis le plus malhûreux de tous les hommes, accablé d'un (a) mal étrange, qui durera autant que ma vie, et d'un procès (b) d'où dépend tout mon bien. Cela suffit sans être amoureux, pour ne point dormir sans user présque autant *d'opium* que de viande. Mais, Guillemette, il est impossible que ma bonne humeur tienne davantage contre ces mauvaises pensées, qui tombent de ma plume à contre-tems; et qui à force de me persécuter, m'obligent de finir tout court ma Dédicatoire, * sans que je me fatigue l'esprit à y chercher une conclusion bien pointuë (1) pour vous assurer que je suis,

Dame Guillemette,
de votre Chiennerie

Le très-affectionné serviteur,

SCARON.

Antoine Furetiere.

A TRES-HAUT ET TRES-REDOUTE' SEIGNEUR JEAN GUILLAUME,

Maître des Hautes-Oeuvres ** de Paris.

(1) Une conclusion pien pointue, einen recht sinnreichen Schluss.

(a) Il étoit entrepris de tout son corps, et cet accident lui étoit venu d'une médecine que lui avoit donné un certain Mr. Purgon ignorant. Elle lui avoit tout contourné le corps, et l'avoit fait le Doïen des Malades de France.

(b) C'étoit un Procès qu'il avoit contre ses Fréres et ses Sœurs du second Lit, et il leur redemandoit du bien qu'ils lui retenoient.

* Il faloit dire *ma Dédicace*, ou bien *mon E'pitre Dédicatoire*.

** C'est ainsi qu'à Paris on appelle le Bourreau.

GUILLAUME,

Voici sans doute la premiére fois qu'on vous dédie un Livre. Un Présent de cette nature est rare pour vous, et sa nouveauté vous surprendra. Vous croirez peut-être que je brigue votre faveur: (1) nullement. Je ne vous ai point d'obligation, et ne veux pas vous en avoir. Ce que je fais pour vous, est sans aucune vûe d'intérêt: et cette E'pître sera d'autant plus estimée, (a) que je n'y mettrai point de sentimens déguisés, ni corrompus. Je suis las de voir des Auteurs encenser des personnes, qui ne le méritent pas tant que vous: ils sont leurrés (2) par l'esperance d'obtenir des pensions, et ils n'obtiennent pas seulement les graces qu'on ne peut leur refuser avec justice. Depuis que j'ai vû louer tant de Faquins, il m'a pris envie de vous louer aussi, et ce ne sera pas sans y être bien fondé. Il y a une infinité de gens qu'on vante hautement que l'on devroit mettre entre vos mains, afin de leur apprendre à vivre. Ils ne font pas leur métier comme vous faites le vôtre. Car personne n'exécute si ponctuellement que vous, les ordres de la Justice, dont vous êtes le principal arc-boutant. (3) Ce n'est pas que je veuille établir un paradoxe, ni imiter ceux qui ont loué Busire et la Fiévre-quarte. On vous peut louer en conscience, puisque c'est vous qui montrez à beaucoup de monde le chemin du salut, et à qui vous ouvrez la porte du Ciel; témoin ce Proverbe, *De cent pendus il n'y en a pas un de perdu.* A l'égard de la noblesse de votre emploi, il y a quelque part en Asie, ou en Afrique un Roi qui tient à gloire de pendre lui-même ses Sujets, et qui est si persua-

(1) Que je brigue votre faveur, daß ich mich um eure Gunst bewerbe.

(2) Leurrés, geködert, angelockt.

(3) Arc-boutant Pfeiler, Stütze.

(a) Cette E'pître est l'une des plus supportables pièces que Furetiere ait jamais faites: quoique le dessein n'en soit pas fort noble, elle contient plusieurs traits assez gaillards qu'il y a insérés, et sur lesquels je pourrois faire quelques Notes, *sed parco sepultis.*

ſuadé, que c'eſt l'un des plus beaux appanages de ſa Couronne, qu'il puniroit comme criminel de léze-Majeſté au premier chef, (1) celui qui voudroit lui ravir cet honneur. Lorſque les Saints Péres ont appellé Attila, Saladin, et tant d'autres Rois les Bourreaux de la Juſtice divine, ne vous ont-ils pas donné d'Iluſtres Confréres? Votre ſuite même ſe ſent de votre dignité, et quand vous êtes dans la fonction de votre charge, vous ne marchez jamais ſans Gardes, et ſans un cortége fort nombreux. Une infinité d'Officiers ne travaillent que pour vous, et ne tâchent qu'à vous donner de l'emploi. Plût à Dieu qu'ils vous fuſſent bien fidèles! Vous ſeriez trop riche, et nous trop hûreux, ſi vous teniez dans vos filets tous ceux qui ſont de votre gibier. Cependant on a beau frauder vos droits, vos richeſſes ſont encore aſſez conſidérables: il n'y a point de revenus plus aſſurés que les vôtres: et comme leur fond eſt aſſigné ſur la malice des hommes qui s'augmente à l'infini, vous ferez toûjours votre fortune auſſi grande que vous le voudrez. Car l'on dit, quand un homme fait bien ſes affaires, *qu'il a ſur ſoi de la corde de Pendu;* et il n'y a perſonne qui en puiſſe avoir plus que vous. Auſſi votre mérite a été ſi reconnu, que depuis peu l'on s'eſt détrompé du ſcrupule qu'on avoit de vous fréquenter. Au lieu de vous fuir comme un Peſtiféré, on a vû beaucoup de gens de naiſſance ne faire point de difficulté d'aller boire avec vous, parceque vous aviez de bon vin. Si bien qu'il ne faut pas qu'on s'étonne qu'inſenſiblement vous vous trouviez parmi les Héros, et les Mécénas. Comme on a pouſſé ſi loin l'hyperbole et la flaterie, j'ai ſouvent admiré qu'après avoir placé au rang des demi-Dieux tant de Voleurs et de Coquins, on ne vous ait pas mis de leur nombre. Vous êtes leur grand camarade, et je vous ai vû bien des fois leur donner de belles accolades. (1) Il eſt vrai que vous

(1) Comme criminel de léze-Majeſte au premier chef, wie einen der das Verbrechen der beleidigten Majeſtät an des Oberherrn eigener Perſon begangen.

(2) Donner de belles accolades. freundlich umarmen.

vous donniez aussi-tôt un tour de votre métier. (1) Mais combien y a-t-il de gens qui vous imitent, et qui lorsqu'ils baisent un homme, et qu'ils l'embrassent, le trahissent et le précipitent? Mais combien y a-t-il de Juges, de Chicaneurs, et de Maltotiers, (2) qui sucent jusques aux os un million de personnes, et qui les écorchent toutes vives. Enfin tout compté, et tout rabatu. (3) vous méritez une E'pître dédicatoire aussi bien que plusieurs autres. Je craindrois pourtant qu'on ne crût pas que c'en fût une si je ne vous demandois quelque chose. Je vous supplie donc de ne pas refuser votre amitié aux pauvres Auteurs qui ont besoin de votre secours. L'injustice du Siécle est si grandé, qu'une quantité d'Illustres abandonnés de leur Mécénas languissent de faim; et ne pouvant supporter leur mépris, et la pauvreté, ils sont réduits au desespoir. Or comme ils n'ont pas un courage d'Iscariot pour se pendre eux-mêmes, si vous en vouliez prendre la peine, vous les soulageriez de beaucoup de chagrin et de miséres. J'aurois fini en cet endroit, si je ne m'étois souvenu, qu'il faloit ajoûter une chose qui accompagne d'ordinaire les éloges, que donnent à la hâte les Faiseurs de Dédicaces. C'est la promesse d'écrire amplement la Vie ou l'Histoire de leurs Héros. J'espére de m'acquiter quelque jour de ce devoir dans le dessein que j'ai de faire des Commentaires sur l'Histoire des Larrons. Ce sera un lieu propre pour faire de vous une ample commémoration, et célébrer vos prouesses. En attendant croyez que je suis comme vous le méritez, et autant que votre condition me le peut permettre,

GUILLAUME,

Votre etc.

(1) Que vous - - - métier, daß ihr ihnen so gleich einen schlimmen Streich spielet.

(2) Maltotiers, Einnehmer. C'est un nom injurieux qu'on donne à ces personnes qui prennent des Impots que l'on croit injustes.

(3) Tout compté, et tout rabatu, wenn ich alles wohl überlege.

LET-

LETTRES DE LOUANGE.

REFLEXIONS SUR LES LETTRES DE LOUANGE.

Pour louer agréablement une personne, on choisit ce qu'elle a de plus louable. On considére avec attention ces choses, et des diverses vûes que cela donne, on en compose une Lettre. Elle plaît d'autant plus, que les Eloges qu'elle renferme, sont vrais, justes et propres à l'objet qu'on loue. Rien n'agrée tant que la vérité, et que tout ce qui caractérise ingénieusement le mérite des gens. Les louanges qui n'ont pas cet air, ne sauroient plaîre, et on ne peut les souffrir: par exemple: pour louer une Dame de ses Billets, il faut lui dire qu'elle s'explique d'un air très-fin; qu'elle donne de la jalousie à ceux qui écrivent le plus poliment, qu'elle leur ravit la gloire dont ils se piquent, et qu'on lui verroit avec regret acquerir tant d'honneur, si on ne l'estimoit particuliérement, et qu'on n'aimât mieux qu'elle eût de la réputation, que soi-même. On l'assurera qu'elle imagine des choses extrêmement jolies: qu'à leur faveur, elle charme, et qu'il est impossible de ne point honorer, et si on l'ose dire, de ne point aimer une personne qui a des qualités d'esprit, qui répondent à celles du corps et du cœur. De là si l'on a quelque honnête fa-

familiarité avec cette Dame, on mêle quelque petit trait d'amour aux louanges qu'on lui donne, et après on descend d'une façon naturelle et ingénieuse à la conclusion de la Lettre.

Balzac.

A MONSIEUR SALMONET.

Qui a écrit les Troubles d'Angleterre.

MONSIEUR,

La modestie est une belle vertu, mais elle est injurieuse aux autres. Si je me fusse fié en elle, * et que j'eusse ajoûté foi à votre Lettre, je n'aurois pas jetté les yeux sur votre Livre. Ce que j'y ai lu, me dit glorieusement le contraire de ce que vous m'écrivez: et je ne comprens point que vous fassiez le pauvre (1) au milieu de l'abondance. Reconnoissez, je vous en prie, Monsieur, la beauté de votre stile, ou je croirai que vous êtes plus adroit que vous n'êtes humble, et qu'à cause que vous savez notre Langue à fond, vous voulez à l'aide de votre modestie, cacher l'ambition que vous avez de régner au Païs (a) d'autrui. Si l'on en vient à bout par la Raison et par le Discours, je suis l'un de vos Sujets. Vous avez, quatre jours durant, fait de moi ce qu'il vous a plû; et j'ai

(1) Que vous fassiez le pauvre, warum sie sich arm stellen.

* On diroit aujourd'hui à elle.

(a) *Robert Menthet de Salimonet* étoit un savant homme d'Ecosse; qui a écrit en François les Troubles arrivés en Angleterre sous le Roi Charles premier. Son Histoire a été estimée, mais elle a semblé trop étendue: quoi qu'en dise Balzac, le stile n'en est pas pur et châtié; néanmoins on peut dire en gros, qu'elle est assez bien écrite; et qu'il y a beaucoup de François qui se mêlent d'écrire, qui ne s'en fussent pas si bien acquités que cet Auteur.

j'ai été en votre puissance tout le tems que j'ai été à lire votre Histoire. (1) Elle est sage et charmante. Vous ne cherchez point les ornemens avec affectation, ni ne les rejettez pas avec scrupule. Cette maniére d'écrire m'a gagné; et je serois l'un des plus zélés partisans de votre mérite, quand je ne serois pas autant que vos civilités m'y obligent,

MONSIEUR,

Votre etc.

Lettres choisies, Lettre 117. L. 3. Part. 1.

A MONSIEUR DE RAMPALE.

Balzac lui écrit que sa Poësie est touchante.

MONSIEUR,

Je vous ai estimé avant que je susse que vous m'aimassiez: et quand vous ne m'auriez point appris une si bonne nouvelle, je parlerois de vos Vers (a) avec passion, parcequ'ils m'en ont donné. J'y trouve un feu qui se coule dans mes veines, et qui me chatouille le cœur. Vous le touchez vivement; et votre art est une seconde nature. Il est vrai que les Histoires que vous décrivez, sont de celles qui enseignent à fail-

(1) Que j'ai été à lire votre histoire, die ich auf Lesung ihrer Historie verwendet habe.

(a) *Rampale* n'a rien fait de plus beau que ses Idylles: Elles sont poëtiques et fleuries. Il a même du feu; mais il semble qu'il n'ait pas assez gardé le caractére simple et charmant, que nous ont laissé les Poëtes originaux Grecs et Latins, dont nous avons de véritables Idylles, et de véritables Eglogues. Les Vers de Rampale sont quelquefois un peu trop poëtiques, et trop étendus pour le sujet, et même il ne parle pas toûjours selon Malherbe, Vaugelas, Ablancourt et Patru.

faillir: (*a*) mais je n'ai pas assez d'autorité pour vous donner des avis spirituels, et je me contente de vous dire touchant les matiéres qui sont dangereuses entre vos mains, ce que disoit une bonne Vieille de Rome, lorsqu'elle lisoit les Nouvelles de Bocace; (*b*) *plût à Dieu que ceci fût dire ses heures*! Vous voyez par la simplicité de cette Lettre, que je ne me mêle plus d'élo-

(*a*) Ce sont des Avantures amoureuses: car l'Idylle est d'ordinaire un petit Poëme qui contient quelque amour de Berger et de Bergére, ou d'autres gens qui menent une vie douce et tranquille à la Campagne. On doit l'invention de l'Idylle aux Bergers du Péloponnese ou de Sicile. Theocrite, Bion et Moschus, Poëtes de l'ancienne Grece, en ont fait avec le plus de réputation.

(*b*) *Jean Bocace* nâquit à Certalde en Toscane, vers l'an 1313. du tems que les Gibelins faisoient le dégât sur les terres des Venitiens. Son Pére qui n'étoit pas bien avec la fortune, le mit chez un Marchand, où il réussit de telle sorte, que son Maître voulut qu'il l'accompagnât à Paris: ils y furent bien tôt brouillés. Bocace, n'aimant que les Vers, eut de l'aversion pour son métier; et le Marchand le renvoya. Cela ne manqua point de fâcher son Pére, qui ne lui pardonna jamais qu'en faveur de ses amis, et qu'à condition qu'il étudieroit aux Loix. Il se mit donc à l'étude du Digéste; mais comme les Muses lui plaisoient davantage, il ne put rentrer en grace avec celui qui lui avoit donné le jour. Cependant son Pére meurt, et Bocace vend aussi-tôt son bien; il fait amitié avec Pétrarque; et après en avoir appris les plus beaux secrets des belles Lettres, il voyage seulement pour connoître les grands Hommes: il s'arrête à Naples ou il fut bien reçû de Robert, grand Roi, et grand Philosophe dont il aima sa fille, de qui, à ce que dit l'Histoire, il ne fut pas haï. Elle contribua tellement aussi à la fortune de ce Bel-esprit, que quelque avantage qu'on lui proposât ailleurs, il ne voulut jamais être à aucun Seigneur. Bocace alors célèbra l'amour qu'elle avoit pour lui, et changea le nom de *Marie*, qui étoit le vrai nom de cette Princesse, en celui de *Fiammetta*. Dans ses Ouvrages en Prose il imita Ciceron, il se fit pour les Vers un stile particulier, et trouva ces sortes de rimes que les Italiens appellent *ottava rima*. Bocace a aimé toute sa vie l'étude, et l'on croit qu'il est mort à force d'étudier. Il mourut l'an 1375. âgé de soixante et deux ans, sans avoir été marié, et laissa un Fils naturel, qui le fit enterrer avec honneur.

d'éloquence : mais je fais profeſſion d'être véritable, et vous me devez croire quand je vous proteſte que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

A MONSEIGNEUR D'AVAUX.

On lui céde en matiére de Lettres.

Vis ergo inter nos quid poſſit uterque viciſſim, Experiamur? (a)

Je m'en garderai bien, Monſeigneur, la partie eſt trop malfaite. (1) Je n'y trouverois pas mon compte. Dès que j'ai voulu faire un effort pour cela,

Cinthius aurem
Vellit et admonuit.

Je ſuivrai ſon avis; et je ne me ferai point tirer l'oreille. (2) C'eſt un Dieu très-ſage. En effet après avoir conſidéré les derniéres choſes que vous m'avez écrites, je vous ai vû plus admirable qu'à l'ordinaire, et je n'ai pas regret que vous m'ayez ſurmonté, puisque ç'a été en vous ſurmontant vous-même. Ma lettre et les deux que j'ai reçûes de vous me font ſouve-

(1) La partie eſt trop malfaite, die Parthey iſt gar zu ungleich.

(2) Et - - oreille, und ich will es mir nicht zweymahl ſagen laſſen.

(a) Il y a quelquefois, (à ce qu'on dit) un peu trop de citations Latines dans les Lettres de Voiture; et à cette heure, à moins que la citation Greque ou Latine ne ſoit tres-naturelle, très-ingenieuſe; et ne regarde un ſavant homme, et qui l'aime, on croit qu'elle a quelque choſe qui tient de l'air de l'Univerſité.

venir de ces trois lignes que firent deux fameux Peintres (a) à l'envie l'un de l'autre. Votre premiére lettre étoit charmante et digne d'un grand Maître. Celle que j'ai faite ensuite n'étoit pas mauvaise aussi: mais la derniére que vous venez de m'écrire, est audessus de toutes les autres; et après cela, je n'oserois faire le moindre trait; que si je prens la plume, ce n'est que pour vous confesser que je ne suis que votre Commis (b) en matiére de Lettres, non plus qu'en matiére de finances; et vous montrer encore une fois l'avantage que vous avez sur moi. Je suis touché, je l'avoue, des louanges que vous me donnez. Elles sont si belles et si ingénieuses que je serois plus glorieux de les avoir données que de les avoir reçûes; et les mêmes paroles avec lesquelles vous me mettez au-dessus des autres, me font connoître que je suis infiniment au dessous de vous. Je vous supplie d'en être persuadé, et de croire que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

A MONSEIGNEUR D'AVAUX.

On le loue sur diverses choses.

MON-

(a) Il parle de Protogéne et d'Apelles, qui étoient deux Peintres Grecs fort célèbres. Mais Apelles l'étoit incomparablement plus que l'autre. Comme tout le monde les connoît, je ne m'étendrai pas davantage sur leur chapitre.

(b) Monsieur d'Avaux Intendant des Finances, qui aimoit les gens de Lettres, et qui étoit lui-même un très-bel esprit, fit Voiture son Commis, seulement afinqu'il eût de bons apointemens sans lui rendre aucun service. Il seroit à souhaiter qu'il y eût aujourd'hui quelques d'Avaux, plusieurs Illustres n'iroient pas en poste à l'Hôpital.

MONSEIGNEUR,

A ce que je vois, *jucundissime Domine*, (a) (car pourquoi ne vous puis-je pas appeller de la même sorte que Pline appelle Trajan? (b) vous autres Plénipotentiaires, vous vous divertissez admirablement à Munster. Il vous y prend envie de rire en six mois une fois. Vous faites bien de prendre le tems lorsque vous l'avez et de jouïr de la douceur de la vie. Vous êtes là comme rats en paille parmi les papiers jusques aux oreilles, lisant, écrivant, corrigeant, proposant, conférant, haranguant, consultant, chaque jour dix ou douze heures dans de bonnes chaises à bras, tandisque nous autres, pauvres Diables, sommes ici

 mar-

(a) Si Pline second appelle Trajan, *jucundissime Domine*, cela ne doit point tirer à conséquence, et il semble qu'on n'en useroit pas aujourd'hui si familliérement avec une personne d'un si haut rang. Il le traite presque de la même maniére dans la prémiere Epître du dixiéme Livre: il la finit ainsi, *Fortem et hilarem, Imperator optime, et privatim et publice opto.* Il lui donne dans d'autres le nom de *Domine exoptatissime, jucundissime, et indulgentissime.* Pline second étoit un excellent homme qui vivoit cent quatre ans après JESUS-CHRIST. Il nous a laissé un volume de Lettres d'un stile vif et coupé; il a été en reputation sous l'Empire de Trajan qui le combla de ses graces; et en reconnoissance, Pline lui fit un Panégyrique qui durera autant que les Siécles. La meilleure édition des Oeuvres de cet Illustre Auteur c'est celle d'Angleterre de l'an 1677. et l'on pense que les grands Commentaires qui sont aux autres éditions ne servent quelquefois qu'à embarasser un pauvre Lecteur. [La meilleure Edition des Lettres de Pline est aujourd'hui celle de Mrs. Corte et Longolius imprimée in 4. à Amsterdam, 1734.]

(b) Empereur Romain qui florissoit l'an 4053. du Monde, et 104. ans après JESUS-CHRIST. Trajan étoit un bon Prince, et un grand Prince: mais il paroissoit trop animé contre les Chrétiens. Pline qui étoit l'excellent esprit favori, les défendoit souvent auprès de l'Empereur, et il étoit quelquefois si hûreux que d'y réussir. Trajan nomme Pline, *Secunde charissime, et Secunde optime*: et à cela il n'y a rien à dire. L'Empereur fait honneur au bel esprit, et bien des gens devroient imiter ce brave et généreux Souverain.

marchant, (*a*)courant, tracaſſant, cauſant, veillant et tourmentant notre miſérable vie. Mais avec tout ce bon tems, avouez-le franchement, Monſeigneur, ne fait-il pas plus ſombre à Munſter, (*b*) depuis que Madame de Longueville (*c*) n'y eſt plus? Au moins depuis ſon retour, il fait plus clair à Paris. Vous nous l'avez renvoyée plus belle qu'elle n'étoit, et toute groſſe qu'elle eſt, elle met en feu plus de la moitié du monde. Je voudrois que vous puſſiez ouïr tout ce qu'elle dit de vous, et avec quelle eſtime elle en parle. Quoique vous ne ſoyez point ſujet aux paſſions, vous feriez en quelque hazard. Elle vous remercie de l'avis que vous lui avez donné, et elle m'a commandé de vous faire mille complimens. Votre Italien l'a ſurpriſe; et je ne ſai où vous avez été chercher, *ſe non vi piace preſtarmi quella fede*. Cela étoit enſeveli dans ma mémoire ſous le débris de pluſieurs autres choſes; et vous l'y

(*a*) Tous ces participes en *ant* ne ſont ici mis que pour rire, et l'on ne ſouffre de ſemblables chutes que dans le ſtile plaiſant; car au ſérieux elles ſeroient inſupportables, et paſſeroient pour des fautes groſſiéres qu'on ne ſouffriroit qu'à peine.

(*b*) Munſter eſt l'une des plus conſidérables Villes de la Weſtphalie, et la Capitale de ſon Evêché, elle eſt ſur la Riviére d'Ems, et c'eſt l'un des plus conſidérables Evêchés de toute l'Allemagne.

(*c*) C'eſt Anne Geneviéve de Bourbon Fille de Henri de Bourbon, ſecond du nom, Prince de Condé, et de Charlotte Marguerite de Monmorenci. Anne Geneviéve fut mariée en 1642. par diſpenſe dans la Chapelle de l'Hôtel de Condé, et épouſa en ſecondes Nôces Henri d'Orleans; ſecond du nom, Duc de Longueville. Il fut envoyé en 1644. premier Plénipotentiaire à Munſter afin de traiter de la Paix générale; et en ce tems-là, Madame de Longueville qui l'y avoit ſuivi, en partit pour revenir à Paris, où Voiture dit agréablement qu'il fait plus clair depuis qu'elle y eſt de retour. Monſieur de Longueville fut arrêté Priſonnier en 1650. avec ſes Beaux-Fréres les Princes de Condé et de Conti, et remis en liberté l'année d'après. Il mourut à Rouen le 11. Mai de l'an 1663. Son corps eſt enterré à la ſainte Chapelle de Chaſteaudun; et ſon cœur en celle d'Orleans des Céleſtins de Paris ſous une ſepulture de Marbre blanc que lui fit faire Madame de Longueville ſa Veuve.

l'y avez fait revivre avec un plaisir extrême. J'eus honte de ce que mon valet me vit éclater de rire en lisant une Lettre qu'il savoit qu'on m'avoit rendue de la part de Monsieur d'Avaux, ce Monsieur d'Avaux si grave, si habile, et si important: *res ardua vetustis novitatem dare, obsoletis nitorem, fastiditis gratiam.* Mais pour vous, cela vous est aisé, et vous en savez bien d'autres. (1)

A MONSEIGNEUR D'AVAUX.

Ses Lettres enchantent.

MONSEIGNEUR,

Vous avez beau vous plaindre de moi, et me dire.

O tu insulse: male et moleste vivis,
Per quem non licet esse negligentem.

L'esprit de vos Lettres excuse l'empressement avec lequel je vous les demande. Cette derniére est admirable, et je vous en dois de reste. C'est bien en vous, Monseigneur, que le proverbe est vrai, *que qui répond paye*, (a) et jen m'étonne qu'un homme qui a tant de richesses, et qui se peut acquiter si aisé-

(1) Vous en savez bien d'autres, sie wissen noch ein weit mehreren.

(a) Ce proverbe est allegué d'autant plus ingénieusement que Voiture recevoit tous les ans pension de M. d'Avaux: et il veut dire par là, que la réponse que M. d'Avaux lui a faite est si charmante qu'elle lui tient lieu de l'argent qu'il a la bonté de lui donner chaque année.

sément, ait de la peine à s'y résoudre. Nous autres favoris d'Apollon, (a) nous sommes surpris qu'une personne qui a passé sa vie à faire des Traités, écrive de si belles Lettres, et nous voudrions de tout notre cœur, que vous autres qui êtes dans les grands emplois, ne vous mêlassiez point de notre métier. Vous devriez, ce me semble, vous contenter de l'honneur d'avoir achevé tant d'illustres Négociations, et de celui que vous allez recevoir de desarmer tous les Peuples de l'Europe, (b) sans nous envier cette gloire telle quelle, (1) qui vient de l'arrangement des paroles, et de l'invention de quelques pensées agréables. Il n'est pas honnête à un personnage si grave et si important d'avoir plus d'éloquence que nous, ni que tandisqu'on vous employe à accorder les Suédois, et les Impériaux, et à balancer les interêts de toute la terre, vous songiez à éviter les consonnes qui se choquent, et à mesurer les périodes. (c) Que ne vous contentez-vous de par Dieu, de faire de belles et de bonnes (d) Dépêches, comme celles du Cardinal d'Ossat, ou si vous avez quelque ambition plus grande, comme celles du Cardinal du Perron, sans vous aviser de l'em-

(1) Cette gloire telle quelle, diese so geringe Ehre.

(a) Cela est dit en riant par Voiture, mais il semble qu'il le dise un peu trop souvent: et qu'il dise aussi un peu trop souvent qu'il écrit de belles Lettres. Les Lettres graves, et les amoureuses que nous avons de sa façon ne passent que pour médiocres, et il n'y a que les enjouées qui soient admirables.

(*In gravi, et modesto, mediocri cum laude versatus est. Jocosum tractavit tanta cum elegantia, ut nihil jucundius aut dulcius excogitari possit. Gierard, Dissertat.*)

(b) Il étoit à Munster en qualité de second Plénipotentiaire pour traiter de la Paix générale.

(c) Cela est dit en riant. Les périodes de Monsieur d'Avaux n'étoient point mesurées, et il y en a peu parmi nous qui le soient. Les périodes Françoises les plus régulières, ce sont la première de l'Apologie de Balzac, et la première du seiziéme Plaidoyé du cher Monsieur Patru. Celle de l'Apologie de Balzac est de quatre membres, et l'autre de trois.

(d) Ce sont des Lettres qui regardent les affaires de quelque Royaume, ou de quelque autre Etat. Le Cardinal d'Ossat, et le Cardinal du Perron ont fait parmi nous de ces sortes de Lettres; et ils y ont acquis de la gloire.

l'emporter (1) en des choses qui nous font enrager. Pardonnez-moi, Monseigneur, si je vous parle avec dépit, ce que vous me venez d'écrire, m'en fait; et il n'y a (*a*) amitié qui tienne. (2) Je me contenterois d'aller de quelques pas après vous: mais il me fâche que vous me laissiez si loin derriére. Je montrai l'autre jour votre Lettre à un excellent esprit de mes amis qui a connu M.... (*b*) et qui l'estime particuliérement. Mon Dieu, s'écria-t-il si-tôt qu'il l'eut lûe, que Monseigneur d'Avaux est de brasses audessus de cet homme-là. (3) Si j'avois vû cette Lette dans d'autres mains, je jurerois qu'elle est de vous. C'est afin de vous mortifier, Monseigneur, que je dis cela;

Et sibi Consul
Ne placeat, curru servus portatur eodem.

Pour vous dire franchement ce que j'en pense, vous n'avez de votre vie rien écrit qui fût si beau, ni qui fît mieux connoître votre force: et vous l'avez bien senti, quand sur la fin vous me pressez d'avouer que je vous en dois de reste, Je meure si je n'ai honte de faire réponse à une si charmante Lettre. Car

 pour

(1) Sans vous aviser de l'emporter, ohne auf den Einfall zu gerathen, daß sie den Sieg davon tragen wollen.

(2) Et il n'y a amitié qui tienne, und da hilft keine Freundschaft für.

(3) Que ... de cet homme-là, wie weit ist der Herr von Avaux über diesen Menschen erhaben. Brasse signifie proprement une sorte de mesure, en Allemand: eine Klaffter.

(*a*) Ce que dit là Voiture paroît un peu familier: et il n'est pas bon de l'imiter. On doit avoir plus d'égard pour les personnes qui sont au-dessus de nous; et quelque liberté qu'elles nous donnent; il y a toûjours des mesures que le monde et le bon sens veulent qu'on garde avec elles.

(*b*) On croit qu'il entend parler de Malherbe qui nous a laissé des Lettres, mais qui en comparaison de ses vers, sont peu de chose, et même on n'en estime qu'une. C'est une Lettre de consolation qui a de beaux endroits, mais qui pourtant est trop longue.

pour toutes les agréables choses dont elle est pleine, que vous puis-je rendre,

Pro molli viola, pro purpureo hyacintho,
Carduus et foliis surget Paliurus acutis.

Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET.

Elle charme lorsqu'elle oblige.

MADEMOISELLE,

C'est dommage que vous ne preniez plus souvent plaisir à faire du bien, personne ne le sait accompagner de tant de graces. J'ai reçû avec tout le respect que je devois, vos complimens: et vous ne m'avez pas seulement consolé de ma mauvaise fortune, mais vous m'avez fait douter si je la devois appeller de la sorte: et quand vous me dites que la bonté que vous aurez pour moi, ne durera pas plus que mon malheur, vous m'obligez de souhaiter qu'il ne finisse jamais. N'êtes-vous pas une grande Enchanteresse? Votre présence qui est l'un des plus grands biens, et votre absence l'un des plus grands maux, vous les avez changées de telle manière en disant trois paroles, que je ne sai laquelle de ces deux choses est le plus à desirer pour moi. Cependant, Mademoiselle, puisque j'ai à être tourmenté d'une façon ou d'autre, (1) j'aimerois encore mieux l'être auprès de vous, et quelque méchante que vous soyez, vous ne me sauriez faire de plus grand mal que celui de ne vous point voir

(1) Puisque . . . d'autre, weil ich doch auf die eine oder andere Art soll gequälet werden.

voir. Je vous crains au delà de ce que vous pouvez vous imaginer : mais si le respect que je vous dois, me permet de parler ainsi, je vous aime plus que je ne vous crains, et je suis plus que personne,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble, etc.

A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET.

Voiture Lett. 7.

Sujet de cette Lettre.

Mademoiselle de Rambouillet ayant témoigné dans plusieurs rencontres qu'elle admiroit Gustave Adolphe Roi de Suède : et s'informant tous les jours de ses conquêtes, on lui faisoit la guerre (1) qu'elle l'aimoit. Un jour qu'elle alla à l'Hôtel de Condé avec un nœud de Diamans que le Roi d'Espagne avoit donné à Monsieur le Marquis de Rambouillet quand il étoit Ambassadeur auprès de lui, Madame de Château-Roux qui étoit alors à l'Hôtel de Condé, préoccupée du bruit de l'amour de Mademoiselle de Rambouillet, s'alla imaginer qu'on avoit dit que le Roi de Suède avoit fait ce présent à Mademoiselle de Rambouillet. On rit de cette méprise, Voiture qui la sut fit travestir neuf ou dix hommes en Suédois, qui allérent à l'Hôtel de Rambouillet comme Ambassadeurs du Roi de Suède présenter à Mademoiselle de Rambouillet le portrait de ce Prince avec cette Lettre, où sous le nom de Gustave Adolphe on la loue sur les belles qualités qu'elle posséde.

MADEMOISELLE,

Voici le Lion (a) du Nort et ce Conquérant dont le nom a fait tant de bruit, qui vient mettre à vos pieds

(1) On lui faisoit la guerre, so warf man ihr für.

(a) Il appelle ainsi Gustave, à cause qu'il étoit véritablement vaillant, et que les Rois de Suède portent des Lions dans leurs Armes.

pieds les Trophées d'Allemagne et qui après avoir défait Tilli, (a) et abatu la fortune d'Espagne et les forces de l'Empire, se vient ranger sous le vôtre. Parmi tous les cris de joie et les chants de Victoire, que j'entens depuis long-tems, je n'ai rien oui de si agréable que le rapport qu'on m'a fait que vous me voulez du bien. Dès que je l'ai sû, j'ai changé tous mes projets, et arrêté en vous seule cette ambition qui embrassoit toute la Terre. Cela n'est pas tant avoir retranché mes desseins que de les avoir élevés. Car encore la Terre a ses bornes et le desir d'en être le Maître est tombé en d'autres ames que la mienne. Mais cet esprit qu'on admire en vous et qui ne se peut comprendre, ce cœur qui est si fort au dessus des couronnes, et ces graces qui vous font regner sur toutes les volontés, sont des biens infinis que personne que moi n'a osé prétendre; et ceux qui desiroient plusieurs Mondes, ont fait des souhaits plus modérés. Si les miens peuvent réussir et que la fortune qui me fait vaincre en tous lieux, m'accompagne auprès de vous, je n'envierai point à Aléxandre ses Conquêtes; et je croirai que ceux qui ont commandé à tous les hommes n'ont pas eu un Empire de si belle étendue que moi. Je vous en dirois davantage, Mademoiselle, mais je vais donner Bataille (b) à l'Ar-

(a) Tilli, l'un des plus grands Capitaines du Siécle passé, Général des Troupes de l'Empereur, et du Duc de Baviére, fut batu deux fois par Gustave Adolphe, blessé dans la premiére Bataille, et ayant eu le même malheur dans la seconde il fut porté à Ingolstat où il rendit l'esprit d'une blessure qu'il avoit reçûe à la cuisse. *Voyez Loccenius, Histoire de Suède.*

(b) Gustave Adolphe livra trois Batailles à l'Armée de l'Empereur, et à la troisiéme, qui fut celle de Lutzen, il perdit la vie, blessé d'abord d'un coup de mousquet au bras gauche. Ensuite comme on l'emportoit hors de la mêlée, il tomba dans un gros d'ennemis, dont il reçut deux coups de mousquet, l'un à la tête et l'autre au corps, et mourut glorieusement, puisqu'il triompha en mourant. Cela arriva en 1632. *Voyez Loccenius Histoire de Suède et l'Introduction de Puffendorff.*

l'Armée Impériale, et prendre six heures après Nuremberg. (a)

Voiture Lett. 55.

A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET.

Elle fait de très-belles Lettres.

MADEMOISELLE,

A cette heure que vos Lettres sont plus admirables que jamais, et que je desespére d'en écrire de ma vie de si bonnes, je serois au moins ravi d'en recevoir, et il est juste que votre civilité me rende l'honneur que votre esprit me fait perdre. La haute opinion que j'ai de vous, m'avoit préparé à en voir, sans être surpris, toutes sortes de merveilles; et il me sembloit que vous ne pouviez rien faire qui me pût étonner, si ce n'étoit quelque chose de médiocre. Mais, Mademoiselle, vous êtes arrivée à un degré de perfection que je n'avois point conçûe; et je n'ai pû rien

(a) Nuremberg Ville Impériale de Franconie très-belle et très considérable, où il y a plusieurs personnes d'un haut mérite, et une jeunesse florissante. C'est là qu'on garde les ornemens qui servent au Sacre de l'Empereur. Ils ont été donnés en garde à la République par l'Empereur Sigismond II. et ils consistent à la couronne, au sceptre, au globe, à l'épée, au manteau Impérial, et à l'habit entier de l'Empereur; on porte de Nuremberg ces choses au lieu où l'on couronne l'Empereur; et il y a deux Sénateurs qui les accompagnent, et entre les mains de qui on les remet après que la cérémonie est faite. Le Sénat de Nuremberg est de 34. Sénateurs qui sont tous Nobles, d'extraction, et de 8. autres personnes qui ne sont point Nobles et qui n'entrent pas toûjours au Sénat, comme les 34. Gentilshommes qui le composent. Nuremberg est une République qui se gouverne en quelque sorte comme celle de Venise qu'elle suit avec beaucoup de gloire: et elle a dans son étendue une Académie qu'on appelle Altorf et qui est très célèbre. La plûpart de cet article est de Mr. Velser de Neunhof; *Dissertatio de Sacri Romani Imperii Officialibus et Sub Officialibus.* Ce Livre a tout l'air de son illustre Auteur, il est sage et savant et mérite d'être lû.

rien m'imaginer de ce que je vois. Je vous demande pardon si je vous parle franchement. Mon dépit n'est pas si bien passé que je sois en humeur de vous flater. Vous vous êtes autant élevée au-dessus de vous-même que vous l'étiez au-dessus des autres; et la moindre de vos Lettres vaut mieux que Zélide (*a*) et Alcidalis (*b*) avec leurs Royaumes. Dans le fort de ma colére je n'ai point fait de plaintes contre vous qui ne fussent accompagnées de louanges; et ce qui m'oblige à me réconcilier, c'est la crainte que j'ai que, si je vous témoigne de la haine, on ne croye qu'elle vienne plûtôt d'envie que d'un juste ressentiment. Je vous conjure d'en être persuadée, et de croire que je suis au delà de tout ce que vous pouvez penser,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble, etc.

(*a*) C'est le nom d'un Roman que Voiture avoit commencé, des amours d'Alcidalis et de Zélide. Il l'avoit entrepris à la priére de Mademoiselle de Rambouillet qui lui en avoit donné elle-même le sujet; et il y avoit travaillé près de vingt ans lorsqu'il est mort. Cependant l'Ouvrage est demeuré imparfait, et c'est un malheur pour les honnêtes gens qui aiment les jolies choses.

(*b*) Alcidalis étoit Fils unique d'un Roi d'Arragon, et Zélide Fille d'un Prince de Tenare. Le Pére d'Alcidalis étant demeuré veuf, ses Etats le suppliérent de se remarier: et il jetta les yeux sur la Comtesse Rosalve, jeune Veuve pleine d'esprit, et Souveraine de Barcelonne. Il lui fit découvrir par ses Ambassadeurs le panchant qu'il avoit pour elle, et ils furent favorablement écoutés. Ils la menérent au Royaume de leur Prince où elle fut reçûe avec magnificence: Rosalve qui étoit adroite et spirituelle gouverna bien-tôt le Roi et l'Etat. Elle avoit une Fille qu'elle avoit dessein de marier avec Alcidalis: mais la charmante Zélide que la fortune avoit conduite à la Cour d'Arrogon, rompit les mesures de la Reine, parcequ'elle avoit déja gagné le cœur d'Alcidalis. Cela causa de grands troubles à ces illustres Amans: et l'on peut voir quelques-unes de leurs avantures dans l'ingénieux fragment que Voiture nous a laissé de leur Histoire.

Voiture Lett. 160.

A MONSIEUR DE CHANTELOU.

Il écrit agréablement.

MONSIEUR,

Quoique je n'aie ni assez de tems ni assez d'esprit pour faire réponse à une aussi agréable Lettre que la vôtre, je ne saurois que je ne vous remercie très-humblement de l'honneur que vous m'avez fait. Elle est si charmante cette Lettre, qu'elle m'auroit donné de la jalousie si elle avoit été écrite par un autre. Mais vous aimant autant que moi-même, ou pour dire plus, autant que Mademoiselle . . . vous aime, je suis ravi que vous écriviez comme vous parlez, comme vous chantez, comme vous dansez, comme vous voltigez, et comme vous faites toutes choses. Je trouve seulement à dire que vous ne m'ayez rien mandé de Mademoiselle de Chantelou, ni de Mademoiselle de Mommor. C'est une faute assez grossiére pour un homme aussi judicieux que vous. Trouvez bon que je vous en parle ainsi franchement, et souffrez, s'il vous plaît, cette liberté d'une personne qui vous admire en tout le reste et qui est avec passion,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

Voiture Lett. 47.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANI.

Il écrit très-bien.

MONSIEUR,

Si j'estime les deux Lettres que vous avez louées, c'est parcequ'elles sont cause de l'honneur que j'ai eu

eu d'en recevoir une des vôtres. Lorsque je l'ai vûe, je me suis confirmé dans la pensée que j'avois de vous, que vous me pourriez un jour donner de la jalousie, et m'ôter la gloire de bien écrire, à laquelle sans vous je pourrois prétendre. Mais puisqu'il vous reste tant d'autres moyens d'en acquerir. permettez, s'il vous plait, Monsieur, que j'aye celle-là, et ne perdez pas une si belle occasion de m'obliger et de me donner de particuliéres preuves de votre amitié, laissant pour l'amour de moi une louange que vous pourriez partager si glorieusement. Il y en a d'autres plus solides, et plus dignes de vous. Cependant, s'il vous semble qu'il n'y en ait point de si petite qu'un honnête homme doive mépriser, et que ce soit la seule chose dont il ne faut pas qu'il soit libéral; je n'ai rien à dire contre un sentiment si juste, et je souffrirai volontiers d'être vaincu, puisque ce sera de vous. Pour la gloire que vous m'ôterez, je prendrai part à la vôtre, ou je me contenterai de celle d'être,

Votre très-humble, etc.

Voiture Lett. 166.

A MONSIEUR
EMERI,
Controleur Général des Finances.

Peu de gens s'expriment comme lui.

Monsieur,

Quand vous ne voudriez pas que je parlasse de vos autres Lettres, vous me permettrez au moins de louer celle que vous avez écrite en ma faveur à Monf. d'Arles. Il n'y a guére que vous qui en puissiez écrire une pareille. L'endroit sur-tout où vous dites que pour accourcir mon affaire, vous desirez avancer votre argent, est une des plus belles choses que j'aye jamais lûe. Quelque modeste que vous soyez, vous m'a-

m'avouërez que c'est une noble façon de parler, que d'offrir vingt-mille francs pour un de ses amis; et il y a bien peu de gens qui se sachent servir de ce stile-là Entre tant de beaux esprits que nous sommes à l'Académie, (a) nous ne nous serions jamais avisés de nous ex-

(a) Il entend parler de l'Académie Françoise dont il étoit. (*Mr. Pelisson Histoire de l'Académie Françoise.*)

Elle ne commença que par de petites assemblées qui se tinrent d'abord chez Mr. Conrart: et elle ne fut établie par Lettres patentes qu'en 1635. Le Cardinal de Richelieu s'en déclara le Protecteur, il lui fit obtenir ces Lettres, et voulut que le Parlement les vérifiât. Messieurs de l'Académie par ces Lettres ont droit de *committimus*, et sont exempts de guet et de tutelle. Ils doivent être quarante, et ils choisissent de leur Corps un Directeur, un Chancelier et un Secretaire. Ils s'assemblent trois fois la semaine l'après-dinée: et à mesure qu'ils sortent de la Salle du Louvre où ils tiennent leurs Conférences, ils ont, s'ils sont quarante, chacun un jetton. S'ils sont moins, les présens profitent de l'absence des autres. Ces jettons sont d'argent, ils ont d'un côté la tête du Roi Louïs XIV. et pour Légende: *Louïs XIV. Roi de France et de Navarre:* et de l'autre côté ils ont pour Légende *Protecteur de l'Académie* avec ces mots au milieu, *A l'immortalité*, entourés de Laurier. Pour recevoir quelqu'un de leur Compagnie il faut au moins qu'ils soient vingt, et que cet homme soit d'un mérite et d'une probité connue. Il leur fait à sa réception un remérciment public, et ensuite il participe à tous les Priviléges de ses illustres Confréres, et il ne sauroit être exclus de leur assemblée, s'il ne fait quelque chose qui soit indigne d'un véritable honnête homme.

(*Mr. Pelisson, Histoire de l'Académie partie 2.*)

Ils n'ont jusqu'ici chassé de leur Compagnie que Mr. de Granier, pour ne s'être pas bien acquité d'un dépôt qu'on lui avoit confié: et Mr. Antoine Furetiere pour leur avoir volé leur Dictionnaire.

On a imaginé sur ce retranchement deux Devises que des personnes d'esprit trouvent plaisantes.

La premiére est une araignée qui s'est pendue à son filet et au bas il y a ces mots: *Lavora per impiccarsi.*

La seconde est un étron avec ces paroles: *Ab ejecto corporis sanitas.*

On a encore fait sur ce sujet d'autres petites choses assez jolies: mais on ne les rapporte point ici: on les place en d'autres endroits de cet Ouvrage, et cela sert à l'égaier tant soit peu et oblige souvent de rendre à Mr. Furetiére l'honneur qu'on lui

exprimer ainsi; et parmi les belles pensées que nous trouvons, il ne nous en vient point de semblable à celle-là. Je l'admire, et suis avec passion,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

Lettre 149. Tom. 1.

A MADAME

LA PRINCESSE

DE GUEMENÉ.

Costar lui mande qu'elle devroit avouer de bonne foi ses belles qualités.

MADAME,

Puisque vous doutez de la vérité de mes louanges je ne doute plus de celle de votre dévotion; et la plus aimable personne du monde ne se feroit pas tellement dépouillée de son amour propre, si ses affections n'étoient dans le Ciel. Votre humilité, Madame, m'a étonné, et c'étoit la derniére des vertus dont je vous tenois capable. On ne la voit d'ordinaire que seule, ou mal accompagnée, et ce n'est qu'en vous qu'elle se rencontre avec une beauté charmante, un esprit brillant, et une générosité égale à votre naissance; néanmoins, parcequ'elle veut toûjours demeurer ca-

lui devoit: (Cette Note ne fait point d'honneur à Richelet. A quoi bon prendre occasion du mot: *Académie* pour se déchainer si horriblement contre un homme qu'il déchire par des calomnies que nous n'avons pas cru devoir renouveller dans cette édition, Furetiere, à le bien prendre, avoit plus de mérite que Richelet, et du côté de la conduite ils avoient chacun leurs taches. L'Académie Françoise a aussi interdit ses assemblées à Mr. l'Abbé de St. Pierre, pour avoir parlé un peu trop sincerement sur les fautes du Regne de Louïs le Grand.)

cachée, elle ne fauroit être plus fûrement que parmi tant de qualités pompeufes et éclatantes. On ne s'avifera point de la chercher-là; et l'on ne fe défiera pas, qu'elle foit en votre cœur, quand on verra cette Majefté de Reine, qui jette le refpect dans l'ame de tous ceux qui vous approchent. Cependant, Madame, ayez agréable, s'il vous plaît, que je vous repréfente que ce n'eft pas être bien humble, et que c'eft être ingrate que de défavouer les graces que Dieu a verfées fur vous à pleines mains. Le premier degré de reconnoiffance, c'eft de fe fouvenir des bienfaits reçûs, d'en confidérer la valeur, et de les publier autant que le peut fouffrir la bienféance. Nous fommes obligés de nous regarder par le plus bel endroit auffi bien que par nos défauts; et celui à qui nous adreffons nos vœux, ne fe plaît pas moins à nos remercimens, qu'à nos priéres. Ce n'eft point vous, Madame, qui vous êtes fait les yeux, ni l'efprit: c'eft la même main qui a fait les Anges, et qui a formé le Soleil et les E'toiles: de forte que s'il y a quelque chofe fur la terre que vous eftimiez plus que vous, vous faites injure au Créateur, et vous lui dérobez la gloire du plus hardi et du plus achevé de fes Ouvrages.

Coftar
Lett 174.
Tom. 1.

A MADAME LA COMTESSE DE TESSE'.

Sur ce qu'elle defiroit avoir autant d'efprit que lui.

Souffrez, Madame, que j'ofe vous dire que vous ne favez ce que vous demandez, lorfque vous fouhaitez d'avoir autant d'efprit que moi. Vous me faites fouvenir de ces Princes, qui fe dégoûtent de l'abondance et de la grandeur, et qui portent envie aux petits plaifirs. Cela eft étrange de vous méconnoître fi fort. Je pardonne aux perfonnes ordinaires

de chercher ailleurs la satisfaction qu'elles ne peuvent trouver elles-mêmes. Mais celles qui vous ressemblent, ont tort, si elles ne passent une partie de leurs jours à se connoître. Néanmoins, Madame, il vaut mieux laisser le monde tel qu'il est. Si peut-être, vous aviez fait, comme il faut, reflexion sur vous-même, vous ne me considéreriez pas tant. Pour moi, je desirerois plûtôt de voir un si grand bien à mon mérite qu'à ma fortune: mais parceque je ne le saurois gagner justement, j'aime mieux le dérober, que de m'en passer. Le larcin cesse d'obliger à restitution, quand on ne vole que des choses absolument nécessaires à la vie; et je ne puis vivre sans l'honneur de votre estime. Je serois ravi de la mériter par des services plus importans, si ce n'est que souvent les agréables l'emportent sur les utiles, et que ceux que je vous rends, étant à votre gré, il ne m'appartient point d'être plus difficile à contenter que vous.

Je suis,

Votre, etc.

A MADAME **.

Costar lui dit qu'elle écrit de jolis billets.

L'Espérance que j'avois de vous rendre visite, Madame, m'a fait perdre le plaisir de vous faire une Lettre; et ce que je regrette davantage, j'y ai perdu une de vos réponses. Si vous vous souvenez de la derniére, vous verrez que je dis beaucoup: elle étoit si jolie, que quand elle eût été désobligeante, elle n'auroit pas laissé de me plaire, et elle étoit si obligeante, que je l'eusse aimée, quand elle n'auroit point été jolie. Il m'est arrivé aussi ce que je ne m'imaginois pas possible: j'ai senti que je vous aimois plus qu'auparavant; et j'ai éprouvé ce que je n'eusse point compris sans cela, qu'il se pouvoit ajoûter quelque chose à l'estime que je fais de votre esprit. J'ose même

me vous avouer, Madame, que j'ai été plus d'un jour bien-aise de votre absence; et que toutes les fois que je relis ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je doute s'il est vrai ce que j'avois pensé qu'il n'y avoit pas pour moi de plus grand contentement que celui de vous voir, et de vous entendre.

A MONSIEUR

L'ABBE' DE MAROLLES. (a)

ABBE' DE VILLE-LOIN.

MONSIEUR,

Je savois déja en Grec d'Homere, et en Latin de Ciceron et d'Horace, que les ames des bons et des vertueux avoient une certaine promptitude souple et maniable, que le feu de leur colére s'allumoit et s'éteignoit également vîte, et qu'avec une pareille facilité elles s'emportoient hors d'elles-mêmes, et se laissoient paisiblement ramener. Mais je vous avoue que je n'avois vû de toute ma vie un si bel exemple de cette agréable vérité, que celui qu'il vous plaît de me montrer aujourd'hui. Je m'en souviendrai, Monsieur,

 tout

(a) Michel de Marolles Abbé de Ville-loin étoit un Gentilhomme de Touraine, qui a donné un nombre surprenant de Traductions, avec des Remarques sur les Auteurs qu'il traduisoit. Il étoit difficile que cette abondance fût accompagnée d'une grande exactitude, aussi n'y en trouve-t-on pas beaucoup. Il a fait aussi l'Histoire des Comtes d'Anjou, des Mémoires, et on garde dans le Cabinet du Roi un Recueil de plus de cent mille Estampes que cet Abbé avoit fait. (Il est sur-tout estimable à cause de sa sincérité. On dit que sur l'original de quelques-unes de ses Versions, il avoit écrit à la marge de quelques lacunes: Il y a ici un passage que je n'ai point traduit, parceque je ne l'entends pas. Ses Mémoires sont fort recherchés. Sa plus mauvaise Traduction est celle de l'Eneïde en vers François.)

tout le reste de mes jours, et ce ne sera jamais sans benir l'étoile qui a mélé tant de douceur parmi la chaleur bouillante de votre tempérament, et qui vous a fait une inclination si sociable et si accommodante à notre foiblesse. Vous, Monsieur, qui avez familiérement pratiqué tous les excellens Hommes des Siécles passés, vous connoissez sans doute le grand personnage, qui étoit de votre humeur, et de qui l'on a rendu ce favorable témoignage: *il croyoit qu'il étoit plus raisonnable et plus honnête d'évaporer ses justes ressentimens en paroles un peu aigres et un peu piquantes, que de souffrir qu'une haine envenimée se formât dans son cœur et qu'elle y prit de fortes racines.*

Honestius putabant offendere quam odisse.

Je m'assure aussi que vous détestez ce méchant Prince, qui rouloit continuellement dans son esprit les injures qu'il pensoit avoir reçûes; de sorte que quand il sembloit que le tems eût dû ralentir les mouvemens impétueux, qu'inspirent les offenses quand elles sont toutes nouvelles: sa mémoire les représentoit aussi fraiches et aussi vives qu'au commencement: *in animo revolvente iras, etiamsi impetus offensionis languerat, memoria manebat.* Graces à Dieu, Monsieur, votre mémoire ne vous rend point ces mauvais offices. Vous l'occupez plus noblement, et n'éxigez point d'elle pour les fâcheux objets, et les vilaines idées, l'inviolable fidélité qu'elle vous garde si religieusement pour un million de belles choses, dont elle est dépositaire. Mais, Monsieur, je vous déclare qu'à l'avenir cette aimable qualité que je loue en vous demeurera sans exercice, si d'autre que moi ne lui fournit de la matiere. J'ai fait un si ferme dessein d'éviter toutes les occasions de blesser votre délicatesse, que je serai bien malhûreux si je suis réduit à vous demander une seconde abolition, et si je n'ai droit de prétendre que vous honorerez toûjours de votre estime, et de votre bienveillance un vieil ami, qui vous admire depuis quarante ans, et voudroit bien encore

conti-

continuer autant d'années son admiration, et le zéle ardent avec lequel il est,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

Lettr. 162. Tom. 2.

A MADEMOISELLE DE GUESPRAY.

Costar lui dit qu'il n'y a point d'homme, qui merite son cœur.

C'est, Mademoiselle, une sage résolution que celle que vous prenez de bien garder votre cœur, et de ne le changer jamais contre un autre. Quoi qu'on vous pût donner de retour, (1) vous y perdriez trop; et il n'y a point d'homme qui mérite ce bonheur, ni qui ait la hardiesse de se le promettre sans témérité. Si quelqu'un vous possédoit un jour toute entiére, quand il vous feroit Reine d'un beau Royaume, il recevroit plus qu'il ne donneroit; et vous le rendriez Maître d'un trésor qui vaudroit mieux que sa Couronne. Avec tout cela, j'ose dire que la possession d'une des plus belles et des plus spirituelles personnes qui vivent, ne seroit pas capable de le rendre tout-à-fait hûreux; puisqu'au milieu de sa félicité, il auroit le déplaisir d'en être estimé indigne par tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître.

A MADEMOISELLE **

Costar lui mande qu'elle écrit ingénieusement.

Je n'ai, Mademoiselle, point de peine à croire que vous en avez eu un peu à demeurer si long-tems

 sans

(1) quoi qu'on vous pût donner de retour, was man Ihnen auch herausgeben möchte.

de figures qui valussent ce tableau; et je vous avouerai que la naiveté de nos actions a des expressions plus fortes sans comparaison que tout l'artifice de nos paroles. Vous souvenez-vous bien, Monsieur, avec quels transports Thirsis nous montroit ce *parfaitement* écrit de la main de *Clarinte*? Imaginez-vous que toutes les lignes de votre Lettre m'ont donné de semblables émotions, et que tous ses mots ont été pour moi des *parfaitement*. En effet, c'est à cette heure la plus rare piéce de mon cabinet, et avec laquelle j'aurois dequoi payer la peine de ceux qui me viennent voir, si vous me laissiez la liberté de la leur montrer Dorénavant je ne veux plus composer que je ne l'aye lûe. J'irai tous les matins m'échauffer l'esprit à votre feu, ce sera vous qui m'inspirerez, et à qui je devrai mes enthousiasmes. Et certes, si une Ethiopienne a bien pû faire (1) la plus belle Fille du monde, parcequ'elle avoit un beau portrait devant ses yeux au tems de la conception, pourquoi ayant l'imagination toute pleine d'une si parfaite idée, que celle de vos Ouvrages, ne pourrois-je espérer de produire à l'avenir quelque chose où mes défauts ne parussent pas, et qui eût le teint et les traits plus délicats que je ne les ai? Au reste, ne vous attendez pas que je réponde de point en point, à tout ce qu'il vous a plû de me mander. Un Sermon ne me coûteroit guères davantage, et j'aime bien mieux être de votre avis, que d'avoir la peine de vous contredire: et puis vous vous êtes repliqué à vous-même, une partie de ce que vous pouviez attendre de moi. Mes louanges vous offensent-elles, il est en vous (2) de les empêcher, s'il vous est libre de faire mal: mais vous n'avez que cette voie-là seule pour vous en sauver. Car je ne saurois cacher mes joies non plus que celer mes douleurs, et même je souffrirois plûtôt une piquûre sans m'émouvoir que je ne souffrirois un chatouillement.

(1) faire, *signifie ici*: gebähren.

(2) il est en vous, es steht in Ihrer Macht.

ment. Vous dites que je fais trop de profusions de mes éloges, c'est que vous considérez ma pauvreté, et non pas votre mérite. Ainsi pour peu qu'un homme qui n'a guères de bien se mette en dépense, (1) on l'accuse d'être prodigue. Le discours que vous faites ensuite de l'éloquence et de la politesse, est un des plus forts et des plus beaux que je vis jamais; il est certain que l'Art achéve et ne produit pas. Mais il est encore plus vrai que la Nature produit et n'achéve pas. La Touraine et l'Anjou ne seroient que Landes, s'il n'y avoit des Laboureurs et des Vignerons. Nous naissons avec les bonnes inclinations, mais il nous faut acquérir les bonnes habitudes. Je connois une personne qui sait la théorie de la Musique parfaitement. J'en connois une autre qui a la voix belle, mais de tous les deux on n'en sauroit faire un bon Chantre. Je suis donc d'accord avec vous jusqu'ici: mais il faut que je vous dise que je n'ai pas assez de complaisance pour consentir à ce que vous ajoutez; vous vous plaignez d'une Maîtresse qui vous a permis tant de privautés depuis un an ou deux que vous lui rendez quelques soins. Sans mentir, vous êtes injuste, et je suis trompé si ce n'est une querelle que vous lui faites, (2) et si vous ne voulez vous échapper d'elle par une boutade, (3) estimant sa conquète au-dessous de vos services: vous devriez pourtant vous souvenir que c'est une Reine, et qu'il y a eu souvent des Souverains, qui ont tenu à gloire d'être de sa Cour. Pour quitter votre métaphore et parler sérieusement, prêtendez-vous nous persuader que vous n'ètes pas né à l'éloquence, vous qui avez une source de pensées et une Mine d'or plus inépuisable que ne sont les Indes, une imagination à qui toute la Nature semble être présente, et une mémoire ample et

(1) pour peu - - depense, wenn ein Mensch, der nicht viel im Vermögen hat, nur ein wenig Aufwand macht.

(2) si ce n'est une querelle que vous lui faites, wenn dies nicht Händel sind, die Sie an selbige bringen.

(3) et si vous - - boutade und wenn Sie sich nicht aus Uebereilung von ihr los machen wollen.

et vaste, où des Bibliothéques entiéres peuvent entrer? Si vous aviez envie que nous vous crussions, il falloit vous taire. *Eadem epistola et studere te, et non studere significat. Aenigmata loquor ita plana, donec distinctius quod sentio, enuntiem; negat enim te studere, sed est tam polita, quae nisi à studente non potest scribi. Aut es tu super omnes beatus: si talia per desidiam et otium perficis.*

Ce Latin est venu bien à propos au secours de mon François. Ne vous étonnez point d'une si longue allégation, je ne pouvois vous payer une si grande dette, sans faire de grands emprunts. Si vous voulez que je vous satisfasse du mien, ne me demandez que de l'affection; je n'aurai que faire (1) d'en emprunter de personne, et vos desirs iront au delà de l'infini, si le partage que je vous en ferai ne vous contente pleinement. Cela veut dire, Monsieur, que je suis de toutes les puissances de mon ame,

Votre très-humble, etc.

A MADEMOISELLE **

Sur ce qu'elle avoit mandé à Costar, qu'elle faisoit un coup hardi de lui écrire.

Vos coups hardis, Mademoiselle, sont des coups sûrs. On n'a pas la force de s'en défendre, ni le courage de les repousser. Ils chatouillent, et blessent en même tems; mais leurs blessures ne sont point à craindre; la Lettre qui les fait, les guérit. Les belles choses que j'y vois, me font connoître votre force, et ma foiblesse, et me rendent l'humilité que vos louanges m'avoient ôtée. Votre hardiesse est cause que je perds la mienne: elle me fait comprendre le danger où je me mets de vous écrire, et me donne autant de crainte de votre esprit, que vous en aviez du mien. Néanmoins,

(1) je n'aurai que faire, ich werde nicht nöthig haben.

Mademoiselle, je cesse d'appréhender, quand je considére que si vous n'êtes contente de la maniére dont j'exprime mes sentimens, vous aurez la bonté de faire réfléxion sur ceux que je conserve au fond du cœur. J'ose dire qu'ils ne sont pas indignes de vous, et qu'ils méritent en quelque façon, que vous me permettiez de porter la qualité, Mademoiselle, de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

A MONSIEUR
DE MONTREUIL, (a)

Conseiller du Roi en ses Conseils, et Secretaire de Monseigneur le Prince de Conti.

MONSIEUR,

Puisque vous voulez que je vous dise mon sentiment de vos Lettres, et que vous pouvez souffrir la liberté d'un ami, qui aime mieux être toûjours utile, que toûjours agréable, je ne vous celerai pas que votre derniére m'a fort déplû. Vous vous défendez mal des louanges que l'on vous donne, et pour nous persuader que vous n'êtes pas éloquent, vous employez tant de belles paroles, que je me suis apperçû que vous faisiez dans mon esprit une impression toute contraire à celle que vous prétendiez. Oserai-je bien vous dire que c'est trop présûmer de vous-même, que de croire que vous ayez

(a) Il y a eu deux Montreuils qui ont eu de la réputation: ils étoient Parisiens et Fréres, Fils d'un Avocat au Parlement. L'aîné, qui s'appelloit *Jean de Montreuil*, fut Sécretaire de Monsieur le Prince de Conti, Frére de Louïs II. Prince de Condé: et celui-là mourut en 1651. âgé de trente-sept ans, sur le point de faire une fortune considérable. (Sa Vie se trouve dans l'Histoire de l'Académie Françoise écrite par Pelisson.) Le cadet nommé Mathieu de Montreuil est Auteur d'un Recuëil de Lettres et de Vers qui ont eu autrefois assez de réputation. (Son nom paroît à la tête de tous les Recueils de Poësies qui s'imprimoient alors chez Serci. On a inséré beaucoup de ses Lettres dans ce Recueil.)

ayez pû tromper tant d'honnêtes gens qui vous estiment, et qu'il y a plus de vanité à vous imaginer que nous vous flations, qu'à reconnoître les grands avantages que vous avez au-dessus des autres. Cela étant, Monsieur, au lieu de vous contenter d'être modeste, qui est la vertu de ceux à qui toutes les autres manquent, rendez-vous utile au Public, et puisque tous ceux qui vous connoissent, vous admirent, ou vous portent envie, mettez-vous en état de satisfaire les premiers, et de faire honte aux autres. Souvenez-vous que plus vous avez reçû de Dieu, plus vous devez aux hommes, et que les Larrons qui sont sur les grands chemins, sont moins punissables que ceux qui dérobent au monde le fruit des grandes actions dont ils sont capables. N'ai-je pas bonne grace (1) à vous prêcher la vertu? Il vous prend bien (2) que notre Courrier va partir, cela vous sauve un Sermon, j'étois en humeur de vous en dire bien d'autres. (3) Au reste, n'attendez pas de moi le contentement que vous desirez. Je ne saurois vous envoyer ce que je fais. Des soupirs ne peuvent aller si loin. Je souffre seulement: je ne sais plus rien. Ce que je vous promets, c'est de vous porter à Paris bientôt toutes mes plaintes, qui se changeront pourtant en rejouïssance, si tôt que j'aurai l'honneur de vous embrasser. Je songe quel superlatif j'employerai au bas de cette Lettre. Il n'y en a point qui puisse exprimer à demi, combien je suis,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

A MA-

(1) N'ai-je pas bonne grace? steht es mir nicht wohl an?

(2) Il vous prend bien, es ist Ihr Glück.

(3) de vous en dire bien d'autres, Ihnen noch ein weit mehreres vorzuschwatzen.

A MADEMOISELLE D'AUBIGNE'. (a)

Scaron lui mande qu'elle écrit agréablement.

Ce que vous m'avez écrit, Mademoiselle, est extrêmement ingénieux; et je suis mal satisfait de mon esprit, de n'avoir pas connu assez-tôt la beauté du vôtre. La Lettre que j'ai reçue de vous, en est une marque charmante, et je ne saurois m'imaginer pourquoi vous avez apporté autant de soin à le cacher, que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous devez m'écrire franchement; je tâcherai à faire un aussi bon Billet que le vôtre, et vous aurez le plaisir de voir, qu'il s'en faudra beaucoup. (1)

La Duchesse de Lesdiguieres.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE MERE'.

Elle le loue sur ses Lettres.

Vous m'écrivez, Monsieur, de la sorte que je le souhaite, et vous ne m'entretenez de rien qui ne regarde le monde, et dont je ne me puisse servir à converser

(1) qu'il s'en faudra beaucoup, daß noch vieles daran fehlen wird.

(a) Mademoiselle d'Aubigné est la même qui a été depuis appellée Madame de Maintenon. Scaron en devint amoureux, la rechercha en mariage et l'épousa. Il vêcut avec elle plusieurs années, et après la mort de ce fameux mari, elle gagna les bonnes graces de Louïs XIV. qui l'aima tendrement et la combla de bienfaits. Peu de jours avant la mort de ce Monarque, elle se retira à St. Cyr dont elle étoit fondatrice; elle y mourut le 15. d'Avril 1719. âgée de 83. ans.

verser avec les personnes qui ont de l'esprit. Gardez-vous, je vous en prie, de changer de maniére, ni d'en user plus réguliérement. Le plus grand secret pour bien parler, et que je chercherois avec autant de soin, ce seroit qu'on n'écoutât rien plus agréablement, que tout ce que je dirois, et je ne lis quoi que ce soit, qui me paroisse de si bon air, que vos Lettres.

Votre Servante.

A MONSEIGNEUR

Costar, Lett. 3.

LE CARDINAL
MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

Trouvez bon, s'il vous plaît, qu'on vous présente de ma part un Livre de ma façon qui est plus hûreux qu'il ne vaut et qui court le monde depuis quelques mois, avec une réputation qu'il n'eût osé se promettre, et avec un succès qui l'étonne quasi plus qu'il ne le contente. A la vérité, Monseigneur, j'en suis l' Auteur, et vous n'en êtes pas le sujet, et les matiéres qu'il traite ne sont pas toûjours serieuses et importantes. Mais il vous plaira de considérer que lorsque ce petit travail commença de paroître au jour, j'avois lieu de croire que mon nom étoit encore dans les ténèbres, où languissent les noms obscurs des personnes trop timides ou trop vulgaires, qui n'ont pas l'honneur d'être connues de Votre Eminence; ainsi la faveur de votre approbation et de votre estime, ne m'ayant pas élevé l'esprit et le cœur, il n'est pas étrange qu'ils n'ayent pû rien concevoir qui soit digne de vous être offert, et qui mérite seulement d'arréter votre attention. Je vous la demande pourtant, Monseigneur, en considération du pau-

pauvre Monsieur de Voiture, qui est de moitié avec moi dans cet Ouvrage, et qui, je m'assure, tout mort qu'il est, (1) a le bonheur de vivre encore glorieusement dans votre mémoire; et de fait, Monseigneur, puisqu'on dit de Votre Eminence, aussi bien que du premier des Césars, qu'elle n'oublia jamais rien que les injures, seroit-il possible qu'elle eût oublié ces belles louanges de mon ami?

Quand le grand JULE *on nommera,*
Et que pour l'exemple des hommes
Qui suivront le Siécle où nous sommes,
Ce nom par tout résonnera,
La postérité doutera,
Pesant de ces deux les merveilles
Et pareilles et nompareilles,
Qui des Heros on vantera,
Ou le JULE *qui sa vaillance*
Par tant d'exploits sut témoigner;
Ou le JULE *dont la prudence*
Tant de palmes nous sut gagner;
Celui qui sut vaincre la France,
Ou celui qui la fit régner.

Ce rare esprit, Monseigneur, vous présentoit aussi de tems en tems de certaines Requêtes qui étoient bien différentes de celles que vous recevez ordinairement des mains de vos Courtisans, et que vous lisiez avec ce visage agréable qui fait une partie de votre éloquence, qui enrichit si fort vos présens, et qui embellit jusqu'à vos refus: telle étoit celle qui commence,

Prélat

(1) tout mort qu'il est; ob er gleich tod ist.

Prélat passant tous les Prélats passés,

et qui conclut si plaisamment.

Car chacun sait que quoi que vous fassiez
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toûjours dessus vos pieds.

Avouez, Monseigneur, que c'étoit là plûtôt les fidèles témoignages d'un Historien, et les prédictions d'un savant Devin, que les simples paroles d'un Poëte: il n'est rien de plus vrai que vous vous trouvez toûjours dessus vos pieds, et que vos Ennemis se trouvent toûjours dessous. Il n'est rien de plus vrai, que cent fois vous auriez pû vous saouler de tout ce qu'il y a de plus friand et de plus délicieux dans la vengeance, si vous n'aviez mis votre goût à des voluptés d'un plus haut ordre, plus excellentes et plus durables sans comparaison; et si vous n'aviez mieux aimé satisfaire pleinement la plus noble de toutes les ambitions qui est celle dont vous vous êtes avisé, d'être le meilleur, le plus vertueux et le plus magnanime de tout votre Siécle. Sans mentir, Monseigneur, vous l'entendez bien, et Votre Eminence est une merveilleuse ménagére de tous ses solides plaisirs. Des têtes sont bien-tôt à bas, des maisons sont bien-tôt rasées, et par conséquent les joyes que produisent ces actions dans le cœur d'un Marius et d'un Silla, ne sauroient être que fort courtes & fort legéres: mais des superbes victoires que vous remportez sur vous-même le triomphe en est éternel, et les contentemens qui naissent de là, ne finiront qu'avec vous, et s'étendroient même jusqu'à vos cendres, qu'ils iroient chatouiller dans le tombeau, si elles étoient capables de sentiment. Cet admirable Athénien, qui par la puissance de sa Raison, et la force de ses paroles trouva moyen quarante ans durant, d'exercer une véritable Royauté dans un Etat populaire, Periclès, dis-je, étant au lit de la mort, & voyant sa chambre

toute pleine d'Officiers et de Magiſtrats qui s'entretenoient de ſes grandes actions, après les avoir écoutés long-tems: *mes amis*, leur dit-il, *vous oubliez le plus bel endroit de ma vie, c'eſt que dans de ſi grands emplois et dans une autorité ſi abſolue, jamais ma colére ni ma haine n'ont fait porter le deuil au moindre de mes Citoyens.*

Que ces mots-là, Monſeigneur, ſont dignes de réflexion! Il avoit gagné des Batailles, il avoit pris des Villes, il avoit étendu les Frontiéres de l'Attique, il avoit ſauvé, comme vous, ſa République d'une deſtruction et d'une ruïne qui paroiſſoit inévitable; et cependant rien de tout cela n'eſt ſi doux, ſi touchant, ni ſi piquant à ſon ſouvenir, que les effets de ſa clémence et de ſa bonté. Un des prémiers, Monſeigneur, qui découvrit dans votre grande ame une qualité ſi divine, et qui m'en annonça l'hûreuſe nouvelle, ce fut le Poëte et le devin dont je parle à Votre Eminence. Pendant le voyage de Perpignan, il eut l'honneur de demeurer toûjours auprès de votre perſonne, il ne ceſſa de vous étudier avec une entiére application, il comprit de vous tout ce que vous aviez de compréhenſible, et me dit au retour, que le Ciel, qui dès lors commençoit à ſe déclarer et à faire connoître viſiblement qu'il vous deſtinoit pour remplir la place du grand Armand, ayant répandu dans votre eſprit les plus vives lumiéres qui viennent des Aſtres, avoit formé votre cœur ſur le Patron du prémier Jules, qui ſembloit ne vouloir vaincre que pour avoir la gloire de pardonner. Depuis ce tems-là, Monſeigneur, nous fumes bien confirmés dans ce jugement, lorſqu'il plût à la Reine de vous appeller au Gouvernement, et de vous confier le principal ſoin des affaires. Et véritablement jamais le lever du Soleil ne fut plus beau que votre avenement au Miniſtére. Votre Eminence parut d'abord, et comme de la premiére pointe de ſes rayons, diſſipa tous les petits nuages qui s'étoient formés. Elle enchaîna quelques vents, et détourna la fureur des autres, afin qu'étant occupés à exciter des tempêtes chez nos voiſins,

fins, ils laissassent au dedans du Royaume le bienhûreux calme et la parfaite sérénité que vous lui aviez procurée, et que vous étiez résolu de lui conserver. Alors, aussi bien qu'en l'âge d'or, nos aspics et nos vipéres ne piquoient point, ou leurs piqueures étoient innocentes, et nos Lions n'étans Lions que par le courage et contre nos Ennemis, étoient d'ailleurs dociles et apprivoisés, et se laissoient paisiblement gouverner. L'obéissance des Peuples, l'union des Princes, la satisfaction des Grands, la fidélité des Alliés, furent les effets de votre prudence héroïque, et les véritables causes de nos Conquêtes, et du progrès de nos armes. Ces armes, Monseigneur, alloient ouvrir un beau passage à une Paix générale, pleine de gloire et de sureté, si un Démon plus puissant que toute la Sagesse humaine, et que toutes les régles de la Politique ne fût venu arrêter le torrent de vos bons succès, et jetter par terre une partie de vos travaux ; s'il ne fût venu avec le flambeau de la Discorde, empoisonné de la propre main des Furies, infecter les esprits, les remplir de mille fausses lumiéres, et mettre le feu par toute la France. Graces à Dieu, Monseigneur, vous l'avez éteint, et l'embrasement universel n'a point causé de dommages, que votre adresse et votre vigilance incroyable n'ayent avantageusement réparés. Vous avez rompu le charme, vous avez défait l'enchantement, vous avez achevé l'avanture la plus approchante de l'impossible que le Monde ait peut-être jamais vûe, lui qui est si vieux, et qui ne voit presque rien qui lui soit nouveau. Mais, Monseigneur, mon cher ami n'a point été le témoin de ces miracles, ni de tous ceux qui les ont suivis : il n'étoit déja plus, et nous n'avons sauvé de lui que ce qui s'en est conservé dans ses Ouvrages, et dans le Livre que je vous présente. Laissez-moi croire, Monseigneur, que vous ne dedaignerez pas d'y jetter quelquefois les yeux, ou du moins ayez agréable que je vous fasse le compliment de Martial (a) à Domitien. *Vous vous contenterez de recevoir* *mes*

(a) Martial étoit de Bilbilis au Païs des Celtibéres, à présent l'Arragon. Il vivoit sous l'Empire de Domitien, et mourut fort pauvre,

mes vers fort civilement, et moi j'aurai la vanité de me figurer que vous les aurez lûs avec plaisir : et enflé d'une bonne opinion de moi-même, je tirerai grand avantage de cette crédulité de bon Gaulois, qui m'est naturelle, et dont je me trouve si bien. Vous voyez, Monseigneur, que ce n'est pas d'aujourd'hui que notre Nation est accusée de se flatter en ce qu'elle veut; et faute de meilleures choses, de se repaître de vaines chiméres, et de téméraires espérances. Néanmoins, Monseigneur, je ne pense pas qu'on eût droit de me reprocher ce defaut, quand je me promettrois de Votre Eminence quelque faveur de cette nature: et je suis persuadé qu'il n'en est guères que je ne puisse espérer, après les deux réponses pleines de marques de bienveillance dont vous avez voulu m'honorer. Ceux, Monseigneur, qui gouvernoient devant vous n'en usoient pas toûjours de la sorte; et s'ils écrivoient quelquefois aux gens de Lettres, c'étoit du stile de Lacédémone, c'étoit, sur le modèle de quelques Empereurs Romains, et leurs Billets ne contenoient que ces trois mots: *je l'ai reçû, je l'ai lû, je l'ai approuvé.* Votre Eminence, Monseigneur, a jugé plus à propos de suivre l'exemple d'Auguste, et de me traiter à peu près comme ce Prince incomparable traitoit son Horace, son Varius, et son Virgile. Vous laissez les termes qui ont plus de faste, pour employer les plus doux, les plus familiers, et les plus tendres. Vous vous défaites d'une partie de votre éclat pour vous rendre plus accessible. Il semble à Votre Eminence que j'aye crû de dignité, depuis qu'elle m'a fait mettre sur l'Etat de sa Maison; et on diroit qu'elle m'est obligée du bien que j'ai réçû d'elle. C'est, Monseigneur, me vouloir gagner après m'avoir acheté, et n'être pas satisfait que je sois tout à vous,

pauvre, après avoir véeu 75 ans. Il a fait 14. Livres d'Epigrammes et un des Spectacles : quelques-uns doutent que ce dernier soit de lui : on croit qu'avant que d'être Poëte, il fut Cuisinier. (Le Pére Jouvenci dit que dans quelques Manuscrits anciens il est appellé M. Val. Martial Cuisinier, et il ajoute que ce nom lui peut avoir été donné par raillerie ou bien à cause de son Pére ou de quelqu'un de sa famille.)

vous, si je n'y suis encore (1) de toutes les façons dont un cœur se peut acquerir. Votre volonté sera faite, Monseigneur, et la mienne ne le sera pas, si vous ne connoissez un jour qu'on ne sauroit être avec plus d'ardeur et de passion que je le serai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

De Votre Eminence,

Le très-humble, etc.

A MONSIEUR SCARON.

MONSIEUR,

Vous savez bien le compliment que le Cardinal d'Est fit à l'Arioste, après avoir lû son *Orlando*. *Sier Lodovigo, d'ue diavol avy trouvà tante coyonerie.* Ce qu'il lui dit en Piémontois, j'ai grande envie de vous le dire en Manceau, en changeant *Lodovigo* en *Paul*, et ce vilain mot de *coyonerie*, en celui de *Nigeries*. Ne croyez-vous pas, Monsieur, que *Nigeries* vient de *Nugæ*, et n'ai-je pas sujet de croire aussi que vous pourriez dire de vous plus justement que personne:

Ille ego sum nulli nugarum laude secundus.

Mais afinque vous ne vous offensiez point de voir ainsi nommer votre Prose, et vos Vers qui sont faits avec tant d'esprit, je vous prie de vous souvenir que Catulle n'a point dédaigné de donner ce nom à ses Poësies, quoiqu'elles fussent les délices du Siécle d'Auguste, qui étoit un Régne de politesse aussi-bien que de justice. En vérité, Monsieur, votre Roman est excellent en son genre, et ceux que vous appellez *les Pousseurs de beaux sentimens*, n'en ont pas toûjours de bons, s'ils ne les estiment avec le Peuple, et avec la plus saine, et la plus grande partie des Beaux Esprits. Je n'aime pas moins

 qu'eux

(1) si je n'y suis encore, wenn ich es nicht auch noch bin.

qu'eux ce qui touche le cœur, mais j'aime aussi ce qui chatouille la rate ; et sachant qu'il n'est pas plus propre à l'homme d'être raisonnable que d'être risible, et qu'il a besoin de plaisir autant que d'instruction, je cherche aussi souvent dans les Livres le plaisant, et l'agréable, que le pompeux, et le magnifique. Puisque j'ai commencé, il faut que je continuë à me déclarer. Les Comédies de l'Arioste ont des attraits pour moi à toutes les heures du jour, et les Tragédies de *Torquato Tasso*, ne piquent pas toûjours mon goût. Je laisse aux graves, et aux sérieux à regréter les Livres de la Vertu que Brutus avoit composés. Pour moi je trouve encore davantage à dire (1) ceux que César avoit faits des bons mots, et des facéties. Je sai bon gré à Platon d'avoir choisi les farces de Sophron pour son Livre de poche, et de chevet même, et d'avoir conservé cette affection jusqu'au lit de la mort, s'il est vrai ce qui s'en écrit, qu'on les lui trouva sous son oreiller. Je suis bien aise aussi que Saint Chrysostome ait aimé Aristophane, et Lucien, et qu'il ait inséré des Dialogues entiers de ce dernier, dans quelques Homélies sur les Evangiles, si le Pere Saint Jure ne m'a point trompé. Mais, Monsieur, pour revenir à votre Roman, je suis prêt de maintenir qu'il est écrit avec toute la grace, que le sujet pouvoit recevoir, qu'il ne se peut rien de mieux conté que les Histoires de *Destin*, et de *l'Amante invisible*, et qu'un galant homme nourri à la Cour, et qui entend la belle, la fine, et la délicate raillerie, peut rire, sans se faire tort, des Avantures de *Ragotin*, de celles du *Marchand du bas-Maine*, et de cent autres semblables. Du tems que je tâchois à faire de belles Lettres, j'aurois fait de grands efforts pour louer votre Ouvrage, et pour vous remercier de la bonté que vous avez euë de me le donner. Mais à cette heure, vous vous contenterez, s'il vous plaît, Monsieur, que je vous assure ici que c'est de mon meilleur sens que je vous ai parlé de votre Livre, et que c'est du meilleur de mon cœur que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

(1) à dire h. l. bedauren.

A MA-

Let. 15.
Tom. I.

A MADAME LA DUCHESSE DE LESDIGUIERES.

Le Chevalier de Meré lui marque qu'elle fait de belles Lettres.

Vos Lettres me raviſſent, et jamais vous ne me faites l'honneur de m'en écrire de ſi négligées, qu'elles ne paſſent de mon eſprit dans mon cœur. J'en lûs derniérement à des Dames qui écrivent d'un air très-charmant, et elles ſe tiendroient bien glorieuſes de les avoir faites. J'ai auſſi des amis fort épurés, qui en votre maniére d'écrire remarquent de grandes beautés, et de certaines graces que les plus habiles n'ont point. Ce ne ſont pas ſeulement mes amis qui vous admirent; ceux qui ont le plus de goût, trouvent je ne ſai quoi qui les enchante aux moindres choſes que vous écrivez. La plûpart des perſonnes de la Cour, et ſur-tout les Dames, croyoient, ou feignoient de croire que le plaiſir qu'on prend à vous entendre parler, vient plûtôt de votre bouche, et de vos tons, que de vos ſentimens; car jamais perſonne n'a parlé comme vous: mais vos Lettres déſabuſent le monde; et malgré l'envie, on demeure d'accord qu'elles ne plaiſent pas moins, que votre converſation.

A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

Le Chevalier de Meré lui témoigne qu'il eſt charmé de ſon Billet.

Il y a peu d'honnêtes gens qui ne vous admirent, Mademoiſelle, et ce n'eſt pas d'aujourd'hui, (1) que je

(1) ce n'eſt pas d'aujourd'hui, es iſt heute nicht das erſte mahl.

je ſuis charmé de tout ce qui vient de vous, et que vous êtes bien dans mon eſprit: mais ſi je vous oſe dire ce qui ſe paſſe en mon cœur, le Billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous y a miſe bien avant.(1) On ne devroit ſouhaiter d'être agréable, que pour plaire aux perſonnes, qui comme vous, jugent ſainement de tout. Et ſi je m'allois imaginer qu'au monde il y en eût beaucoup que je puſſe quelquefois voir, j'aurois de la peine à me tenir dans la retraite, où mes jours s'écoulent tranquillement. J'ai donné de la jalouſie à l'un de vos amis et des miens, quand je lui ai montré votre Billet, et l'ai aſſuré que jamais ni lui, ni Voiture n'avoient rien fait de ce prix. Je ne ſai ſi vous ne ſerez point ſurpriſe que je me ſois vanté d'une faveur qui me devoit rendre aſſez hûreux en moi-même ſans la dire à perſonne: mais, Mademoiſelle, ſi vous deſiriez qu'elle fût ſecrette, il ne falloit pas m'écrire des choſes qui vous donnent tant de gloire, et qui me ſont ſi avantageuſes.

RÉPONSES
AUX LETTRES
DE LOUANGE.

Penſées qu'on peut avoir pour faire réponſe aux Lettres qui louent.

C'*eſt être ſenſible aux louanges, que de dire qu'il eſt glorieux d'être loué d'une perſonne, que les honnêtes gens eſtiment: qu'il ne ſe peut rien ſouhaiter de plus avantageux: et qu'on en prendroit de la vanité, ſi l'on ne ſe connoiſſoit extrêmement bien. On ajoûtera que quand nous faiſons réfléxion ſur nous, et ſur la Lettre qu'on nous a écrite, on ſe voit tout différent de celui qu'on a dépeint: qu'on ſeroit ravi qu'il y eût quelque rapport;*

(1) vous y a miſe bien avant, hat Sie ſehr feſte darinnen geſetzt.

port; mais qu'il n'y a que le galant homme qui nous a fait l'honneur de nous écrire, à qui conviennent d'après nature les aimables qualités qu'il a la bonté de nous attribuer: que si elles nous étoient propres, on n'est point assez humble pour n'en pas demeurer d'accord, parce qu'elles charment, et que la maniére dont on nous loue, est fine et délicate.

Let. 2. Part. 1.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Balzac lui écrit qu'il est charmé des louanges que son Eminence lui donne.

MONSEIGNEUR,

Je suis extrêmement glorieux de la Lettre (a) que Votre Eminence m'a fait l'honneur de m'écrire; rien ne pouvoit me toucher davantage que d'être loué du grand homme, qui fait entendre par toute la Terre les Ordres de Sa Majesté. Cette faveur m'a payé de tous les services, que je rendrai jamais à Votre Eminence; et je dois être satisfait de recevoir de sa plume, ce que les fameux Capitaines attendent de sa bouche; et tout ce qu'elle pourroit espérer elle-même de ses immortelles actions, s'il y avoit un autre Cardinal de Richelieu pour en rendre témoignage. Mais, Monseigneur, c'est une

(a) Boisrobert qui aimoit les gens de Lettres, et qui étoit le Poëte favori du Cardinal de Richelieu, le porta adroitement à faire du bien à Balzac, et à lui écrire ce Billet: *Les defauts que vos envieux trouvent dans vos Lettres, viennent, Monsieur, de leur petit génie: ils sont comme ces malades qui ont la jaunisse jusques dans les yeux, et ils ne voient rien qui ne leur semble en avoir la couleur. Les esprits médiocres admiroient autrefois ce qui les passoit; mais aujourd'hui ils n'approuvent que ce qu'ils peuvent faire; et ils blâment tout ce qui est au dessus de leur portée. Cela vous doit consoler. Je suis votre bien affectionné le Cardinal de Richelieu.*

une chose qui manquera toûjours à la gloire de Votre Eminence ; et elle ne trouvera de sa vie pour les merveilles qu'elle fait, un tel Témoin que celui que j'ai le bonheur d'avoir de mes études. Je ne saurois m'empecher de le redire, et ma joye est trop sensible pour être secrette. S'il est vrai que je sois estimé de cet excellent Esprit, qui dès (a) le commencement de sa jeunesse, a été appellé afin de persuader les Rois ; je ne puis m'imaginer que mes ennemis (b) soient encore assez opiniâtres pour ne se pas rendre à son sentiment. Ce qui me flate là-dessus, c'est que Votre Eminence est généralement révérée, et que le profond respect qu'on a pour elle, fait qu'en toutes choses, on n'a point la liberté de n'être pas de son avis. Je suis,

MONSEIGNEUR,

de Votre Eminence,

Le très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.

A MON-

(a) Le Cardinal de Richelieu entra jeune dans les affaires. La Reine Mére, Marie de Medicis, lui procura cet honneur ; il en joüit environ dix-sept ans avec un pouvoir presque absolu. *Voyez l'Histoire de France par l'Abbé de Maroles en la Vie de Loüis XIII.*

(b) Les ennemis de Balzac les plus à craindre étoient Théophile, le P. Goulu et tous ceux qui étoient du parti de ces redoutables combattans. Balzac s'étoit attiré de gayeté de cœur Théophile, qui lui écrivit une Lettre sanglante, à laquelle il ne répondit point, parcequ'il n'avoit rien de bon à y répondre. Le P. Goulu, Général des Feuillans, sous le nom de *Phylarque*, composa contre Balzac deux volumes de Lettres, où il traita cet illustre Ecrivain, de fou, d'ignorant, d'impudique, d'athée et de misérable barbouilleur. Mr. Ogier, touché de l'aigreur du satirique Feuillant, fit l'Apologie de Balzac, et le défendit avec esprit :

Il y paroît si modéré,
Qu'il veut moins le vanger que plaire :
Le Siécle de Caton n'a jamais admiré
Une plus éloquente et plus sage colére.

Ensuite Balzac écrivit une Relation à Ménandre, à qui il raconte ses brouilleries avec Phylarque et ses autres ennemis. Cet Ouvrage est judicieux, éloquent ; et mérite d'être lû.

1. Part. Let. 4. l. 1.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Balzac lui marque combien il est sensible à l'estime qu'il a pour lui.

MONSEIGNEUR,

Si je ne me connoissois, je pourrois m'enorgueillir de la Lettre, que Votre Eminence m'a fait l'honneur de m'écrire, et me croire plus que je n'étois, avant que je la reçusse. Mais ce n'est qu'une pure faveur, et je ne veux point me flater dans ma bonne fortune, ni diminuer de l'obligation que j'ai à Votre Eminence, en m'imaginant mériter la grace qu'elle m'a faite. Si la vertu cherchoit quelque récompense hors d'elle-même, elle ne la voudroit recevoir que de la bouche de Votre Eminence. Pour moi, Monseigneur, je me tiens hûreux d'avoir l'estime d'un homme qui donne du prix aux choses qui n'en ont point; et je défére tant à son jugement, que je ne veux plus avoir mauvaise opinion de moi, de peur de le contredire; et de ne pas faire connoître autant que je le dois, la profonde vénération avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

de Votre Eminence,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur.

BALZAC.

à fait ingrat, ne me laissez pas même de paroles pour vous témoigner avec quel ressentiment je suis,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

BALZAC.

Let.3. l.5. 2. Part.

A MONSIEUR DU MOULIN.

Balzac lui témoigne combien les louanges qu'il lui donne, sont délicates et spirituelles.

Il n'y a point, Monsieur, de modestie qui puisse résister à vos louanges; elles sont délicates, et me ravissent; mais je me connois un peu trop pour jouir long-tems d'un si doux plaisir; lorsque vous avez si bien parlé de mon Ouvrage, vous n'en avez pas jugé avec toute la sincérité qui vous est ordinaire, et vous m'avez fait faveur plûtôt que justice. A cette heure que vous êtes au but, (1) (*a*) vous encouragez des mains et de la voix ceux qui sont dans la carriére; et pour leur persuader de vous suivre, vous leur faites accroire qu'ils vous passeront. Cette adresse est admirable, et elle m'oblige d'être avec passion,

Votre très-humble, etc.

A

(1) A cette heure que vous êtes au but, Izo, da Sie das Ziel erreicht.

Il faut joindre à ces Ouvrages les Remarques et les Décisions de l'Académie Françoise recueillies par Mr. Tallemant et le Livre de Mr. l'Abbé de Bellegarde sur la Langue Françoise et l'Art de Parler François de Mr. de la Touche.)

(*a*) *Pierre du Moulin* étoit l'un des plus savans et des plus célébres Ministres du Parti Huguenot. Il étoit vieux, et avoit fait plusieurs Ouvrages, quand il écrivit ainsi à Balzac, qui pour lors étoit jeune. Du Moulin voyagea en Angleterre et en Hollande. Ensuite il revint en France, et eut une Chaire en Théologie dans l'Université de Sedan, où il mourut l'an 1658. âgé de 90. ans.

Let. 16. l. 8. 3. Part.

A MONSIEUR BONNAUD.

Balzac lui mande que ses louanges sont un pur jeu d'esprit.

MONSIEUR,

Je ne reconnois dans vos Vers que mon Nom qui soit à moi: tout le reste appartient à quelque autre, et je ne puis me faire honneur de ce qui n'est point à mon usage. Un Courtisan se plaindroit que vous essayez la force de votre génie sur la nouveauté de quelque sujet irrégulier. Il faut que je sois de ce sentiment, et que je vous reproche que vous abusez des libertés de la Poësie. Néanmoins, puisqu'on a loué la fiévre et que même on l'a adorée, (*a*) je ne m'étonne plus de votre conduite. Il n'y a rien dont on ne puisse dire du bien, et vous avez pû à votre fantaisie dans vos belles Stances me traiter de *Divin.* (*b*) Ce sont des jeux d'esprit qui plaisent encore

(*a*) Les Anciens adoroient quelques Déesses; les unes pour les secourir, et les autres pour ne leur point faire de mal. La Fiévre étoit de ces derniéres: *Febrim ad minus nocendum, Templis celebant, quorum adhuc unum in palatio, et alterum in arce Marianorum. . . . In eaque remedia, quae corporibus aegrotorum adnexa fuerant, deferebantur.* Val. Max. II. 5.

(*b*) Quand on veut louer un habile homme qui excelle particuliérement en quelque chose de grand et de beau, on le peut appeller *Divin*, et bien d'autres que Monsieur Bonnaud dont les Stances n'ont pas fait plus de bruit, que les Poësies de plusieurs Poëtes modernes, ont traité Balzac de *Divin*.

Divin Balzac; Prince de l'Eloquence
Tu veux qu'enfin je rompe mon silence.

Boisrobert, Epitres, Tom. 1. Epit. 5.

C'est ce divin Parleur dont le fameux mérite
A trouvé chez les Rois plus d'honneur que d'appui,
Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imite,
Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

Mainard, Poësies, pag. 206.

core qu'ils ne persuadent pas, et qui m'amusant agreablement parce qu'ils sont ingénieux, m'obligent de vous assurer que j'ai une estime toute particuliére pour vous, et que je serai toute ma vie avec passion,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

7.1. ... art.

A MONSIEUR BORSTEL.

... lzac lui écrit qu'il ne se reconnoît point à ses louanges.

Je ne me connois pas, Monsieur, dans vos Lettres, et vous ... es de ces Peintres, qui ne se soucient point de faire re sembler pourvû qu'ils fassent de beaux visag . Vou. songiez à un plus habile homme que moi, q ind vous preniez la peine de m'écrire, ou les louang : que vo ; me donnez, sont des exhortations déguisées q e vous me faites : elles ne sauroient être plus fines, n plus dél atés ; et elles m'obligeront d'être toute ma v e avec u e estime particuliére,

Votre très-humble, etc.

...13. 1 ... par

A MONSIEUR BURG.

B lzac lui mande qu'il se rendra plus digne de ses louanges.

a qualité d'Eloquent que vous me donnez, me reproche finement, Monsieur, que je ne me suis jusques ici amusé qu'à des paroles ; et vous m'avertissez par-là avec esprit, qu'il est tems que je songe à quelque chose de plus solide. Un si obligeant conseil me touche, je

l'Antiquité rien ne vous paroît plus estimable, ni plus digne de votre imitation que moi. Je vous supplie, Monsieur, pour éviter toutes sortes d'interprétations malignes, ne parlez jamais d'antiquité quand vous me voudrez louer. Où allez-vous chercher si loin des exemples? Notre Siècle en est plein. Encore pourrois-je expliquer favorablement ces paroles offensantes. Mais je ne saurois donner de bon sens à ce compliment, que vous n'étiez qu'un enfant, qu'on me comptoit entre les hommes Illustres. Un autre seroit chatouillé de cette louange, et vous en sauroit bon gré, et moi j'en suis piqué jusqu'au vif; et vous êtes fort hûreux, que je n'aye pas la liberté de vous vouloir du mal. Vous m'ôtez un bien solide comme la jeunesse, pour me donner de la gloire, qui n'est que de la créme fouettée. (1) Toutes ces lumiéres d'esprit dont vous me louez, ne valent pas celle que vous me ravissez:

Lumen juventae purpureum.

Changeons si vous m'aimez; soyez l'Homme Illustre, et que je ne sois que l'enfant, (2) et je vous ferai quelque honnêteté par dessus. (3) Pour moi, la qualité de jeune m'est plus chére que celle d'E'loquent, de Docte, ou de Sage, et elle me semble si charmante, que je trouve parmi nos Rois Louïs le jeune (*a*) plus favorisé que ceux à qui l'on a donné le nom de Hardi (*b*), de

(1) qui n'est que de la créme fouettée, welche nur in leeren Worten besteht, wo nichts hinter ist. Créme fouettée signifie proprement: geschlagener Milch-Rahm. La créme à force d'être battue par un petit fouet devient écume, c'est la raison de cette Phrase figurée.

(2) et que je ne sois que l'enfant, und lassen Sie mich nur das Kind seyn.

(3) et je - - par dessus, und ich will Ihnen noch einige Complimenten oben in den Kauf geben.

(*a*) Louïs le Jeune regnoit en 1136. et c'est celui que les François appelloient Louïs VII. Ils ne le nommérent *le Jeune*, que du vivant de son Pere Louïs VI. à qui ils avoient donné le nom de Louïs *le Gros*.

(*b*) Philippe III. Roi de France eut le nom de *Hardi*, parcequ'effectivement il avoit du courage et de la valeur: il regnoit en 1270.

de le Bel, (*a*) et pour Pére du Peuple (*b*), quelque superbe Titre que ce fût, je n'en voudrois point, et j'aimerois mieux celui de cet Empereur (*c*) de Rome, que les Soldats nommoient *Nourrisson, et petit Poupon*. Si j'eusse été du tems de la Métamorphose, et en la place du mari de l'Aurore, (*d*) je n'aurois pas été si sot, que d'accepter la faveur que les Dieux lui firent, de l'exempter de la mort à la charge qu'il seroit sujet à la vieillesse: l'immortalité ne valoit rien avec cette condition, et elle n'étoit bonne que pour l'Amour (*e*) qui étoit toûjours enfant, ou pour Apollon qui n'avoit jamais que vingt ans, quoique son Fils Esculape (*f*) eût une grande barbe quarrée (1). Raillerie à part, Monsieur, que sert-il de celer

(1) une grande barbe quarrée, einen grossen vierschrötigen Bart.

(*a*) Philippe IV. étoit Roi de France en 1286. et il eut le nom de *Philippe le Bel*, à cause qu'il étoit le Prince le plus beau et le mieux fait de son tems.

(*b*) Louïs XII. Roi de France régnoit en 1498. Il eut la qualité de *Pére du Peuple*, parce qu'il aima ses Sujets: il leur témoigna son amour par les soulagemens considérables qu'il leur donna, et aussi il en fut en quelque façon adoré.

(*c*) Il semble qu'il parle de Caligula, à qui l'on donna le nom de Poupon et de Nourrisson: *Super fausta nomina sidus, et Pullum, et Puppum et alumnum appellantium.* Sueton. in Calig.

(*d*) Le mari de l'Aurore s'appelloit *Titon*: et il étoit déja vieux, quand il l'épousa. Néanmoins contre l'humeur ordinaire des Femmes, elle l'aimoit. Cette amour l'obligea de prier Jupiter de rendre immortel son E'poux. Jupiter exauça ses priéres; mais Titon tomba dans une vieillesse si décrépite, qu'il devint à charge à son aimable moitié. Les Dieux touchés de compassion en faveur de l'un et de l'autre, le métamorphosérent en Cigale.

(*e*) Amour et Apollon étoient les plus anciens, mais cependant les plus jeunes de tous les Dieux; et on les représentoit aussi tous deux sans barbe, afin de montrer que pour bien servir les Belles et bien faire des Vers, il faut être un verd galant.

(*f*) Esculape étoit Fils d'Apollon et de Coronis: c'étoit un si habile Médecin, qu'il resuscitoit les morts: et aujourd'hui Messieurs ses Confréres font mourir les vivans. Jupiter, jaloux d'Esculape, le foudroya: Apollon le fit déifier, et mettre parmi les Astres.

celer notre âge? Nos jours sont comptés, et celui qui en a ordonné la fin, en fait le commencement. Un Gentilhomme de ma connoissance s'est depuis peu avisé de se faire peindre les cheveux; de gris qu'ils étoient, ils sont devenus verds; mais pour cela il n'en est ni plus verd, (1) ni plus capable de supporter les fatigues de la Guerre. Guérissons-nous de cette maladie de vouloir être jeunes. C'est une foiblesse ridicule à des Philosophes, et à cette heure que j'y songe, je vous suis obligé de m'avoir tourmenté là-dessus: vous m'avez corrigé d'un defaut où je ne retomberai de ma vie, et je veux profiter de vos sages avis. Ainsi, Monsieur, j'espére que vous ne m'en refuserez pas d'autres; et puisque j'ai été si véritable en une chose que j'avois tant de répugnance à confesser, vous m'obligerez de croire que je le suis dans une autre qui est extrémement selon mon cœur, c'est aux protestations que je vous fais de continuer d'être toute ma vie

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

Let. 105. Tom. 2. pag. 227.

A MONSIEUR DE MONTREUIL.

Costar lui écrit qu'il ne se reconnoît point dans les louanges qu'il lui donne.

N'attendez pas, Monsieur, que je réponde aux louanges de votre Lettre; il y auroit de la vanité à l'entreprendre; ce n'est point moi qui dois recevoir cet ordre; c'est celui que vous avez pris pour moi. Ayez donc agréable que je vous renvoye vos éloges, et que je vous conseille de les garder jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un à qui ils puissent être propres. Mais vous aurez de la peine à vous en défaire, et à la fin ils vous demeureront. Il faudroit pour rencontrer un

(1) plus verd, *ici*: jünger, munterer.

un homme à qui ils convinssent, que la Nature en fit un tout exprès, ou qu'elle vous donnât le pouvoir de le former à votre fantaisie, et de lui faire une taille qui répondît à la grandeur de vos louanges. Si Champagne (*a*) au lieu de faire mon Portrait en faisoit un à plaisir, et qu'il se contentât de le faire beau sans se soucier qu'il me ressemblât, je serois obligé d'admirer son Art, et non point de lui payer sa besogne. Avouez-le, Monsieur, vous ne vous étiez pas attendu à recevoir un reproche de votre Panégyrique, mais qui le pourroit supporter? Je ne saurois vous dire le dépit que j'ai eu après l'avoir lû, et la pitié que je me suis faite, quand je suis rentré au dedans de moi-même, et que j'ai comparé ce que je voyois avec ce que vous en disiez. Je ne me trouvai jamais si nud, ni si pauvre; et si vous eussiez eu dessein de m'humilier, vous n'y pouviez mieux réussir, qu'en m'élevant de la sorte. Au moins, demeurez-en là, et si vous ne pouvez vous défendre de m'aimer, et de m'avoir en quelque estime, que ce soit, s'il vous plaît, secrettement. Il n'y a personne qui ne fasse quelque faute, vous faites celle-là; cachez-la si vous me croyez, ou corrigez-vous-en: mais non, cachez-la seulement, je vous en conjure, et soyez persuadé que je suis, comme je dois,

Votre très-humble, etc.

(*a*) Il entend parler de *Philippe de Champagne* qui étoit un Peintre célèbre, et qui nâquit à Bruxelles: il vint jeune à Paris, où il s'appliqua à faire l'Histoire, et à peindre d'après nature; il acquit en l'un et en l'autre beaucoup de réputation. Ses Ouvrages furent recherchés; il les vendoit cher, par ce moyen il amassa du bien; mais parce qu'il étoit véritablement sage, il ne s'en servoit qu'à bien élever ses enfans, et à faire des charités considérables: il achetoit à de pauvres Artisans les meilleurs outils de leur métier: et marioit de pauvres Filles vertueuses. Il en usa de la sorte toute sa vie qui fut assez longue: et il mourut le 12. d'Août 1647. âgé de soixante et douze ans: il est enterré dans l'Eglise de saint Gervais, sa Parroisse, pour laquelle il avoit glorieusement travaillé.

Let. 34. Tom. 2. p. 8.

A MONSIEUR LE FEVRE, CHANOINE D'ANGERS.

Costar lui écrit qu'il est charmé de ses louanges.

MONSIEUR,

Si vous m'écriviez toûjours d'aussi jolies choses, je n'aurois garde (1) de faire des vœux pour votre retour. Il y a long-tems que je n'ai été cajolé si agréablement; et vous ne sauriez vous imaginer combien cela me touche. Ne puissiez-vous revenir d'une bonne année, puisque vous m'aimez si fort lorsque vous ne me voyez pas, et si peu en comparaison quand je suis présent. N'est-ce point que tout ce que j'ai d'aimable, est dans votre seule imagination, qui tient mon parti, lorsque je n'y suis pas, et qui l'abandonne, quand vos yeux et vos oreilles la démentent. Je ne sai que dire là-dessus; mais les cajoleries de votre Lettre m'ont ravi; et sans examiner si le cœur y a part, il suffit que l'esprit qui les a faites, ait charmé le mien. Si je n'ai le plaisir de les croire, j'ai celui de les lire; et quand ce que vous m'avez écrit, ne me persuaderoit point que vous m'aimez, c'est assez qu'il me fasse connoître que vous méritez mon amitié, et que je dois être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(1) je n'aurois garde, so würde ich mich sehr hüten.

A MON-

Let. 18. Tom. 2. pag. 51.

A MONSIEUR L'ABBE' DE REVOL.

Costar lui renvoye sa Lettre sans en changer que le dessus (1) et l'écriture.

Je ne sai, Monsieur, comment vous rendre ce que vous m'avez prêté, si je ne l'emprunte de vous-même: et si pour répondre aux honnêtetés de votre Lettre, je ne vous la renvoie comme elle est, sans en changer que le dessus et l'écriture. Je dois en effet me taire, ou bien imiter l'Echo, qui ne pouvant parler, rend seulement les paroles qu'on lui adresse. Ainsi, Monsieur, recevez, je vous en supplie, vos termes de soumission, et de respect avec la très-humble priére, que je vous fais, de croire de vous ce que vous avez la bonté de croire de moi. Je ne me laissai jamais vaincre en civilité, ni en affection, et je n'ai garde de commencer à le faire par une personne si honnête et si aimable que vous.

A MONSIEUR **.

Costar lui mande qu'il est glorieux de ses louanges.

L'estime dont vous m'honorez, Monsieur, vous a fait dire de fort jolies choses, et c'eût été dommage, que vous ne vous fussiez point expliqué en ma faveur. Vous l'avez fait d'un air qui charme, et j'en suis bien glorieux: mais la part que vous me promettez dans l'honneur de vos bonnes graces, me touche infiniment plus que tant d'agréables louanges. Je vous supplie, Monsieur, d'en être, s'il vous plaît, persuadé, et de croire que j'ai de particuliers ressentimens de vos honnêtetés.

(1) le dessus, die Aufschrift.

Lett. 108. pag. 3

A MONSIEUR CHAPELAIN.

Mainard lui écrit, qu'il demeure d'accord de ses louanges.

Je ne veux point, Monsieur, combattre de civilité avec vous ; je vous le céde, et pour vous témoigner que vous pouvez faire sur mon esprit, telle impression qu'il vous plaît ; je tombe d'accord, en dépit de la connoissance que j'ai de moi-même, des louanges (a) que vous me donnez ; puisqu'un homme de votre mérite parle de mon

(a) *Jean Chapelain*, Poëte Parisien, avoit toûjours par politique l'encensoir à la main, quand il disoit ses sentimens des Ouvrages de ses Confréres : il avoit loué les Poësies de Mainard, et lui avoit rendu justice : car Mainard étoit l'un des plus braves et des plus illustres enfans du Parnasse François, et les Vers qu'on a de sa façon, le disent assez. Ceux de Chapelain n'approchent point de leur beauté, et il n'y a presque eu que son Ode au Cardinal de Richelieu, qui ait été au goût des Connoisseurs. Sa Pucelle et ses autres ouvrages en Vers ont paru un peu forcés. Despreaux et Liniere s'en sont moqués les prémiers ; et l'ont perdu de réputation dans l'esprit de bien des gens. Despreaux, Racine et autres, ont composé de sanglantes piéces contre sa perruque. La maniére de vivre de Chapelain et ses pensions dont on avoit de la jalousie, étoient cause de ces satires : il les souffroit avec une patience de Job, et il n'y a de sa vie répondu que par cette Epigramme ; encore ne croit-on pas qu'elle soit de lui, et cette créance est très-bien fondée.

Railleurs, en vain vous insultez,
Et la piéce vous emportez.
En vain vous découvrez ma nuque ;
J'aime mieux la condition
D'être defroqué de perruque,
Que defroqué de pension.

Il y a encore d'autres plaisantes choses sur le chapitre de Chapelain. Je les ai rapportées dans sa vie que j'adresse au savant M. Wigan Ministre Anglois et j'y renvoye les curieux. Ce Poëte a été le plus hûreux, et non pas le plus habile de son Siécle : il mourut le 22. de Février 1674. âgé de soixante et dix ans, ou environ. (Chapelain étoit très-habile pour donner des conseils aux autres et très-pitoyable pour l'éxécution. Voyez la nouvelle edition de Boileau et les nouveaux Menagiana.)

mon petit génie avec éloge ; j'ose me flater que je vaux quelque chose. Vous n'aimez point à vous jouer de vos amis ; et ce que les honnêtes gens disent de votre sincérité, en assure assez

Votre très-humble, etc.

A MONSIEUR
CHAPELAIN.

Arnaud d'Andilly lui marque qu'il ne mérite pas ses louanges.

Si je pouvois, Monsieur, acquerir les bonnes qualités, qui me manquent, et que vous me donnez, je serois plus digne de l'honneur que vous me faites, et je ne rougirois point de me voir si différent de ce que je suis dans votre Lettre. Mais je me rends justice, et je ne puis regarder les louanges dont vous me comblez, que comme des graces que je ne mérite pas. Vous m'en ferez de particuliéres, si vous avez la bonté de me donner lieu de vous faire connoître que personne ne vous honore plus sincérement, et n'est avec tant de passion que moi,

Votre très-humble, etc.

LETTRES
DE
FELICITATION.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Balzac le félicite sur sa promotion au Cardinalat. (a)

MONSEIGNEUR,

J'apprends (b) que le Pape (c) vous a fait Cardinal, et que Votre Eminence a été aussi peu touchée de cet honneur, que s'il lui eût été indifférent. Un homme qui

(a) Avant que d'être Cardinal, il étoit Evêque de Luçon, Ville du bas Poitou sur la Côte de la Mer de Gascogne. Il fut élevé au Cardinalat en 1623 par le crédit de la Reine, Marie de Médicis, qu'il reconnut assez mal; et en 1625. il entra dans le Ministére, où il eut une autorité absolue. *Voyez les Mémoires de Richelieu.*

(b) Cette Lettre est écrite d'Angoumois, Province de France à quelques soixante lieues de Paris. Balzac demeuroit dans cette Contrée, en une petite Gentilhommiére dont il avoit pris le nom, et où sans ses maux et son chagrin; il eut agréablement passé la vie parmi les Livres, éloigné des embarras de la Cour et de la Ville.

(c) Ce fut Urbain VIII. qu'auparavant on appelloit le *Cardinal Barberin*, et qui fut élû Pape en 1623. C'étoit un Pontife qui méritoit d'être aimé et révéré. Il étoit illustre par sa vertu et par son esprit; il avoit aussi un penchant particulier pour ceux qui en avoient: il a donné des marques de son génie par les Poësies Latines et Italiennes qu'il a de sa façon, dont la plus belle édition est celle de l'impression du Louvre.

qui a élevé ſon eſprit au deſſus des choſes du monde, les regarde toutes d'un même œil: néanmoins, Monſeigneur, puiſque le Bien public ſe rencontre en ceci avec celui de Votre Eminence, il ſemble qu'elle y doive être ſenſible: les perſonnes d'un mérite extraordinaire ſont obligées de ſouhaiter les grandes Dignités comme des moyens pour faire de grandes actions. Votre Eminence ne ſauroit avoir trop de crédit, et j'ai une joie incroyable de la conſidérer en un lieu, d'où elle remplira toute la Terre de lumiére. S'il y a occaſion d'attendre ce bonheur, et de voir les eſprits des Rebelles perſuadés (*a*); vous êtes, Monſeigneur, celui de qui nous le devons eſpérer. Tout le monde, dans cette vûe, vous demande vos Ouvrages, (*b*) et moi qui cherche l'idée de l'Eloquence; et qui parmi nous, n'en trouve point qui ne ſoit fauſſe, (*c*) je me flatte que vous la ferez paroître en France, avec autant d'éclat qu'elle paroiſſoit à Rome, lorſqu'elle y accuſoit les Tyrans, (*d*) et qu'elle y dé-

N. 5

(*a*) Il entend parler de ceux de la Religion, dont le Cardinal de Richelieu étoit le mortel ennemi. Il en abatit le parti en 1628. par la priſe de la Rochelle, Ville du Païs d'Aunis, ſur la Côte de la Mer de Gaſcogne. Cette Place ſe rendit à Louïs XIII. par le moyen d'une digue qu'inventa *Pompée Targon*: et qui empêcha que les Vaiſſeaux étrangers n'entraſſent dans le Port de cette Ville, et ne lui portaſſent des vivres. *Voyez la Relation du Siége de la Rochelle.*

(*b*) Il y a pluſieurs Livres qui portent le nom *du Cardinal de Richelieu.* Le François en eſt aſſez pur, mais qu'il ait composé tout ſeul ces Ouvrages, c'eſt ce qu'on ne croit point. Les plus grands hommes en matiére d'affaires, ne ſont pas toûjours les plus grands Clercs en matiére de langage.

(*c*) On a blâmé Balzac d'avoir parlé avec tant de hardieſſe contre les perſonnes de ſon Siècle, qui ſe piquoient d'Eloquence; lui qui alors n'avoit pas encore vingt-cinq ans. *On peut voir là deſſus la premiére des Lettres de Phylarque, Lettres* 13. *et* 23.

(*d*) Il déſigne le tems de Ciceron, et d'Hortenſius, qui ont été de célèbres Orateurs. L'Eloquence alors fleuriſſoit à Rome, Capitale d'Italie, et l'on y accuſoit Verrès, et les autres perſonnes puiſſantes, qui ruïnoient les Provinces, ou qui comme Catilina conſpiroient contre la République. Voyez *Saluſte.*

rompre. Mais je vous puis proteſter, Monſeigneur, que ſi quelque choſe m'en tire et me force de tourner mes yeux et mes deſirs du côté du monde, ce ne ſera ni mon ambition ni l'inquiétude de mon eſprit. Le Révérend Pére de Lingendes, avec qui j'ai eu dans cette Ville de longues conférences, m'a tellement affermi dans les bonnes réſolutions, qu'il ne me ſemble pas que rien les puiſſe ébranler. Je me ſuis fait valoir auprès de lui, (1) par l'honneur que j'avois d'être connu de vous avec quelque eſtime. Il eſt de votre bonté, (2) Monſeigneur, de lui témoigner aux occaſions que je ne me ſuis pas vanté à faux de ma faveur et de ma bonne fortune. Je n'ai point reçû de vos Lettres depuis deux mois. Si celle dont vous avez parlé à Monſieur *** eſt de plus nouvelle datte, il faut qu'elle ſe ſoit perdue néceſſairement, et avec elle une des plus douces conſolations de ma ſolitude. Je n'oſerois pas vous convier à prendre encore une ſemblable peine, j'oſerai ſeulement vous dire, que ſi vous avez crû que je la valuſſe, j'en ſuis encore moins indigne que par le paſſé, étant plus que jamais,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

Lettres premiéres 2. partie l. Let. 23.

A MONSIEUR DE LA PIGEONNIERE.

Balzac le félicite ſur le recouvrement de ſa ſanté.

MONSIEUR,

La Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire au ſujet de votre guériſon, m'a mis l'eſprit en repos. Je

(1) je me ſuis fait valoir auprès de lui, ich habe mich bey Ihm in Anſehen geſetzt.

(2) Il eſt de votre bonté, es iſt Ihrer Gütigkeit gemäß.

Je ne pouvois, ſans cela, être conſolé de la nouvelle de votre mort; et pour ne vous pas pleurer davantage, il faloit que vous vinsſiez vous-même arrêter mes larmes. Je ne ſuis point de ces gens qui ne ſe laiſſent toucher ni à la joie, ni à la douleur. Mon ame eſt plus tendre; et je partage en honnête homme les biens et les maux de mes amis. Si je vous avois perdu, je ne penſerois pas être tout entier, (a) et ſi je n'eſpérois de jouir encore de votre charmante converſation, (b) je ne trouverois que du chagrin dans la vie. Faites-moi, s'il vous plaît, l'honneur d'en être perſuadé, et de me croire,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

(a) Quand Balzac a parlé de la ſorte, il ſemble qu'il ait eu dans l'eſprit, ce qu'Horace a dit au Navire, où ſon ami Virgile s'étoit embarqué pour aller à Athenes:

Finibus Atticis
Reddas incolumem, precor;
Et ſerves animae dimidium meae.

Au bon tems, il étoit vrai que nos amis étoient d'autres nous-mêmes; mais à cette heure que l'intérêt donne le branle à toutes choſes, l'amitié parmi la plûpart des hommes n'eſt que pure Comédie; et c'eſt avec raiſon qu'un de nos anciens Poëtes a dit:

Les Amis de l'heure préſente
Ont la nature d'un melon:
Il en faut eſſaier cinquante,
Avant que d'en trouver un bon.

(b) Monſieur de la Pigeonniere, qui étoit Lieutenant-Général de Blois, avoit beaucoup de mérite; il ſavoit les belles Lettres: ce que la plûpart des gens de Robe de ce Siécle ne ſavent point; et il écrivoit galamment en Vers et en proſe.

A MON-

Voiture, Let. 140.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ANGUIEN. (a)

Sur la défaite des Espagnols à Rocroi. (b)

MONSEIGNEUR,

A cette heure que je suis loin de Votre Altesse, j'ai résolu de lui dire ce que je pense d'elle il y a long-tems; et que je n'avois osé (c) lui témoigner pour ne point tomber dans le malheur de ceux qui avoient pris avec elle de semblables libertés. Mais, Monseigneur, vous en faites trop pour s'en taire; (1) et vous seriez injuste si vous croyez faire de si belles actions sans qu'on osât vous en parler. Si vous saviez de quelle sorte on est déchaîné à discourir de ce que vous avez fait, vous en seriez étonné. Je ne sai, Monseigneur, à quoi vous avez songé, et ç'a été trop de hardiesse à vous d'avoir à votre âge (d) attaqué deux ou trois vieux Capitaines

(1) vous en faites trop pour s'en taire, Sie machen der Dinge zuviel, als daß man davon schweigen solte.

(a) Le Duc d'Anguien à qui cette Lettre est écrite porta le nom de Prince de Condé en 1646. le 26. Décembre, après la mort de son Pére Henri II. Prince de Condé.

(b) Rocroi est une Ville aux confins de la Champagne du côté des Païs-Bas. Après la mort de Louïs XIII. en 1643. elle fut assiégée par Dom Francisco de Melos, et elle étoit prête à se rendre lorsque le Duc d'Anguien la secourut. Il livra Bataille aux Espagnols et les défit. *Voyez la Rélation de Rocroi.*

(c) Monsieur le Duc d'Anguien étoit de l'humeur dont un bel esprit de l'ancienne Rome a dit qu'étoit Auguste. Celui-ci ne pouvoit souffrir qu'on le louât à moins que les éloges qu'on lui donnoit ne fussent très-ingénieux. M. le Duc d'Anguien avoit la même délicatesse, et sur-tout lorsqu'on essayoit de le louer en sa présence.

(*Cui male si palpere recalcitrat.* Hor. liv. 2. sat. 1. vers. 20.)

(d) Monsieur le Duc d'Anguien avoit environ 22. ans. Il nâquit à Paris le 8. Septembre 1621. et il batit les Espagnols devant Rocroi en 1643. Comme le sang lui bouilloit alors dans les veines et que l'on craignoit que la trop grande passion de la gloire ne

nes (*a*) que vous deviez respecter quand ce n'eût été qu'à cause de leur ancienneté, (*b*) fait tuer le pauvre Comte de Fontaines, l'un des plus vaillans hommes de Flandre, que Son Altesse d'Orange (*c*) n'avoit osé choquer, pris seize pièces de Canon qui appartenoient à un Prince (*d*) qui est Oncle du Roi et Frére de la Reine (*e*), avec lequel vous n'aviez jamais eu de différend, et mis en desordre les meilleures Troupes Espagnoles qui vous avoient laissé passer (*f*) avec tant de bonté. Je ne sai

ne l'emportât, on lui avoit donné, pour modérer un si beau feu, le Maréchal de l'Hôpital, qui étoit un Capitaine expérimenté, et qui fut adroitement engagé par Monsieur le Duc d Anguien même à consentir qu'on livrât Bataille.

(*a*) Ces Capitaines étoient Dom Francisco de Melos, le Duc d'Albuquerque, et le Comte de Fontaines Mestre de Camp de l'Infanterie. Celui-ci, après avoir fait ce que peut un brave Capitaine, fut trouvé entre les morts à la tête de ses Troupes. Dom Francisco de Melos, Général de l'Armée Espagnole, et le Duc d'Albuquerque qui en commandoit huit mille chevaux, crurent que la gloire coutoit un peu trop cher au Comte de Fontaines, et pour ne la pas tant acheter, ils prirent vigoureusement la fuite.

(*b*) Le mot d'ancienneté ne se dit ordinairement des personnes qu'en riant: et il semble aussi que Voiture qui avoit l'honneur d'être familier avec Monsieur le Duc, ne s'en soit ici servi que pour un peu divertir ce Prince.

(*c*) Il parle de Frederic Henri Prince d'Orange, illustre par ses augustes qualités, et par la grandeur des choses qu'il a faites.

(*d*) Philippe IV. Roi d'Espagne, qui avoit épousé Elizabeth de France Sœur de Louïs XIII. et qui en cette qualité étoit Oncle de Louïs XIV. qui est le Roi dont parle Voiture.

(*e*) Philippe IV. étoit Fils de Philippe III. et la Reine Anne d'Autriche, Epouse de Louïs XIII. en étoit la Fille aînée.

(*f*) Rocroi est entouré de Bois et de marécages, et l'on n'en sauroit approcher qu'on ne passe quelque défilé; le Duc d'Anguien qui en passoit un pour l'aller secourir, auroit été battu sans peine, si Melos l'eût vigoureusement chargé. Néanmoins il ne le fit pas quoiqu'il le pût, et Voiture qui raille, appelle cela une bonté.

ſai ce qu'en dit le Pére Meunier. (a) Mais cela eſt contre les bonnes mœurs, et il y a grand' matiére de Confeſſion. J'avois bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un Diable, et qu'il ne faiſoit pas bon vous rien diſputer. Cependant, je n'euſſe jamais crû que vous vous fuſſiez emporté juſques-là, et ſi vous continuez, vous vous rendrez inſupportable à toute l'Europe; et l'Empereur, ni le Roi d'Eſpagne ne pourront durer avec vous. Néanmoins, Monſeigneur, laiſſant la conſcience à part, et politiquement parlant, je me réjouïs que Votre Alteſſe ait gagné la plus belle Victoire, et de la plus grande importance que nous ayons vûe de notre Siécle. La France que vous venez de mettre à couvert de tous les orages (b) qu'elle craignoit, s'étonne qu'à l'entrée de votre vie, vous âyez fait une Action dont Ceſar (c) eût voulu couronner toutes les ſiennes, et qui redonne aux Rois vos Ancêtres autant de luſtre que vous en avez reçû d'eux. Vous vérifiez bien, Monſeigneur, ce qui a été dit (d) que la vertu vient aux Céſars avant le tems.

(a) C'eſt le nom d'un Jéſuite qui étoit Confeſſeur du Duc d'Anguien, et de qui d'autres Jéſuites ont tour à tour rempli la place. Car les Jéſuites depuis leur rétabliſſement ont preſque toûjours été Confeſſeurs de la famille Royale. Ils ont cet honneur dès l'année 1603. et le premier de leur Compagnie qui l'ait eu, c'eſt le Pére Coton. Henri IV. le demanda lui-même aux Jéſuites qui le ſuppliérent de rétablir leur Societé dans tous leurs droits. *Voyez Perefixe Hiſtoire de Henri IV. et Mezerai Vie de Henri IV.*

(b) Si les Eſpagnols euſſent pris Rocroi, et qu'ils euſſent battu les François; ils ſe fuſſent aiſément emparés de la Champagne, et peut-être de l'Isle de France. Leur Armée étoit nombreuſe, et composée de très-bonnes Troupes. L'Infanterie ſeule étoit de 18000. hommes, dont plus de 8000. demeurérent ſur la place et près de 7000. furent priſonniers. *Voyez la Rélation des Campagnes de Rocroi.*

(c) Jules Ceſar premier Empereur Romain, illuſtre par la grandeur de ſon eſprit, de ſon courage et de ſes actions, fut tué au Sénat de 23. coups de poignard. Spurina lui avoit prédit qu'il lui arriveroit du malheur le jour des Ides de Mars, et ſa prédiction fut vraie. *Voyez Suetone Vie de Jule Ceſar.*

(d) Il ſemble que ce ſoit Ovide qui ait dit le premier,

Caeſaribus virtus contigit ante diem.

tems. Car vous qui étes un vrai César en esprit et en science, César en diligence, en vigilance, en courage, et *per omnes casus Caesar*, vous avez trompé le jugement et passé l'espérance des hommes. Vous avez fait voir qu'il n'y a que les ames ordinaires qui ayent besoin d'expérience; que la vertu des Héros vient par d'autres chemins; qu'elle ne monte point par degré; et que les ouvrages du Ciel sont dès leur commencement en leur perfection. Après cela, vous pouvez vous imaginer combien vous serez honoré des Seigneurs de la Cour: et quelle joie les Dames ont eûe d'apprendre que celui qu'elles ont vû triompher dans les Bals, (a) fasse la même chose dans les Armées; et que la plus belle tête du monde (b) soit aussi la meilleure. Il n'y a personne qui ne parle en votre faveur. Ceux qui étoient révoltés contre vous (1), et qui se plaignoient que vous vous moquiez, avouent que cette fois vous ne vous êtes point moqué, et qu'un chacun doit appréhender d'être de vos ennemis. Recevez, ô César, des louanges si justes, et trouvez bon que je rende à César ce

(1) Ceux qui étoient révoltés contre vous, diejenigen, welche wider Sie aufgebracht waren.

(a) Monsieur le Duc d'Anguien dansoit proprement, et de son tems la danse commençoit à être quelque chose. Cependant ce n'étoit rien en comparaison de ce qu'elle est. Elle enchante: et aussi pour plaire, ou pour faire fortune, il faut comme Pécourt ou l'Etang danser ou être Maître à danser. Que si l'on n'a point de penchant à cela, le plus court c'est de prendre la truelle et de se faire Maçon. Car helas! De composer des Livres c'est une pitié. S'ils sont bons et véritablement nouveaux, l'envie qui triomphe souvent, les empêche de paroître.

(*Artes discere vult, pecuniosus? Fac, discat Cytharoedus. Mart. ep. 57. l. 5.*)

(b) Monsieur le Duc d'Anguien étant jeune avoit en effet de très-beaux cheveux. Ils étoient longs, bouclés naturellement, et d'un chatain admirable. En un mot, sa tête charmoit. Ils se défrisérent quelques années avant sa mort, et devinrent tout droits; de sorte qu'il fut contraint de prendre la perruque. Mais quoique belle et bien faite, elle n'égaloit point sa chevelure de 20, de 23, de 30, de 40, et de 45. ans.

ce qui appartient à César. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

de Votre Altesse,

Le très-humble, &c.

Voiture lett. 143.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ANGUIEN.

Sur ce qu'il fit passer le Rhin à ses troupes.

Hé bon jour, mon Compére le Brochet (*a*), bon jour, mon Compére le Brochet. Je m'étois toûjours doutée que les eaux du Rhin (*b*) ne vous arrêteroient pas. Car connoissant votre force & le plaisir que vous prenez à nager en grande eau, j'avois bien crû que celles-là ne vous feroient point de peur, & que vous les passeriez aussi glorieusement que vous aviez achevé dant d'autres (*c*) avantures. Je me réjouïs que cela se soit fait avec plus de bonheur qu'on ne l'avoit espéré: & que sans que vous ni les vôtres y ayez perdu

(*a*) Mr. le Duc d'Anguien jouoit un jour à Paris avec des Dames au jeu des poissons, où il étoit le brochet, & Voiture la carpe. Quelque tems après il en partit pour se rendre à l'Armée qui étoit en Allemagne. A peine y fut-il qu'il se vit contraint de faire passer, en présence des ennemis, le Rhin à ses troupes. Voiture sous le nom de la carpe loue agréablement Mr. le Duc, qui depuis l'appelloit sa Commére la carpe, & lui, Mr. le Duc son Compére le brochet.

(*b*) C'est un Fleuve très-renommé sur lequel César, premier Empereur des Romains fit bâtir un pont. Il prend sa source aux Alpes, & il passe d'un cours rapide par les terres de Constance, de la Suisse, de Strasbourg, du Palatinat, de Mayence, & de Cologne. Ensuite il fait plusieurs Isles, & se va rendre à l'Ocean. *Voyez les Commentaires de César l. 4. c. 2.*

(*c*) Mr. le Duc avoit seulement été au siége d'Arras, à celui de Perpignan, & avoit battu avec autant de bonheur que de gloire les Espagnols aux Campagnes de Rocroi.

du la moindre écaille (a), le seul bruit de votre nom ait dissipé ce qui se devoit opposer à vous. Quoique jusqu'ici vous ayez été excellent à toutes les sausses (b), il faut avouer que celle d'Allemagne vous donne un merveilleux goût, & que les lauriers qui y entrent la relevent extrêmement. Les gens de l'Empereur (c) qui vous pensoient frire, & vous manger avec un grain de sel, en sont venus à bout comme j'ai le dos; & l'on est ravi de voir que ceux qui se vantoient de défendre les bords du Rhin, ne soient pas assurés (d) de ceux du Danube. Tête d'un poisson (*), comme vous y allez (1)! Il

(1) Comme vous y allez! Wie gehen Sie darauf los!

(*) Tête d'un poisson. Jurement à l'imitation de ces autres: Tête bleue, tête de ma vie, &c.

(a) Voiture dit ingénieusement que Monsieur le Duc fit passer le Rhin à son Armée sans que Mr. le Duc ni les siens y ayent rien perdu: & il s'exprime là-dessus d'un air fin & allégorique qui régne dans toute sa Lettre.

(b) Il continue agréablement l'allégorie parlant de la sausse d'Allemagne, qui est celle où l'on met le brochet: & il dit que Mr. le Duc ne s'est jamais aquis tant d'honneur qu'en Allemagne, & que ce qu'il y a fait, donne un nouveau lustre à sa gloire.

(c) Le Prince qui gouvernoit alors l'Empire, étoit Ferdinand III. Les François & les Suédois lui firent la guerre: & quoique pour les combattre ses troupes fussent commandées par Galas, Jean de Vert & Merci, qui étoient de braves Capitaines, il fut toutefois souvent malhûreux. Il mourut à Vienne á 49. ans, le 2. d'Avril 1657. & de sa premiere Femme Marie Anne d'Autriche Fille de Philippe III. Roi d'Espagne, il eut Leopold Ignace Pére des Empereurs Joseph, & Charles VI.

(d) Cette Hyperbole est galante, & quand on loue ou qu'on félicite, aussi bien que quand on blâme, on peut quelquefois avoir recours à cette figure. Mais il faut l'employer avec esprit, & ne la pas trop pousser. Car il semble que depuis le régne de Balzac d'illustre mémoire, elle ne soit pas fort en usage à moins qu'elle ne paroisse délicate. Celle de Voiture a cet air: & aussi à la faveur de cette obligeante figure il s'insinue adroitement dans l'esprit de Mr. le Duc, qui aimoit les louanges fines & qui étoit agréablement chatouillé d'ouïr dire que les Peuples qui habitent sur les bords du Danube craignoient les François. Ce Fleuve est l'un des plus fameux & des plus grands de l'Europe. Il passe par la Souabe, la Baviére, l'Autriche, la Hongrie, & va se jetter dans la Mer Noire. Les plus célébres

Il n'y a point d'eau si trouble, si profonde, ni si rapide où vous ne vous jettiez à corps perdu. (1) Vous faites bien, mon Compére, mentir le Proverbe qui dit, jeune chair & vieux poisson. (*) Car n'étant qu'un jeune (a) brochet encore, vous avez une fermeté que les plus vieux Eturgeons (2) n'ont pas; & vous achevez des choses qu'ils n'oseroient avoir commencées. Vous ne sauriez aussi vous imaginer jusqu'où s'étend votre réputation. Il n'y a point de fontaines, de ruisseaux, d'étangs, de riviéres, ni de mers où vos victoires ne soient célèbrées, point d'eau dormante où l'on ne songe en vous, (3) point d'eau bruyante où il ne soit bruit de vous. Votre nom pénétre jusqu'au centre des mers: Il vole sur la surface des eaux, & l'Ocean qui borne le Monde, ne borne pas votre gloire. L'autre jour que mon Compére le Turbot (b) (4), mon Compére le Brochet,

(1) à corps perdu, aus Leibes-Kräfften.

(*) Jeune chair & vieux poisson, signifie que la chair des jeunes bêtes est ordinairement meilleure à manger, que celle des autres, que les vieux poissons sont au contraire plus excellens que les jeunes. *le Roux. Diction Proverb. etc.* p. 520.

(2) Eturgeon, Stöhr. Poisson de mer qui entre quelquefois dans les riviéres.

(3) Point d'eau dormante où l'on ne songe en vous, kein stilles und gleichsam schlafendes Wasser, wo man nicht von Ihnen träumet.

(4) Turbot, See-Fasan, platter See-Fisch.

lèbres Places qui soient sur le Danube, sont Ulm, Ratisbonne, Lints, Vienne, Capitale de l'Autriche, Presbourg & Bude.

(a) Mr. le Duc approchoit de 24. ans, & il avoit une grandeur d'ame que les plus vieux Capitaines n'avoient pas. Voiture les appelle des Eturgeons, & ainsi il continue son allégorie en homme qui sait s'exprimer avec justesse. Rondelet dans l'Histoire des poissons écrit que l'éturgeon est un poisson de mer qui entre aux riviéres d'eau douce, qu'il est cartilagineux, qu'il a le museau pointu, le ventre plat, le dos bleu & élevé, & qu'il est de bon goût, & de bonne Nourriture.

(b) On peut voir de quelle maniére Richelet parle de ces trois poissons dans son Dictionnaire: & cependant considerer que sous le nom de ces poissons, Voiture marque avec esprit trois personnes qui avoient eu l'honneur de jouer avec Monsieur le Duc au jeu des poissons. Je n'ai trouvé que Monsieur Bourcard Lœffelholz de Colberg,

chet, quelques poissons d'eau douce, & moi soupions chez mon Compére l'Eperlan (1), on nous présenta au second service (2) un vieux Saumon qui avoit fait deux fois le tour du Monde, & qui venoit des Indes Occidentales, & avoit été pris comme un espion à la suite d'un bateau de sel. Il nous assura qu'il n'y avoit point d'abîme si profond où vous ne fussiez connu & redouté, & que (a) les Baleines de la mer Atlantique suoient à grosses gouttes & étoient toutes en eau dès qu'elles vous entendoient nommer. Il nous en auroit dit davantage, mais il étoit au court bouillon; (3) & cela étoit cause qu'il ne parloit qu'avec beaucoup de difficulté. Semblables choses à peu près nous furent dites par une trou-

(1) Eperlan. Spiering, eine Art See-Fische.

(2) Au second service, bey der zweyten Tracht Speisen.

(3) Court bouillon. kurze gedämpfte Brühe. C'est une sausse de vin, laurier, romarin, sel, poivre, & orange où l'on fait bien cuire le poisson.

berg, qui est un Gentilhomme d'esprit & de mérite, qui m'ait expliqué ce jeu. Il m'a assuré qu'on y jouoit ainsi en quelques endroits d'Allemagne. On se met ordinairement 7. ou 8. plus ou moins tant hommes que femmes, & chacun choisit le nom d'un poisson; ensuite l'un de la compagnie prend son mouchoir, & faisant comme s'il péchoit à la ligne, il dit, je pêche dans l'étang de mon Maître, & je ne prens qu'un poisson. Il nomme ce poisson, par exemple le brochet, il faut pour ne point perdre, que ce brochet soit l'un des poissons du jeu. Celui qui a choisi le brochet dit aussi-tôt, c'est mon poisson. Alors la personne qui a commencé par dire je pêche, demande quel poisson, & celui qui d'abord a répondu le brochet, nomme quelque autre poisson, par exemple, la carpe. Mais si elle n'est pas des poissons choisis, il donne à une Demoiselle qui est du jeu, un ruban, une bague ou quelque petite bagatelle; & ceux qui jouent, & qui quand on les interroge, manquent à nommer quelque poisson du jeu, sont tous obligés de donner quelque petit gage. Après on joue pour ravoir les gages. La Demoiselle, entre les mains de qui on les a mis & qui les tient sous son tablier, dit à son voisin ou à sa voisine, ordonnez sur le gage que je touche, & le voisin ou la voisine commande quelque chose de galant à celui à qui est le gage touché, comme de chanter, de danser, ou de faire quelque autre petite galanterie. On observe la même chose à l'égard de toutes les personnes qui n'ont pas bien nommé, & l'on finit le jeu avec plaisir.

(a) Par le mot de Baleines de la mer Atlantique, on entend les Puissances qui habitent aux environs de cette mer.

troupe de harengs frais, qui venoient du côté de Norvege (*a*). Ils nous racontérent que la mer de ce Païs-là s'étoit glacée bien plûtôt que de coûtume, pour la peur qu'on y avoit eue sur les nouvelles de quelques macreuses (*b*) que vous dressiez vos pas vers le Nord: & ils nous dirent que les gros poissons, qui, comme vous savez, mangent les petits, craignoient que vous ne fissiez d'eux ce qu'ils font des autres. Que la plûpart s'étoient retirés jusques sous l'Ourse (*c*) jugeant que vous

O 3

(*a*) La Norvége & le Dannemarck sont deux Royaumes sous un même Roi. La Capitale de Norvége, c'est Dronthem, & la Capitale de Dannemarck, Copenhague. C'est dans cette fameuse Ville qui est forte & agréable que cet illustre Prince tient sa Cour. Elle est belle & galante cette Cour. Mr. le Chevalier Terlon & Mr. Lignage de Vaucienne en parlent de la sorte dans leurs Mémoires. Le Chevalier Terlon à l'exemple de Voiture dit Norvége, Balzac & Mainard s'expliquent de même façon:

La Norvége n'a point d'hivers,
Qui soient glacés comme tes vers.
Mainard Poësies pag. 305.

Monsieur Lignage écrit toûjours Norvegue. J'ai consulté là-dessus des Gentilshommes Danois qui ont de l'esprit, & ils m'ont tous assuré qu'en leur Langue ils disoient Norvégue. Comme à cet égard je pense ces Messieurs plus croyables que les gens qui ne sont point de leur païs, je suis & serai sans cesse pour Norvegue jusqu'à ce que le savant Mr. Menage nous découvre quelque origine du mot de Norvégue qui me fasse changer de sentiment. (Dites pourtant *Norvege.*)

(*b*) Comme tout le monde n'a pas l'Histoire des poissons de Rondelet, ni celle des oiseaux de Belon, où il est parlé de la macreuse, je dirai que c'est une sorte d'oiseau qui a quelque chose du canard, & qui cependant passe pour un poisson, parce qu'elle a le sang très-froid, & qu'on en mange les jours maigres & le Carême. Il y a des macreuses noires & d'autres grises. Les personnes qui ont le goût délicat disent que la macreuse, soit noire soit grise, est dure, que c'est un fort méchant manger, & que la grise est meilleure que la noire.

(*c*) Il entend par le mot d'Ourse, le Septentrion. C'est dans cette Partie du Monde que l'on voit paroître sept étoiles disposées de telle sorte ensemble, qu'on diroit qu'elles ayent l'air de deux bœufs qui sont attelés à un chariot, & qui étant appellés en Latin *Septemtriones*, sont cause qu'on a nommé Septentrion les lieux & la partie du Ciel où ces étoiles tournent autour du Pole. Les Mathé-

vous n'iriez pas là. Que les forts & les foibles sont en allarme & particuliérement de certaines anguilles de mer qui crient comme si vous les écorchiez, & font un bruit qui fait retentir tout le rivage. Vous êtes un terrible brochet, mon Compére, & n'en déplaise aux hippopotames (*a*), aux loups marins & aux daufins mêmes, il est sûr que les plus considérables hôtes de l'Ocean ne sont que de pauvres cancres au prix de vous; & que si vous continuez, vous avalerez la mer & les poissons. Cependant parceque votre gloire ne peut aller plus loin, il est, ce me semble, à propos qu'après tant de fatigues, vous veniez vous refraîchir dans l'eau de la Seine (*b*) & vous recréer doucement avec beaucoup

Mathématiciens donnent à l'arrangement de ces sept étoiles, le nom de chariot, & les Poëtes celui d'Ourse: & ils disent même qu'il y en a deux, la petite & la grande. Voyez sur la disposition de ces étoiles, Aratus entre les Grecs, & Germanicus parmi les Latins.

(*a*) L'Hippopotame est un mot Grec qui signifie un Cheval marin. Il y en a quantité dans le Niger, le plus fameux Fleuve du Païs des Negres. C'est un animal qui se nourrit dans l'eau, qui est fort grand, qui a de l'air d'un Cheval & quelque chose de la couleur de la Panthere; c'est à dire qui a la peau diversement marquetée. Il a le crin fort petit, le poil court, sa queue auprès de la croupe & au milieu n'en a point. Ses dents sont grandes, & les Portugais qui trafiquent avec les Negres en portent en Portugal pour faire des anneaux, parce qu'ils s'imaginent que ces anneaux guérissent des hémorroïdes. Les hippopotames sortent de l'eau la nuit afin de paitre, & ils y retournent sur le point du jour. Ils sont dangereux pour ceux qui navigent; car ils se dressent contre les chalouppes & les renversent d'ordinaire. Ils sont legers sur terre, & vont comme le vent: Néanmoins, on les attrape dans les piéges qu'on leur tend, & l'on apprivoise ceux qui sont jeunes. Leur chair est bonne, & leur cuir sert à plusieurs choses, à cause qu'il est gros & dur comme celui du Bufle. *Monsieur d'Ablancourt, Afrique de Marmol. tom. 1. liv. 1. chap. 23.*

(*b*) Il acheve son allégorie disant qu'il est juste qu'après tant de glorieux travaux, Monsieur le Duc retourne se délasser à Paris. C'est désigner cette fameuse Ville que de parler de la Seine, riviere qui prend sa source en Bourgogne, auprès d'un Bourg qu'on appelle Saint Seine, & sur laquelle sont Châtillon, Bar sur Seine, Vandeuvre, Troye & Nogent. La Seine reçoit l'Aube, l'Yonne & la

coup de jolies tanches (a), de belles perches, & d'honnêtes truites (1) qui vous attendent avec impatience. Quelque grande que soit pourtant la passion qu'elles ont de vous voir, elle n'égale point la mienne, ni l'ardeur que j'ai de vous témoigner combien je suis,

Mon Compére le Brochet,

Votre très-humble & très-obéïssante Servante & Commére

LA CARPE.

Voiture, Lett. 181.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ANGUIEN.

Sur la prise de Dunkerque.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai garde de m'étonner que vous ayez pris (b) Dunkerque. Vous prendriez, si vous le vouliez, la Lune avec les dens (2). Rien ne vous est impossible;

 &

(1) Tanches, perches, truites, Schleihe, Barsche, Forellen, gewisse Arten von Fischen.

(2) Vous --- dens, Sie würden, wenn Sie wollten, unmögliche Dinge ausführen.

la Marne, & après s'être grossie de ces riviéres, elle passe au milieu de Paris & de Rouen. & se va jetter dans la mer.

(a) Par les mots de Tanche, de Perche & de Truite, qui sont des poissons qu'on trouve dans la Seine, Voiture marque plusieurs Dames de qualité de Paris & de la Cour qui estimoient Monsieur le Duc & qui se sentoient du panchant pour lui. Car il n'y a rien qui nous gagne plus sûrement l'estime & le cœur des belles qui ont de l'esprit que le mérite & la réputation. Monsieur le Duc brilloit de plusieurs charmantes qualités, & la renommée les avoit répandues par tout.

(b) Cette Ville fut assiégée en 1646. par Monsieur le Duc d'Anguien. Elle est entre des Dunes, c'est à-dire, parmi des côteaux de sable. On croit qu'elle en tire son nom, & que Dunkerque signifie Eglise des Dunes. Sarrazin a écrit l'Histoire du Siège de cette Place, et c'est la meilleure pièce de Prose qu'il ait faite.

& je suis seulement en peine de ce que je dirai là-dessus à Votre Altesse. C'est, Monseigneur, dans l'état glorieux où elle est, une chose très-avantageuse que d'avoir le bonheur d'en être aimé. Mais à nous autres beaux esprits (*a*) qui sommes obligés de lui écrire sur ses bons succès, c'en est une bien embarassante que d'avoir de tems en tems de nouvelles louanges à lui donner. S'il vous plaisoit, Monseigneur, vous laisser battre quelquefois (*b*), ou lever le Siège de devant quelque Ville, nous trouverions quelque chose de beau à vous dire sur l'inconstance de la fortune & sur l'honneur qu'il y a de souffrir ses disgraces. Mais d'abord ayant égalé (*c*) Alexandre, & vous élevant de jour en jour davantage, nous ne pouvons rien imaginer qui ne soit au-dessous de ce que mérite Votre Altesse. L'eloquence, qui des plus petites choses en fait de grandes, ne sauroit avec toutes ses hyperboles approcher de la hauteur

(*a*) Mr. Girac dans ses Repliques à Mr. Costar, trouve mauvais que Voiture se vante souvent d'être bel esprit et de faire de bonnes Lettres. Monsieur Girac est un peu trop sévére. Les excellens Poëtes & les excellens Orateurs anciens se sont tous un peu loués, & à leur exemple les Auteurs modernes illustres se sont quelquefois aussi encensés; & il n'y a pas jusqu'à l'Avocat de Lormes & autres barbouilleurs qui ne se piquent d'écrire poliment.

(*b*) Le mot *quelque* est ce semble trop répété dans cette periode. Voiture n'étoit pas toûjours sur ses gardes en matiére de langage; & le docte Girac a eu quelque raison de dire de cet agréable esprit, ce qu'Horace disoit d'Homere, *plerumque bonus dormitat Homerus.* Voiture en effet s'endort souvent, & a de petites negligences qu'à cette heure on auroit peine de supporter. *Plurima in Vetturio reperias in quibus limam laborem effugisse manifestum est. Pauli Thoma Dissertatio. p. 6.*

(*c*) Dès qu'on loue un vaillant homme, on le compare à Alexandre ou à César. Mais ces sortes de comparaisons sont un peu usées, & à moins qu'elles ne soient très-courtes & très-ingenieuses, on a peine à les souffrir. Alexandre étoit Roi de Macedoine. Il subjugua la Grece & la Perse, & batit Darius & Porus qui étoient deux puissans Rois. Il mourut à Babylone à 32. ans, & les gens de Lettres y perdirent beaucoup. Car il les aimoit, & il seroit à souhaiter, pour l'amour d'eux, qu'à cet égard tous les Souverains fussent des Alexandres.

teur de vos actions ; & il est impossible de comprendre que vous trouviez tous les Etés moyen d'accroître une gloire à laquelle tous les Hivers précédens il sembloit qu'il n'y eût rien à ajoûter, & qu'ayant débuté par de si fameux commencemens (a) & continué par de si grandes choses, les derniéres (b) que vous faites soient toûjours les plus glorieuses. Je me réjouis, Monseigneur, comme je dois, de vos prospérités. Mais je crains que ce qui augmente à cette heure votre réputation, ne nuise un jour à celle que vous devez attendre des autres Siécles, & que de si importantes actions les unes sur les autres ne fassent passer votre Histoire pour un Roman. Mettez, Monseigneur, s'il vous plaît, quelques bornes à vos Victoires, quand ce ne seroit que pour vous accommoder à la portée de l'esprit des hommes (1); & ne pas aller plus loin que leur créance. Tenez-vous au moins un peu en repos, & permettez que la France, qui dans ses triomphes est sans cesse en allarme pour votre vie, puisse jouïr quelques mois tranquillement de la gloire que vous lui avez aquise. Cependant je vous supplie très-humblement de croire que parmi tant de millions d'hommes qui vous admirent & qui vous bénissent, il n'y en a point qui le fasse avec tant de joie, de zèle & de vénération que moi. Je suis,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse,

Le très-humble, etc.

 A MON-

(1) quand . . . des hommes, wenn es auch nur geschähe, um sich nach dem schwachen Verstande der Menschen zu bequemen.

(a) Le Duc d'Anguien commença de se rendre illustre dans les Armées par la défaite des Espagnols à Rocroi, par celle de Merci, par la prise de Philisbourg, par la Bataille de Norlingue, & ensuite par la prise de Dunkerque Ville forte & considérable.

(b) Quand Voiture dit que cette derniére conquête de Dunkerque est plus glorieuse que toutes les autres au Duc d'Anguien, il ne parle que par galanterie & seulement pour flater ce Prince qui alors n'avoit encore rien fait qui fût plus illustre que la Bataille de Rocroi.

Voiture Lett. 191.

A MONSEIGNEUR D'AVAUX.

Ses Lettres sont belles & agréables.

MONSEIGNEUR,

Vous ne pouviez mieux témoigner la tranquillité de votre ame, qu'en m'écrivant la Lettre que je viens de recevoir. Elle est tout-à-fait charmante, & l'on voit qu'elle part d'un esprit calme & enjoué. Rien ne vous pouvoit être plus glorieux que de rire de la sorte dans l'état où sont (*a*) vos affaires. Cela s'appelle, se jouer en galant homme de la fortune (1). Vous souvient-il du tems que vous lui bâtissiez un Temple en si beaux vers? Vous êtes bien revenu de cette idolâtrie (2); & il n'appartient qu'à vous, Monseigneur, de vous moquer d'elle. Toutefois elle ne vous fera pour ce coup que des menaces; & ceux qui connoissent la Cour, disent qu'on ne voudra pas s'expôser à l'envie qu'on attireroit, si l'on traitoit mal un homme qui, au jugement de tout le monde, a rendu d'importans services à la France (*b*). Monseigneur de Longueville (*c*) m'a fait l'honneur de me montrer la Lettre que vous lui avez écrite. Je l'ai trouvée belle, belle parfaitement

(1) se jouer en galant homme de la fortune, als ein Weltkluger Mann des Glücks spotten.

(2) Vous êtes bien revenu de cette idolâtrie, Sie sind von dieser Abgötterey geheilet.

(*a*) Il n'étoit pas si bien en Cour qu'à l'ordinaire. Cependant il n'en paroissoit point touché. Car il étoit sage, & savoit que la Cour est un lieu où le Mérite & la Vertu ont de puissans ennemis.

(*b*) Il avoit glorieusement servi la France en qualité de Plenipotentiaire & Surintendant des Finances.

(*c*) C'est de Henri second d'Orleans Duc de Longueville que Voiture parle. Ce Prince après avoir commandé les Armées de Louis XIII. fut arrêté prisonnier en 1650. avec les Princes de Condé & de Conti ses beaux-Fréres.

ment, & de tous les Beaux-Esprits, il n'y en a point qui en fasse de si galantes. Mais pourquoi voulez-vous qu'à l'avenir je vous écrive une fois le mois? Ne vous suffit-il pas d'être servi par quartier? Cependant, Monseigneur, si vous le desirez autrement, employez-moi, s'il vous plaît, à quelque chose pour vos affaires, & donnez-moi lieu de vous entretenir; sinon mes Lettres n'auront que la peau & les os. Elles seront séches & courtes. Je vous obéirai néanmoins, & quand je ne le ferois pas pour les obligations que je vous ai, je le ferois à cause de votre parenthese de Monsieur Voiture d'Amiens. (a) Vous êtes le meilleur & le plus sage du monde, & chacun en demeure d'accord, mais vous êtes le plus plaisant, & l'on ne s'en douteroit pas (1). Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

Voiture, Lett. 119.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANI. (b)

On est ravi de l'honneur qu'il s'est acquis.

MONSIEUR,

Quand je serois si ingrat que de vous pouvoir oublier, le bruit que vous faites est si grand qu'il me

(1) Et l'on ne s'en douteroit pas, und man sollte solches gar nicht muthmassen.

(a) Amiens est la Capitale de Picardie, sur la Somme, Riviére fameuse. Voiture étoit de cette Ville, & Monsieur d'Avaux qui aimoit à rire le faisoit agréablement ressouvenir qu'il étoit Picard.

(b) Monsieur de Pisani du côté de sa Mére tiroit son origine d'Italie, d'une famille illustre par les Papes & les Cardinaux qui en sont sortis: & du côté de son Pére, il étoit François, fils de Mon-

me seroit impossible de ne me point souvenir de vous, & de ne pas employer tous mes soins à me conserver les bonnes graces d'une personne de qui l'on dit partout tant de bien. J'ai une extrême joie de la gloire que vous avez acquise dans la derniére occasion devant Arras. (a) Et quoique je connoisse il y a long-tems les qualités de votre cœur, & que j'aye sans cesse eu de vous les sentimens qu'en ont les plus braves: j'ose néanmoins, Monsieur, vous avouer que l'estime générale où vous êtes, redouble un peu l'ardeur que j'ai de vous honorer: et je me sens touché de quelque vanité d'avoir de la passion pour un homme qui est loué de tout le

Monsieur le Marquis de Rambouillet d'Angennes, célèbre par son mérite & par ses Ambassades. Monsieur de Pisani avoit le cœur & l'esprit grand. Il se trouva en diverses rencontres. Il y donna plusieurs marques de son courage, & perdit glorieusement la vie en 1645. à la bataille de Norlingue Ville de Souabe en Allemagne. Les troupes Françoites étoient alors commandées par le Duc d'Anguien, & les Bavaroises par le Général Merci, qui après avoir fait ce que peut un grand Capitaine, fut tué dans le combat, d'un coup de mousquet.

(a) Ville fameuse, Capitale de l'Artois, Province de Flandre. Cette Place fut assiégée en 1640, par Louïs XIII. Elle sembloit si forte, & les Espagnols qui la défendoient, se croyoient si assurés contre l'attaque de leur ennemi, qu'ils avoient écrit ces vers sur la porte :

Quand les François prendront Arras,
Les rats mangeront les chats.

Le prognostic des Espagnols ne fut pas hûreux. Les François se rendirent maîtres d'Arras à la vûe de deux Armées; Lamboi en commandoit une, & Buquoi l'autre. Les François entrés dans la Ville effacérent le prognostic railleur des Espagnols, & en la place ils peignirent un cheval maigre, au bas duquel ils mirent ces vers,

L'Espagnol reprendra Arras
Quand ce cheval deviendra gras.

(D'autres disent que les François laisserent l'inscription des Espagnols en effaçant seulement le *p* du mot *prendront*. Quand les François *rendront* Arras &c.)

le monde. Mon contentement feroit extrême s'il n'étoit troublé de la crainte où je suis de votre perte. Elle est juste cette crainte; car la vaillance est une vertu dangereuse, et vous n'êtes pas meilleur ménager de votre personne que de toute autre chose (a). Cela, Monsieur, me tient dans des allarmes continuelles, et le destin que j'ai de perdre les plus chers et les plus illustres de mes amis, fait que j'apréhende pour vous davantage. Cependant j'ai quelque confiance en votre bonne fortune. Le cœur me dit qu'elle a encore beaucoup de chemin à faire et que l'amitié que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi, me sera plus hûreuse que ne me l'ont été plusieurs autres. Je le souhaite de toute mon ame, et suis passionnément,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Voiture, Let. 116.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAVOYE.

On est ravi de son bonheur.

MADAME,

Après tant de Lettres de consolation (b) qu'il y a sujet d'écrire à Votre Altesse Royale (c), il est de mon

(a) Au même tems qu'on loue Mr. de Pisani de s'exposer avec courage, on le fait délicatement ressouvenir de la perte qu'il fit au siége de Thionville, où il perdit au jeu son équipage et son argent.

(b) Il veut consoler son Altesse Royale Madame la Duchesse de Savoye, sur la mort de son E'poux Victor Amédée premier, et sur les ravages que la guerre avoit causés dans ses Etats. Ce Prince âgé de 57 ans mourut le 7. Octobre 1637. à Verceil, Ville forte et jolie à 12. lieuës de Turin.

(c) On appelle Madame la Duchesse de Savoye, Altesse Royale, parcequ'on donne cette auguste qualité à Monsieur le Duc de Savoye

mon très-humble devoir de lui en écrire qui lui témoignent la part que je prens à son bonheur. Elle est si peu accoûtumée à en recevoir de cette sorte qu'elle en aura de la joie, et quand il n'y auroit que la nouveauté, cela seul les lui rendra agréables. J'attendois il y a long-tems ce que je vois, Madame, et j'aurois toûjours jugé que le malheur de la plus parfaite Princesse (*a*) qui fût, ne dureroit pas. Quelque envie que la fortune semblât avoir contre Votre Altesse Royale, j'étois sûr que tant de divines qualités ne pouvoient être long-tems malhûreuses; et qu'il se feroit des miracles en sa faveur. On espére que celui de la prise (*b*) de Turin sera suivi de plusieurs autres, et qu'un succès si extraordinaire va changer les choses, et les remettre en l'état où il faut qu'elles soient. Mais, Madame, ce qui vous doit donner plus de satisfaction, c'est que toute la Cour se réjouit autant pour l'intérêt que Votre Altesse Royale prend à ce bonheur, que pour la gloire des armes du Roi. A mon égard j'ai dans cette réjouissance publi-

Savoye, et que les noms des grandes Dignités des maris se communiquent à leurs E'pouses. Monsieur le Duc de Savoye se nomme Altesse Royale à cause qu'il prétend être Roi de Chypre. (Ce titre d'Altesse Royale est presentement absorbé par celui de Roi de Sardaigne.)

(*a*) Ce que Voiture dit de [illegible] Princesse est vrai, ou les Historiens qui en ont parlé, en ont fait accroire. Elle s'appelloit Christine de France et étoit fille de Henri IV. et de Marie de Medicis. En 1619. elle épousa le Duc de Savoye Victor Amédée premier, et elle fut Veuve en 1637. Elle prit durant la minorité des Princes ses fils, le Gouvernement de l'E'tat, et le mit sous la protection de Louis XIII. son frére. Ainsi elle se conserva contre l'Espagne, et après lui avoir glorieusement résisté, elle mourut à Turin en 1663.

(*b*) Le Comte de Harcourt secourut Casal assiégé par le Marquis de Leganez pour le Roi d'Espagne; ensuite il alla mettre le siége devant Turin dont les Espagnols s'étoient rendus maîtres, et il l'emporta. Les Historiens François en parlent de la sorte: Mais les Italiens assurent qu'elle se rendit à composition. *Questa remissione fù fatta alli venti due di Settembre.* Voyez *Gualdo Priorato, Istoria delle guerre di Ferdinando, lib. 3.*

publique un contentement particulier: et j'ose me flater que Votre Altesse Royale en sera persuadée, si elle me fait la grace de se souvenir avec combien de raison je suis obligé d'être,

MADAME,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble, &c.

Voiture Lett. 66.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LA VALETTE

Sur son bonheur dans la Guerre.

MONSEIGNEUR,

Dites la vérité; combien y a-t-il que vous n'avez songé, si les quatre derniers livres de l'Eneïde sont de Virgile ou non, & si le Phormion est de Terence? Je ne vous interrogerois pas si librement, mais vous savez que dans les Triomphes les Soldats ont accoûtumé de railler avec leurs Empereurs, et que la joie de la Victoire donne des libertés que sans cela on n'oseroit prendre. Avouez-nous donc franchement, combien il y a que vous n'avez pensé aux vers de Catulle, et à ceux de Monsieur Godeau. Si est-ce (a), Monseigneur, que quand vous auriez oublié tout le reste, vous devez vous souvenir toûjours de son *Benedicite*. Car personne n'eut jamais plus de raison de le dire que vous, et ne fut tant (b) obligé de rendre graces au Dieu des Armées. A dire le vrai

(a) *Si est-ce que*; cette conjonction a vieilli, et en sa place on se sert de *néanmoins*, de *toutefois*, ou de *cependant*.

(b) *Tant obligé*; l'on croit que *si obligé* auroit mieux valu.

vrai (*a*) la conduite (*b*) et la fortune avec laquelle vous avez sauvé la nôtre, est un des plus grands miracles qui se soient jamais vûs dans la guerre; et toutes les circonstances en sont si étranges (*c*) que je les mettrois au chapitre des menteries claires, (1) si nous n'en avions tant de témoins; et si (*d*) je ne savois qu'il n'y a point de merveille qu'on ne doive croire de vous. La joie que cela a donné ici à tout ce que vous aimez, n'est pas une chose qui se puisse représenter. Mais vous pouvez vous imaginer, Monseigneur, que les personnes qui étoient autrefois ravies de vous ouir chanter, ou de vous faire voir des vers, doivent être infiniment contentes (*e*) à cette heure qu'elles entendent dire que vous faites lever des siéges, que vous prenez des Villes, que vous battez des Armées, et que la principale espérance du succès de nos affaires est fondée en votre personne. Je vous assûre que cela est écouté avec

(1) que - - claires, daß ich sie für offenbare Lügen halten würde.

(*a*) *A dire le vrai*; cette conjonction commence à n'être plus du bel usage, et le mot *dire* est deux lignes plus haut. Que faire donc? C'est de se passer de cette conjonctive, car les choses se lient assez par le sens.

(*b*) *La conduite et la fortune avec laquelle vous avez sauvé la nôtre.* Cette expression n'est pas Françoise; tout le reméde qu'il y a, c'est de la changer en cette sorte: *La conduite avec laquelle vous nous avez mis à couvert du malheur qui nous ménaçoit, est l'un des. . . .*

(*c*) Le mot de *surprenantes* vaudroit mieux que celui d'*étranges* qui renferme une idée qui n'est pas toûjours favorable.

(*d*) Ces trois *si* de suite choquent, et Voiture n'auroit pas mal fait d'en changer ainsi un: *les circonstances en sont si surprenantes que je les mettrois au chapitre des menteries claires si nous n'en avions tant de témoins et que je ne susse pas qu'il n'y a point de merveille qu'on ne doive croire de vous.*

(*e*) *Doivent être infiniment contentes d'entendre dire que vous faites lever des siéges.* On aime mieux ce tour que ceux de l'original, parcequ'il paroît plus vif.

avec tous les sentimens que vous sauriez desirer (a), et que sans que vous y pensiez, vos armes font ici des Conquêtes qui sont plus à desirer que celles que vous pourriez faire au delà du Rhin. Quelque ambitieux que vous puissiez être, cela (b) vous doit donner envie de revenir. Car en vérité, Monseigneur, ce n'est pas une bataille qui est la plus belle chose du monde à gagner; et vous m'avouerez qu'il y a telle rose de soulier (c) qui vaut mieux que neuf Cornettes Impériales. Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

Voiture, Let. 84.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANI.

On est ravi qu'il suporte les fatigues de la guerre.

MONSIEUR,

Je me réjouis de ce (d) que vous êtes devenu le plus fort

(a) Le mot *desirer* n'est point répété avec grace, et les répétitions qui se font sans nécessité ou sans agrément, font des négligences qui donnent du dégoût. On pense qu'il faudroit s'exprimer de cette sorte, en ôtant le mot de *je vous assure. Cela est écouté avec tous les sentimens que vous pouvez souhaiter, et sans que vous y pensiez, vos armes font ici des conquêtes qui sont plus à desirer que....*

(b) Le mot *cela* est trop répété dans cette Lettre, et en sa place Voiture auroit pû dire, *tant de bonheur vous doit donner envie de revenir.*

(c) *Il y a telle rose de soulier:* c'est à dire, il y a telle Demoiselle; car du tems du Cardinal de la Valette, les Dames qui étoient jeunes portoient des roses à leurs souliers; et Voiture parlant de ces nœuds, s'est exprimé par figure, et d'un air galant.

NOTES DE GRAMMAIRE.

(d) On croit qu'il vaudroit mieux pour la douceur de l'expression, que Voiture se fût exprimé en cette sorte: *Je me réjouis d'ap-*

fort homme du monde, et que le travail, les veilles, les maladies, le plomb, ni le fer des Espagnols ne vous peuvent faire du mal. Je ne croyois pas qu'un homme nourri de tisanne et d'eau d'orge pût (*a*) avoir la peau si dure, ni qu'il y eût des caractères (1) qui pussent faire cet effet. Par quelque voie (*b*) que cela arrive, je sai bien qu'elle ne peut être naturelle: et je ne m'en saurois formaliser. (2) Car j'aime encore mieux que vous soyez Sorcier que de vous voir (*c*) en l'état du pauvre d'Atichi, quelque bien embaumé que vous puissiez être. A vous en parler franchement (*d*), pour quelque cause que l'on meure, il me semble qu'il y a toujours quelque chose de bas à être mort, et cela n'est point *de notre corps*. * Empêchez-vous en donc,

(1) caractères, Zauber-Zeichen.

(2) et je ne m'en saurois formaliser, und ich kan deswegen nicht gros Wesens machen.

d'apprendre que vous soyez le plus fort homme du monde, et que le travail, les veilles, les maladies, le plomb, ni le fer des Espagnols ne vous puissent faire du mal.

(*a*) Le verbe *pouvoir* est ici trop rebatu et il semble qu'il y auroit plus de grace à s'exprimer ainsi: *Je ne croyois pas qu'étant nourri de tisanne et d'eau d'orge, vous pussiez avoir la peau si dure, et qu'il y eût des caractères qui fissent cet effet.*

(*b*) Le mot de *voie* dans le sens où il est ici, commence un peu à vieillir. et bien des gens aimeroient mieux que Voiture se fût ainsi exprimé: *par quel moyen que cela arrive, il ne sauroit être naturel, et je ne m'en puis formaliser.*

(*c*) Le mot *en* est trop répété dans ces quatre ou cinq lignes: et il semble aussi qu'on ne feroit pas mal d'ôter *car*, qui est deux périodes plus bas; et de dire, *j'aime encore mieux que vous soyez Sorcier que de vous voir dans l'état du pauvre Atichi.*

(*d*) On feroit bien de retrancher ces mots, *A vous en parler franchement.* On en dit autant de *donc* qui est une période plus bas. Tout cela est superflu, et languit.

* Il fait allusion à un mot familier au Marquis de Pisani.

donc, Monsieur, le plus que vous pourrez, hâtez-vous, je vous supplie, de revenir; car je ne me saurois plus passer de vous voir,(1) et c'est en cela principalement (*a*), que je connois que vous usez de charmes (2), que moi, qui me passe aisément des absens, je vous desire continuellement, et je vous trouve à dire en toutes rencontres (3). Au moins les occasions où je vous souhaite sont aussi agréables et moins périlleuses que celles où vous vous trouvez tous les jours. Mettez-vous donc, si vous me croyez, un bon cheval entre les jambes, et soyez aussi aise de revenir à Paris que vous le fûtes d'en sortir. Aussi-tôt (*b*) que je saurai que vous y serez, je vous promets que je quitterai Blois, Tours, et Mademoiselle votre sœur, pour vous aller voir et pour vous dire de tout mon cœur que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

(1) je ne - - voir, ich kan Ihrer Gegenwart nicht mehr entrathen.

(2) que vous usez de charmes, daß Sie sich der Zauberey bedienen.

(3) et je vous - - rencontres, und ich vermisse Sie bey allen Vorfällen.

(*a*) Voiture se fût exprimé plus poliment, s'il eût ôté quelqu'un de ces adverbes en *ment*, et qu'il eût dit; *et par là je reconnois que vous usez de charmes, que moi, qui me passe aisément des absens, je vous souhaite sans cesse. . .*

(*b*) Il y a quelque petit changement à faire dans cette période, le mot de *promets* paroit inutile, et il semble y avoir trop de *pour*. Ainsi je dirois; *aussi-tôt que je saurai que vous y serez, je quitterai Blois, Tours, et Mademoiselle votre sœur, pour vous aller voir et vous assurer que je suis avec passion,*

Votre, etc.

A MON-

A MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTAUSIER.

Patru lui témoigne combien il est ravi d'en être favorisé.

MONSEIGNEUR,

Je viens d'apprendre les extrêmes obligations que je vous ai; et en cela votre générosité, quelque grande qu'elle m'ait paru, ne m'a point surpris. Je ne sai si vos bontés auront un succès favorable: mais dans ma disgrace (a), ce qui me console, c'est de voir qu'une personne de votre mérite et de votre qualité (b) m'ait conservé une petite place en son souvenir. Je l'avoue, Mon-

(a) Toute la disgrace de Patru venoit d'être cruellement persécuté par d'Appoigni, Trésorier de France, et créancier inexorable. Monsieur de Montausier averti de cette persécution, secourut Patru. Ce Duc étoit fort généreux sur-tout envers les gens de Lettres. Une de nos Muses dit de lui.

Il est le généreux appui
De la Science étonnée et mourante:
Mais pour combien de tems aura-t-on son secours!
Hélas! j'en pâlis, j'en frissonne.
Les trois fatales Sœurs qui n'épargnent personne,
Sont prêtes à couper la trame de ses jours.

Madame des Houliers, Poësies.

(b) Monsieur de Montausier fut illustre par sa qualité, ses Charges, son mérite, et son courage. Il s'appelloit *Charles de Sainte-Maure*. Il étoit Duc et Pair de France, Gouverneur de Normandie, Chevalier des Ordres du Roi, premier Gentilhomme de la Chambre, Maître de la Garderobe de Monseigneur le Dauphin. Il étoit son Gouverneur auparavant; un si grand emploi ne pouvoit être ni plus dignement, ni plus hûreusement rempli. L'Histoire en dira davantage, et continuera de publier sa valeur, et les rencontres où il en a donné des marques éclatantes.

Monseigneur, l'amour des Lettres (*a*) peut-être trop excessif, a ruiné ma fortune. Cependant, je ne puis me repentir de cet amour, quand je songe que je lui dois votre bienveillance (*b*), et tout l'honneur que vous me faites. Les choses tourneront comme il plaira à mon destin; une si illustre protection me sera du moins glorieuse, et tandis que vous aurez quelque considération pour moi, je n'ai garde de m'estimer malhûreux. Je suis avec tout le respect, et le ressentiment que je dois,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE VILLARCEAU.

Scaron le félicite sur la beauté de ses enfans.

Je vous suis, Monsieur, infiniment obligé de m'avoir fait voir à mon réveil, deux Anges de votre façon Vous avez travaillé d'une maniére excellente à les faire, et vous avez en cela plus d'adresse que les autres. On ne fait jamais par hazard une chose toute parfaite, comme ils sont; et même dans cette sorte d'ouvrage, où l'on se précipite malgré soi, et où il faut achever tout d'un coup. Vous ne devriez, Monsieur, penser

 qu'à

(*a*) La sincérité est aimable. Monsieur Patru avoue en honnête homme, que l'amour des Belles Lettres l'a brouillé avec la Fortune: Comme c'étoit un habile Avocât, si au lieu de s'amuser avec Vaugelas à mesurer une période, ou à régler l'usage d'un mot, il se fût donné tout entier au Barreau, il n'auroit pas eu le malheur d'être exposé à la furie d'un créancier impitoyable.

(*b*) Monsieur de Montaûsier aimoit les Belles-Lettres, et honora de son amitié ceux qui y excelloient. Tels furent l'éloquent Patru; le fameux parleur Balzac; le judicieux et exact Vaugelas; le galant Voiture; le fameux Chapelain; le poli Conrart; le charmant Sarazin; l'agréable Marigni; l'enjoué Scaron le docte Menage, et l'hûreux et l'éloquent M. Flechier Evêque de Nismes.

qu'à faire des enfans. Les vôtres ſont admirables : mais le plus grand ſemble partagé en aîné, et puiſque vous deſirez que je diſe ſur leur Phyſionomie, leurs avantures, ils feront l'un et l'autre parmi le beau ſéxe, force ravages. L'aîné commencera bien-tôt ſes Conquêtes, et il pourra entreprendre ſur les vôtres. Ce malheur peut faire d'un Pére et d'un fils (a) deux rivaux irréconciliables, et Dieu par ſa toute puiſſance le détourne. Il y avoit dans ma chambre, lorſqu'ils y ſont venus, de bons Connoiſſeurs qui les ont trouvés extrêmement bien faits. Mais à l'égard de l'aîné, ils ont tous été de mon avis.

Son viſage eſt divin, et ſa taille eſt divine ;
Enfin tout ſon corps eſt divin,
Et ſi l'on doit juger de l'eſprit par la mine,
Il en doit avoir du plus fin.

Je ſuis, de toute mon ame,

Votre très-humble, etc.

A MONSIEUR du T.

Le Chev. d Her**.

On dit qu'outre votre Procès vous avez de l'amour et que vous aimez la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maiſon de ſes Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit ; et vous, vous y avez pris de la tendreſſe. Je ne conçois pas comment dans

(a) Il ſemble que Scaron ait eu dans l'eſprit, ce qui s'eſt paſſé entre Philippe II. Roi d'Eſpagne, et Dom Carlos ſon fils. Ce jeune Prince étoit deſtiné à épouſer Madame Elizabeth de France, et à cet égard les choſes étoient preſque arrêtées. Philippe cependant devint veuf, et cela changea les affaires. S'étant réſolu de ſe remarier, il fit demander pour lui la Princeſſe. On la lui accorda, et elle fut, quelque tems après, conduite en Eſpagne. Dom Carlos en eut un ſenſible déplaiſir : mais il le cacha à tout le monde, hormis à la Princeſſe, qui le partagea véritablement. Dom Carlos, pénétré de tant de bonté, redoubla ſa paſſion : il devint rival de ſon Pére, enfin ſon amour lui coûta la vie. Monſieur de Saint Real en a fait l'Hiſtoire, (et Capiſtron en a composé la Tragedie d'Andronic.)

dans un homme qui plaide, il reste encore quelque chose qui puisse aimer; mais peut-être aussi n'aimez-vous que pour plaider mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monsieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs qui vous conteroient leurs affaires, et ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en assiduités amoureuses, les fâcheuses assiduités qu'il falloit avoir dans cette Maison-là, et encore vaut-il mieux faire sa Cour à la Dame du Logis, qu'au Sécretaire. Il ne vous en coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je croi que vous y gagnez, et que les rigueurs du Sécretaire auroient passé celles de la Dame, quelque vertueuse qu'elle soit. Je ris, quand je songe que vos tendres soins ne lui demandent apparemment qu'une bonne sollicitation auprès de son Mari, et qu'elle s'applique les soupirs, que vous poussez pour le gain de votre Cause. Je ne doute point que vous ne mettiez sur son compte (1), les nuits que vos affaires vous font passer sans dormir. C'est assurément un beau secret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais si vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé! Conter vos raisons au Mari, et à la Femme, tour à tour! Parler Procès à l'un, et galanterie à l'autre! Au sortir d'un Cabinet où l'on a crié avec une espèce de fureur, aller soupirer tendrement dans une Chambre! N'avoir que la distance des deux Appartemens, pour quitter le hideux personnage de Plaideur, et prendre l'agréable personnage d'Amant! La tête ne vous tourne-t-elle point quelquefois? (2) Ne vous méprenez-vous point, et ne parlez-vous point de galanterie au Mari, et de procès à la Femme? Vous vous allez faire une

 grande

(1) que vous ne mettiez sur son compte, daß Sie auf des Frauenzimmers Rechnung schreiben werden.

(2) la tête ne vous tourne-t-elle point quelquefois? wird Ihnen der Kopf nicht zuweilen verwirrt?

grande habitude de vigilance (1). Vous avez des Rivaux d'un côté, et de l'autre des Parties, et ce sont autant de Personnes dont il faut éclairer la conduite (2). Vous serez bien habile, si vous empêchez que les uns ne vous fassent quelque supercherie, tandis que vous songerez aux autres. Vous verrez qu'ils se ligueront ensemble, et que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra une fausse Pièce dans le Procès. Adieu, Monsieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires; si vous aimez, vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

A MONSEIGNEUR **.

MONSEIGNEUR,

Je le donne aux plus interessés dans vos affaires, à se réjouir comme moi de ce qu'on vous a mis en liberté. J'ai pensé dire (3) que j'en ai autant de joye que vous, mais j'aurois dit une sottise. Vous êtes sans cesse le même, et si l'adversité vous trouve toûjours sur vos pieds, la prospérité ne vous fait point aller plus vite. Enfin, Monseigneur, vous voilà hors du noir donjon (*a*), et sauf le respect qu'on doit à ceux qui donnent de tels logemens, ils ne s'entendent pas trop à faire les honneurs de leur maison, puisqu'ils vous en font sortir d'une maniére plus honnête qu'ils ne vous y ont fait entrer. Les applaudissemens qu'ils en reçoivent, leur feront

(1) vous vous allez faire une grande habitude de vigilance, Sie werden sich in der Wachsamkeit eine grose Fertigkeit zuwege bringen.

(2) dont il faut éclairer la conduite, auf deren Aufführung Sie ein wachsames Auge haben müssen.

(3) J'ai pensé dire, ich hätte schier gesagt.

(*a*) Maniére de parler enjouée pour dire être *hors de la Bastille*, Citadelle à l'un des bouts de Paris, ou *être hors de Vincennes*, Château qui n'en est qu'à une petite lieuë : deux endroits où l'on met ordinairement les prisonniers d'Etat. La personne que Scaron félicite, avoit eu le malheur d'être de ce nombre.

feront prendre plaisir d'en avoir souvent de pareils. Dieu le veuille, et me fasse bien-tôt la grace de vous voir dans un lieu (a) où de ma chaise à la vôtre, je puisse vous assurer que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

A MONSEIGNEUR DE TURENNE. (b).

Arnaud d'Andilly le félicite sur son Bâton de Maréchal de France.

MONSEIGNEUR,

Je m'acquite d'un devoir qu'il falloit depuis longtems me préparer à vous rendre. Les glorieuses actions que vous avez faites, me persuadoient assez, qu'elles

(a) Scaron entend parler de son logis: des gens de la premiére qualité de l'un et de l'autre Séxe y alloient le voir, et s'entretenoient familiérement avec lui. Il avoit l'esprit charmant, et savoit gagner l'affection de ceux qui le fréquentoient.

(b) *Henri de la Tour d'Auvergne*, Vicomte de Turenne, et Maréchal de France, étoit second Fils de Henri de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon; et d'Isabelle de Nassau-Orange: il fut un des premiers Capitaines de son Siécle et rendit de très-grands services à l'E'tat. Il reçut en 1643. le Bâton de Maréchal de France. Après on le fit Général d'Armée. C'est dans l'Allemagne qu'il servit le plus, et le 27. de Juillet 1675. il y fut tué d'un coup de canon qu'il reçut au milieu du corps comme il alloit reconnoître les Ennemis. M. du Buisson [*Gatien de Courtilz*, qui s'est déguisé sous le nom de *Du Buisson*] en sa Vie parle des regrets que les Troupes en eurent, et du magnifique Tombeau qu'on lui a fait à Saint-Denis. Cette petite Histoire mérite d'être lue. [Voyez Bayle, *Rep. aux Questions d'un Provincial* Tom. I. et le P. le Long, *Biblioth. Hist. de la France.* Il a paru en 1736. une meilleure Histoire de ce Grand Capitaine, par M. de Ramsai.]

les obligeroient la justice du Roi à vous élever à un rang que vous honoriez. Sa Majesté s'est acquitée là-dessus de ce qu'elle devoit à votre mérite; et je ne me réjouis pas moins, Monseigneur, qu'elle vous ait fait Maréchal de France, que de voir que toute la France a lieu de s'en réjouir. Elle y est obligée par les importans services que vous lui avez rendus, et que vous lui allez rendre. Ils continueront à la combler de bonheur, ils vous donneront une gloire qui n'aura jamais de bornes. Je suis avec toute sorte d'estime, et de respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, etc.

A MONSIEUR COLBERT (a).

Le Chevalier de Meré le félicite sur sa charge de Plénipotentiaire, et de Maître des Requêtes.

MONSIEUR,

Tandis que vous balancez les affaires de la plus grande importance, il seroit très à propos de ne vous point interrompre. Je m'imagine, que les Lettres que vous recevez là-dessus de tous côtés, vous donnent moins de plaisir que d'embarras; et que la place que vous allez prendre au Parlement, ne vous cause pas tant de joye, qu'aux personnes qui demandent justice. Il vaudroit mieux,

(a) C'est *Charles Colbert*, Chevalier, Marquis de Croissi, Ministre et Sécretaire d'Etat, et Président à Mortier au Parlement de Paris. Auparavant, il étoit Maître des Requêtes, Ambassadeur Extraordinaire, et Plénipotentiaire pour la Paix de Nimégue. Le Chevalier de Meré l'en félicitoit alors; et l'on croit qu'il lui devoit donner du Monseigneur. La qualité de Plénipotentiaire et d'Ambassadeur mérite cela.

mieux, Monſieur, les féliciter ſur cela, que de s'en réjouir avec vous. Je l'ai fait et je m'en acquite encore partout avec chaleur. Mais les obligations que je vous ai, et l'eſtime que je me ſens pour votre mérite, ne me permettent point de m'en tenir là (1), et je ne ſaurois m'empêcher de vous dire, que parmi un ſi grand nombre d'honnêtes gens, qui prennent part à vos intérêts, il n'y en a aucun qui ſoit plus touché que moi, qui ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

A MONSIEUR **.

Coſtar le félicite ſur ce qu'il a quitté ſes amours.

J'approuve votre révolte, Monſieur, et je me réjouis de la Victoire que vous dites, que vous avez remportée: néanmoins j'ai peur. Je connois les ruſes de l'ennemi que vous penſez avoir défait; et il y a lieu de craindre, qu'il ne ſe ſoit conſervé dans votre cœur quelque intelligence. Gardez-vous au Nom de Dieu, d'une trahiſon. L'amour eſt cruel à ceux qui ſe ſont révoltés contre lui, et qu'il a de nouveau vaincus. Il met tout à feu et à ſang (2), et ne donne point de quartier. Vous êtes bien plus ſage que moi, et j'ai tort de ne me pas repoſer de ſa défaite ſur votre prudence. Mais, Monſieur, l'amitié eſt craintive; et vous m'obligez à redoubler celle que j'ai pour vous. N'allez point, quand vous jouirez paiſiblement de la liberté, mépriſer vos pauvres amis (*a*) qui n'ont pas le courage de rompre leurs

(1) de m'en tenir là, es dabey bewenden zu laſſen.

(2) Il met tout à feu et à ſang, Sie ſezt alles in Feuer und Flammen.

(*a*) Coſtar ſe déſigne aſſez agréablement; il couroit les mers d'amour, de rivage en rivage: mais ſes courſes étoient hûreuſes, parcequ'elles n'étoient que galantes, et qu'il les faiſoit ſeulement pour goûter les plus doux plaiſirs de la vie.

Sol amando, Huom ſà che ſia diletto.

leurs chaînes. Ils profiteront de votre exemple. L'estime qu'ils font de vous, et l'envie qu'ils ont de vous plaire, aideront à les tirer de leurs fers. Cependant, ayez la bonté de compatir à leur foiblesse, et vous comblerez de joie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

A UN CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Si l'on ne m'eût averti que j'étois obligé de vous écrire sur votre élévation à la suprême Dignité de la Justice, je n'aurois pas crû qu'il l'eût fallu faire, encore que j'aye autant de joie que personne, du choix que le Roi a fait en votre faveur. Je regardois ce choix comme une des félicités de son Régne, et comme une grace qu'il faisoit à tout le monde. D'ailleurs, je ne croyois pas qu'il fût à propos de me réjouir avec vous, de la peine que vous allez avoir de veiller et de travailler continuellement. Je pensois au contraire qu'il falloit prendre part au bonheur des Peuples qui se reposeront sur votre vigilance. Toutefois, Monseigneur, puisque la coutume le veut, et qu'il vous vient des complimens des endroits les plus éloignés du Royaume, je serois indigne d'être au rang de vos très-humbles Serviteurs, si je ne me séparois de la foule pour vous témoigner ma joye, et que je ne vous fisse pas voir que dans solitude où je suis, il y a des acclamations pour vous, et de l'affection pour la Patrie. Mais, Monseigneur, vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous dire que ma joye est mêlée de quelque vaine gloire. Je vous ai accompagné de la pensée et des yeux jusques dans la place que vous remplissez si dignement, et je m'imagine que je

je vous ai suivi où le jugement du Prince vous a porté. Ainsi je jouis dans votre promotion du fruit de mes conjectures; je prens plaisir à vérifier les prédictions que j'avois faites, et à voir le destin de votre vertu accompli, après en avoir observé le progrès. Quelle satisfaction de considérer une si laborieuse, et si agissante vertu dans la plus spacieuse carriére que la fortune lui pouvoit choisir! Quelle joie de voir que dans la haute élevation de mérite et de dignité où vous êtes, vous recevrez les vœux de tout le monde! Mais j'ose vous assurer que vous n'en recevrez point qui viennent d'un zèle plus desintéressé que le mien, car je vous proteste que c'est moins par le respect de la dignité, que par la vénération du mérite, que je suis, &c.

A MONSIEUR LE COMTE DE BURY.

Costar le félicite sur un Combat, d'où il étoit sorti glorieusement.

Vous en ferez tant à la fin, (1) Monsieur, que je ne m'en pourrai taire (a). J'avois tenu bon (2) depuis trois ans; et quoique tout ce tems-là vous ayez fait de belles choses, je n'ai pas laissé de tenir ma gravité, et de m'empêcher de découvrir ce que j'en pensois. Mais à cette heure que vous venez de vous signaler dans un combat, dont l'Histoire fera du bruit, il me

(1) Vous en ferez tant à la fin, Sie werden es endlich so arg machen.

(2) J'avois tenu bon, ich hatte an mich gehalten.

(a) Costar qui étoit homme du monde, et de bon sens, auroit écrit d'une façon un peu moins familiére à Monsieur le Comte de Bury, s'il n'eût été entiérement son ami. Les gens de qualité avec qui l'on n'a ni familiarité, ni commerce particulier, veulent plus de respect; et obligent à des maniéres un peu plus sérieuses.

me semble que j'en dois faire aussi ; et vous dire que je suis glorieux de l'honneur que vous y avez acquis. Il vous coûte un peu de sang, je l'avoue ; et néanmoins, Monsieur, je n'y ai pas beaucoup de regret. Il y a bien des Braves qui voudroient, à ce prix-là, avoir autant de gloire, et qui envieroient votre bon marché. Si vous faites réflexion là-dessus, votre vie qui est devenue si illustre, vous deviendra plus chére, et vous la conserverez précieusement. Je vous en conjure avec passion, et suis, Monsieur, de toute mon ame,

Votre très-humble &c.

A MONSIEUR ***.

Costar le félicite sur le gain de son procès.

Vous m'avez fait un plaisir extrême, Monsieur, de gagner votre procès. Je vous en remercie ; et vous êtes un vrai diable (*a*) en procès, dont je loue Dieu. Si vous ne l'aviez été, vous seriez un pauvre diable, qui n'auriez pas le moyen de faire à vos amis, ces magnifiques régales que vous leur faites. Vous méritez, Monsieur, d'avoir du bien, et ce seroit dommage que vous en manquassiez, vous qui savez l'employer de si bonne grace. Benits soient ceux qui vous l'ont procuré. Ce qui augmente ma joie, vos affaires étant hûreusement terminées, la Foire de Saint-Germain (*b*) ne vous

(*a*) Ces façons de parler proverbiales montrent, que Monsieur Costar étoit ami familier de l'honnête homme à qui il écrivoit. On ne se sert point de Proverbe dans les Lettres à moins qu'on n'ait une étroite liaison avec les gens à qui l'on écrit, ou que les Lettres ne soient burlesques ou satiriques. A cela près, on laisse aux Farces, aux Comédies, aux Satires, et aux discours du Peuple, les maniéres de s'expliquer, qui sentent le Proverbe.

(*b*) Tous les ans il y a deux Foires à Paris, l'une au Fauxbourg Saint-Germain, et l'autre à celui de Saint-Laurent ; et pour cela l'on appelle cette derniére, la *Foire S. Laurent*. Elle est agréable; néanmoins elle ne l'est pas en comparaison de celle de S. Germain. Celle-ci fut établie sous le Régne de Louis XI. mais parcequ'il y eut différend avec les Réligieux de S. Denis touchant le

vous arrêtera point; et j'aurai dans peu l'honneur de vous embrasser triomphant. Je vous couronnerai de pampre (*a*), et d'épis de blé. Cette couronne vaut mieux que celles de laurier, (*b*) de palme, et de myrte, (*c*) que remporteront cette année tous les Amans, et tous les Conquérans de la Terre. Je laisse à Monsieur** à vous envoyer la Gazette de la Province (1). Il ne vous écrira rien de si vrai, que la protestation que je vous renouvelle d'être à vous, autant que m'y obligent votre mérite et votre amitié.

A MA-

(1) à vous envoyer la Gazette de la Province, Ihnen zu berichten, was auf dem Lande vorgeht.

le tems auquel on la tiendroit, le Parlement ordonna le 12. de Mars 1484. qu'elle s'ouvriroit tous les ans le lendemain de la Chandeleur, (le 3. de Fevr.) et qu'elle dureroit jusqu'à la Semaine Sainte; ce qui s'est toûjours observé depuis. *Voyez. la Description de Paris.*

(*a*) C'est le jeune bois que pousse la vigne la même année, et qui est revêtu de feuilles. Les Anciens en couronnoient Bacchus: son Thyrse, comme il le dit lui-même, en étoit embelli, et l'on en faisoit des guirlandes à ceux qui se réjouissoient dans les Festins.

Mon Thyrse orné de pampres verds,
Qu'un lierre entrelace,
A fait trembler tout l'Univers.
Saint-Amant, Poësies, 1. partie.

(*b*) On couronne les grands Capitaines de palmes et des lauriers, parceque les palmes et les lauriers sont les marques de la Victoire.

Son ame est héroïque, il sait l'art de la guerre,
Et ses hûreux exploits l'ont couvert de Laurier.
Mainard, Poësies.

Tyrsis se joue avec le verre
A l'ombre des palmes du Roi.
d'Alibrai, Poësies.

(*c*) Les couronnes de myrte ne sont que pour les Amans fortunés.

C'est dans ces lieux fameux, où tant d'Avanturiers
Et tant de Beautés sans exemple
Joignent les myrtes aux lauriers.
Saint-Amant, Poësies, 2. partie.

A MADEMOISELLE **

Costar lui mande qu'il se réjouit de sa santé.

Je m'imaginois, Mademoiselle, mais à tort, que votre absence n'étoit bonne qu'à m'accabler. Elle m'a sauvé des inquiétudes sans nombre; et elle est cause que je n'ai appris les nouvelles de votre maladie qu'avec celles de votre guérison. Le Ciel en soit béni. Je ne dois pas m'affliger d'un mal qui n'est plus: Mais je frémis quand je songe que j'ai pensé vous perdre (1). Il y a, Mademoiselle, peu d'assurance aux choses du monde. Vous êtes à la fleur d'une très-vive jeunesse, et il n'y a personne qui n'eut crû, que j'avois bien pris mes mésures, que d'avoir mis mon affection en vous. Néanmoins elles ont presque été malhûreuses, et si j'étois à recommencer (2), je n'aimerois rien de tout ce qui est sujet à la fièvre. Cependant il n'y a plus moyen de s'en dédire. Il faut, quoi qu'il m'en arrive, que je vous aime sept ou huit fois plus que ma vie, tout le reste de ma vie. Ce qui me console, je ne la ferai pas longue, si vous ne me conservez tant soit peu de bienveillance. Je ne vous en demande qu'autant que vous m'en pouvez donner, sans faire tort aux droits de ceux qui prétendent au même bonheur. Un homme de qui les désirs sont si modérés; n'est pas, ce me semble, indigne de la grace qu'il souhaite. Je vous conjure avec respect de ne me la point refuser, et de croire que j'en aurai toute la reconnoissance que je dois.

(1) que j'ai pensé vous perdre, daß ich Sie beynahe verlohren hätte.

(2) si j'étois à recommencer, wenn ich wieder anfangen sollte.

A MON-

Def-preaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VIVONNE.

Pour le féliciter on lui envoye deux Lettres que l'on suppose que Voiture et Balzac ont écrites. C'est une fine Satire de ces deux Auteurs.

MONSEIGNEUR,

L'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire, je veux que vous le soyez. Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, et je ne parle plus que par sentences. Votre derniére action a d'ailleurs quelque chose de si grand, que je ferois conscience de vous écrire, qu'en stile héroïque. Cependant, Monseigneur, je ne saurois me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi dans l'humeur où je suis, je tremble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin mon Apollon m'a secouru ce matin; et lorsque j'y pensois le moins, il m'a fait trouver sur mon chevet deux Lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront vous amuser agréablement. Elles sont des Champs Elysées; l'une est de *Balzac*, et l'autre de *Voiture*, qui, tous deux charmés du récit de votre dernier combat, vous écrivent de l'autre Monde pour vous en féliciter. Voici celle de Balzac, vous la reconnoîtrez aisément à son stile, qui ne sauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

Aux Champs Elysées le 20. de Juin.

MONSEIGNEUR,

Le bruit de vos actions ressuscite les morts: il réveille des gens endormis depuis trente années, et condamnés à un sommeil éternel. Il fait parler le silence même.

La belle, l'éclatante, la glorieuse Conquête que vous avez faite sur les Ennemis de la France. Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri laMère-nourrice de l'Italie. Les Tonnerres de cette Flote, qui vous fermoit les avenues de son Port, n'ont fait que saluer votre entrée; Sa résistance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une reception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint, à sa vûe, le Sud et le Nord à vous obéir. Sans châtier la Mer comme Xerxès, vous l'avez rendue disciplinable. Vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Espagnol humble. Après cela, que ne peut-on point dire de vous? Non, la Nature, je dis, la Nature encore jeune et du tems qu'elle produisoit les Alexandres et les Cesars, n'a rien produit de si grand, que sous le Régne de Louïs XIV. Elle a donné aux François sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité: elle a fait voir au monde dans votre Siécle en corps et en ame cette valeur parfaite dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romans et dans les Poëmes Héroïques. N'en déplaise à un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire qu'au delà du Cocyte le mérite n'est plus connu. Le votre, Monseigneur, est vanté ici d'une commune voix des deux côtés du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour même de l'Oubli. Il trouve des partisans zélés dans le Païs de l'Indifférence. Il met l'Acheron dans les intérêts de la Seine. Disons plus: il n'y a point d'Ombre parmi nous si prévenue des principes du Portique, si endurcie dans l'école de Zenon, si fortifiée contre la joye et contre la douleur qui n'entende vos louanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie miracle au moment que l'on vous nomme, et qui ne soit prête de dire avec votre Malherbe:

A la fin, c'est trop de silence en si beau sujet de parler.

Pour moi, Monseigneur, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos:

je

je m'occupe tout entier de votre idée, dans les longues heures de notre loisir. Je crie continuellement : le grand personnage! Et si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumiére que pour jouir de la souveraine félicité de vous entretenir, et de vous dire de bouche, avec combien de respect je suis, de toute l'étendue de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéïssant serviteur.

BALZAC.

Je ne sai, Monseigneur, si ces violentes exagérations vous plairont, et si vous ne trouverez point que le stile de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre Monde (†). Quoi qu'il en soit, il n'a jamais prodigué ses hyperboles plus à propos. C'est à vous à en juger, Mais auparavant, lisez, je vous en supplie, la Letre de Voiture.

Aux Champs Elysées le 10. de Juin.

MONSEIGNEUR,

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des Vivans, et que nous ne soyons pas trop portés à rire; je ne saurois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous faites au dessus de notre tête Votre dernier combat fait un bruit de Diable aux Enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, et il a fait connoître votre gloire dans un Païs où l'on ne connoît point le Soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols, qui y étoient, et qui nous en ont appris le détail. Je ne sai pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur Nation pour fanfarons. Ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens, et le

(†) Monsieur Despreaux a raison de le dire. Le Lecteur en pourra juger par les lettres veritables du célèbre Balzac qui se trouvent dans ce recueil.

Roi, depuis quelque tems, nous les envoye ici fort doux et fort honnêtes. Sans mentir, Monseigneur, vous avez bien fait des votres depuis peu. (1) *A voir de quel air vous courez la Mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiére. Il n'y a pas à l'heure qu'il est dans son étendue, un seul Corsaire en sûreté; et pour peu que cela dure, je ne vois pas de quoi vous voulez que Tunis et Alger subsistent. Nous avons ici les Cesars, les Pompées et les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans votre maniére d'écarter tout ce qui s'oppose à vous. Sur-tout Cesar vous trouve très-Cesar. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics, aux Théodorics et à tous ces autres Conquerans en ics, qui ne parlent fort bien de votre action, et dans le Tartare même, je ne sai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de Diable qui ne confesse ingénûment, qu'à la tête d'une Armée vous êtes beaucoup plus Diable que lui. C'est une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins à voir le bien, que vous avez fait à Messine, j'estime pour moi que vous tenez beaucoup plus de l'Ange que du Diable, hors que les Anges ont la taille un peu plus legére que vous, et n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer est extrêmement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite, c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime assez en ce Païs-ci pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi, Monseigneur, je l'ai déja dit en l'autre Monde, c'est fort peu de chose qu'un demi-Dieu, quand il est mort. Il n'est rien tel que d'être vivant; et pour moi qui sai par expérience ce que c'est de n'être plus, je fais ici la meilleure mine que je puis. Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déja envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps pour les rassembler: mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur que j'avois laissé en partant à sept Maîtresses, que je servois,* comme

(1) vous -- peu, Sie haben es seit kurzem ziemlich bunt gemacht.

comme vous savez, si fidélement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir l'enjoûment; car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, et pour lesquels je donnerois volontiers le Panégyrique de Pline, et deux de mes meilleures Lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plûtôt: car en vérité vous ne sauriez croire quelle incommodité c'est, que de n'avoir pas tout son esprit, sur-tout lorsqu'on écrit à un homme comme vous. C'est-ce qui fait que mon stile aujourd'hui est si changé. Sans cela vous me verriez encore rire comme autrefois avec mon Compére le Bruchet, et je ne serois pas réduit à finir ma Lettre trivialément comme je fais en vous disant que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOITURE.

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçûes. Je vous les envoye écrites de ma main, parceque vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre Monde, si je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, Monseigneur, que ce soit ici un pur jeu d'esprit, et une imitation du stile de ces deux Ecrivains. Vous savez que Balzac et Voiture sont inimitables. Quand il seroit vrai pourtant que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir; aurois-je si grand tort? et ne devroit-on pas au contraire m'estimer d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais souffertes autrement? En un mot, pouvois-je mieux faire voir avec quelle sincérité et quel respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BOILEAU-DESPREAUX.

A MADEMOISELLE de L**.

*Monsieur le Chevalier d'Her.** la félicite sur ce qu'elle est prête de changer de Religion, et d'épouser Monsieur le Marquis**.*

J'apprens, Mademoiselle, avec bien du plaisir, que vous êtes sur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Fréres Errans; mais j'en avois une toute particuliére pour une aimable petite Sœur errante, comme vous. J'étois tout-à-fait fâché de croire, que votre ame au sortir de votre corps, ne dût pas trouver une aussi jolie demeure, que celle qu'elle quittoit: mais enfin vous me délivrez de cet article de créance, et je me sens de bonne foi bien soulagé. Je vous assure, Mademoiselle, que le troupeau d'où vous étiez égarée, vous recevra fort agréablement; et que vous y tiendrez bien-tôt le rang de Brebis favorite. On m'a aussi mandé, qu'après avoir abjuré votre hérésie, vous abjureriez votre indifférence en faveur de Monsieur le Marquis **. C'est bien fait de quitter toutes vos erreurs en même tems; et de prendre, tout d'un coup, toutes les opinions saines; après cela, vous serez toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle Mariée: nouvelle Doctrine dans l'esprit, nouveaux sentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Eglise, dès que vous l'aurez reconnue pour votre Mére: Elle vous fera voir par expérience, ce que c'est que le Sacrement de mariage que vous autres Hérétiques vous obstinez à ne pas reconnoître pour un Sacrement. Elle ne peut vous convaincre de vos Erreurs d'une maniére plus douce, ni en même-tems plus forte. Vous avouerez sans doute, que vous aviez grand tort de contester au Mariage la dignité que nous lui donnons; et que quand il n'y auroit que cela, il ne feroit point pardonnable d'être Calviniste. Je ne veux pas entrer plus avant dans cet article

de

de controverse (1). C'est assez que M. le Marquis.... fasse, en vous convertissant, un trait d'une grande habilité. Il accommode les intérêts de la Religion, et les siens, il s'assure mille plaisirs avec vous; et il faudra encore qu'en l'autre Monde on lui tienne compte de ces plaisirs-là (2). On le récompensera d'avoir passé sa vie avec une très-jolie personne. J'attens, avec impatience, les deux Cérémonies, après quoi vous serez à nous, et à M. le Marquis. Je suis d'une maniére aussi parfaite qu'on le sauroit être, Mademoiselle, Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

A MADEMOISELLE de V**.

Le Chevalier d'Her... la félicite sur l'air dont elle a fait briller son esprit.

Ne doutez point, Mademoiselle, que je n'aye été charmé de la maniére, dont vous vous tirâtes hier de la périlleuse conversation, que vous eutes avec cette Demoiselle, qui venoit vous livrer assaut de bel Esprit (3). Je crois qu'elle sortit persuadée d'avoir eu l'avantage, parceque vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle; mais je vous en estime plus d'avoir sû remporter sur elle une victoire qui ne l'ait point blessée. Il y eut de votre part la plus ingénieuse malice du monde, à lui laisser avoir de l'esprit, tant qu'elle voulut; et à ne placer de tems en tems, que des choses simples, et pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ses hautes idées, si elle vous eût bien entendue. Je ne vous ai, sans mentir, jamais trouvée plus spirituelle, ni même plus belle; parcequ'une crainte de vous laisser surpasser, anima vos yeux, et votre visage, et que l'applica-

 tion

(1) Je - - controverse, ich will mich nicht weiter in diesen strittigen Punct einlassen.

(2) et il faudra - - plaisirs-là, und man wird ihm in jener Welt noch diese Vergnügungen vergelten müssen.

(3) qui venoit vous livrer assaut de bel-Esprit, welche mit Ihnen um den Witz streiten wolte.

tion que vous aviez à jetter du ridicule sur de si beaux discours, rendit votre air plus fin. Jusqu'à présent quand j'ai été touché de quelqu'un, je lui ai toûjours donné dans mon imagination, ce qui lui manquoit. J'avois regret à laisser imparfaite une belle idée, qui devoit régner dans mon esprit, et je l'achevois de ma pure libéralité. Mais, de bonne foi, je ne vous donne rien, vous êtes la premiére personne, que j'aye aimée telle qu'elle étoit, et qui ne m'ait rien dû de ses charmes. Aussi je ne pourrai me vanger de vous, comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, et à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lorsque je n'étois pas content. Votre mérite tiendra toûjours bon contre mes ressentimens (1), et je ne m'attens point à avoir jamais la consolation de vous trouver moins aimable, quand même j'aurai le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me semble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais; mais enfin, je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai. Rien que de vrai en amour! Cela n'est presque pas concevable. Il faloit que je fusse déja bien fou, lorsque je vous fis une semblable promesse. Si jamais vous permettiez à ma Raison, de revenir un peu, (2) je vous déclare, que je prétendrois bien recommencer à mentir selon la coûtume de la vraie galanterie. Jusques-là, je ne sai combien de petits artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles: je savois assez bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces maniéres vives, qui séduisent: et j'ai vû plus d'une aimable personne se passionner (3) à mes représentations; mais je renonce avec vous à tout mon acquis; et je vous aime comme un homme, qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut (4), que

cela

(1) Votre - - ressentimens, Ihr Verdienst wird meiner Empfindlichkeit allezeit gnugsamen Widerstand leisten.

(2) de revenir un peu, wieder ein wenig zu sich selbst zu kommen.

(3) se passionner, verliebt werden.

(4) Le peu quil s'en faut, das wenige so daran fehlet.

cela ne soit vrai, ne vaut pas la peine d'en parler, et ainsi faites-moi la grace de croire que je suis, comme mon devoir m'y oblige,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble, et très-obéissant
Serviteur.

A MADAME**.

Costar la félicite sur son second mariage avec Mr. le Comte de la Fayette.

Il y a, Madame, de la sûreté de se réjouir avec vous de votre hûreux mariage; car on doit être fortement persuadé qu'il est de votre choix; et que vous ne sauriez que bien choisir. Et puis, il est presque impossible que vous ne soyez aussi satisfaite dans ce nouvel état, que vous l'avez été dans le premier, puisque vous ne cesserez jamais d'être l'une des meilleures, des plus vertueuses, et des plus raisonnables personnes qui vivent. C'est, Madame, ce que j'estime bien plus en vous, que toute votre beauté, votre esprit, et vos rares connoissances. J'ai vû des Belles, des Spirituelles, et des Savantes, qui ne tiroient de toutes ces qualités, que des avantages fort médiocres pour la félicité de leur vie. Mais, Madame, votre douceur, votre sage et judicieuse conduite produiront infailliblement dans votre ame des plaisirs tranquilles, et des contentemens tout purs, qui ne vous coûteront que ce qu'ils valent, et qui n'auront point de fâcheuses suites. Avec leur aide vous détournerez une partie des accidens, qui troubleroient votre repos: et si vous ne pouvez éviter toutes les disgraces, et toutes les afflictions; au pis aller, (1), vous en émousserez la pointe; vous les prendrez du bon côté, et par l'endroit qui offense le moins. Ce sont-là, Madame, les pensées les plus importantes dont je m'entretienne; et

Q 5 je

(1) au pis aller, wenn es aufs ärgste kömt.

je m'y arrêterois davantage, si je ne jugeois qu'il faut que mon compliment fasse place à tant d'autres que vous recevrez d'une infinité de lieux. Je vous supplie pourtant, Madame, de le séparer un peu de la foule, et de le considérer comme venant de l'homme qui est de la meilleure sorte,

MADAME,

Votre très-humble, et très-obéissant
Serviteur.

A MONSIEUR DE CHANTELOU,

Conseiller du Roi en ses Conseils.

Costar se félicite soi-même d'avoir place dans le cœur de Monsieur de Chantelou.

Il faut, Monsieur, que je sois bien avant dans votre cœur, puisque pour l'amour de moi, vous ne l'avez pas voulu garder davantage contre M. de **. J'en suis encore plus glorieux, que je ne m'en sens obligé; car il n'y a point de si petite place dans une si bonne, et si belle ame que la vôtre, qui ne me soit très-honorable. Vous m'en offrez une à laquelle je n'aurois jamais eu l'ambition de prétendre. Mais puisqu'aussi bien elle ne sauroit être dignement remplie, il vaut autant que ce soit de moi, que d'un autre. Si vous m'élevez à cette fortune, je vous supplie de croire, Monsieur, que je l'estimerai selon son mérite; c'est-à-dire infiniment au-dessus du mien; et que je ferai toute chose pour ne me laisser pas reprocher d'être tout-à-fait indigne de mon bonheur. N'allez pas vous imaginer, s'il vous plaît, que ce soient là de ces complimens de Cour, ni de ces paroles de faux or, qui se débitent au

au lieu où vous êtes. Décrions cette monnoie, je vous en conjure, bannissons-la de notre commerce. Faites-moi cette grace, ou plûtôt cette justice de prendre dans la rigueur de leur signification, tous les mots que j'emploirai pour vous protester, que j'estime infiniment votre vertu, et votre esprit, et que je suis pour toute ma vie, d'une façon particuliére, Monsieur,

Votre très-humble &c.

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL DE GRAMMONT.

Costar le félicite sur son retour de l'Armée à la Cour.

Ayant pris, Monseigneur, toute la part que je devois, à la gloire que vous vous êtes acquise en Allemagne, trouvez bon, que je me réjouisse à cette heure, du repos et du plaisir que vous goûtez en un plus aimable lieu. Il étoit raisonnable, que vous revinssiez à Paris y faire l'honneur de la Cour, comme vous venez de faire à Francfort, celui de la France; et il est juste aussi, que vos Serviteurs vous témoignent, de la maniére qu'ils le peuvent, le contentement qu'ils en ont. Le mien, Monseigneur, est extrême: et s'il n'étoit que médiocre, il faudroit que je fusse peu sensible à mes intérêts. Je suis avec une ardente passion et un véritable respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant Serviteur.

A MON-

A MONSIEUR
DE CHANTELOU,

Conſeiller du Roi en ſes Conſeils.

Coſtar lui fait compliment ſur ſon mariage.

Fuſſe-je auſſi ſain que vous êtes ſage ! j'irois, Monſieur, danſer à vos nôces, au hazard de faire jetter un dévolu ſur mes Bénéfices (1). Au pis aller, ayant un Ami comme vous, quiconque m'entreprendroit, trouveroit à qui parler; et puis j'alléguerois là-deſſus les exemples des Cardinaux de Narbonne, et de Saint Severin, qui danſérent à Milan dans un Bal public, en préſence de Louïs XII. ſans qu'il en fût autre choſe. Vous direz encore, Monſieur, que nous autres Faiſeurs de Livres, avons toûjours en main dequoi autoriſer tout ce qui nous échappe de dire, ou de faire contre la Coûtume. Quoi-qu'il en ſoit, pour revenir au principal ſujet de ma Lettre, connoiſſant comme je fais, les excellentes qualités de l'aimable Perſonne, avec qui vous voulez vous unir inſéparablement, je ne ſaurois m'empêcher d'en avoir toute la joie, dont je ſuis capable. Je vous ſupplie, Monſieur, de le vouloir croire, et de ne douter jamais que vos intérêts ne me ſoient plus chers toute ma vie, que ne ſeront ceux dont vous me promettez de prendre ſoin.

Monsieur,

Votre très-humble, et très-obéiſſant Serviteur.

(1) de faire - - Bénéfices; meiner Pfründe verluſtig zu gehen.

A MON-

A MONSEIGNEUR L'ÉVEQUE DE CONDOM.

On lui fait compliment sur son Livre de l'Histoire universelle.

Je ne sai, Monseigneur, si la liberté que j'ose prendre, est pardonnable; mais je sai que mon intention est la meilleure du monde; et que si malhûreusement j'offense votre Grandeur, c'est à force de l'honorer. J'ai lû, et par conséquent admiré le dernier Ouvrage qu'Elle a donné au Public. L'érudition, la force, la netteté, l'elégance, tout y est dans un souverain degré; et les applaudissemens qu'il reçoit, seront sans doute confirmés par la Postérité. C'est de quoi assure celui qui est, Monseigneur, avec un profond respect, de votre Grandeur, le très-humble et très-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR de S**.

Le Chevalier d'Her... le félicite sur une dispense de mariage.

J'apprens avec toute la joie imaginable, mon cher Cousin, que votre dispense est obtenue. Il ne vous en a coûté qu'une petite somme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'être Parent de Mademoiselle de P.**. On a déclaré qu'elle pouvoit desormais ne vous regarder plus comme un homme de la famille, et vous traiter en étranger. Mais qu'est-ceque cela? C'est être toute à vous, et ne vous refuser rien. Je voudrois bien être étranger à ce prix-là: Vous n'êtes plus son Parent, vous serez bien distingué de ceux qui le sont encore. Jouissez de la dispense que Rome vous a donnée; mais songez à quoi elle vous engage, et faites bien voir que ce n'est pas en vain, que la Capitale du Monde s'est mêlée de vos affaires. Une permission,

mission, venue de si loin, doit opérer ici de grands effets. Sur-tout levez à Madame de ** tout le scrupule qu'elle avoit peut-être, de vous donner Mademoiselle sa fille, et persuadez-la, qu'il lui étoit impossible de trouver un autre Gendre, qui fît aussi bien l'acquit de sa conscience dans le Sacrement; prenez-la par les endroits de dévotion, et croyez que je suis, mon cher Cousin, votre très-humble...

A MONSIEUR LE CARDINAL LE CAMUS.

Benserade le félicite sur sa promotion.

MONSEIGNEUR,

Il faut avouer que sa Sainteté et votre Eminence, se font grand honneur l'un à l'autre. On ne s'attendoit pas ici de vous trouver dans la Liste des Cardinaux; et le Pape nous auroit bien moins surpris, s'il vous eût mis dans les Litanies que dans le sacré College. Il n'auroit en cela tout au plus qu'anticipé sur la fonction de quelqu'un de ses successeurs. Il n'y a rien de si pur, rien de si net que votre promotion, rien de si desintéressé que nos complimens. Votre Pourpre n'ajoute guère à notre véneration, et nous irons toûjours à vous comme l'on s'adresse aux Saints pour les Cardinaux, on ne les prie plus, le tems en est passé. Combien y a-t-il pour mes péchés que nous nous sommes perdus de vûe en prenant tous deux des routes si opposées et que notre commerce est interrompu. Quelle joie de renouer avec vous par un si bel endroit! Car j'espére que nous aurons bien-tôt l'honneur de vous voir ici. Cette nouvelle Dignité ne vous détourne point du Ciel, quoiqu'elle vous rapproche un peu de la Terre, et vous êtes trop rigide en tous vos devoirs, pour ne venir pas rendre très-humbles graces au Roi, et lui marquer ce que

vous

vous lui devez sur la bonté qu'il a eue de laisser faire le Pape. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

De votre Eminence

Le très-humble, & très-obéissant Serviteur.

BENSERADE.



RÉPONSES A DES LETTRES DE FELICITATION. A MONSIEUR DE BENSERADE.

Le Cardinal le Camus le remercie en Billet.

à S. Muri le 5. Octobre 1686.

Je vous avoue, Monsieur, que je travaille de bonne foi à devenir saint, et je m'en trouve fort éloigné. Je n'ai jamais pensé au Cardinalat, et on m'en apporte la nouvelle dans mon lit. Il faut adorer la Providence, se soumettre à ses ordres, et tâcher de justifier le choix du Pape, en essayant de devenir un jour tel qu'il s'est figuré que j'étois, en m'élevant à cette Dignité. Il aime tant la Vertu, qu'il en aime même les apparences. S'il m'avoit connu plus particulierement il en

en auroit sans doute porté un autre jugement, et il auroit honoré de sa Pourpre quelqu'autre personne qui en auroit été plus digne que moi. Nous avons été autrefois dans les Cours, et je vous avoue que rien ne m'a tant degoûté et desabusé du monde, et engagé à penser à mon salut, que d'en voir le néant et les miséres. J'apprens par ouir dire que le monde est encore plus laid et plus méchant qu'il n'étoit il y a vingt ans quand je le quittai. Vous avez trop de lumiére pour n'en pas faire le même jugement. Je souhaite que votre cœur soit d'accord avec votre esprit, et que vous ne pensiez qu'à vous préparer aux jours éternels. Dans ce tems, comme vous le dites fort bien, que les Cardinaux ne peuvent rien donner, ils peuvent au moins souhaiter à leurs anciens amis les véritables biens. Personne au monde, Monsieur, n'est à vous avec plus d'estime et de sincerité que je suis,

Le Cardinal le Camus.

A MADAME **.

Costar lui écrit qu'il est glorieux de la maniére qu'elle le loue.

Le compliment que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, est très-galant, et je serois indigne, Madame, de tant de graces, si je me pouvois défendre d'en avoir de la vanité. Vous ne m'avez rien dit que vous n'ayez gravé dans mon cœur, et je vous demande avec respect la permission de l'y garder précieusement. J'en aurai de la gloire, si vous avez la bonté de m'accorder cette faveur, et vous m'obligerez d'être toute ma vie avec passion,

Madame,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle Serviteur.

A MON-

A MONSIEUR *.

Costar lui mande qu'il lui est obligé de prendre part aux biens qui lui arrivent.

Vous me faites grace, Monsieur, quand vous dites qu'on me fait justice, et les louanges que vous me donnez, sont de seconds présens, dont je ne suis pas plus digne que de la pension de son Eminence (a). Mais les gens hûreux (b) ne rendent point compte de leur fortune. Si celui qui m'a comblé de ses faveurs m'a plus estimé que je ne valois, je n'en suis obligé qu'à mon étoile; et plût à Dieu qu'elle m'eût gagné votre affection. C'est un bien, où j'aspire ardemment, et que je tâcherai à mériter par toutes sortes de fidèles services, et par les véritables ressentimens que j'aurai sans cesse de la part que vous prenez à mes intérêts. Je suis,

Monsieur,

Votre très-humble, et très-obéissant
Serviteur.

(a) Costar parle du Cardinal Mazarin, qui lui avoit donné une pension de cinq cens écus, et qui ouvroit quelquefois les mains en faveur des Muses.

(b) Il semble que Costar fasse allusion à ce passage du Panégyrique d'Ausone à Gratien: *Quid me enutas, sciscitatur? Rationem felicitatis nemo reddit.*

LETTRES SATIRIQUES.

REFLEXIONS SUR LES LETTRES SATIRIQUES.

La plûpart font des Satires; mais ils n'en savent pas bien faire: ils croyent, que dire des injures, c'est être un agréable Satirique: ils se trompent; on ne blâme que les défauts qui méritent d'être blâmés: et encore faut-il s'en rire d'un air delicat et ingénieux. Injurier grossierement quelqu'un, c'est faire une Satire contre soi-même; et dans cette pensée je ne réponds point à ceux qui m'ont injurié; parceque les injures qu'ils m'ont dites, retombent sur eux; et composent, avec esprit, leur Satire aussi agréable que je saurois jamais le souhaiter.

A MONSIEUR **.

Bien que, graces à Dieu, je ne sois ni votre parent ni votre ami, quelques gens d'honneur m'ont obligé de vous écrire pour vous avertir charitablement du mauvais chemin que vous prenez, et du pitoyable état où vous êtes. Il y a quatre ou cinq ans qu'un homme très-spirituel envoya une Gazette en petits Vers à Monsieur de la Rocque, Capitaine des Gardes de Monsieur le Duc d'Anguien. Plusieurs la lurent, mais peu surent le nom de l'Auteur qui se cacha, parceque quelques personnes de qualité s'y trouvoient desobligées. Par malheur pour vous le bruit courut que vous aviez fait cette Pièce. Je dis par malheur, car depuis que vous vous êtes laissé prendre à ce doux leurre (1), vous avez

(1) à ce doux leurre, von diesem süssen Köder, Lockspeise.

avez travaillé jour et nuit, vous vous êtes rongé les ongles, vous avez mis Madrigal sur..... Sonnet et Rondeau sur..... Epître sur... pour conserver une réputation que vous pensiez avoir acquise. En quoi vous avez si hûreusement réussi, qu'il ne se trouve ni homme ni femme de bon sens qui ne juge, que si vous en étiez l'Auteur, il faudroit que par quelque maladie ou par quelqu'autre accident inconnu, les ressorts de votre esprit fussent plus démontés que ceux d'une montre qui seroit tombée du haut des Tours Notre-Dame. Il y a un espace infini entre le moins bon de ses Vers, et le moins mauvais des vôtres, et dans le monde raisonnable on pourroit, sans vous faire tort, vous nommer les deux Antipodes. Or vous remarquerez, s'il vous plaît, en passant, qu'en cette occasion il y va non seulement de l'habile homme; mais de l'homme d'honneur. Un Plagiaire fait un larcin de choses d'autant plus précieuses, qu'elles sont spirituelles. C'est un crime de la volonté, aussi bien qu'un défaut de l' entendement; et la Morale y souffre aussi bien que la Poësie et la Rhétorique. Mais laissons ce chapitre à part, je ne suis pas payé pour censurer vos mœurs. Je n'en veux qu'à votre stile(1), qui (pour vous dire ce que j'en pense) est bien un des plus étrangers que l'on ait jamais vû dans tous les Païs et en toutes les Langues. Il semble que vous n'écriviez jamais que pour mettre les esprits à la torture, votre intention ne se peut découvrir, on a beau chercher votre pensée, on a beau se donner la gêne pour la deviner, on n'en sauroit venir à bout. Commentaires, gloses, conjectures, vous êtes à l'épreuve et à l'abri de tout cela. Chacun de vos Vers à part sans se mêler avec son voisin, a bien quelque espèce de signification; mais quand on pense en joindre deux, on perd la tramontane, on ne sait plus où l'on en est. On se doute bien que c'est une sottise: mais on n'est pas assûré quelle sottise c'est. Je vous avoue que vous feriez bien de vous rendre obscur comme vous faites, si quelqu'un vous obli-

 geoit

(1) je n' en veux qu' à votre stile, ich will nur Ihre Schreib-Art angreifen.

geoit à écrire; parce qu'il eſt avantageux qu'on ne ſache pas ce que vous voulez dire. Mais ſi vous voulez n'être pas entendu, qui vous empêche de vous taire? Eſt-ce une néceſſité que vous écriviez? Eſt-il beſoin que vous ſoyez un importun public, et que vous veniez tous les jours nous rompre la tête, parceque la civilité nous empêche de vous impoſer ſilence? N'avez-vous point de meilleure occupation? Il me ſemble vous avoir oui dire que vous tiriez en volant: que ne vous adonnez-vous à cet honnête exercice? Il n'y a point de Merle quelque maigre et dur qu'il ſoit, qui ne vaille encore mieux que toutes vos Miſſives. Que maudite ſoit l'Epître prétendue vôtre (1), (toute belle qu'elle eſt) puiſqu'elle vous a donné l'envie de travailler en Vers! Quel ſi grand mal vous avoit fait la Raiſon, que vous la vouluſſiez égorger en plus d'une ſorte? Ne vous ſuffiſoit-il pas d'être incompréhenſible en Proſe? Peut-être parceque vous aviez oui dire que la Poëſie eſt le langage des Dieux, vous avez crû que les hommes n'y devoient rien entendre. Je vois bien que vous ne ſavez pas que la premiére qualité d'un Ecrivain, c'eſt d'être intelligible. L'Exemple du T. R. P. L. M. D. L. C. D. J. * ne devroit-il pas vous inſtruire? Il eſt ſans comparaiſon plus ſupportable que vous, il a mille belles raiſons qui demandent pardon d'aſſez bonne grace pour ſes galimathias, et pour ſes cacozeles (2). On entend pour le moins le quart de ce qu'il veut dire, et néanmoins vous voyez que parmi les hommes raiſonnables, les uns le bernent, les autres en ont pitié comme d'un eſprit dévoyé, et qu'il n'y a que les Clercs du Palais, les Ecoliers, quelques ſots Moines, et quelques femmes qui l'eſtiment. Voilà ce que c'eſt de ne point vouloir parler comme les autres parlent. C'eſt grand dommage que vous n'êtes venu du tems des Sibylles, et des Philoſophes Egyptiens, vous euſſiez fait des Enigmes, des Logogryphes (3), des Diſ-

(*) *Tres Reverend Pere le Moine de la Compagnie de Jeſus.*

(1) prétendue vôtre, die man für die Ihrige ausgegeben.

(2) cacozeles, unzeitigen Eyfer.

(3) Logogryphes Rätzel, ſo auf einen zweydeutigen Verſtand der Worte ankömt.

Discours myſtérieux, et hiéroglyphiques. Votre beau don d'obſcurité vous auroit mis en crédit; mais ce tems n'eſt plus. On ne trouve plus de Devins, notre Siècle eſt groſſier, et ne ſait pas eſtimer ce bel avantage que vous avez. On veut comprendre d'abord ce qu'on écoute et ce qu'on lit. J'avoue qu'il y a de certaines façons d'écrire et de parler, auxquelles on peut donner plus d'un ſens; de certaines obſcurités qui ne ſont pas entiérement condamnables: mais la vôtre paſſe toutes bornes, et ſemble faire la figue (1) à l'un des plus précieux dons de Dieu, qui nous a donné la parole pour faire entendre nos conceptions les uns aux autres. Ce qui me fâche encore, c'eſt qu'avec tout cela vous ne nous liſez pas un de vos Ouvrages qu'avec cette Préface: *Meſſieurs, voici ce que j'ai mis au net ce matin.* Comment, vrai Dieu, vous appellez cela mettre au net? Montrez nous donc ce que ce peut être avant qu'il y ſoit; voyons de grace quelles ſont les expreſſions et les penſées que vous rebutez. Puiſque celles que vous retenez ſont telles, ſeroit-il poſſible qu'elles fuſſent pires? Pour moi, je crois qu'ayant d'abord exprimé votre penſée, comme font les autres, vous trouvez cela trop commun et trop clair à votre fantaiſie; et que pour vous ſatisfaire, vous vous traduiſez vous-même en obſcur. Voilà pour ce qui nous regarde. Mais pour vous j'aurois une grande curioſité de ſavoir ſi vous vous entendez vous-même; et au cas que vous me répondiez qu'oui, je vous conſeillerois d'aller trouver au plûtôt les Miniſtres d'Etat, de leur découvrir votre ſecret, et j'oſerois vous aſſurer que votre nouveau chiffre (2) ne manqueroit pas de faire votre fortune. Encore ſi compoſant ſi mal vous aviez quelque grace à réciter; mais bien loin de cela, en déclamant vos rapſodies (3), vous nous donnez une ſurcharge (4) qui met à bout le reſte de votre patience. Cette façon languiſſante dont vous traî-

(1) faire la figue, zu ſpotten.
(2) chiffre, h. l. verdeckte, heimliche Schreibart.
(3) rapſodies, zuſammen geſchmiertes Zeug.
(4) vous . . . ſurcharge, ſo legen Sie uns eine neue Laſt auf.

nez votre voix (de laquelle plus des deux tiers a sa sortie par le nez) feroit quitter la table de Monsieur de Belliévre au plus affamé de ceux qui vous écoutent. Vous ne distinguez jamais les choses tristes d'avec les gaies, et donnez le même ton aux Epitaphes et aux Epithalames. Ce seroit une bonne affaire pour le Christianisme, si (comme vous nous en menacez) vous preniez la soutane; vous prêcheriez si pitoyablement, que vous ne manqueriez pas de nous exciter tous à compassion. En quoi j'aurois pourtant un avis salutaire à vous donner, c'est (si vous vous faisiez Prêtre) de prendre garde que le zèle et la dévotion ne vous emportât pas jusqu'à vouloir assister les Patiens au supplice: car de l'accent lugubre dont vous vous servez vous les desespéreriez tous dès le premier mot de votre consolation; et je pense qu'il n'y en a point qui n'aimât mieux être roué tout vif avec un autre Confesseur, que d'être seulement pendu en votre compagnie. Je ne pense pas que vous vous imaginiez que c'est l'envie qui me fait parler de la sorte; ce seroit courir contre un homme qui a la jambe rompue, que d'être jaloux de votre réputation. Il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir point, que d'en avoir comme la vôtre. Ce que j'en dis n'est pas non plus, pour réformer votre stile, j'entreprendrois aussitôt la conversion du Grand Turc. Ce qui vous a entiérement achevé, c'est que quelques personnes de condition et principalement quelques femmes spirituelles et malicieuses, vous disent que vos Ouvrages sont inimitables. Elles ont bien raison; mais vous ne le prenez pas dans le sens qu'elles l'entendent, vous ne voyez pas que tout le monde prend plaisir à jetter des pierres à un chien qui se noye. Le mieux donc que vous puissiez faire, ce me semble, c'est de renoncer entiérement à tout ce qui s'appelle encre, plume, papier, et d'employer l'argent que vous perdez inutilement en Prose, et en Vers, à donner à Monsieur Berault, demeurant au Cloître Saint Germain, afin qu'il ait soin de votre bouche: car en ma vie je n'ai rien vû de moins net que ces deux choses, vos dents, et vos Ouvrages. Pour vos dents,

dents, vous n'irez pas les arracher : mais vous vous passerez fort bien d'écrire, aussi bien croyez-moi, vous ne devez jamais prétendre à la gloire de vous ériger en Auteur. Toutefois si vous êtes si enragé que vous ne puissiez vous résoudre à renoncer à ce beau dessein, au moins enfoncez bien avant dans votre cervelle que personne n'écrit comme vous, que les moins habiles ne laissent pas d'avoir le sens commun que Dieu a donné à Adam et à ses descendans, qu'on ne parle que pour se faire entendre. Et pour n'aller point chercher plus loin ; je ne me mêle point d'écrire, vous savez que je n'en fis jamais profession ; et n'est-il pas vrai pourtant, qu'après avoir lû ma Lettre vous voyez bien clairement, nettement, et intelligiblement, que non seulement je ne vous prens pas pour un bon Poëte, ou pour un grand Orateur ; mais que même pour un Grammairien, je vous trouve insupportable.

Tu genio irato, pulchræ tu nescius artis
Irrumpesne sacras Musarum obscœnus in ædes.

Balzac, Lettres premiéres.

A MONSIEUR **.

Contre une mauvaise haleine.

Je n'ai pû souffrir plus long-tems le petit Tartuffe *** : il sort de son nez et de sa bouche, des vapeurs qui empoisonnent. C'est le plus haïssable de tous les mortels : et j'ai promis à mes amis, de ne leur plus mettre devant les yeux un animal de cette odeur : son infirmité est à craindre : Elle fait fuir ceux qui l'approchent ; et l'non ne peut, sans préservatif, tenir contre un punais si vain et si insupportable.

LA VIEILLE TARTUFFE.

Balzac Let. premiéres, livre 3. l. 16.

Il faut, Madame, que je vous fasse l'histoire de la Vie e, que vous prenez pour une Sainte. Elle est née des péchés de sa mére : et jamais virginité ne du-

ra moins que la ſienne : elle en a perdu le ſouvenir ; mais ceux de ſon tems aſſurent, que la premiére fois qu'elle ſortit du logis, elle trouva au retour, ſes gans, et ſon pucelage à dire (1). Depuis, comme elle devint grande, et charmante, elle fut regardée de toute la France, et vendit cinquante fois à la Cour ce qu' elle avoit perdu à l' Ecole. Enſuite elle connut par expérience, s'il y a plus de plaiſir avec un Juif, qu' avec un Chrêtien : et elle paſſa ainſi la fleur de ſes jours dans le vice. Elle joue, à cette heure, un autre rôle, et veut faire croire qu'elle ſe réforme : mais, Madame, bien loin de cela, elle ſollicite les autres à faire mal ; et il n' y a point de chaſteté qui lui échappe, ſi elle ne ſe ſauve dans les Carmelites. Elle ne ſauroit ſouffrir qu' une femme garde ſon honneur ; et elle en eſt auſſi fâchée, que ſi on lui emportoit ſon bien. C' eſt toutefois la Sainte que vous canoniſez ; et celle dont vous eſpérez tant de miracles ; mais je la connois juſqu' au fond de l' ame, et vous écris ce que vous en devez croire.

Satire des Femmes et du Mariage.

Balzac, Let. premiéres livre 3. let. 12.

Gardez, Monſieur, vos conſeils pour ceux qui n'ont point pris de réſolution, et allez perſuader le mariage à d' autres : J' aime la ſolitude, et la compagnie : mais il me fâcheroit fort que l' une ou l' autre fût perpétuelle ; et ſi mon Pére avoit été de mon ſentiment, je ſerois au lieu où j' étois avant ma naiſſance. La Maîtreſſe que vous me voulez donner, eſt belle ; mais elle ne le ſera pas long-tems. Elle n'eſt point ſotte : mais elle a peut-être plus d' habileté, que n' en doit avoir une honnéte fille. Elle eſt riche ; mais ma liberté m' eſt plus chére que toutes choſes : et pour me faire changer de deſſein, il faudroit un exprès commandement de Dieu, qui me propoſât une femme, ou la mort. Les Dames d' aujourd' hui n' apprennent d'ordinaire rien de nouveau le jour de leurs

(1) elle trouva à dire, ſo vermiſſte ſie.

leurs nôces; et comme elles font partout des malhûreux, aussi-bien que la fiévre, la guerre, et la pauvreté, je veux, toute ma vie, songer à me marier. Je ne desire point être en peine de compter les cheveux de celle que j'épouserai, de crainte qu'elle n'en fasse des faveurs à son amant; ni être obligé à craindre que les femmes qui viendront la voir, ne soient des hommes déguisés. Je ne saurois souffrir qu'en mon absence ils boivent elle et son Galant à la santé de leur cocu; ni être le sujet de leurs railleries: ce seroit pis, si elle étoit chaste et fâcheuse; et que j'eusse de jour et de nuit un ennemi qui me fît la guerre (1); j'aime mieux le Vice, pourvû qu'il soit docile, que la Vertu farouche. Mais s'il y a moyen, je serois très-aise de n'être pas réduit à choisir les plus petits maux. Il n'y en a point que je n'estime grand; et l'exemple de notre Voisin me fait peur: il a mis au monde tant de muets, de borgnes, et de boiteux, qu'il en pourroit remplir un Hôpital. Je ne veux point être obligé d'aimer des monstres à cause que je les aurai faits; et je me passerai aisement d'avoir des enfans qui souhaiteront ma mort, s'ils ont de la méchanceté; qui l'attendront s'ils sont sages; et qui y songeront quelque fois, encore qu'ils soient fort-gens de bien. Si ma résolution, direz-vous, étoit suivie, la Mer ne seroit point couverte de Vaisseaux, et la Terre deviendroit un affreux désert: il est vrai; mais puisque le monde ne doit pas toûjours durer, il vaudroit mieux que ce fût la vertu qui le fît cesser, que toute autre chose: et il ne sauroit avoir une fin ni plus belle, ni plus glorieuse.

A MONSIEUR**.

MONSIEUR,

J'ai reçû votre belle Lettre dans laquelle j'ai trouvé les Articles de nos Plénipotentiaires, et les dépo-

(1) qui me fit la guerre, welcher mit mir zanckte.

sitions des Témoins contre votre Docteur nouvellement métamorphosé, qui maltraite sa femme. Quand je vois tant de desordres dans la vie humaine, j'ai pitié de l'Homme, qui faute de devenir Maître de ses passions, tombe dans de telles brutalités. N'est-ce pas une chose honteuse, qu'un homme qui croit être si sage et si savant, soit si fou que de battre sa femme, et la laisser mourir de faim? Vous diriez qu'il veut la tuer et l'assommer, afin qu'elle soit sainte et martyre, par les maux qu'il lui aura fait souffrir. Vous verrez qu'il aura encore assez d'ambition de prétendre par-là du crédit en Paradis: mais il se trompe: Je voudrois que pour son bien et son amendement, quelqu'un lui dit à l'oreille le sens mystique de ces deux beaux Vers de Virgile:

Non tibi regnandi veniat tam dira libido.
Quamvis Elysios miretur Graecia campos.

Cette pauvre belle-mére, qui lui a donné sa fille en mariage, voit trop tard qu'on n'a jamais bon marché de mauvaise marchandise (1). Des gens, qui sont autant capricieux que ce Docteur, ne devroient point se marier, pour n'avoir pas tant de témoins de leur folie. Cette pauvre infortunée peut dire de soi-méme, ce que la femme d'un certain jaloux d'Italie dit dans Vivès:

Discite ab exemplo Justinae, discite, matres,
Ne nubat fatuo filia vestra viro.

Je suis, &c.

(1) qu'on . . . marchandise, daß man schlimme Waare niemahls wohlfeil einkauft.

A MONSIEUR DE BALZAC.

Théophile lui écrit qu'il n'a point de conduite; qu'il a fort peu de génie; et qu'il est sans reconnoissance.

Vous êtes coupable; mais, Monsieur, on fait conscience de vous punir: vos maux sont dignes de compassion, et ils obligent à excuser votre chagrin, et la haine que vous avez contre ceux qui se portent bien. Vous m'aviez promis votre amitié à cause des bons offices que je vous avois rendus; cependant vous m'êtes venu quereller jusques dans le cachot, et me braver avec insolence, à l'envi de mes ennemis. Je ne me pique point d'un procédé si choquant (1), ni de tout ce que vous dites contre moi. Quand vous me déchirez, vous vous punissez vous-même. Vos Lettres satiriques sont composées avec une peine incroyable; et vous vous châtiez, en les faisant; néanmoins, vous appellez ce penchant que vous avez à dire des injures, le divertissement d'un malade; il est vrai; car si vous étiez bien sain, vous feriez toute autre chose. Vos Ouvrages entretiennent votre indisposition; et si vous continuez d'écrire, vous ne vivrez pas long-tems. Votre esprit n'est point fertile, et cela vous pique contre moi; mais si la Nature vous a maltraité, je n'en suis pas cause. Elle vous a chérement vendu ce qu'elle a donné à beaucoup d'autres. Encore êtes-vous bienhûreux, qu'étant né pour être ignorant, vos soins vous ayent acquis quelque teinture (2) des Belles-Lettres. Vous savez la Grammaire Françoise. Le Peuple croit que vous avez fait un Livre; mais les Savans disent que vous pillez aux Particuliers ce que vous donnez au Public; et que vous n'écrivez que ce que vous

(1) Je ne . . . choquant, ich ärgere mich gar nicht über ein so beleydigendes Verfahren.

(2) quelque teinture, einige kleine Kentniß.

vous avez lû. S'il y a de bonnes choses dans vos Ouvrages, les honnêtes gens qui ne connoissent pas ces bonnes choses, ne peuvent vous en louer, et ceux qui les connoissent, savent qu'elles ne sont point de vous. Votre stile a des flateries d'esclave, et des railleries de boufon: vous traitez d'égal (1), des personnes de la premiére qualité, et vous ne vous souvenez plus de votre naissance. C'est une faute de mémoire qui a besoin de jugement. Corrigez-vous-en: vous faites une sotte vanité de vos maisons, et de vos valets; et cependant qui feroit l'éloge de vos prédécesseurs, vous rendroit un mauvais office. Votre visage, et votre conduite ont quelque chose de votre premiére bassesse. Au lieu de me témoigner dans mon malheur du ressentiment de l'obligation que vous m'avez, vous n'avez pensé qu'à me nuire; vous me haïssez à cause que vous m'avez offensé. Si vous aviez été assez honnête homme pour vous excuser, j'étois assez généreux pour vous pardonner. Je suis obligeant, et vous êtes lâche. Je ne me repens point d'avoir pris l'épée, afin de vous vanger du bâton; et je ne dis pas cela pour me piquer de bravoure (2), ni pour vous reprocher votre poltronnerie; mais pour vous montrer que vous deviez vous taire sur mes défauts, puisque j'avois caché les vôtres. Je ne suis ni Poëte, ni Orateur, et je ne dispute point d'éloquence avec vous. Vous êtes né plus proche de Paris que moi. Je n'ai eu pour Régens que des Ecossois; et vous, vous avez eu des Jésuites. Je suis sans finesse; Je parle simplement, et ne sais que bien vivre. Ce qui m'acquiert des amis, et me fait des envieux, c'est la bonté de mes moeurs, une fidélité incorruptible, et une profession ouverte d'aimer parfaitement ceux qui sont sans fraude, et sans lâcheté. Nous avons été par-là incompatibles vous et moi. Vous avez inconsidérément persécuté mon innocence, et fait gloire de ma disgrace: Toutefois cette dis-

(1) vous traitez d'égal, Sie begegnen als ihres gleichen.
(2) me piquer de bravoure, mich für tapfer ausgeben.

disgrace est une marque de ce que je vaux. Si vous n'avez été ni prisonnier, ni banni, ce n'est point que vous n'ayez fait assez de crimes pour l'être: mais vous n'avez pas assez de mérite pour qu'on vous recherche. Votre bassesse est votre sureté. Quand je réfléchis là-dessus, je me console; et suis ravi que ma personne soit encore chére à ceux qui m'ont condamné; et que ma réputation ait arrêté les criailleries de votre Pédant, et de celui qui est allé se faire absoudre à Rome, parce qu'il m'avoit calomnié. J'ai été malhûreux et vous êtes coupable. Si je voulois jetter quelques goutes d'encre sur votre vie, je la noircirois entierement. Vous me parlez de mes débauches, et du mal que m'ont donné les femmes; priez Dieu que les Chirurgiens ne découvrent jamais ce qui vous fit éviter celui-là, afin d'en gagner un autre: car vous êtes un étrange mâle: et je ne m'étonne pas que vous médisiez si insolemment des Dames. Depuis quatorze ans que je vous connois, je n'ai point eu d'autre maladie que l'horreur des vôtres; et après une exacte recherche de ma conduite, il se trouvera que la fréquentation de Balzac fait toute ma honte.

* Cette Lettre est la même dont Richelet a parlé dans une des Notes de ce Volume.

Fremont d'Ablancourt.

À MONSIEUR R.

Le Sieur Amelot dont vous avez vû les Rapsodies politiques, persécute le sens commun: A les lire on se persuade sans peine que le jugement universel n'a été promis que pour en faire part aux personnes qui, comme lui, n'en ont point eu de particulier. La Nature, à cet égard, l'a si mal traité, qu'on peut assurer, que quand il sortira du monde, il en sortira sans rendre l'esprit. Il travaille pourtant, à ce que vous dites, comme s'il en avoit: mais il gâte de telle sorte ce qu'il fait, que cela ne va qu'à montrer (1) que sa tête est un païs d'où la Raison n'approche jamais. Jugez de la gloire que vous

(1) ne va qu'à montrer, nur zeigt.

vous aurez à battre un si si chétif ennemi; et s'il ne vaut pas mieux que vous vous appliquiez à composer quelque chose de bon, qu'à dégainer contre un si sot animal. Croyez-moi, Monsieur, et comptez que je suis et serai toute ma vie à vous, FREMONT, *à Amsterdam*.

* Ce jugement du Sieur Fremont est très-injuste et marque une haine jalouse contre le Sieur Amelot de la Houssaye, qui nous a donné de très-bons Ouvrages. Il ne le haïssoit ainsi, que parcequ'il avoit entrepris de traduire Tacite après d'Ablancourt, Oncle de celui qui a écrit cette Lettre. Amelot ne se pique pas d'éloquence, mais il est bien plus fidèle, et ses Notes sont très-utiles.

A MONSIEUR*

Contre celui qui prend les pensées des autres.

Vous avez tort, Monsieur, de vous estomaquer (1) que le bon homme d'Assoucy pille nos sentimens. Il n'en use de la sorte, que parcequ'il nous estime. Ce qui me choque le plus, c'est qu'il attribue à son imagination les bons offices que lui rend sa mémoire; et qu'il se croit l'Auteur de mille pensées qu'il n'a prises que dans nos Ouvrages. C'est un véritable Echo; il ne dit que ce que les autres ont dit: et néanmoins il est si fou, que lorsqu'il nous copie mot à mot, il appelle cela composer. J'en ai pitié; et je suis sûr que vous en aurez pitié aussi.

A MONSIEUR**

Le Nouvelliste ridicule.

Votre parent semble, Monsieur, un peu trop politique, il ne parle jamais que du Ministére. Il en rompt la tête à des gens qui ne s'en soucient point, et qui d'ordinaire sont très-ignorans de cela. Il leur en dit toutefois ses sentimens; et s'il trouve une personne qui ait été à Paris, et qui sache comme le Louvre est

(1) de vous estomaquer, zornig zu werden.

ſt bâti, il ne la quitte point, qu'il ne lui ait dit cent choſes dont il invente pour le moins la moitié. Comme il a l'eſprit vif, et le raiſonnement agréable, des nouvelles qu'il ſait, il tire des conſéquences de ce qui arrivera; et fait ſur le champ d'autres nouvelles qu'il donne pour vrayes. Il a, parmi cela, toûjours Monſieur le Maréchal à la bouche; il le met dans toutes ſortes d'affaires, et rapporte tout à Monſieur le Maréchal. A l'entendre, le Roi ne voit que par les yeux, et ne parle que par la bouche de Monſieur le Maréchal. C'eſt ſans ceſſe Monſieur le Maréchal par-ci, et Monſieur le Maréchal par-là, et il ſe plaît tant à en parler, qu'il ne ſe ſouvient point, le plus ſouvent, qu'il nous entretient d'une affaire d'E'tat qu'il imagine, pour nous peindre l'humeur, le train, et l'équipage de Monſieur le Maréchal. L'autre jour par malheur, il me rencontra au milieu d'une vilaine rue, où après quelque diſcours auquel Monſieur le Maréchal fut mêlé, il me fit faire avec lui deux ou trois grands voyages, ſans que nous bougeaſſions de cette rue. Ma complaiſance me couta cher: et j'euſſe bien voulu ſavoir des nouvelles, et avoir le pied moins crotté. Tout le monde, direz-vous, n'eſt pas ſi peu curieux que moi; et les choſes qui regardent l'E'tat, ſont la matiére des plus belles converſations. Il eſt vrai, mais en ceci il faut ſe modérer. Il y a certaines nouvelles qu'un honnête homme doit ſavoir: et il ne faut pas être de l'autre monde parmi les gens de celui-ci. Les Chartreux ſeuls doivent ignorer certains changemens qui arrivent. Mais il ne faut point auſſi que la curioſité des nouvelles devienne une paſſion. On ne doit pas s'embaraſſer de toutes celles qui courent, ni avoir tant d'empreſſement à les debiter (1). Si le Turc fait quelque progrès en Candie, s'il prend quelque Vaiſſeau Chrêtien vers les Dardanelles, ſi les Confédérés remuent dans l'Allemagne, ſi la Mer ruine quelque digue dans la Hollande, votre parent s'en afflige comme d'un malheur domeſtique, et tâche d'en affliger ceux qui l'écoutent. Il en debite les nouvelles avec des termes recherchés et magni-

(1) debiter, h. l. erzehlen.

magnifiques; et il ſeroit marri de s'expliquér comme les autres. Cependant rien ne choque ſi fort les honnêtes gens que cette ſingularité; et en uſer de la ſorte, c'eſt de gayeté de cœur vouloir paſſer pour ridicule.

A MADAME **.

Je vous renvoye votre Panégyrique, je l'ai lû tout entier à cauſe de vous, ſans cela, je me ſerois contenté de la premiére page. En vérité vous avez eu grand tort de douter ſi cette piéce-là eſt bonne ou mauvaiſe. Je ne le trouve pourtant pas étrange; car c'eſt une choſe aſſurée que, comme les habits, la décoration du Théatre, l'action des Comédiens, ſurprennent l'Auditeur, quelque ſpirituel qu'il ſoit, et lui font trouver belle une Comédie qui n'eſt que médiocre; de même l'amour-propre nous fait trouver bien ſouvent dans les Vers des charmes qui n'y furent jamais, on fait crédit d'eſprit (1) à un homme qui loue, et quelques modeſtes que nous ſoyons, nous ſommes naturellement portés à dire du bien d'un Ouvrage qui dit du bien de nous. Défaites-vous bien de tout cela, défaites-vous de vous-même, de l'amitié petite ou grande que vous pouvez avoir pour Monſieur de. . . et aſſurément vous verrez que c'eſt un homme qui veut tout réſolument (2) être Bel-eſprit. Tout ſon commencement, où il dit: prenons le ſtile haut, non, ne le prenons pas, eſt un chemin rebatu (3). Cette figure d'incertitude a été faite mille fois, et peut-être jamais ſi mal. Dans cette maniére il n'eſt que ſinge de Monſieur Scarron, il copie en détrempe un Tableau de M. le Brun. Outre qu'à parler ſainement le petit ſtile ne laiſſe pas de louer fort bien un grand mérite.

Avec les fleurs de nos prairies,
Quand on les ſait bien ordonner,
On peut auſſi bien couronner
Qu'avec l'or et les pierreries.

Bien

(1) on fait crédit d'eſprit, man legt auf gutem Glauben Witz bey.

(2) tout réſolument, durchaus.

(3) un chemin rebatu, eine alte Leyer.

Bien vous en prend, Madame, d'être fort louable tout de vous-même, vous feriez mal en louange. Je n'examinerai point ici le détail de ce Poëme, je vous dirai seulement que je n'y trouve rien d'àpropos, que la promesse que l'Auteur vous fait de ne le laisser pas imprimer. Il a ma foi grande raison, le Libraire lui auroit demandé de l'argent, et le monde s'en seroit moqué; ainsi il n'auroit eu ni profit ni honneur en cette affaire. Vous n'aviez pas non plus un mauvais instinct, quand vous aviez envie de ne le montrer qu'à ses amis, il faut en être extrêmement pour l'approuver. Ce n'est pas que je voulusse être si sévere, que d'obliger tous les gens qui font des Vers à être des Benserades et des Corneilles: mais je veux du moins que celui qui se mêle d'écrire, fasse par-tout éclater quelque rayon d'esprit, et qu'il n'ennuie pas le Lecteur. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord qu'on peut être un fort honnête homme et un fort mauvais Poëte. Mais je voudrois qu'on fût assez judicieux pour se connoître; et qu'on ne laissât pas sortir ses Vers de son cabinet, ou tout au plus que ce ne fût que pour passer dans la chambre de sa Maîtresse. Pour la Prose, elle est nécessaire, ou pour les besoins de la vie, ou pour l'entretien de l'amitié, ou pour exprimer sa passion, et donner des rendez-vous à sa Dame. Malherbe dit fort plaisamment à un homme qui l'importunoit pour corriger des Stances; mon ami, si vous deviez faire cela ou être pendu, je vous servirois: mais cela n'étant pas, vous ferez mieux de les brûler. Voilà, Madame, quel est mon sentiment, que j'allois vous dire lorsque, &c.

A MONSIEUR T**.

La plûpart des Belles sont intéressées.

Ma foi, Monsieur, vous avez eu raison. Il n'y a point de plaisir d'acheter le plaisir si cher. Quand on a donné son coeur à une Philis, elle ne doit pas demander la bourse. C'est renverser l'ordre établi

En matiére de services rendus, le Serviteur doit être payé, et non point la Maîtresse. Je vous l'avois toûjours bien dit, que ce n'étoit pas pour vos beaux yeux que cette Belle vous témoignoit tant de douceur. Une autre fois vous me croirez, et vous ne vous engagerez jamais à être si honteusement refusé. Consolez-vous néanmoins; vous n'êtes pas le premier à qui cette disgrace est arrivée. La plûpart des femmes ont toûjours mieux aimé qu'on leur comptât de l'argent que des fleurettes: et il seroit plus vrai de dire: point d'argent, point de Philis; que point d'argent, point de Suisse. C'est une maudite coûtume qui depuis long-tems a pris racine. Pour vous le prouver, et vous consoler, je vous raconterai une Historiette. Vous vous souvenez, Monsieur, ou vous devez vous souvenir de ce beau parleur de guerre, Demosthène qui en donnoit à garder aux Peuples et à la Nobléfse; et qui, avec son caquet, faisoit enrager le Roi de Macédoine. Au même tems que ce Harangueur florissoit à Athenes, il y avoit une certaine Laïs à Corinthe: et la beauté de celle-ci n'étoit pas moins en crédit, que la Rhétorique de celui-là. Il n'y avoit point de coeur à l'épreuve des charmes de Laïs, non plus qu'à l'épreuve de l'éloquence de Domesthène. Ils avoient tous deux cela de commun, qu'ils travailloient pour le Public, quoique d'une maniére différente. Je ne sai pas, comme Demosthène en étoit récompensé; mais pour Laïs, elle avoit coûtume de se bien faire payer. Elle n'étoit point de celles dont la chair est au plus offrant et dernier enchérisseur. Ses faveurs étoient taxées; mais à si haut prix, qu'elles donnérent lieu à ce proverbe, *qu'il n'étoit pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe*. Demosthène à qui la Renommée avoit appris la beauté de Laïs, crut que le proverbe n'étoit pas pour lui, et que cette fameuse Courtisane ne pourroit résister aux charmes de ses paroles. Il écrit dans cette créance à Laïs qui ne cherchoit que pratique. Laïs lui fait réponse. Il s'échauffe dans son harnois, quitte Athenes, et court

à Co-

à Corinthe. Je n'ai pas bien sû sur quelle voiture: mais apparemment un amoureux comme lui, prit la poste, si poste y avoit en ce tems-là. A son arrivée, il se fait friser et poudrer. Il prend du linge blanc; et se croyant plus beau qu' Adonis, il va voir celle qu'il croyoit plus belle que Venus. Il la trouve plus charmante qu'il ne se l'étoit imaginée. Il s'empresse auprès d'elle: Il déplie ses lieux communs, et étale tous les raffinemens de son éloquence. Il lui conte fleurettes, et lui dit cent jolies choses: mais tout cela aux oreilles de Lais n'est pas dire d'Or. Quand il fut question de terminer l'affaire, on lui demanda dix mille drachmes qui sont de notre monnoye, ma foi, je ne sai pas combien, mais je m'imagine que c'étoit une grosse somme. Cette proposition étourdit si fort le pauvre Demosthène, qu'il en demeura quelque tems interdit. Enfin il rengaina aussi-bien que vous les mouvemens de son amour, et répondit en se retirant, *A Dieu ne plaise que j'achette si cher un repentir.* On a furieusement philosophé sur ce mot de repentir: mais les plus savans ont crû que Demosthène avoit entendu ce que nous appellons le mal de Naples, qui s'appelloit alors dans Athenes le mal de Corinthe. Quoi qu'il en soit, notre amoureux revint tout confus de son voyage. A son retour il déclama de toute sa force contre les vices du Sexe, mais il ne les changea point. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous voilà en quelque façon satisfait: et que l'avanture de Demosthène vous console un peu de la vôtre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Dames vendent leurs faveurs. Ceux qui font les beaux parleurs, et qui se vantent qu'il n'est nulle juppe, que leurs beaux discours ne mettent en trois jours à l'envers, sont des gens qui présument trop de leur Rhétorique, et qui souvent apprêtent à rire. Dix pistoles font plus d'effet sur le coeur d'une Belle, que dix mille fleurettes. L'éloquence, le mérite, et la bonne mine, ce sont des Monnoies que les Dames ne prennent plus pour argent comptant.

A MONSIEUR de Ch. **.

Le Bal ridicule.

J'ai passé les Landes tout seul, et durant un mauvais tems; c'est-à-dire que j'ai fait un voyage fort triste et fort pénible. Mais enfin, Monsieur, j'arrivai hier ici. Après les embrassades, et les comment vous portez-vous, on me fit mettre à table, et cela très-à-propos: car dans les Landes j'avois pensé mourir de faim. Pendant le repas on m'apprit qu'il y auroit un Bal de conséquence; et je n'eus pas plûtôt rempli ma bedaine (1), que j'y allai. Tout ce qui étoit dans cette belle Assemblée, ne peut passer que pour franc campagnard (2). J'y vis quantité de jeunes gens, dont les habits témoignoient extrêmement leur antiquité par le peu de rapport qu'ils avoient avec la mode; force hauts-de-chausse étroits sur lesquels il paroissoit quelques rubans couleur de feu, gras, repassés au fer, et attachés en divers endroits sans aucune proportion; force chapeaux de toute sorte de modes, si non de celle qui court (3), et tous portés de la maniére qui déplaît tant à votre Héroine; force rabats de Hollande, quelques-uns à passemens; mais tous remplis, ou rehaussés. Je vis même des Galans qui s'étoient parés de leurs habits d'été, parce qu'ils étoient accompagnés d'un misérable pourpoint de taffetas, ou de brocard luisant de fine graisse. En un mot, la salle étoit sans tapisserie, et éclairée de douze chandelles qu'on avoit plantées dans quelques bâtons croisés qui faisoient là le personnage de chandeliers. Pour les violons, il ne s'est jamais rien entendu de si pitoyable. Une oreille un peu fine auroit là souffert comme un damné. Si l'ami Baptiste les eût entendus, il auroit

(1) je . . . bedaine, ich hatte nicht so bald mich satt gegessen.

(2) franc campagnard, recht Landjunckerisch.

(3) si non de celle qui court, außer nur von der itzigen nicht.

roit pris la poste sur l'heure pour fuir cent lieues loin d'une si misérable harmonie. De citrons doux, ni d'oranges de la Chine, je n'en vis point, et la collation ne fit mal à personne. Pour les femmes de qualité, j'entens les femmes à taffetas, et non pas les Dames à carosse, j'en vis fort peu de belles. Mais j'en remarquai beaucoup dont la physionomie étoit assez friponne, et sur le visage desquelles il paroissoit un certain air d'enjouement qui ne déplaisoit point. Vous serez étonné si je vous dis que les Servantes furent les objets qui attachérent le plus mes yeux: mais vous saurez qu'elles sont ici jolies, propres, éveillées et souples comme des Basques. Pour les jeunes gens du Sexe masculin, il y en a peu de bienfaits: mais beaucoup qui croyent l'être, et qui à force de faire les beaux, sont ridicules. C'est sur ce chapitre tout ce que vous peut dire votre très-humble serviteur.

Contre un Poltron.

MONSIEUR,

Je sai que vous êtes trop sage pour conseiller jamais un duel; c'est pourquoi je vous demande votre avis sur ce que j'ai résolu de faire; car enfin, comme vous savez, l'honneur sali ne se lave qu'avec le sang. Hier je fus appellé sot, et l'on s'émancipa (1) de me donner un soufflet en ma présence: Il est vrai que ce fut en une compagnie fort honorable. Certains Stupides en matiére de démêle (2), disent qu'il faut que je périsse, ou que je me vange. Vous, Monsieur, dites-moi, vous, mon plus cher ami, et que j'estime trop sage pour m'exciter à aucune action cruelle; ne suis-je pas assez maltraité de la langue, et de la main de ce poltron, sans irriter encore son épée; car quoique je sois marri d'être appellé sot, je serois bien

 plus

(1) l'on s'emancipa, man nahm sich so viel heraus.

(2) en matiére de démêlé, in dem was Händel (Streitigkeiten) betrifft.

plus fâché qu'on me reprochât d'etre défunt. Si j'étois enfermé dans un sépulchre, il pourroit à son aise, et en sûreté, mal parler de mon courage. Ne ferai-je donc pas mieux de demeurer au monde, afin d'être toujours présent pour le châtier, quand sa témérité m'en donnera sujet. Infailliblement ceux qui me conseillent la tragédie, ne jugent pas que si j'en suis la catastrophe, il se mocquera de ma valeur: Si je le tue, on croira que je l'ai chassé du monde, parce que je n'osois y demeurer tant qu'il y seroit; si je lui ôte la rapiére, on dira que j'appréhendois qu'il demeurât armé: Si nous demeurons égaux, à quoi bon se mettre au hazard du plus grand de tous les malheurs, qui est la mort, pour ne rien décider: Et quand j'aurois Lettre du Dieu Mars de sortir de ce combat à mon honneur, il pourroit au moins se vanter de m'avoir contraint à commettre une insigne folie: Non, non, je ne dégaîne point; c'est craindre son ennemi de vouloir par le moyen de la mort, ou l'éloigner de soi, ou s'éloigner de lui: pour moi je n'appréhende pas qu'il soit où je serai. Il tient à gloire de n'avoir jamais redouté les Parques; s'il veut que je le croye, qu'il se tue, j'irai consulter tous les Sages pendant soixante ou quatre-vingt ans, pour savoir s'il a bien fait; et si l'on me répond qu'oui, alors je tâcherai d'en vivre encore autant pour faire le reste de mes jours pénitence de ma poltronnerie. Vous trouverez peut-être ce procédé fort étrange dans un homme de coeur comme moi: mais, Monsieur, à parler franc, je trouve que j'aime mieux me tenir à ma carte, que de me mettre au hazard en les brouillant, d'en avoir une pire. Ce Monsieur le Matamore veut peut-être mourir bien-tôt, afin d'en être quitte de bonne heure; mais moi qui suis plus généreux, je tâche de vivre plus long-tems, au risque d'être long-tems en état de pouvoir mourir. Pense-t-il se rendre fort recommandable, pour témoigner qu'il s'ennuye de ne pas retourner à la nuit de sa premiére maison, est-ce qu'il a peur du Soleil? Hélas! le pauvre busle, s'il sa-

voit ce que c'est que d'être trépassé, rien ne le presseroit. Un homme ne fait rien d'illustre qui devant trente ans met sa vie en danger, parce qu'il expose ce qu'il ne connoît pas; mais lorsqu'il la hazarde depuis cet âge-là, je soutiens qu'il est enragé de la risquer, l'ayant connue. Quant à moi, je trouve le jour très-beau, et je n'aime point à dormir sous terre, à cause qu'on n'y voit goutte. Qu'il ne s'enfle point pourtant de ce refus; car je veux bien qu'il sache que je sai une botte (1) à tuer même un Géant armé, et qu'à cause de cela, je ne veux point me battre de peur qu'on ne l'apprenne. Il y a encore cent autres raisons qui me font abhorrer le duel: moi, j'irois sur le pré, et là fauché parmi l'herbe, m'embarquer possible (2) pour l'autre Monde: Hélas! mes Créanciers n'attendent que cela pour m'accuser de banqueroute; mais penseroit-il même m'avoir mis à *jubé* (3), quand il m'auroit ôté la vie, au contraire j'en deviendrois plus terrible, et je suis assuré qu'il ne me pourroit regarder quinze jours après, sans que je lui fisse peur. S'il aspire à la gloire de m'avoir égorgé, pourvûque je me porte bien, je lui permets de se vanter par-tout d'être mon Bourreau; aussi bien quand il m'auroit tué, la gloire ne seroit pas grande, une poignée de ciguë (4) en feroit bien autant. Il va s'imaginer peut-être que la Nature m'a fort maltraité en me refusant du courage; mais qu'il apprenne que la Nature ne sauroit nous jouer un plus vilain trait, que de se servir de celui du fort, que la moindre Puce en vie, vaut mieux que le grand Alexandre décédé, et qu'enfin je me sens indigne d'obliger des torches benites à pleurer sur mes armoiries (5). J'aime véritablement, qu'on me flatte de toutes les qualités d'un bel esprit, hormis de celle d'hûreuse mé-

(1) une botte, einen Stoß.
(2) possible, h. l. adverb. vielleicht. Mot vieilli.
(3) m'avoir mis à *jubé* mich gedemüthiget zu haben.
(4) ciguë, Schierling, eine Art Gifft.
(5) armoirie, Wapen.

mémoire, qui m'eſt inſupportable et pour cauſe (1). Une autre raiſon me défend encore les batailles. J'ai composé mon Epitaphe, dont la pointe (2) eſt fort bonne, pourvûque je vive cent ans; et j'en ruïnerois la rencontre hûreuſe (3), ſi je me hazardois à mourir plus jeune. Ajoutez à cela que j'abhorre ſur toutes choſes les maladies, et qu'il n'y a rien de plus nuiſible à la ſanté que la mort; ne vaut-il pas bien mieux s'encourager à devenir Poltron, que de ſe rendre la cauſe de tant de déſaſtres? Ainſi (forts de notre foibleſſe) on ne nous verra jamais ni pâlir, ni trembler que d'appréhenſion d'avoir trop de cœur: Et toi, ô ſalutaire Poltronnerie! je te voue un Autel, et je promets de te ſervir avec un culte ſi dévot, que pour commencer dès aujourd'hui, je dédie cette Epître au Lâche le plus confirmé de tes Enfans, de peur que quelque Brave, à qui je l'euſſe envoyée, ne ſe fût imaginé que j'étois homme à le ſervir pour ces quatre méchans mots qu'on eſt obligé d'écrire à la fin de toutes les Lettres. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre Serviteur.

Contre une Demoiſelle avare.

MADEMOISELLE,

Si tout le monde étoit obligé comme moi, pour faciliter la lecture de ſes Lettres, d'envoyer de l'argent, les Balzacs n'auroient jamais écrit, et les aveugles ſauroient lire; mais quoi! ſi les miennes ne ſont éclairées par la réflexion de l'Or de quelques Louïs, vous n'y voyez que du noir de Grimoire (4), et quand même

(1) et pour cauſe, und aus gegründeten Urſachen.
(2) la pointe, h. l. das ſinnreiche, ſcharfſinnige.
(3) la rencontre hûreuſe, h. l. den glücklichen Einfall.
(4) vous . . . Grimoire, ſo verſtehen Sie nichts davon.

même je les aurois prises dans Polexandre, je suis assûré d'avoir pour vous écrit en Hébreu; ouvrir la bouche, et mouvoir les lévres en toutes les façons nécessaires à l'expression de notre Langue, c'est ne vous faire entendre que de l'Arabe: pour vous parler François, il faut ouvrir la main, ainsi ma bourse devient chez moi le seul organe, par lequel je vous puisse éclaircir les difficultés de la Bible, et vous rendre les Centuries de Nostradamus aussi faciles que le *Pater*. Enfin, Mademoiselle, c'est de vous seule que l'on peut dire avec vérité: point d'argent, point de Suisse. Je me console aisément de votre humeur, parce que tant que vous ne changerez point, je suis assûré d'être en puissance avec la croix de quelques Pistoles, de chasser plus facilement qu'avec de l'eau bénite et l'exorcisme, le Démon d'avarice; mais j'ai tort de vous reprocher une si grande bassesse, ce sont au contraire des motifs de vertu qui vous font agir de la sorte; car si vous tombez plus souvent sous la croix, que les malfaiteurs de Judée, c'est que vous croyez pieusement que les Justes ne vous sauroient rien demander injustement, et que l'Or, ce symbole de la pureté, ne vous sauroit être donné qu'avec des intentions très-pures. Je pense même comme vous êtes, aussi bien que bonne Chrétienne, encore meilleure Françoise, que vous vous abaissez devant tous ceux qui vous présentent les Images de nos Rois; et que même vous êtes d'une probité exemplaire, qui ne veut faire tort à personne. Vous êtes tellement scrupuleuse à la distribution de vos faveurs, que vous vous appuyez davantage sur les baisers de dix Pistoles, que sur ceux de neuf. Cette oeconomie ne me déplaît pas, car je suis assûré, tenant ma bourse dans ma main, de tenir votre coeur dans l'autre. Tout ce qui me fâche, c'est que cette chére image, que vous juriez autrefois avoir imprimé fort avant dans votre coeur, vous la mettez hors de chez vous par les épaules (1), si-tôt qu'elle y a demeuré trois jours sans

 payer

(1) vous la mettez hors de chez vous par les épaules, Sie solches über die Schultern wegwerfen.

payer son gîte. Pour moi, je pense que vous avez oublié la définition de l'homme, car toutes vos actions me prouvent que vous ne me prenez que pour un animal donnant, cependant je croyois être, suivant l'opinion d'Aristote, un animal raisonnable; mais je vois bien qu'il me faut résoudre à cesser d'être ce que je suis, du moment que je cesse de fouiller à ma poche. Corrigez, je vous prie, cette humeur qui convient fort mal à votre jeunesse et à cette générosité dont vous vous faites toute blanche (1); car il vous est honteux d'être à mes gages, moi qui suis,

MADEMOISELLE,

Votre Serviteur.

Contre un Médisant.

MONSIEUR,

Je sai bien qu'une ame basse comme la vôtre, ne sauroit naturellement s'empêcher de médire, aussi n'est-ce pas une abstinence où je veuille vous condamner: La seule courtoisie que je veux de vous, c'est de me déchirer si doucement, que je puisse faire semblant de ne le point sentir. Vous pouvez connoître par-là qu'on m'envoye la Gazette du Pays Latin; remerciez Dieu de ce qu'il m'a donné une ame assez raisonnable pour ne croire pas tout le monde en toutes choses, à cause que tout le monde peut dire toutes choses; autrement j'aurois appliqué à vos maux de ratte un plus solide et plus puissant antidote que le discours. Ce n'est pas que j'aye jamais attendu des actions fort humaines d'une personne qui sortoit de l'humanité; mais je ne pouvois croire, que votre cervelle eût si généralement échoué contre les bancs de la Rhétorique, que vous eussiez porté en Philosophie un homme sans tête. On auroit à la vérité trouvé fort étrange que dans un corps si vaste votre esprit ne se

homme

(1) dont vous vous faites toute blanche, deren Sie sich so sehr rühmen.

tur pas perdu; aussi ne l'a-t-il pas fait longue, et j'ai oui qu'il y a de bonnes années (1) que vous ne sauriez plus abandonner la vie, que votre trépas accompagné de miracles ne vous fasse canoniser. Oui, prenez congé du Soleil quand il vous plaira; vous êtes assuré d'une ligne dans nos Litanies, quand le Consistoire apprendra que vous serez mort sans avoir rendu l'esprit: mais consolez-vous, vous n'en durerez pas moins pour cela; les Cerfs et les Corbeaux, dont l'esprit est taillé à la mesure du vôtre, vivent quatre cens ans; et si le manque de génie est cause de leur durée, vous devez être celui qui fera l'Epitaphe du Genre humain. C'est sans doute en conséquence de ce brutal instinct de votre nature, que vous choisissez l'Or et les Pierres précieuses pour répandre dessus votre venin; souffrez donc, encore que vous prétendiez vous soustraire de l'empire que Dieu a donné aux hommes sur les Bêtes, que je vous commande de vomir sur quelque chose de plus sale que mon nom, et de vous ressouvenir (car je crois que les Animaux comme vous ont quelque réminiscence) que le Créateur n'a donné à ceux de votre espèce une langue que pour avaller, et non pas pour parler: souvenez-vous-en donc, c'est le meilleur conseil que vous puissiez prendre; car quoique votre foiblesse fasse pitié, celles des Poux et de Puces qui nous importunent, ne nous obligent pas à leur pardonner. Enfin cessez de mordre, Simulachre de l'Envie; car quoique je sois peu sensible à l'injure, je suis sévére à la punir, rien n'empêcheroit la vertu d'un *Ellebore* (2) qu'on appelle en François tricot (3), duquel pour vous montrer que je suis Philosophe, (ce que vous ne croyez pas) je vous châtierois avec si peu d'animosité, que

(1) qu'il y a de bonnes années, daß es schon lange Jahre her ist.

(2) Ellebore, Nieswurtzel. On dit des Personnes qui n'ont pas assez d'Esprit qu'elles ont besoin d'Ellebore.

(3) tricot, kurtzer dicker Knüttel.

que le chapeau dans une main, et dans l'autre un bâton, je vous dirois en vous brisant les os (1),

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

Contre un Ingrat.

MONSIEUR,

Par l'affection que je vous ai portée dont vous êtes indigne, je vous ai fait mériter d'être mon Ennemi. Si les Philistins autrefois n'eussent laissé leurs vies sous le bras de Samson, nous ne saurions pas aujourd'hui que la Terre eût porté des Philistins : ils doivent leurs vies à leurs morts, et s'ils eussent vêcu dix ans plus tard, ils fussent morts trente Siècles plûtôt ; ainsi vous moissonnez malgré moi cette gloire de votre lâcheté, de m'avoir contraint de vous en punir : on me dira, je le sai bien, que pour avoir détruit un Pygmée, je n'attacherai pas à mon sort la matiére d'une illustre Epitaphe ; mais à regarder sans intérêt le revers du Paradoxe, ce Marius qui fit en trois combats un Cimetiére à trois Nations, ne fut pas censé Poltron, lorsqu'il frappoit les Grenouilles du Marais où il s'étoit jetté : et Socrate ne cessa pas d'être le premier homme de l'Univers, quand il eut écrasé les Poux qui le mordoient dans son cachot. Non, non, petit Nain, ne pensez pas être quelqu'autre chose, essayez de vous humilier en votre néant, et croyez comme un article de foi, que si vous êtes encore aussi petit qu'au jour de votre naissance, le Ciel l'a permis ainsi, pour empêcher un petit mal de devenir grand : enfin vous n'êtes pas homme ; et que Diable êtes-vous donc ? Vous êtes peut-être une Momie que quelque Farfadet (2) aura volée à l'Ecole de Medécine pour effrayer le monde, encore cela n'est-il point trop éloigné du

(1) en vous brisant les os, indem ich sie rechtschaffen durchprügelte.

(2) Farfadet, Kobold.

du vraiſemblable, puiſque ſi les yeux ſont les miroirs de l'ame, votre ame eſt quelque choſe de bien laid: cependant vous vous vantez de mon amitié. O Ciel! qui puniſſez les héréſies, châtiez celle-ci du tonnerre. Je vous ai donc aimé? Je vous ai donc porté mon coeur en offrande, donc vous m'eſtimez ſot au point d'avoir par charité donné mon ame au Diable; mais ce n'eſt pas de moi ſeul que vous avez médit, les plus chatouillans éloges qui partent de vous ſont des ſottiſes, et Dieu ne vous eût point échappé ſi vous l'euſſiez connu. Tout ce qui reſpire, intereſſé à la perte des Monſtres, auroit déja tenté mes bonnes graces par votre mort, mais il la néglige comme un coup ſûr, ſachant que vous avez en moi ſeul,

Votre Partie, votre Juge,
et votre Bourreau.

Contre un gros homme.

Enfin, gros homme, je vous ai vû, mes prunelles ont achevé ſur vous de grands voyages, et le jour que vous vous éboulâtes (1) corporellement juſqu'à moi, j'eus le tems de parcourir votre hémiſphere, ou pour parler plus véritablement, d'en découvrir quelques cantons: mais comme je ne ſuis pas tout ſeul les yeux de tout le monde, permettez que je donne votre Portrait à la poſtérité, qui un jour ſera bien aiſe de ſavoir comme vous êtes fait. On ſaura donc en premier lieu, que la Nature qui vous ficha (2) une tête ſur la poitrine, ne voulut point expreſſément y mettre de cou, afin de le dérober à la malignité de votre horoſcope; que votre ame eſt ſi groſſe, qu'elle ſerviroit bien de corps à une perſonne un peu déliée: que vous avez ce qu'aux hommes on appelle la face ſi fort au-deſſous des épaules, et ce qu'on appelle les épaules

(1) que vous vous éboulâtes corporellement juſqu'à moi, da Sie ſich leibhafftig bis zu mir herunter ſenkten.
(2) ficha, einſetzte.

aussi capables d'enivrer que celles qui s'exhaloient de cette Grotte, je n'y vois rien d'aussi prophétique; c'est pourquoi j'estime que vous n'êtes au plus que la caverne des Sept Dormans qui ronflent par votre bouche. Mais bons Dieux! qu'est-ce que je vois, vous me semblez encore plus enflé qu'à l'ordinaire. Est-ce donc le courroux qui vous sert de seringue? Déja vos jambes et votre tête se sont tellement unies par leur extension à la circonférence de votre globe, que vous n'êtes plus qu'un ballon. Vous vous figurez peut-être que je me mocque; par ma foi vous l'avez deviné, et le miracle n'est pas grand qu'une boule ait frappé au but: Je vous puis même assûrer que si les coups de bâton s'envoyoient par écrit, vous liriez ma Lettre des épaules; et ne vous étonnez pas de mon procédé, car la vaste étendue de votre rondeur me fait croire si fermement que vous êtes une terre, que de bon coeur, je planterois du bois sur vous pour voir comme il se porteroit. Pensez-vous donc à cause qu'un homme ne vous sauroit battre tout entier (1) en vingt-quatre heures, et qu'il ne sauroit en un jour échigner qu'une de vos omoplattes (2), que je me veuille répoter de votre mort sur le Bourreau? Non, non, je serai moi-même votre Parque, et ce seroit déja fait de vous, si j'étois bien délivré d'un mal de ratte, pour la guérison duquel les Médicins m'ont ordonné quatre ou cinq prises de vos impertinences; mais si-tôt que j'aurai fait banqueroute aux divertissemens (3), et que je serai las de rire, tenez pour tout assûré que je vous envoyerai défendre de vous compter entre les choses qui vivent; adieu c'est fait. J'eusse bien fini ma Lettre à l'ordinaire, mais vous n'eussiez pas crû pour cela que je fusse votre très-humble, très-obéissant, et très-affectionné: c'est pourquoi, gros crevé (4), serviteur à la paillasse.

Con-

(1) battre tout entier, recht durchprügeln.

(2) et qu'il . . . omoplattes, und weil er in einem Tage nur eines von ihren Schulter-Blättern entzwey schlagen kan.

(3) sitôt . . . divertissemens, so bald als ich denen Belustigungen werde gute Nacht gesaget haben.

(4) gros crevé, ihr dicker Kerl.

Contre un Pédant.

MONSIEUR,

Je m'étonne qu'une buche comme vous, qui semblez avec votre habit, n'être devenu qu'un grand charbon, n'ait encore pû rougir du feu dont vous brûlez: Pensez au moins, quand votre mauvais Ange vous révolte contre moi, que mon bras n'est pas loin de ma tête, et que jusqu'à présent votre foiblesse et ma générosité vous ont garanti: quoique tout votre composé soit quelque chose de fort méprisable, je m'en délivrerai s'il me semble incommode. Ne me contraignez donc pas à me souvenir que vous êtes au monde; et si vous voulez vivre plus d'un jour, rappellez souvent en votre mémoire, que je vous ai défendu de ne me plus faire la matiére de vos médisances: Mon nom remplit mal une Période, et l'épaisseur de votre masse quarrée la pourroit mieux fermer. Vous faites le César, quand du haut de votre Tribune Pédagogue, et Bourreau de cent Ecoliers, vous regardez gémir sous un Sceptre de bois votre petite Monarchie; mais prenez garde qu'un Tyran n'excite un Brutus; car quoique vous soyez l'espace de quatre heures sur la tête des Empereurs, votre Domination n'est pas si fortement établie qu'un coup de cloche ne la détruise deux fois par jour. On dit que par-tout vous vous vantez d'exposer et votre conscience et votre salut. Je crois cela de votre piété, mais de risquer votre vie à cette intention, je sai que vous êtes trop lâche et que vous ne voudriez pas jouer contre la Monarchie du Monde. Vous conseillez et concertez ma ruine, mais ce sont des morceaux que vous taillez pour d'autres, vous seriez fort aise de contempler sûrement de la rive un naufrage en haute mer, et cependant je suis dévoué au pistolet par un Pédant bigot; un Pédant *in sacris*, qui devroit pour l'exemple, si l'image d'un pistolet avoit pris place en sa pensée, se faire exorciser. Barbare Maître d'Ecole; quel sujet vous ai-je donné de

me tant vouloir de mal? Vous feuilletez (1) peut-être tous les crimes dont vous êtes coupable, et pour lors il vous souvient de m'accuser de l'impieté que vous reproche votre mémoire; mais sachez que je connois une chose que vous ne connoissez point, que cette chose est Dieu, et que l'un des plus forts argumens, après ceux de la Foi, qui m'ont convaincu de sa véritable existence, c'est d'avoir considéré que sans une premiére et souveraine bonté qui régne dans l'Univers, foible et méchant comme vous êtes, vous n'auriez pas été si long-tems impuni. Au reste j'ai appris que quelques petits Ouvrages un peu plus élevés que les vôtres, ont causé à votre timide courage tous les emportemens dont vous avez fulminé contre moi; mais, Monsieur, je suis en querelle avec ma pensée (2), de ce qu'elle a rendu ma satire plus piquante que la vôtre, quoique la vôtre soit le fruit de la sueur des plus beaux génies de l'Antiquité; vous devez vous en prendre à la nature et non pas à moi, qui n'en puis mais (3), car pouvois-je deviner que d'avoir de l'esprit c'étoit vous offenser? Vous savez de plus que je n'étois point au ventre de la jument (4), qui vous conçut, pour disposer à l'humanité les organes et la complexion qui concouroient à vous faire cheval. Je ne prétends point toutefois que les vérités que je vous prêche rejaillissent sur le corps de l'Université (cette glorieuse Mére des Sciences) de laquelle si vous composez quelque membre, vous n'en êtes que les parties honteuses. Y a-t-il rien en vous qui ne soit très-difforme; votre ame même est noire à cause qu'elle porte le deuil de votre conscience, et votre habit sert de petite oye (5) à votre ame. A la vérité je confesse qu'un chétif hypocondre, comme vous, ne peut obscurcir l'estime des gens

(1) vous feuilletez, sie durchsuchen.

(2) je suis en querelle avec ma pensée, ich zancke mit meinen eigenen Gedancken.

(3) qui n'en puis mais, der ich nicht Schuld daran bin.

(4) jument, Stute.

(5) petite oye, Auszierung (bey der Kleidung.)

gens doctes de votre profession; et qu' encore qu'un ridicule orgueil vous persuade que vous êtes habile par dessus les autres Régens de l'Université; je vous proteste, mon cher ami, que si vous êtes le plus grand homme en l' Académie des Muses, vous ne devez cette grandeur, qu' à celle de vos membres, et que vous êtes le plus grand Personnage de votre Collége, par le même titre (1) que Saint Christophle est le plus grand Saint de Nôtre-Dame. Ce n'est pas que quand la fortune et la justice seront bien ensemble (2), vous ne méritiez fort d'être le Principal de quatre cens Anes qu'on instruit à votre Collége: oui certes, vous le méritez, et je ne sache aucun Maître des Hautes Oeuvres (3) à qui le fouet siée bien comme à vous, ni personne à qui il appartienne plus justement. Aussi de ce grand nombre, j'en sai tel qui pour dix Pistoles, voudroit vous avoir écorché; mais si vous m'en croyez, vous le prendrez au mot, car dix Pistoles sont plus que ne sauroit valoir la peau d'une bête à corne. De tout cela, et de toutes les autres choses que je vous mandai l'autre jour, vous devez conclure, ô petit Docteur, que les Destins vous ordonnent par une Lettre, que vous vous contentiez de faire échouer l'esprit de la jeunesse de Paris contre les bancs de votre classe, sans vouloir régenter (4) celui qui ne reconnoit l'empire ni du Monet ni du *Thesaurus*. Cependant vous me heurtez à corne émoulue (5), et resuscitant en votre souvenir la mémoire de votre épouvantable avanture, vous en composez un Roman dont vous me faites le Héros. Ceux qui veulent vous excuser, en rejettent la cause sur la Nature, qui vous a fait naître

 d'un

(1) par le même titre, aus eben dem Recht.

(2) seront bien ensemble, wohl mit einander stehen werden.

(3) Maître des Hautes Oeuvres, Scharfrichter.

(4) régenter, befehlen. Il se dit proprement des Régens ou Maîtres d'Ecole.

(5) vous . . . emoulue, stossen Sie mich mit einem spitzig geschliffenen Horn; c'est à dire: greiffen Sie mich recht hart an.

d'un païs où la bêtise est le premier patrimoine, et d'une race dont les sept péchés mortels ont composé l'histoire. Véritablement après cela, j'ai tort de me fâcher, que vous essayiez tous vos crimes, puisque vous êtes en âge de donner votre bien, et que vous paroissiez quelquefois si transporté de joie, en supputant les débordés (1) du siècle, que vous y oubliez jusqu'à votre nom. Il n'est pas nécessaire de demander qui peut m'avoir appris cette stupide ignorance que vous pensiez secrette; vous qui tenez à gloire de la publier, et qui la beuglez (2) si haut dans votre classe, que vous la faites ouïr d'Orient jusqu'en Occident. Je vous conseille toutefois, Maître Picard, de changer desormais de texte à vos Harangues, car je ne veux plus, ni vous voir, ni vous entendre, ni vous écrire; et la raison de cela est que Dieu qui possible est au terme de me pardonner mes fautes, ne me pardonneroit pas celle d'avoir eu affaire à une Bête.

Contre un liseur de Romans.

A moi, Monsieur, parler Roman! Hé! dites-moi, je vous supplie, Polexandre et Alcidiane, sont-ce des Villes que Gassion aille assiéger? En vérité, jusqu'ici j'avois crû être à Paris, démeurant au Marais du Temple, et je vous avois crû un Soldat volontaire dans nos Troupes de Flandres, quelquefois mis en faction (3) par un Caporal, mais puisque vous m'assurez que je ne suis plus moi-même, ni vous celui-là, je suis obligé chrétiennement de le croire. Enfin, Monsieur, vous commandez des Armées? Oh! rendons graces à la Fortune qui s'est reconciliée avec la Vertu, certes, je ne m'étonne plus de ce que cherchant tous les Samedis votre nom dans les Gazettes, je ne pouvois l'y rencontrer. Vous êtes à la tête d'une Armée, dans un climat, dont Renaudot n'a point de con-

(1) les débordés, die liederlichen, unzüchtigen Leute.
(2) beuglez, ausbrüllet.
(3) mis en faction, auf die Schildwache gestellt.

connoiſſance. Mais en votre conſcience, mon cher Monſieur, dites-moi, eſt-ce agir en bon François que d'abandonner ainſi votre Patrie, et d'affoiblir par l'éloignement de votre perſonne le parti de notre Souverain? Vous feriez, ce me ſemble, beaucoup plus pour votre gloire, d'augmenter ſur la Mer d'Italie notre Flote de la vôtre, que d'aſpirer à la conquête d'un Païs qu'un Dieu n'a pas encore créé. Vous m'en demandez la route; par ma foi, je ne la ſai point, et toutefois je penſe que vous devez changer celle que vous avez priſe, car ce n'eſt pas le plus court, pour arriver aux Canaries de paſſer par les petites maiſons (1). Je m'en vais donc pour la proſpérité et le bon ſuccès de votre voyage faire des voeux et porter une chandelle à Saint Mathurin *, et le prier que je puiſſe vous voir ſain quelque jour, afinque vous puiſſiez connoître ſainement que tout ce que je vous mande dans cette Lettre n'aboutit qu'à vous témoigner combien je ſuis,

MONSIEUR,

Votre affectionné
Serviteur.

A MADAME *.

Le grand Parleur et le Sot Savant.

Avouez que ce Bel-Eſprit que vous m'aviez tant vanté, eſt incommode. On vous avoit bien trompée, Madame, de vous en avoir dit tant de merveilles. Perſonne n'a jamais eu un ſi étrange flux de bouche (2): quand on dit un mot en ſa préſence, il s'imagine qu'on entreprend ſur ſes droits (3), et qu'il n'y a au monde

(*) Le Patron des Foux.

(1) les petites maiſons, das Tollhaus.

(2) un ſi étrange flux de bouche, ein ſo erſtaunendes Plaudermaul.

(3) qu'on entreprend ſur ſes droits, daß man in ſeine Rechte einen Eingriff thut.

que lui qui doive parler. Il a tout vû, tout fait; il fait tout, et si nous l'en croyons, il lui est arrivé plus d'avantures, qu'aux Héros des Romans. Comme c'est un persécuteur d'oreilles, je ne m'étonne pas qu'il lui échappe tant de mensonges. Pendant le tems que nous avons été ensemble, il auroit été impossible de les compter. Sur-tout en matiére de Livres, de quoi ne se vante-t-il point; il a raison de dire qu'il les dévore; c'est ce qui l'empêche de les digérer; et ce qui fait que son esprit en retire si peu de nourriture. Il cite à tous momens, et il a dans la tête une étrange confusion d'Histoires. Mais bon Dieu! Madame, que sa science est éloignée de la maniére dont il faut savoir! Et qu'il lui seroit plus avantageux d'être un honnête ignorant qu'un savant si incommode! On a pitié de la peine qu'il se donne à faire de mechantes allusions, et à dire de basses équivoques. Il n'en laisse échapper aucune. Il est continuellement en sentinelle pour surprendre une pointe au passage (1); et lorsqu'il en vient à bout, il rit de tout son coeur, et on le chagrine si l'on ne rit aussi fort que lui. Quand j'eusse eu envie de devenir savant; voilà justement l'homme qui me faloit pour m'en dégoûter, et me faire aimer mon ignorance. Sa conversation m'a aussi donné tant d'ennui, que rien depuis n'a été capable de soulager mon chagrin. C'est, Madame, de quoi vous assure,

Votre très-humble, et très-obéissant
Serviteur.

A MADAME L**.

Satire d'un esprit grossier et mélancolique.

Monsieur N*. a de l'esprit infiniment. Son esprit, on l'avoue, est subtil, mais, Madame, il s'évapore: et quand il auroit moins de ce qui éleve, et davantage de ce qui fixe, il n'en vaudroit que mieux. Toutefois, quelque éventé qu'il

(1) pour . . . passage, um einen witzigen Einfall auf dem Wege zu erhaschen.

qu'il soit (1), il est beaucoup plus agréable que le mélancolique B ***. La sotte retenue de celui-ci est bien moins supportable, que l'emportement de celui-là. Le brillant est toûjours beau, lors même qu'il n'est pas toûjors reglé. L'on peut avoir quelquefois de l'esprit par excès: et peut-être que d'en avoir trop, c'est être plus près de la folie, que de n'en avoir que peu. Pour moi, j'aime mieux les vices qui péchent en excès, que ceux qui péchent en defaut. La témérité est plus noble que la poltronnerie, et la prodigalité que l'avarice. Quand un homme n'est pas courageux, ni liberal de la belle maniére, il vaut mieux qu'il soit téméraire et prodigue que poltron et avare. N'est-il pas vrai, Madame, que le Comte N*. qui mange son bien avec honneur, passe pour plus honnête homme que le Président D**. qui le conserve si vilainement; et le Chevalier N*. qui se bat quelquefois mal à propos, n'est-il pas mieux venu parmi les gens de qualité, que C***. qui se laisse battre avec lâcheté. Il en est de même (2) de l'Esprit. Il semble plus avantageux de l'avoir vif, quoique mal conduit, que pesant, et bien réglé. Vous dites très-agréablement qu'il vaudroit autant entreprendre de fixer le Mercure, que de vouloir arrêter la vivacité de celui dont nous parlons. Mais, pour cela, Madame, croyez-vous qu'il en soit moins estimable? Ne savez-vous pas que le mouvement est naturel à notre esprit aussi bien que la légéreté? et que plus il posséde ces deux qualités, plus il est ce qu'il doit être? J'aime les emportemens et la vivacité de L*. Vous avez beau dire qu'il s'éleve si haut qu'on le perd de vûe. Les animaux qui se portent en l'air, valent plus que ceux qui rampent sur la terre. Parmi ceux-ci l'on trouve souvent du venin; et parmi les autres, il ne s'en rencontre presque jamais. Que si cet esprit semble un fleuve impétueux, c'est celui du Nil et il ne se déborde point, sans engraisser les Terres de son voisi-

(1) quelque éventé qu'il soit, so unbesonnen und flüchtig er auch seyn mag.

(2) Il en est de même, es ist eben so beschaffen.

voisinage. Ce galant homme en effet pousse dans ses débordemens, cent choses excellentes dont on peut faire du profit: mais il oblige à rire quand il s'abandonne au torrent de sa veine poëtique. Il n'y a point de sagesse qui vaille une si plaisante folie, et si vous y faites réflexion, vous serez sans doute de mon sentiment. Je suis, Madame **.

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

A MADEMOISELLE**.

*Son ami l'Abbé M**. est un esprit dégoûtant.*

Vous avez beau faire (1), Mademoiselle, je ne saurois revenir de l'opinion que j'ai de votre ami l'Abbé M**. Je lui trouve l'esprit mince, les sentimens bas, l'entretien fade, les inclinations méchaniques, et la mine dégoûtante. Il n'y a pas un quolibet qu'il ne sache, ni un méchant conte qu'il ne veuille dire. Je ne vous veux point de mal de ce qu'il va quelquefois chez vous. Mais j'aurai de la peine à m'empêcher de vous en vouloir, si jamais, quand il s'y trouvera, et que j'y serai, vous m'empêchez de sortir. Dites-moi de grace, vous, Mademoiselle, qui avez de l'esprit autant que dix, comment vous pouvez-vous accommoder d'un animal qui en a si peu? Vous a-t-il dit quelque chose de spirituel, lui qui n'ouvre la bouche que pour faire trembler toutes les oreilles dont il est le persécuteur déclaré? L'on n'a jamais dit de bonnes choses où il a été, qui n'ayent été salies de quelqu'une de ses impertinences. Il ne va point par la Ville, qu'il ne ramasse tout ce qu'on y débite de plus méchant pour en assassiner les honnêtes gens de qui il est le fleau. Si vous me considérez un peu, délivrez-

(1) vous avez beau faire, Sie machen sich vergebne Mühe.

livrez-moi, je vous prie, de sa persécution. Sa présence me fait trembler, et toutes les fois que je le rencontre, j'ai peur: et comme il vous rend des visites assez fréquentes, je n'ose vous aller voir, de crainte que sa langue ne dérobe à vos yeux le succès de leur attentat. Si j'ai à mourir tâchez auparavant de me faire aimer la mort, comme vous m'avez fait aimer la vie. Il ne faut qu'étaler à mes yeux tout ce que les vôtres ont de charmes, vous m'accoûtumerez insensiblement à voir l'appareil de mon trépas, comme vous m'avez accoûtumé au plaisir qu'il y a d'être le reste de mes jours,

Votre très-humble, et très-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR
THOMAS DE LORMES,
Avocat au Parlement de Grenoble.

On répond par de bons offices à ses injures.

J'ai, à la faveur de mes petits Ouvrages, tâché de faire connoître ce que vous valiez; et par bonheur j'en suis venu à bout. Les gens de Lettres de Province commencent à s'entretenir de votre mérite; et ceux que j'ai l'honneur de voir à Paris, me demandent tous, qui est ce *Monsieur Thomas de Lormes*, dont vous parlez si avantageusement? Ho, ho! leur dis-je d'un air qui témoigne l'estime que j'ai pour vous, c'est un grand Poëte, et un grand Orateur, le Malherbe du Dauphiné, et le Patru du Parlement de Grenoble: et pour en être agréablement persuadé, vous n'avez qu'à lire ses Oeuvres. C'est, Monsieur, de la maniére que je satisfais la curiosité des Personnes Illustres qui veulent avoir plus de connoissance de ce que vous valez;

et vous me devriez ſavoir quelque gré d'une conduite ſi obligeante. Mais au contraire, vous jettez feu et flâme, et vous me déchirez par de ſi miſérables ſatires, que ſi l'on ne voyoit vôtre nom au bas, on penſeroit qu'elles fuſſent de ces barbouilleurs, qui depuis la Serre, ont été en France. Hé! Monſieur, ne détruiſez point par de méchantes Pièces la réputation où vous êtes. C'eſt un bien fragile que cette réputation; et elle vous doit être d'autant plus chére, qu'elle vous coûte infiniment. Travaillez, je vous en conjure, avec eſprit, ou demeurez en repos; et faites-moi la grace de croire que rien ne m'empêchera de continuer avec ardeur à vous faire voir que je ſuis de toute mon ame,

Votre très-humble
Serviteur, R.

LET-

LETTRES DE CRITIQUE.

REFLEXIONS SUR LES LETTRES DE CRITIQUE.

Le caractère de l'Ouvrage Critique est vif et délicat: il ne sauroit sans cela être au gré des Connoisseurs. Mais il y sera, si on le tourne si ingénieusement, qu'il semble avoir été fait par un esprit, qui paroisse plûtôt avoir pris l'intérêt du Public, que le sien propre. La Critique en effet ne doit faire voir aucune animosité particuliére. Tout s'y reprend sans une aigreur apparente; et il faut qu'il ne s'y dise rien; que pour instruire finement celui dont on montre les fautes; et que pour empêcher qu'on n'en fasse de pareilles. On donne de solides raisons des choses qu'on n'approuve pas: et s'il est besoin, on appuye ces raisons, d'autorités citées d'un air agréable, et qui découvre adroitement les bévûes de celui qui est l'objet de notre Critique.

A MON-

A MONSEIGNEUR

Costar, Lettres.

L'EVEQUE DU MANS

Réflexions sur une Ode de Mainard, qui commence:

Alcipe, revien dans nos bois.

L'*Alcipe* de Monsieur Mainard qu'il vous a plû m'envoyer, mérite, Monseigneur, toutes les louanges que vous lui donnez. Je l'ai lû avec beaucoup de réflexion pour l'amour de vous, et de lui: et à cette heure que vous en êtes entêté (1), je ne saurois mieux faire, que de vous entretenir de cette agréable lecture.

Alcipe, revien dans nos Bois;
Tu n'as que trop suivi nos Rois;
Et l'infidèle Espoir, dont tu fais ton idole.
Quelque bonheur que conçoivent tes voeux,
Ils n'arrêteront pas le Tems qui toûjours vole,
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

L'Auteur a peut-être choisi le nom d'*Alcipe* pour le donner au Courtisan, qu'il convie à la retraite, à l'exemple de Monsieur d'Urfé, qui après avoir reconnu les vanités, et les embarras de plusieurs Cours, se retira sur les bords du Lignon, et y passa le reste de ses jours dans une tranquille obscurité,

Et l'infidèle Espoir dont tu fais ton idole.

Il a été dit que l'homme se faisoit un Dieu de son desir, et de son inclination. *L'Huomo del suo voler, suo Dio si face:* mais on n'a pas dit la même chose

(1) que vous en êtes entêté, da Sie ganz davon eingenommen sind.

de notre Espérance. On
ie des courtisanes de la Fortu

Te spes, et albo rara fides co
Velata panno. . .

L'Espérance est prise là pour la
ici pour son objet, qui est le b
en que nous espérons, est ur
isions notre liberté et notre vi
nçoit ce bien plus grand, que
ent, quand ils le possédent. I
éfente tout ensemble; et nous
ue par petites parcelles (1):
ur, et sans incommodités qui
hes: et là-dessus est fondée cet
les, de considérer davantage l'a
e regarder moins ce qui est de
evant eux. Ainsi, Tibere re
ui sembloit se détacher de sa
our à Caligula, plus soigneusem
u'il préféroit le Soleil levant au
oilà un peu égaré; mais je tr
hemin. Mainard a eu raison de

Et l'infidèle Espoir dont tu fais

Cette Espérance est une de ces
e Temples, ni d'Autels que
lus que l'argent et les richesse

. . . Et si funesta pecunia tem
Iondum habitas, nullas nummorum

Tite-Live néanmoins parle d'un
spérance, qui fut une fois frap
ne autre fois brûlé. J'ai lû quel

(1) par petites parcelles, Stückweise.

le étoit habillée d'une robe verte, et qu'elle étoit assise sur un muid.

Quelque bonheur que conçoivent tes voeux,
Ils n'arrêteront pas le Tems qui toûjours vole,
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

Ces images et ces métaphores sont plus belles et plus nobles que ce que dit Horace sur ce sujet:

Eheu! fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni, nec pietas moram
Rugis, et instanti senectae
Afferet, indomitaeque morti.

Cette interjection, *eheu*, et cette repétition *Postume, Postume*, sont fort touchantes. Mais cela ne vaut pas *ce triste blanc*, dont le Tems en volant va peindre les cheveux d'Alcipe. Triste et Blanc font une jolie antithèse: le blanc est une couleur de felicité et de joie. Les Dames Romaines portérent assez long-tems le deuil en *blanc*, aussi-bien que nos Reines dans leur Veuvage, qui pour cette raison étoient appellées *Reines blanches*. C'étoit alors un triste blanc, aussi bien que celui de notre Poëte.

Dans nos vieux Romans nous trouvons *Barbe fleurie*, pour dire *Barbe blanche:* et Petrarque a dit *fiorir le tempie*, pour dire *blanchir*. En ce cas-là, les fleurs qui naissent aux hommes, ne sont pas comme celles de nos fruitiers, qu'on appelle *la joie des Arbres*, donnant le nom de *tristes*, et de *melancoliques* à ceux qui n'en portent point. Ce sont des fleurs funestes, que le Tems seme, *un triste blanc* qu'il peint en volant: et l'on est bien fondé à penser, que c'est un vieux Artisan qui gâte, qui empire tout ce qu'il touche; et dont la peinture, quoiqu'il peigne en volant, est un blanc qui ne s'efface jamais.

Li

La Cour méprise ton encens;
Ton Rival monte et tu descens:
Et dans le cabinet le Favori te joue:
Que t'a servi de fléchir les genoux
Devant un Dieu fragile, et fait d'un peu de boue,
Qui souffre et qui vieillit pour mourir comme nous?

Je ne sai qui a donné le premier un encensoir à la Flaterie; et qui a osé nommer les louanges, *de l'Encens.* Cette métaphore est noble, et hardie, et du même Siècle, où les hommes commencérent à bâtir des Temples à leurs Princes, et qu'ils leur disoient,

Praesenti tibi maturos largimur honores,
Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Ceci est dit agréablement; *la Cour méprise ton encens.* Les Dieux de la Cour se lassent de recevoir des louanges, et des respects des mêmes adorateurs. De vieilles louanges sont comme de vieux parfums, et des fleurs fannées (1): et vous savez, Monseigneur, que les fleurs ne sont proprement fleurs, que tant qu'elles sont nouvelles.

Un Dieu fragile, et fait d'un peu de boue:

Je doute que sur ce sujet il y ait rien de plus beau dans toute l'Antiquité. C'est quelquefois de la plus vilaine boue, que ces Dieux sont composés: et ils ne sont pas toujours de ceux dont Prométhée a fait les entrailles du plus précieux limon. Souvent la Nature les forme de cette boue détrempée de sang, qui avoit servi de matiére à la méchante et vilaine ame de Tibere,

Qui souffre, et qui vieillit pour mourir comme nous.

L'Ecriture a dit: *vous êtes des Dieux; et néanmoins vous mourrez comme nous.*

Ce

(1) des fleurs fannées, verwelckte Blumen.

Ce qu'ils peuvent, n'est rien.
Ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

La Mort ne frappe pas plus respectueusement à la porte des Princes, qu'à celle de leurs Sujets. Elle brave, l'orgueil des Maisons des Rois: et elle y entre aussi insolemment que dans les cabannes: elle ne va point gratter à la porte du cabinet, elle y heurte à grands coups de pié, et s'y fait passage malgré les Huissiers.

Romps tes fers, bien qu'ils soient dorés;
Fuis les injustes adorés,
Et descends dans toi-même à l'exemple du Sage;
Tu vois de près ta derniére saison.
Tout le monde connoît ton nom et ton visage:
Et tu n'es pas connu de ta propre Raison.

Encore que les fers soient d'or, ils n'en sont pas moins pesans, ni moins insupportables; toutefois les prisonniers, de qui notre Auteur parle, ont raison d'estimer davantage leurs chaînes, quand elles sont de ce précieux Métail.

Ne forme que de saints desirs,
Et te sépare des plaisirs,
Dont la molle douceur te fait aimer la vie.
Il faut quitter le Séjour des mortels.
Il faut quitter, Philis, Amarante et Silvie,
A qui ta folle Amour élevoit des Autels.

Cette pensée est fort véritable. La molle douceur des plaisirs nous attache étroitement à la vie. Les Voluptés sont les liens qui enchainent l'Ame au Corps; et pour ainsi dire, les clouds qui l'arrêtent et qui l'empêchent de le quitter.

Il faut quitter Cloris, Amarante et Silvie.

Les

Les noms de *Cloris*, d'*Amarante*, de *Philis*, et de *Silvie* sont des noms de Maîtresses, pour qui l'on a de l'amour, et dont la séparation ne sauroit être que touchante.

De toutes les douleurs la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut quitter ses amours.
Il faut quitter l'ameublement,
Qui nous cache pompeusement,
Sous de la toile d'or le plâtre de ta chambre.
Il faut quitter ces jardins toûjours verds,
Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre,
Et qui font des Printems au milieu des Hivers.

Cet ambre de fleurs est un excellent parfum, et ces trois Vers-là valent bien ceux-ci.

Neque harum quas colis Arborum
Te praeter invisas Cupressos,
Ulla brevem Dominum sequetur.

Néanmoins ce *brevis Dominus*, Maître de peu de jours, ces Cyprès odieux et la cérémonie des funérailles des Anciens, touchée délicatement méritent beaucoup de louanges.

C'est en vain que loin des hazards,
Où courent les enfans de Mars,
Nous laissons reposer nos mains et nos courages.
Et c'est en vain que la fureur des eaux,
Et l'insolent Borée, Artisan des naufrages,
Font à l'abri des vents retirer nos Vaisseaux.

Il y a quelque ambiguité dans les trois derniers Vers de cette belle Stance. On pourroit croire de la sorte que le Poëte s'exprime, qu'il voudroit seulement dire, qu'il ne sert de rien pour notre conservation que la tempête fasse retirer nos Vaisseaux dans le Port: au lieu de dire, que c'est en vain que nous évitons les

dangers de la Mer, aussi bien que ceux de la Guerre, et que la crainte des vents et des rochers nous empêche de nous embarquer. Et puis cet *insolent Borée, Artisan des naufrages*, semble un peu trop insolent; et il seroit mal-aisé de trouver rien qui favorisât cette expression.

Nous avons beau nous ménager,
Et beau prévenir le danger.
La Mort n'est pas un mal que le prudent évite.
Il n'est raison, adresse, ni conseil,
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
Arrose des Païs inconnus au Soleil.

Cela est dit agréablement; la Mort n'est point du nombre des maux, que la prudence apprenne à éviter: la finesse non plus que les présens ne servirent de rien à Promethée pour se sauver des Enfers. La pensée suivante est bien tournée: *Il n'est raison, ni conseil qui nous puisse exempter d'aller en ce triste lieu, que le Soleil ne connoît pas, et qui est arrosé par le Cocyte:* Cependant quoiqu'en dise Monsieur Mainard, les Habitans de cet endroit ont leur Soleil, et leurs Etoiles; et s'il en faut croire le Roi de cette Région si décriée, la lumiére y est encore plus pure que parmi nous; et le Soleil des Champs Elysées est plus admirable et plus digne d'arrêter les regards, que celui qui se leve sur notre Hémisphére.

Amissum ne crede diem, sunt altera nobis
Sidera, sunt orbes alii, lumenque videbis
Purius, Elysiumque magis mirabere Solem.

Claudien, raptus Proserpinae.

Le cours de nos ans est borné,
Et quand notre heure aura sonné,
Cloton ne voudra plus grossir notre fusée.
C'est une loi, non pas un châtiment,
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pâture aux vers du Monument.

Tout

Tout le monde a bien appellé l'instant de la Mort *notre heure*, parce qu'il n'y en a point qui soit plus à nous, ni qui nous soit plus assurée, que celle-là: mais pas un ne s'est avisé de la faire sonner.

C'est une Loi, non pas un châtiment.

Peut-on dire dans le Christianisme que la Mort ne soit point un châtiment! Il est vrai, Monseigneur, que les Poëtes ne sont pas toûjours obligés de parler en Chrétiens, et qu'ils se sont réservé la liberté de s'exprimer selon le sentiment de la Théologie Payenne.

Lex est, non poena, perire.

Loi et peine sont bien opposées en cela: La Loi est générale, et s'étend indifféremment à tout le monde; mais la peine est particuliére, et ne comprend que les coupables:

Résous-toi d'aller chez les morts;
Ni ta race, ni tes trésors
Ne sauroient t'empêcher d'en augmenter le nombre.
Le Potentat le plus grand de nos jours
Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien qu'une ombre,
Avant qu'un demi siécle ait achevé son cours.

Cette Stance est admirable, et le mot de *Potentat* est bien choisi, et je n'en sai point dans le Grec, ni dans le Latin, qui remplisse l'oreille d'un plus grand son.

On n'est guéres loin du matin
Qui doit terminer le destin
Des superbes Tyrans du Danube et du Tage;
Ils sont les Dieux dans le Monde Chrétien;
Mais ils n'auront sur toi, que le triste avantage,
D'infecter un Tombeau plus riche que le tien.

Il n'y a ni Grec, ni Latin qui vaille *ce triste avantage d'infecter un tombeau plus riche que le tien.*

Et comment pourrions-nous durer,
Le Tems qui doit tout devorer,
Sur le fer et la pierre exerce son Empire:
Il abbatra ces fermes Bâtimens,
Qui n'offrent à nos yeux que Marbre et que Porphyre,
Qui jusques aux Enfers portent leurs fondemens.

Quelque vieux que soit le Tems, il ne fut jamais de si bonnes dents que les siennes; et quoique Voiture ait appellé les murailles de brique, *parietes aeternos*, il est certain que le Tems les mange, et qu'il ne pardonne pas même au Marbre, ni au Porphyre des Sépulchres.

Selve, Sassi, Campagne; Fiumi, e Poggi
Quanto è creato, vince, e cangia il Tempo.

On cherche en vain les belles Tours
Où Pâris cacha ses amours;
Et d'où ce Faineant vit tant de funérailles:
Rome n'a rien de son antique orgueil;
Et le Vuide enfermé de ses vieilles murailles,
N'est qu'un affreux objet; et qu'un vaste Cercueil.

Où *Pâris cacha ses amours:* il ne veut pas dire sa Passion: car ce lieu étoit le plus beau Théatre du monde, où il la mit en vue à toute la Terre: il veut dire sa Maîtresse; mais il seroit à desirer, qu'il ne s'y trouvât aucune équivoque.

Et d'où ce Faineant vit tant de funérailles.

Il y en a qui ont jugé ce *Faineant*, un épithète trop bas: Pour moi qui me souviens qu'on a donné ce surnom à l'un de nos Rois, je le trouve assez fort et assez noble.

Et le Vuide enfermé de ses vieilles murailles,
N'est qu'un affreux objet, et qu'un vaste Cercueil.

Ce Cercueil me semble magnifique. Un galant homme de l'antiquité appelloit ces sortes de débris, *Cadavera Urbium: hem nos homunculi indignamur*, dit-il,

si quis nostrum interiit, aut occisus est, quorum vita brevior esse debet, cum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.

Mais tu dois avecque mépris
Regarder ces petits débris;
Le Tems amenera la fin de toutes choses;
Et ce beau Ciel, ce lambris azuré,
Ce Théatre où l'Aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux, dont il est éclairé.

Je ne sai si c'est la plus belle chose qu'on puisse dire du Ciel, c'est *un Théatre où l'Aurore épanche tant de roses:* et puis ce n'est que sur le bord de ce Théatre, qu'elle épanche ses roses; et non point par-tout.

Le grand Astre qui l'embellit,
Fera sa Tombe de son lit:
L'Air ne formera plus ni grêle, ni tonnerres,
Et l'Univers qui dans son large tour,
Voit courir tant de Mers, et fleurir tant de Terres,
Sans savoir où tomber, tombera quelque jour.

Voilà une fiction nouvelle, que le Soleil, après avoir brûlé le Ciel, s'aille noyer dans la Mer.

L'Air ne formera plus ni grêles, ni tonnerres.

Il me semble qu'il devoit plûtôt parler de rosées, et de pluyes tiédes et fécondes, ou de quelque chose dont la privation dût être sensible aux hommes: mais il n'y auroit pas grande perte pour eux quand il ne grêleroit, ni ne tonneroit jamais.

Et l'Univers qui dans son large tour,
Voit courir tant de Mers, et fleurir tant de Terres,
Sans savoir où tomber, tombera quelque jour.

En l'état où sont les choses, cela ne s'accorde pas, qu'un corps tombe, et qu'il ne tombe nulle part. Mais peut-être que cela s'accordera à la fin du Monde dans

ce desorde, dont on nous menace. *Sans savoir où tomber*, je doute s'il ne seroit pas mieux en cette sorte, *sans qu'il sache où tomber*, &c. pour sauver la fausse imagination que peut donner le mot de *savoir*, qui d'ordinaire signifie *irrésolution* et *difficulté de choix.* Comme quand nous disons *il ne sait où aller; il ne sait que faire.*

Voilà, Monseigneur, la fin de mon Commentaire; je vous ferai toûjours d'aussi longs discours, pourvû que vous m'envoyiez d'aussi belles Stances. Mais vous aurez de la peine à le faire. La plûpart de nos meilleurs Poëtes ont quitté la Lyre pour la Trompette. Ils n'invoquent plus guères que Calliope; afin de pouvoir chanter d'un ton plus éclatant, les hauts faits d'armes des anciens Héros. Ainsi, la promesse que je vous fais, ne m'engage presque à rien; et à moins que vous ne me donniez quelque autre sujet d'entretien, je serai réduit à vous paraphraser en mille différentes maniéres le très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur.

MONSIEUR,

Patin.

L'Histoire de Pline est un des plus beaux Livres du monde; c'est pourquoi il a été nommé *la Bibliothéque des Pauvres.* Si l'on met Aristote avec lui, c'est une Bibliothéque presque complette. Si l'on y ajoûte Plutarque et Seneque, toute la famille des bons Livres y sera, Pére et Mére, aîné et cadet. Monsieur de Saumaise obligeroit bien fort ceux de son métier s'il faisoit imprimer son Dioscoride, avec son Commentaire sur chaque Chapitre, ou son Arnobe, ou tous les Volumes qu'il m'a dit lui-même avoir tout prêts à mettre sous la presse, *de rebus sacris et personis Ecclesiasticis.* Et à propos des Ouvrages de ce grand Homme, j'ai cherché l'endroit où l'on m'avoit dit qu'il médisoit des Médecins. C'est dans ses Observations au Droit Attique et Romain, où il les accuse d'être

d'être mercénaires. Il a tort, ayant été souvent malade en cette Ville, et si bien assisté par ces Médecins, qu'il est encore sur ses pieds. Lui-même m'a dit qu'il devoit la vie à feu Monsieur Brayer et à Monsieur Alain, qui l'avoient tiré d'un très-mauvais pas, où l'avoit jetté un certain Charlatan, qui au lieu de le faire saigner, lui avoit donné de l'antimoine par deux fois, et qui plus est, ces Médecins le traitérent, comme on dit que faisoient Saint Côme et Saint Damien, sans en vouloir recevoir de l'argent, dont se sentant fort obligé à eux, il leur envoya à chacun *les Exercitations sur Solin*. C'est peut-être qu'il étoit mécontent des Médecins de Hollande, à cause des trois Enfans qu'il y a perdus depuis un an de la petite vérole; et pour dire la vérité, tous ces Médecins de Flandres et de Hollande sont bien rudes et bien grossiers en leur Pratique. Je ne laisse pas de m'étonner comment ces façons de parler sont échappées à un homme si sage, tel que Monsieur de Saumaise, et qui connoît tant d'habiles Médecins ici et ailleurs. Il lui est permis d'augmenter le nombre de ceux qui ont médit de notre Profession, dont Pline est comme le Chef; mais il n'aura jamais de l'honneur d'entrer en ce nombre avec Clenard et Agrippa. Pour Michel de Montagne, dont je fais grand cas, il a honoré les Médecins de son approbation en leurs personnes, et ne s'est attaqué qu'à leur métier: et néanmoins il s'est trop hâté; s'il eût eu 90. ou 100. ans avant que de médire de la Médecine, il eût pû avoir quelque couleur de raison: mais ayant été malade de bonne heure, et n'ayant vécu que soixante et dix ans, il faut avouer qu'il en a trop tôt payé l'amende: Les sages Voyageurs ne se moquent des chiens du Village, qu'après qu'ils en sont éloignés et qu'ils ne peuvent plus en être mordus. Je laisse là Neuhusius et Barclay et les autres foux qui ont cherché à paroître en médisant de la plus innocente Profession qui soit au monde.

Je suis, &c.

étoit *également admirée et detestée*, c'est passer un peu les bornes et aller au delà du but. Ce n'est pas qu'il ne soit vrai qu'il y avoit dans sa conduite quelque chose de trop austére qui lui faisoit des ennemis et lui attiroit même de la malveillance de plusieurs honnêtes personnes: vous savez, Monsieur, qu'il fut accusé cin-

avoir défait un appareil qu'on avoit mis sur sa playe, il s'arracha la vie avec les entrailles. On a remarqué qu'il avoit un amour si naturel pour la République, que n'ayant que quatorze ans, il demanda une épée pour tuer Sylla, Tyran de sa Patrie. Voici le Portrait le plus naturel qu'on puisse faire de ce grand homme: il est tiré de Lucain liv. 2.

Hi mores, haec duri immota Catonis
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, Patriaeque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.
Huic Epulae, vicisse famem: magnique Penates
Submovisse hyemem tecto, pretiosaque vestis
Hirtam membra super Romani more Quiritis
Induxisse togam: Venerisque huic maximus usus
Progenies: Urbi pater est, Urbique maritus:
Justitiae cultor, rigidi servator honesti.
In commune bonus; nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.

Voici de quelle maniére Brebeuf a traduit ces vers:

Voilà de ce Héros la secte rigoureuse,
La vertu la plus dure est la plus glorieuse,
Ce qui flate les sens ne va point jusqu'à lui,
Et leur plus douce amorce est son plus grand ennui.
Exempt des mouvemens d'un courage vulgaire,
Il est de sa Patrie et l'époux et le Pére.
D'un rigoureux devoir sectateur rigoureux,
Et du solide honneur seulement amoureux,
Loin de trouver du charme aux festins magnifiques,
Aux habits somptueux, aux superbes portiques,
Son luxe est d'adoucir, sa gloire est de braver
Les rigueurs de la faim et celles de l'hiver;
Sur les chastes desirs d'une sainte lignée,
Il se regle l'usage et les droits d'Hymenée;
Et lorsque les plaisirs sont joints à son devoir,
Pour lui c'est les souffrir, et non les recevoir.

cinquante fois en sa vie et réduit à la nécessité de justifier son innocence devant le Peuple : vous vous souviendrez aussi qu'il est appellé dans une Epigramme Grecque, un *esprit mordant* et qui déchiroit tout le monde. Un homme de cette humeur est sujet à se faire haïr, quand même il auroit d'ailleurs des qualités admirables; car, Monsieur, l'admiration et la haine ne sont pas des choses si incompatibles, qu'elles ne se trouvent quelquefois ensemble; et de fait, Tacite dit *de Marius Celsus* Grand Capitaine, sous le régne de Galba et sous celui de son Successeur, que ses *Soldats au même tems qu'ils étoient en fureur contre lui, ne pouvoient se défendre de l'admirer.* J'ajoûte que Juvenal, parlant d'une excellente femme, mais trop altiére et trop superbe, ne croit pas que son mari, quelque amoureux qu'il en soit, se puisse empêcher de l'avoir en horreur, et de la détester sept heures le jour, quoiqu'il éleve jusques au Ciel ses belles et rares qualités. Pour le mot de *pudeur*, qui semble à quelques-uns de vos amis n'être pas de la dignité d'un grand homme, je ne saurois me résoudre de le condamner; et certes, ce sont des termes synonymes en toutes les Langues, que ceux de *pudeur et de modestie:* et cependant Tibere dans Tacite, parlant de tout le Sénat en corps, n'a point fait de difficulté de dire, *Urgere modestiam Senatus*, et le jeune Pline qui n'avoit pas envie d'avilir la Majesté du Prince, dont il faisoit le panégyrique, n'a pas crû qu'il y eût aucune bassesse dans cette expression. Que si vos Messieurs se figuroient que la *pudeur* fût inférieure à la *modestie*, et que par conséquent elle n'appartient qu'aux personnes du commun, je leur répondrois que le bon Horace, qui n'est pas accusé de s'expliquer improprement, attribue cette Vertu à un Illustre de son Siècle, qu'il loue de *pudeur*, aussi bien que d'une fidélité incorruptible et d'une franchise ouverte et incapable de toutes sortes de déguisemens.

Je pourrois encore leur alléguer Martial, qui parlant des principaux Officiers, et des Favoris de Domitien, les recommande pour la *pudeur* qui se remarquoit sur leur visage,

Tam pacata quies, tantus in ore pudor.

Et ce qui est ensuite fait encore pour moi (1).

Car si les Gens de la Cour qui sont auprès de la personne de César, ont pris les moeurs de César, et qu'ils soient recommandables pour leur *pudeur*; il s'ensuit que cette même *pudeur* étoit dans l'ame de César. Et véritablement, quoique la honte ne convienne pas à un Sage, parce qu'il ne seroit pas sage, s'il étoit sujet à faillir, il est certain pourtant que la modération qui fait rougir le Vertueux quand il reçoit des louanges, est louable dans les excellentes personnes, et n'y suppose point d'imperfection: autrement Saluste auroit été injurieux à la sagesse de Caton, dont il rend ce témoignage: *il ne disputoit pas de richesses avec les riches, mais de valeur avec les braves, de pudeur avec les modestes, et d'intégrité avec les gens de la plus sévére Vertu.*

Mais, Monsieur, vos Critiques passent bien plus outre, ils m'accusent d'avoir eu la témérité de faire des comparaisons avec son Excellence, quand je lui ai dit, *pendant que votre Excellence s'est employée glorieusement aux soins de la guerre, et que par ses ordres, par ses conseils, par son application ardente et infatigable à toutes les choses qui pouvoient faciliter le succès des hautes entreprises de Sa Majesté; elle a porté la terreur de nos Armes victorieuses jusqu'aux Portes de Bruxelles: de mon côté, pour bien ménager la part que j'avois au repos et à la tranquilité que les Conquêtes du Roi procuroient à toute la France, je me suis exercé contre un Ennemi moins redoutable à la vérité que les Espagnols, mais grand violateur de la franchise des* Tom-

(1) fait encore pour moi, bekräfftiget meine Meynung ebenfalls.

Tombeaux et persécuteur implacable de la mémoire d'un Illustre que la mort avoit mis absolument hors de combat et hors d'état de repousser ses injures et ses outrages.

Je pense que son Excellence me pardonnera cette liberté et ce manquement de respect et qu'elle n'aura pas moins de clémence pour moi, qu'Auguste en eut pour Virgile, qui fut si hardi que de finir ses Géorgiques par ces Vers:

Haec super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super Arboribus, Caesar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bellò, victorque volentes
Per Populos dat Jura, viamque affectat Olympo.

Nous ne lisons point que le Poëte Latin fût tombé dans la disgrace de l'Empereur pour avoir commis une insolence semblable à celle qu'on me reproche; et afin de n'aller pas toûjours chercher si loin des exemples, ni l'Histoire, ni la Tradition ne nous ont appris que Henri III. desaprouvât la familiarité de Pibrac, qui s'avisa de conclure ainsi son Poëme de la Vie rustique:

Ces Vers je composois au lieu de ma naissance,
Plein d'honnête loisir, lorsque Henri de France,
Fils et Frere de Roi, et l'honneur des Valois,
De cent canons battoit les murs des Rochelois.

Après cela, Monsieur, n'étant pas plus coupable que ces deux célèbres Auteurs, seroit-il possible que je fusse plus malhûreux? Je ne le croi pas, et je serois fort trompé si vous en jugiez autrement. Quoi qu'il en arrive, j'ai une si parfaite déférence à vos sentimens, que, quelque rigoureuse sentence que vous prononciez contre moi, je suis résolu de la subir sans murmurer, et de ne laisser pas perdre cette favorable occasion de vous témoigner avec quelle soûmission je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

A. MA.

A MAD

Costar, Tom. I. Lett. 157.

L A M A R

D E L A V

Refléxions sur les Lettres de
voglio

Je ne saurois mieux, Madai
excellentes Lettres Italien
m'envoyer, qu'en vous faisan
fait d'une si charmante lectu
incroyable facilité de s'accomn
sujets et de personnes. Ses o
tation; sa négligence est agréa
rude, ni trop étendue; et f
lumiéres, que quand il ne bri
dit des Suisses, me paroît hûr
les Alpes sont faites pour et
pour les Alpes. *Le Alpi son p*
zeri per le Alpi. En effet, un
ritoit pas un Ciel plus doux.
de ces Vers du Tasse, sur le
de la Touraine:

> *Non è gente robusta, o fatic*
> *Si ben tutta di ferro ella re*
> *La Terra molle, eletta, e*
> *Simili à se gli Habitator pro*

Les Païs délicieux prod
leur ressemblent, et qui f
fatigues et aux périls de
peut dire que si les hommes
Païs cultivent les hommes:
moeurs; et polissent leur espri

s'ennuyent quelquefois en France et en Italie. Ils regrettent leurs neiges, et leurs glaces; il leur prend des impatiences de s'en retourner à leurs Landes (1), et à leurs Montagnes; jusques-là que si on leur refuse ce contentement, ils en tombent dans une maladie mortelle, qu'ils appellent *la maladie du Païs*. Cela confirme ce mot que la fumée de chez nous nous semble plus claire que le plus beau feu des Contrées étrangéres. Et quoique l'on ait écrit, que les honnêtes gens trouvoient leur Païs par-tout, où ils rencontroient les commodités de la vie;

Per tutto è buona stanza, ove altri goda;
Et ogni stanza al valent' uomo è patria.

Toutefois il est certain que la Nature nous donne pour le lieu de notre naissance je ne sai quel amour secret qui n'est pas sujet à s'affoiblir par le tems, et qui même ne meurt jamais:

Che diè Natura al nascimento umano,
Verso il caro Paese, ov' altri è nato,
Un non sò che di non inteso affetto,
Che sempre vive, e non invecchia mai.

Mais c'est un peu trop s'égarer. Je reviens aux Suisses, dont notre Auteur dit qu'ils vendent leur service aux Etrangers; mais qu'ils retiennent pour eux la liberté de leur Païs, *Vendono il servitio de' corpi ad altri, mà ritengon la libertà del Paese per loro.* Il ajoûte que ce n'est pas à leur courage qu'ils doivent un si grand bien, mais à la situation et à la nature du lieu qu'ils habitent, également pauvre, et inaccessible. Il poursuit: *Onde, chi vorrebbe provarsi ad espugnar le Alpi? E chi vorrebbe desiderar di signoreggiarle?* Qui seroit si hardi que d'entreprendre de forcer les Alpes, ou si extravagant que d'avoir envie de les posséder? La difficulté de l'entreprise ôte l'espérance d'y réussir, et son peu de fruit en fait perdre le desir.

(1) Landes, dürre Heiden.

fir. Néanmoins on disoit des Romains, qu'ils souhaitoient avec une pareille ardeur les richesses et la pauvreté; que les Peuples riches excitoient leur avarice, et les pauvres leur ambition; ils trouvoient partout à étendre leurs conquêtes.

Après avoir parlé des autres Montagnes des Alpes, il dit de celle de Saint Godard, qu'elle porte ses neiges jusques dans le Ciel, et qu'elle lui a fait voir l'Hiver au fort de l'Eté. *San Gotardo sopra di tutte che porta le nevi in cielo, è ch' à me ora hà fatto vedere l'inverno di mezza state.* Cette pensée est de celles qui plaisent sans étonner, qui ont quelque chose de beau, et qui n'ont rien de surprenant. Remarquez, s'il vous plaît, Madame, qu'il n'use point du mot de *sentir*; mais de celui de *voir*. Car il y a du plaisir de voir l'Hiver, et de n'en sentir pas la rigueur: et c'est une espèce d'enchantement de découvrir de la glace d'un côté, et de la verdure de l'autre. Le Tasse décrivant la montagne où étoit le Palais d'Armide, nous la représente couverte d'herbes et de neiges. Il dit que c'étoit une tête dont le menton étoit blanc, et les cheveux verds, et qu'on y remarquoit avec admiration, que la glace gardoit inviolablement la foi aux Lis et aux Roses.

Di nevi, e di pruine.
Sparsa ogni strada, ivi hà poi fiori, ed erba.
Presso al canuto mento, il verde crine
Frondeggia, e' l ghiaccio fede à i gigli serba
Et à le rose tenere. . , .

Mais que pensez-vous, Madame, de cette façon de parler, sur le sujet d'un malade: *Non gli resta altro di vita che la lentezza con che fà il suo officio la Morte.* Il ne lui reste de la vie, que la lenteur avec laquelle la Mort fait son devoir. Si cette imagination vous étoit venue; vous l'auriez mieux exprimée, et vous auriez dit: Ce qui lui reste de vie, il le doit à la lenteur de la Mort, qui semble ne se hâter pas tant pour lui que pour les autres.

Ce

Ce compliment amoureux ne me semble pas mauvais. Nous sommes séparés par des Riviéres et des Montagnes; et que seroit-ce si nos plumes n'avoient point d'aîles pour converser ensemble malgré la distance des lieux? *Et che sarebbe se non avessero lingua le nostre penne, et ali i nostri pensieri per conversare insieme anche in questa distanza?* Je voudrois pourtant, que l'Auteur se fût arrêté à *pensieri*, et qu'il n'eût pas ajoûté *per conversare insieme*. Car des aîles pour converser l'un avec l'autre me paroissent d'étranges choses. S'il eût dit, pour nous rapprocher malgré cette longue distance, et nous entretenir ensemble, quelque éloignés que nous soyons, ne croyez-vous pas, Madame, qu'il auroit parlé plus correctement, et qu'il auroit mieux attribué aux aîles et aux langues leur usage naturel?

Ceci me semble meilleur: Il a falu que notre ami commun ait pressé votre Grandeur de m'écrire, et qu'à la fin il lui ait tiré cette Lettre des mains, plûtôt que du coeur. *E ch' egli al fin le rapisse più dalle mani che dalla volontà la Lettera scrittami.*

J'ai trouvé beau ce qu'il écrit au Marquis Spinola. *E per nobiltà di sangue, e per eminenza di merito, portò seco in Ispagna, il Grandato V. E. anche prima di conseguirlo.*

La grandeur de votre naissance et celle de votre vertu, vous avoit fait Grand d'Espagne avant que de l'être.

Il ajoûte; Et véritablement on peut douter qui en recevra plus de joie, ou l'Italie qui vous a donné à l'Espagne; ou l'Espagne qui vous a fait cet honneur, ou la Flandre qui vous a fourni les occasions de le mériter: *E veramente si può stare in dubio qual sia per sentirne maggior piacere, ò l'Italia che diede V. E. alla Spagna, ò la Spagna che conferisce in lei quest'onore, ò la Fiandra che le hà somministrata la materia principalmente da meritarlo.*

Par-

Parlant des avantages qu'eurént les Espagnols contre les Proteſtans en Allemagne, il dit, qu'ils portérent ſur le bout de leurs lances, et de leurs piques et dans la bouche de leurs mouſquets, et de leurs canons l'exécution des commandemens que l'Empereur faiſoit aux Hérétiques. *Sopra le làncie e le picche, e in bocca de' moſchetti, e cannoni ſi portava l'eſecutione del mandato Imperiale contro gli Eretici.* Voilà une etrange façon de parler: *Porter l'exécution des commandemens du Prince dans la bouche.* . . On diroit bien: *porter les commandemens dans la bouche;* car on ſe ſert de la bouche pour commander: mais je ne penſe pas qu'on y puiſſe ſouffrir *l'exécution des commandemens.* S'il eût mis, *l'exécution des volontés de l'Empereur*, le ſens eût été beau. En ces rencontres les Princes s'expliquent, et font *entendre* leur volonté par la bouche des canons. Toutefois je ne connois pas aſſez le génie de la Langue Italienne, pour juger s'il n'y a point quelque grace ſecrette dans cette expreſſion, qui nous paroît inſupportable. J'ai envie d'en dire autant de ce qui eſt enſuite: *La réputation en a volé par-tout ſur les aîles du bruit public. N'è volata la notitia ſu l'ali del grido publico.* En François cela s'appelleroit être Poëte en Proſe: c'eſt à peu près comme il dit ailleurs: *Dimani m'imbarco ſu l'Adige, e ſpero in un giorno e mezzo, di volar ſu le ali di queſto rapidiſſimo fiume à Verona.* J'eſpére voler à Verone ſur les aîles de cette rapide Riviére. Les Poëtes donnent des cornes aux Fleuves pour exprimer comme ils ſe diviſent en pluſieurs bras; mais il ne me ſouvient pas qu'ils leur ayent donné des aîles: Ils ſe ſont contentés de leur donner des pieds, puiſqu'on dit que les eaux courent; et une langue, puiſqu'elles murmurent: mais puiſqu'elles ne volent point, à quel propos leur donner des aîles? Pour les pieds, voici mon autorité:

In quella parte, apunto
De l'anno giovinetto

all' orecchie la canora tromba de suoi sermoni? all' ora più brevi, che sono più lunghi. Comment vous pouvez-vous imaginer que des sermons, quelque beaux qu'ils puissent être, ne soient jamais plus courts que lorsqu'ils sont les plus longs? Un Ancien a dit des harangues d'un Orateur Grec, que les plus longues étoient toûjours les meilleures: mais il ne s'est pas avisé de dire qu'elles étoient les plus courtes. L'hyperbole est une figure qui méprise la vérité; mais qui ne méprise pas la Raison; ou plûtôt, comme a dit un célèbre Rheteur, qui entreprend d'arriver à la Vérité par le mensonge, mais non pas par une apparente contradiction.

Ce qu'il ajoûte est très-beau: Ses sermons ne sont jamais plus pleins de douceur, que quand ils menacent et qu'ils effrayent davantage. *Pieni di dolcezza più allora, che più vibran fulmini di spavento.*

Il dit de bonne grace au Cavalier Marin sur le sujet de l'Adonis, qui fut tué à la chasse par un Sanglier: Souvenez-vous de purifier ce Poëme de toutes sortes d'ordures, afin qu'il évite les censures d'Italie; et qu'Adonis ne soit pas réduit à mourir une seconde fois, et plus cruellement, qu'il n'est mort la premiére dans vos Fables. *Ch' egli non abbia da morir più infelicemente, la seconda volta, con queste ferite, che non fece la prima, con quelle altre, che favolosamente da voi saranno cantate.*

Et sur ce que ce Poëte avoit fait une longue apologie contre ses Calomniateurs, il lui parle ainsi: Vous avez trop ravalé en cela votre vertu, et avez trop fait d'honneur à l'envie de vos Ennemis. Le plus rigoureux supplice pour les fautes de cette nature, c'est le mépris. On a beau tirer des flêches contre le Ciel, elles ne portent point jusques-là: *Troppo avete abbassata la vostra virtù, et troppo onorato il livore de' vostri malevoli: All' invidia il maggior castigo, è il disprezzo, e mai saetta non ferì il Cielo.* Tout cela me semble magnifique, et ce qui suit aussi: *Chi è giunto alla vostra eminenza non deve far caso alcùno di quattro o sei*

ombre vane; che non concorrono à communi applausi di tutto il Teatro. Des Théatres entiers vous applaudissent, et vous vous offensez de trois, ou quatre bizarres, qui ne battent pas des mains avec les autres.

Voici une comparaison sur une matiére fort commune, qui cependant a quelque chose d'assez nouveau: *Come chi hà superato mille scogli, e tempeste in mari non può dire d'aver navigato felicemente, se prima non giunge in porto; così frà l'onde, e le procelle de' casi umani, alcun non si vanti del vivere, fino all' esito del morire.* Quoique nous ayons évité mille écueils, et mille tempêtes, nous ne saurions nous vanter d'avoir fait une hûreuse navigation, que nous ne soyons arrivés au port. Il en est de même de notre vie. Ce n'est qu'après la mort qu'on peut juger de son bonheur.

Etant élevé au Cardinalat, il fait ce beau compliment au Cardinal Infant: La promotion de votre Altesse au Cardinalat ayant comblé de gloire le Sacré Collége, ceux qui entrent en cette Compagnie comme je fais, ne doivent rien desirer plus ardemment que de pouvoir servir un Prince qui l'a rendûe si illustre. *La promotione di vostra Altezza al Cardinalato, colmò d'onore il Sacro Collegio. Onde chi entra in quell' ordine, non può desirar cosa più, che di servire un Prencipe che l' hà tanto illustrato.*

Il commence une Lettre en cette sorte et assez plaisamment. *Prima d'ogn' altra cosa per amor di Dio V. E. mi lasci doler del caldo.* Il ajoûte: *O che caldo crudele! O che caldo di fuoco. Un caldo in somma, c' hà trasportato il cielo di Spagna in Francia, e Siviglia à Turs.* On n'auroit peut-être pas grand tort de trouver cette derniére pensée un peu trop hardie. En effet, c'est le Ciel qui apporte le chaud, et non pas le chaud qui transporte le Ciel d'un endroit de la Terre à l'autre. M. de Balzac, ou M. de Voiture se contenteroient de dire: *Cet extrême chaud nous fait trouver l'Espagne en France, et Seville à Tours.*

Ceci

Ceci eſt joli: *paſſerà queſta* *7. E. quanto le paſſioni quà*, *iedeſimi*, *ſon fuggitive.* Cett ie ſont pas ſeulement les pa ont changeantes, en France, ont auſſi.

Voilà, Madame, un comp ure de votre Livre. J'y ai p in bon mot qui me ſervira à *wer io continouato a ſcriver t* *iccorgendo che ſcrivo. Inganna* *ion di ſcrivere; ma di parl* l me prendroit bien d'avoir oour cela. Car, Madame, vivre éloigné de vous, et ous employez à m'en conſo nieux ſentir ce que je perds e nalheur c'eſt d'être réduit à ne le quarante, ou cinquante lieu

MADAME,

A MONSIE
Boileau.

Sur un Poëme de la G

J'ai lû, Monſieur, pour l'amo des Fleurs. Si elle eſt en

X

* (L'Auteur de cette Lettre eſt Boileau Deſpreaux. Il fut Controleur beaux Eſprits de ſon tems. Après la tet en 1659. il fut reçû à l'Academi 1669. On a de lui un petit Volume vrages ſe trouve une Traduction du vers François. La Lettre en queſtion

beaux esprits de votre Cour, j'ose dire qu'ils n'ont pas trop bon nez. Ne pensez point que je dise cela par animosité; j'ai regardé cet Ouvrage avec des yeux si chrétiens, qu'il n'y a peut-être personne, à qui il fasse plus de pitié, qu'à moi. Jamais je ne vi tant d'embarras avec si peu d'invention; et jamais Guerre ne fut plus legérement déclarée. Quel sujet avoient les Violettes de se plaindre des Roses? Comment les Roses pouvoient-elles leur faire ombrage, puis qu'elles ne se rencontrent presque point ensemble? Étoit-il besoin, pour cela, de remuer Ciel et Terre, et de faire agir autant de machines, qu'il en faloit pour le Siège de Troye? D'où vient qu'Apollon se cache dans un nuage pour brûler toutes les Fleurs? Y eut-il jamais un enchantement pareil à celui-là? Comment pouvoit-il brûler les Roses et les Myrtes, sans brûler les Violettes. Je n'ai point entendu parler d'un Apollon comme celui-là, et pour le Pére de la clarté, il semble qu'il manque bien de lumiére. Je voudrois volontiers savoir qu'avoient à faire là Mars et Vulcain, puisqu'ils n'y font rien? Pour quel sujet la Marguerite céde-t-elle la gloire aux Lauriers? Est-ce que les Arbres étoient de ce combat aussi-bien que les Fleurs? Ce qui m'embarrasse le plus, est que je ne sai ce que devient toute cette Guerre, et peut-être que l'Auteur auroit de la peine lui-même à débrouiller cet incident. Cet homme a grand sujet de parler contre les Critiques; ces sortes de gens sont incommodes: ils demandent de la raison par tout, et en cherchent souvent où il n'y en a point. Je lui pardonne tout ce qu'il a dit de moi: il n'y a point de ressentiment qui puisse tenir contre lui (1). Vous avez bien fait de m'envoyer son Ouvrage; c'étoit le vrai moyen de faire notre paix. Je suis fâché seulement de vous en avoir tant dit. Je ne sais pas, pour qui vous me prenez, de me prier de parler de cette Guerre sur le Parnasse. Tout ce que je

(1) il n' va. . . lui, man kan gegen ihr nicht lange empfindlich seyn.

je puis faire pour l'amour de vous, de lui et de moi, c'est de n'en dire pas un seul mot, et de faire tout mon possible pour l'oublier. Je ne suis point étonné des louanges qu'il a reçûes, de Messieurs de ***. Sa pièce est assez méchante pour cela. Si je savois que vous eussiez donné dans le panneau, et que vous vous en fussiez fié à ce qu'en dit la Cabale, je croirois que le climat de. . . . vous auroit changé, et je ne manquerois point de vous écrire une Lettre de consolation sur la perte de votre jugement. Mais j'ai de trop bons sentimens de vous, pour penser que vous n'ayez pas tous ceux qui sont nécessaires là-dessus. Quand je n'en serois point persuadé autant que je le suis, la derniére Lettre que vous avez écrite à la Dame blonde, me donneroit un assez beau moyen de n'en pas douter. Je n'ai rien lû de plus agréable, et la fin m'en semble si galante, que malgré toute l'amitié que j'ai pour vous, je n'ai pû m'empécher d'en avoir quelque petit dépit. Ce n'est pas que je sois fâché que vous écriviez bien, mais je serois fort aise, que ce fût à d'autres; et que vous nous laissassiez en repos en ce pays-ci.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, et très-obéissant Serviteur.

RÉPONSES AUX LETTRES DE CRITIQUE. A MADAME LA MARQUISE DE LAVARDIN.

Sur quelques doutes touchant une Paraphrase de Malherbe, laquelle commence:

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde.

J'accepte, Madame, le parti qu'il vous plaît me proposer, de ne rien répondre à vos remercimens ni à vos louanges, pourvû que je réponde à vos questions. Je m'exemterai d'une peine qui vous donneroit peu de plaisir, afin d'en prendre une autre qui sera plus selon votre coeur et le mien. Je suis ravi, que vous trouviez admirable la Paraphrase de Malherbe, que j'ai toûjours passionnément aimée: mais j'ai quelque depit, que vous m'ayez ouvert les yeux, pour que vous me montriez une faute que vous avez apperçûe dans les premiers Vers.

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde,
Sa lumiere est un verre, et sa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empêche de calmer.

J'avoue, Madame, que *calmer* est un de ces verbes que nous appellons *réciproques*, et qui signifient une

une action qui retourne sur la chose qui agit; Ainsi ce Verbe a besoin d'un Pronom Possessif; et l'on ne peut dire; *On ne vit jamais cette mer calmer*, pour marquer qu'elle ne *se calme jamais*. Notre Poëte tombe souvent dans cette sorte d'omission, et néglige ces petites règles. Il dit, *Un malheur inconnu glisse parmi les hommes*, pour *se glisse*. Il écrit: *Il ne me voit rien faire que plaindre et soûpirer;* au lieu de: *Il ne me voit rien faire que me plaindre et soûpirer:* Au contraire il fait quelquefois réciproques des Verbes qui ne le sont pas:

Je sai bien quel effort cet Ouvrage demande;
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Résiste à mon audace, et me la refroidit,
Vois-je pas vos bontés. . . .

Que répondrai-je à cela, sinon que les licences ont été de tout tems permises aux Maîtres de l'Art, et que ce sont des privilèges dont ils jouissent paisiblement sans que personne ait droit de les y troubler.

La difficulté que vous me proposez sur ces mots,

Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre,

est bien plus aisée à résoudre, quelque subtile qu'elle me paroisse. Il est vrai, Madame, qu'il semble d'abord, qu'il y ait de l'extravagance de convier quelqu'un à se lasser de la vanité et de l'ambition, puisque la lassitude n'est pas volontaire; et que c'est un effet naturel, qui dépend d'une cause agissante nécessairement. Sitôt que les esprits qui servent aux mouvemens, sont épuisés par l'excès du travail, nous nous sentons assez lassés, en dépit que nous en ayons (1), quelque chemin qui nous reste à faire, et quelque grand besoin que nous ayons de nos forces; de sorte que l'on ne peut ni nous prier, ni nous solliciter de

(1) en dépit que nous en ayons, so zuwieder als es uns auch seyn mag.

nous lasser non plus que de nous rendre plus robustes, et plus dispos, que nous ne sommes : cependant Malherbe dit,

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes.
Mais sage à l'avenir,
Aime une Ombre comme Ombre, et des cendres éteintes,
Eteins le souvenir.

Se lasser, en ces termes signifie, *se travailler, se tourmenter*, et le Poëte s'explique fort proprement. En effet; puisque l'usage a autorisé cette expression, *ne nous lassons point de bien faire*, pourquoi ne dirons-nous pas *lassons-nous de mal faire, de suivre les vanités, les vices et les plaisirs défendus*; pour dire, faisons tous nos efforts pour étouffer en nous ces mauvaises affections; représentons-nous tout ce qui sera capable de nous en dégoûter, et de nous en donner de l'aversion.

C'est un compliment reçû, *je vous prie de m'aimer*, quoiqu'à le prendre à la rigueur, il semble que cette priére soit aussi ridicule que si nous priions quelqu'un de nous trouver aimables, de juger que nous avons du mérite, et toutes les bonnes qualites qui nous acquiérent des amis. Nous disons aussi, *je vous conjure de me croire:* ce qui semble être dit avec aussi peu de raison, *que je vous prie de m'aimer:* mais nous ne demandons en tout cela que ce qui se peut demander avec justice; et nous voulons seulement, que ceux de qui nous desirons de l'amitié, et de la créance, ne résistent point à ce que nous souhaitons; et qu'ils y apportent toutes les dispositions possibles, détournant les yeux de nos defauts, et les arrêtant sur ce que nous avons de meilleur.

Vous faites, Madame, de sages et de spirituelles réflexions sur les Stances qui suivent:

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons prés des Rois tout le tems de nos vies,
A souffrir des mépris, et ployer les genoux.

Vous

Vous avez raison, les Ambitieux sont des lâches; puisque s'attachant à la Terre, ils n'ont pas le courage d'aspirer au Ciel qui est la récompense des véritables Magnanimes: mais c'est qu'ils ne comprennent point comme il faut, la noblesse de leur ame, et la grandeur des biens proposés à la Vertu: ainsi ils n'ont que des desirs, et des ambitions indignes de leur naissance.

Ils passent près des Rois tout le tems de leur vie,
A souffrir les mépris, et ployer les genoux.

Un vieux Courtisan du Régne de l'Empereur Claude, répondit à quelques-uns de ses amis, qui s'étonnoient qu'il eût pû vieillir dans des Cours si corrompues, et échapper des périls où avoient été exposés les gens de vertu: *Je me suis*, reprit-il, *conservé, comme vous voyez, parceque j'ai sû recevoir des outrages, et en rendre des remercimens.* Pour s'élever aux Dignités, ce n'est pas assez de s'en rendre digne, il faut pouvoir souffrir des indignités, et pouvoir faire des bassesses, si l'on se veut tirer de celles de sa fortune; on doit, afin de parvenir aux honneurs, savoir endurer des mépris et des injures.

Tacite dit de l'Empereur Othon, que pour acquérir l'Empire, il faisoit beaucoup d'actions serviles: c'étoit faire le valet pour se faire le Maître de tous les hommes. On parloit au Duc de Lerme fort avantageusement d'un Gentilhomme Espagnol, qu'on lui proposoit à dessein d'entrer dans le Conseil de son Roi: *Vous m'avez parlé*, dit-il, *de ce que ce Gentilhomme est capable de faire: mais vous ne m'avez point appris ce qu'il étoit capable de souffrir.* Cela me fait souvenir d'un bel Esprit de ma connoissance, que l'on convioit d'aller faire sa Cour à l'un de nos Princes: il s'en excusa sur ce qu'il ne se sentoit pas ce jour-là en disposition d'être méprisé, ni regardé de haut en bas.

Ce qu'ils peuvent, n'est rien.

L'Au-

L'Auteur veut dire, que les Rois peuvent tout; mais, qu'à le bien prendre, ce tout n'est rien. Ce qui est inutile pour notre fin, ne doit pas être compté pour quelque chose; et ce vain fantôme de grandeur, après lequel les ambitieux courent, est moins une aide qu'un obstacle à la véritable gloire où doivent tendre nos voeux. Notre Poëte parlant des Fils de Henri le Grand, dit,

Pardonnez-moi, Destins, quoiqu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un Monde.

La raison de cette pensée est que de n'avoir pas ce qu'on mérite, c'est n'avoir rien: et que sont-ce les biens du Siècle, à celui qui se peut rendre digne d'une félicité, qui n'a ni fin, ni comparaison?

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,
Soient toûjours de nectar nos rivières comblées;
Si Chrysante ne vit, et ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien.

Pourquoi? Parcequ' à celui qui desire une chose avec ardeur, tout le reste ne lui est point considérable; et quelle autre passion doit avoir un Chrétien bien persuadé, que celle d'une immortalité glorieuse?

Ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.
Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiére,
Que cette Majesté si pompeuse et si fiére,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers:
Et dans ces grands Tombeaux, où leurs ames hautaines,
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

La Mort ne fait point de distinction entre les premiers, et les derniers des hommes; elle les égale tous, et confond le Noble avec le Roturier, et le Souverain

rain avec le Sujet. Ayez agr
vous faſſe ſouvenir là-deſſus
notre Poëte.

La Mort a des rigueurs à nulle
On a beau la prier ;
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouch
Et nous laiſſe crier.
Le pauvre en ſa cabanne, où
Eſt ſujet à ſes Loix :
Et la Garde qui veille aux ba
N'en défend pas nos Rois.

Pour revenir à la magnifiq
tant louée, il ſeroit, Madam
teur ſe fût expliqué plus nett

Et dans ces grands Tombeaux
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

De la ſorte qu'il s'exprime
ames demeuraſſent encore da
qu'elles y fuſſent aſſiſes co
avec autant de pompe et de M
traire à la Théologie, et mê
mais je penſe que cette partic
à préſent, après leur mort ; c
lement que *même* : et que le f
bes Mauſolées, que les Princes
vie, et en la ſtructure deſquels
gieux excès de leur orgueil, ils
comme des perſonnes vulgaires :
répondre à ce que vous ajoût
une équivoque fâcheuſe dans c
fait un grand embarras en ce
finir, je ne ſaurois m'empêch
propos de ces pompeux Mau
dans *Lucien*, où un certain *Pl*

A MADA

LA MARQ

D E L A V

Sur la Critique de quelques en de Malherbe, laquel

O Sageſſe éternelle! à qu

Sans m'amuſer à d'inutiles c Préface qui ne ſerviroit qu que vous ſouhaitez de moi, je les doutes que vous m'avez p Paraphraſe de Malherbe. Vous ne, pourquoi le Poëte fait *la* ſe de toutes les choſes; et pou le mot de *Puiſſance*, il a préfé

O Sageſſe éternelle, à qui cet
Doit le nombre infini des Mir
Qu'on voit également ſur la T

C'eſt, Madame, parceque l de toutes choſes, et la cauſe effets que nous voyons. Prod ſont en Dieu qu'une même *toutes choſes ont été faites.*

Vous avez raiſon, Madame eſt enſuite, ne ſignifie que *t* *Miracles* que *Merveilles.* Le n'eſt pas *infini*, à parler propr point d'*infini* dans la Nature, e Dieu eſt infinie, ce n'eſt que pou effets; mais on n'en ſauroit nombre, ni s'imaginer en eux perfection, que la Puiſſance d

delà; de forte que ne pouvant recevoir de bornes, elle est véritablement infinie.

Pour ce qui est des *Miracles*, ce sont des effets de la puissance de Dieu, qui n'étant point sujet aux Loix de la Nature, les viole quelquefois, afin de faire éclater sa gloire, et la grandeur de son nom, comme quand il rend la vûe aux aveugles, et la vie aux morts; mais dans la création il n'a rien fait de semblable. Il a seulement usé de sa Toutepuissance, et l'on ne peut dire qu'il ait enfraint les Loix de la Nature; car il ne lui en avoit point encore imposé, et ce n'est qu'après avoir produit les choses, qu'il leur a donné l'ordre et le cours qu'elles observent inviolablement.

Je vous avoue, Madame, que cette seconde Stance n'est pas sans difficulté, et qu'elle a besoin d'interprête.

Quelques Blasphémateurs, oppresseurs d'Innocens,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent;
Mais la naïveté
Dont, mêmes au berceau, les enfans te confessent,
Clost-elle pas la bouche (1) *à leur impiété?*

Vous voulez savoir pourquoi le Poëte joint l'orgueil, l'injustice, et l'impiété? C'est parceque l'orgueil étant ennemi de l'égalité, produit un desir déréglé de s'élever au dessus des autres; ce qui ne se peut faire, qu'en méprisant l'obligation que nous avons de rendre à chacun ce qui lui est dû; et cette injustice, quand elle est extrême, et qu'elle va jusqu'à l'oppression des innocens, aboutit à la profanation, et à l'impiété. Ces libertins ayant à désirer qu'il n'y ait point de Dieu pour venger leurs crimes, et chacun se flatant en ce qu'il desire, se portent insensiblement à nier la Divinité, et tombent dans le plus prodigieux de tous les aveuglemens.

Mais

(1) Clost-elle pas la bouche? Stopft sie nicht das Maul.

Mais comment est-ce que les enfans au berceau confessent leur Créateur? C'est de la même maniére que les Cieux annoncent sa gloire, et publient sa grandeur. Cela veut dire, que les merveilles que Dieu opére dans les enfans, la structure admirable de leur petit corps, l'affection que la Providence inspire aux Méres pour une masse de chair si peu aimable, et qui leur a tant coûté de douleur, font connoître que Dieu est puissant, qu'il dispose souverainement de tout, et qu'il se fait obéir en Maître par la Nature.

Vous me faites deux objections très ingénieuses sur cette Stance.

De moi toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornemens dont tu pares les Cieux,
Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quel amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Vous dites, que Dieu paroît bien plus grand dans l'Homme que dans les Cieux: et que c'est une créature plus parfaite, plus relevée et plus sublime. Il est vrai, Madame, et j'ajoûte que l'Homme étant appellé *le petit Monde*, parceque c'est un racourci de toutes les perfections de l'Univers, on le pourroit, avec raison, nommer *le grand Monde*, à cause qu'il renferme d'une maniére plus noble les qualités des autres créatures. Cependant notre Poëte n'a pas tort de s'accommoder aux sentimens des esprits ordinaires, qui ne jugeant des choses que par les yeux, ne s'imaginent rien de plus beau que la lumiére, ni de plus considérable que les Globes célestes en comparaison desquels la Terre

N'est qu'un petit amas de poussiére et de boüe,
Dont notre vanité fait tant de régions.

Vous dites ensuite, agréablement, qu'il faut que la vûe d'un bel objet nous dispose à l'aimer avant que son amour nous oblige à le regarder favorablement, et que le Poëte a renversé l'ordre dans ces mots:

Quel amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement?

Je répons, Madame, que Malherbe s'est expliqué en Théologien. Il faut que Dieu nous aime pour nous regarder, et non pas qu'il nous regarde pour nous aimer. L'Amour divin est la cause de la beauté; au lieu que l'Amour humain en est l'effet. Nous aimons les choses, parcequ'elles sont aimables, et Dieu les rend aimables, parcequ'il les aime. *Aimer* n'est autre chose que faire du bien: et le premier comme le plus grand de tous, c'est l'Etre que Dieu donne à toutes les choses; ainsi Dieu a commencé de les aimer avant qu'elles fussent, puisqu'elles n'auroient point été, s'il ne les eût aimées auparavant, et il s'ensuit qu'il les a aimées avant que de les regarder. Le Poëte poursuit;

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités.
Nos plus sages discours ne sont que vanités;
Et nos Sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures.
Toutefois, ô bon Dieu!
Nous te sommes si chers qu'entre tes créatures
Si l'Ange est le premier, l'Homme a le second lieu.

Il vous semble, Madame, que ce que Malherbe dit de notre foiblesse, de nos faux raisonnemens, et de la dépravation de nos Sens, fait injure à la Sagesse de Dieu, et lui reproche d'avoir mal placé ses affections, et de n'avoir pas dispensé ses graces avec cette justice qui reluit dans toutes ses actions. Mais je vous supplie de considérer que l'Amour de Dieu, ne supposant point le bien en l'objet aimé, mais l'y produisant selon qu'il lui plaît, il peut aimer avec justice les plus imparfaites de ses créatures: car il les peut relever au dessus des autres, et les rendre dignes de sa bien-veillance. Ce qui me choque davantage dans cette Stance, est que l'Auteur n'exprime pas avec assez de netteté la pensée du Prophête. Il dit seulement que l'Homme tient le second lieu dans l'ordre des Créatures, ce qui pourroit être vrai, encore qu'il y eût une extrême distance entre lui et l'Ange, et David prétend que nous ne sommes qu'un peu inférieurs à ces Esprits purs, qui n'ont rien

en de matériel, ni de terrestre. M
vêque de Grasse a mieux suivi l'inten
t voici comme il a traduit cet endro

Tu l'as fait presque égal aux Anges
Le faisant par son ame immortel con

Néanmoins, peut-être que le mot d
essemblance, et proximité. Il a dans
ification: et un Poëte Romain dit de
oint de second; mais que Pallas m
remiers honneurs. Nous disons que
ellent homme, *qu'il est sans second*, p
ersonne n'approche de lui; et que ce
e le suivent que de loin: de sorte q
ieu, ce seroit être presque égal, et
u raison. Vous ajoûtez, Madame, q
ire:

Il n'est foiblesse égale à nos infirmit

Puisque les autres animaux sont pl
ous, il ne s'agit pas ici d'imperfectio
et de misére. Or l'Homme est celui
st le plus misérable et le plus supert
ant servir aux opérations d'une am
nande des organes plus délicats, et
lus exquis, et l'harmonie de sa cons
ée à troubler. Les avantages que sa
u dessus des Bêtes, lui coûtent quel
ne valent, et ils ont des accompagne
et des suites fâcheuses. Ce qui nou
rend inquiets; ce qui nous rend pr
nos déplaisirs, et nous fait misérable
au lieu que les animaux ne le sont q
eurs présentes.

Vous avez bien jugé, Madame, qu

Et nos Sens corrompus n'ont goût q

le mot de *goût* signifioit plaisir dans l
nous disons quelquefois, que nous g
pour exprimer qu'elle nous est agréab
(1) que les plaisirs du goût étant gé

(1) n'est - ce point, rühret es nicht etw

sensibles, on ait transporté ce mot de sa signification ordinaire pour l'étendre à toutes les voluptés des Sens, et même à celles de l'Esprit?

Vous dites vrai, Madame, l'Homme est le Lieutenant de Dieu sur la Terre, selon la pensée de notre Poëte.

Lui que jusqu'au Ponant,
Depuis où le Soleil vient dessus l'hémisphere
Ton absolu pouvoir a fait son Lieutenant.

Il n'est guères de Commandant dont l'autorité soit moins reconnue que la sienne; aussi ne doit-on entendre cela que de l'état d'innocence, pendant lequel l'Homme tenoit sur la Terre la place de Dieu. Il étoit lui-même un petit Dieu visible, et il n'est point à cette heure de Prince si absolu sur ses Sujets, qu'il l'étoit sur toute la Nature.

Il y avoit sur le visage de nos premiers Péres certains caractères de grandeur et d'autorité que les Bêtes reconnoissoient; et qui les obligeoient à révérer l'Homme; et il en étoit de lui (1) comme des belles personnes qui portent sur le visage des Lettres de recommandation écrites de la main même de la Nature, et lisibles à tous les Peuples, quelque différent langage qu'ils ayent.

La Stance suivante est magnifique à votre gré, et au mien aussi, Madame,

Si-tôt que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et par ton réglement l'Air, la Mer et la Terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrette loi de se faire la guerre,
A qui de plus de mêts fournira ses repas? (2)

Dieu n'a pas seulement voulu nous fournir de quoi satisfaire grossiérement notre besoin: il nous a donné dequoi contenter notre luxe, afin de faire éclater sa magni-

(1) il en étoit de lui, es war mit ihm beschaffen.

(2) de se faire la guerre - - repas, sich zu streiten, wer seine Mahlzeiten mit den meisten Gerichten versehen wird.

magnificence, et de rendre plus glorieuse la tempérance de l'Homme. Il est plus louable d'être sobre dans l'abondance; et cette vertu n'est en son lustre, que parmi les riches. Cette grande largesse nous donne occasion de glorifier Dieu par deux différentes maniéres, par l'usage modéré de ses biens, et par une même abstinence des mêmes biens.

Vous me demandez, Madame, ce que c'est que cette secrette loi si bien entretenue dans l'Univers? C'est l'essence et la propriété de chaque chose en particulier, qui ne manquent jamais, et qui sont plus inviolables sans comparaison que toutes les Loix les mieux observées. Le Poëte appelle cette Loi, *secrette*, parcequ'elle n'est pas écrite non plus que la Loi naturelle, qui est gravée dans le cœur de tous les hommes, c'est-à-dire, qui est née avec eux, et qu'ils ont reçûe de la main qui les a formés.

Je ne sai, Madame, si vous serez satisfaite de mes Réponses autant que je le suis de la subtilité de vos questions; mais au moins j'espére que vous le serez de mon obéissance, et que vous connoîtrez que vous avez raison, Madame, de me croire,

Votre très-humble &c.

LETTRES DE REPROCHE.

REFLEXIONS SUR LES LETTRES DE REPROCHE.

On reproche adroitement à une perſonne les choſes où elle a manqué. Il faut éviter, ſur-tout, de dire des injures: les Reproches groſſiers et injurieux dégoûtent, et font mal penſer de celui qui les fait. Il les faut donc faire d'un air fin, et qui ſans montrer une trop ſenſible aigreur, marque ſeulement à celui qui en a mal uſe envers nous, que ſa conduite le couvre de honte parmi tous les bonnêtes gens

Reproche d'Infidélité par un Amant à ſa Maîtreſſe.

Il eſt donc vrai, Perfide, que vous m'avez pû quitter pour un autre, et que ni ma paſſion, ni mes aſſiduités, ni mes ſervices, ni même le don de votre foi n'ont pû fixer votre cœur? Que ſont devenues (1) ces aſſurances de m'aimer éternellement? Comment ont pû s'évanouir l'eſtime que vous témoigniez pour ma fidélité, et l'averſion que vous affectiez pour tout ce qui en pouvoit bleſſer juſques aux moindres apparences? Juſte Ciel! A qui ſe fier deſormais, s'il ſe trouve des ames aſſez fourbes pour faire ſervir à la perfidie tout ce qui eſt

(1) Que ſont donc devenues, wo ſind denn hingekommen.

est contraire à la trahison? Je suis si confus, je me sens si accablé d'une avanture si surprenante et si terrible, que je ne sai par où je commencerai à me plaindre: Vous reprocherai-je votre aveuglement, ou ma douleur? Votre crime, ou mon infortune? ô Ciel! quel revers, quelle chute! Il n'y a qu'un jour que je me croyois possesseur du cœur de cette infidèle. Je me regardois comme dans le comble d'un bonheur parfait. Ce cœur, ce perfide cœur me tenoit lieu de toutes choses. Les grandeurs, les richesses, les plaisirs n'avoient rien qui me touchât, et je croyois en avoir assez pour en donner à tout le reste des hommes. Me voilà précipité d'une élevation si charmante. Tout est perdu pour moi, et jamais perte n'égala la mienne. L'avare à qui on vole ses trésors, l'ambitieux qui trouve ses projets renversés, et le Prince même qui se voit dépouillé de ses Etats, ne souffrent rien qui puisse approcher du déplaisir que sent un Amant fidèle, que trahit une Maîtresse perfide. Ces grands malhûreux que je viens de dire, n'éprouvent qu'une sorte de disgrace, et je puis dire que je les sens toutes; l'espérance les peut soûtenir, et la fortune prend plaisir quelquefois à leur rendre avec usure les biens dont elle les avoit privés. Mais la perte d'un cœur qui s'est une fois donné à un autre, ne se répare jamais. Je doute même si la mort de la personne aimée peut être comparée à ce qui fait mon supplice. Je sai que la seule pensée de ce malheur doit faire frémir les personnes qui savent aimer; j'ose dire cependant qu'un naufrage si funeste devient un port assûré pour la fidélité de l'objet que l'on regrette. Si un Amant pleure ce qu'il a perdu, on peut dire qu'il en plaint le départ trop précipité, mais qu'il est assûré de rejoindre ce qu'il aime. Il n'en apprehende point le changement, il n'a qu'à se garder (1) de changer lui-même. Cette réflexion le peut consoler de moment à autre, (2) et si elle ne guérit pas entiérement sa douleur, elle la charme d'une maniére à la rendre moins sensible. Mais, Perfide, je me vois abandonné d'une personne que j'aimois plus

(1) il n'a qu'à se garder, er darf sich nur hüten.
(2) de moment à autre, von Zeit zu Zeit.

plus que toutes les personnes du monde, et dont je croyois être aimé avec la même passion. Vous me sacrifiez à mon Rival, vous m'arrachez toutes vos faveurs pour l'enrichir, et peut-être ne songez-vous pas qu'un affront si sanglant, un traitement si barbare, ne peut inspirer que la vengeance, la fureur, et le desespoir? Vous avez tout à craindre, si ce n'est pas pour vous, Perfide, c'est pour cet Amant trop hûreux que vous me préférez si injustement. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir laver de tout mon sang la tache de votre infidélité, encore que vous en soyez indigne. Falloit-il, cruelle, faire succéder tant d'amertume et tant de trouble à la douceur et au repos de notre passion? Quel avantage trouvez-vous dans un changement si étrange? Votre vainqueur posséde-t-il d'assez belles qualités pour pouvoir justifier votre inconstance? Si la tendresse fait le principal mérite d'un Amant, je défie toute la terre d'en avoir plus que moi. Personne ne vous aimera jamais tant que je vous ai aimée. Hélas! J'allois dire que je vous aime, et je ne sai si mon cœur n'a point la lâcheté de le dire encore. Je ne lui pardonnerois jamais après la pièce sanglante que vous m'avez faite sans raison et sans prétexte. Il faut que vous ayez le naturel bien barbare, si vous me rendez malhûreux sans sujet, et seulement pour avoir le plaisir de me voir souffrir. Hé bien, cruelle, goûtez une joie si funeste, mais craignez une pareille destinée; ce nouveau venu (1) à qui vous m'avez immolé aujourd'hui, vous sacrifiera peut-être demain à une Rivale, et comme votre cœur a perdu sa premiére innocence, vous passerez infailliblement d'une infidélité à une autre. Vous allez être dans un état indigne de ce que vous avez été, et vous entrez dans une carriére, où vous ne trouverez que des personnes méprisables. Arrêtez, détournez-vous, et vous pourrez éviter les précipices où vous courez. Sortez de ce labyrinthe, prévenez les égaremens où il conduit, il en est encore tems. Quelque coupable que vous soyez, pour devenir

(1) ce nouveau venu, dieser neue Ankömmling.

voir innocente vous n'avez qu'à le vouloir. Il ne faut qu'un soupir rallumé au feu de notre premier amour, il ne faut qu'une larme formée de ce sang pur, qui vous animoit lorsque vous m'étiez fidèle. Au nom de cet amour (1) qui étoit si fort et si tendre, laissez-vous toucher à mes priéres, et ne différez point un retour qui feroit ma félicité. Un tems viendra où le nombre de vos années et la retraite de vos Amans lui feront perdre tout son mérite. Mais insensible que vous êtes, je vois que vous dédaignerez mes conseils, et que vous mépriserez même les dangers dont vous êtes menacée. Si ce malheur nous arrive à l'un et à l'autre, je vous regarderai avec pitié sans amour; j'appellerai à mon secours la plus belle de toutes les Maîtresses, c'est la gloire qui brille d'un éclat qui dure toûjours, et qui récompense si libéralement ceux qui la servent. C'est le parti que je suis résolu de choisir, si vous avez l'injustice de ne pas examiner celui que vous devez prendre.

MADAME,

Je ne doute plus que je n'aye un Rival, il se déclara hier par la mauvaise humeur où il fut de me voir longtems chez vous. J'admire comme vous avez pris votre tems juste, pendant mon absence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que si j'eusse été présent, il n'eût jamais osé songer à vous; il eût vû de quelle maniére je vous aime, et il n'eût pas crû pouvoir vous aimer autant. Aussi comme vous savez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma passion. Du moins, s'il a votre cœur, j'empêcherai quil ne l'ait à bon marché; peut-être l'inclination que vous eussiez eue pour lui, eût été cause que vous n'en eussiez exigé qu'une tendresse légère, et que vous eussiez suppléé par votre bonté, ce qui eût manqué à son amour. Mais quand

 il

(1) Au nom de cet amour, um derjenigen Liebe willen.

il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égaler, et il auroit honte d'être préféré à un Homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainsi par mes soins et mes assiduités, je pousserai votre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, et vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimée par le Rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raisonnable, vous me tiendriez compte, non seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoissance; cependant, comme je veux être généreux, je consens que vous ne me payiez que ma tendresse, et que pour celle de mon Rival, vous n'y songiez point du tout.

Le Comte de Bussi.

A MADAME **.

Elle en a mal usé envers elle-même.

L'amitié que j'ai pour vous, Madame, m'oblige à vous dire que tout le monde donne de furieuses atteintes à votre conduite. (1) Vous êtes devenue le sujet continuel de toutes les conversations: et l'on dépeint votre embarquement le plus bas, et le plus honteux où se soit jamais mise une personne de votre qualité. Pensez, Madame, au préjudice qu'en reçoit votre réputation: et faites réflexion sur ce que vous êtes, et sur celui qui vous ôte l'honneur. On sera tôt ou tard éclairé là-dessus (2); et vous en mourrez de honte et de regret.

Le Comte de Bussi.

A MADAME **.

On lui reproche ses égards pour un homme sans mérite.

Vous disant adieu, je vous priai de ne plus voir ce coquin de P**. Cependant, Madame, il ne bouge de chez vous. (3) N'avez-vous point de honte de me mettre

(1) que tout - - conduite, daß alle Leute Ihre Aufführung äusserst durchziehen.

(2) On sera tôt ou tard éclairé là-dessus, man wird hierinnen über lang oder kurz Licht bekommen.

(3) il ne bouge de chez vous, er kömt gar nicht aus Ihrem Hause weg.

mettre en état d'appréhender auprès de vous un misérable Bourgeois, qui ne sauroit être craint que par l'audace que vous lui donnez? Si vous n'en rougissez, Madame, j'en rougis pour vous, et pour moi; et de peur de mériter la honte dont vous voulez m'accabler, je vais faire un effort sur mon amour, afin de ne vous plus regarder que comme une Infame.

Le Comte de Bussi.

A MADEMOISELLE **.

Son Amant prêt à mourir lui fait des reproches.

Si en mourant, je pouvois conserver de l'estime pour vous, il me fâcheroit fort de mourir. Mais, Mademoiselle, ne pouvant vous estimer, je ne saurois avoir le regret à la vie. Je ne l'aimois que pour la passer doucement avec vous: toutefois puisqu'un peu de mérite, et une grande passion ne m'en ont pû faire venir à bout, je ne me soucie plus de vivre, et la mort me va délivrer de beaucoup de peines. Si vous étiez capable de quelque tendresse, vous ne me pourriez voir en l'état où je suis sans étouffer de douleur. Mais Dieu merci, la nature y a mis bon ordre: et parceque vous pouviez mettre tous les jours au desespoir l'homme du monde qui vous aimoit davantage, vous pourrez bien le voir mourir sans en être touchée. Adieu.

A MADEMOISELLE**.

Enfin, Mariane, vous ne m'aimez plus et vous triomphez dans votre Lettre de cette victoire que vous avez obtenue sur votre cœur; vous ne vous contentez pas même de ne me vouloir plus aimer, vous voulez encore que je ne vous aime, et que je ne vous écrive plus. Je trouve que vous avez raison, mon amour vous feroit honte, il vous reprocheroit à tous momens votre perfidie, et mes Lettres remplies d'une aigreur et d'une passion qui ne leur est pas ordinaite, vous feroient

roient repentir de votre résolution ; mais que je suis insensé ! Cette résolution est trop bien affermie pour pouvoir être ebranlée ; et ce n'est pas seulement depuis votre derniére Lettre que vous l'avez prise. Si les objets ne sont présens à vos yeux, ils ne le sont jamais à votre mémoire ; et vous commençâtes à m'oublier, dès que vous commençâtes à perdre tant soit peu mon vaisseau de vûe. Je vois maintenant l'origine de ces petites querelles, de ces plaintes et de ces jalousies dont vous remplissiez toutes vos Lettres ; c'étoient autant de préparatifs pour ce grand dessein que vous venez d'exécuter si hûreusement ; vous voulez chercher quelque prétexte légitime à votre inconstance, vous m'accusiez, pour me trahir avec plus de sûreté, et vous m'imputiez faussement une infidelité, afin d'y trouver une excuse pour la vôtre. Cruelle ! c'est donc ainsi que vous donnez de l'amour, sans en prendre ; c'est ainsi que vous quittez votre passion, sans l'ôter à ceux à qui vous l'avez donnée ; qui vous eût jamais crû capable d'une pareille action, qui répond si peu à vos premiers emportemens, à vos premiérs desseins, et même a vos premiéres Lettres ? Que sont devenus ces sentimens si généreux et si amoureux en même tems, ces plaintes si touchantes, ces résolutions qui m'étoient si avantageuses ? Infidèle ! qu'est devenu votre amour, et que voulez-vous que devienne le mien ? Ne puis-je pas vous accuser d'être plus légére que le papier sur lequel vous m'avez fait tant et tant de protestations d'une inviolable fidélite ? Belles, mais vaines protestations ! Agréables, mais trompeuses promesses ! Qu'ai-je fait pour vous faire dégénerer en mépris, en menaces, et en résolutions de vengeance ? Vous me menacez, Mariane, que vos menaces sont inutiles en l'état où je suis présentement ! Vous ne m'en sauriez faire qui me pûssent faire appréhender de plus grands maux que ceux que je ressens. Non, je n'ai plus rien à craindre, parceque je n'ai plus rien à perdre, et tout est perdu, puisque je perds Mariane, quel nouveau déplaisir me peut-on causer après cela ? On peut m'ôter la vie ; que m'importe ? je ne l'aime point depuis que vous ne m'aimez plus ; je ne considére la vie, que comme

ne ce qui me prolongera mes malhéurs et mon desespoir; je ne voulois vivre que pour vous aimer, je croyois même de n'avoir vecû que depuis le tems que je vous aimois, aujourd'hui que vous ne voulez plus que je vous aime, qu'ai-je à faire de la vie? (1)

Au moins, en m'ôtant votre amour, en me voulant encore obliger à me défaire du mien, vous deviez me laisser mon innocence. Ne pouviez-vous pas devenir coupable sans m'accuser, et falloit-il m'imputer de faux crimes pour en commettre un véritable en mon endroit? Helas! que je suis malhûreux! Comme si vous avoir quittée, et avec vous, tous les plaisirs, si m'être éloigné de cinq cens lieues de tout ce que j'aimois, si vivre dans la crainte de ne vous revoir plus, comme si tout cela n'étoit pas d'assez grands maux, il a fallu que par un surcroît d'affliction, vous m'ayez ôté votre amour, que pourtant, si je l'ose dire, j'avois si bien mérité; que j'avois acquis par tant de fidélité, par tant d'assiduité, par tant de complaisances et qui m'avoit coûté tant de larmes, tant de douleur et tant d'inquiétudes. Vous ne vous contentez pas encore de cette extrémité, vous ne voulez ni que je vous aime, ni que je vous écrive; ah! Mariane, ce n'est pas en de pareils commandemens, que j'ai fait vœu de vous obéir. Vous pouvez ne m'aimer point, et vous faites ce que vous pouvez, mais je n'en suis pas de même, (2) je ne puis ne vous aimer pas, et malgré l'injustice de votre procédé, je veux mourir pour Mariane inconstante, puisqu'ainsi que je l'avois résolu, je ne puis vivre pour Mariane fidèle. Je vous écrirai, et je vous ferai voir tant d'amour et tant d'empressement dans mes Lettres, que peut-être cette profonde tranquillité que vous vous promettez en sera un peu émûe. Que j'aurai de plaisir, si cela peut arriver, quand j'apprendrai que mes inquiétudes vous en causent, et que du moins votre repos sera un peu alteré par la perte entiére du mien! Mais

(1) qu'ai-je à faire de la vie? was mache ich mit dem Leben?

(2) je n'en suis pas de même, ich bin nicht so beschaffen.

Mais je me flatte vainement de ce petit espoir de vengeance, je vous suis trop indifférent; vous ne m'aimez plus, et c'est tout dire. Vous ne prenez aucune part en ce qui peut m'arriver. Vous m'imputez même une indifférence que vous avez, parceque vous le souhaitez. Eh bien je ferai mon possible pour l'avoir; je tâcherai de procurer à mon ame cette funeste Paix que je ne puis acquerir qu'en vous perdant. Hélas! Puis-je être tranquille sans vous; et cette quiétude sied-elle bien à une personne qui a tout perdu, excepté le cruel ressouvenir de sa perte? Non, je n'aurai aucun repos que je ne vous aye obligée à changer de sentiment, et quand je ne pourrois pas vous obliger à me redonner votre amour, je me fais fort (1) de vous toucher de pitié, et de me faire plaindre, si je ne puis me faire aimer. Qui eût jamais prévû que de si beaux commencemens eussent dû avoir des suites si fâcheuses, et qu'un amour aussi ardent qu'étoit le vôtre dût finir par une indifférence aussi froide que celle que vous me témoignez? Je devois pourtant bien m'y attendre, et si j'avois tant soit peu raisonné, je ne serois pas surpris du changement qui vient d'arriver en vous. Votre amour étoit trop promt et trop violent pour durer, et vous aviez trop d'empressement étant auprès de moi, pour n'avoir pas de la froideur quand vous n'y setiez plus; d'ailleurs je devois bien considérer, que votre amour ne dureroit pas si long-tems que le mien. Le vôtre, comme vous avez bien sû me le reprocher, n'étoit fondé que sur des qualités très-médiocres qui sont en moi, et le mien étoit appuyé, sur mille qualités éminentes, que chacun admire en vous. Outre cela, j'aimois une Religieuse, et cent proverbes de votre Nation ne vous avertissoient-ils pas qu'il n'est rien à quoi l'on se doit moins fier qu'à l'amour d'une Religieuse? Vous avez beau faire leur éloge, l'expérience est bien plus forte que vos paroles, et je ne m'étonne point maintenant de ce qu'elle ne se ressouvient plus d'un homme qu'elle ne voit plus, ni de ce qu'un absent est mort dans son esprit. Il n'est rien de plus naturel que l'envie qu'on a pour les choses rares où défendues, et les hommes étant l'un et l'autre

(1) je me fais fort, so getraue ich mir doch.

e à une Religieuse, il n'est pas
euillent toûjours avoir quelq
eux, qu' elles n' aiment
oyent, ni qu'elles considérent
ens qui ne sont point, et qui n'
ar-là que je vous ai perdue en
u lieu qu'une femme du mond
ni les hommes, en est moins en
u'un à qui elle se donne toute
omme présent, jusqu'au dernier
re ame me paroissoit néanmoins
evée, pour me donner lieu de
esses du vulgaire, je vous croyo
assionnée, je pensois que votre
u'il étoit ardent; mais je vois
e que je m'étois imaginé. Qu'i
le ne croire pas ce que l'on sou
eçû des Lettres, un Portrait, de
n'avez renvoyés. Pourquoi me
ie les brûliez-vous? Je me pourro
noins grand qu'il n'est, et me fla
iez gardés. Que ne les avez-vo
lés? Appréhendiez-vous qu'ils ne
air d'un homme que vous ne vou
vous ne voulez plus croire d'avoi
réponds qu'ils n'en auroient rien
feroit pas ce que n'a pû faire l'
sont inutiles où les fermens de vi
rien, et des Bracelets sont de bien
retenir une personne qui sait si bi
tions et ses promesses. Enfin je
aimé; vous ne m'en auriez pas
vous auriez gardé toutes ces chos
tre Portrait, que je ne prétends p
n'est point que j'aie besoin de sa
à vous, votre derniére Lettre ne
ger, je le conserve seulement pour
les maux que vous me faites inj
m'enviez pas cette petite félicité,
donner ce nom à ce qui ne sera qu

leurs. Dans mon malheur présent, il me représentera ma bonne fortune passée, et vous savez que la pensée d'un bien qu'on n'a plus, est un des plus grands maux qui accablent un misérable. Ce sera devant cette copie, que je justifierai toutes mes actions, et que je prendrai de nouvelles forces pour pouvoir supporter plus constamment les tourmens auxquels vous me destinez: si je n'ose plus vous apprendre que je vous aime, je le dirai à votre Portrait: je me plaindrai à lui de votre changement et de votre cruauté, et je passerai ainsi le reste de ma vie, en vous aimant malgré vous, en souffrant pour vous, et en me plaignant quoiqu'avec beaucoup de retenue et de modération, de ce que vous traitez avec tant de rigueur, et d'inhumanité un homme qui vous adore: ouvrez cette Lettre, Mariane, ne la brûlez pas sans la lire; ne craignez pas de vous rengager, votre résolution est plus forte que mes paroles; vous ne la romprez pas pour si peu de chose, et ce n'est pas là mon espérance. Tout ce que je prétends, c'est de vous y faire voir mon innocence, et la fermeté de mon amour qui résistera à toutes les attaques que vous pourrez lui donner, comme il a déja résisté aux caprices d'une fortune contraire, et aux cruautés d'une si longue et si fâcheuse absence. Vous verrez que je suis toûjours Amant, tantôt de Mariane présente, tantôt de Mariane absente, quelquefois de Mariane passionnée, quelquefois de Mariane indifférente, de Mariane douce et de Mariane cruelle: voilà tout ce que je veux vous persuader, afinque vous donniez quelque plainte à mes souffrances, et quelques larmes à mon trépas lorsque vous en apprendrez l'agréable nouvelle. Adieu.

A MONSIEUR de S.

Un Auteur reproche à un de ses Amis de s'être déclaré contre les Belles-Lettres, parcequ' elles ne contribuent que rarement à la fortune de ceux qui s'y appliquent.

Vous souvenez-vous bien, Monsieur, que vous m'avez

vez promis deux ou trois de vos Ouvrages? Voulez-vous vous en dédire (1), et irriter un homme qui a le sang chaud comme le doit avoir tout Faiseur de Livres? Dans le chagrin où vous me mettez, il s'en faut peu que je ne me repente de vous avoir mis parmi mes Amis les plus illustres, et d'avoir rendu un témoignage public de votre mérite. Vous en avez une belle reconnoissance, quand vous me déclarez que vous n'en voulez tirer d'autre avantage que celui de porter Monsieur votre Fils à renoncer au Parnasse, parcequ'on n'y trouve qu'une gloire stérile et infructueuse. J'ai bien du déplaisir qu'ayant reçû tant de dons de la nature, vous en ayez si peu reçû de la fortune; mais, Monsieur, faut-il pour cela détourner les Beaux-Esprits de l'amour des Lettres, et ne vous souvenez-vous point de cette comparaison si juste, et si noble de la Gloire avec une Dame, qui mérite d'être recherchée pour sa seule beauté sans considérer les biens qu'elle apporte? Quoi! vous n'êtes point touché de la réputation immortelle de votre nom, et quand vous seriez insensible au plaisir d'une imagination si agréable, ne vous estimez-vous pas hûreux d'avoir la tête pleine d'une infinité de belles choses qui en sortent quand vous le voulez, et viennent sur le bord de vos lèvres, ou au bout de votre plume? Les voluptés que peuvent donner les richesses, se peuvent-elles comparer à celles qui naissent de ces connoissances rares et curieuses? Sont-elles si vives, si pénétrantes, si durables? L'honneur qu'on vous rend, et qui s'adresse directement aux qualités qui sont au dedans de vous, ne vous flatte-t-il pas incomparablement davantage que s'il ne s'adressoit qu'à un certain éclat de dignité qui seroit à l'entour de votre personne? Ne savez-vous pas ce que disoit autrefois un grand Magistrat en parlant des soûmissions qu'on lui rendoit: *C'est plûtôt à ma Robe qu'à moi, que l'on fait toutes ces révérences.* Croyez-moi, Monsieur, tenez-vous à votre

(1) Voulez-vous vous en dédire, wollen Sie Ihr Wort wieder zurück nehmen.

votre partage; il vaut mieux que celui de la plûpart de vos Confréres, quoique quelques-uns d'eux soient mieux payés de leurs appointemens et de leurs pensions. Quand même le grand homme qui conduit si hûreusement la fortune de la France, ne songeroit pas à la vôtre, je vous avoue que je n'aurois jamais compassion d'un homme dont j'admire l'esprit, l'érudition et la vertu. Je suis de tout mon cœur.

Votre très-humble &c.

Le Comte de Bussi.

A MADEMOISELLE**.

Une Maitresse reproche à son galant son peu de vigueur.

Si j'aimois les plaisirs de la chair; je me plaindrois d'avoir été trompée; mais bien loin de m'en plaindre, j'ai de l'obligation à votre foiblesse. Elle est cause que dans l'attente du plaisir que vous ne m'avez pû donner, j'en ai par imagination goûté d'autres qui ont plus duré que ceux que vous m'auriez donnés, si vous eussiez été fait comme un autre homme. J'envoie savoir ce que vous faites; et si vous avez pû gagner à pied votre logis (1). Ce n' est pas sans raison que je vous fais cette demande. Je n'ai jamais vû un homme en si méchant état que celui où je vous ai laissé. Je vous conseille de mettre ordre à vos affaires. Avec si peu de chaleur naturelle que je vous en ai vû, vous ne sauriez encore vivre long-tems. Vous me faites pitié; et quelque outrage que j'aie reçû de vous, je ne laisse pas de vous donner un bon avis, fuyez Mad. ** si vous êtes sage. Vous pourrez recouvrer votre santé, si vous êtes quelque tems sans la voir. C'est d'elle que vient votre foiblesse: car pour moi à qui mon miroir ne ment point, je ne crains pas qu'on me puisse accuser, ni faire des reproches.

Cette

(1) Et si. . . logis, und ob Sie zu Fuße haben nach Hause kommen können.

Cette Lettre se trouve au Livre *des Amours des Gaules:* et son original est dans Petrone. Il commence: *Si libidinosa essem, quererer decepta &c.*

Le Comte de Bussi.

A MADEMOISELLE **.

On lui reproche ses maniéres, et l'on rompt avec elle sans retour.

Quand vous pourriez, Mademoiselle, vous justifier à moi, de toutes les choses dont on vous accuse; et que vous ne seriez que malhûreuse, vous y avez trop contribué; et je ne saurois plus vous aimer. Tous les amans sont d'ordinaire ravis d'entendre nommer leurs Maîtresses; et pour moi je tremble si-tôt que j'entens votre nom. Il me semble toûjours que je vais apprendre une Histoire de vous, pire, s'il se peut, que les premiéres. Cependant, je n'ai que faire (1) pour vous mépriser jusqu'au dernier point, d'en savoir davantage, vous ne pouvez rien ajoûter à votre infamie. Attendez-vous aussi à tout le ressentiment que mérite une femme sans honneur, d'un honnête homme qui l'a fort aimée. Je n'entre dans aucun détail avec vous, parceque je ne cherche point votre justification; et que non seulement vous êtes coupable à mon égard, mais que je ne puis jamais revenir pour vous.

A MONSIEUR **.

Il ne se souvient point assez des gens.

Ce n'est, Monsieur, que pour vous faire des reproches, que je vous écris. Il y a un siècle que je n'ai reçû de vos nouvelles; et j'aurai de la peine à vous pardonner cette negligence. Il n'y a qu'une maladie qui vous puisse excuser, ou bien quelque Iris qui

(1) je n'ai que faire, ich habe nicht nöthig.

RÉPONSES
A DES
LETTRES
DE REPROCHE.

A MONSIEUR**. Madame de *

Elle a regret de s'être mal gouvernée envers lui.

Ma conduite passée est si ridicule, mon Cher, que je desespérerois d'être jamais aimée de vous, si je ne me pouvois sauver sur l'avenir par les assurances que je vous donne d'un procédé plus honnête. Mais je vous jure par vous-même, qui est ce que j'ai de plus précieux, que Monsieur ** n'entrera point chez moi, et qu'il me verra si rarement, que vous connoîtrez que vous seul me tenez lieu de toutes choses. Comptez, s'il vous plait, là-dessus, et faites-moi la grace de croire que je suis,

Votre très-humble Servante.

A MADEMOISELLE*. Costar Lettres.

Elle l'accuse à tort d'être ingrat.

Vous m'appellez ingrat, Mademoiselle, moi qui ai chérement conservé un an entier au fond de mon ame, le souvenir d'une absente. Oui, tout ce tems-là, je n'ai pas voulu troubler son repos, ni incommoder sa paresse: et j'ai toûjours eu une si grande con-

 fiance

fiance en sa parole, que de n'avoir demandé aucune preuve de l'affection qu'elle avoit eu la bonté de me promettre. J'ai vû ses livrées à d'autres portes qu'à la mienne, et je n'en ai point fait de plaintes; ses Lettres dans toutes sortes des mains, et je n'en ai point murmuré. Mais, Mademoiselle, ce qui m'a crevé le cœur, Monsieur le Chevalier a triomphé en ma présence d'un commandement qu'il avoit reçû de vous: et j'ai bien pû souffrir cet outrage, et ne pas crier. Ai-je tort, et m'appellerez-vous encore ingrat? moi qui ne laisse point de faire des vœux pour votre retour; et d'être plus que le reste des hommes,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

LETTRES DE MORALE.

RÉFLEXIONS SUR LES LETTRES DE MORALE.

On doit dans les Lettres de Morale s'exprimer d'un air plus vif, et plus serré qu'en toutes les autres. Il importe aussi, que les sentimens en soient beaux, instructifs et d'une agréable maniére, et qu'il n'y en ait aucun, qui n'aille avec adresse à l'esprit. Tout va dans ce petit Ouvrage, au bien de la personne à qui l'on parle; et c'est là l'unique but que doit avoir un Phi-

Philoſophe de bon ſens, et qui a vû le monde en galant homme.

Coſtar, Tom. I. Lett. 190. p. 773.

A MONSIEUR DE CHANTELOU,

Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Maître d'Hôtel ordinaire de Sa Majeſté, et Intendant de la Maiſon de Monſeigneur le Duc d'Anjou.

MONSIEUR,

Je ne ſuis ni opiniâtre, ni pareſſeux, ni Philoſophe Cynique. Je ſai ce que vaut le bien, à quoi il eſt bon, et ce qu'il mérite que l'on faſſe pour l'acquérir. Mais j'ai un corps fort uſé, fort changeant, fort incommode, et en un mot fort mal propre à un Courtiſan. Pour ſuivre le conſeil de Monſieur Roſe, et pour être toûjours prêt aux occaſions, ce ne ſeroit pas aſſez de faire un voyage à Paris, il faudroit m'y établir; et vous ſavez, Monſieur, que je puis vivre très-honorablement dans la Province, et que je ne ſaurois ſubſiſter au lieu où vous êtes, où l'on ſe ruine en gelant de froid, et en mourant de faim.

- - - Illic
Eſt pretioſa fames, conturbatorque macellus.

Je prends racine par tout où je ſuis, et ne ſuis pas comme les autres hommes qui peuvent ſe tranſporter, et ſe tranſplanter où ils veulent. Il me ſiéroit mal à mon âge d'aller bien loin au devant de la fortune, de courir après des eſpérances incertaines, et de me mettre au hazard comme cet autre malhûreux;

- - - Di venir meno
Tra le grandezze, et impoverir frà l'oro.

Pour Monſieur l'Abbé de la Mothe le Vayer, je n'ai point encore vû ſon Livre. Il y a long-tems que je ſuis très-perſuadé de l'excellence de ſon eſprit, et de ſa

vertu. Je souhaite de tout mon cœur l'honneur de ses bonnes graces, et d'autant plus que je sai qu'il n'y a pas un homme au monde qui sache mieux aimer que lui. Vous avez, Monsieur, tant d'inclination à faire du bien que j'espére que vous me procurerez celui-là, connoissant à quel point je l'estime, et avec quelle passion je le desire. Elle n'est guères moindre que celle avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble etc.

Costar, Tom. 2. Lett. 173. p. 355.

A MONSEIGNEUR COLBERT,

Conseiller du Roi en ses Conseils, Intendant de la Maison de Monseigneur le Cardinal Mazarin,

MONSIEUR,

Je ne crois pas que dans la Maison même de Son Eminence, on ait ressenti plus vivement que j'ai fait le funeste accident de Monsieur Alfonse de Mancini. Le Révérend Pére Briet m'en avoit dit, et persuadé tant de merveilles, et sur son rapport j'avois conçû une si haute opinion de la beauté de son esprit, des agrémens de sa personne et de ses dispositions à toutes sortes de vertus, que je regarde cette perte, comme une des plus sensibles que Son Eminence pût jamais faire; mes secondes pensées, Monsieur, ont été tout droit à vous, et je me suis imaginé avec une douleur extrême, celle que vous causeroit cette affliction. Vous voyez, Monsieur, qu'il n'est point nécessaire de se munir et de se fortifier de préceptes, de raisonnemens et de réflexions morales, pour empêcher que la prospérité ne nous gâte, et ne nous corrompe; la fortune y donne bon ordre, et elle envoie tant de cruelles traverses aux plus hûreux, qu'elle leur apprend assez sans Philosophie l'instabilité des choses humaines et le peu de confiance que les Sages y doi-

y doivent prendre. J'ai sû de Monsieur Pauquet que la derniére fois qu'il eut l'honneur de vous voir à Mayenne, vous lui témoignâtes d'apprehender qu'on ne pût pas conserver long-tems cet aimable enfant; que sa vivacité judicieuse vous étoit suspecte, et que vous craigniez qu'un fruit si avancé ne fût pas de garde. (1) En ce cas-là, Monsieur, vous étiez comme préparé au déplorable malheur, qui a pris tous les autres au dépourvû, et peut-être que votre craintive prévoyance vous aura servi. Si vous connoissiez combien je le souhaite passionnément, vous avoueriez que je suis touché comme je le dois de la faveur de votre amitié, et qu'on ne sauroit être plus parfaitement que je suis pour toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-humble &c.

Si vous étiez un homme ordinaire, je ne croirois pas vous devoir parler d'autres choses que de votre déplaisir. Mais comme je connois la force de votre esprit, je ne ferai point de scrupule de vous entretenir d'un sujet bien différent.

Monsieur Hotteman de Fontenay a eu la bonté de me venir voir toutes les après-dînées, pendant le séjour qu'il a fait ici. Vous avez bien de l'honneur de l'avoir donné à cette Province. Tout le monde admire son intelligence, sa vivacité, sa justice et sa courtoisie. Mais personne n'a mieux compris que moi, l'étendue de son esprit. Car je pense que je suis le seul qui l'ait ouï parler en une conversation de deux ou trois heures, de Philosophie, de Théologie, de Iurisprudence, d'Algébre, de Politique, de Poësie, et de cent autres choses avec une égale capacité.

Je ne saurois encore m'empêcher de vous dire que Monsieur Godefroy, un de mes Confréres, et de mes intimes Amis, me lut hier une Epigramme Latine qu'il avoit

(1) qu'un fruit - - garde, daß eine so frühzeitige Frucht sich nicht lange halten würde.

avoit faite sur le triste sujet de la perte de Son Eminence. Je n'en ai pas retenu les paroles: mais il me semble qu'en voici le sens: La même Fortune qui vous est favorable en tout, s'est déclarée contre vos Neveux, et ne pouvant perdre le respect qu'elle doit à votre personne, elle décharge sa malignité sur les vôtres. En même tems que ses fidèles soins conservent votre tête précieuse, et qu'elle la couvre de lauriers toûjours verds et toûjours nouveaux, elle attaque cruellement celle du petit Alphonse. C'est ainsi que de tout tems, cette inconstante Déesse, assise sur une roue qui tourne toûjours et qui ne demeure jamais en un même état, prend plaisir à se jouer des choses humaines. C'est ainsi qu'elle mêle toûjours de l'amertume parmi ses douceurs. Grands Dieux, si quelqu'Astre malin menace encore le repos de notre grand Cardinal, détournez ses mauvaises influences, et faites que les larmes que la mort précipitée d'un aimable enfant lui fait répandre, soient les derniéres qu'il verse de toute sa vie.

A force de réver, j'ai trouvé dans ma mémoire les Vers qui s'en étoient échappés; je pense, Monsieur, que vous serez bien aise de les lire ici.

Quæ favet ipsa tibi, vexat Fortuna Nepotes,
Prosequiturque odiis, te venerata, tuos.
Quæque tuum lauro cingit, quæ fida tuetur,
Alphonsi frangit sors inimica caput.
Sic levis instabili suevit Dea ludere in Orbe,
Sic semper donis miscet amara suis.
Parcite, si quid adhuc, Superi, triste Astra minantur,
Sit pueri extremus funera flesse dolor.

Si vous le jugez à propos, Monsieur le Cardinal saura que ce Monsieur Godefroy avec beaucoup d'esprit, et d'érudition conserve encore beaucoup de zèle et de chaleur pour Son Eminence. Vous avez, Monsieur, tant de curiosité de connoître les gens de vertu, que je me suis persuadé qu'il ne vous déplairoit pas d'apprendre ce que je dis.

Puis-

'uiſqu'il me reſte encore quelqu
ie notre Courier, et que vous m'a
[ue mes Verſions et mes Pa
oient pas déſagréables, je vous er
ınes, qui ont aſſez de rapport a
-ettre, où je vous dis que le juge
ieur Alphonſe Mancini vous étoi
Martial dit à propos d'un jeune
:ias, qui étoit de grande eſpéranc
ſortir de ſon enfance :

Tout ce qui paſſe le commun,
n'arrive guère juſqu'à la vieilleſſe.
que choſe, nous devons deſirer q
aimable.

Immodicis brevis eſt ætas et ra
Quicquid amas, cupias non p
Lib. 6. Epig. 29.

C'eſt le ſentiment de Quintilie
Livre ſixiéme, où ayant parlé des
ſon fils, qui lui étoit mort fort je
On a toûjours remarqué que
ſa ſaiſon, ſe corrompt bientôt, et
tems, et qu'il y a je ne ſai quelle
coupe en verd de ſi belles eſpéranc
que l'homme ne s'élevât au-d
et ne paſſât les bornes qu'on lui
Sénéque auſſi, conſolant Marci
perte, lui repréſente force belles
à la penſée de Martial, particuli
pitre 23. où il lui parle en ces ter
Hé quoi, Marcia, quand vous
grande jeuneſſe il s'étoit fait une
bloit qu'un long âge avoit mûrie
ſon courage fouler aux pieds les
net de tout vice, et exempt de t
richeſſes ſans avarice, les honneu
plaiſirs de la vie ſans déréglemer
vous cruſſiez le pouvoir conſerve

représentiez-vous point que ce qui est monté à son dernier degré de perfection, est prêt de tomber, et se hâte d'aller à sa fin; qu'une vertu consommée se dérobe en un moment à nos yeux, et que les fruits hâtifs n'attendent point l'arriére-saison? Un feu vif et clair meurt en un instant. Celui qui s'est pris en une matiére difficile à enflamer, et qui est comme étouffée dans sa fumée, et n'a qu'une lueur morne et triste, s' entretient bien plus long-tems: car ce qui l'empêche de luire le fait durer, et le peu de nourriture qu'il trouve là, l' y arrête davantage. Il en est de même des esprits; plus ils ont de grandes lumiéres, plûtôt ils s' éteignent; et universellement parlant, ce qui ne peut plus s' élever plus haut, est à la veille de sa chute. (1) Fabianus écrit que du tems de nos Péres, il se vit à Rome un enfant qui étoit de la taille des plus grands hommes: mais il ajoute qu'il ne vécut guères, et qu'il fit bientôt trouver véritable la prédiction que tous les gens d'esprit avoient faite de sa mort, jugeant avec beaucoup de fondement, qu'il n'arriveroit jamais à un âge qu'il avoit anticipé, et dont la Nature, pour ainsi dire, lui avoit fait les avances. (2) Cet exemple confirme ce que nous avons dit, que la maturité parfaite est une marque infaillible de la ruine de son sujet, et que la fin d'une chose arrive dès que la faculté qu'elle avoit de s'accroître est entiérement épuisée.

Il lui avoit dit auparavant dans le chapitre 12. Il ne se voit guères que les grandes félicités soient fort longues: il n'y a que les médiocres qui soient durables, et qui aillent jusqu' au bout: la fortune s'en retourne d'ordinaire le même train qu'elle est venue, elle demeure peu où elle s'est pressée d'arriver. La Nature de même se hâte de reprendre ce qu'elle a donné trop tôt; et si elle a fait de grands prêts, elle les redemande devant le terme ordinaire.

Il

(1) est à la veille de sa chute, ist dem Fall nahe.
(2) et dont - - - les avances, und welches die Natur so zu reden, ihm zum voraus gegeben.

Il faut toûjours être prêt à mourir.

Ne desirons plus, cher Ami, ce que nous avons desiré: mon plus grand soin est à mon égard de m'arracher à mes passions. Un jour me tient lieu de tous les autres. Je ne le prens pas pour le dernier; mais je le regarde comme s'il le pouvoit être. Si la mort m'appelle, je suis tout prêt. Je jouis de la vie, parceque je ne me soucie point de la quitter; et que je ne songe qu'à bien mourir; et c'est bien mourir que de mourir sans regret. Je suis tout à vous.

On doit être bon ménager du tems.

Soyez, cher Ami, à vous-même; et ménagez le tems qu'on vous dérobe, ou que vous laissez échapper. Il y a des heures qu'on nous emporte, et d'autres qui s'écoulent insensiblement. La plus honteuse de ces pertes arrive par notre négligence. „Il se passe, si vous y „prenez garde, une partie de la vie à mal faire, et l'au„tre à ne rien faire; ou à faire autre chose que ce qu'on devroit". On ne sait ni estimer le tems, ni la valeur d'une journée; et l'on ne considére pas que chaque jour on s'approche de sa fin. Ce qui trompe, on regarde la mort comme si elle étoit bien loin, et elle est quelquefois fort près. Faites réflexion là-dessus, et comptez toutes les heures. La vie se consume à force de remises. Rien n'est à nous que le tems: tout le reste n'y est point: C'est le seul bien que nous possédions; mais il est glissant, et le premier venu nous l'ôte. Les hommes ont cette foiblesse; ils croyent qu'on les oblige quand on leur accorde des bagatelles; et ils comptent pour rien le tems, qui est une chose, que le plus reconnoissant ne sauroit payer.

Les faveurs de la fortune sont dangereuses.

Le travail fait ma plus forte passion. Je donne une partie de la nuit à l'étude; et je ne dors que quand

je

je ne saurois m'en empêcher. Je montre aux autres le chemin que j'ai connu trop tard; et je crie, „Fuyez ce „que le Peuple estime, ce que le hazard donne, et te„nez pour suspects les présens de la fortune. Quicon„que voudra vivre en repos, les évite. Ils sont pleins „de charmes; mais ils sont dangereux. Car lorsqu'on „les pense prendre, on est pris. Ils conduisent au pré„cipice; et une vie éclatante finit souvent par une chu„te funeste.

Quand on meurt après avoir vêcu sagement, on a assez vêcu.

Faisons, cher Ami, que notre vie soit comme les choses précieuses, qui ont plus de poids que d'étendue. C'est être hûreux, que d'avoir utilement employé le peu de tems que Dieu nous a donné. Il ne dépend point de nous de vivre beaucoup; mais de bien vivre; et l'on a vécu autant qu'il faut, quand on meurt après avoir mené une vie réglée. Si notre carriére n'a pas été longue, elle a été vertueuse, et c'est assez.

A MONSIEUR de...

Monsieur,

Je pense que vous avez condamné avec trop de précipitation le proverbe Italien, qui dit que de pardonner les injures, c'est une action de Chrétien, mais que c'en est une d'une bête que de les oublier, *perdonar le ingiurie è da Cristiano, mà obliarle è da bestia.* Ayez agréable que je vous supplie de revoir un peu le procès et d'examiner plus à loisir une maxime qui d'abord vous a paru contraire à celles de l'Evangile. Quand Notre Seigneur déclare à ses Disciples, *qu'il ne sait rien du jour ni de l'heure du Jugement Universel*, les Péres ne prennent pas cette façon de parler à la rigueur de la lettre, comme s'il eût été possible que Jesus-Christ, qui

ui possedoit tous les trésors d
gnoré quelque chose; et ils r
riture ne dit absolument qu'i
ue parcequ' il ne le savoit pa
e réveler aux hommes.

Saint Augustin expliquant
aints dans le Paradis oublient
qu'ils ont soufferts, et ceux qu'i
ortes d'*oublis;* l'un de *connoi*
nent, ajoûtant que les Bienhû
nent les images des péchés q
miséres qu'ils ont endurées pe
vie; et qu'autrement chacun
s'écrier comme il fait: *Seigneu*
en ma bouche éternellement: ma
assûrer qu'ils ont entiérement
parcequ'ils ne les sentent plu
en reste ne laisse en leur ame a
leur qui puisse altérer leur re
licité.

Ce grand Docteur nous ense
lorsque nous voyons dans l'Ec
repenti d'avoir créé le Genre
l'impiété de s'imaginer que sa S
bée dans une foiblesse, qui ne
reur et d'inconstance, et que
croire que cette expression éto
une *Metonymie* de la cause po
seulement que Dieu s'étoit réso
hommes, comme un ouvrier ro
vrage, quand il se repent d'y a
sa peine, et qu'il n'est pas satis

Il poursuit que sur ce modèl
les saintes Lettres, *que les péc*
Seigneur les a oubliés. On ne
cette souveraine Intelligence, à
sont également présens, soit cap
qu'il est dit que *l'Eternel les a*

parceque les traitant comme s'il ne se souvenoit plus de leurs priéres ni de leurs besoins, il ne leur accorde pas si-tôt qu'ils le desireroient, les secours, les consolations et les graces qu'ils lui demandent.

Cela étant, Monsieur, ne pouvons-nous pas entendre le proverbe des Italiens en un sens approchant des explications que je viens de rapporter; et n'ont-ils pas raison d'établir ce principe de Morale, *que si la Religion commande aux Sages de pardonner les injures; la prudence leur ordonne d'en conserver la pensée, non pas pour s'en venger, mais pour s'en instruire et regler mieux leur conduite à l'avenir.* Par exemple, si quelqu'un m'a offensé dans la dispute, dans le jeu, y aura-t-il lieu de me blâmer, si au même tems que je tâche d'être assez bon pour *en étouffer les ressentimens*, je me résous d'en *garder le souvenir*, afin d'éviter de jouer ou de contester jamais avec ce fâcheux qui prend feu si facilement, qui se posséde si peu et qui s'emporte si loin.

Aprés que Sénéque nous a donné ce précepte: *de perdre la mémoire du bien que nous avons fait aux gens de mérite;* il ajoûte que ce n'est pas qu'il soit défendu au généreux de s'entretenir soi-même de ses bonnes actions, et qu'il soit obligé de se faire violence pour chasser de son esprit une vertueuse pensée qui lui apporte un contentement si pur et si chaste, car cela ne se doit entendre que d'*une mémoire excessive et reprochante*, pour dire ainsi, *de nimia et exprobratrice memoria*, qui fait que le faux libéral publie en toutes rencontres les obligations qu'il s'est acquises sur son ami. De ce principe indubitable, ne pouvons-nous pas inférer, que tout ainsi que le bienfaisant se peut souvenir de ses bienfaits pour s'en réjouir en son cœur, et pour s'exciter à chercher toûjours de nouveaux emplois à son humeur officieuse: aussi le Chrétien, dont le zèle est accompagné de prudence, se peut souvenir des outrages qu'il a reçûs, afin d'en tirer de l'instruction et en devenir plus sage. J'espére, Monsieur, que vous serez de mon avis, et qu'en changeant d'opinion, vous aurez de quoi vous vanter d'avoir été plus hûreux dans

ce

e changement, que vous ne le fûtes il y a huit jours dans un autre plus considérable; ne trouvez point mauvais ce petit reproche, et gardez-vous bien de vous attirer celui qu'on auroit sujet de vous faire, si vous desprouviez une liberté qui ne peut procéder d'ailleurs que de l'amour que j'ai pour vos intérêts, et de la passion avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

A MONSEIGNEUR FOUQUET,

Procureur Général, Sur-Intendant des Finances, et Ministre d'Etat.

MONSEIGNEUR,

C'est le Chancelier Bacon, qui est Auteur de ce mot dont vous vous êtes souvenu si à propos: *que l'ingratitude n'est guères autre chose qu'une subtile et judicieuse réflexion sur le véritable motif du bienfait reçû.* Et en effet, qui se serviroit de la lumiére de son esprit, pour éclairer de bien près les intentions de ceux qui nous font du bien, en découvriroit souvent des choses qui lui seroient peu favorables, et qui ne l'engageroient pas à de grands ressentimens. Celui qui me donne afin de le faire savoir à tout le monde, doit être content quand tout le monde le sait, et n'a rien, ce me semble, à me demander; s'il m'avoit laissé la commission de le publier, il n'auroit pas sujet de s'en plaindre, je m'en serois fidelement acquitté. Mais, puisqu' il n'a pas voulu s'en fier à moi, et qu'il lui a plû de faire ma charge, je pense que je n'ai plus qu'à demeurer en repos. Il s'est suffisamment payé, sinon par ses mains, au moins par sa bouche; il ne seroit pas juste que je le payasse encore une fois. Qu'il se taise, s'il veut que je parle. Si nous

prônions ensemble la même libéralité, nous étourdirions de notre bruit les honnêtes gens. Il y a des choses qui se font mieux par un seul, et où deux ne sauroient travailler en même tems, qu'ils ne s'entr'empêchent,

Non bellè quædam faciunt duo ; sufficit unus
Huic operi. Si vis vt loquar, ipse tace.

Martial.

Il se rencontre d'autres personnes, et la rencontre n'en est pas rare, qui font à la fin ce que l'on desire: mais on s'apperçoit que ce n'est que quand elles n'en peuvent plus, quand les forces les abandonnent qu'elles n'ont pas la résolution de soûtenir davantage les rudes attaques d'un importun qui les assiége, et de résister plus long-tems aux sollicitations vives et pressantes d'un opiniâtre Persécuteur. N'est-ce pas assez à des gens à qui l'on rompoit la tête, d'avoir trouvé l'invention de se retirer *tête sauve*, comme disoit Monsieur le Cardinal du Perron, et leur doit-on des remercimens pour avoir bien voulu se guérir, et se délivrer d'un mal qui avoit lassé leur patience, et qui l'avoit mise à bout? Que dirai-je, Monseigneur, de ce grand nombre de foibles, qui se sont endurcis le cœur, et qui n'ont pû s'endurcir le front, et en qui la mauvaise honte produit toute seule la liberalité; *Quos liberales facit frontis infirmitas?* S'ils avoient autant de hardiesse à refuser, qu'ils ont peu d'inclination à faire du bien, il ne seroit rien sur la terre de plus infertile que leur amitié, ni qui méritât moins d'être cultivé. Par bonne fortune, la Nature les a rendus timides n'ayant pû les rendre bons et généreux ; et le Sage qui sait profiter de tout, ne tire guères moins d'avantage de leur vice, qu'il en tireroit de leur vertu. Ajoûtons à ces honteux pusillanimes, les prodigues inconsidérés, à qui l'argent tombe fortuitement des mains, au lieu d'en sortir libéralement; qui le jettent par les fenêtres, comme s'il les avoit offensés, et qu'ils s'en voulussent venger ; *Pecuniæ suæ irati*. Ces gens-là sont proprement des tonneaux mal

relies

reliés qui s'enfuyent de tous cô
dent en peu d'heures. Hûreux
et qui a de quoi recueillir ce
remporte tant qu'il veut, sans ê
cier le tonneau. Tel étoit cet
le, auquel ses folles profusions a
main-percée, sans lui acquerir les
de ses Peuples. Pour ces sup
font misérablement languir dans
des, les desirs et les espérances c
peur d'en diminuer le nombre, e
le, (2) ils ont la volupté de jouir
de le plus agréable selon leur hu
la vue d'une infinité de personnes
les genoux, qui tremblent, qui pâli
en leur présence. Mais je ne pe
dent rien au-delà, et ils ont sujet à
de notre reconnoissance, si nous le
tiennement de nous avoir vendu si
leurs faveurs. Il me semble qu
s'étendre à ces grondeurs bienfais
précepte d'un Poëte Grec, *de souffl*
la même main dont on lui donne du
notre misére, qu'après nous l'avoir
prochée : comme fait Tibere dans
Hortalus de famille Consulaire, qu
une extrême pauvreté, et qui pour
trancher son train, et son équipage,
de son courage et de sa premiére fi
tatis, etiam inter angustias fortuna
pas dessein, Monseigneur, d'épuiser
ni de vous remettre devant les yeu
qui se commettent dans l'exercice
vous possédez en perfection et que
si loin, qu'on ne sauroit aller au del

(1) qui s'enfuyent de tous côtés, welche laufen.

(2) d'en éclaircir la foule, den Haufen

(3) pour être forcé, ob er gleich gezwu

niére ligne, qui la sépare de son vicieux excès. Il me suffit d'avoir justifié cette nouvelle définition de l'Ingratitude que vous avez eu la charité de me r'apprendre, et dont vous me demandiez l'éclaircissement. Après tout, la méconnoissance seroit un monstre en Morale, si la dépravation des hommes ne l'avoit rendue ordinaire, elle ne sauroit être dignement punie que par la haine universelle. Les Anciens la renvoyoient au Tribunal des Dieux immortels, et la comptoient au nombre des crimes horribles, dont il leur falloit laisser la vengeance. Cela étant, les honnêtes personnes en doivent soigneusement éviter les plus petites apparences, puisque les moindres taches seroient capables de noircir la plus belle réputation, et de salir une ame, qui d'ailleurs seroit ornée d'une infinité de qualités excellentes. Sur ce fondement, quand même nos bienfaiteurs auroient gâté leurs présens et leurs faveurs, quand ils les auroient souillés, quand ils les auroient corrompus, jusqu'à leur faire changer de nature et les convertir en offenses et en outrages, si nous avons une probité véritable, et si nous sommes touchés de l'honneur, nous ne laisserons pas de publier hautement les obligations que nous leur avons, et de chercher les occasions de nous acquitter envers eux avec d'autant plus d'impatience et d'empressement que c'est un faix insupportable dont il se faut hâter de se décharger, que d'être redevable de quelque bien à des fâcheux, à qui nous n'en saurions vouloir, et que nous ne pouvons recevoir dans notre cœur, sans le profaner et sans l'avilir. Que si la fortune nous refuse les moyens de nous délivrer d'une sujettion si onéreuse, nous nous plaindrons de son injustice, sans donner sujet à personne de se plaindre de la nôtre; puisqu'il n'aura tenu qu'à elle que notre reconnoissance, qui ne paroîtra que dans nos paroles, ne produise de meilleurs et de plus solides effets. En cela, nous agirons par les mouvemens réglés de la Raison seule, sans trouble, sans violence, sans confusion. Cette maîtresse Raison remue foiblement le vulgaire, à moins que d'être poussée par les passions, semblable à la Mer qui demeureroit toûjours

jours dans un calme presque immobile, si les vents n'ébranloient et n'agitoient sa lourde et pesante masse. Mais le Sage n'a que faire des efforts impétueux de l'amour ou du desir, pour se porter à son devoir. Il a dans sa volonté propre les principes de ses actions, et il fait jouer ces ressorts naturels, selon qu'il lui plaît, sans l'ordre et la participation de l'appétit inférieur. Que s'il s'apperçoit qu'il ait besoin d'un peu de chaleur, il n'ira pas chercher du feu dans le bas étage de l'ame, il en trouvera dans la haute région, de plus vif, de plus pur, et de plus céleste. Et certes, les esprits bien éclairés ont leurs rayons comme le Soleil; et les diverses réflexions qu'ils font sur les choses, sont des reverberations de lumiére qui les enflamment, et qui allument en eux toute l'ardeur qui est nécessaire pour les animer à la Vertu, sans que les passions s'en mêlent. Vous m'entendez bien, Monseigneur, vous qui éprouvez en vous-même la vérité de ce que je dis; qui n'êtes point réduit à réveiller votre bile pour n'être pas endormi, ni à exciter des orages et des tempêtes dans votre cœur, de crainte qu'il ne languisse dans une molle bonace; (1) qui agissez à peu près comme les pures Intelligences, et à qui c'est assez de voir clairement le bien par-tout où il est, pour le suivre courageusement par-tout où vous le voyez. Jouissez, Monseigneur, jouissez longues années d'une si parfaite Paix, que vous vous êtes acquise après une infinité de combats, et que vous devez à l'entiére Victoire, que vous avez gagnée sur la rébellion de vos Sens. Comme je ne puis vous témoigner ma gratitude que par des vœux, je n'en saurois concevoir qui vous soient plus avantageux, ni qui vous persuadent mieux, que je suis autant que m'y obligent votre rare mérite, et votre excellente amitié,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble etc.

(1) de crainte - - - bonace, aus Furcht, daß es in einer weichlichen Stille schmachten möge.

De la bonne conduite.

On ne peut, cher Ami, s'assûrer de rien. Ce qu'on tient, échappe. On recherche des emplois, et l'on a la Mort à ses trousses.(1) On n'y pense même que quand elle attaque les autres. La Nature nous avertit par-là, que nous sommes mortels: et cela ne nous touche qu'autant qu'il nous étonne. Quelle sottise d'être surpris qu'il arrive en un tems, ce qui peut arriver à tous momens! Le terme de notre vie est borné, et personne ne sait combien il en est proche. Vivons, comme si ce jour étoit le dernier. N'attendons pas davantage, et soyons toûjours prêts de rendre à Dieu ce qu'il ne nous a fait que prêter.

Des égards pour le corps.

Nous aimons notre corps, et nous le devons. Nous en sommes les tuteurs; mais non pas les esclaves. Quiconque s'y assujettit aveuglément, s'engage dans une honteuse servitude. Conduisons-nous en gens qui savent qu'ils ne doivent point vivre pour le corps, mais qui pourtant ne sauroient vivre sans en avoir soin. Quand on l'aime trop, on est agité de crainte; et exposé à mille déplaisirs: néanmoins autant que l'honnêteté le peut permettre, il faut à sa considération éviter les dangers, les incommodités, et par les moyens les plus propres, „tâcher à se mettre à couvert de la pauvreté, des mala„dies et de l'oppression des Grands. Car ce sont les fleaux que nous avons le plus à craindre.

A MONSIEUR
DE CHANTELOU,

Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître d'Hôtel ordinaire

(1) et l'on a la mort à ses trousses, und man hat den Tod gleich hinter sich.

re de Sa Majesté, et Intendant de la Maison de Monseigneur le Duc d'Anjou.

MONSIEUR,

Quoi que nos Amis en puissent dire, je suis résolu de ne rien demander de toute ma vie. Je pense que vous qui avez approuvé ma modération en d'autres rencontres, ne la condamnerez pas en celle-ci. Si l'on me faisoit le bien dont vous me parlez, je le recevrois avec d'extrêmes ressentimens. Mais je serois bien marri qu'on me pût reprocher de l'avoir sollicité au hazard,(1) et à moins que d'être assûré d'un infaillible succès. Je crois que si je me résolvois de devenir Courtisan assidu sur la fin de mes jours, il ne me seroit pas impossible d'attraper un peu de bien entre-ci et cinq ou six ans; mais ce terme est trop long pour moi, et je me souviens de ce Vieillard, à qui le Pape Grégoire XV. ayant dit, pour le consoler du refus qu'il lui faisoit d'un Bénefice; *Je vous promets le premier vacant*, répondit plaisamment à sa Sainteté; *Vous et moi sommes si âgés, qu'il y a apparence que nous vacquerons nous-mêmes, avant qu'il vacque aucun Bénefice:* et puis, Monsieur, quand je pourrois espérer de faire durer plus long-tems ma goûte, il me semble qu'il seroit indigne de moi, de me voir dans la foule des Postulans, perdre, pour acquérir quelque fortune, un tems que je trouve mieux employé à m'acquérir de la réputation; et ce qui est encore plus solide, de la bienveillance.

Pour ces mots de *chére personne*, et de *tendresse*, qui ont paru un peu trop familiers aux *Faiseurs de Notes*, je ne suis pas de leur avis. Cet Empereur Romain, qui dit à son Hôte qui lui faisoit mauvaise chére, (2) *vous me traitez un peu trop familiérement*, avoit sans doute beaucoup de raison. Mais toutes les familiarités ne sont pas offensantes; et si les déclarations d'amour sont injurieuses aux Dames, les déclarations d'amitié ne le

(1) au hazard, auf ein Gerathe wohl.
(2) qui lui faisoit mauvaise chére, welcher ihn nicht prächtig gnug bewirthete.

le font pas aux Grands, et tous les termes qui signifient affection, seroient assez respectueux quand on les employeroit pour des Têtes couronnées, pourvûque ces Têtes couronnées fussent bien faites, et que la Raison pût entrer dedans. Il y a véritablement quelques adoucissemens, et quelques correctifs, à y apporter, mais je pense les avoir suffisamment observés, et ne crois pas que des gens de bon goût y puissent trouver à dire.

Si Monsieur de . . a senti la piquûre que je lui ai faite, j'ai donné dans le but où je visois. (1) Il avoit offensé de gayeté de cœur (2) une personne qui m'est fort chére. Je vous avoue que je suis sensible à de semblables injures, et que j'ai oublié dans la Province la dissimulation que j'avois autrefois apprise à la Cour. Je m'attirerai peut-être par-là quelques méchans Vers burlesques. Mais soit qu'ils soient dignes de mépris, ou qu'ils soient dignes de réponse, je saurai bien y répondre, ou les mépriser. Le bon homme Malherbe disoit en une pareille occasion, ce qu'il avoit autrefois employé pour la feue Reine Mére ;

Si quelque Avorton de l'Envie
Ose encore lever les yeux,
J'exciterai contre sa vie
L'ire de la Terre et des Cieux,
Et dans les savantes oreilles
Je verserai tant de merveilles,
Que ce misérable Corbeau
Comme oiseau d'augure sinistre,
Banni des rives du Caïstre,
S'ira cacher dans le tombeau.

Je crains, Monsieur, que vous ne me trouviez bien fier. Mais quand je le serois autant qu'un Tigre affamé de sang, je deviendrai doux comme un Mouton, dès

(1) j'ai donné dans le but où je visois, so habe ich meinen Zweck, wornach ich gezielet, erhalten.
(2) de gayeté de cœur, aus Muthwillen.

ès le premier figne que vous
er ma fierté. Je ferois enco
ıens bien plus difficiles pour
on que je continue de me dir

Monsieur,

Il n'eſt pas avantageux de
vivre.

Nos jours, cher Ami, paſſent
le d'abord, enſuite la jeun
après on apperçoit le but où
Ils le prennent pour un écuei
port qu'on ne doit point fuir.
bas âge, ne ſe doivent non plu
qui a bien-tôt achevé ſa courſe,
bles qui nous retiennent en Me
nuye du calme; d'autres qui ſ
pouſſent avec vîteſſe où nous d
de même à l'égard de la vie: e
tement où tout le monde doit
autres juſqu'à la vieilleſſe, qui
haiter. Ce n'eſt point un avan
bien vivre. Le Sage vit autan
autant qu'il peut. Il conſidére
lieu, de quelle maniére, et ave
vivra. Il regarde combien ſa v
point combien elle ſera longue.

Les ingrats ne nous doivent p
du bien.

Vous vous plaignez, cher Ami
Ingrat. Si c'eſt le premier
la fortune, ou à votre prudence
faire des Ingrats, vous ne faites

dence ne servira qu'à vous empêcher d'être obligeant, et un bienfait périra entre vos mains, de crainte que personne n'y soit sensible. Il vaut mieux, croyez-moi, que votre honnêteté ne soit pas reconnue, que d'être peu généreux. On ne laisse point de semer encore qu'on voye une méchante récolte. L'abondance d'une année récompense la stérilité des autres: et il y a tant de satisfaction à rencontrer un homme véritablement reconnoissant, qu'il faut tout hazarder pour cela.

De la maniére qu'on se doit faire un ami, et comment il faut vivre avec celui qu'on s'est fait.

Si vous tenez pour ami celui en qui vous ne vous fiez pas autant, qu'à vous-même, vous ne connoissez point ce que c'est que l'amitié. Avant que de choisir, on peut considérer; mais dès qu'on a choisi, l'on doit tout croire. Il y a des gens qui examinent après avoir aimé; et qui cessent d'aimer, lorsqu'ils ont examiné. Songez long-tems si vous devez prendre un tel pour ami; mais sitôt que vous l'aurez résolu, recevez-le à cœur ouvert: et parlez-lui avec une entiére confiance. Faites-lui part de toutes vos pensées; et de toutes vos affaires. Vous le rendrez fidèle, si vous croyez qu'il le soit. On donne envie de tromper, quand on craint d'être trompé; et l'on met en état, de faire du mal, celui qu'on soupçonne d'en être capable. Qu'est-ce donc qui peut m'empêcher de parler en présence de mon ami? Pourquoi ne croirai-je pas être seul lorsque je suis avec lui? Il y a des gens qui disent à tout le monde ce qu'ils ne devroient confier qu'à leurs amis: et il y en a d'autres qui se cacheroient volontiers à eux-mêmes: on doit éviter ces extrémités. Ce sont deux défauts de se fier à tout le monde, et de ne se fier à personne: mais l'un est plus honnête, et l'autre plus sûr.

A MONSIEUR DE MONTREUIL,

Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, et Sécretaire de Monſeigneur le Prince de Conti.

Courage, Monſieur, continuez de mêler enſemble la vie civile, et la vie humaine, autant que le veut la Raiſon des honnêtes gens. Souvenez-vous que la jeuneſſe eſt propre à la jouïſſance comme à l'acquiſition, que la vieilleſſe eſt incapable et l'une et de l'autre, que la fleur de l'âge s'appelle ainſi pour ſon peu de durée, auſſi bien que pour ſa beauté, et qu'il ne faut pas que nos plaiſirs empêchent notre fortune, ni que le ſoin de notre fortune trouble notre félicité. La plûpart des hommes, pour des eſpérances incertaines, perdent le fruit des biens qu'ils poſſédent et ſe privent de ce qu'il y a de plus réel et de plus ſolide en la vie pour du bruit et de la fumée. Les voluptueux font ſouvent tout le contraire, ils aiment trop le préſent, et ne regardent pas aſſez l'avenir: encore qu'ils ne ſongent pas à la mort, ils vivent pourtant comme s'ils ne devoient guères vivre, et ne pratiquent pas le précepte de leur Epicure (a), *qu'il faut fuir les courtes joies qui pro-*

(a) Epicure nâquit dans une Bourgade du Païs d'Athènes, vers la 109. Olympiade. Il fut Diſciple de Democrite. On l'a appellé pourceau, à cauſe qu'il faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté: ceux qui prennent ſon parti, prétendent faire voir par ſes écrits, par ſes diſcours, et par ſa maniére de vivre, que cette volupté dans laquelle il mettoit le ſouverain bien, étoit tranquille et inſéparable de la Vertu, et aſſûrent que ce n'a été autre choſe que la vie ſcandaleuſe des faux diſciples de ce Philoſophe, qui l'a diffamé. Plutarque eſt un de ſes plus grands ennemis, il veut que cette prétendue volupté de l'eſprit, dont on parle pour juſtifier Epicure, ne ſoit qu'un artifice dont il ſe ſervoit pour déguiſer ſa véritable opinion. On a crû que ce qui a tant élevé d'ennemis contre ce Philoſophe, c'eſt à cauſe qu'il prenoit plaiſir à médire de ceux qui avoient acquis le plus de réputa-

produisent les longues douleurs, et rechercher les petites incommodités, qui apportent, qui assûrent, et qui établissent les grandes joies.

Il me semble qu'une partie de la Philosophie est en ces deux mots, et je me réjouis de vous y trouver si savant, et de voir le progrès que vous y avez fait depuis mon absence. Il y a apparence que vous passerez quelque jour vos Maîtres, et que vous m'en ferez à moi-même des leçons à mon tour; en attendant, laissez-moi croire que les divertissemens du Village valent mieux que ceux de Paris.

C'est un sentiment que j'étends à toutes choses. Quand je suis dans l'occasion des grands plaisirs, je les goute je les ménage; hors de là je ne les trouve pas seulement à dire. (1) Il y a un Philosophe dans Diogene Laërce, qui n'est peut-être pas de votre connoissance, et qui le mériteroit bien pourtant. On l'avoit mené à une Foire, où il voyoit une infinité d'excellentes Statues, de Peintures, d'Orfévreries, et de toutes sortes de raretés; la seule pensée qui lui vint sur tout cela, c'est qu'il admira qu'il y eût tant de choses au monde, dont il n'avoit que faire, et qu'il ne desiroit point. Il s'estima davantage de mépriser tant de richesses, qu'il n'estimoit ceux qui les possédoient ou qui avoient le moyen de les achêter: et en effet, l'indépendance est une marque de supériorité; et avoir besoin de peu, c'est ne dépendre presque de rien; je ressemble à cet honnête homme, dont je rends graces à Aristote et à Saint Thomas; à Tite-Live, et à Virgile; faites-en état pour l'amour

(1) hors de là - - dire, ausserdem vermisse ich sie nicht einmahl.

putation dans la Philosophie. Il a eu cependant ses partisans. On dit qu'un nommé Colotes l'écoutant un jour discourir sur les choses naturelles, il en fut si charmé, qu'il se prosterna en terre et embrassa ses genoux. Petronius Arbiter l'appelle le Pére de la Vérité. Selon quelques-uns, les autres Philosophes parloient mieux qu'ils ne vivoient, et les Epicuriens vivoient mieux qu'ils ne parloient, parceque leurs discours pouvoient être mal interprétés.

amour de moi; (1) et quelq
état de moi pour l'amour d'eu
satisfaction que je sois, comr

MONSIEUR,

On ne doit songer qu'à bien vi
long-tem

C'est une misére que d'être
qui peut arriver; et l'on
trouble, dont un esprit irrésolu
se garantir de ce desordre, qu
c'est de ne point étendre, mais
de la vie. Quand une fois on s
et un siècle ne différent en rien
changemens; on ne songe qu'à
qu'autant de jours sont a
conque se peut mettre cela dans
contraire celui qui se promet
dans une crainte épouvantable
source de toutes les miséres;
nas l'étoit dans cette appréhen

Qu'on me rende manchot, cu
Qu'on ne me laisse aucune de
Je me consolerai; c'est assez

Que desirer à un homme
Dieux lui accordent ce qu'il de
est-ce là? C'est une mort éten
défaire de ce fol amour, et sa
en quel tems on souffre ce qu'
et qu'il est nécessaire de bien v
vivre long-tems.

(1) faites-en état pour l'amour de
zu Liebe hoch.

On doit éviter la singularité.

Je suis ravi que vous preniez soin de vous rendre tous les jours plus homme de bien. Continuez, je vous en supplie ; mais n'imitez pas ceux qui par pure vanité affectent dans leurs façons de vivre, un air extraordinaire. Fuyez tout ce qui conduit sottement à cela: et n'aimez point à avoir un extérieur desagréable. Que le dehors, je vous en conjure, s'accommode à celui du Peuple ; mais que le dedans ne lui ressemble pas. Ne soyons ni splendides, ni vilains ; faisons seulement que notre vie soit meilleure : mais qu'elle ne soit point tout-à-fait différente de celle des autres ; car nous effaroucherons ceux que nous desirons corriger, et nous ferons qu'ils ne voudront nous imiter en rien, de peur d'être obligés à nous imiter en tout.

Contre les Compagnies et les Spectacles.

Vous me demandez, Monsieur, ce que vous devez éviter ; les grandes Compagnies. Je n'y trouve point de sûreté pour vous. Quelqu'un favorise toûjours le vice : il nous l'insinue, ou il nous l'imprime ; de sorte que plus il y a de gens, et plus il y a de péril. J'avoüe mon foible ; je ne sors jamais de ces Assemblées, tel que j'y suis allé. Ce que j'avois assoupi, se réveille, et les pensées que j'avois bannies, reviennent. Rien aussi ne nuit si fort aux bonnes mœurs, que de s'arrêter longtems aux Spectacles publics ; car le plaisir qu'on y reçoit, fait couler le vice plus aisément.

A MONSIEUR
COLBERT,

Conseiller du Roi en ses Conseils, Intendant de la Maison de Monseigneur le Cardinal Mazarin.

Monsieur,

Je ne crois pas qu'il se puisse rien dire de plus juste

ni

ni de plus beau, ſur la queſtion qu'il vous plaît de me propoſer. En effet, comme nos corps s'ouvrent pour recevoir la chaleur de l'air, parceque c'eſt une qualité douce, bénigne et amie de la Nature; et comme au contraire ils ſe reſſerrent, et ramaſſent toutes leurs forces contre le froid qui ſemble attaquer directement les principes de la vie: de même la proſpérité flatant l'amour propre, et couvrant ſa malignité ſous une fauſſe apparence, nos ames ſe rendent à elle volontairement, et s'y abandonnent ſans réſiſtance, et ſans défendre leurs dehors et leurs avenues; au lieu qu'elles repouſſent vigoureuſement l'adverſité qui combat ouvertement leur repos et leur bonheur; c'eſt le ſentiment de l'Empereur Galba dans Tacite, lorsqu'il parle en ces termes à Piſon Licinianus, qu'il aſſocioit à l'Empire, et qu'il choiſiſſoit pour ſon Succeſſeur:

Juſqu'ici la fortune vous a perſécuté ſans relâche, et vous avez ſoûtenu ſes efforts avec une invincible conſtance. Mais ſouvenez-vous que les proſpérités ont des pointes et des éguillons, qui font bien mieux connoître le fort et le foible de nos courages. Et en voici la raiſon. C'eſt que la félicité n'eſt propre qu'à nous corrompre, à nous amolir et à nous efféminer; mais que les miſeres étant de peſans fardeaux, qui menacent de nous accabler de leur peſanteur, il faut néceſſairement que nos eſprits ſe roidiſſent contr'elles, et qu'ils réveillent toute leur vigueur; ce qui nous acquiert l'habitude d'une virile et magnanime patience. Je ne doute point, que dans ce favorable changement de votre fortune, vous ne conſerviez autant qu'il vous ſera poſſible, la foi, la franchiſe, et l'amitié que vous avez toûjours fait paroître, et qui ſont, à le bien prendre, les plus beaux dons, et les plus conſidérables avantages de l'eſprit humain; au contraire ſoyez perſuadé que tous ceux qui approcheront de votre perſonne feront toutes ſortes d'efforts pour affoiblir, et pour altérer en vous ces excellentes qualités, et par leurs baſſes complaiſances, et par leurs lâches proteſtations, les paroles flateuſes et les artificieuſes cajoleries, qui ſont les plus ſubtils et les plus dangereux poiſons des véritables amitiés et ſur-

tout l'amour de l'intérêt particulier, et l'indifférence pour le bien public, ſe gliſſeront dans votre cœur malgré tous les empêchemens, et tous les obſtacles que vous y mettrez par la ſévérité de votre vertu. Dès aujourd'hui même il n'y a que nous deux qui parlions enſemble, avec une entiére ſincérité, qui n'a rien de faux ni de double; les entretiens de tous les autres, ſans exception, s'adreſſent plûtôt à notre fortune, qu'à notre perſonne.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que ces ſages remontrances contiennent tout ce qui ſe peut dire de raiſonnable, et de plus preſſant ſur cette matiére? Epictete exprimoit la même penſée par une belle comparaiſon, que vous ſerez peut-être bien-aiſe de relire ici.

Les gens de faveur, de crédit, et d'autorité ſont proprement; diſoit-il, *des ſources vives et claires qui ont bien de la peine à conſerver la pureté de leurs eaux, parceque les ambitieux, et les avares, qui en ſont étrangement altérés, y accourant en foule pour y puiſer, ne manquent guéres de les troubler, de les ſalir, et de les corrompre.*

J'ajoûte que ces grandes ſources ſont des Riviéres, qui venant à s'enfler par la multitude des ruiſſeaux qui ſe déchargent dedans ſont ſujettes à ſe déborder, et à cauſer beaucoup de ravages, à moins que d'être retenues par de fortes digues, et par de hautes chauſſées: j'entends par ces *digues* et par ces *chauſſées*, la crainte des Loix, la révérence de la coûtume et le deſir *d'une bonne* plûtôt que d'une grande *réputation.*

Et certes, l'eſprit humain eſt naturellement libre, et d'une liberté qui s'emporte aiſément à la licence, et ainſi il a beſoin de brides, de mords, et de caveçons, et quelquefois même, de chaînes rudes et peſantes.

J'ai toûjours condamné la maxime du politique Florentin, *Que tout Prince et tout Miniſtre doit tenir pour indubitable, que les hommes ſont tous méchans par inclination, et ne ſont bons que par contrainte;* mais je trouve fort véritable ce raiſonnement de Philippe de Comines, qu'il faut néceſſairement que chaque choſe

dans

ans l'Univers trouve des oppositi
eur qu' elle ne trouble l'ordre, e
ornes qui lui sont prescrites ; que
ontraires ; que les E'tats et ceux
nt aussi les leurs, qui les tienne
eur sont absolument nécessaires,
a juste modération à laquelle la
ans ce puissant secours, auroit de
ger.

Je ne sai point d'exemple qui
importante vérité, que celui du tro
dont Tacite rend ce témoignage :
sans charge, ou qu'il fut dans l'
d'Auguste, la conduite de sa vie, et
lui acquirent une belle réputation.
Germanicus et de Drusus, il sut fi
cacher ses vicieuses inclinations, e
de ses premiéres vertus. Tant que
gouvernement fut un mélange de bi
dant qu'il aima Séjan, ou qu'il le
furent horribles, mais ses débauches
là, jusqu'à la fin de ses jours, il s'a
ve, et sans mesures, à toutes sortes
tés, et d'ordures ; si-tôt que n'étant
crainte, ni par la honte, il lui fut
ment de la liberté de son naturel.

A la vérité, le Prince dont no
plus mauvaise naissance du monde
laine, quelque grande quelle fût d'
avoit été chargé du soin de la cu
soigneusement étudiée, dit à ses Co
formée d'une boue détrempée de sang
sieur, le sage et le vertueux Arru
son Régne, attribuoit la dépravatio
force presque invincible de l'auto
pendante, qui avoit altéré la const
et arraché du fond de son cœur l
qu'une longue expérience sembloi

Et de fait les Empereurs qui le fuivirent, ne réfiftérent pas mieux à la même violence. Ils furent tous entrainés par le torrent rapide et impétueux de leur grandeur et de leur profpérité, et l'Hiftoire remarque que Vefpafien fut le premier des Princes Romains qui devint meilleur en devenant le Maître des autres. Et toutefois, celui-même qui lui donne cette louange, dit ailleurs en termes exprès: *Vefpafien dans les commencemens de fon Empire, ne s'attachoit pas à remplir fon Epargne par des moyens injuftes et violens; mais à la fin les faveurs continuelles de la fortune ayant établi fa puiffance, il en devint plus hardi et fe laiffa perfuader à ces dangereux Maîtres qui font aux Princes des leçons de tyrannie, de fe mettre au-deffus des Loix, comme il s'étoit élevé au-deffus des hommes.*

J'avoue que Titus fon fils garda plus de modération, et fut mieux fe commander pendant fon Régne, qu'il n'avoit fait durant celui de fon pére, mais les Dieux fe contentérent de le montrer à la terre. Il ne fit attendre fon Succeffeur que deux ans et quelques mois, et s'il eût vécu davantage, que fai-je fi la profpérité ne l'auroit point débauché, et fi, à l'éxemple de Néron, il ne fe feroit point rendu *l'abomination du Genre humain*, après en avoir été *les délices?*

Sans mentir, Monfieur, il eft bien difficile de marcher ferme en une defcente; et puifqu'il eft vrai que tous les ambitieux, autant les Particuliers que les Souverains, *ont le cœur pefant*, felon les termes de l'Ecriture; ne pouvons-nous pas dire que ce poids les entraîne en dépit d'eux, (1) et qu'au lieu d'admirer la force qu'ils ont de s'élever toûjours plus haut, nous les devons plaindre de l'impuiffance où ils fe trouvent de s'arrêter où il leur feroit le plus fûr et le plus commode?

Un Poëte Latin a crû, *que la prudence étoit la premiére des vertus, qui fuyoit et abandonnoit les miférables:* et un Poëte Grec tient pour certain, *que le Bon-fens ne demeure aux hommes, qu'autant que dure le bon état des affai-*

(1) en dépit d'eux, wider ihren Willen.

affaires. et que les affligés n'ont pas le même jugement, qu'ils avoient devant leurs disgraces.

Que s'il est vrai, que les adversités corrompent cette partie de notre ame qui est destinée à la direction et à la conduite de toutes les autres, il l'est bien davantage encore, que les grandes et longues prospérités la blessent plus dangereusement sans comparaison.

Aussi est-ce la pensée de deux excellens Juges des actions de la vie, que la Fortune n'est estimée aveugle, que parcequ'elle fait aveugles la plûpart de ceux qu'elle fait hûreux, et qu'elle ne manque guères de rendre sots ceux qu'elle mignarde le plus; semblable à ces Méres inconsidérées, qui, pour justifier la vérité de cette maxime de Morale, que la haine déclarée n'est pas pire que le fol amour, et qu'ils ont tous deux d'aussi funestes succès, font de leurs enfans des enfans gâtés qu'elles rendent haissables à force de les aimer.

Cela étant, Monsieur, il y a peu de personnes qui puissent dire hardiment avec le Cotta de Saluste: *Tout le bien et tout le mal qui m'arriveront jamais, apporteront du changement à mes affaires, sans en apporter à mes sentimens et à mon esprit;* et avec notre Montagne, *le bonheur ne me trouble point la vûe, au contraire, je vois plus clair en tems serain.*

Je conclus tout ce discours par cette sage réfléxion d'Aristote: Ceux qui se figurent que la béatitude et la bonne fortune ne sont qu'une même chose, se trompent fort grossiérement. Pour être hûreux, (1) on n'en est pas plus vertueux; bien loin de cela, quelquefois la bonne fortune est un obstacle à la vertu, et consequemment à notre souverain bien, et alors on ne devroit pas l'appeller *bonne fortune*, puisqu'elle ne mérite ce nom, que lorsqu'elle aide à la vraye félicité.

Vous voyez, Monsieur, que comme cet excellent Philosophe ne juge pas que la prospérité soit toûjours le grand service pour la sagesse, il ne juge pas aussi qu'elle lui soit toûjours contraire, et qu'une ame bienfaite soit obligée de s'en éloigner comme d'un écueil.

(1) Pour être hûreux. ob man gleich glücklich ist.

Et certes, il y a de la foiblesse à ne pouvoir souffrir les richesses, les honneurs et l'autorité: les petits esprits s'enivrent de ces biens-là, et la tête leur en tourne (1) les sages sont sobres au milieu de l'abondance, ils ne croyent pas leurs apétits, et ne mangent pas plus en un festin qu'à leur ordinaire.

L'Histoire moderne nous fait voir un Ferdinand, que les Conquêtes de Naples, de Navarre, de Grenade et du Nouveau Monde, ne pûrent jamais enfler ni amollir; et nous connoissons un grand Cardinal (que je ne vous nomme point, afin d'en pouvoir parler avec plus de liberté:) Nous connoissons, dis-je, un grand Cardinal, dont la modération est encore plus grande que la faveur, et qui a dit de soi-même le plus véritablement du monde, *que son vaisseau avoit plus de vent, qu'il n'avoit de voiles.* Il sait que les suprêmes félicités aussi bien que les extrêmes plaisirs, sont sur un penchant, et qu'elles tombent dans la douleur, et dans les afflictions, à moins que nous n'ayons l'adresse, et la force de les arrêter, et de tenir les guides bien fermes. N'ayant point de flateur au dedans de lui, il n'a rien à craindre de ceux qui l'assiégent et qui l'environnent; les miséres de nos voisins lui ont appris mieux que tous les Livres, que la meilleure fortune est la plus trompeuse, qu'il ne faut point se fier à elle, et qu'elle n'a point de foi, quoiqu'on lui donne le nom de *bonne.* Enfin ceux qui ont eu le bonheur d'approcher de sa personne, avant qu'il eût entre les mains la conduite de la France, n'y remarquent point à cette heure d'autre différence, sinon qu'il a justement autant de puissance de faire du bien, qu'il en avoit alors d'inclination. Tant que ce Royaume se rendra digne des faveurs du Ciel, j'espére qu'il lui conservera ce sage et généreux Ministre. Je le souhaite pour le salut, et pour la gloire de ma Patrie, et je le souhaite encore pour des raisons particuliéres, où vous avez

(1) la tête leur en tourne, sie werden darüber närrisch.

vez tant de part, qu'elles m'oblig
rie,

MONSIEUR,

Vot

Coftar. Lett. Tom. 2. Lett. 135. p. 890.

A MONSEIG

F O U Q

Procureur Général, Sur-Intenda
Miniftre d'Etat.

MONSEIGNEUR,

Si vous aviez envie que je vous f
ture *du Généreux*, vous deviez pr
m'envoyer des Mémoires de ce qu
tre cœur. J'y aurois vû la vive et
grandes et des nobles actions que
jours, et j'aurois puifé là-dedans le
connoiffances que je chercherois in
Livres. Mais, Monfeigneur, c'eft
dois pas efpérer de vous, puifque f
que profeffion que faffe le *Magna*
fincérité, la bienféance l'oblige, q
parler de foi, de mettre en ufage
cette forte d'ironie, qui étoit appe
Socrate. Ainfi, Monfeigneur, fans
ge à vous, et fans vous faire davan
tâcher de vous obéir.

Le mot de *Généreux* vient du L
Gentilhomme, c'eft-à-dire, à fuivre
un homme qui a une race et une fa
comme fi les autres s'étoient faits
n'euffent point d'Ancêtres, parceq
ont point qui ayent fignalé leur vi
de du bruit de leur nom. Parmi le

même chose: un Roturier n'est Fils de personne, et le seul Noble est Fils de quelqu'un, et a le droit de porter la qualité d'*Hidalgo*. Cela étant la *Générosité* n'est proprement que la noblesse de l'ame, et cette noblesse n'est proprement que sa grandeur, mais une grandeur réglée, mesurée, proportionnée; car les Géans ne sont pas moins des Monstres que le sont les Nains, et sont estimés Enfans de la Terre, et non pas du Ciel.

Or la grandeur de l'ame se mesure à la Raison comme un Ancien a dit que celle des Rois se mesuroit à la Justice: et s'il est vrai que la Vertu soit la perfection de la Raison, il ne l'est pas moins que la Générosité est la perfection de la Vertu, et qu'elle rend toutes les autres plus hautes et plus sublimes.

Il n'est donc point d'autre *Généreux*, que celui qui posséde la Raison en un souverain degré; (1) et cet empire souverain ne se peut acquérir que par l'entiére victoire des passions les plus impérieuses, les plus puissantes, et les plus capables de la détrôner, comme sont la crainte de la mort, et celle de la douleur; d'où il s'ensuit nécessairement, que la suprême valeur, et la patience héroïque, sont les premiers et les plus beaux fleurons de la Générosité.

Néanmoins nous n'appellons ordinairement *Généreux*, ni les plus braves, ni les plus constans; et nous ne donnons guére ce superbe titre qu'aux Bien-faisans, qui portent la libéralité jusqu'aux derniéres bornes qui la séparent de la profusion inconsiderée; ou aux Amis parfaits qui semblent s'oublier eux-mêmes et faire passer devant leurs propres intérêts, ceux des personnes qui leur sont chéres.

Et certes, l'excès de l'amour que chacun de nous a pour soi est si rebelle, si opiniâtre et si difficile à réduire dans l'obéissance, que jamais l'honneur du triomphe n'est mieux dû à la Raison, que lorsqu'elle a eu la gloire de le surmonter.

Sur ce principe, c'étoit un véritable *Généreux* que ce Conquérant, qui ayant fait largesse de tout le butin qu'il

(1) en un souverain degré, im höchsten Grad.

qu'il avoit pris sur les Ennemis, ne se réservoit pour son partage que le seul plaisir de l'avoir donné. C'en étoit un autre que ce grand Prince, qui ayant comblé de biens tous les Vertueux de son Siecle, trouvoit que son Or et son Argent étoient beaucoup plus honorablement et plus sûrement entre leurs mains, que s'ils fussent demeurés dans ses Coffres, et dans son Epargne. C'en étoit encore un troisième què cet Empereur de Rome, qui tenoit perdus les jours qu'il avoit passés sans secourir le besoin où récompenser le service, ou honorer le mérite de quelques hommes rares.

En ce sens-là, Monseigneur, fut-il jamais personne qui perdit moins de tems que vous, et qui sût mieux ménager les moindres momens? Bien loin de laisser échapper les occasions vous les cherchez, vous les courez, vous les faites naître. (1) Il n'est point aujourd'hui de vertu, qui n'ait eu le bonheur de trouver en vous de la protection et de l'appui, si elle a eu le courage de se produire: et enfin les avares n'ont pas plus d'avidité pour les richesses, ni les voluptueux plus d'ardeur pour leurs plaisirs, ni les ambitieux plus d'empressement pour leur fortune, que vous avez de passion violente de répandre bien à propos vos graces et vos faveurs. C'est, Monseigneur, que vous êtes vivement persuadé que les Grands ne possédent rien qui ne soit sujet à l'instabilité des choses humaines, et que pour mettre à couvert d'une si redoutable vicissitude quelque partie considérable de leurs biens, la seule invention qu'ils ayent, c'est d'en secourir la nécessité des gens de vertu, puisqu'alors ce bien-là change incontinent de nature, ne craint plus la révolution des tems, devient fixe, permanent et invariable, et sur-tout, plus il est grand et moins il s'attire la malignité de l'Envie.

Mais, Monseigneur, je m'apperçois que je quitte mon sujet pour vous, et que je songe plûtôt à contenter mon inclination que votre curiosité. Pardonnez-moi ce pe-

 tit

(1) vous les courez, vous les faites naître, Sie eilen ihnen nach, Sie bringen solche selbst hervor.

tit emportement, je vous en supplie, je me commanderai mieux à l'avenir, et tâcherai de ne retomber plus dans la même faute.

Pour reprendre donc mon discours où je l'ai laissé, ce sont nos *Généreux* que les Bien-faisans: qui croyent être nés pour le soulagement du Genre humain, dont les présens ne sont point des appas ni des hameçons, des embûches, ni des pièges, qui sans réflexion sur eux-mêmes donnent pour donner, et non pas pour recevoir, et qui dans la considération de la pauvreté des gens de bien, perdent le sentiment et le souvenir de la leur.

Je mets encore dans un plus haut rang ces *Magnanimes* desintéressés, qui ayant l'esprit purgé des erreurs vulgaires, et regardant la Vertu avec des yeux plus éclairés que le commun, trouvent plus de charmes, et plus de beautés dans une action héroique de Justice, que dans la possession des Diadêmes et des Sceptres.

Plutarque faisant la comparaison de Lycurgue et de Numa; *C'est*, dit-il, *une belle chose que d'acquerir un Royaume par sa Justice comme Numa, mais c'en est une belle aussi de préferer la Justice à un Royaume, comme Lycurgue.* L'excellente probité mit le premier en une telle réputation que les Romains le voulurent pour leur Roi; et éleva si haut le courage du second, que pouvant aisément monter sur le Trône, il aima mieux y établir un Enfant auquel il appartenoit par le droit de sa naissance.

Néanmoins, Monseigneur, un effet si rare n'aura rien pour vous d'étrange ni de surprénant: car outre que vous sentez dans votre grand cœur le même principe qui fait voir quelquefois au monde des merveilles de cette nature, vous considérerez que Lycurgue étoit un grave Législateur, qui faisoit une particulière profession d'une sagesse consommée.

Mais que direz-vous de Ferdinand d'Arragon, que nos Péres ont pû voir, et qui avoit été nourri entre les bras, et dans le sein de la fortune, où l'on n'apprend guères le mépris des grandeurs et des vanités? Après

la

la mort du Roi son Frére, les Arragonnois ne pouvant se résoudre de reconnoître l'autorité d'un jeune Enfant qu'il avoit laissé, lui offrirent la Couronne, et le pressérent de l'accepter; et sur le refus qu'il en fit, convoquérent les Etats à un jour nommé. Ferdinand s'y trouva comme les autres, ayant caché sous son manteau son petit-Neveu, revêtu de toutes les marques, et de tous les ornemens de la Souveraineté: et voyant que tous les Ordres d'un consentement unanime étoient sur le point de le choisir pour leur Maître, il se leva de sa place, et montrant à toute l'Assemblée ce jeune Enfant: *Messieurs*, leur dit-il, *voilà votre Roi, et sans violer la sainteté des Loix qui sont les fondemens de l'Etat, vous ne sauriez vous soustraire de l'obéïssance que vous lui devez. Faites donc tout ce que je vais faire, si vous ne voulez attirer sur vos têtes les justes châtimens que méritent des Sujets rebelles.*

Et à ce mot il porta son Neveu dans la Chaire Royale qui étoit là, lui fit la révérence, lui prêta le serment de fidélité, et obligea tous les Grands et tous les Magistrats à rendre à ce pupille les mêmes hommages.

C'est bien plus, Monseigneur, quoique la Barbarie soit fort stérile en grands exemples de singuliére moderation, néanmoins le dernier Siécle en a produit un très-illustre que nous pouvons opposer à tous ceux de l'Antiquité la plus éloignée de la corruption des choses. Acosta rapporte qu'un brave Mexicain ayant reconquis à son Maître tout le Royaume du Mexique, et reculé ses Frontiéres de plus de trois cens lieues de ce Païs-là; le Roi venant à mourir sans autre héritier qu'un petit enfant au berceau, ses Peuples s'accordérent tous à prier instamment *Tlacaelec* (c'étoit le nom de ce Conquérant) de s'emparer de la Royauté, et de donner l'exclusion au Successeur légitime, qu'ils voyoient incapable de les gouverner, et de les défendre. Mais ce grand homme rejetta leurs priéres avec une noble fierté, et employa tout ce qu'il s'étoit acquis de crédit et de pouvoir à maintenir le Fils de son Maître.

Voilà, Monseigneur, un Sage sans règles et sans pré-

ceptes, sans étude, et sans discipline, qui n'avoit suivi que la lumiére de son Bon-sens, qui n'avoit écouté de leçons que celles que son cœur et son inclination lui avoient faites ; enfin dont la Vertu étoit toute entiére de la façon de la Nature, qui se piquant quelquefois de jalousie contre l'Art, dédaigne de l'associer à son travail, ne veut point partager sa gloire avec lui, et rejettant son secours, produit toute seule des ouvrages achevés.

Notre Histoire de France parle avec éloge du vaillant Seigneur de Coucy, qui se faisant à soi-même une justice rigoureuse, et ne laissant pas corrompre son jugement à son amour propre, s'excusa de prendre l'épée de Connêtable après la mort de Bertrand du Guesclin, et conseilla à Charles VI. de la donner à Olivier de Clissons. Et du tems de François I. Frederic Duc de Saxe, étant assûré de toutes les Voix du Collége des Electeurs, ne se servit de sa faveur que pour faire élire Charles-Quint, comme étant plus capable de soûtenir la dignité de l'Empire, et de conserver le repos de l'Allemagne. Néanmoins, ni le Seigneut François, ni le Prince Allemand, n'étoient de l'ordre des Héros que j'ai raportés. Le premier ne fut que modeste, quoiqu'à la vérité cette modestie ait mérité des louanges immortelles : et l'autre ne fut que prudent, et ne pouvoit prétendre à une gloire plus haute, puisqu'il est certain qu'une puissante Armée de ce jeune Conquérant étoit sur le point de lui fondre sur la tête, s'il eût eu l'ambition de la couronner, et si le faux brillant de l'honneur qu'on lui présentoit, lui éblouissant les yeux, l'eût empêché de reconnoître le péril inévitable qui le menaçoit.

Et certes, il est si vrai que le refus des grandeurs n'est pas toûjours une action généreuse, qu'il arrive quelquefois que c'en est une de bassesse et de lâcheté. Et de fait, lorsque Celestin V. se déposa du Pontificat pour le mettre entre les mains du Cardinal *Benedetto d'Anania*, dont il connoissoit l'orgueil et l'ambition, ceux qui savoient

voient juger sainement des choses, l'accusérent de peu de courage ; et le Poëte Dante ne fit point de scrupule de le compter entre les damnés, de le mettre dans son Enfer, et de dire hardiment de lui.

- . *Vidi l'ombra di colui*
Che fece per Viltà tal *gran rifiuto.*

Il faut regarder en cela le tempérament que nous voyons observer au Renaud du Tasse, lorsqu'il parle en ces termes au Frére de Godefroi : *J'ai plus de passion de mériter que de posséder les premiéres Charges ; et pourvûque je sois au dessus des autres par mon mérite, je me soucie peu d'y être par des qualités et par des titres, et ne crois pas devoir envier la hauteur des trônes. Mais si vous m'appellez aux honneurs, et que vous jugiez qu'ils m'appartiennent légitimement, je n'aurai point de répugnance à les recevoir, et je suis bien aise d'être assûré de ce que je vaux par les belles marques qu'il vous plaît de me rendre de votre estime.*

Ne diroit-on pas que ce jeune Prince étoit aussi bien qu'Alexandre, un des disciples d'Aristote ; et ces paroles ne sont-elles pas entiérement conformes à la doctrine de ce Philosophe, qui nous apprend, *que le Magnanime ne se réjouira que moderément des grands honneurs, quoiqu'ils lui soient déferés par les Vertueux, parcequ'il les considérera comme des biens qui sont à lui, et qu'on ne peut lui retenir qu'avec injustice. Il les regardera même de haut en bas,* (1) *les trouvant fort au dessous de lui, et ne les acceptant que parceque les hommes n'ont rien de plus grand dont ils le puissent reconnoître.*

Souvenez-vous, Monseigneur, de la gravité de Pison, lorsque Galba lui déclara qu'il l'adoptoit et l'associoit à l'Empire. *Tout le monde*, selon que le témoigne Tacite, *arrêta les yeux sur lui, et n'y remarqua aucun mouvement d'un esprit trop ému, ni trop emporté par la joie. Ce quil dit à l'Empereur, fut plein de respect, ce qu'il dit de soi-même fut plein de modération et de retenue : on*

(1) Il les regardera même de haut en bas, er wird sie so gar mit Verachtung ansehen.

on n'apperçût point de changement ni dans ses actions, ni sur son visage, et on jugeoit à le voir qu'il étoit plus capable de régner qu'il n'en étoit ambitieux.

Le même rapporte de Vespasien, qu'au moment que les Légions le proclamérent Empereur, *son ame entiérement revenue de la crainte qu'il avoit, s'étoit élevée à la hauteur de sa fortune, qu'il ne parut en lui ni vanité, ni orgueil, et que dans une nouveauté si surprenante, on ne le vit ni étonné ni surpris.*

Si nous en croyons le jeune Pline, Trajan ne parvint à la Principauté que par la soûmission et l'obéissance; il ne fit rien pour être le Collégue et le Successeur de Nerva, que de le mériter, et d'y consentir; de sorte que l'action de sa vie où il témoigna le plus de sujettion et de dépendance, ce fut lorsqu'il voulut bien accepter l'autorité souveraine.

Je ne dois pas oublier ce que j'ai lû quelque part de Dom Juan d'Autriche, qui ayant été nourri jusqu'à l'âge de quinze ans comme un Gentilhomme d'une noblesse commune, et apprenant tout d'un coup qu'il étoit fils de Charles-Quint et frére du Roi d'Espagne Philippe II. répondit froidement et sans s'émouvoir à celui qui lui disoit une si grande nouvelle: *Mon cœur me le disoit bien, et je ne voulois pas l'en croire.*

C'est ainsi que le *Magnanime* reçoit les honneurs proportionnés à son mérite, quand ils lui sont rendus par des personnes dont il estime le jugement. Mais s'ils ne sont que vulgaires, ou qu'ils ne lui viennent que d'une multitude ignorante et capricieuse, il les rejette dédaigneusement, les trouvant indignes de son courage; il ne sauroit souffrir non plus qu'on le loue d'une action ou d'une qualité ordinaire et peu importante, et qu'on lui offre des couronnes, où il entre plus de myrte et de roses, que de palmes et de lauriers.

Ce que je dis des honneurs est encore plus vrai des richesses, de la puissance, de l'autorité, et généralement de tous les autres biens de fortune que le *Généreux* desire sans violence, recherche sans empressement, et posséde sans inquiétude. Et certes, il ne sauroit avoir qu'une

ne

ne passion modérée pour tous les avantages de cette sorte, puisqu'il ne les souhaite que pour en tirer de la gloire, et que nous supposons que l'amour qu'il a pour la gloire a ses justes bornes, et sa mesure réglée.

Il ne se posséde pas moins dans les adversités, les pertes et les disgraces : au contraire, comme c'est le tems où il y a le plus d'affaires chez lui, c'est aussi le tems où il s'efforce d'avantage d'y demeurer le Maître absolu, d'y munir, et d'y fortifier réguliérement son cœur, et d'empêcher que la douleur ne s'en saisisse, et ne s'en empare. Son bonheur fait paroître combien il est chéri du Ciel, et son malheur combien il mérite de l'être. Il n'est jamais plus grand ni plus réformé que lorsque l'affliction tâche de l'abbattre ; et quelquefois, tout vaincu qu'il est, il triomphe de ses vainqueurs, ou plûtôt de la Fortune même qui a eu l'injustice de favoriser la mauvaise cause. Charles-Quint voit périr sa Flote dans le Port d'Alger, et ne fait autre chose que de lever les mains et les yeux au Ciel, et de repéter plusieurs fois ces saintes paroles : *Seigneur, ta volonté soit faite.* Philippe son fils apprend que cette formidable Armée Navale, qui lui promettoit la conquête infaillible de l'Angleterre, a été entiérément dissipée par une horrible tourmente ; et il se contente de dire, *Je ne l'avois pas envoyée combattre les vents.* Notre François Premier, défait et pris devant Pavie, ne laisse pas échapper la moindre plainte ; et dans les premiers mouvemens de sa tristesse écrit à la Reine sa Mére, *Tout est perdu : mais consolez-vous, nous avons sauvé notre honneur.*

Qu'il y a de grandeur d'ame dans ce seul mot bien entendu, et qu'il paroît visiblement que lorsque le Magnanime est satisfait de soi même, il compte tout le reste pour peu de chose ! Et certes, il arrive quelquefois qu'il semble que le Ciel et la Terre ayent conspiré contre lui, et qu'il n'ait pour soi que sa seule conscience ; et néanmoins il ne laisse pas de demeurer le plus fort. L'exemple de Fabius est incomparable, et c'est un original que tous les Siècles qui l'ont suivi n'ont pû copier qu'imparfaitement. Sa conduite étoit généralement

décriée

décriée, et celle de son Lieutenant étoit élevée jusqu'au Ciel: on déchiroit sa réputation par mille faux bruits. On détruisoit sa puissance par des cabales et par des intrigues: on minoit l'autorité de sa Charge en la partageant. Rien de tout cela ne fut capable d'ébranler ses premiéres résolutions, et à la fin son invincible Constance le combla de gloire, et chargea d'une éternelle confusion la témérité de son Collégue. Il trouva moyen de tirer raison (1)des outrages de son persécuteur insolent, mais de la plus belle maniére du monde, de la plus haute et de la plus noble; car ce fut en devenant son Libérateur, en lui sauvant la vie, et en délivrant toutes ses Troupes d'un péril inévitable, où ce Capitaine imprudent les avoit inconsidérément engagées.

Quel avantage, Monseigneur, quelle gloire, quelle volupté! C'est véritablement cette sorte de vengeance que l'on peut appeller *le morceau friand*, toutes les autres sont de mauvais goût pour un *Généreux*. Les injures qu'on lui veut faire lui donnent le plaisir de voir combien il est au dessus, ou l'honneur de s'élever encore plus haut par des actions de Clémence, ou les occasions d'affiner et d'épurer sa Vertu. En un mot, il a l'industrie de les convertir à son bien, et à son usage, à peu près comme quelques animaux digérent le fer et les pierres, et changent en une bonne nourriture le venin des aspics et des scorpions; ou comme les hommes ont trouvé l'invention, non seulement de se défendre de la fureur des bêtes farouches, mais aussi de s'en nourrir, de s'en armer, de s'en habiller, d'en composer leurs drogues et leurs remédes, jusques-là, que selon le dire d'un Philosophe, *si le monde manquoit de bêtes sauvages, nous deviendrions nous-mêmes sauvages en quelque façon, et notre vie seroit privée de plusieurs commodités considérables.*

Que si le *Généreux* est obligé quelquefois de repousser la violence par la force, il n'emploie le fer que contre

(1) de tirer raison, sich zu rächen.

re le fer; et dédaigne de continuer à montrer sa force contre ceux qu'il a desarmés.

Lorsqu'il voit ses Ennemis sous ses pieds, il les regarde comme misérables, et non plus comme ennemis; l les trouve dignes de sa pitié et les juge indignes de colére. Il n'a pas l'ambition de faire graver sur son Tombeau, à l'exemple du Capitaine Romain, qui prit a qualité d'*Hûreux*, et dont la félicité fut estimée le crine et le reproche des Dieux immortels: *Cy git l'homne du monde qui a fait le plus de bien à ses amis, et le lus de mal à ses ennemis.* Cette autre Epitaphe lui emble bien plus belle et plus magnifique: *Cy gît celui ui sut perdre ses ennemis s'ils lui résistoient, ou les agner s'ils le méritoient.*

Il paroît donc que le *Magnanime* n'est pas capable l'une extrême haine. On demande s'il l'est davantage l'une parfaite affection.

La raison de douter, c'est que l'ame de l'amant et de ami faisant plus de sejour où elle aime, qu'elle n'en ait où elle anime; il n'y a pas d'apparence, que le Vertueux accompli, qui n'est nulle part si commodément i si honorablement que chez soi, voulût bien demeurer si long-tems dehors.

Mais sans m'arrêter à cette fausse subtilité; Prémiérement il est constant que le *Généreux* est le seul qui ime sa Patrie, tout autant qu'elle est aimable, et qu'il 'y a que la générosité qui ait fait voir à la Grece un odrus, et un Ménécée; et à Rome, des Brutes, des cévoles, et des Décies, qui se dévouérent volontairement pour le salut de leur Pais, qui lui consacrérent urs premieres inclinations, et ne donnérent que le second rang aux affections du sang et de la nature.

Pour les Amis, qui les pourroit aimer plus ardemment que le *Magnanime*, puisqu'il ne les desire, ni ne les cherche, qu'afin d'imiter les Thésées, et les Pylades, afin d'avoir quelqu'un qu'il puisse suivre en exil, et our lequel il puisse sacrifier ses interêts, son repos, son ontentement et sa propre vie même, s'il en est besoin?

soin? Servir, obliger, secourir, sont des actions de vertu, et il est plus doux et plus beau de les pratiquer à l'endroit des personnes qui nous sont chéres, qu'à l'endroit de celles qui nous sont étrangéres et indifférentes: et ainsi seroit-il juste que le Sage se privât d'un si grand, si sensible, et si légitime plaisir? Se condamneroit-il à la solitude, lui qui est né sociable aussi-bien que raisonnable? Et n'est-ce pas être pis que seul, que de n'être jamais qu'avec des gens avec qui on n'ose ouvrir son cœur, ni produire ses pensées dans la simplicité qu'elles naissent? Nos amis sont d'autres nous-mêmes, entant qu'ils ne sont qu'un avec nous; leurs belles actions nous touchent d'aussi près que feroient les nôtres, et entant qu'ils sont différents, nous les voyons mieux, parceque les objets qui sont hors de nous se voyent par une ligne droite, et que nous ne saurions voir ce qui est en nous que ce ne soit par réfléxion. Et cela étant, le Magnanime auroit-il raison de renoncer volontairement au plus charmant de tous les spectacles?

Mais, Monseigneur, je n'ai suivi jusqu'ici, dans la peinture que j'ai entreprise, que ma seule conception: ayez agréable que dans ce qui reste je me laisse conduire à un meilleur guide, et que je vous fasse une fidéle Paraphrase des sentimens d'Aristote, sur la matiére que je traite.

Le *Magnanime*, dit ce Philosophe, est celui qui se croit digne des grandes choses, et qui ne se trompe pas dans ce jugement qu'il fait de soi-même.

Celui qui n'étant capable que des plus petites choses, ne s'estime que fort peu, et ne se met pas à plus haut prix qu'il ne vaut, est proprement *modeste*, et ne doit pas prétendre au titre de *Magnanime*. Car la magnanimité consiste dans la grandeur, comme la bonne mine dans une taille riche et avantageuse. Et de fait, on peut dire d'un petit homme qu'il est joli, qu'il est agréable, qu'il y a de la régularité dans les traits de son visage, et dans tout le reste de sa personne; mais, à parler

ler proprement, on ne peut pas le compter au nombre des beaux.

Il s'en trouve d'autres qui ſont boufis d'orgueil, et enflés de préſomtion, qui ont peu de mérite et beaucoup de vanité.

Le dernier degré eſt celui des Puſillanimes, qui ne connoiſſant pas ce qu'ils valent, s'eſtiment moins qu'ils ne devroient, ſoit qu'ils ſoient capables des grandes choſes ou des médiocres, ou ſeulement des plus petites. Et parmi ces gens-là, ceux qui ont de meilleures qualités, ſont les pires ſans contredit, puisqu'il faut néceſſairement que leur lâcheté ſoit extrême de croupir dans leur baſſeſſe, (1) ayant dequoi s'en relever s'ils avoient du cœur.

Le *Magnanime* ſe jugeant digne des plus grandes choſes, et cela ne pouvant s'entendre que des biens externes, il s'enſuit que ce ſont les honneurs ſuprêmes qu'il croit meriter, et véritablement c'eſt *l'honneur* dont nous faiſons préſent aux Dieux, en reconnoiſſance de toutes leurs graces. C'eſt ce qui eſt le plus recherché des perſonnes de condition qui ſont dans les plus hautes Charges, et que nous voyons tenir les premiéres dignités; c'eſt enfin le prix et la récompenſe des plus illuſtres actions.

Concluons de là que le *Magnanime* ſe gouverne comme il doit, en ce qui eſt de l'honneur et de l'infamie, et qu'il y obſerve exactement les étroites loix que la Raiſon lui preſcrit.

Il s'enſuit encore qu'il eſt parfaitement vertueux, puisque nous ſuppoſons que les plus grands biens lui ſont dûs, et qu'on ne ſauroit ſans injuſtice les lui refuſer. En un mot, le *Magnanime* poſſéde tout ce qu'il y a de plus ſublime et de plus excellent en chaque vertu. Il en fait tirer le plus pur et le plus beau et en faire un mixte et un compoſé admirable.

(1) de croupir dans leur baſſeſſe, daß ſie in ihrer Niedrigkeit ſtecken bleiben.

Il est inébranlable à la crainte et à l'espérance; il est exempt de toutes foiblesses : et comme il n'est rien qui ne paroisse petit à ses yeux et qu'il ne voie fort loin au dessous de lui, rien n'est capable d'exciter en son ame une cupidité déréglée, ni de l'obliger à commettre une injustice : il méprise les richesses, et n'appréhende ni la pauvreté, ni la douleur, ni même la mort.

La Magnanimité est l'ornement des autres vertus; elle les pare, elle les embellit, elle les releve, elle les rend plus majestueuses et plus augustes. Elle ne se rencontre jamais nulle part qu'elle n'y soit environnée de toutes les autres; (1) et ainsi il est fort rare de rencontrer un véritable *Magnanime*, puisqu'il ne peut s'attribuer ce superbe titre, s'il ne trouve le moyen d'assembler dans son cœur tout ce que la volonté peut recevoir de louables habitudes. Néanmoins quoiqu'il trouve par-tout de la matiére à s'excercer, il faut avouer pourtant que celle qui lui est propre et particuliére, c'est l'honneur et l'infamie.

Si les gens de bien lui déférent des honneurs qui ayent quelque proportion avec son mérite, il en sera touché de quelque legére joie, et recevra ces choses-là, comme des biens qui lui appartiennent; quoiqu'ils n'égalent pas l'importance de ses services, il les acceptera et s'en contentera, parcequ'il considére que les hommes n'ont rien de meilleur dont ils le puissent gratifier, et sent un secret plaisir de ne pouvoir être dignement payé. Que s'il est honoré par des personnes vulgaires, ou pour des actions communes, il en a plus de honte, que de complaisance en soi-même, et rejetteroit ces marques d'estime, si la bienséance et la civilité le lui permettoient. Il méprise le blâme, les faux bruits, les médisances, et les calomnies, étant assuré qu'elles sont injustes, qu'elles n'auront point de durée, n'ayant point de fondement, et qu'elles se détruiront toutes seules, faute de vérité qui les soutienne et qui les appuie.

Pour

(1) Elle ne se rencontre - - - autres, sie wird niemahls irgendswo angetroffen, ohne daß sie von allen andern umgeben sey.

Pour ce qui regarde les richesses, l'autorité, le crédit et la faveur, et généralement tout ce qui se nomme *bonne fortune*, il en usera sobrement et avec une exemplaire modération: il ne sera ni transporté de joie dans la prospérité de ses affaires, ni abbattu de tristesse dans ses disgraces. Car la fin de tout cela est l'honneur, quoique le plus grand des biens ne lui paroisse que fort peu de chose: de sorte qu'il passeroit pour méprisant et pour dédaigneux, s'il n'avoit la force d'enfermer dans son ame une partie de ses sentimens, et de les empêcher de sortir dehors.

Pour former un Magnanime achevé, il faut que la Nature et la Fortune s'accordent ensemble, et qu'elles le comblent de leurs bienfaits. Car il est mal-aisé qu'un Vertueux ait le courage assez élevé, si sa naissance n'est bonne, s'il n'est riche, s'il n'est puissant, s'il n'est en une posture (1) à s'attirer la véneration et le respect. Et encore que tous ces avantages ne soient qu'accessoires à la Vertu, qui mérite toute seule les véritables honneurs, toutefois il est presque nécessaire qu'ils concourent avec elle pour l'accomplissement d'une qualité si rare et si éminente.

La plûpart des *Grands* font les *Magnanimes* à faux titre. (2) Ils les contrefont, ils en sont les Singes, et ne pouvant imiter leurs belles actions, ils se contentent de leur ressembler en ce qu'ils peuvent, en leur train, en leur équipage, en la splendeur de leur dépense, en la magnificence de leurs bâtimens. Mais comme il est difficile de porter de bonne grace sa félicité, si l'on manque de vertu, et comme sans elle la prospérité est une charge qui pese plus qu'elle ne pare, ils bronchent à chaque pas; ils font de fausses démarches, ils deviennent injustes, dédaigneux, superbes et insolens.

Le *Magnanime* ne se met pas à tous les jours, (3) et

(1) s'il n'est en une posture, wenn er nicht in Umständen sich befindet, die etc.

(2) la plûpart - - titre, die meisten grossen Herren stellen fälschlich Grosmüthige vor.

(3) ne se met pas à tous les jours, wagt sich nicht alle Tage.

et n'a garde d'exposer sa vie aux petits dangers: il ne cherche pas les périls avec cét empressement que nous voyons aux jeunes personnes qui sont affamées de la gloire, parcequ'il n'estime guères de chose et que presque toutes celles que nous desirons le plus ardemment, ne lui paroissent que médiocrement souhaitables. Il se réserve aux grandes et importantes occasions; et quand il s'y est engagé, il n'épargne point son sang, ne croyant pas que la vie mérite d' elle-même d'être conservée avec tant de soin, et jugeant la réputation plus aimable qu'elle.

Son inclination est bienfaisante: mais autant qu'il recherche à obliger, autant évite-t-il de laisser acquérir de l'obligation sur soi, (1) parceque l'un est une marque de supériorité, et l'autre de dépendance.

Que s'il a reçû de la courtoisie de quelqu'un, il ne manquera pas de l'en payer avec usure, et ne sera point content si de son créancier il n'en fait son débiteur.

Il conserve plus chérement le souvenir des personnes qu'il a servies et gratifiées, que de celles qui ont eu le bonheur de lui faire quelque plaisir; en cela sa mémoire favorise son humeur, qui est d'avoir le dessus par-tout. Sur ce fondement, quiconque implorera sa faveur, fera plus judicieusement de ne parler point des services qu'il lui a rendus, et de faire valoir les graces qu'il en a reçûes. Et c'est ainsi que Thétis en a usé (2) dans Homére, lorsqu'elle demande à Jupiter sa protection pour Achille. Et c'est encore ainsi que le pratiquérent les Spartiates à l'endroit des Athéniens, qu'ils prioient de les assister contre ceux de Thèbes.

Il tâche de se passer de tout le monde; et s'il prie à regret, (3) en échange il fait volontiers les choses dont on le prie.

Avec

(1) de laisser acquerir de l'obligation sur soi, andern verbindlich zu werden.
(2) Et - - usé, und so hat Thetis verfahren.
(3) s'il prie à regret, wenn er ungern bittet.

Avec les Grands il sait tenir sa grandeur, parceque c'est une action de courage, et s'abaisse à la taille et à la mesure de ceux qui sont au dessous de lui, (1) se contentant de l'avantage qu'il a sur eux; et jugeant que s'il vivoit d'une autre façon, il leur seroit odieux, et aussi fâcheux à peu près que le sont ceux qui vantent leurs forces et leur vigueur devant des personnes atténuées de maladie; ou naturellement infirmes.

Il ne va pas volontiers aux lieux où il faut qu'il céde la préséance, s'il n'y est convié par un devoir indispensable, ou par un besoin pressant.

On le prendroit pour un de ces paresseux, et de ces oisifs, qui fuyant la peine remettent toûjours les affaires au lendemain, tant il est lent, tant il est pesant, et difficile à ébranler, à moinsqu'il ne soit excité au travail par l'espérance de la gloire, ou par l'importance de l'action qu'il entreprend.

Il fait peu de choses, mais toutes grandes et éclatantes.

Il aime et haït tout ouvertement, et ne s'en cache point, car il ne craint rien.

En quoi que ce soit, il préfére la vérité à l'opinion et à l'apparence.

Il dit et fait toutes choses hardiment et aux yeux de tout le monde, sans appréhender ce qu'on en dira.

Il est toûjours véritable en ses promesses, et en toutes ses paroles, si ce n'est quand il parle de soi-même, s'abaissant par civilité, et refusant modestement les louanges d'une Commune qu'il n'estime pas.

(1) et s'abaisse - - de lui, und erniedrigt sich nach dem Stande dererjenigen, die geringer sind als er.

Il n'est pas propre à vivre auprès d'un plus grand que lui, s'il n'est son ami; car il n'est point d'humeur servile, et n'est pas capable d'une basse complaisance.

Il n'est pas grand admirateur, car il ne trouve rien qui mérite d'être admiré, qui le surprenne, qui l'étonne, qui lui paroisse étrange et extraordinaire.

Il oublie facilement les injures, il a l'ame haute et relevée; il ne s'abaisse pas aisément, jusqu'à penser au mal que ses ennemis lui ont voulu faire, et trouve bien plus digne de son courage de le mépriser.

Il ne parle guères des hommes de quelque façon que ce soit, et on ne le voit pas souvent entretenir les Compagnies, de ses actions non plus que de celles des autres. Ouïr médire n'est pas un de ses plaisirs, non plus que de s'entendre louer. Et de son côté, s'il donne des louanges, ce n'est qu'à petite mesure; (1) et s'il blâme et décrie ses ennemis, ce n'est qu'en leur présence, et pour leur faire une insulte, et les charger de confusion.

Il n'est pas d'humeur à se plaindre des petites choses qui lui manquent, quelque nécessaires qu'elles lui soient, ni moins encore de les demander; car il ne les desire que foiblement, et la peine de prier passe le plaisir qu'il auroit de les posséder.

Quelque infructueux que soit l'honnête, il le préfére à l'utile; car il est content de soi-même, et se possédant, il posséde tout.

Son marcher est lent, sa voix est grave; et son parler ferme et posé n'est jamais trop haut ni trop éclatant. Car cettte précipitation et cet effort n'est pas d'un homme qui ne s'émeut point, et qui n'attache presqu'à rien son affection.

Voilà,

(1) ce n'est qu'à petite mesure, so geschicht es nur sparsam.

Voilà, Monseigneur, la peinture du *Généreux*, et du *Magnanime*, de la main et de la façon d'un excellent Peintre, à qui la Nature s'étoit apparue toute dévoilée, (1) elle qui s'enveloppe ordinairement d'un épais nuage, et qui se divertit à se faire long-tems chercher. Si vous daignez arrêter les yeux sur ce beau portrait, vous y remarquerez avec un sensible plaisir, les plus reconnoissables traits de votre grande ame; sinon que ces mêmes traits n'étant pas en vous moins réguliers et moins nobles, sont sans comparaison plus doux, plus touchans, et plus propres à gagner les affections. Et véritablement, ils ont si bien produit leur effet, que si vous étiez né dans un Royaume qui ressemblât à celui de Lacédémone, où l'on condamnoit à l'amende ceux qui se faisoient trop aimer, et qui s'approprioient tous les cœurs de leurs Citoyens, au lieu de les laisser en commun, (2) vous seriez mal dans vos affaires, et courreriez fortune de vous ruïner. Car je vous tiens si incorrigible en cela, que j'aurois sujet de craindre que vous ne retombassiez toûjours dans la même faute. Mais, Monseigneur, par bonne fortune pour vous, parmi les Ordonnances de nos Rois, il n'y en a point qui défendent d'être le meilleur, le plus libéral, le plus officieux, le plus secourable, et le plus civil de son Siècle: Et ainsi vous pouvez sans vous contraindre continuer à vous acquérir l'amour de tous les honnêtes gens, et à combler de vos graces et de vos bienfaits,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant
Serviteur.

(1) s'étoit apparue toute devoilée, sich ganz blos gezeiget hatte.

(2) au lieu de les laisser en commun, an statt, daß sie an deren Gunst auch andere hätte sollen Theil nehmen lassen.

A MONSIEUR de...

Sur les opinions vulgaires.

Je demeure d'accord avec vous, quil y a peu d'opinions populaires que je voulusse approuver; mais je vous avoue aussi que je ne les condamne pas toutes. Vous trouvez étrange ce que l'on dit ordinairement qu'un enfant qui a plus d'esprit que son âge n'en promettoit, ne sauroit vivre long-tems. Je veux croire que la perte que l'on en fait, étant plus sensible, on la remarque mieux, et on s'en plaint davantage. Ne disons-nous pas aussi que c'est toûjours à une partie malade que l'on nous heurte, parceque nous ne prenons pas garde quand on nous touche, à celles qui ne nous font aucun mal? Cependant on peut dire que plusieurs grands Hommes sont d'un sentiment que vous appellez vulgaire. Considérez la réflexion que fait Quintilien sur ce sujet. Après avoir parlé des belles qualités d'un fils qu'il venoit de perdre: *Nous voyons d'ordinaire*, dit-il, *que ce qui mûrit trop promptement, se corrompt bien-tôt, et qu'il ne peut durer autant que nous le souhaiterions. Il y a je ne sai quelle envie du Destin qui coupe précipitamment les grandes espérances que l'on a conçûes. Il semble qu'il craigne que l'homme ne s'éléve au dessus de sa condition, et qu'il ne passe les bornes qui lui sont prescrites.* Sénéque parle peu différemment sur cette matiére. Si vous avez oublié ce qu'il dit en consolant Marcia, je consens à vous le rapporter, puisque vous n'avez pas vos Livres à la campagne. *Quoi, Marcia, quand vous considériez que votre fils s'étoit fait,* (1) *dans une grande jeunesse, une prudence qui sembloit avoir été mûrie par une longue suite d'années; quand vous voyiez qu'il fouloit aux pieds les voluptés, qu'il étoit exempt de vice, qu'il modéroit ses passions, qu'il n'aimoit les richesses que pour en faire des libéralités, et qu' il prenoit les plaisirs sans déréglemens et sans excès, pouviez-vous croi-*re

(1) s'étoit fait, sich erworben hatte.

re que vous le conserveriez long-tems? Ne vous représentiez vous point que ce qui est monté à son dernier degré de perfection, est prêt à tomber? Qu'une vertu consommée se dérobe en un moment à nos yeux, et que les fruits hâtifs n'attendent point l'arrière-saison? Un feu vif et clair meurt en un instant; celui qui se prend à une matiére difficile à enflammer, et qui n'a qu'une lueur morne et triste, s'entretient incomparablement davantage. Nous pouvons dire le même des esprits; plus ils ont de lumiére, plûtôt ils s'éteignent; et à parler en général, ce qui ne peut s'élever plus haut, est à la veille de sa chûte. Fabien écrit que du tems de nos Péres, il se vit à Rome(1) *un enfant qui étoit de la taille des plus grands hommes; cet enfant ne vêcut guères, et autorisa la prédiction que tous les gens d'esprit avoient faite de sa mort. Ils avoient jugé avec raison qu'il n'arriveroit jamais à un âge qu'il avoit anticipé, et dont la Nature, s'il est permis de parler ainsi, lui avoit fait les avances. Cet exemple confirme ce que nous avons déja dit, qu'une maturité parfaite est une marque infaillible de la ruine de son sujet, et que la fin d'une chose arrive nécessairement dès que la vertu qu'elle avoit de croître, est entiérement épuisée.*

Je pourrois ajoûter ce que l'Auteur avoit dit auparavant, *qu'il ne se voit gueres que les grandes félicités soient longues. Il n'y a qu'un bonheur médiocre qui soit durable, et qui aille jusqu'au bout. La Fortune s'en retourne ordinairement du même train qu'elle est venue. Elle demeure peu où elle s'est pressée d'arriver. La Nature se hâte de même à reprendre ce qu'elle a donné trop tôt, et si elle a fait trop promptement des prêts considérables, elle les demande avant le terme qu'elle devroit donner.* Après les témoignages de ces grands Maîtres, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que je suis, etc.

(1) il se vit à Rome, man in Rom sahe.

Pour vivre en repos on doit éviter l'éclat, et ne faire de mal à personne.

Le véritable moyen de se parer contre les méchans, c'est de ne posséder rien dont l'éclat éblouisse. *Ce qui brille, se fait souhaiter. La médiocrité de notre fortune empêche que nous ne soyons haïs, ni redoutés. Celui qui est craint, a lieu de craindre : et personne ne se peut rendre redoutable et assuré. Croyez-moi, notre repos consiste à ne point faire de mal. Les méchans mènent une vie pleine de troubles : ils ont autant d'inquiétude, qu'ils font de mal.* Leur esprit est toûjours agité: ils tremblent après une mauvaise action ; parceque leur conscience les oblige de réfléchir sans cesse sur leurs crimes. *Qui s'attend à être puni, l'est déja ; et qui l'a mérité, s'y attend toûjours. Un méchant peut bien être en lieu de sûreté; mais il n'est jamais en assûrance.* Quoiqu'on ne le voie pas, il s'imagine qu'on le peut voir. Il est tourmenté pendant le sommeil ; et si l'on parle d'un crime, il pense au sien ; et il lui semble qu'il ne sauroit trouver d'asyle. Je suis,

Votre très-humble et très-obéissant
Serviteur.

On

Le Chevalier de Méré.

A MADAME LA DUCHESSE DE LESDIGUIERES.

Ce qu'on appelle Beauté, *et ce qu'on appelle* Grace.

Le Billet que vous m'écrivez, Madame, est doux et riant; et vous avez plus d'intérêt que personne, à tout ce que vous y avez mis. Vous n'y parlez que des Beautés, et des Graces: et s'il est plus avantageux d'avoir des unes que des autres. On ne sauroit trop rechercher en quoi elles consistent: Mais, Madame, vous allez être bien surprise (1) si je vous dis que les Beautés et les Graces ne sont qu'une même chose qui paroît diversement, et sous de différens noms. Si cette aimable qualité se montre avec beaucoup d'éclat, et qu'elle soit fort visible, on l'appelle *Beauté;* et quand elle est un peu sombre, et qu'on ne la découvre qu'à peine, on lui donne le nom de *Grace* ou *d'Agrément*. Et remarquez, s'il vous plaît, que cette Beauté, couverte comme d'un nuage, est d'ordinaire plus parfaite, que celle qui donne d'abord dans la vûe, (2) et de là vient qu'une Dame se doit savoir meilleur gré, (3) qu'on la trouve agréable, que belle. Ces

(1) vous allez être bien surprise, Sie werden sich ziemlich verwundern.

(2) qui donne d'abord dans la vûe, welche sogleich in die Augen fällt.

(3) se doit savoir meilleur gré, zufriedener seyn muß.

Ces habiles Grecs qui jugeoient bien de tout, ont fait les Graces *Brunes;* parceque c'est la couleur la moins éclatante et qui ressemble le plus à la nuit. Nous en sommes d'accord avec eux:

Les Charites sont brunettes,
Et bruns Venus a les yeux,

dit un de nos anciens Poëtes: et quelqu'autre;

Ne vous plaignez point d'être brune,
Les Graces le sont comme vous.

Encore ce vers du Tasse n'y vient pas mal: (1)

E' bruna, si, ma'l brun il bel non toglie.

Un excellent Peintre fit un Tableau de Venus, et comme il y employa sept ans, c'étoit quelque chose de rare. Apelle considérant cet ouvrage, s'écria, *Voilà un grand chef-d'œuvre; mais les Graces lui manquent.* C'est, Madame, que dans ce Portrait il y avoit force beautés d'éclat, et bien peu de ces autres qu'on entend sous le nom de *Graces.* Ainsi, il est vrai qu'il y a des beautés dont le monde s'apperçoit à la premiére vûe; et qu'il y en a d'autres qu'on ne remarque pas si aisément. Si une femme a beaucoup de ces beautés brillantes, et qu'elle n'ait point de celles qui sont peu en vûe, on dira qu'elle est belle; mais peu de gens l'aimeront. Que si on lui trouve un grand nombre de ces beautés qui éclatent, et de ces autres qui se cachent comme sous un voile, on dira qu'elle plaît, et qu'elle est belle. C'est l'idée qu'Homére me donne d'Helene, et l'Arioste d'Angélique: mais si une Dame est comblée, d'une maniére exquise, de ces beautés secrétes; et qu'elle n'ait que le moins qu'il se peut (2) de ces autres qui se mon-

(1) n'y vient pas mal, schickt sich nicht übel daher.

(2) le moins qu'il se peut, aufs wenigste als möglich ist.

montrent toûjours; elle surpassera la Venus d' Apelle, et ceux qui auront le plus de goût, en seront le plus enchantés. Telle parut autrefois l'aimable Princesse d'Egypte, et telle est aujourd'hui la charmante Reine des Alpes. C'est assez de cela, Madame, et je n'ai plus rien à vous dire, sinon que votre absence m'est insupportable, et que j'irai à Saint Germain, si vous n'en revenez dans deux jours. Je suis,

MADAME,

Votre très-humble, &c.



TABLE



TABLE DES LETTRES

Contenues dans le TOME I.

X. Billet

Mada-

LETTRES GALANTES ET AMOUREUSES.

A Ma-

LET-

LETTRES DE FELICITATION.

A Mon-

Contre

LETTRES DE REPROCHE.

RÉPONSE A DES LETTRES DE REPROCHE.

LETTRES DE MORALE.

A Mon-

FIN DU I. TOME.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01142 9639

